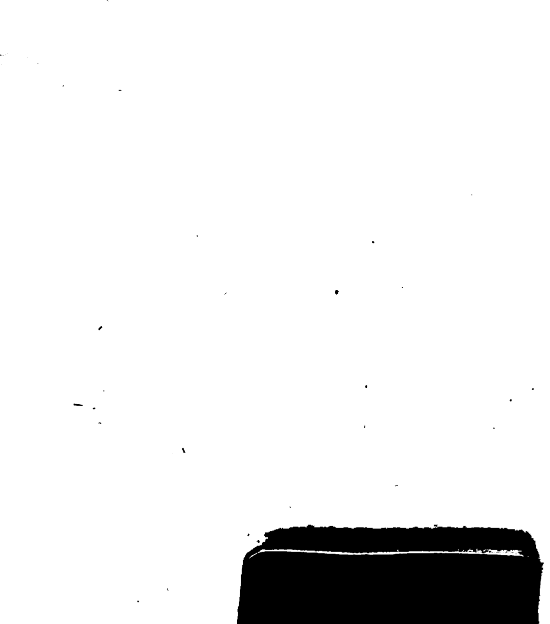
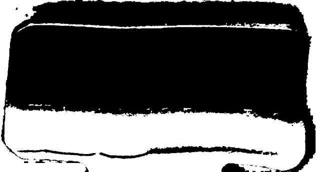






ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

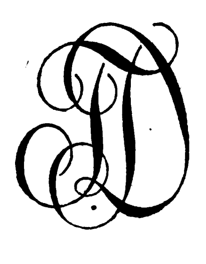
TOME SECOND. — SECONDE PARTIE.

ŒUVRES

COMPLÈTES

DE VOLTAIRE.

THÉATRE.



DE L'IMPRIMERIE DE FAIN, PLACE DE L'ODÉON.

A PARIS,

CHEZ TH. DESOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1817.

LA PRUDE,

COMÉDIE

Représentée en 1747.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

Cette pièce est bien moins une traduction qu'une esquisse légère de la fameuse comédie de Wicherley *, intitulée *Plain dealer*, *l'Homme au franc procédé*. Cette pièce a encore en Angleterre la même réputation que le *Misanthrope* en France. L'intrigue est infiniment plus compliquée, plus intéressante, plus chargée d'incidens; la satire y est beaucoup plus forte et plus insultante; les mœurs y sont d'une telle hardiesse, qu'on pourrait placer la scène dans un mauvais lieu attenant un corps de garde. Il semble que les Anglais prennent trop de liberté, et que les Français n'en prennent pas assez.

Wicherley ne fit aucune difficulté de dédier son *Plain dealer* à la plus fameuse appareilleuse de Londres. On peut juger par la protectrice du caractère des protégés. La licence, du temps de Charles II, était aussi débordée que le fanatisme avait été sombre et barbare du temps de l'infortuné Charles I.

Croira-t-on que, chez les nations polies, les termes de gueuse, de p...., de bor..., de rufien, de m..., de v..., et tous leurs accompagnemens, sont prodigués dans une comédie où toute une cour très-spirituelle allait en foule?

Croira-t-on que la connaissance la plus approfondie du cœur humain, les peintures les plus vraies et les plus brillantes, les traits d'esprit les plus fins, se trouvent dans le même ouvrage?

Rien n'est cependant plus vrai. Je ne connais point de comédie chez les anciens ni chez les modernes, où il y ait autant d'esprit; mais c'est une sorte d'esprit qui s'évapore dès qu'il passe chez l'étranger.

Nos bienséances, qui sont quelquefois un peu fades, ne m'ont pas permis d'imiter cette pièce dans toutes ses parties; il a fallu en retrancher des rôles tout entiers.

Je n'ai donc donné ici qu'une très-légère idée de la hardiesse anglaise; et cette imitation, quoique partout voilée de gaze, est encore si forte, qu'on n'oserait pas la représenter sur la scène de Paris.

Nous sommes entre deux théâtres bien différens l'un de l'autre: l'espagnol et l'anglais. Dans le premier on représente Jésus-Christ, des possédés et des diables; dans le second, des cabarets et quelque chose de pis.

PROLOGUE **.

Mme. DU TOUR, VOLTAIRE.

Mme. DU TOUR.

Non, je ne joûrai pas: le bel emploi vraiment!
La belle farce qu'on apprête!
Le plaisant divertissement
Pour le jour de Louis, pour cette auguste fête,
Pour la fille des rois, pour le sang des héros,
Pour le juge éclairé de nos meilleurs ouvrages,
Vanté des beaux esprits, consulté par les sages,
Et pour la baronne de Sceaux!

* Voyez ce que M. de Voltaire dit de Wicherley et de ses ouvrages dans les Mélanges en prose.

** *La Prude* fut représentée sur le théâtre d'Anet pour madame la duchesse du Maine; M. de Voltaire y joua, et fit ce prologue pour annoncer la pièce.



VOLTAIRE.

Mais, pour être baronne, est-on si difficile?
Je sais que sa cour est l'asile
Du goût que les Français savaient jadis aimer;
Mais elle est le séjour de la douce indulgence.
On a vu son suffrage enseigner à la France
Ce que l'on devait estimer:
On la voit garder le silence,
Et ne décider point alors qu'il faut blâmer.

Mme. DU TOUR.

Elle se taira donc, monsieur, à votre farce.

VOLTAIRE.

Et pourquoi, s'il vous plaît?

Mme. DU TOUR.

Oh! parce
Que l'on hait les mauvais plaisans.

VOLTAIRE.

Mais que voulez-vous donc pour vos amusemens?

Mme. DU TOUR.

Tout autre chose.

VOLTAIRE.

Et quoi? des tragédies
Qui du théâtre anglais soient d'horribles copies?

Mme. DU TOUR.

Non, ce n'est pas ce qu'il nous faut;
La pitié, non l'horreur, doit régner sur la scène.
Des sauvages Anglais la triste Melpomène
Prit pour théâtre un échafaud.

VOLTAIRE.

Aimez-vous mieux la sage et grave comédie
Où l'on instruit toujours, où jamais on ne rit,
Où Sénèque et Montaigne étalent leur esprit,
Où le public enfin bat des mains et s'ennuie?

Mme. DU TOUR.

Non, j'aimerais mieux Arlequin
Qu'un comique de cette espèce;
Je ne puis souffrir la sagesse
Quand elle prêche en brodequin.

VOLTAIRE.

Oh! que voulez-vous donc?

Mme. DU TOUR.

De la simple nature,
Un ridicule fin, des portraits délicats,
De la noblesse sans enflure;
Point de moralités; une morale pure
Qui naisse du sujet et ne se montre pas.
Je veux qu'on soit plaisant sans vouloir faire rire;
Qu'on ait un style aisé, gai, vif et gracieux:
Je veux enfin que vous sachiez écrire
Comme on parle en ces lieux.

VOLTAIRE.

Je vous baise les mains; je renonce à vous plaire.
Vous m'en demandez trop: je m'en tirerais mal;

Allez vous adresser à madame de Staal *:
Vous trouverez là votre affaire.

Mme. DU TOUR.

Oh! que je voudrais bien qu'elle nous eût donné
Quelque bonne plaisanterie!

VOLTAIRE.

Je le voudrais aussi; j'étais déterminé
A ne vous point lâcher ma vieille rapsodie,
Indigne du séjour aux Grâces destiné.

Mme. DU TOUR.

Eh! qui l'a donc voulu?

VOLTAIRE.

Qui l'a voulu? Thérèse....
C'est une étrange femme: il faut, ne vous déplaise,
Quitter tout dès qu'elle a parlé,
Dût-on être berné, sifflé,
Elle veut à la fois le bal et comédie,
Jeu, toilette, opéra, promenade, soupé,
Des pompons, des magots, de la géométrie,
Son esprit en tout temps est de tout occupé;
Et, jugeant des autres par elle,
Elle croit que pour plaire on n'a qu'à le vouloir;
Que tous les arts, ornés d'une grâce nouvelle,
De briller dans Anet se feront un devoir,
Dès que du Maine les appelle.
Passe pour les beaux-arts: il sont faits pour ses yeux,
Mais non les farces insipides:
Gilles doit disparaître auprès des Euripides.
Je conçois vos raisons, et vous m'ouvrez les yeux.
On ne me joûra point.

Mme. DU TOUR.

Quoi? que voulez-vous dire?
On ne vous joûra point!... on vous joûra, morbleu!
Je vous trouve plaisant de vouloir nous prescrire
Vos volontés pour règle.... Oh! nous verrons beau jeu.
Nous verrons si pour rien j'aurai pris tant de peine,
Que d'apprendre un plat rôle et de le répéter....

VOLTAIRE.

Mais....

Mme. DU TOUR.

Mais je crois qu'ici vous voulez disputer?

VOLTAIRE.

Vous-même m'avez dit qu'il fallait sur la scène
Plus d'esprit, plus de sens, des mœurs, un meilleur ton....
Un ouvrage en un mot....

Mme. DU TOUR.

Oui, vous avez raison;
Mais je veux qu'on vous siffle, et j'en fais mon envie.
Si vous n'êtes plaisant, vous serez plaisanté:
Et ce plaisir en vérité
Vaut celui de la comédie.
Allons, et qu'on commence.

VOLTAIRE.

Oh! mais.... vous m'avez dit....

* On connaît madame de Staal par ses *Mémoires*, quoiqu'elle dit eu l'intention *de ne s'y peindre qu'en buste*. Elle a fait aussi quelques comédies où il y a du naturel, de la gaîté et du bon ton.

Mme. DU TOUR.

J'aurai mon dit et mon dédit.

VOLTAIRE.

De berner un pauvre homme ayez plus de scrupule.

Mme. DU TOUR.

Vous voilà bien malade! il faut servir les grands.
On amuse souvent plus par son ridicule
Que l'on ne plaît par ses talens.

VOLTAIRE.

Allons, soumettons-nous: la résistance est vaine.
Il faut bien s'immoler pour les plaisirs d'Anet.
Vous n'êtes dans ces lieux, messieurs, qu'une centaine:
Vous me garderez le secret.

AUTRE PROLOGUE,

Récité par M. de VOLTAIRE, sur le théâtre de Sceaux, devant madame la duchesse du Maine, avant la représentation de la comédie de *la Prude*, le 15 décembre 1747.

O vous en tous les temps par Minerve inspirée,
Des plaisirs de l'esprit protectrice éclairée,
Vous avez vu finir ce siècle glorieux,
Ce siècle des talens accordé par les dieux.
Vainement on se dissimule
Qu'on fait pour l'égaler des efforts superflus;
Favorisez au moins ce faible crépuscule
Du beau jour qui ne brille plus.
Ranimez les accens des filles de Mémoire,
De la France à jamais éclairez les esprits;
Et, lorsque vos enfans combattent pour sa gloire,
Soutenez-la dans nos écrits.
Vous n'avez point ici de ces pompeux spectacles
Où les chants et la danse étalent leurs miracles;
Daignez vous abaisser à de moindres sujets;
L'esprit aime à changer de plaisirs et d'objets:
Nous possédons bien peu; c'est ce peu qu'on vous donne;
A peine en nos écrits verrez-vous quelques traits
D'un comique oublié que Paris abandonne.
Puissent tant de beautés, dont les brillans attraits
Valent mieux, à mon sens, que les vers les mieux faits,
S'amuser avec vous d'une prude friponne,
Qu'elles n'imiteront jamais!
On peut bien sans effronterie
Aux yeux de la raison jouer la pruderie;
Tout défaut dans les mœurs à Sceaux est combattu:
Quand on fait devant vous la satire d'un vice,
C'est un nouvel hommage, un nouveau sacrifice
Que l'on présente à la vertu.

PERSONNAGES.

Mme. DORFISE, veuve.
Mme. BURLET, sa cousine.
COLETTE, suivante de Dorfise.
BLANFORD, capitaine de vaisseau.
DARMIN, son ami.
BARTOLIN, caissier.
Le chevalier MONDOR.
ADINE, nièce de Darmin, déguisée en jeune Turc.

La scène est à Marseille.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

DARMIN, ADINE.

ADINE habillée en Turc. *

AH! mon cher oncle! ah! quel cruel voyage!
Que de dangers! quel étrange équipage!
Il faut encor cacher sous un turban
Mon nom, mon cœur, mon sexe et mon tourment.

DARMIN.

Nous arrivons : je te plains; mais, ma nièce,
Lorsque ton père est mort consul en Grèce;
Quand nous étions tous deux après sa mort
Privés d'amis, de biens et de support;
Que ta beauté, tes grâces, ton jeune âge,
N'étaient pour toi qu'un funeste avantage:
Pour comble enfin, quand un maudit bacha
Si vivement de toi s'amouracha,
Que faire alors? ne fus-tu pas réduite
A te cacher, te masquer, partir vite?

ADINE.

D'autres dangers sont préparés pour moi.

DARMIN.

Ne rougis point, ma nièce, calme-toi;
Car, à la hâte avec nous embarquée,
Vêtue en homme, en jeune Turc masquée,
Tu ne pouvais, ma nièce, honnêtement
Te dépêtrer de cet accoutrement,
Prendre du sexe et l'habit et la mine,
Devant les yeux de vingt gardes-marine,
Qui tous étaient plus dangereux pour toi
Qu'un vieux bacha n'ayant ni foi ni loi.
Mais par bonheur tout s'arrange à merveille,
Et nous voici débarqués dans Marseille,
Loin des bachas, et près de tes parens,
Chez les Français, tous fort honnêtes gens.

ADINE.

Ah! Blanford est honnête homme sans doute;
Mais que de maux tant de vertu me coûte!
Fallait-il donc avec lui revenir?

DARMIN.

Ton défunt père à lui devait t'unir;
Et cet hymen, dans ta plus tendre enfance,
Fit autrefois sa plus douce espérance.

ADINE.

Qu'il se trompait!

* Dans la pièce anglaise, cette jeune personne s'appelle Fidélia. Elle s'est déguisée en garçon, et a servi de page à Manly, capitaine de vaisseau.

DARMIN.

Blanford à tes beaux yeux
Rendra justice, en te connaissant mieux.
Peut-il long-temps se coiffer d'une prude,
Qui de tromper fait son unique étude?

ADINE.

On la dit belle; il l'aimera toujours :
Il est constant.

DARMIN.

Bon! qui l'est en amours?

ADINE.

Je crains Dorfise.

DARMIN.

Elle est trop intrigante;
Sa pruderie est, dit-on, trop galante;
Son cœur est faux, ses propos médisans :
Ne crains rien d'elle; on ne trompe qu'un temps.

ADINE.

Ce temps est long, ce temps me désespère.
Dorfise trompe, et Dorfise a su plaire!

DARMIN.

Mais, après tout, Blanford t'est-il si cher?

ADINE.

Oui : dès ce jour où deux vaisseaux d'Alger *
Si vivement sur les flots l'attaquèrent,
Ah! que pour lui tous mes sens se troublèrent!
Dans mes frayeurs, un sentiment bien doux
M'intéressait pour lui comme pour vous;
Et, courageuse en devenant si tendre,
Je souhaitais être homme et le défendre.
Songez-vous bien que lui seul me sauva
Quand sur les eaux notre vaisseau brûla?
Ciel! que j'aimais ses vertus, son courage,
Qui dans mon cœur ont gravé son image!

DARMIN.

Oui, je conçois qu'un cœur reconnaissant
Pour la vertu peut avoir du penchant.
Trente ans à peine, une taille légère,
Beaux yeux, air noble; oui, sa vertu peut plaire;
Mais son humeur et son austérité
Ont-ils pu plaire à ta simplicité?

ADINE.

Mon caractère est sérieux; et j'aime
Peut-être en lui jusqu'à mes défauts même.

DARMIN.

Il hait le monde.

* Dans l'anglais, ce n'est pas contre des vaisseaux d'Alger que le capitaine a combattu, mais contre des Hollandais.

ADINE.

Il a, dit-on, raison.

DARMIN.

Il est souvent trop confiant, trop bon;
Et son humeur gâte encor sa franchise.

ADINE.

De ses défauts le plus grand c'est Dorfise.

DARMIN.

Il est trop vrai. Pourquoi donc refuser
D'ouvrir ses yeux, de les désabuser,
Et de briller dans ton vrai caractère?

ADINE.

Peut-on briller lorsqu'on ne saurait plaire?
Hélas! du jour que, par un sort heureux,
Dessus son bord il nous reçut tous deux,
J'ai bien tremblé qu'il n'aperçût ma feinte;
En arrivant je sens la même crainte.

DARMIN.

Je prétendais te découvrir à lui.

ADINE.

Gardez-vous-en, ménagez mon ennui;
Sacrifiée à Dorfise adorée,
Dans mon malheur, je veux être ignorée;
Je ne veux pas qu'il connaisse en ce jour
Quelle victime il immole à l'amour.

DARMIN.

Que veux-tu donc?

ADINE.

Je veux, dès ce soir même,
Dans un couvent fuir un ingrat que j'aime.

DARMIN.

Lorsque si vite on se met en couvent,
Tout à loisir, ma nièce, on s'en repent.
Avec le temps tout se fera, te dis-je.
Un soin plus triste à présent nous afflige;
Car, dans l'instant où ce du Guay * nouveau
Si noblement fit sauter son vaisseau,
Je vis sauter ses biens et ma fortune;
A tous les deux la misère est commune.
Et cependant, à Marseille arrivés,
Remplis d'espoir, d'argent comptant privés,
Il faut chercher un secours nécessaire.
L'amour n'est pas toujours la seule affaire.

ADINE.

Quoi! lorsqu'on aime, on pourrait faire mieux?
Je n'en crois rien.

* Allusion au célèbre du Guay-Trouin, l'un des plus grands hommes de mer qu'ait eus la France.

DARMIN.

Le temps ouvre les yeux.
L'amour, ma nièce, est aveugle à ton âge,
Non pas au mien. L'amour sans héritage,
Triste et confus, n'a pas l'art de charmer.
Il n'appartient qu'aux gens heureux d'aimer.

ADINE.

Vous pensez donc que, dans votre détresse,
Pour vous, mon oncle, il n'est plus de maîtresse,
Et que d'abord votre veuve Burlet
En vous voyant vous quittera tout net?

DARMIN.

Mon triste état lui servirait d'excuse.
Souvent, hélas! c'est ainsi qu'on en use.
Mais d'autres soins je suis embarrassé,
L'argent me manque, et c'est le plus pressé.

SCÈNE II.

BLANFORD, DARMIN, ADINE.

BLANFORD.

Bon! de l'argent! dans le siècle où nous sommes,
C'est bien cela que l'on obtient des hommes!
Vive embrassade et fades complimens,
Propos joyeux, vains baisers, faux sermens,
J'en ai reçu de cette ville entière;
Mais, aussitôt qu'on a su ma misère,
D'auprès de moi la foule a disparu:
Voilà le monde.

DARMIN.

Il est très-corrompu;
Mais vos amis vous ont cherché peut-être?

BLANFORD.

Oui, des amis! en as-tu pu connaître?
J'en ai cherché; j'ai vu force fripons
De tous les rangs, de toutes les façons,
D'honnêtes gens dont la molle indolence
Tranquillement nage dans l'opulence,
Blasés en tout, aussi durs que polis,
Toujours hors d'eux, ou d'eux seuls tout remplis:
Mais des cœurs droits, des âmes élevées,
Que les destins n'ont jamais captivées,
Et qui se font un plaisir généreux
De rechercher un ami malheureux,
J'en connais peu, partout le vice abonde.
Un coffre-fort est le dieu de ce monde;
Et je voudrais qu'ainsi que mon vaisseau,
Le genre humain fût abîmé dans l'eau.

DARMIN.

Exceptez-nous du moins de la sentence.

ADINE.

Le monde est faux, je le crois; mais je pense
Qu'il est encore un cœur digne de vous,
Fier mais sensible, et ferme quoique doux,
De vos destins bravant l'indigne outrage,
Vous en aimant, s'il se peut, davantage;
Tendre en ses vœux et constant dans sa foi.

BLANFORD.

Le beau présent! où le trouver?

ADINE.

Dans moi.

BLANFORD.

Dans vous! allez, jeune homme que vous êtes,
Suis-je en état d'entendre vos sornettes?
Pour plaisanter prenez mieux votre temps.
Oui, dans ce monde, et parmi les méchans,
Je sais qu'il est encor des âmes pures,
Qui chériront mes tristes aventures.
Je suis heureux, dans mon sort abattu;
Dorfise au moins sait aimer la vertu.

ADINE.

Ainsi, monsieur, c'est de cette Dorfise
Que pour toujours je vois votre âme éprise?

BLANFORD.

Assurément.

ADINE.

Et vous avez trouvé
En sa conduite un mérite éprouvé?

BLANFORD.

Oui.

DARMIN.

Feu mon frère, avant d'aller en Grèce,
S'il m'en souvient, vous destinait ma nièce.

BLANFORD.

Feu votre frère a très-mal destiné;
J'ai mieux choisi; je suis déterminé
Pour la vertu, qui, du monde exilée,
Chez ma Dorfise est ici rappelée.

ADINE.

Un tel mérite est rare; il me surprend;
Mais son bonheur me semble encor plus grand.

BLANFORD.

Ce jeune enfant a du bon, et je l'aime;
Il prend parti pour moi contre vous-même.

DARMIN.

Pas tant, peut-être. Après tout, dites-moi
Comment Dorfise, avec sa bonne foi,
Avec ce goût qui pour vous seul l'attire,
Depuis un an cessa de vous écrire?

BLANFORD.

Voudriez-vous qu'on m'écrivît par l'air,
Et que la poste allât en pleine mer?
Avant ce temps, j'ai vingt fois reçu d'elle
De gros paquets, mais écrits d'un modèle....
D'un air si vrai, d'un esprit si sensé....
Rien d'affecté, d'obscur, d'embarrassé;
Point d'esprit faux; la nature elle-même,
Le cœur y parle; et voilà comme on aime.

DARMIN à Adine.

Vous pâlissez.

BLANFORD avec empressement à Adine.

Qu'avez-vous?

ADINE.

Moi, monsieur?
Un mal cruel qui me perce le cœur.

BLANFORD à Darmin.

Le cœur! quel ton! une fille à son âge
Serait plus forte, aurait plus de courage.
Je l'aime fort, mais je suis étonné
Qu'à cet excès il soit efféminé.
Était-il fait pour un pareil voyage?
Il craint la mer, les ennemis, l'orage.
Je l'ai trouvé près d'un miroir assis;
Il était né pour aller à Paris
Nous étaler sur les bancs du théâtre
Son beau minois, dont il est idolâtre.
C'est un Narcisse.

DARMIN.

Il en a la beauté.

BLANFORD.

Oui; mais il faut en fuir la vanité.

ADINE.

Ne craignez rien, ce n'est pas moi que j'aime.
Je suis plus près de me haïr moi-même;
Je n'aime rien qui me ressemble.

BLANFORD.

Enfin
C'est à Dorfise à régler mon destin.
Bien convaincu de sa haute sagesse,
De l'épouser je lui passai promesse;
Je lui laissai mon bien même en partant,
Joyaux, billets, contrats, argent comptant.
J'ai, grâce au ciel, par ma juste franchise,
Confié tout à ma chère Dorfise.
J'ai confié Dorfise et son destin
A la vertu de monsieur Bartolin.

DARMIN.

De Bartolin le caissier?

BLANFORD.

De lui-même,
D'un bon ami, qui me chérit, que j'aime.

DARMIN *d'un ton ironique.*

Ah! vous avez sans doute bien choisi;
Toujours heureux en maîtresse, en ami,
Point prévenu.

BLANFORD.

Sans doute; et leur absence
Me fait ici sécher d'impatience.

ADINE.

Je n'en puis plus, je sors.

BLANFORD.

Mais qu'avez-vous?

ADINE.

De ses malheurs chacun ressent les coups.
Les miens sont grands; leurs traits s'appesantissent;
Ils cesseront.... si les vôtres finissent.

(elle sort.)

BLANFORD.

Je ne sais... mais son chagrin m'a touché.

DARMIN.

Il est aimable, il vous est attaché.

BLANFORD.

J'ai le cœur bon, et la moindre fortune
Qui me viendra, sera pour lui commune.
Dès que Dorfise avec sa bonne foi
M'aura remis l'argent qu'elle a de moi,
J'en ferai part à votre jeune Adine.
Je lui voudrais la voix moins féminine,
Un air plus fait; mais les soins et le temps
Forment le cœur et l'air des jeunes gens.
Il a des mœurs, il est modeste, sage:
J'ai remarqué toujours, dans le voyage,
Qu'il rougissait aux propos indécens
Que sur mon bord tenaient nos jeunes gens.
Je vous promets de lui servir de père.

DARMIN.

Ce n'est pas là pourtant ce qu'il espère.
Mais allons donc chez Dorfise à l'instant,
Et recevez d'elle au moins votre argent.

BLANFORD.

Bon! le démon, qui toujours m'accompagne,
La fait rester encore à la campagne.

DARMIN.

Et le caissier?

BLANFORD.

Et le caissier aussi.
Tous deux viendront, puisque je suis ici.

DARMIN.

Vous pensez donc que madame Dorfise
Vous est toujours très-humblement soumise?

BLANFORD.

Et pourquoi non? si je garde ma foi,
Elle peut bien en faire autant que moi.
Je n'ai pas eu comme vous la folie
De courtiser une franche étourdie.

DARMIN.

Il se pourra que j'en sois méprisé;
Et c'est à quoi tout homme est exposé.
Et j'avoûrai qu'en son humeur badine,
Elle est bien loin de sa sage cousine.

BLANFORD.

Mais de son cœur ainsi désemparé
Que ferez-vous?

DARMIN.

Moi? rien; je me tairai.
En attendant qu'à Marseille se rendent
Les deux beautés de qui nos cœurs dépendent,
Fort à propos je vois venir vers nous
L'ami Mondor.

BLANFORD.

Notre ami! dites-vous?
Lui! notre ami?

DARMIN.

Sa tête est fort légère;
Mais, dans le fond, c'est un bon caractère.

BLANFORD.

Détrompez-vous, cher Darmin; soyez sûr
Que l'amitié veut un esprit plus mûr;
Allez, les fous n'aiment rien.

DARMIN.

Mais le sage
Aime-t-il tant?... Tirons quelque avantage
De ce fou-ci. Dans notre cas urgent,
On peut sans honte emprunter son argent.

SCÈNE III.

BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Bonjour, très-chers; vous voilà donc en vie?
C'est fort bien fait, j'en ai l'âme ravie.
Bonjour! dis-moi quel est ce bel enfant,
Que j'ai vu là dans cet appartement?
D'où vous vient-il? était-il du voyage?
Est-il Grec, Turc? est-il ton fils, ton page?
Qu'en faites-vous? Où soupez-vous ce soir?
A quels appas jetez-vous le mouchoir?
N'allez-vous pas vite en poste à Versailles,

Faire aux commis des récits de batailles?
Dans ce pays avez-vous un patron?

BLANFORD.

Non.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu n'as jamais fait ta cour!

BLANFORD.

Non.
J'ai fait ma cour sur mer; et mes services
Sont mes patrons, sont mes seuls artifices;
Dans l'antichambre on ne m'a jamais vu.

Le chevalier MONDOR.

Tu n'as aussi jamais rien obtenu.

BLANFORD.

Rien demandé. J'attends que l'œil du maître
Sache en son temps tout voir, tout reconnaître.

Le chevalier MONDOR.

Va, dans son temps, ces nobles sentimens
A l'hôpital mènent tout droit les gens.

DARMIN.

Nous en sommes fort près; et notre gloire
N'a pas le sou.

Le chevalier MONDOR.

Je suis prêt à t'en croire.

DARMIN.

Cher chevalier, il te faut avouer....

Le chevalier MONDOR.

En quatre mots je dois vous confier....

DARMIN.

Que notre ami vient de faire une perte

Le chevalier MONDOR.

Que j'ai, mon cher, fait une découverte

DARMIN.

De tout le bien...

Le chevalier MONDOR.

D'une honnête beauté...

DARMIN.

Que sur la mer

Le chevalier MONDOR.

A qui, sans vanité,

DARMIN.

Il rapportait

Le chevalier MONDOR.

Après bien du mystère,

DARMIN.

Dans son vaisseau.

Le chevalier MONDOR.

J'ai le bonheur de plaire.

DARMIN.

C'est un malheur.

Le chevalier MONDOR.

C'est un plaisir bien vif
De subjuguer ce scrupule excessif,
Cette pudeur et si fière et si pure,
Ce précepteur qui gronde la nature.
J'avais du goût pour la dame Burlet,
Pour sa gaîté, son air brusque et follet;
Mais c'est un goût plus léger qu'elle-même.

DARMIN.

J'en suis ravi.

Le chevalier MONDOR.

C'est la Prude que j'aime.
Encouragé par la difficulté,
J'ai présenté la pomme à la fierté.

DARMIN.

La prude enfin dont votre âme est éprise,
Cette beauté si fière?...

Le chevalier MONDOR.

C'est Dorfise.

BLANFORD en riant.

Dorfise.... ah!... bon! Sais-tu bien devant qui
Tu parles là?

Le chevalier MONDOR.

Devant toi, mon ami.

BLANFORD.

Va, j'ai pitié de ton extravagance;
Cette beauté n'aura plus l'indulgence,
Je t'en réponds, de recevoir chez soi
Des chevaliers éventés comme toi.

Le chevalier MONDOR.

Si fait, mon cher : la femme la moins folle
Ne se plaint point lorsqu'un fou la cajole.

BLANFORD.

Cajolez moins, mon très-cher; apprenez
Qu'à ses vertus mes jours sont destinés;
Qu'elle est à moi, que sa juste tendresse
De m'épouser m'avait passé promesse,
Qu'elle m'attend pour m'unir à son sort.

Le chevalier MONDOR en riant.

Le beau billet qu'a là l'ami Blanford!
(à Darmin.)
Il a, dis-tu, besoin dans sa détresse
D'autres billets payables en espèce.
Tiens, cher Darmin.
(il veut lui donner un portefeuille.)

BLANFORD l'arrêtant.

Non, gardez-vous-en bien.

DARMIN.

Quoi! vous voulez?...

BLANFORD.

De lui je ne veux rien.
Quand d'emprunter on fait la grâce insigne,
C'est à quelqu'un qu'on daigne en croire digne;
C'est d'un ami qu'on emprunte l'argent.

Le chevalier MONDOR.

Ne suis-je pas ton ami?

BLANFORD.

Non vraiment.
Plaisant ami, dont la frivole flamme,
S'il se pouvait, m'enlèverait ma femme;
Qui dès ce soir, avec vingt fainéans,
Va s'égayer à table à mes dépens!
Je les connais ces beaux amis du monde.

Le chevalier MONDOR.

Ce monde-là, que ton rare esprit fronde,
Crois-moi, vaut mieux que ta mauvaise humeur.
Adieu. Je vais, du meilleur de mon cœur,
Dans le moment chez la belle Dorfise,
Aux grands éclats rire de ta sottise.

(il veut s'en aller.)

BLANFORD l'arrêtant.

Que dis-tu là? Mon cher Darmin! comment!
Elle est ici, Dorfise?

Le chevalier MONDOR.

Assurément.

BLANFORD.

O juste ciel!

Le chevalier MONDOR.

Eh bien! quelle merveille?

BLANFORD.

Dans sa maison?

Le chevalier MONDOR.

Oui, te dis-je, à Marseille.
Je l'ai trouvée à l'instant, qui rentrait,
Et qui des champs avec hâte accourait.

BLANFORD à part.

Pour me revoir! O ciel! je te rends grâce;
A ce seul trait tout mon malheur s'efface:
Entrons chez elle.

Le chevalier MONDOR.

Entrons, c'est fort bien dit;
Car plus on est de fous, et plus on rit.

BLANFORD, allant à la porte.

Heurtons.

Le chevalier MONDOR.

Frappons.

COLETTE en dedans de la maison.

Qui va là?

BLANFORD.

Moi.

Le chevalier MONDOR.

Moi-même.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DARMIN, COLETTE, le chevalier MONDOR.

COLETTE sortant de la maison.

Blanford! Darmin! quelle surprise extrême!
Monsieur!

BLANFORD.

Colette!

COLETTE.

Hélas! je vous ai cru
Noyé cent fois. Soyez le bienvenu.

BLANFORD.

Le juste ciel, propice à ma tendresse,
M'a conservé pour revoir ta maîtresse.

COLETTE.

Elle sortait tout à l'instant d'ici.

DARMIN.

Et sa cousine?

COLETTE.

Et sa cousine aussi.

BLANFORD.

Eh mais! de grâce, où donc est-elle allée?
Où la trouver?

COLETTE fesant une révérence de prude.

Elle est à l'assemblée.

BLANFORD.

Quelle assemblée?

COLETTE.

Eh! vous ne savez rien?
Apprenez donc que vingt femmes de bien
Sont dans Marseille étroitement unies
Pour corriger nos jeunes étourdies,
Pour réformer tout le train d'aujourd'hui,
Mettre à sa place un noble et digne ennui,
Et noblement, par de sages cabales,
De leur prochain réprimer les scandales;
Et Dorfise est en tête du parti.

BLANFORD à Darmin.

Mais comment donc un si grand étourdi
Est-il souffert d'une beauté sévère?

DARMIN.

Chez une prude un étourdi peut plaire.

BLANFORD.

De l'assemblée où va-t-elle ?

COLETTE.

On ne sait;
Faire du bien sourdement.

BLANFORD.

En secret!
C'est là le comble. Eh! puis-je en sa demeure,
Pour lui parler, avoir aussi mon heure?

Le chevalier MONDOR.

Va, c'est à moi qu'il le faut demander;
Sans risquer rien je puis te l'accorder.
Tu la verras tout comme à l'ordinaire.

BLANFORD.

Respectez-la; c'est ce qu'il vous faut faire;
Et gardez-vous de la désapprouver.

DARMIN.

Et sa cousine, où peut-on la trouver?
On m'avait dit qu'elles vivaient ensemble.

COLETTE.

Oui, mais leur goût rarement les assemble;
Et la cousine, avec dix jeunes gens
Et dix beautés, se donne du bon temps;
Et, d'une table et propre et bien servie,
Presque toujours vole à la comédie.
Ensuite on danse, ou l'on se met au jeu:
Toujours chez elle et grand'chère et beau feu,
De longs soupers et des chansons nouvelles,
Et des bons mots, encor plus plaisans qu'elles;
Glaces, liqueurs, vins vieux, gris, rouges, blancs,
Amas nouveaux de boîtes, de rubans,
Magots de Saxe, et riches bagatelles,
Qu'Hébert * invente à Paris pour les belles;
Le jour, la nuit, cent plaisirs renaissans,
Et de médire à peine a-t-on le temps.

Le chevalier MONDOR.

Oui, notre ami, c'est ainsi qu'il faut vivre.

DARMIN.

Mais, pour la voir, où faudra-t-il la suivre?

COLETTE.

Partout, monsieur; car du matin au soir,
Dès qu'elle sort, elle court, veut tout voir.
Il lui faudrait que le ciel par miracle
Exprès pour elle assemblât un spectacle,
Jeu, bal, toilette, et musique et soupé;
Son cœur toujours est de tout occupé.

* Fameux marchand de curiosités.



Vous la verrez, et sa joyeuse troupe,
Fort tard chez elle, et vers l'heure où l'on soupe.

BLANFORD.

Si vous l'aimez, après ce que j'entends,
Moins qu'elle encor vous avez du bon sens.
Peut-on chérir ce bruyant assemblage
De tous les goûts qu'eut le sexe en partage?
Il vous sied bien, dans vos tristes soupirs,
De suivre en pleurs le char de ses plaisirs,
Et d'étaler les regrets d'une dupe,
Qu'un fol amour dans sa misère occupe!

DARMIN.

Je crois encor, dussé-je être en erreur,
Qu'on peut unir les plaisirs et l'honneur:
Je crois aussi, soit dit sans vous déplaire,
Que femme prude, en sa vertu sévère,
Peut en public faire beaucoup de bien,
Mais en secret souvent ne valoir rien.

BLANFORD.

Eh bien, tantôt nous viendrons l'un et l'autre,
Et vous verrez mon choix, et moi le vôtre.

Le chevalier MONDOR.

Oui, revenez, et vous verrez, ma foi,
La place prise.

BLANFORD.

Et par qui donc?

Le chevalier MONDOR.

Par moi.

BLANFORD.

Par toi!

Le chevalier MONDOR.

J'ai mis à profit ton absence,
Et je n'ai pas à craindre ta présence.
Va, tu verras.... Adieu.

SCÈNE V.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Ça, pensez-vous
Que d'un tel homme on puisse être jaloux?

DARMIN.

Le ridicule et la bonne fortune
Vont bien ensemble, et la chose est commune.

BLANFORD.

Quoi! vous pensez....

DARMIN.

Oui, ces femmes de bien
Aiment parfois les grands diseurs de rien.
Mais permettez que j'aille un peu moi-même
Chercher mon sort et savoir si l'on m'aime.

(il sort.)

BLANFORD seul.

Oui, hâtez-vous d'être congédié.
Hom ! le pauvre homme ! il me fait grand'pitié.
Que je te loue, ô destin favorable,
Qui me fais prendre une femme estimable !
Que dans mes maux je bénis mon retour !
Que ma raison augmente mon amour !
Oh ! je fuirai, je l'ai mis dans ma tête,
Le monde entier pour une femme honnête.
C'est trop long-temps courir, craindre, espérer ;
Voilà le port où je veux demeurer.
Près d'un tel bien qu'est-ce que tout le reste ?
Le monde est fou, ridicule, ou funeste ;
Ai-je grand tort d'en être l'ennemi ?
Non, dans ce monde il n'est pas un ami ;
Personne au fond à nous ne s'intéresse ;
On est aimé, mais c'est de sa maîtresse :
Tout le secret est de savoir choisir.
Une coquette est un vrai monstre à fuir ;
Mais une femme, et tendre, et belle, et sage,
De la nature est le plus bel ouvrage.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, Mme. BURLET, le chevalier MONDOR.

DORFISE.

Adoucissez, monsieur le chevalier,
De vos discours l'excès trop familier :
La pureté de mes chastes oreilles
Ne peut souffrir des libertés pareilles.

Le chevalier MONDOR, en riant.

Vous les aimez pourtant ces libertés,
Vous me grondez, mais vous les écoutez ;
Et vous n'avez, comme je puis comprendre,
Cheveux si courts que pour les mieux entendre.

DORFISE.

Encore !

Mme. BURLET.

Eh bien, je suis de son côté ;
Vous affectez trop de sévérité.
La liberté n'est pas toujours licence.
On peut, je crois, entendre avec décence
De la gaîté les innocens éclats,
Ou bien sembler ne les entendre pas.
Votre vertu, toujours un peu farouche,
Veut nous fermer et l'oreille et la bouche.

DORFISE.

Oui ! l'une et l'autre ; et fermez, croyez-moi,
Votre maison à tous ceux que j'y voi.

Je vous l'ai dit, ils vous perdront, cousine.
Comment souffrir leur troupe libertine?
Le beau Cléon qui, brillant sans esprit,
Rit des bons mots qu'il prétend avoir dit?
Damon qui fait, pour vingt beautés qu'il aime,
Vingt madrigaux plus fades que lui-même?
Et ce Robin parlant toujours de lui?
Et ce pédant portant partout l'ennui?
Et mon cousin qui....

Le chevalier MONDOR.

C'en est trop, madame;
Chacun son tour; et, si votre belle âme
Parle du monde avec tant de bonté,
J'aurai du moins autant de charité.
Je veux ici vous tracer de mon style
En quatre mots un portrait de la ville,
A commencer par....

DORFISE.

Ah! n'en faites rien:
Il n'appartient qu'aux personnes de bien
De châtier, de gourmander le vice.
C'est à mes yeux une horrible injustice
Qu'un libertin satirise aujourd'hui
D'autres mondains moins vicieux que lui.
Lorsque j'en veux à l'humaine nature,
C'est zèle, honneur et vertu toute pure,
Dégoût du monde. Ah Dieu! que je le hais,
Ce monde infâme!

Mme. BURLET.

Il a quelques attraits.

DORFISE.

Pour vous, hélas! et pour votre ruine.

Mme. BURLET.

N'en a-t-il point un peu pour vous, cousine?
Haïssez-vous ce monde?

DORFISE.

Horriblement.

Le chevalier MONDOR.

Tous les plaisirs?

DORFISE.

Épouvantablement.

Mme. BURLET.

Le jeu? le bal?

Le chevalier MONDOR.

La musique? la table?

DORFISE.

Ce sont, ma chère, inventions du diable.

Mme. BURLET.

Mais la parure et les ajustemens,
Vous m'avoûrez....

DORFISE.

Ah! quels vains ornemens!
Si vous saviez à quel point je regrette
Tous les instans perdus à ma toilette!
Je fuis toujours le plaisir de me voir;
Mon œil blessé craint l'aspect d'un miroir.

Mme. BURLET.

Mais cependant, ma sévère Dorfise,
Vous me semblez bien coiffée et bien mise.

DORFISE.

Bien?

Le chevalier MONDOR.

Du grand bien.

DORFISE.

Avec simplicité.

Le chevalier MONDOR.

Mais avec goût.

Mme. BURLET.

Votre sage beauté,
Quoi qu'elle en dise, est fort aise de plaire.

DORFISE.

Moi? juste ciel!

Mme. BURLET.

Parle-moi sans mystère.
Je crois, ma foi, que ta sévérité
A quelque goût pour ce jeune éventé.
Il n'est pas mal fait.

(en montrant Mondor.)

Le chevalier MONDOR.

Ah!

Mme. BURLET.

C'est un jeune homme
Fort beau, fort riche.

Le chevalier MONDOR.

Ah!

DORFISE.

Ce discours m'assomme.
Vous proposez l'abomination!
Un beau jeune homme est mon aversion;
Un beau jeune homme! ah! fi!

Le chevalier MONDOR.

Ma foi, madame,
Pour vous et moi j'en suis fâché dans l'âme.
Mais ce Blanford, qui revient sans vaisseau,
Est-il si riche, et si jeune, et si beau?

DORFISE.

Il est ici? quoi! Blanford?

Le chevalier MONDOR.

Oui, sans doute.

COLETTE, *en entrant avec précipitation.*

Hélas! je viens pour vous apprendre....

DORFISE *à Colette à l'oreille.*

Écoute.

Mme. BURLET.

Comment!

DORFISE *au chevalier Mondor.*

Depuis qu'il prit de moi congé,
De ses défauts je l'ai cru corrigé;
Je l'ai cru mort.

Le chevalier MONDOR.

Il vit; et le corsaire
Veut me couler à fond, et croit vous plaire.

DORFISE, *en se retournant vers Colette.*

Colette, hélas!

COLETTE.

Hélas!

DORFISE.

Ah! chevalier,
Pourriez-vous point sur mer le renvoyer?

Le chevalier MONDOR.

De tout mon cœur.

Mme. BURLET.

Sait-on quelque nouvelle
De ce Darmin, son ami si fidèle?
Viendra-t-il point?

Le chevalier MONDOR.

Il est venu; Blanford
L'a raccroché dans je ne sais quel port.
Ils ont sur mer donné, je crois, bataille,
Et sont ici n'ayant ni sou ni maille.
Mais avec lui Blanford a ramené
Un petit Grec plus joli, mieux tourné....

DORFISE.

Eh oui, vraiment. Je pense tout à l'heure
Que je l'ai vu tout près de ma demeure:
De grands yeux noirs?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE.

Doux, tendres, touchans?
Un teint de rose?

Le chevalier MONDOR.

Oui.

DORFISE, *en s'animant un peu plus.*

Des cheveux, des dents....
L'air noble, fin?

Le chevalier MONDOR.

C'est une créature
Qu'à son plaisir façonna la nature.

DORFISE.

S'il a des mœurs, s'il est sage, bien né,
Je veux par vous qu'il me soit amené...
Quoiqu'il soit jeune.

Mme. BURLET.

Et moi, je veux sur l'heure
Que de Darmin l'on cherche la demeure.
Allez, la Fleur, trouvez-le, et lui portez
Trois cents louis, que je crois bien comptés;
(elle donne une bourse à la Fleur qui est derrière elle.)
Et qu'à souper Blanford et lui se rendent.
Depuis long-temps tous nos amis l'attendent,
Et moi plus qu'eux. Je n'ai jamais connu
De naturel plus doux, plus ingénu:
J'aime surtout sa complaisance aimable,
Et sa vertu liante et sociable.

DORFISE.

Eh bien, Blanford n'est pas de cette humeur;
Il est si sérieux!

Le chevalier MONDOR.

Si plein d'aigreur!

DORFISE.

Oui, si jaloux...

Le chevalier MONDOR interrompant brusquement.

Caustique.

DORFISE.

Il est...

Le chevalier MONDOR.

Sans doute.

DORFISE.

Laissez-moi donc parler; il est....

Le chevalier MONDOR.

J'écoute.

DORFISE.

Il est enfin fort dangereux pour moi.

Mme. BURLET.

On dit qu'il a très-bien servi le roi,
Qu'il s'est sur mer distingué dans la guerre.

DORFISE.

Oui; mais qu'il est incommode sur terre! *

Le chevalier MONDOR.

Il est encore...

DORFISE.

Oui.

* Il y a dans l'anglais: Vous m'avouerez qu'il a une belle physionomie, un air mâle; oui, il ressemble à un Sarrasin peint sur l'enseigne d'un cabaret; il a du courage comme le bourreau; il tuera un homme qui aura les mains liées, et il n'a que de la cruauté, ce qui ne ressemble pas plus au courage que la médisance continuelle ne ressemble à de l'esprit.

Le chevalier MONDOR.

Ces marins d'ailleurs
Ont presque tous de si vilaines mœurs!

DORFISE.

Oui.

Mme. BURLET.

Mais on dit qu'autrefois vos promesses
De quelque espoir ont flatté ses tendresses?

DORFISE.

Depuis ce temps j'ai, par excès d'ennui,
Quitté le monde, à commencer par lui;
Le monde et lui me rendent si craintive!

SCÈNE II.

DORFISE, Mme. BURLET, le chevalier MONDOR, COLETTE.

COLETTE.

MADAME!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Monsieur Blanford arrive.

DORFISE.

Ciel!...

Mme. BURLET.

Darmin est avec lui?

COLETTE.

Madame, oui.

Mme. BURLET.

J'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.

DORFISE.

Et moi, je sens une douleur profonde;
Je me retire, et je veux fuir le monde.

Le chevalier MONDOR.

Avec moi donc?

DORFISE.

Non, s'il vous plaît, sans vous.

(elle sort.)

SCÈNE III.

Mme. BURLET, BLANFORD, DARMIN, le chevalier MONDOR, ADINE.

DARMIN à Mme. Burlet.

MADAME, enfin, souffrez qu'à vos genoux...

Mme. BURLET courant au devant de Darmin.

Mon cher Damin, venez, j'ai fait partie
D'aller au bal après la comédie;
Nous causerons; mon carrosse est là-bas.

(à Blanford..)

Et vous, rigris, y viendrez-vous?

BLANFORD.

Non pas.

Je viens ici pour chose sérieuse.
Allez, courez, troupe folle et joyeuse,
Faites semblant d'avoir bien du plaisir,
Fatiguez bien votre inquiet loisir.

(au jeune Adine.)

Et nous, jeune homme, allons trouver Dorfise.

(Mme. Burlet sort avec le chevalier et Darmin qui lui donnent chacun la main, et Blanford continue.)

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE, COLETTE.

BLANFORD.

Voyons une âme au seul devoir soumise,
Qui pour moi seul, par un sage retour,
Renonce au monde en faveur de l'amour;
Et qui sait joindre à cette ardeur flatteuse
Une vertu modeste et scrupuleuse.
Méritez bien de lui plaire.

ADINE.

Avec soin
De sa vertu je veux être témoin;
En la voyant je puis beaucoup m'instruire.

BLANFORD.

C'est très-bien dit; je prétends vous conduire.
En vous voyant du monde abandonné,
Je trouve un fils que le sort m'a donné.
Sans vous aimer on ne peut vous connaître.
Vous êtes né trop flexible peut-être;
Rien ne sera plus utile pour vous
Que de hanter un esprit sage et doux,
Dont le commerce en votre âme affermisse
L'honnêteté, l'amour de la justice,
Sans vous ôter certain charme flatteur,
Que je sens bien qui manque à mon humeur.
Une beauté qui n'a rien de frivole,
Est pour votre âge une excellente école;
L'esprit s'y forme, on y règle son cœur;
Sa maison est le temple de l'honneur.

ADINE.

Eh bien, allons avec vous dans ce temple;
Mais je suivrai bien mal son rare exemple,
Soyez-en sûr.

BLANFORD.

Et pourquoi?

ADINE.

J'aurais pu
Auprès de vous mieux goûter la vertu;
Quoique la forme en soit un peu sévère,

Le fond m'en charme, et vous m'avez su plaire;
Mais pour Dorfise...

BLANFORD allant à la porte de Dorfise.

Ah! c'est trop se flatter,
Que de vouloir tout d'un coup l'imiter;
Mais croyez-moi, si l'honneur vous domine,
Voyez Dorfise, et fuyez sa cousine.
(il veut entrer.)

COLETTE sortant de la maison, et refermant la porte.

(il heurte.)
On n'entre point, monsieur.

BLANFORD.

Moi!

COLETTE.

Non.

BLANFORD.

Comment!
Moi refusé?

COLETTE.

Dans son appartement
Pour quelque temps madame est en retraite.

BLANFORD.

J'admire fort cette vertu parfaite;
Mais j'entrerai.

COLETTE.

Mais, monsieur, écoutez.

BLANFORD.

Sans écouter, entrons vite.
(il entre.)

COLETTE.

Arrêtez.

ADINE.

Hélas! suivons, et voyons quelle issue
Aura pour moi cette étrange entrevue.

SCÈNE V.

COLETTE seule.

Il va la voir, il va découvrir tout.
Je meurs de peur; ma maîtresse est à bout.
Ah! ma maîtresse, avoir eu le courage
De stipuler ce secret mariage!
De vous donner au caissier Bartolin!
Eh! que dira notre public malin?
Oh! que la femme est d'une étrange espèce!
Et l'homme aussi... Quel excès de faiblesse!
Madame est folle, avec son air malin;
Elle se trompe et trompe son prochain,
Passe son temps, après mille méprises,
A réparer avec art ses sottises.

Le goût l'emporte, et puis on voudrait bien
Ménager tout, et l'on ne garde rien.
Maudit retour, et maudite aventure!
Comment Blanford prendra-t-il son injure?
Dans la maison voici donc trois maris;
Deux sont promis, et l'autre est, je crois, pris:
Femme en tel cas ne sait auquel entendre.

SCÈNE VI.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

MADAME, eh bien! quel parti faut-il prendre?

DORFISE.

Va, ne crains rien, on sait l'art d'éblouir,
De différer pour se faire chérir.
L'homme se mène aisément; ses faiblesses
Font notre force et servent nos adresses.
On s'est tiré de pas plus dangereux.
J'ai fait finir cet entretien fâcheux.
Adroitement je fais à la campagne
Courir notre homme (et le ciel l'accompagne!)
Chez Bartolin, son ancien confident,
Qui pourra bien lui compter quelque argent.
J'aurai du temps, il suffit.

COLETTE.

Ah! le diable
Vous fit signer ce contrat détestable!
Oui, vous, madame, avoir un Bartolin!

DORFISE.

Eh, mon enfant, le diable est bien malin!
Ce gros caissier m'a tant persécutée!
Le cœur se gagne; on tente, on est tentée.
Tu sais qu'un jour on nous dit que Blanford
Ne viendrait plus.

COLETTE.

Parce qu'il était mort.

DORFISE.

Je me voyais sans appui, sans richesse,
Faible surtout; car tout vient de faiblesse.
L'étoile est forte, et c'est souvent le lot
De la beauté, d'épouser un magot.
Mon cœur était à des épreuves rudes.

COLETTE.

Il est des temps dangereux pour des prudes.
Mais à l'amour devant sacrifier,
Vous auriez dû prendre le chevalier:
Il est joli.

DORFISE.

Je voulais du mystère:
Je n'aime pas d'ailleurs son caractère;

Je le ménage ; il est mon complaisant,
Mon émissaire, et c'est lui qui répand,
Par son babil et sa folie utile,
Les bruits qu'il faut qu'on sème par la ville.

COLETTE.

Mais Bartolin est si vilain !

DORFISE.

Oui ; mais...

COLETTE.

Et son esprit n'a guère plus d'attraits.

DORFISE.

Oui ; mais....

COLETTE.

Quoi, mais ?

DORFISE.

Le destin, le caprice,
Mon triste état, quelque peu d'avarice,
L'occasion... je... je me résignai,
Je devins folle ; en un mot, je signai.
Du bon Blanford je gardai la cassette.
D'un peu d'argent mon amitié discrète
Fit quelques dons par charité pour lui.
Eh ! qui croyait que Blanford aujourd'hui,
Après deux ans gardant sa vieille flamme,
Viendrait chercher sa cassette et sa femme ?

COLETTE.

Chacun disait ici qu'il était mort :
Il ne l'est point ; lui seul est dans son tort.

DORFISE reprenant l'air de prude.

Ah ! puisqu'il vit, je lui rendrai sans peine
Tous ses bijous : hélas ! qu'il les reprenne ;
Mais Bartolin, qui les croyait à moi,
Me les garda, les prit de bonne foi,
Les croit à lui, les conserve, les aime,
En est jaloux autant que de moi-même.

COLETTE.

Je le crois bien.

DORFISE.

Maris, vertu, bijous,
J'ai dans l'esprit de vous accorder tous.

SCÈNE VII.

Le chevalier MONDOR, ADINE, DORFISE.

Le chevalier MONDOR.

Chasserons-nous ce rival plein de gloire,
Qui me méprise et s'en fait tant accroire ?

ADINE arrivant dans le fond à pas lents, tandis que le chevalier entrait brusquement.

Écoutons bien.

Le chevalier MONDOR.

Il faut me rendre heureux;
Il faut punir son air avantageux.
Je suis à vous; avec plaisir je laisse
Au vieux Darmin sa petite maîtresse.
A le troubler on n'a que de l'ennui;
On perd sa peine à se moquer de lui.
C'est ce Blanford, c'est sa vertu sévère,
Sa gravité, qu'il faut qu'on désespère.
Il croit qu'on doit ne lui refuser rien,
Par la raison qu'il est homme de bien.
Ces gens de bien me mettent à la gêne.
Ils vous feront périr d'ennui, ma reine.

DORFISE d'un air modeste et sévère, après avoir regardé Adine.

Vous vous moquez! j'ai pour monsieur Blanford
Un vrai respect, et je l'estime fort.

Le chevalier MONDOR.

Il est de ceux qu'on estime et qu'on berne,
Est-il pas vrai?

ADINE à part.

Que ceci me consterne!
Elle est constante, elle a de la vertu!
Tout me confond; elle aime; ah! qui l'eût cru?

DORFISE.

Que dit-il là?

ADINE à part.

Quoi! Dorfise est fidèle?
Et pour combler mon malheur, elle est belle.

DORFISE au chevalier, après avoir regardé Adine.

Il dit que je suis belle.

Le chevalier MONDOR.

Il n'a pas tort,
Mais il commence à m'importuner fort.
Allez, l'enfant; j'ai des secrets à dire
A cette dame.

ADINE.

Hélas! je me retire.

DORFISE au chevalier.

Vous vous moquez.

(à Adine.)

Restez, restez ici.

(au chevalier.)

Osez-vous bien le renvoyer ainsi?

(à Adine.)

Approchez-vous: peu s'en faut qu'il ne pleure.
L'aimable enfant! je prétends qu'il demeure.
Avec Blanford il est chez moi venu:
Dès ce moment son naturel m'a plu.

Le chevalier MONDOR.

Eh! laissez là son naturel, madame.

De ce Blanford vous haïssez la flamme;
Vous m'avez dit qu'il est brutal, jaloux.

DORFISE *fièrement.*

Je n'ai rien dit.

(*à Adine.*)

Çà, quel âge avez-vous?

ADINE.

J'ai dix-huit ans.

DORFISE.

Cette tendre jeunesse
A grand besoin du frein de la sagesse.
L'exemple entraîne, et le vice est charmant;
L'occasion s'offre si fréquemment!
Un seul coup d'œil perd de si belles âmes!
Défiez-vous de vous-même et des femmes;
Prenez bien garde au souffle empoisonneur
Qui des vertus flétrit l'aimable fleur.

Le chevalier MONDOR.

Que sa fleur soit, ou ne soit pas flétrie,
Mêlez-vous moins de sa fleur, je vous prie,
Et m'écoutez.

DORFISE.

Mon Dieu! point de courroux;
Son innocence a des charmes si doux!

Le chevalier MONDOR.

C'est un enfant.

DORFISE *s'approchant d'Adine.*

Çà, dites-moi, jeune homme,
D'où vous venez, et comment on vous nomme.

ADINE.

J'ai nom Adine; en Grèce je suis né;
Avec Darmin Blanford m'a ramené.

DORFISE.

Qu'il a bien fait!

Le chevalier MONDOR.

Quelle humeur curieuse!
Quoi! je vous peins mon ardeur amoureuse,
Et vous parlez encore à cet enfant!
Vous m'oubliez pour lui!

DORFISE *doucement.*

Paix, imprudent.

SCÈNE VIII.

DORFISE, le chevalier MONDOR, ADINE, COLETTE.

COLETTE.

Madame!

DORFISE.

Eh bien?

COLETTE.

Vous êtes attendue
A l'assemblée.

DORFISE.

Oui, j'y serai rendue
Dans peu de temps.

Le chevalier MONDOR.

Quel message ennuyeux!
Quand nous serons assemblés tous les deux,
Nous cesserons pour jamais, je vous prie,
Ces rendez-vous de fade pruderie,
Ces comités, ces conspirations
Contre les goûts, contre les passions.
Il vous sied mal, jeune encor, belle et fraîche,
D'aller crier, d'un ton de pigrièche,
Contre les ris, les jeux et les amours,
De blasphémer ces dieux de vos beaux jours
Dans des réduits peuplés de vieilles ombres,
Que vous voyez, dans leurs cabales sombres,
Se lamenter, sans gosier et sans dents,
Dans leurs tombeaux, des plaisirs des vivans.
Je vais, je vais de ces sempiternelles
Tout de ce pas égayer les cervelles,
Et, leur donnant à toutes leur paquet,
Par cent bons mots étouffer leur caquet.

DORFISE.

Gardez-vous bien d'aller me compromettre;
Cher chevalier, je ne puis le permettre.
N'allez point là.

Le chevalier MONDOR.

Mais j'y cours à l'instant
Vous annoncer.

(il sort.)

DORFISE.

Ah, quel extravagant!
(à Adine.)
Allez, mon fils, gardez-vous, à votre âge,
D'un pareil fou; soyez discret et sage.
Mes complimens à Blanford.... L'œil touchant!

ADINE se retournant.

Quoi?

DORFISE.

Le beau teint! l'air ingénu, charmant!
Et vertueux!... Je veux que par la suite
Dans mon loisir vous me rendiez visite.

ADINE.

Je vous ferai ma cour assidument.
Adieu, madame.

DORFISE.

Adieu, mon bel enfant.

ADINE.

Hélas! j'éprouve un embarras extrême.
Le trahit-on? je l'ignore; mais j'aime.

SCÈNE IX.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE revenant, conduisant de l'œil Adine qui la regarde.

J'AIME, dit-il; quel mot! ce beau garçon
Déjà pour moi sent de la passion?
Il parle seul, me regarde, s'arrête;
Et je crains fort d'avoir tourné sa tête.

COLETTE.

Avec tendresse il lorgne vos appas.

DORFISE.

Est-ce ma faute? ah! je n'y consens pas.

COLETTE.

Je le crois bien: le péril est trop proche;
Du bon Blanford je crains pour vous l'approche;
Je crains surtout le courroux impoli
De Bartolin.

DORFISE, en soupirant.

Que ce Turc est joli!
Le crois-tu Turc? crois-tu qu'un infidèle
Ait l'air si doux, la figure si belle?
Je crois pour moi qu'il se convertira.

COLETTE.

Je crois pour moi que, dès qu'on apprendra
Qu'à Bartolin vous êtes mariée,
Votre vertu sera fort décriée:
Ce petit Turc de peu vous servira;
Terriblement Blanford éclatera.

DORFISE.

Va, ne crains rien.

COLETTE.

J'ai dans votre prudence
Depuis long-temps entière confiance:
Mais Bartolin est un brutal jaloux;
Et, c'est bien pis, madame! il est époux.
Le cas est triste, il a peu de semblables.
Ces deux rivaux seraient fort intraitables.

DORFISE.

Je prétends bien les éviter tous deux.
J'aime la paix, c'est l'objet de mes vœux,
C'est mon devoir; il faut en conscience
Prévoir le mal, fuir toute violence,
Et prévenir le mal qui surviendrait
Si mon état trop tôt se découvrait.
J'ai des amis, gens de bien, de mérite.

COLETTE.

Prenez conseil d'eux.

DORFISE.

Ah! oui, prenons vite.

COLETTE.

Eh bien, de qui?

DORFISE.

Mais de cet étranger,
De ce petit.... là.... tu m'y fais songer.

COLETTE.

Lui, des conseils! lui, madame! à son âge!
Sans barbe encore!

DORFISE.

Il me paraît fort sage,
Et, s'il est tel, il le faut écouter.
Des jeunes gens sont bons à consulter;
Il me pourrait procurer des lumières
Qui donneraient du jour à mes affaires;
Et tu sens bien qu'il faut parler d'abord
Au jeune ami du bon monsieur Blanford.

COLETTE.

Oui, lui parler paraît fort nécessaire!

DORFISE tendrement et d'un air embarrassé.

Et comme à table on parle mieux d'affaire,
Conviendrait-il qu'avec discrétion
Il vînt dîner avec moi?

COLETTE.

Tout de bon!
Vous qui craignez si fort la médisance!

DORFISE d'un air fier.

Je ne crains rien; je sais comme je pense:
Quand on a fait sa réputation,
On est tranquille à l'abri de son nom.
Tout le parti prend en main notre cause,
Crie avec nous.

COLETTE.

Oui; mais le monde cause.

DORFISE.

Eh bien, cédons à ce monde méchant,
Sacrifions un dîner innocent,
N'aiguisons point leur langue libertine.
Je ne veux plus parler au jeune Adine:
Je ne veux point le revoir.... Cependant
Que peut-on dire, après tout, d'un enfant?
A la sagesse ajoutons l'apparence,
Le décorum, l'exacte bienséance.
De ma cousine il faut prendre le nom,
Et le prier de sa part....

COLETTE.

Pourquoi non?
C'est très-bien dit. Une femme mondaine
N'a rien à perdre; on peut, sans être en peine,
Dessous son nom mettre dix billets doux,

Autant d'amans, autant de rendez-vous.
Quand on la cite, on n'offense personne,
Nul n'en rougit et nul ne s'en étonne;
Mais, par hasard, quand des dames de bien
Font une chute, il faut la cacher bien.

DORFISE.

Des chutes! moi! je n'ai dans cette affaire,
Grâces au ciel, nul reproche à me faire.
J'ai signé; mais je ne suis point enfin
Absolument madame Bartolin.
On a des droits, et c'est tout; et peut-être
On va bientôt se délivrer d'un maître.
J'ai dans ma tête un dessein très-prudent.
Si ce beau Turc a pour moi du penchant,
C'en est assez; tout ira bien s'il m'aime.
Je suis encor maîtresse de moi-même,
Heureusement je puis tout terminer.
Va-t'en prier ce jeune homme à dîner.
Est-ce un grand mal que d'avoir à sa table
Avec décence un jeune homme estimable,
Un cœur tout neuf, un air frais et vermeil,
Et qui nous peut donner un bon conseil?

COLETTE.

Un bon conseil! ah! rien n'est plus louable;
Accomplissons cette œuvre charitable.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Est-ce point lui? que je suis inquiète!
On frappe, il vient. Colette, holà! Colette,
C'est lui, c'est lui.

COLETTE.

Non, c'est le chevalier
Que loin d'ici je viens de renvoyer;
Cet étourdi, qui court, saute, sémille,
Sort, rentre, va, vient, rit, parle, frétille;
Il veut dîner tête à tête avec vous;
Je l'ai chassé d'un air entre aigre et doux.

DORFISE.

A ma cousine il faut qu'on le renvoie.
Ah! que je hais leur insipide joie!
Que leur babil est un trouble importun!
Chassez-les-moi.

COLETTE.

Chut! chut! j'entends quelqu'un.

DORFISE.

Ah! c'est mon Grec.

COLETTE.

Oui, c'est lui, ce me semble.

SCÈNE II.

DORFISE, ADINE.

DORFISE.

Entrez, monsieur; bonjour, monsieur..... je tremble;
Asseyez-vous....

ADINE.

Je suis tout interdit....
Pardonnez-moi, madame, on m'avait dit
Qu'une autre....

DORFISE *tendrement.*

Eh bien! c'est moi qui suis cette autre.
Rassurez-vous; quelle peur est la vôtre?
Avec Blanford ma cousine aujourd'hui
Dîne dehors; tenez-moi lieu de lui.

(*elle le fait asseoir.*)

ADINE.

Ah! qui pourrait en tenir lieu, madame?
Est-il un feu comparable à sa flamme?
Et quel mortel égalerait son cœur
En grandeur d'âme, en amour, en valeur?

DORFISE.

Vous en parlez, mon fils, avec grand zèle;
Votre amitié paraît vive et fidèle:
J'admire en vous un si beau naturel.

ADINE.

C'est un penchant bien doux, mais bien cruel.

DORFISE.

Que dites-vous? La charmante jeunesse
Doit éprouver une honnête tendresse:
Par de saints nœuds il faut qu'on soit lié;
Et la vertu n'est rien sans l'amitié.

ADINE.

Ah! s'il est vrai qu'un naturel sensible
De la vertu soit la marque infaillible,
J'ose vous dire ici sans vanité
Que je me pique un peu de probité.

DORFISE.

Mon bel enfant, je me crois destinée
A cultiver une âme si bien née.
Plus d'une femme a cherché vainement
Un ami tendre, aussi vif que prudent,
Qui possédât les grâces du jeune âge
Sans en avoir l'empressement volage;
Et je me trompe à votre air tendre et doux,
Ou tout cela paraît uni dans vous.
Par quel bonheur une telle merveille
Se trouve-t-elle aujourd'hui dans Marseille?

(*elle approche son fauteuil.*)

ADINE.

J'étais en Grèce, et le brave Blanford
En ce pays me passa sur son bord.
Je vous l'ai dit deux fois.

DORFISE.

Une troisième
A mon oreille est un plaisir extrême.
Mais dites-moi pourquoi ce front charmant
Et si français, est coiffé d'un turban;
Seriez-vous Turc?

ADINE.

La Grèce est ma patrie.

DORFISE.

Qui l'aurait cru? La Grèce est en Turquie?
Que votre accent, que ce ton grec est doux!
Que je voudrais parler grec avec vous!
Que vous avez la mine aimable et vive
D'un vrai Français, et sa grâce naïve!
Que la nature entre nous se méprit
Quand par malheur un Grec elle vous fit!
Que je bénis, monsieur, la Providence
Qui vous a fait aborder en Provence!

ADINE.

Hélas! j'y suis, et c'est pour mon malheur.

DORFISE.

Vous, malheureux!

ADINE.

Je le suis par mon cœur.

DORFISE.

Ah! c'est le cœur qui fait tout dans le monde;
Le bien, le mal: sur le cœur tout se fonde,
Et c'est aussi ce qui fait mon tourment.
Vous avez donc pris quelque engagement?

ADINE.

Eh oui, madame. Une femme intrigante
A désolé ma jeunesse imprudente;
Comme son teint, son cœur est plein de fard!
Elle est hardie, et pourtant pleine d'art;
Et j'ai senti d'autant plus ses malices,
Que la vertu sert de masque à ses vices.
Ah! que je souffre, et qu'il me semble dur
Qu'un cœur si faux gouverne un cœur trop pur!

DORFISE.

Voyez la masque! une femme infidèle!
Punissons-la, mon fils: çà, quelle est-elle?
De quel pays? quel est son rang? son nom?

ADINE.

Ah! je ne puis le dire.

DORFISE.

Comment donc!
Vous possédez aussi l'art de vous taire?
Ah! vous avez tous les talens de plaire.
Jeune et discret! je vais, moi, m'expliquer.
Si quelque jour, pour vous bien dépiquer
De la guenon qui fit votre conquête,
On vous offrait une personne honnête,
Riche, estimée, et surtout possédant
Un cœur tout neuf, mais solide et constant,
Tel qu'il en est très-peu dans la Turquie,
Et moins encor, je crois, dans ma patrie;
Que diriez-vous? que vous en semblerait?

ADINE.

Mais.... je dirais que l'on me tromperait.

DORFISE.

Ah! c'est trop loin pousser la défiance!
Ayez, mon fils, un peu plus d'assurance.

ADINE.

Pardonnez-moi; mais les cœurs malheureux,
Vous le savez, sont un peu soupçonneux.

DORFISE.

Eh! quels soupçons avez-vous, par exemple,
Quand je vous parle, et que je vous contemple?

ADINE.

J'ai des soupçons que vous avez dessein
De m'éprouver.

DORFISE *en s'écriant.*

Ah! le petit malin!
Qu'il est rusé sous cet air d'innocence!
C'est l'amour même au sortir de l'enfance.
Allez-vous-en : le danger est trop grand;
Je ne veux plus vous voir absolument.

ADINE.

Vous me chassez; il faut que je vous quitte.

DORFISE.

C'est obéir à mon ordre un peu vite.
Là, revenez. Mon estime est au point
Que contre vous je ne me fâche point.
N'abusez pas de mon estime extrême.

ADINE.

Vous estimez monsieur Blanford de même :
Estime-t-on deux hommes à la fois?

DORFISE.

Oh! non, jamais; et les aimables lois
De la raison, de la tendresse sage,
Font qu'on succède, et non pas qu'on partage.
Vous apprendrez à vivre auprès de moi.

ADINE.

J'apprends beaucoup par tout ce que je voi.

DORFISE.

Lorsque le ciel, mon fils, forme une belle,
Il fait d'abord un homme exprès pour elle;
Nous le cherchons long-temps avec raison.
On fait vingt choix avant d'en faire un bon;
On suit une ombre; au hasard on s'éprouve;
Toujours on cherche, et rarement on trouve:
L'instinct secret vole après le vrai bien...
(*vivement et tendrement.*)
Quand on vous trouve, il ne faut chercher rien!

ADINE.

Si vous saviez ce que j'ai l'honneur d'être,
Vous changeriez d'opinion peut-être.

DORFISE.

Eh! point du tout.

ADINE.

Peu digne de vos soins,
Connu de vous, vous m'estimeriez moins,
Et nous serions attrapés l'un et l'autre.

DORFISE.

Attrapés! vous? quelle idée est la vôtre!
Mon bel enfant, je prétends.... Ah! pourquoi
Venir si tôt m'interrompre?... Eh, c'est toi!

SCÈNE III.

COLETTE, DORFISE, ADINE.

COLETTE *avec empressement.*

Très-importune, et très-triste de l'être;
Mais un quidam, plus importun peut-être,
S'en va venir: c'est monsieur Bartolin.

DORFISE.

Le prétendu? je l'attendais demain;
Il m'a trompée, il revient, le barbare!

COLETTE.

Le contre-temps est encor plus bizarre.
Ce chevalier, le roi des étourdis,
Méconnaissant le patron du logis,
Cause avec lui, plaisante, s'évertue,
Et le retient malgré lui dans la rue.

DORFISE.

Tant mieux, ô ciel!

COLETTE.

Point, madame; tant pis,
Car l'indiscret, comme je vous le dis,
Ne sachant pas quel est le personnage,
Crie hautement, lui riant au visage,
Que nul chez vous n'entrera d'aujourd'hui,

Que tout le monde est exclus comme lui ;
Que Bartolin n'est rien qu'un trouble-fête ;
Et qu'à présent, dans un doux tête-à-tête,
Madame, au fond de son appartement,
Loin du grand monde est vertueusement.
Le Bartolin, que le dépit transporte,
Prétend qu'il va faire enfoncer la porte.
Le chevalier, toujours d'un ton railleur,
Crève de rire, et l'autre de douleur.

DORFISE.

Et moi de crainte. Ah! Colette, que faire?
Où nous fourrer?

ADINE.

Quel est donc ce mystère?

DORFISE.

Ce mystère est que vous êtes perdu,
Que je suis morte. Eh! Colette, où vas-tu?

ADINE.

Que deviendrai-je?

DORFISE à Colette.

Écoute; toi, demeure.
Quel temps il prend! revenir à cette heure!
(à Adine.)
Dans ce réduit cachez-vous tout le soir;
Vous trouverez un ample manteau noir,
Fourrez-vous-y. Mon Dieu! c'est lui, sans doute.

ADINE allant dans le cabinet.

Hélas! voilà ce que l'amour me coûte!

DORFISE.

Ce pauvre enfant, qu'il m'aime!

COLETTE.

Eh! taisez-vous.
On vient; hélas! c'est le futur époux.

SCÈNE IV.

BARTOLIN, DORFISE, COLETTE.

DORFISE allant au-devant de Bartolin.

Mon cher monsieur, le ciel vous accompagne!...
Vous revenez bien tard de la campagne!
Vous m'avez fait un si grand déplaisir,
Que je suis prête à m'en évanouir.

BARTOLIN.

Le chevalier disait tout au contraire.

DORFISE.

Tout ce qu'il dit est faux; je suis sincère,
Il faut me croire; il m'aime à la fureur;
Il est au vif piqué de ma rigueur;
Son vain caquet m'étourdit et m'assomme:
Et je ne veux jamais revoir cet homme.

BARTOLIN.

Mais cependant de bon sens il parlait.

DORFISE.

Ne croyez rien de tout ce qu'il disait.

BARTOLIN.

Soit; mais il faut, pour finir nos affaires,
Prendre en ces lieux les choses nécessaires.

DORFISE *d'un ton caressant.*

Que faites-vous? arrêtez-vous; holà!
N'entrez donc point dans ce cabinet-là.

BARTOLIN.

Comment! pourquoi?

DORFISE, *après avoir rêvé.*

Du même esprit poussée,
J'ai, comme vous, eu, mon cher, en pensée...
De mettre ici nos papiers en état....
J'ai fait venir notre vieil avocat....
Nous consultions; une grande faiblesse
L'a pris soudain.

BARTOLIN.

C'est excès de vieillesse.

COLETTE.

On va donner au bon petit vieillard
Un....

BARTOLIN.

Oui, j'entends.

DORFISE.

On l'a mis à l'écart;
De mon sirop il a pris une dose,
Et maintenant je pense qu'il repose.

BARTOLIN.

Il ne repose point, car je l'entends
Qui marche encore, et tousse là-dedans.

COLETTE.

Eh bien, faut-il, lorsqu'un avocat tousse,
L'importuner?

BARTOLIN.

Tout cela me courrouce;
Je veux entrer.

(*il entre dans le cabinet.*)

DORFISE.

O ciel! fais donc si bien
Qu'il cherche tout sans pouvoir trouver rien.
Hélas! qu'entends-je? on s'écrie, il dit : Tue;
Mon avocat est mort, je suis perdue.
Où suis-je? hélas! de quel côté courir?
Dans quel couvent m'aller ensevelir?
Où me noyer?

BARTOLIN revenant et tenant Adine par le bras.

Ah ! ah ! notre future,
Vos avocats sont d'aimable figure !
Dans le barreau vous choisissez très-bien.
Venez, venez, notre vieux praticien ;
D'ici sans bruit il vous faut disparaître,
Et vous irez plaider par la fenêtre ;
Allons, et vite.

DORFISE.

Écoutez-moi ; pardon,
Mon cher mari.

ADINE.

Lui, son mari !

BARTOLIN à Adine.

Fripon !
Il faut d'abord commencer ma vengeance
Par l'étriller à ses yeux d'importance.

ADINE.

Hélas ! monsieur, je tombe à vos genoux,
Je ne saurais mériter ce courroux.
Vous me plaindrez si je me fais connaître ;
Je ne suis point ce que je peux paraître.

BARTOLIN.

Tu me parais un vaurien, mon ami,
Fort dangereux, et tu seras puni.
Viens çà, viens çà !

ADINE.

Ciel ! au secours, à l'aide !
De grâce ! hélas !

DORFISE.

La rage le possède.
A mon secours, tous mes voisins !

BARTOLIN.

Tais-toi.

DORFISE, COLETTE, ADINE.

A mon secours !

BARTOLIN emmenant Adine.

Allons, sors de chez moi.

SCÈNE V.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Il va tuer ce pauvre enfant, Colette !
En quel état cet accident me jette !
Il me tûra moi-même.

COLETTE.

Le malin
Vous fit signer avec ce Bartolin.

DORFISE en criant.

Ah ! l'indigne homme ! ah ! comment s'en défaire ?

Va-t'en chercher, Colette, un commissaire;
Va l'accuser.

COLETTE.

De quoi?

DORFISE.

De tout.

COLETTE.

Fort bien.

Où courez-vous?

DORFISE.

Hélas! je n'en sais rien.

SCÈNE VI.

Mme. BURLET, DORFISE, COLETTE.

Mme. BURLET.

Eh bien! qu'est-ce, cousine?

DORFISE.

Ah, ma cousine!

Mme. BURLET.

Il semblerait que l'on vous assassine,
Ou qu'on vous vole, ou qu'on vous bat un peu,
Ou qu'au logis vous avez mis le feu.
Mon Dieu! quels cris! quel bruit! quel train, ma chère!

DORFISE.

Cousine, hélas! apprenez mon affaire;
Mais gardez-moi le secret pour jamais.

Mme. BURLET *toujours gaîment et avec vivacité.*

Je n'ai pas l'air de garder des secrets;
Je suis pourtant discrète comme une autre.
Cousine, eh bien! quelle affaire est la vôtre?

DORFISE.

Mon affaire est terrible; c'est d'abord
Que je suis....

Mme. BURLET.

Quoi?

DORFISE.

Fiancée.

Mme. BURLET.

A Blanford?

Eh bien! tant mieux! c'est bien fait; et j'approuve
Cet hymen-là, si le bonheur s'y trouve.
Je veux danser à votre noce.

DORFISE.

Hélas!

Ce Bartolin, qui jure tant là-bas,
Qui de ses cris scandalise le monde,
C'est le futur.

Mme. BURLET.

Eh bien! tant pis! je fronde
Ce mariage avec cet homme-là.

Mais, s'il est fait, le public s'y fera.
Est-il mari tout-à-fait?

DORFISE d'un ton modeste.

Pas encore;
C'est un secret que tout le monde ignore :
Notre contrat est dressé dès long-temps.

Mme. BURLET.

Fais-moi casser ce contrat.

DORFISE.

Les méchans
Vont tous parler. Je suis.... je suis outrée.
Ce maudit homme ici m'a rencontrée
Avec un jeune Turc, qui s'enfermait
En tout honneur dedans ce cabinet.

Mme. BURLET.

En tout honneur! là, là, ta prud'homie
S'est donc enfin quelque peu démentie?

DORFISE.

Oh! point du tout! c'est un petit faux pas,
Une faiblesse, et c'est la seule, hélas!

Mme. BURLET.

Bon! une faute est quelquefois utile;
Ce faux pas-là t'adoucira la bile;
Tu seras moins sévère.

DORFISE.

Ah! tirez-moi,
Sévère ou non, du gouffre où je me voi;
Délivrez-moi des langues médisantes,
De Bartolin, de ses mains violentes;
Et délivrez de ses périls pressans
Mon sage ami, qui n'a pas dix-huit ans.
(en élevant la voix et en pleurant.)
Ah! voilà l'homme au contrat.

SCÈNE VII.

BARTOLIN, DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET à Bartolin.

Quel vacarme!
Quoi! pour un rien votre esprit se gendarme!
Faut-il ainsi sur un petit soupçon
Faire pleurer ses amis?

BARTOLIN.

Ah! pardon.
Je l'avourai, je suis honteux, mesdames,
D'avoir conçu de ces soupçons infâmes;
Mais l'apparence enfin dut m'alarmer.
En vérité, pouvais-je présumer

Que ce jeune homme, à ma vue abusée,
Fût une fille en garçon déguisée? *

DORFISE à part.

En voici bien d'une autre!

Mme. BURLET.

Tout de bon?
Madame a pris fille pour un garçon?

BARTOLIN.

La pauvre enfant est encor tout en larmes :
En vérité, j'ai pitié de ses charmes.
Mais pourquoi donc ne me pas avertir
De ce qu'elle est? pourquoi prendre plaisir
A m'éprouver, à me mettre en colère?

DORFISE à part.

Oh! oh! le drôle a-t-il pu si bien faire
Qu'à Bartolin il ait persuadé
Qu'il était fille, et se soit évadé?
Le tour est bon! Mon dieu! l'enfant aimable!
(à Bartolin)
Que l'amour a d'esprit! Homme haïssable,
Eh bien, méchant, réponds, oseras-tu
Faire un affront encore à la vertu?
La pauvre fille, avec pleine assurance,
Me confiait son aimable innocence;
Madame sait avec combien d'ardeur
Je me chargeais du soin de son honneur.
Il te faudrait une franche coquette,
Je te l'avoue, et je te la souhaite.
J'éclaterai; je me perds, je le sai,
Mais mon contrat sera, ma foi, cassé.

BARTOLIN.

Je sais qu'il faut qu'en cas pareil on crie.
(à Dorfise.)
Mais criez donc un peu moins, je vous prie.
(à Mme. Burlet.)
Accordons-nous.... Et vous, par charité,
Que tout ceci ne soit point éventé;
J'ai cent raisons pour cacher ce mystère.

DORFISE à Mme. Burlet.

Vous me sauvez si vous savez vous taire;
N'en parlez pas au bon monsieur Blanford.

Mme. BURLET.

Moi, volontiers.

BARTOLIN.

Vous m'obligerez fort.

* Dans la pièce anglaise le mari prend les tétons de cette fille déguisée en garçon : Bon! dit-il, c'était moi qui allais être cocu, et c'est ma femme qui va l'être.

On peut juger s'il eût été décent de traduire exactement la pièce que les comédiens comptaient jouer alors.

SCÈNE VIII.

DORFISE, Mme. BURLET, BARTOLIN, COLETTE.

COLETTE.

Blanford est là qui dit qu'il faut qu'il monte.

DORFISE.

O contre-temps, qui toujours me démonte!
(à Bartolin.)
Laissez-moi seule, allez le recevoir.

BARTOLIN.

Mais....

DORFISE.

Mais, après ce que l'on vient de voir,
Après l'éclat d'une telle injustice,
Il vous sied bien de montrer du caprice!
Obéissez, faites-vous cet effort.

SCÈNE IX.

DORFISE, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

En vérité, je me réjouis fort
De voir qu'ainsi la chose soit tournée.
Du prétendu la visière est bornée.
Je m'étonnais, ma cousine, entre nous,
Que ta cervelle eût choisi cet époux;
Mais ce cas-ci me surprend davantage.
Prendre pour fille un garçon! à son âge!
Ah! les maris seront toujours bernés,
Jaloux et sots, et conduits par le nez.

DORFISE.

Je n'entends rien, madame, à ce langage;
Je n'avais pas mérité cet outrage.
Quoi! vous pensez qu'un jeune homme en effet
Se soit caché là, dans ce cabinet?

Mme. BURLET.

Assurément je le pense, ma chère.

DORFISE.

Quand mon mari vous a dit le contraire?

Mme. BURLET.

Apparemment que ton mari futur
A cru la chose, et n'a pas l'œil bien sûr:
N'avez-vous pas ici conté vous-même
Qu'un beau garçon....

DORFISE.

L'extravagance extrême!
Qui? moi! jamais; moi, je vous aurais dit....
A ce point-là j'aurais perdu l'esprit?
Ah! ma cousine, écoutez, prenez garde;
Quand follement la langue se hasarde
A débiter des discours médisans,

Calomnieux, inventés, outrageans,
On s'en repent bien souvent dans la vie.

Mme. BURLET.

Il est bon là! moi, je te calomnie?

DORFISE.

Assurément, et je vous jure ici....

Mme. BURLET.

Ne jure pas.

DORFISE.

Si fait, je jure.

Mme. BURLET.

Eh, fi!
Va, mon enfant, de toute cette histoire
Je ne croirai que ce qu'il faudra croire.
Prends un mari, deux même, si tu veux,
Et trompe-les, bien ou mal, tous les deux;
Fais-moi passer des garçons pour des filles;
Avec cela gouverne vingt familles,
Et donne-toi pour personne de bien :
Tiens, tout cela ne m'embarrasse en rien.
J'admire fort ta sagesse profonde;
Tu mets ta gloire à tromper tout le monde,
Je mets la mienne à m'en bien divertir,
Et, sans tromper, je vis pour mon plaisir.
Adieu, mon cœur, ma mondaine faiblesse
Baise les mains à ta haute sagesse.

SCÈNE X.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

La folle va me décrier partout.
Ah! mon honneur, mon esprit sont à bout.
A mes dépens les libertins vont rire.
Je vois Dorfise un plastron de satire.
Mon nom, niché dans cent couplets malins,
Aux chansonniers va fournir des refrains.
Monsieur Blanford croira la médisance;
L'autre futur en va prendre vengeance.
Comment plâtrer ce scandale affligeant?
En un seul jour, deux époux, un amant!
Ah! que de trouble et que d'inquiétude!
Qu'il faut souffrir quand on veut être prude!
Et que, sans craindre et sans affecter rien,
Il vaudrait mieux être femme de bien!
Allons, un jour nous tâcherons de l'être.

COLETTE.

Allons, tâchons du moins de le paraître.
C'est bien assez quand on fait ce qu'on peut.
N'est pas toujours femme de bien qui veut.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

DORFISE, COLETTE.

DORFISE.

Sans doute on a conjuré ma ruine.
Si je pouvais revoir ce jeune Adine!
Il est si doux, si sage, si discret!
Il me dirait ce qu'on dit, ce qu'on fait :
On pourrait prendre avec lui des mesures
Qui rendraient bien mes affaires plus sûres.
Hélas! que faire?

COLETTE.

Eh bien! il le faut voir,
Honnêtement lui parler.

DORFISE.

Vers le soir.
Chère Colette, ah! s'il se pouvait faire
Qu'un bon succès couronnât ce mystère!
Si je pouvais conserver prudemment
Toute ma gloire, et garder mon amant!
Hélas! qu'au moins un des deux me demeure!

COLETTE.

Un d'eux suffit.

DORFISE.

Mais as-tu tout à l'heure
Recommandé qu'ici le chevalier
Avec grand bruit vînt en particulier?

COLETTE.

Il va venir; il est toujours le même,
Et prêt à tout : car il croit qu'il vous aime.

DORFISE.

Il peut m'aider; le sage en ses desseins
Se sert des fous pour aller à ses fins.

SCÈNE II.

DORFISE, le chevalier MONDOR, COLETTE.

DORFISE.

Venez, venez; j'ai deux mots à vous dire.

Le chevalier MONDOR.

Je suis soumis, madame, à votre empire,
Votre captif et votre chevalier.
Faut-il pour vous batailler, ferrailler?
Malgré votre âme à mes désirs revêche,
Me voilà prêt, parlez, je me dépêche.

DORFISE.

Est-il bien vrai que j'ai su vous charmer?
Et m'aimez-vous, là, comme il faut aimer?

Le chevalier MONDOR.

Oui, mais cessez d'être si respectable.
La beauté plaît, mais je la veux traitable.
Trop de vertu sert à faire enrager;
Et mon plaisir c'est de vous corriger.

DORFISE.

Que pensez-vous de notre jeune Adine?

Le chevalier MONDOR.

Moi? rien : je suis rassuré par sa mine.
Hercule et Mars n'ont jamais à trente ans
Pu redouter des Adonis enfans.

DORFISE.

Vous me plaisez par cette confiance;
Vous en aurez la juste récompense.
Peut-être on dit qu'en un secret lien
Je suis entrée : il faut n'en croire rien.
De cent amans lorgnée et fatiguée,
Vous seul enfin vous m'avez subjuguée.

Le chevalier MONDOR.

Je m'en doutais.

DORFISE.

Je veux, par de saints nœuds,
Vous rendre sage, et, qui plus est, heureux.

Le chevalier MONDOR.

Heureux! allons, c'est assez; la sagesse
Ne me va pas; mais notre bonheur presse.

DORFISE.

D'abord j'exige un service de vous.

Le chevalier MONDOR.

Fort bien, parlez tout franc à votre époux.

DORFISE.

Il faut ce soir, mon très-cher, faire en sorte
Que la cohue aille ailleurs qu'à ma porte;
Que ce Blanford, si fier et si chagrin,
Et ma cousine, et son fat de Darmin,
Et leurs parens, et leur folle séquelle,
De tout le soir ne troublent ma cervelle.
Puis à minuit un notaire sera
Dans notre alcove, et notre hymen fera :
Vous y viendrez par une fausse porte,
Mais point avant.

Le chevalier MONDOR.

Le plaisir me transporte.
Du sieur Blanford que je me moquerai!
Qu'il sera sot! que je l'atterrerai!
Que de brocards!

DORFISE.

Au moins sous ma fenêtre
Avant minuit gardez-vous de paraître.
Allez-vous-en, partez, soyez discret.

Le chevalier MONDOR.

Ah ! si Blanford savait ce grand secret !

DORFISE.

Mon Dieu ! sortez, on pourrait nous surprendre.

Le chevalier MONDOR.

Adieu, ma femme.

DORFISE.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Je vais attendre
L'heure de voir, par un charmant retour,
La pruderie immolée à l'amour.

SCÈNE III.

DORFISE, COLETTE.

COLETTE.

A vos desseins je ne puis rien comprendre.
C'est une énigme.

DORFISE.

Eh bien ! tu vas l'entendre.
J'ai fait promettre à ce beau chevalier
De taire tout ; il va tout publier.
C'en est assez ; sa voix me justifie.
Blanford croira que tout est calomnie ;
Il ne verra rien de la vérité ;
Ce jour, au moins, je suis en sûreté ;
Et dès demain, si le succès couronne
Mes bons desseins, je ne craindrai personne.

COLETTE.

Vous m'enchantez, mais vous m'épouvantez ;
Ces pièges-là sont-ils bien ajustés ?
Craignez-vous point de vous laisser surprendre
Dans les filets que vos mains savent tendre ?
Prenez-y garde.

DORFISE.

Hélas ! Colette, hélas !
Qu'un seul faux pas entraîne de faux pas !
De faute en faute on se fourvoie, on glisse,
On se raccroche, on tombe au précipice ;
La tête tourne ; on ne sait où l'on va.
Mais j'ai toujours le jeune Adine là.
Pour l'obtenir, et pour que tout s'accorde,
Il reste encore à mon arc une corde.
Le chevalier à minuit croit venir,
Mon jeune amant le saura prévenir.
Il faut qu'il vienne à neuf heures, Colette ;
Entends-tu bien ?

COLETTE.

Vous serez satisfaite.

DORFISE.

On le croit fille, à son air, à son ton,
A son menton doux, lisse et sans coton.
Dis-lui qu'en fille il est bon qu'il s'habille,
Que décemment il s'introduise en fille.

COLETTE.

Puisse le ciel bénir vos bons desseins!

DORFISE.

Cet enfant-là calmera mes chagrins;
Mais le grand point, c'est que l'on imagine
Que tout le mal vient de notre cousine;
C'est que Blanford soit par lui convaincu
Qu'Adine ici pour un autre est venu:
Qu'il soit toujours dupe de l'apparence.

COLETTE.

Oh! qu'il est bon à tromper! car il pense
Tout le mal d'elle, et de vous tout le bien.
Il croit tout voir bien clair, et ne voit rien.
J'ai confirmé que c'est notre rieuse
Qui du jeune homme est tombée amoureuse.

DORFISE.

Ah! c'est mentir tant soit peu, j'en convien:
C'est un grand mal, mais il produit un bien.

SCÈNE IV.

BLANFORD, DORFISE.

BLANFORD.

O MOEURS! ô temps! corruption maudite!
Elle s'est fait rendre déjà visite
Par cet enfant simple, ingénu, charmant;
Elle voulait en faire son amant;
Elle employait l'art des subtiles trames,
De ces filets où l'amour prend les âmes.
Hom! la coquette!

DORFISE.

Écoutez; après tout,
Je ne crois pas qu'elle ait jusques au bout
Osé pousser cette tendre aventure;
Je ne veux point lui faire cette injure;
Il ne faut pas mal penser du prochain.
Mais on était, me semble, en fort bon train.
Vous connaissez nos coquettes de France?

BLANFORD.

Tant!

DORFISE.

Un jeune homme, avec l'air d'innocence,
Paraît à peine; on vous le court partout.

BLANFORD.

Oui, la vertu plaît au vice surtout.

Mais dites-moi comment vous pouvez faire
Pour supporter gens d'un tel caractère?

DORFISE.

Je prends la chose assez patiemment.
Ce n'est pas tout.

BLANFORD.

Comment donc?

DORFISE.

Oh! vraiment,
Vous allez bien apprendre une autre histoire;
Ces étourdis prétendent faire accroire
Qu'en tapinois j'ai, moi, de mon côté,
De cet enfant convoité la beauté.

BLANFORD.

Vous?

DORFISE.

Moi : l'on dit que je veux le séduire.

BLANFORD.

Je suis charmé; voilà bien de quoi rire.
Qui? vous!

DORFISE.

Moi-même, et que ce beau garçon....

BLANFORD.

Bien inventé, le tour me semble bon.

DORFISE.

Plus qu'on ne pense; on m'en donne bien d'autres!
Si vous saviez quels malheurs sont les nôtres!
On dit encor que je dois me lier
En mariage au fou de chevalier,
Cette nuit même.

BLANFORD.

Ah! ma chère Dorfise!
Plus contre vous la calomnie épuise
L'acier tranchant de ses traits empestés,
Et plus mon cœur, épris de vos beautés,
Saura défendre une vertu si pure.

DORFISE.

Vous vous trompez bien fort, je vous le jure.

BLANFORD.

Non : croyez-moi, je m'y connais un peu;
Et j'aurais mis ces quatre doigts au feu,
J'aurais juré qu'aujourd'hui la cousine
Aurait lorgné notre petit Adine.
Pour être honnête, il faut de la raison;
Quand on est fou, le cœur n'est jamais bon;
Et la vertu n'est que le bon sens même.
Je plains Darmin, je l'estime, je l'aime;
Mais il est fait pour être un peu moqué :
C'est malgré moi qu'il s'était embarqué
Sur un vaisseau si frêle et si fragile.

SCÈNE V.

BLANFORD, DORFISE, DARMIN, Mme. BURLET.

Mme. BURLET.

Quoi ! toujours noir, sombre, pétri de bile,
Moralisant, grondant dans ton dépit
Le genre humain, qui l'ignore, ou s'en rit?
Vertueux fou, finis tes soliloques.
Suis-moi : je viens d'acheter vingt breloques:
J'en ai pour toi. Viens chez le chevalier;
Il nous attend, il doit nous fétoyer.
J'ai demandé quelque peu de musique
Pour dérider ton front mélancolique.
Après cela, te prenant par la main,
Nous danserons jusques au lendemain.
(à Dorfise.)
Tu danseras, madame la sucrée.

DORFISE.

Modérez-vous, cervelle évaporée;
Un tel propos ne peut me convenir,
Et de tantôt il faut vous souvenir.

Mme. BURLET.

Bon ! laisse là ton tantôt, tout s'oublie.
Point de mémoire à ma philosophie.

DORFISE à Blanford.

Vous l'entendez, vous voyez si j'ai tort.
Adieu, monsieur, le scandale est trop fort.
Je me retire.

BLANFORD.

Eh ! demeurez, madame !

DORFISE.

Non : voyez-vous, tout cela perce l'âme.
L'honneur...

Mme. BURLET.

Mon Dieu ! parle-nous moins d'honneur,
Et sois honnête.
(Dorfise sort.)

DARMIN à Mme. Burlet.

Elle a de la douleur.
L'ami Blanford sait déjà quelque chose.

Mme. BURLET.

Oh ! comme il faut que tout le monde cause !
Darmin et moi nous n'en avons dit rien;
Nous nous taisions.

BLANFORD.

Vraiment, je le crois bien.
Oseriez-vous me faire confidence
De tels excès, de telle extravagance?

DARMIN.

Non, ce serait vous navrer de douleur.

Mme. BURLET.

Nous connaissons trop bien ta belle humeur,
Sans en vouloir épaissir les nuages
En te bridant le nez de tes outrages.

BLANFORD.

Mourez de honte, allez, et cachez-vous.

Mme. BURLET.

Comment? pourquoi? fallait-il, entre nous,
Venir troubler le repos de ta vie,
Couvrir tout haut Dorfise d'infamie,
Et présenter aux railleurs dangereux
De ton affront le plaisir scandaleux?
Tiens; je suis vive, et franche et familière,
Mais je suis bonne, et jamais tracassière.
Je te verrais par ton ami trompé,
Et comme il faut par ta femme dupé;
Je t'entendrais chansonner par la ville;
J'aurais chanté cent fois ton vaudeville,
Que rien par moi tu n'apprendrais jamais.
J'ai deux grands buts, le plaisir et la paix.
Je fuis, je hais, presque autant que je m'aime,
Les faux rapports, et les vrais tout de même.
Vivons pour nous; va, bien sot est celui
Qui fait son mal des sottises d'autrui.

BLANFORD.

Eh! ce n'est pas d'autrui, tête légère,
Dont il s'agit; c'est votre propre affaire;
C'est vous.

Mme. BURLET.

Moi?

BLANFORD.

Vous, qui, sans respecter rien,
Avez séduit un jeune homme de bien;
Vous, qui voulez mettre ençor sur Dorfise
Cette effroyable et honteuse sottise.

Mme. BURLET.

Le trait est bon! je ne m'attendais pas,
Je te l'avoue, à de pareils éclats.
Quoi! c'est donc moi qui tantôt....

BLANFORD.

Oui, vous-même.

Mme. BURLET.

Avec Adine?...

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

C'est donc moi qui l'aime?

BLANFORD.

Assurément.

Mme. BURLET.

Qui dans mon cabinet
L'avais caché?

BLANFORD.

Certes, le fait est net.

Mme. BURLET.

Fort bien! voilà de très-belles pensées,
Je les admire; elles sont fort sensées.
Ma foi, tu joins, mon cher homme entêté,
Le ridicule avec la probité.
Il me paraît que ta triste cervelle
De don Quichotte a suivi le modèle;
Très-honnête homme, instruit, brave, savant,
Mais dans un point toujours extravagant.
Garde-toi bien de devenir plus sage;
On y perdrait : ce serait grand dommage :
L'extravagance a son mérite. Adieu.
Venez, Darmin.

SCÈNE VI.

BLANFORD, DARMIN.

BLANFORD.

Non, demeurez, morbleu!
J'ai votre honneur à cœur, et j'en enrage.
Il faut quitter cette fourbe volage,
De ses filets retirer votre foi,
La mépriser, ou bien rompre avec moi.

DARMIN.

Le choix est triste; et mon cœur vous confesse
Qu'il aime fort son ami, sa maîtresse.
Mais se peut-il que votre esprit chagrin
Juge toujours si mal du cœur humain?
Voyez-vous pas qu'une femme hardie
Tissut le fil de cette perfidie,
Qu'elle vous trompe, et de son propre affront
Veut à vos yeux flétrir un autre front?

BLANFORD.

Voyez-vous pas, homme à cervelle creuse,
Qu'une insensée, et fausse, et scandaleuse,
Vous a choisi pour être son plastron;
Que vous gobez, comme un sot, l'hameçon;
Qu'elle veut voir jusqu'où sa tyrannie
Peut s'exercer sur votre plat génie?

DARMIN.

Tout plat qu'il est, daignez interroger
Le seul témoin par qui l'on peut juger.
J'ai fait venir ici le jeune Adine;
Il vous dira le fait.

BLANFORD.

Bon! je devine
Que la friponne aura par son caquet

Très-bien sifflé son jeune perroquet.
Qu'il vienne un peu, qu'il vienne me séduire!
Je ne croirai rien de ce qu'il va dire.
Je vois de loin, je vois que vous cherchez,
Avec le jeu de cent ressorts cachés,
A dénigrer, à perdre ma maîtresse,
Pour me donner je ne sais quelle nièce
Dont vous m'avez tant vanté les attraits:
Mais touchez là, j'y renonce à jamais.

DARMIN.

Soit; mais je plains votre excès d'imprudence.
D'une perfide essuyer l'inconstance
N'est pas sans doute un cas bien affligeant;
Mais c'est un mal de perdre son argent.
C'est là le point. Bartolin, ce brave homme,
A-t-il enfin restitué la somme?

BLANFORD.

Que vous importe?

DARMIN.

Ah! pardon, je croyais
Qu'il m'importait: j'ai tort, je me trompais.
Adine vient; pour moi, je me retire:
Par lui du moins tâchez de vous instruire.
Si c'est de lui que vous vous défiez,
Vous avez tort plus que vous ne croyez;
C'est un cœur noble, et vous pourrez connaître
Qu'il n'était pas ce qu'il a pu paraître.

SCÈNE VII.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Ouais! les voilà fortement acharnés
A me vouloir conduire par le nez.
Oh! que Dorfise est bien d'une autre espèce!
Elle se tait, en proie à sa tristesse,
Sans affecter un air trop empressé,
Trop confiant et trop embarrassé;
Elle me fuit; elle est dans sa retraite;
Et c'est ainsi que l'innocence est faite.
Or çà, jeune homme, avec sincérité,
De point en point, dites la vérité:
Vous m'êtes cher, et la belle nature
Paraît en vous incorruptible et pure.
Mes vœux ne vont qu'à vous rendre parfait;
N'abusez point de ce penchant secret.
Si vous m'aimez, songez bien, je vous prie,
Qu'il s'agit là du bonheur de ma vie.

ADINE.

Oui, je vous aime; oui, oui, je vous promets
Que je ne veux vous abuser jamais.

BLANFORD.

J'en suis charmé. Mais dites-moi, de grâce,
Ce qui s'est fait et tout ce qui se passe.

ADINE.

D'abord, Dorfise....

BLANFORD.

Alte-là, mon mignon ;
C'est sa cousine ; avouez-le-moi.

ADINE.

Non.

BLANFORD.

Eh bien, voyons.

ADINE.

Dorfise à sa toilette
M'a fait venir par la porte secrète.

BLANFORD.

Mais ce n'est pas pour Dorfise.

ADINE.

Si fait.

BLANFORD.

C'est de la part de madame Burlet.

ADINE.

Eh non, monsieur ; je vous dis que Dorfise
S'était pour moi de bienveillance éprise.

BLANFORD.

Petit fripon !

ADINE.

L'excès de ses bontés
Était tout neuf à mes sens agités.
Un tel amour n'est pas fait pour me plaire.
Je ne sentais qu'une juste colère ;
Je m'indignais, monsieur, avec raison
Et de sa flamme et de sa trahison ;
Et je disais que, si j'étais comme elle,
Assurément je serais plus fidèle.

BLANFORD.

Ah ! le pendard ! comme on a préparé
De ses discours le poison trop sucré !
Eh bien ! après ?

ADINE.

Eh bien ! son éloquence
Déjà prenait un peu de véhémence.
Soudain, monsieur, elle jette un grand cri :
On heurte, on entre ; et c'était son mari.

BLANFORD.

Son mari ? bon ! quels sots contes j'écoute !
C'était ce fou de chevalier sans doute ?

ADINE.

Oh ! non : c'était un véritable époux ;
Car il était bien brutal, bien jaloux ;

Il menaçait d'assassiner sa femme ;
Il la nommait fausse, perfide, infâme.
Il prétendait me tuer aussi, moi,
Sans que je susse, hélas ! trop bien pourquoi.
Il m'a fallu conjurer sa furie,
A deux genoux, de me sauver la vie :
J'en tremble encor de peur.

BLANFORD.

Eh ! le poltron !
Et ce mari, voyons quel est son nom ?

ADINE.

Oh ! je l'ignore.

BLANFORD.

Oh ! la bonne imposture !
Çà, peignez-moi, s'il se peut, sa figure.

ADINE.

Mais il me semble, autant que l'a permis
L'horrible effroi qui troublait mes esprits,
Que c'est un homme à fort méchante mine,
Gros, court, basset, nez camard, large échine,
Le dos en voûte, un teint jaune et tanné,
Un sourcil gris, un œil de vrai damné.

BLANFORD.

Le beau portrait ! qui puis-je y reconnaître ?
Jaune, tanné, gris, gros, court, qui peut-ce être ?
En vérité, vous vous moquez de moi.

ADINE.

Éprouvez donc, monsieur, ma bonne foi.
Je vous apprends que la même personne
Ce soir, chez elle, un rendez-vous me donne.

BLANFORD.

Un rendez-vous chez madame Burlet ?

ADINE.

Eh ! non ; jamais ne serez-vous au fait ?

BLANFORD.

Quoi, chez madame ?.....

ADINE.

Oui.

BLANFORD.

Chez elle ?

ADINE.

Oui, vous dis-je.

BLANFORD.

Que cette intrigue et m'étonne et m'afflige !
Un rendez-vous ! Dorfise ! vous ! ce soir ?

ADINE.

Si vous voulez, vous y pourrez me voir,
Ce même soir sous un habit de fille

Qu'elle m'envoie, et duquel je m'habille.
Par l'huis secret je dois être introduit
Chez cet objet dont l'amour vous séduit,
Chez cet objet si fidèle et si sage.

BLANFORD.

Ceci commence à me remplir de rage;
Et j'aperçois d'un ou d'autre côté
Toute l'horreur de la déloyauté.
Ne mens-tu point?

ADINE.

Mon âme mal connue
Pour vous, monsieur, se sent trop prévenue,
Pour s'écarter de la sincérité.
Votre cœur noble aime la vérité,
Je l'aime en vous et je lui suis fidèle.

BLANFORD.

Ah! le flatteur!

ADINE.

Doutez-vous de mon zèle?

BLANFORD.

Ouf....

SCÈNE VIII.

BLANFORD, ADINE, le chevalier MONDOR.

Le chevalier MONDOR.

Allons donc; peux-tu faire languir
Nos conviés, et l'heure du plaisir?
Tu n'eus jamais, dans ta mélancolie,
Plus de besoin de bonne compagnie.
Console-toi; tes affaires vont mal;
Tu n'es pas fait pour être mon rival.
Je t'ai bien dit que j'aurais la victoire;
Je l'ai, mon cher, et sans beaucoup de gloire.

BLANFORD.

Que penses-tu m'apprendre?

Le chevalier MONDOR.

Oh! presque rien:
Nous épousons ta maîtresse.

BLANFORD.

Ah! fort bien!
Nous le savions.

Le chevalier MONDOR.

Quoi! tu sais qu'un notaire...

BLANFORD.

Oui, je le sais. Il ne m'importe guère.
Je connais tout le complot. Se peut-il
Qu'on en ait pu si mal ourdir le fil?
(au petit Adine.)
Ce rendez-vous, quand il serait possible,
Avec le vôtre est tout incompatible.

Ai-je raison? parle, en es-tu frappé?
Tu me trompais, ou l'on t'avait trompé.
Je te crois bon; ton cœur sans artifice
Est apprenti dans l'école du vice.
Un esprit simple, un cœur neuf et trop bon,
Est un outil dont se sert un fripon.
N'es-tu venu, cruel, que pour me nuire?

ADINE.

Ah! c'en est trop; gardez-vous de détruire,
Par votre humeur et votre vain courroux,
Cette pitié qui parle encor pour vous.
C'est elle seule à présent qui m'arrête;
N'écoutez rien, faites à votre tête.
Dans vos chagrins noblement affermi,
Soupçonnez bien quiconque est votre ami,
Croyez surtout quiconque vous abuse;
Que votre humeur et m'outrage et m'accuse:
Mais apprenez à respecter un cœur
Qui n'est pour vous ni trompé ni trompeur.

Le chevalier MONDOR.

En tiens-tu? là, le dépit te suffoque;
Jusqu'aux enfans, chacun de toi se moque.
Deviens plus sage; il faut tout oublier
Dans le vin grec où je vais te noyer.
Viens, bel enfant!

SCÈNE IX.

BLANFORD, ADINE.

BLANFORD.

Demeure encore, Adine;
Tu m'as ému, ta douleur me chagrine.
Je sais que j'ai souvent un peu d'humeur;
Mais tu connais tout le fond de mon cœur.
Il est né juste! il n'est que trop sensible.
Tu vois quel est mon embarras horrible.
Aurais-tu bien le plaisir malfesant
De t'égayer à croître mon tourment?
Parle-moi vrai, mon fils, je t'en conjure.

ADINE.

Vous êtes bon, mon âme est aussi pure.
Je n'ai jamais connu jusqu'à présent,
Je l'avoûrai, qu'un seul déguisement;
Mais si mon cœur en un point se déguise,
Je ne mens pas sur vous et sur Dorfise;
Je plains l'amour qui sur vos yeux distraits
Mit dès long-temps un bandeau trop épais,
Et je sens bien que l'amour peut séduire.
Sur tout ceci tâchez de vous instruire;
C'est l'amour seul qui doit tout réparer;
Il vous aveugle, il doit vous éclairer.

(elle sort.)

BLANFORD seul.

Que veut-il dire? et quel est ce mystère?
Il faut, dit-il, que l'amour seul m'éclaire;
Il se déguise, il ne ment point; ma foi,
C'est un complot pour se moquer de moi.
Le chevalier, Darmin, et la cousine,
Et Bartolin, et le petit Adine,
Dorfise enfin, et Colette, et mon cœur,
Le monde entier, redoublent mon humeur.
Monde maudit, qu'à bon droit je méprise,
Ramas confus de fourbe et de sottise,
S'il faut opter, si dans ce tourbillon
Il faut choisir d'être dupe ou fripon,
Mon choix est fait, je bénis mon partage;
Ciel, rends-moi dupe, et rends-moi juste et sage.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLANFORD seul.

Que devenir? où sera mon asile?
Tous les chagrins m'arrivent à la file.
Je vais sur mer, un pirate maudit
Livre combat, et mon vaisseau périt:
Je viens sur terre, on me dit qu'une ingrate,
Que j'adorais, est cent fois plus pirate:
Une cassette est mon unique espoir,
Un Bartolin doit la rendre ce soir,
Ce Bartolin promet, remet, diffère;
Serait-ce encore un troisième corsaire?
J'attends Adine, afin de savoir tout;
Il ne vient point. Chacun me pousse à bout,
Chacun me fuit; voilà le fruit peut-être,
De cette humeur dont je ne fus pas maître,
Qui me rendait difficile en amis,
Et confiant pour mes seuls ennemis.
S'il est ainsi, j'ai bien tort, je l'avoue;
Bien justement la fortune me joue:
A quoi me sert ma triste probité,
Qu'à mieux sentir que j'ai tout mérité?
Quoi! cet enfant ne vient point?

SCÈNE II.

BLANFORD, Mme. BURLET passant sur le théâtre.

BLANFORD, l'arrêtant.

Ah! madame!
Daignez calmer l'orage de mon âme;
Un mot; de grâce, un moment de loisir.
Où courez-vous?

Mme. BURLET.

Souper, me réjouir;
Je suis pressée.

BLANFORD.

Ah ! j'ai dû vous déplaire ;
Mais oubliez votre juste colère.
Pardonnez.

Mme. BURLET en riant.

Bon ! loin de me courroucer,
J'ai pardonné déjà sans y penser.

BLANFORD.

Elle est trop bonne. Eh bien ! qu'à ma tristesse
Votre humeur gaie un moment s'intéresse.

Mme. BURLET.

Va, j'ai gaîment pour toi de l'amitié,
Beaucoup d'estime et beaucoup de pitié.

BLANFORD.

Vous plaindriez le destin qui m'outrage ?

Mme. BURLET.

Ton destin, oui ; ton humeur davantage.

BLANFORD.

Vous êtes vraie, au moins ; la bonne foi,
Vous le savez, a des charmes pour moi.
Parlez : Darmin n'aurait-il qu'un faux zèle ?
Me trompe-t-il ? est-il ami fidèle ?

Mme. BURLET.

Tiens, Darmin t'aime, et Darmin dans ton cœur
A tes vertus avec plus de douceur.

BLANFORD.

Et Bartolin ?

Mme. BURLET.

Tu veux que je réponde
De Bartolin, du cœur de tout le monde ?
Il est, je pense, un honnête caissier :
Pourquoi de lui veux-tu te défier ?
C'est ton ami, c'est l'ami de Dorfise.

BLANFORD.

Dorfise ! mais parlez avec franchise ;
Se pourrait-il que Dorfise en un jour
Pour un enfant eût trahi tant d'amour ?
Et que veut dire encore en cette affaire
Ce chevalier qui parle de notaire ?
Le bruit public est qu'il va l'épouser.

Mme. BURLET.

Des bruits publics doivent se mépriser.

BLANFORD.

Je sors encore à l'instant de chez elle ;
Elle m'a fait serment d'être fidèle.
Elle a pleuré.... l'amour et la douleur
Sont dans ses yeux : démentent-ils son cœur ?
Est-elle fausse ? et notre jeune Adine......
Quoi ! vous riez ?

Mme. BURLET.

Oui, je ris de ta mine;
Rassure-toi. Va, pour cet enfant-là
Crois que jamais on ne te quittera;
Sois-en très-sûr, la chose est impossible.

BLANFORD.

Ah! vous calmez mon âme trop sensible;
Le chevalier n'en trouble point la paix.
Dorfise m'aime, et je l'aime à jamais.

Mme. BURLET.

A jamais! c'est beaucoup.

BLANFORD.

Mais, si l'on m'aime,
Adine est donc d'une impudence extrême?
Il calomnie, et le petit fripon
A donc le cœur le plus gâté.

Mme. BURLET.

Lui? non.
Il a le cœur charmant, et la nature
A mis dans lui la candeur la plus pure:
Compte sur lui.

BLANFORD.

Quels discours sont-ce là?
Vous vous moquez.

Mme. BURLET.

Je dis vrai.

BLANFORD.

Me voilà
Plus enfoncé dans mon incertitude;
Vous vous jouez de mon inquiétude,
Vous vous plaisez à déchirer mon cœur.
Dorfise ou lui m'outrage avec noirceur;
Convenez-en: l'un des deux est un traître;
Répondez donc.

Mme. BURLET *en riant.*

Cela pourrait bien être.

BLANFORD.

S'il est ainsi, vous voyez quels éclats....

Mme. BURLET.

Oh! mais aussi cela peut n'être pas;
Je n'accuse personne.

BLANFORD.

Hom, que j'enrage!

Mme. BURLET.

N'enrage point, sois moins triste et plus sage.
Tiens, veux-tu prendre un parti qui soit sûr?

BLANFORD.

Oui.

Mme. BURLET.

Laisse là tout ce complot obscur;

Point d'examen, point de tracasserie;
Tourne avec moi tout en plaisanterie;
Prends ton argent chez monsieur Bartolin;
Vis avec nous uniment, sans chagrin.
N'approfondis jamais rien dans la vie,
Et glisse-moi sur la superficie;
Connais le monde, et sais le tolérer;
Pour en jouir il le faut effleurer.
Tu me traitais de cervelle légère :
Mais souviens-toi que la solide affaire,
La seule ici qu'on doive approfondir,
C'est d'être heureux, et d'avoir du plaisir.

SCÈNE III.

BLANFORD seul.

Être heureux! moi! le conseil est utile;
Dirait-on pas que la chose est facile?
Ce n'est qu'un rien, et l'on n'a qu'à vouloir.
Ah! si la chose était en mon pouvoir!
Et pourquoi non? dans quelle gêne extrême
Je me suis mis pour m'outrager moi-même!
Quoi! cet enfant, Darmin, le chevalier,
Par leurs discours auront pu m'effrayer!
Non, non, suivons le conseil que me donne
Cette cousine; elle est folle, mais bonne;
Elle a rendu gloire à la vérité.
Dorfise m'aime; on est en sûreté.
Je ne veux plus rien voir, ni rien entendre.
Par cet Adine on voulait me surprendre,
Pour m'éblouir et pour me gouverner :
Dans ces filets je ne veux point donner.
Darmin toujours est coiffé de sa nièce:
Que je la hais! mais quelle étrange espèce....
(Adine paraît dans le fond du théâtre.)
Le voici donc ce malheureux enfant
Qui cause ici tant de déchaînement!
On le prendrait, je crois, pour une fille.
Sous ces habits que sa mine est gentille!
Jamais, ma foi, je ne m'étais douté
Qu'il pût avoir cette fleur de beauté.
Il n'a point l'air gêné dans sa parure,
Et son visage est fait pour sa coiffure.

SCÈNE IV.

BLANFORD, ADINE.

ADINE en habit de fille.

Eh bien! monsieur, je suis tout ajusté,
Et vous saurez bientôt la vérité.

BLANFORD.

Je ne veux plus rien savoir de ma vie;
C'en est assez. Laissez-moi, je vous prie.

J'ai depuis peu changé de sentiment;
Je n'aime point tout ce déguisement.
Ne vous mêlez jamais de cette affaire,
Et reprenez votre habit ordinaire.

ADINE.

Qu'entends-je, hélas ! je m'aperçois enfin
Que je ne puis changer votre destin,
Ni votre cœur; votre âme inaltérable
Ne connaît point la douleur qui m'accable;
Vous en saurez les funestes effets;
Je me retire. Adieu donc pour jamais.

BLANFORD.

Mais quels accens! d'où viennent ses alarmes?
Il est outré : je vois couler ses larmes.
Que prétend-il ?... Parlez: quel intérêt
Avez-vous donc à ce qui me déplaît ?

ADINE.

Mon intérêt, monsieur, était le vôtre;
Jusqu'à présent je n'en connus point d'autre:
Je vois quel est tout l'excès de mon tort.
Pour vous servir je faisais un effort;
Mais ce n'est pas le premier.

BLANFORD.

L'innocence
De son maintien, sa modeste assurance,
Son ton, sa voix, son ingénuité,
Me font pencher presque de son côté.
Mais cependant, tu vois, l'heure se passe,
Où ce projet plein de fourbe et d'audace
Devait, dis-tu, sous mes yeux s'accomplir.

ADINE.

Aussi j'entends une porte s'ouvrir.
Voici l'endroit, voici le moment même,
Où vous auriez pu savoir qui vous aime.

BLANFORD.

Est-il possible? est-il vrai? juste Dieu!

ADINE finement.

Il me paraît très-possible.

BLANFORD.

En ce lieu
Demeurez donc. Quoi! tant de fourberie!
Dorfise! non....

ADINE.

Taisez-vous, je vous prie.
Paix ! attendez; j'entends un peu de bruit;
On vient vers nous; j'ai peur, car il fait nuit.

BLANFORD.

N'ayez point peur.

ADINE.

Gardez donc le silence;
Voici quelqu'un, sûrement, qui s'avance.

SCÈNE V.

ADINE, BLANFORD d'un côté, DORFISE de l'autre à tâtons.
(Le théâtre représente une nuit.)

DORFISE.

J'ENTENDS, je crois, la voix de mon amant.
Qu'il est exact! Ah! quel enfant charmant!

ADINE.

Chut!

DORFISE.

Chut! c'est vous?

ADINE.

Oui, c'est moi dont le zèle
Pour ce que j'aime est à jamais fidèle;
C'est moi qui veux lui prouver en ce jour
Qu'il me devait un plus tendre retour.

DORFISE.

Ah! je ne puis en donner un plus tendre;
Pardonnez-moi si je vous fais attendre;
Mais Bartolin, que je n'attendais pas,
Dans le logis se promène à grands pas.
Il semble encor que quelque jalousie,
Malgré mes soins, trouble sa fantaisie.

ADINE.

Peut-être il craint de voir ici Blanford;
C'est un rival bien dangereux!

DORFISE.

D'accord.
Hélas! mon fils, je me vois bien à plaindre.
Tout à la fois il me faut ici craindre
Monsieur Blanford et mon maudit mari.
Lequel des deux est de moi plus haï?
Mon cœur l'ignore, et, dans mon trouble extrême,
Je ne sais rien, sinon que je vous aime.

ADINE.

Vous haïssez Blanford? là! tout de bon?

DORFISE.

La crainte enfin produit l'aversion.

ADINE finement.

Et l'autre époux?

DORFISE.

A lui rien ne m'engage.

BLANFORD.

Que je voudrais!...

ADINE bas, allant vers lui.

Paix donc!

DORFISE.

En femme sage
J'ai consulté sur le contrat dressé ;
Il est cassable : ah ! qu'il sera cassé !
Qu'un autre hymen flatte mon espérance !

ADINE.

Quoi ! m'épouser ?

DORFISE.

Je veux qu'avec prudence
Secrètement nous partions tous les deux,
Pour éviter un éclat scandaleux ;
Et que bientôt, quand d'ici je m'éloigne,
Un lien sûr et bien serré nous joigne,
Un nœud sacré, durable autant que doux.

ADINE.

Durable ! allons. Mais de quoi vivrons-nous ?

DORFISE.

Vous me charmez par cette prévoyance ;
Ce qui me plaît en vous, c'est la prudence.
Apprenez donc que ce guerrier Blanford,
Héros en mer, en affaire un butor,
Quand de Marseille il quitta les pénates
Pour attaquer de Maroc les pirates,
M'a mis en main très-cordialement
Son cœur, sa foi, ses bijoux, son argent :
Comme je suis non moins neuve en affaire,
L'autre mari s'en fit dépositaire.
Je vais reprendre et les bijoux et l'or,
Nous en allons aider monsieur Blanford :
C'est un bon homme, il est juste qu'il vive ;
Partageons vite, et gardons qu'on nous suive.

ADINE.

Et que dira le monde ?

DORFISE.

Ah ! ses éclats
M'ont fait trembler lorsque je n'aimais pas.
Je l'ai trop craint ; à présent je le brave :
C'est de vous seul que je veux être esclave.

ADINE.

Hélas ! de moi ?

DORFISE.

Je m'en vais sourdement
Chercher ce coffre à tous deux important.
Attends ici ; je revole sur l'heure.

SCÈNE VI.

BLANFORD, ADINE.

ADINE.

Qu'en dites-vous ? eh bien, là !

BLANFORD.

Que je meure,
S'il fut jamais un tour plus déloyal,

Plus enragé, plus noir, plus infernal ;
Et cependant admirez, jeune Adine,
Comme à jamais dans nos âmes domine
Ce vif instinct, ce cri de la vertu,
Qui parle encor dans un cœur corrompu.

ADINE.

Comment?

BLANFORD.

Tu vois que la perfide n'ose
Me voler tout, et me rend quelque chose.

ADINE, avec un ton ironique.

Oui, vous devez bien l'en remercier!
N'avez-vous pas encore à confier
Quelque cassette à cette honnête prude?

BLANFORD.

Ah! prends pitié d'une peine si rude;
Ne tourne point le poignard dans mon cœur.

ADINE.

Je ne voulais que le guérir, monsieur.
Mais à vos yeux est-elle encor jolie?

BLANFORD.

Ah! qu'elle est laide après sa perfidie!

ADINE.

Si tout ceci peut pour vous prospérer,
De ses filets si je puis vous tirer,
Puis-je espérer qu'en détestant ses vices,
Votre vertu chérira mes services?

BLANFORD.

Aimable enfant, soyez sûr que mon cœur
Croit voir son fils et son libérateur.
Je vous admire, et le ciel qui m'éclaire
Semble m'offrir mon ange tutélaire.
Ah! de mon bien la moitié, pour le moins,
N'est qu'un vil prix au-dessous de vos soins.

ADINE.

Vous ne pouvez à présent trop entendre
Quel est le prix auquel je dois prétendre;
Mais votre cœur pourra-t-il refuser
Ce que Darmin viendra vous proposer?

BLANFORD.

Ce que j'entends semble éclairer mon âme,
Et la percer avec des traits de flamme.
Ah! de quel nom dois-je vous appeler?
Quoi! votre sort ainsi s'est pu voiler?
Quoi! j'aurais pu toujours vous méconnaître?
Et vous seriez ce que vous semblez être?

ADINE, en riant.

Qui que je sois, de grâce taisez-vous;
J'entends Dorfise, elle revient à nous.

DORFISE revenant avec la cassette.

J'ai la cassette. Enfin l'amour propice
A secondé mon petit artifice.
Tiens, mon enfant, prends vite, et détalons.
Tiens-tu bien?

BLANFORD à la place d'Adine qui lui donne la cassette.

Oui.

DORFISE.

Le temps nous presse, allons.

SCÈNE VII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN l'épée à la main, dans l'obscurité, courant à Adine.

BARTOLIN.

Ah! c'en est trop! arrête, arrête, infâme!
C'est bien assez de m'enlever ma femme;
Mais pour l'argent!....

ADINE à Blanford.

Eh! monsieur, je me meurs.

BLANFORD en se battant d'une main, et en remettant la cassette à Adine de l'autre.

Tiens la cassette.

SCÈNE VIII.

BLANFORD, DORFISE, ADINE, BARTOLIN, DARMIN, Mme. BURLET, COLETTE, le chevalier MONDOR une serviette et une bouteille à la main, des flambeaux.

Mme. BURLET.

Ah! ah! quelles clameurs!
Dieu me pardonne! on se bat.

Le chevalier MONDOR.

Gare, gare;
Voyons un peu d'où vient ce tintamarre?

ADINE à Blanford.

Hélas! monsieur, seriez-vous point blessé?

DORFISE tout étonnée.

Ah!

Mme. BURLET.

Qu'est-ce donc? qu'est-ce qui s'est passé?

BLANFORD à Bartolin qu'il a désarmé.

Rien: c'est monsieur, homme à vertu parfaite,
Bon trésorier, grand gardeur de cassette,
Qui me prenait, sans me manquer en rien,
Tout doucement ma maîtresse et mon bien.
Grâce aux vertus de cet enfant aimable,
J'ai découvert ce complot détestable;
Il a remis ma cassette en mes mains.
(à Bartolin.)
Va, je te laisse à tes mauvais destins;
Pour dire plus, je te laisse à madame.

Mes chers amis, j'ai démasqué leur âme :
Et ce coquin....

BARTOLIN s'en allant.

Adieu.

Le chevalier MONDOR.

Mon rendez-vous,
Que devient-il?

BLANFORD.

On se moquait de vous.

Le chevalier MONDOR à Blanford.

De vous aussi, m'est avis?

BLANFORD.

De moi-même.
J'en suis encor dans un dépit extrême.

Le chevalier MONDOR.

On te trompait comme un sot.

BLANFORD.

Que d'horreur!
O pruderie! ô comble de noirceur!

Le chevalier MONDOR.

Eh! laisse là toute la pruderie,
Et femme, et tout : viens boire, je te prie.
Je traite ainsi tous les malheurs que j'ai.
Qui boit toujours n'est jamais affligé.

Mme. BURLET.

Je suis fâchée, entre nous, que Dorfise
Ait pu commettre une telle sottise.
Cela pourra d'abord faire jaser;
Mais tout s'apaise, et tout doit s'apaiser.

DARMIN à Blanford.

Sortez enfin de votre inquiétude,
Et pour jamais gardez-vous d'une prude.
Savez-vous bien, mon ami, quel enfant
Vous a rendu votre honneur, votre argent,
Vous a tiré du fond du précipice,
Où vous plongeait votre aveugle caprice?

BLANFORD regardant Adine.

Mais....

DARMIN.

C'est ma nièce.

BLANFORD.

O ciel!

DARMIN.

C'est cet objet
Qu'en vain mon zèle à vos vœux proposait,
Quand mon ami, trompé par l'infidèle,
Méprisait tout, haïssait tout pour elle.

BLANFORD.

Quoi! j'outrageais, par d'indignes refus,
Tant de beautés, de grâces, de vertus!

ADINE.

Vous n'en auriez jamais eu connaissance,
Si ces hasards, mes bontés, ma constance,
N'avaient levé les voiles odieux
Dont une ingrate avait couvert vos yeux.

DARMIN.

Vous devez tout à son amour extrême,
Votre fortune et votre raison même.
Répondez donc, que doit-elle espérer?
Que voulez-vous, en un mot?

BLANFORD en se jetant à ses genoux.

L'adorer.

Le chevalier MONDOR.

Ce changement est doux autant qu'étrange.
Allons, l'enfant, nous gagnons tous au change.

NANINE,

OU

LE PRÉJUGÉ VAINCU,

COMÉDIE.

Représentée, pour la première fois, le 16 juin 1749.

PRÉFACE.

Cette bagatelle fut représentée à Paris dans l'été de 1749, parmi la foule des spectacles qu'on donne à Paris tous les ans.

Dans cette autre foule beaucoup plus nombreuse de brochures dont on est inondé, il en parut une dans ce temps-là qui mérite d'être distinguée. C'est une dissertation ingénieuse et approfondie d'un académicien de la Rochelle sur cette question, qui semble partager depuis quelques années la littérature; savoir s'il est permis de faire des comédies attendrissantes? Il paraît se déclarer fortement contre ce genre, dont la petite comédie de *Nanine* tient beaucoup en quelques endroits. Il condamne avec raison tout ce qui aurait l'air d'une tragédie bourgeoise. En effet, que serait-ce qu'une intrigue tragique entre des hommes du commun? ce serait seulement avilir le cothurne; ce serait manquer à la fois l'objet de la tragédie et de la comédie; ce serait une espèce bâtarde, un monstre né de l'impuissance de faire une comédie et une tragédie véritables.

Cet académicien judicieux blâme surtout les intrigues romanesques et forcées dans ce genre de comédie où l'on veut attendrir les spectateurs, et qu'on appelle par dérision comédie larmoyante. Mais dans quel genre les intrigues romanesques et forcées peuvent-elles être admises? Ne sont-elles pas toujours un vice essentiel dans quelque ouvrage que ce puisse être? Il conclut enfin en disant que, si dans une comédie, l'attendrissement peut aller quelquefois jus-

qu'aux larmes, il n'appartient qu'à la passion de l'amour de les faire répandre. Il n'entend pas sans doute l'amour tel qu'il est représenté dans les bonnes tragédies, l'amour furieux, barbare, funeste, suivi de crimes et de remords; il entend l'amour naïf et tendre, qui seul est du ressort de la comédie.

Cette réflexion en fait naître une autre, qu'on soumet au jugement des gens de lettres: c'est que dans notre nation la tragédie a commencé par s'approprier le langage de la comédie. Si l'on y prend garde, l'amour dans beaucoup d'ouvrages dont la terreur et la pitié devraient être l'âme, est traité comme il doit l'être en effet dans le genre comique. La galanterie, les déclarations d'amour, la coquetterie, la naïveté, la familiarité, tout cela ne se trouve que trop chez nos héros et nos héroïnes de Rome et de la Grèce, dont nos théâtres retentissent; de sorte qu'en effet l'amour naïf et attendrissant dans une comédie, n'est point un larcin fait à Melpomène, mais c'est au contraire Melpomène qui depuis long-temps a pris chez nous les brodequins de Thalie.

Qu'on jette les yeux sur les premières tragédies qui eurent de si prodigieux succès vers le temps du cadinal de Richelieu; la *Sophonisbe* de Mairet, la *Mariamne*, *l'Amour tyrannique*, *Alcionée*, on verra que l'amour y parle toujours sur un ton aussi familier, et quelquefois aussi bas, que l'héroïsme s'y exprime avec une emphase ridicule. C'est peut-être la raison pour laquelle notre nation n'eut en ce temps-là aucune comédie supportable. C'est qu'en effet le théâtre tragique avait envahi tous les droits de l'autre. Il est même vraisemblable que cette raison détermina Molière à donner rarement aux amans qu'il met sur la scène une passion vive et touchante; il sentait que la tragédie l'avait prévenu.

Depuis la *Sophonisbe* de Mairet, qui fut la permière pièce dans laquelle on trouva quelque régularité, on avait commencé à regarder les déclarations d'amour des héros, les réponses artificieuses et coquettes des princesses, les peintures galantes de l'amour, comme des choses essentielles au théâtre tragique. Il est resté des écrits de ce temps-là, dans lesquels on cite avec de grands éloges ces vers que dit Massinisse après la bataille de Cirthe:

J'aime plus de moitié quand je me sens aimé,
Et ma flamme s'accroît par un cœur enflammé:
Comme par une vague une vague s'irrite,
Un soupir amoureux par un autre s'excite.
Quand les chaînes d'hymen étreignent deux esprits,
Un plaisir doit se rendre aussitôt qu'il est pris.

Cette habitude de parler ainsi d'amour influa sur les meilleurs esprits; et ceux même dont le génie mâle et sublime était fait pour rendre en tout à la tragédie son ancienne dignité, se laissèrent entraîner à la contagion.

On vit dans les meilleures pièces,

Un malheureux visage
qui D'un chevalier romain captiva le courage.

Le héros dit à sa maîtresse:

Adieu, trop vertueux objet et trop charmant.

L'héroïne lui répond:

Adieu, trop malheureux et trop parfait amant.

Cléopâtre dit qu'une princesse

Aimant sa renommée;
En avouant qu'elle aime, est sûre d'être aimée;

Que César

Trace des soupirs, et d'un style plaintif,
Dans son champ de victoire il se dit son captif.

Elle ajoute qu'il ne tient qu'à elle d'avoir des rigueurs, et de rendre César malheureux: sur quoi sa confidente lui répond:

J'oserais bien jurer que vos charmans appas
Se vantent d'un pouvoir dont ils n'useront pas.

Dans toutes les pièces du même auteur, qui suivent *la Mort de Pompée*, on est obligé d'avouer que l'amour est toujours traité de ce ton familier. Mais, sans prendre la peine inutile de rapporter des exemples de ces défauts trop

visibles, examinons seulement les meilleurs vers que l'auteur de *Cinna* ait fait débiter sur le théâtre comme maximes de galanterie.

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les âmes assorties
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par ce je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

De bonne foi, croirait-on que ces vers du haut comique fussent dans la bouche d'une princesse des Parthes, qui va demander à son amant la tête de sa mère? Est-ce dans un jour si terrible qu'on parle d'*un je ne sais quoi, dont par le doux rapport les âmes sont assorties*? Sophocle aurait-il débité de tels madrigaux? et toutes ces petites sentences amoureuses ne sont-elles pas uniquement du ressort de la comédie?

Le grand homme qui a porté à un si haut point la véritable éloquence dans les vers, qui a fait parler à l'amour un langage à la fois si touchant et si noble, a mis cependant dans ses tragédies plus d'une scène que Boileau trouvait plus digne de la haute comédie de Térence, que du rival et du vainqueur d'Euripide.

On pourrait citer plus de trois cents vers dans ce goût. Ce n'est pas que la simplicité, qui a ses charmes, la naïveté, qui quelquefois même tient du sublime, ne soient nécessaires pour servir ou de préparation, ou de liaison et de passage au pathétique; mais, si ces traits naïfs et simples appartiennent même au tragique, à plus forte raison appartiennent-ils au grand comique. C'est dans ce point, où la tragédie s'abaisse et où la comédie s'élève, que ces deux arts se rencontrent et se touchent; c'est là seulement que leurs bornes se confondent; et s'il est permis à Oreste et à Hermione de se dire:

Ah! ne souhaitez pas le destin de Pyrrhus;
Je vous haïrais trop. — Vous m'en aimeriez plus.
Ah! que vous me verriez d'un regard moins contraire!
Vous me voulez aimer, et je ne puis vous plaire.
Vous m'aimeriez, madame, en voulant me haïr...
Car enfin il vous hait; son âme, ailleurs éprise,
N'a plus. — Qui vous l'a dit, seigneur, qu'il me méprise?
Jugez-vous que ma vue inspire des mépris?

Si ces héros, dis-je, se sont exprimés avec cette familiarité, à combien plus forte raison le Misanthrope est-il bien reçu à dire à sa maîtresse avec véhémence:

Rougissez bien plutôt, vous en avez raison,
Et j'ai de sûrs témoins de votre trahison....
Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme....
Mais ne présumez pas que, sans être vengé,
Je succombe à l'affront de me voir outragé....
C'est une trahison, c'est une perfidie
Qui ne saurait trouver de trop grands châtimens.
Oui, je peux tout permettre à mes ressentimens:
Redoutez tout, madame, après un tel outrage;
Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage;
Percé du coup mortel dont vous m'assassinez,
Mes sens par la raison ne sont plus gouvernés.

Certainement si toute la pièce du *Misanthrope* était dans ce goût, ce ne serait plus une comédie. Si Oreste et Hermione s'exprimaient toujours comme on vient de le voir, ce ne serait plus une tragédie; mais après que ces deux genres si différens se sont ainsi rapprochés, ils rentrent chacun dans leur véritable carrière: l'un reprend le ton plaisant, et l'autre le ton sublime.

La comédie, encore une fois, peut donc se passionner, s'emporter, attendrir, pourvu qu'ensuite elle fasse rire les honnêtes gens. Si elle manquait de comique, si elle n'était que larmoyante, c'est alors qu'elle serait un genre très-vicieux et très-désagréable.

On avoue qu'il est rare de faire passer les spectateurs insensiblement de l'attendrissement au rire; mais ce passage, tout difficile qu'il est de le saisir dans une comédie, n'en est pas moins naturel aux hommes. On a déjà remarqué ailleurs que rien n'est plus ordinaire que des aventures qui affligent l'âme, et dont certaines circonstances inspirent ensuite une gaîté passagère. C'est ainsi malheureusement que le genre humain est fait. Homère représente

même les dieux riant de la mauvaise grâce de Vulcain dans le temps qu'ils décident du destin du monde.

Hector sourit de la peur de son fils Astyanax, tandis qu'Andromaque répand des larmes. On voit souvent, jusque dans l'horreur des batailles, des incendies, de tous les désastres qui nous affligent, qu'une naïveté, un bon mot, excitent le rire jusque dans le sein de la désolation et de la pitié. On défendit à un régiment, dans la bataille de Spire, de faire quartier; un officier allemand demande la vie à l'un des nôtres, qui lui répond: « Monsieur, demandez-moi toute autre chose, mais pour la vie il n'y a pas moyen. » Cette naïveté passe aussitôt de bouche en bouche, et on rit au milieu du carnage. A combien plus forte raison le rire peut-il succéder dans la comédie à des sentimens touchans? Ne s'attendrit-on pas avec Alcmène? ne rit-on pas avec Sosie? Quel misérable et vain travail, de disputer contre l'expérience! Si ceux qui disputent ainsi ne se payaient pas de raison, et aimaient mieux des vers, on leur citerait ceux-ci:

L'Amour règne par le délire
Sur ce ridicule univers:
Tantôt aux esprits de travers
Il fait rimer de mauvais vers,
Tantôt il renverse un empire.
L'œil en feu, le fer à la main,
Il frémit dans la tragédie;
Non moins touchant et plus humain,
Il anime la comédie;
Il affadit dans l'élégie;
Et dans un madrigal badin,
Il se joue aux pieds de Silvie.
Tous les genres de poésie,
De Virgile jusqu'à Chaulieu,
Sont aussi soumis à ce dieu
Que tous les états de la vie.

PERSONNAGES.

Le Comte d'OLBAN, seigneur retiré à la campagne.
La Baronne de l'ORME, parente du comte, femme impérieuse, aigre, difficile à vivre.
La Marquise d'OLBAN, mère du comte.
NANINE, fille élevée dans la maison du comte.
PHILIPPE HOMBERT, paysan du voisinage.
BLAISE, jardinier.
GERMON, MARIN, domestiques.

La scène est dans le château du comte d'Olban.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Le comte d'OLBAN, la baronne de l'ORME.

LA BARONNE.

Il faut parler, il faut, monsieur le comte,
Vous expliquer nettement sur mon compte.
Ni vous ni moi n'avons un cœur tout neuf;
Vous êtes libre, et depuis deux ans veuf:
Devers ce temps j'eus cet honneur moi-même;
Et nos procès, dont l'embarras extrême
Était si triste et si peu fait pour nous,
Sont enterrés, ainsi que mon époux.

LE COMTE.

Oui, tout procès m'est fort insupportable.

LA BARONNE.

Ne suis-je pas, comme eux, fort haïssable?

LE COMTE.

Qui? vous, madame?

LA BARONNE.

Oui, moi. Depuis deux ans,
Libres tous deux, comme tous deux parens,
Pour terminer nous habitons ensemble;
Le sang, le goût, l'intérêt nous rassemble.

LE COMTE.

Ah! l'intérêt! parlez mieux.

LA BARONNE.

Non, monsieur,
Je parle bien, et c'est avec douleur;
Et je sais trop que votre âme inconstante
Ne me voit plus que comme une parente.

LE COMTE.

Je n'ai pas l'air d'un volage, je croi!

LA BARONNE.

Vous avez l'air de me manquer de foi.

LE COMTE à part.

Ah!

LA BARONNE.

Vous savez que cette longue guerre
Que mon mari vous fesait pour ma terre,
A dû finir en confondant nos droits
Dans un hymen dicté par notre choix:
Votre promesse à ma foi vous engage:
Vous différez, et qui diffère outrage.

LE COMTE.

J'attends ma mère.

LA BARONNE.

Elle radote; bon!

LE COMTE.

Je la respecte et je l'aime.

LA BARONNE.

Et moi, non.
Mais, pour me faire un affront qui m'étonne,
Assurément vous n'attendez personne,
Perfide, ingrat!

LE COMTE.

D'où vient ce grand courroux?
Qui vous a donc dit tout cela?

LA BARONNE.

Qui? vous,
Vous, votre ton, votre air d'indifférence,

Votre conduite, en un mot, qui m'offense,
Qui me soulève et qui choque mes yeux :
Ayez moins tort, ou défendez-vous mieux.
Ne vois-je pas l'indignité, la honte,
L'excès, l'affront du goût qui vous surmonte?
Quoi! pour l'objet le plus vil, le plus bas,
Vous me trompez!

LE COMTE.

Non, je ne trompe pas;
Dissimuler n'est pas mon caractère.
J'étais à vous, vous aviez su me plaire,
Et j'espérais avec vous retrouver
Ce que le ciel a voulu m'enlever;
Goûter en paix, dans cet heureux asile,
Les nouveaux fruits d'un nœud doux et tranquille;
Mais vous cherchez à détruire vos lois.
Je vous l'ai dit, l'amour a deux carquois :
L'un est rempli de ces traits tout de flamme,
Dont la douceur porte la paix dans l'âme,
Qui rend plus purs nos goûts, nos sentimens,
Nos soins plus vifs, nos plaisirs plus touchans :
L'autre n'est plein que de flèches cruelles,
Qui, répandant les soupçons, les querelles,
Rebutent l'âme, y portent la tiédeur,
Font succéder les dégoûts à l'ardeur :
Voila les traits que vous prenez vous-même
Contre nous deux; et vous voulez qu'on aime!

LA BARONNE.

Oui, j'aurai tort! Quand vous vous détachez,
C'est donc à moi que vous le reprochez!
Je dois souffrir vos belles incartades,
Vos procédés, vos comparaisons fades.
Qu'ai-je donc fait pour perdre votre cœur?
Que me peut-on reprocher?

LE COMTE.

Votre humeur.
N'en doutez pas; oui, la beauté, madame,
Ne plaît qu'aux yeux : la douceur charme l'âme.

LA BARONNE.

Mais êtes-vous sans humeur, vous?

LE COMTE.

Moi? non;
J'en ai sans doute; et, pour cette raison,
Je veux, madame, une femme indulgente,
Dont la beauté douce et compatissante,
A mes défauts facile à se plier,
Daigne avec moi me réconcilier,
Me corriger sans prendre un ton caustique,
Me gouverner sans être tyrannique,

Et dans mon cœur pénétrer pas à pas,
Comme un jour doux dans des yeux délicats.
Qui sent le joug le porte avec murmure;
L'amour tyran est un dieu que j'abjure.
Je veux aimer, et ne veux point servir :
C'est votre orgueil qui peut seul m'avilir.
J'ai des défauts; mais le ciel fit les femmes
Pour corriger le levain de nos âmes,
Pour adoucir nos chagrins, nos humeurs,
Pour nous calmer, pour nous rendre meilleurs :
C'est là leur lot; et, pour moi, je préfère
Laideur affable à beauté rude et fière.

LA BARONNE.

C'est fort bien dit, traître; vous prétendez,
Quand vous m'outrez, m'insultez, m'excédez,
Que je pardonne, en lâche complaisante,
De vos amours la honte extravagante?
Et qu'à mes yeux un faux air de hauteur
Excuse en vous les bassesses du cœur?

LE COMTE.

Comment, madame?

LA BARONNE.

Oui, la jeune Nanine
Fait tout mon tort. Un enfant vous domine,
Une servante, une fille des champs,
Que j'élevai par mes soins imprudens,
Que par pitié votre facile mère
Daigna tirer du sein de la misère.
Vous rougissez.

LE COMTE.

Moi! je lui veux du bien.

LA BARONNE.

Non, vous l'aimez, j'en suis très-sûre.

LE COMTE.

Eh bien!
Si je l'aimais, apprenez donc, madame,
Que hautement je publîrais ma flamme.

LA BARONNE.

Vous en seriez capable?

LE COMTE.

Assurément.

LA BARONNE.

Vous oseriez trahir impudemment
De votre rang toute la bienséance;
Humilier ainsi votre naissance;
Et dans la honte où vos sens sont plongés,
Braver l'honneur!

LE COMTE.

Dites les préjugés.
Je ne prends point, quoi qu'on en puisse croire,

La vanité pour l'honneur et la gloire.
L'éclat vous plaît; vous mettez la grandeur
Dans des blasons : je la veux dans le cœur.
L'homme de bien, modeste avec courage,
Et la beauté spirituelle, sage,
Sans bien, sans nom, sans tous ces titres vains,
Sont à mes yeux les premiers des humains.

LA BARONNE.

Il faut au moins être bon gentilhomme.
Un vil savant, un obscur honnête homme,
Serait chez vous, pour un peu de vertu,
Comme un seigneur avec honneur reçu?

LE COMTE.

Le vertueux aurait la préférence.

LA BARONNE.

Peut-on souffrir cette humble extravagance?
Ne doit-on rien, s'il vous plaît, à son rang?

LE COMTE.

Être honnête homme est ce qu'on doit.

LA BARONNE.

Mon sang
Exigerait un plus haut caractère.

LE COMTE.

Il est très-haut; il brave le vulgaire.

LA BARONNE.

Vous dégradez ainsi la qualité!

LE COMTE.

Non; mais j'honore ainsi l'humanité.

LA BARONNE.

Vous êtes fou : quoi! le public.... l'usage....

LE COMTE.

L'usage est fait pour le mépris du sage;
Je me conforme à ses ordres gênans,
Pour mes habits, non pour mes sentimens.
Il faut être homme, et, d'une âme sensée,
Avoir à soi ses goûts et sa pensée.
Irai-je en sot aux autres m'informer
Qui je dois fuir, chercher, louer, blâmer?
Quoi! de mon être il faudra qu'on décide?
J'ai ma raison; c'est ma mode et mon guide.
Le singe est né pour être imitateur,
Et l'homme doit agir d'après son cœur.

LA BARONNE.

Voilà parler en homme libre, en sage.
Allez, aimez des filles de village,
Cœur noble et grand; soyez l'heureux rival

Du magister et du greffier fiscal ;
Soutenez bien l'honneur de votre race.

LE COMTE.

Ah, juste ciel! que faut-il que je fasse?

SCÈNE II.

LE COMTE, LA BARONNE, BLAISE.

LE COMTE.

Que veux-tu, toi?

BLAISE.

C'est votre jardinier,
Qui vient, monsieur, humblement supplier
Votre grandeur.

LE COMTE.

Ma grandeur! Eh bien, Blaise,
Que te faut-il?

BLAISE.

Mais, c'est, ne vous déplaise,
Que je voudrais me marier....

LE COMTE.

D'accord,
Très-volontiers : ce projet me plaît fort.
Je t'aiderai; j'aime qu'on se marie :
Et la future, est-elle un peu jolie?

BLAISE.

Ah! oui, ma foi, c'est un morceau friand.

LA BARONNE.

Et Blaise en est aimé?

BLAISE.

Certainement.

LE COMTE.

Et nous nommons cette beauté divine?

BLAISE.

Mais, c'est....

LE COMTE.

Eh bien!...

BLAISE.

C'est la belle Nanine.

LE COMTE.

Nanine?

LA BARONNE.

Ah! bon! Je ne m'oppose point
A de pareils amours.

LE COMTE à part.

Ciel! à quel point
On m'avilit! Non, je ne le puis être.

BLAISE.

Ce parti-là doit bien plaire à mon maître.

LE COMTE.

Tu dis qu'on t'aime, impudent!

BLAISE.

Ah! pardon.

LE COMTE.

T'a-t-elle dit qu'elle t'aimât?

BLAISE.

Mais.... non,
Pas tout-à-fait; elle m'a fait entendre
Tant seulement qu'elle a pour nous du tendre.
D'un ton si bon, si doux, si familier,
Elle m'a dit cent fois : Cher jardinier,
Cher ami Blaise, aide-moi donc à faire
Un beau bouquet de fleurs, qui puisse plaire
A monseigneur, à ce maître charmant;
Et puis d'un air si touché, si touchant
Elle fesait ce bouquet; et sa vue
Était troublée, elle était tout émue,
Toute rêveuse, avec un certain air,
Un air, là, qui... peste, l'on y voit clair.

LE COMTE.

Blaise, va-t'en.... Quoi! j'aurais su lui plaire!

BLAISE.

Çà, n'allez pas traînasser notre affaire.

LE COMTE.

Hem!...

BLAISE.

Vous verrez comme ce terrain-là
Entre mes mains bientôt profitera.
Répondez donc : pourquoi ne me rien dire?

LE COMTE.

Ah! mon cœur est trop plein! Je me retire...
Adieu, madame.

SCÈNE III.

LA BARONNE, BLAISE.

LA BARONNE.

Il l'aime comme un fou,
J'en suis certaine. Et comment donc, par où,
Par quels attraits, par quelle heureuse adresse,
A-t-elle pu me ravir sa tendresse?
Nanine! ô ciel! quel choix! quelle fureur!
Nanine! non : j'en mourrai de douleur.

BLAISE revenant.

Ah! vous parlez de Nanine.

LA BARONNE.

Insolente!

BLAISE.

Est-il pas vrai que Nanine est charmante?

LA BARONNE.

Non.

BLAISE.

Eh! si fait : parlez un peu pour nous,
Protégez Blaise.

LA BARONNE.

Ah, quels horribles coups!

BLAISE.

J'ai des écus. Pierre Blaise, mon père,
M'a bien laissé trois bons journaux de terre;
Tout est pour elle, écus comptans, journaux,
Tout mon avoir et tout ce que je vaux;
Mon corps, mon cœur, tout moi-même, tout Blaise.

LA BARONNE.

Autant que toi, crois que j'en serais aise,
Mon pauvre enfant, si je puis te servir;
Tous deux ce soir je voudrais vous unir;
Je lui paîrai sa dot.

BLAISE.

Digne baronne,
Que j'aimerai votre chère personne!
Que de plaisir! est-il possible?

LA BARONNE.

Hélas!
Je crains, ami, de ne réussir pas.

BLAISE.

Ah! par pitié, réussissez, madame.

LA BARONNE.

Va, plût au ciel qu'elle devînt ta femme!
Attends mon ordre.

BLAISE.

Eh! puis-je attendre!

LA BARONNE,

Va.

BLAISE.

Adieu. J'aurai, ma foi, cette enfant-là.

SCÈNE IV.

LA BARONNE seule.

VIT-ON jamais une telle aventure?
Peut-on sentir une plus vive injure?
Plus lâchement se voir sacrifier?
Le comte Olban, rival d'un jardinier!
(à un laquais)
Holà, quelqu'un. Qu'on appelle Nanine.
C'est mon malheur qu'il faut que j'examine.
Où pourrait-elle avoir pris l'art flatteur,
L'art de séduire et de garder un cœur,
L'art d'allumer un feu vif et qui dure?
Où? dans ses yeux, dans la simple nature.

Je crois pourtant que cet indigne amour
N'a point encore osé se mettre au jour.
J'ai vu qu'Olban se respecte avec elle ;
Ah ! c'est encore une douleur nouvelle !
J'espérerais, s'il se respectait moins.
D'un amour vrai le traître a tous les soins.
Ah ! la voici : je me sens au supplice.
Que la nature est pleine d'injustice !
A qui va-t-elle accorder la beauté ?
C'est un affront fait à la qualité.
Approchez-vous, venez, mademoiselle.

SCÈNE V.

LA BARONNE, NANINE.

NANINE.

Madame.

LA BARONNE.

Mais est-elle donc si belle?
Ces grands yeux noirs ne disent rien du tout;
Mais s'ils ont dit, j'aime.... Ah ! je suis à bout.
Possédons-nous. Venez.

NANINE.

Je viens me rendre
A mon devoir.

LA BARONNE.

Vous vous faites attendre
Un peu de temps; avancez-vous. Comment!
Comme elle est mise ! et quel ajustement!
Il n'est pas fait pour une créature
De votre espèce.

NANINE.

Il est vrai. Je vous jure
Par mon respect, qu'en secret j'ai rougi
Plus d'une fois d'être vêtue ainsi ;
Mais c'est l'effet de vos bontés premières,
De ces bontés qui me sont toujours chères ;
De tant de soins vous daigniez m'honorer !
Vous vous plaisiez vous-même à me parer.
Songez combien vous m'aviez protégée ;
Sous cet habit je ne suis point changée.
Voudriez-vous, madame, humilier
Un cœur soumis, qui ne peut s'oublier ?

LA BARONNE.

Approchez-moi ce fauteuil.... Ah ! j'enrage....
D'où venez-vous ?

NANINE.

Je lisais.

LA BARONNE.

Quel ouvrage ?

NANINE.

Un livre anglais, dont on m'a fait présent.

LA BARONNE.

Sur quel sujet ?

NANINE.

Il est intéressant :
L'auteur prétend que les hommes sont frères,
Nés tous égaux ; mais ce sont des chimères :
Je ne puis croire à cette égalité.

LA BARONNE.

Elle y croira. Quel fond de vanité!
Que l'on m'apporte ici mon écritoire....

NANINE.

J'y vais.

LA BARONNE.

Restez. Que l'on me donne à boire.

NANINE.

Quoi ?

LA BARONNE.

Rien. Prenez mon éventail.... Sortez.
Allez chercher mes gants.... Laissez.... Restez.
Avancez-vous.... Gardez-vous, je vous prie,
D'imaginer que vous soyez jolie.

NANINE.

Vous me l'avez si souvent répété
Que, si j'avais ce fonds de vanité,
Si l'amour-propre avait gâté mon âme,
Je vous devrais ma guérison, madame.

LA BARONNE.

Où trouve-t-elle ainsi ce qu'elle dit?
Que je la hais! quoi! belle et de l'esprit!
(avec dépit.)
Écoutez-moi. J'eus bien de la tendresse
Pour votre enfance.

NANINE.

Oui. Puisse ma jeunesse
Être honorée encor de vos bontés!

LA BARONNE.

Eh bien! voyez si vous les méritez.
Je prétends, moi, ce jour, cette heure même,
Vous établir; jugez si je vous aime.

NANINE.

Moi?

LA BARONNE.

Je vous donne une dot. Votre époux
Est fort bien fait et très-digne de vous;
C'est un parti de tout point fort sortable;
C'est le seul même aujourd'hui convenable;
Et vous devez bien m'en remercier,
C'est, en un mot, Blaise le jardinier.

NANINE.

Blaise, madame?

LA BARONNE.

Oui. D'où vient ce sourire ?
Hésitez-vous un moment d'y souscrire ?
Mes offres sont un ordre, entendez-vous ?
Obéissez ou craignez mon courroux.

NANINE.

Mais....

LA BARONNE.

Apprenez qu'un *mais* est une offense.
Il vous sied bien d'avoir l'impertinence
De refuser un mari de ma main !
Ce cœur si simple est devenu bien vain ;
Mais votre audace est trop prématurée ;
Votre triomphe est de peu de durée.
Vous abusez du caprice d'un jour,
Et vous verrez quel en est le retour.
Petite ingrate, objet de ma colère,
Vous avez donc l'insolence de plaire ?
Vous m'entendez ; je vous ferai rentrer
Dans le néant dont j'ai su vous tirer.
Tu pleureras ton orgueil, ta folie.
Je te ferai renfermer pour ta vie
Dans un couvent.

NANINE.

J'embrasse vos genoux ;
Renfermez-moi ; mon sort sera trop doux.
Oui, des faveurs que vous vouliez me faire,
Cette rigueur est pour moi la plus chère.
Enfermez-moi dans un cloître à jamais ;
J'y bénirai mon maître et vos bienfaits,
J'y calmerai des alarmes mortelles,
Des maux plus grands, des craintes plus cruelles,
Des sentimens plus dangereux pour moi
Que ce courroux qui me glace d'effroi.
Madame, au nom de ce courroux extrême,
Délivrez-moi, s'il se peut, de moi-même ;
Dès cet instant je suis prête à partir.

LA BARONNE.

Est-il possible ? et que viens-je d'ouïr ?
Est-il bien vrai ? me trompez-vous, Nanine ?

NANINE.

Non. Faites-moi cette faveur divine :
Mon cœur en a trop besoin.

LA BARONNE avec un emportement de tendresse.

Lève-toi ;
Que je t'embrasse. O jour heureux pour moi !
Ma chère amie ! eh bien, je vais sur l'heure
Préparer tout pour ta belle demeure.
Ah ! quel plaisir que de vivre en couvent !

NANINE.

C'est pour le moins un abri consolant.

LA BARONNE.

Non: c'est, ma fille, un séjour délectable.

NANINE.

Le croyez-vous?

LA BARONNE.

Le monde est haïssable,
Jaloux.

NANINE.

Oh, oui.

LA BARONNE.

Fou, méchant, vain, trompeur,
Changeant, ingrat; tout cela fait horreur.

NANINE.

Oui; j'entrevois qu'il me serait funeste,
Qu'il faut le fuir...

LA BARONNE.

La chose est manifeste;
Un bon couvent est un port assuré.
Monsieur le comte, ah, je vous préviendrai.

NANINE.

Que dites-vous de monseigneur?

LA BARONNE.

Je t'aime
A la fureur; et, dès ce moment même,
Je voudrais bien te faire le plaisir
De t'enfermer pour ne jamais sortir.
Mais il est tard, hélas! il faut attendre
Le point du jour. Écoute : il faut te rendre
Vers le minuit dans mon appartement.
Nous partirons d'ici secrètement
Pour ton couvent, à cinq heures sonnantes :
Sois prête au moins.

SCÈNE VI.

NANINE seule.

Quelles douleurs cuisantes!
Quel embarras! quel tourment! quel dessein!
Quels sentimens combattent dans mon sein!
Helas! je fuis le plus aimable maître!
En le fuyant je l'offense peut-être :
Mais, en restant, l'excès de ses bontés
M'attirerait trop de calamités,
Dans sa maison mettrait un trouble horrible.
Madame croit qu'il est pour moi sensible,
Que jusqu'à moi ce cœur peut s'abaisser;
Je le redoute, et n'ose le penser.
De quel courroux madame est animée!
Quoi! l'on me hait, et je crains d'être aimée!

Mais moi, mais moi ! je me crains encor plus;
Mon cœur troublé de lui-même est confus.
Que devenir? de mon état tirée,
Pour mon malheur je suis trop éclairée.
C'est un danger, c'est peut-être un grand tort
D'avoir une âme au-dessus de son sort.
Il faut partir; j'en mourrai, mais n'importe.

SCÈNE VII.

LE COMTE, NANINE, un Laquais.

LE COMTE.

Hola, quelqu'un ! qu'on reste à cette porte.
Des siéges, vite.
(il fait la révérence à Nanine, qui lui en fait une profonde.)
Asseyons-nous ici.

NANINE.

Qui ! moi, monsieur?

LE COMTE.

Oui, je le veux ainsi;
Et je vous rends ce que votre conduite,
Votre beauté, votre vertu mérite.
Un diamant trouvé dans un désert
Est-il moins beau, moins précieux, moins cher?
Quoi! vos beaux yeux semblent mouillés de larmes!
Ah! je le vois : jalouse de vos charmes,
Notre baronne aura, par ses aigreurs,
Par son courroux, fait répandre des pleurs.

NANINE.

Non, monsieur, non; sa bonté respectable
Jamais pour moi ne fut si favorable;
Et j'avoûrai qu'ici tout m'attendrit.

LE COMTE.

Vous me charmez : je craignais son dépit.

NANINE.

Hélas! pourquoi?

LE COMTE.

Jeune et belle Nanine,
La jalousie en tous les cœurs domine.
L'homme est jaloux, dès qu'il peut s'enflammer :
La femme l'est même avant que d'aimer.
Un jeune objet, beau, doux, discret, sincère,
A tout son sexe est bien sûr de déplaire.
L'homme est plus juste; et d'un sexe jaloux
Nous vous vengeons autant qu'il est en nous.
Croyez surtout que je vous rends justice;
J'aime ce cœur qui n'a point d'artifice;
J'admire encore à quel point vous avez
Développé vos talens cultivés.
De votre esprit la naïve justesse
Me rend surpris autant qu'il m'intéresse.

NANINE.

J'en ai bien peu; mais quoi ! je vous ai vu,
Et je vous ai tous les jours entendu;
Vous avez trop relevé ma naissance,
Je vous dois trop ; c'est par vous que je pense.

LE COMTE.

Ah ! croyez-moi, l'esprit ne s'apprend pas.

NANINE.

Je pense trop pour un état si bas;
Au dernier rang les destins m'ont comprise.

LE COMTE.

Dans le premier vos vertus vous ont mise.
Naïvement dites-moi quel effet
Ce livre anglais sur votre esprit a fait ?

NANINE.

Il ne m'a point du tout persuadée :
Plus que jamais, monsieur, j'ai dans l'idée
Qu'il est des cœurs si grands, si généreux
Que tout le reste est bien vil auprès d'eux.

LE COMTE.

Vous en êtes la preuve... Ah ça, Nanine,
Permettez-moi qu'ici l'on vous destine
Un sort, un rang, moins indigne de vous.

NANINE.

Hélas ! mon sort était trop beau, trop doux.

LE COMTE.

Non. Désormais soyez de la famille;
Ma mère arrive; elle vous voit en fille;
Et mon estime et sa tendre amitié
Doivent ici vous mettre sur un pied
Fort éloigné de cette indigne gêne
Où vous tenait une femme hautaine.

NANINE.

Elle n'a fait, hélas! que m'avertir
De mes devoirs... Qu'ils sont durs à remplir !

LE COMTE.

Quoi ? quel devoir? Ah! le vôtre est de plaire;
Il est rempli; le nôtre ne l'est guère.
Il vous fallait plus d'aisance et d'éclat :
Vous n'êtes pas encor dans votre état.

NANINE.

J'en suis sortie, et c'est ce qui m'accable;
C'est un malheur peut-être irréparable.
(se levant.)
Ah, monseigneur! ah, mon maître! écartez
De mon esprit toutes ces vanités.
De vos bienfaits confuse, pénétrée,

Laissez-moi vivre à jamais ignorée.
Le ciel me fit pour un état obscur ;
L'humilité n'a pour moi rien de dur.
Ah ! laissez-moi ma retraite profonde.
Eh ! que ferais-je, et que verrais-je au monde,
Après avoir admiré vos vertus !

LE COMTE.

Non, c'en est trop, je n'y résiste plus.
Qui ! vous, obscure ! vous !

NANINE.

Quoi que je fasse,
Puis-je de vous obtenir une grâce ?

LE COMTE.

Qu'ordonnez-vous ? parlez.

NANINE.

Depuis un temps
Votre bonté me comble de présens.

LE COMTE.

Eh bien, pardon. J'en agis comme un père,
Un père tendre à qui sa fille est chère.
Je n'ai point l'art d'embellir un présent ;
Et je suis juste, et ne suis point galant.
De la fortune il faut venger l'injure ;
Elle vous traita mal : mais la nature,
En récompense, a voulu vous doter
De tous ses biens ; j'aurais dû l'imiter.

NANINE.

Vous en avez trop fait ; mais je me flatte
Qu'il m'est permis, sans que je sois ingrate,
De disposer de ces dons précieux,
Que votre main rend si chers à mes yeux.

LE COMTE.

Vous m'outragez.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, NANINE, GERMON.

GERMON.

Madame vous demande,
Madame attend.

LE COMTE.

Eh ! que madame attende.
Quoi ! l'on ne peut un moment vous parler,
Sans qu'aussitôt on vienne nous troubler ?

NANINE.

Avec douleur, sans doute, je vous laisse ;
Mais vous savez qu'elle fut ma maîtresse.

LE COMTE.

Non, non, jamais je ne veux le savoir.

NANINE.

Elle conserve un reste de pouvoir.

LE COMTE.

Elle n'en garde aucun, je vous assure.
Vous gémissez.... Quoi! votre cœur murmure!
Qu'avez-vous donc?

NANINE.

Je vous quitte à regret;
Mais il le faut... O ciel! c'en est donc fait!

(elle sort.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE seul.

Elle pleurait. D'une femme orgueilleuse
Depuis long-temps l'aigreur capricieuse
La fait gémir sous trop de dureté;
Et de quel droit? par quelle autorité?
Sur ces abus ma raison se récrie.
Ce monde-ci n'est qu'une loterie
De biens, de rangs, de dignités, de droits,
Brigués sans titre, et répandus sans choix.
Hé...

GERMON.

Monseigneur.

LE COMTE.

Demain sur sa toilette
Vous porterez cette somme complète
De trois cents louis d'or; n'y manquez pas;
Puis vous irez chercher ces gens là-bas;
Ils attendront.

GERMON.

Madame la baronne
Aura l'argent que monseigneur me donne,
Sur sa toilette.

LE COMTE.

Eh, l'esprit lourd! eh non!
C'est pour Nanine, entendez-vous?

GERMON.

Pardon.

LE COMTE.

Allez, allez, laissez-moi.

(Germon sort.)

Ma tendresse
Assurément n'est point une faiblesse.
Je l'idolâtre, il est vrai; mais mon cœur
Dans ses yeux seuls n'a point pris son ardeur.
Son caractère est fait pour plaire au sage;
Et sa belle âme a mon premier hommage:
Mais son état?.... Elle est trop au-dessus;
Fût-il plus bas, je l'en aimerais plus.
Mais puis-je enfin l'épouser? Oui, sans doute.

Pour être heureux qu'est-ce donc qu'il en coûte?
D'un monde vain dois-je craindre l'écueil,
Et de mon goût me priver par orgueil?
Mais la coutume..... eh bien, elle est cruelle;
Et la nature eut ses droits avant elle.
Eh quoi! rival de Blaise! pourquoi non?
Blaise est un homme; il aime, il a raison.
Elle fera dans une paix profonde
Le bien d'un seul et les désirs du monde.
Elle doit plaire aux jardiniers, aux rois;
Et mon bonheur justifira mon choix.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE D'OLBAN, MARIN.

LE COMTE seul.

Ah! cette nuit est une année entière.
Que le sommeil est loin de ma paupière!
Tout dort ici, Nanine dort en paix;
Un doux repos rafraîchit ses attraits:
Et moi je vais, je cours, je veux écrire,
Je n'écris rien; vainement je veux lire,
Mon œil troublé voit les mots sans les voir,
Et mon esprit ne les peut concevoir.
Dans chaque mot le seul nom de Nanine
Est imprimé par une main divine.
Holà, quelqu'un! qu'on vienne. Quoi! mes gens
Sont-ils pas las de dormir si long-temps?
Germon, Marin.

MARIN derrière le théâtre.

J'accours.

LE COMTE.

Quelle paresse!
Eh! venez vite; il fait jour: le temps presse:
Arrivez donc.

MARIN.

Eh, monsieur, quel lutin
Vous a sans nous éveillé si matin?

LE COMTE.

L'amour.

MARIN.

Oh! oh! la baronne de l'Orme
Ne permet pas qu'en ce logis on dorme.
Qu'ordonnez-vous?

LE COMTE.

Je veux, mon cher Marin,
Je veux avoir, au plus tard pour demain,
Six chevaux neufs, un nouvel équipage,
Femme de chambre adroite, bonne et sage,
Valets de chambre, avec deux grands laquais,
Point libertins, qui soient jeunes, bien faits;

Des diamans, des boucles des plus belles,
Des bijoux d'or, des étoffes nouvelles.
Pars dans l'instant, cours en poste à Paris;
Crève tous les chevaux.

MARIN.

Vous voilà pris.
J'entends, j'entends. Madame la baronne
Est la maîtresse aujourd'hui qu'on nous donne;
Vous l'épousez?

LE COMTE.

Quel que soit mon projet,
Vole et reviens.

MARIN.

Vous serez satisfait.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE seul.

Quoi! j'aurai donc cette douceur extrême
De rendre heureux, d'honorer ce que j'aime.
Notre baronne avec fureur crîra;
Très-volontiers, et tant qu'elle voudra.
Les vains discours, le monde, la baronne,
Rien ne m'émeut, et je ne crains personne;
Aux préjugés c'est trop être soumis;
Il faut les vaincre, ils sont nos ennemis;
Et ceux qui font les esprits raisonnables,
Plus vertueux, sont les seuls respectables.
Eh mais.... quel bruit entends-je dans ma cour?
C'est un carrosse. Oui.... mais.... au point du jour
Qui peut venir?.... C'est ma mère peut-être.
Germon....

GERMON arrivant.

Monsieur.

LE COMTE.

Vois ce que ce peut être.

GERMON.

C'est un carrosse.

LE COMTE.

Eh! qui? par quel hasard?
Qui vient ici?

GERMON.

L'on ne vient point; l'on part.

LE COMTE.

Comment! on part?

GERMON.

Madame la baronne
Sort tout à l'heure.

LE COMTE.

Oh! je le lui pardonne;
Que pour jamais puisse-t-elle sortir!

GERMON.

Avec Nanine elle est prête à partir.

LE COMTE.

Ciel! que dis-tu? Nanine?

GERMON.

La suivante
Le dit tout haut.

LE COMTE.

Quoi donc?

GERMON.

Votre parente
Part avec elle; elle va, ce matin,
Mettre Nanine à ce couvent voisin.

LE COMTE.

Courons, volons. Mais quoi! que vais-je faire?
Pour leur parler je suis trop en colère;
N'importe: allons. Quand je devrais.... mais non:
On verrait trop toute ma passion.
Qu'on ferme tout, qu'on vole, qu'on l'arrête;
Répondez-moi d'elle sur votre tête:
Amenez-moi Nanine.

(Germon sort.)

Ah, juste ciel!
On l'enlevait. Quel jour! quel coup mortel!
Qu'ai-je donc fait? pourquoi? par quel caprice?
Par quelle ingrate et cruelle injustice?
Qu'ai-je donc fait, hélas! que l'adorer,
Sans la contraindre et sans me déclarer,
Sans alarmer sa timide innocence?
Pourquoi me fuir? je m'y perds plus j'y pense.

SCÈNE III.

LE COMTE, NANINE.

LE COMTE.

Belle Nanine, est-ce vous que je voi?
Quoi! vous voulez vous dérober à moi?
Ah! répondez, expliquez-vous, de grâce,
Vous avez craint, sans doute, la menace
De la baronne; et ces purs sentimens,
Que vos vertus m'inspirent dès long-temps,
Plus que jamais l'auront sans doute aigrie.
Vous n'auriez point de vous-même eu l'envie
De nous quitter, d'arracher à ces lieux
Leur seul éclat, que leur prêtaient vos yeux?
Hier au soir, de pleurs toute trempée,
De ce dessein étiez-vous occupée?
Répondez-donc. Pourquoi me quittiez-vous?

NANINE.

Vous me voyez tremblante à vos genoux.

LE COMTE la relevant.

Ah! parlez-moi. Je tremble plus encore.

NANINE.

Madame....

LE COMTE.

Eh bien ?

NANINE.

Madame, que j'honore,
Pour le couvent n'a point forcé mes vœux.

LE COMTE.

Ce serait vous ? qu'entends-je ? ah, malheureux !

NANINE.

Je vous l'avoue : oui, je l'ai conjurée
De mettre un frein à mon âme égarée....
Elle voulait, monsieur, me marier.

LE COMTE.

Elle ? à qui donc ?

NANINE.

A votre jardinier.

LE COMTE.

Le digne choix !

NANINE.

Et moi toute honteuse,
Plus qu'on ne croit peut-être malheureuse,
Moi qui repousse avec un vain effort
Des sentimens au-dessus de mon sort,
Que vos bontés avaient trop élevée,
Pour m'en punir j'en dois être privée.

LE COMTE.

Vous, vous punir? ah Nanine! et de quoi ?

NANINE.

D'avoir osé soulever contre moi
Votre parente, autrefois ma maîtresse.
Je lui déplais; mon seul aspect la blesse ;
Elle a raison ; et j'ai près d'elle, hélas !
Un tort bien grand.... qui ne finira pas.
J'ai craint ce tort, il est peut-être extrême.
J'ai prétendu m'arracher à moi-même,
Et déchirer dans les austérités
Ce cœur trop haut, trop fier de vos bontés,
Venger sur lui sa faute involontaire.
Mais ma douleur, hélas! la plus amère,
En perdant tout, en courant m'éclipser,
En vous fuyant, fut de vous offenser.

LE COMTE *se détournant et se promenant.*

Quels sentimens, et quelle âme ingénue !
En ma faveur est-elle prévenue?
A-t-elle craint de m'aimer? ô vertu!

NANINE.

Cent fois pardon, si je vous ai déplu.
Mais permettez qu'au fond d'une retraite

J'aille cacher ma douleur inquiète,
M'entretenir en secret à jamais
De mes devoirs, de vous, de vos bienfaits.

LE COMTE.

N'en parlons plus. Écoutez : la baronne
Vous favorise, et noblement vous donne
Un domestique, un rustre pour époux;
Moi j'en sais un moins indigne de vous.
Il est d'un rang fort au-dessus de Blaise,
Jeune, honnête homme, il est fort à son aise :
Je vous réponds qu'il a des sentimens,
Son caractère est loin des mœurs du temps;
Et je me trompe, ou pour vous j'envisage
Un destin doux, un excellent ménage.
Un tel parti flatte-t-il votre cœur?
Vaut-il pas bien le couvent?

NANINE.

Non, monsieur....
Ce nouveau bien que vous daignez me faire,
Je l'avoûrai, ne peut me satisfaire.
Vous pénétrez mon cœur reconnaissant;
Daignez-y lire, et voyez ce qu'il sent;
Voyez sur quoi ma retraite se fonde.
Un jardinier, un monarque du monde,
Qui pour époux s'offriraient à mes vœux,
Également me déplairaient tous deux.

LE COMTE.

Vous décidez mon sort. Eh bien, Nanine,
Connaissez donc celui qu'on vous destine.
Vous l'estimez; il est sous votre loi;
Il vous adore, et cet époux.... c'est moi.
L'étonnement, le trouble l'a saisie!
Ah! parlez-moi; disposez de ma vie;
Ah! reprenez vos sens trop agités.

NANINE.

Qu'ai-je entendu?

LE COMTE.

Ce que vous méritez.

NANINE.

Quoi! vous m'aimez?.... Ah! gardez-vous de croire
Que j'ose user d'une telle victoire.
Non, monsieur, non, je ne souffrirai pas
Qu'ainsi pour moi vous descendiez si bas;
Un tel hymen est toujours trop funeste.
Le goût se passe, et le repentir reste.
J'ose à vos pieds attester vos aïeux....
Hélas! sur moi ne jetez point les yeux.
Vous avez pris pitié de mon jeune âge;
Formé par vous, ce cœur est votre ouvrage;

Il en serait indigne désormais,
S'il acceptait le plus grand des bienfaits.
Oui, je vous dois des refus. Oui, mon âme
Doit s'immoler.

LE COMTE.

Non, vous serez ma femme.
Quoi! tout à l'heure, ici vous m'assuriez,
Vous l'avez dit, que vous refuseriez
Tout autre époux, fût-ce un prince.

NANINE.

Oui, sans doute,
Et ce n'est pas ce refus qui me coûte.

LE COMTE.

Mais, me haïssez-vous?

NANINE.

Aurais-je fui?
Craindrais-je tant, si vous étiez haï?

LE COMTE.

Ah! ce mot seul a fait ma destinée.

NANINE.

Et que prétendez-vous?

LE COMTE.

Notre hyménée.

NANINE.

Songez....

LE COMTE.

Je songe à tout.

NANINE.

Mais prévoyez....

LE COMTE.

Tout est prévu.

NANINE.

Si vous m'aimez, croyez....

LE COMTE.

Je crois former le bonheur de ma vie.

NANINE.

Vous oubliez....

LE COMTE.

Il n'est rien que j'oublie.
Tout sera prêt, et tout est ordonné....

NANINE.

Quoi! malgré moi, votre amour obstiné....

LE COMTE.

Oui, malgré vous, ma flamme impatiente
Va tout presser pour cette heure charmante.
Un seul instant je quitte vos attraits
Pour que mes yeux n'en soient privés jamais.
Adieu, Nanine, adieu, vous que j'adore.

SCÈNE IV.

NANINE seule.

Ciel, est-ce un rêve? et puis-je croire encore
Que je parvienne au comble du bonheur?
Non, ce n'est pas l'excès d'un tel honneur,
Tout grand qu'il est, qui me plaît et me frappe:
A mes regards tant de grandeur échappe.
Mais épouser ce mortel généreux,
Lui, cet objet de mes timides vœux,
Lui que j'avais tant craint d'aimer, que j'aime,
Lui qui m'élève au-dessus de moi-même!
Je l'aime trop pour pouvoir l'avilir;
Je devrais.... Non, je ne puis plus le fuir;
Non, mon état ne saurait se comprendre.
Moi, l'épouser! quel parti dois-je prendre?
Le ciel pourra m'éclairer aujourd'hui;
Dans ma faiblesse, il m'envoie un appui.
Peut-être même.... Allons; il faut écrire,
Il faut.... par où commencer, et que dire?
Quelle surprise! Écrivons promptement,
Avant d'oser prendre un engagement.
(elle se met à écrire.)

SCÈNE V.

NANINE, BLAISE.

BLAISE.

Ah! la voici. Madame la baronne
En ma faveur vous a parlé, mignonne.
Ouais, elle écrit sans me voir seulement.

NANINE écrivant toujours.

Blaise, bonjour.

BLAISE.

Bonjour est sec vraiment.

NANINE écrivant.

A chaque mot mon embarras redouble;
Toute ma lettre est pleine de mon trouble.

BLAISE.

Le grand génie! elle écrit tout courant;
Qu'elle a d'esprit! et que n'en ai-je autant!
Çà, je disais....

NANINE.

Eh bien?

BLAISE.

Elle m'impose
Par son maintien: devant elle je n'ose
M'expliquer.... là.... tout comme je voudrais:
Je suis venu cependant tout exprès.

NANINE.

Cher Blaise, il faut me rendre un grand service.

BLAISE.

Oh! deux plutôt.

NANINE.

Je te fais la justice
De me fier à ta discrétion,
A ton bon cœur.

BLAISE.

Oh! parlez sans façon :
Car, voyez-vous, Blaise est prêt à tout faire
Pour vous servir; vite, point de mystère.

NANINE.

Tu vas souvent au village prochain,
A Rémival, à droite du chemin?

BLAISE.

Oui.

NANINE.

Pourrais-tu trouver dans ce village
Philippe Hombert?

BLAISE.

Non. Quel est ce visage
Philippe Hombert? je ne connais pas ça.

NANINE.

Hier au soir, je crois qu'il arriva;
Informe-t'en. Tâche de lui remettre,
Mais sans délai, cet argent, cette lettre.

BLAISE.

Oh! de l'argent!

NANINE.

Donne aussi ce paquet;
Monte à cheval pour avoir plus tôt fait :
Pars, et sois sûr de ma reconnaissance.

BLAISE.

J'irais pour vous au fin fond de la France.
Philippe Hombert est un heureux manant;
La bourse est pleine : ah! que d'argent comptant!
Est-ce une dette?

NANINE.

Elle est très-avérée;
Il n'en est point, Blaise, de plus sacrée.
Écoute. Hombert est peut-être inconnu;
Peut-être même il n'est pas revenu.
Mon cher ami, tu me rendras ma lettre,
Si tu ne peux en ses mains la remettre.

BLAISE.

Mon cher ami!

NANINE.

Je me fie à ta foi.

BLAISE.

Son cher ami!

NANINE.

Va, j'attends tout de toi.

SCÈNE VI.

LA BARONNE, BLAISE.

BLAISE.

D'ou diable vient cet argent? quel message!
Il nous aurait aidé dans le ménage.
Allons, elle a pour nous de l'amitié;
Et ça vaut mieux que de l'argent, morgué:
Courons, courons.

(il met l'argent et le paquet dans sa poche : il rencontre la Baronne, et la heurte.)

LA BARONNE.

Eh, le butor!.... arrête.
L'étourdi m'a pensé casser la tête.

BLAISE.

Pardon, madame.

LA BARONNE.

Où vas-tu? que tiens-tu?
Que fait Nanine? As-tu rien entendu?
Monsieur le comte est-il bien en colère?
Quel billet est-ce-là?

BLAISE.

C'est un mystère.
Peste!...

LA BARONNE.

Voyons.

BLAISE.

Nanine gronderait.

LA BARONNE.

Comment dis-tu? Nanine! elle pourrait
Avoir écrit, te charger d'un message!
Donne, ou je romps soudain ton mariage:
Donne, te dis-je.

BLAISE riant.

Oh, oh.

LA BARONNE.

De quoi ris-tu?

BLAISE riant encore.

Ha, ha.

LA BARONNE.

J'en veux savoir le contenu.

(elle décachette la lettre.)

Il m'intéresse, ou je suis bien trompée.

BLAISE riant encore.

Ha, ha, ha, ha, qu'elle est bien attrapée!
Elle n'a là qu'un chiffon de papier;
Moi j'ai l'argent, et je m'en vais payer
Philippe Hombert: faut servir sa maîtresse.
Courons.

SCÈNE VII.

LA BARONNE seule.

Lisons. « Ma joie et ma tendresse
» Sont sans mesure, ainsi que mon bonheur;

» Vous arrivez, quel moment pour mon cœur!
» Quoi! je ne puis vous voir et vous entendre!
» Entre vos bras je ne puis me jeter!
» Je vous conjure au moins de vouloir prendre
» Ces deux paquets; daignez les accepter.
» Sachez qu'on m'offre un sort digne d'envie,
» Et dont il est permis de s'éblouir;
» Mais il n'est rien que je ne sacrifie
» Au seul mortel que mon cœur doit chérir. »
Ouais! Voilà donc le style de Nanine!
Comme elle écrit, l'innocente orpheline!
Comme elle fait parler la passion!
En vérité ce billet est bien bon.
Tout est parfait, je ne me sens pas d'aise.
Ah, ah, rusée, ainsi vous trompiez Blaise,
Vous m'enleviez en secret mon amant;
Vous avez feint d'aller dans un couvent;
Et tout l'argent que le comte vous donne,
C'est pour Philippe Hombert! Fort bien, friponne;
J'en suis charmée, et le perfide amour
Du comte Olban méritait bien ce tour.
Je m'en doutais que le cœur de Nanine
Était plus bas que sa basse origine.

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Venez, venez, homme à grands sentimens,
Homme au-dessus des préjugés du temps,
Sage amoureux, philosophe sensible,
Vous allez voir un trait assez risible.
Vous connaissez sans doute à Remival
Monsieur Philippe Hombert votre rival?

LE COMTE.

Ah! quels discours vous me tenez!

LA BARONNE.

Peut-être
Ce billet-là vous le fera connaître.
Je crois qu'Hombert est un fort beau garçon.

LE COMTE.

Tous vos efforts ne sont plus de saison;
Mon parti pris, je suis inébranlable.
Contentez-vous du tour abominable
Que vous vouliez me jouer ce matin.

LA BARONNE.

Ce nouveau tour est un peu plus malin.
Tenez, lisez. Ceci pourra vous plaire;
Vous connaîtrez les mœurs, le caractère

Du digne objet qui vous a subjugué.
(tandis que le comte lit.)
Tout en lisant il me semble intrigué.
Il a pâli; l'affaire émeut sa bile....
Eh bien, monsieur, que pensez-vous du style?
Il ne voit rien, ne dit rien, n'entend rien:
O le pauvre homme! il le méritait bien.

LE COMTE.

Ai-je bien lu? Je demeure stupide.
O tour affreux! sexe ingrat! cœur perfide!

LA BARONNE.

Je le connais; il est né violent;
Il est prompt, ferme; il va dans un moment
Prendre un parti.

SCÈNE IX.

LE COMTE, LA BARONNE, GERMON.

GERMON.

Voici dans l'avenue
Madame Olban.

LA BARONNE.

La vieille est revenue?

GERMON.

Madame votre mère, entendez-vous?
Est près d'ici, monsieur.

LA BARONNE.

Dans son courroux,
Il est devenu sourd. La lettre opère.

GERMON criant.

Monsieur.

LE COMTE.

Plaît-il?

GERMON haut.

Madame votre mère,
Monsieur.

LE COMTE.

Que fait Nanine en ce moment?

GERMON.

Mais.... elle écrit dans son appartement.

LE COMTE d'un air froid et sec.

Allez saisir ses papiers, allez prendre
Ce qu'elle écrit; vous viendrez me le rendre;
Qu'on la renvoie à l'instant.

GERMON.

Qui, monsieur?

LE COMTE.

Nanine.

GERMON.

Non, je n'aurai pas ce cœur:
Si vous saviez à quel point sa personne
Nous charme tous; comme elle est noble, bonne!

LE COMTE.

Obéissez, ou je vous chasse.

GERMON.

Allons.

(il sort.)

SCÈNE X.

LE COMTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Ah! je respire; enfin nous l'emportons:
Vous devenez un homme raisonnable.
Ah çà, voyez s'il n'est pas véritable
Qu'on tient toujours de son premier état,
Et que les gens dans un certain éclat
Ont un cœur noble, ainsi que leur personne?
Le sang fait tout, et la naissance donne
Des sentimens à Nanine inconnus.

LE COMTE.

Je n'en crois rien; mais soit, n'en parlons plus:
Réparons tout; le plus sage, en sa vie,
A quelquefois ses accès de folie:
Chacun s'égare, et le moins imprudent
Est celui-là qui plus tôt se repent.

LA BARONNE.

Oui.

LE COMTE.

Pour jamais cessez de parler d'elle.

LA BARONNE.

Très-volontiers.

LE COMTE.

Ce sujet de querelle
Doit s'oublier.

LA BARONNE.

Mais, vous, de vos sermens
Souvenez-vous.

LE COMTE.

Fort bien. Je vous entends;
Je les tiendrai.

LA BARONNE.

Ce n'est qu'un prompt hommage
Qui peut ici réparer mon outrage.
Indignement notre hymen différé
Est un affront.

LE COMTE.

Il sera réparé.
Madame, il faut....

LA BARONNE.

Il ne faut qu'un notaire.

LE COMTE.

Vous savez bien.... que j'attendais ma mère.

LA BARONNE.

Elle est ici.

SCÈNE XI.

LA MARQUISE, LE COMTE, LA BARONNE.

LE COMTE *à sa mère.*

MADAME, j'aurais dû....
(*à part.*) (*à sa mère.*)
Philippe Hombert!... Vous m'avez prévenu;
Et mon respect, mon zèle, ma tendresse....
(*à part.*)
Avec cet air innocent, la traîtresse!

LA MARQUISE.

Mais vous extravaguez, mon très-cher fils.
On m'avait dit, en passant par Paris,
Que vous aviez la tête un peu frappée;
Je m'aperçois qu'on ne m'a pas trompée:
Mais ce mal-là....

LE COMTE.

Ciel, que je suis confus!

LA MARQUISE.

Prend-il souvent?

LE COMTE.

Il ne me prendra plus.

LA MARQUISE.

Çà, je voudrais ici vous parler seule.
(*faisant une petite révérence à la baronne.*)
Bonjour, madame.

LA BARONNE *à part.*

Hom! la vieille bégueule!
Madame, il faut vous laisser le plaisir
D'entretenir monsieur tout à loisir.
Je me retire.

(*elle sort.*)

SCÈNE XII.

LA MARQUISE, LE COMTE.

LA MARQUISE *parlant fort vite, et d'un ton de petite vieille babillarde.*

EH bien! monsieur le comte,
Vous faites donc à la fin votre compte
De me donner la baronne pour bru?
C'est sur cela que j'ai vite accouru.
Votre baronne est une acariâtre,
Impertinente, altière, opiniâtre,
Qui n'eut jamais pour moi le moindre égard;
Qui l'an passé, chez la marquise Agard,
En plein souper me traita de bavarde;
D'y plus souper désormais Dieu me garde!
Bavarde, moi! Je sais d'ailleurs très-bien
Qu'elle n'a pas, entre nous, tant de bien:
C'est un grand point, il faut qu'on s'en informe;
Car on m'a dit que son château de l'Orme

A son mari n'appartient qu'à moitié ;
Qu'un vieux procès, qui n'est pas oublié,
Lui disputait la moitié de la terre :
J'ai su cela de feu votre grand-père :
Il disait vrai ; c'était un homme, lui ;
On n'en voit plus de sa trempe aujourd'hui.
Paris est plein de ces petits bouts d'homme,
Vains, fiers, fous, sots, dont le caquet m'assomme ;
Parlant de tout avec l'air empressé,
Et se moquant toujours du temps passé.
J'entends parler de nouvelle cuisine,
De nouveaux goûts ; on crève, on se ruine :
Les femmes sont sans frein, et les maris
Sont des benêts. Tout va de pis en pis.

LE COMTE *relisant le billet.*

Qui l'aurait cru ? Ce trait me désespère.
Eh bien ! Germon ?

SCÈNE XIII.

LA MARQUISE, LE COMTE, GERMON.

GERMON.

Voici votre notaire.

LE COMTE.

Oh ! qu'il attende.

GERMON.

Et voici le papier
Qu'elle devait, monsieur, vous envoyer.

LE COMTE *lisant.*

Donne.... Fort bien. Elle m'aime, dit-elle,
Et par respect me refuse !... Infidèle !
Tu ne dis pas la raison du refus !

LA MARQUISE.

Ma foi, mon fils a le cerveau perclus ;
C'est sa baronne ; et l'amour le domine.

LE COMTE *à Germon.*

M'a-t-on bientôt délivré de Nanine ?

GERMON.

Hélas ! monsieur, elle a déjà repris
Modestement ses champêtres habits,
Sans dire un mot de plainte et de murmure.

LE COMTE.

Je le crois bien.

GERMON.

Elle a pris cette injure
Tranquillement, lorsque nous pleurons tous.

LE COMTE.

Tranquillement ?

LA MARQUISE.

Hem ! de qui parlez-vous ?

GERMON.

Nanine, hélas! madame, que l'on chasse;
Tout le château pleure de sa disgrâce.

LA MARQUISE.

Vous la chassez? je n'entends point cela.
Quoi! ma Nanine? allons, rappelez-la.
Qu'a-t-elle fait ma charmante orpheline?
C'est moi, mon fils, qui vous donnai Nanine.
Je me souviens qu'à l'âge de dix ans
Elle enchantait tout le monde céans.
Notre baronne ici la prit pour elle;
Et je prédis dès lors que cette belle
Serait fort mal, et j'ai très-bien prédit:
Mais j'eus toujours chez vous peu de crédit.
Vous prétendez tout faire à votre tête:
Chasser Nanine est un trait malhonnête.

LE COMTE.

Quoi! seule, à pied, sans secours, sans argent?

GERMON.

Ah! j'oubliais de dire qu'à l'instant
Un vieux bon homme à vos gens se présente:
Il dit que c'est une affaire importante,
Qu'il ne saurait communiquer qu'à vous;
Il veut, dit-il, se mettre à vos genoux.

LE COMTE.

Dans le chagrin où mon cœur s'abandonne,
Suis-je en état de parler à personne?

LA MARQUISE.

Ah! vous avez du chagrin, je le croi;
Vous m'en donnez aussi beaucoup à moi.
Chasser Nanine et faire un mariage
Qui me déplaît! non, vous n'êtes pas sage.
Allez, trois mois ne seront pas passés
Que vous serez l'un de l'autre lassés.
Je vous prédis la pareille aventure
Qu'à mon cousin le marquis de Marmure.
Sa femme était aigre comme verjus;
Mais, entre nous, la vôtre l'est bien plus.
En s'épousant ils crurent qu'ils s'aimèrent;
Deux mois après tous deux se séparèrent;
Madame alla vivre avec un galant,
Fat, petit-maître, escroc, extravagant;
Et monsieur prit une franche coquette,
Une intrigante et friponne parfaite.
Des soupers fins, la petite maison,
Chevaux, habits, maître-d'hôtel fripon,
Bijoux nouveaux pris à crédit, notaires,
Contrats vendus et dettes usuraires:
Enfin, monsieur et madame, en deux ans,

A l'hôpital allèrent tout d'un temps.
Je me souviens encor d'une autre histoire,
Bien plus tragique, et difficile à croire;
C'était...

LE COMTE.

Ma mère, il faut aller dîner.
Venez.... O ciel! ai-je pu soupçonner
Pareille horreur!

LA MARQUISE.

Elle est épouvantable:
Allons, je vais la raconter à table;
Et vous pourrez tirer un grand profit,
En temps et lieu, de tout ce que j'ai dit.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NANINE vêtue en paysanne, GERMON.

GERMON.

Nous pleurons tous en vous voyant sortir.

NANINE.

J'ai tardé trop; il est temps de partir.

GERMON.

Quoi! pour jamais, et dans cet équipage?

NANINE.

L'obscurité fut mon premier partage.

GERMON.

Quel changement! Quoi! du matin au soir!
Souffrir n'est rien, c'est tout que de déchoir.

NANINE.

Il est des maux mille fois plus sensibles.

GERMON.

J'admire encor des regrets si paisibles:
Certes, mon maître est bien mal avisé;
Notre baronne a sans doute abusé
De son pouvoir, et vous fait cet outrage;
Jamais monsieur n'aurait eu ce courage.

NANINE.

Je lui dois tout: il me chasse aujourd'hui;
Obéissons. Ses bienfaits sont à lui,
Il peut user du droit de les reprendre.

GERMON.

A ce trait-là qui diable eût pu s'attendre?
En cet état qu'allez-vous devenir?

NANINE.

Me retirer, long-temps me repentir.

GERMON.

Que nous allons haïr notre baronne!

NANINE.

Mes maux sont grands, mais je les lui pardonne.

GERMON.

Mais que dirai-je au moins de votre part
A notre maître après votre départ?

NANINE.

Vous lui direz que je le remercie
Qu'il m'ait rendu à ma première vie;
Et qu'à jamais sensible à ses bontés,
Je n'oublîrai... rien... que ses cruautés.

GERMON.

Vous me fendez le cœur, et tout à l'heure
Je quitterais pour vous cette demeure;
J'irais partout avec vous m'établir:
Mais monsieur Blaise a su nous prévenir.
Qu'il est heureux! avec vous il va vivre:
Chacun voudrait l'imiter et vous suivre.

NANINE.

On est bien loin de me suivre.... Ah! Germon!
Je suis chassée.... et par qui!....

GERMON.

Le démon
A mis du sien dans cette brouillerie;
Nous vous perdons.... et monsieur se marie.

NANINE.

Il se marie!.... Ah! partons de ce lieu;
Il fut pour moi trop dangereux.... Adieu....
(elle sort.)

GERMON.

Monsieur le comte a l'âme un peu bien dure:
Comment chasser pareille créature!
Elle paraît une fille de bien:
Mais il ne faut pourtant jurer de rien.

SCÈNE II.

LE COMTE, GERMON.

LE COMTE.

Eh bien! Nanine est donc enfin partie?

GERMON.

Oui, c'en est fait.

LE COMTE.

J'en ai l'âme ravie.

GERMON.

Votre âme est donc de fer.

LE COMTE.

Dans le chemin
Philippe Hombert lui donnait-il la main?

GERMON.

Qui? quel Philippe Houbert? Hélas! Nanine,
Sans écuyer, fort tristement chemine,
Et de ma main ne veut pas seulement.

LE COMTE.

Où donc va-t-elle?

GERMON.

Où! mais apparemment
Chez ses amis.

LE COMTE.

A Remival, sans doute?

GERMON.

Oui, je crois bien qu'elle prend cette route.

LE COMTE.

Va la conduire à ce couvent voisin,
Où la baronne allait dès ce matin:
Mon dessein est qu'on la mette sur l'heure
Dans cette utile et décente demeure;
Ces cent louis la feront recevoir.
Va.... garde-toi de laisser entrevoir
Que c'est un don que je veux bien lui faire;
Dis-lui que c'est un présent de ma mère;
Je te défends de prononcer mon nom.

GERMON.

Fort bien; je vais vous obéir.

(il fait quelques pas.)

LE COMTE.

Germon,
A son départ, tu dis que tu l'as vue?

GERMON.

Eh, oui, vous dis-je.

LE COMTE.

Elle était abattue?
Elle pleurait?

GERMON.

Elle fesait bien mieux,
Ses pleurs coulaient à peine de ses yeux:
Elle voulait ne pas pleurer

LE COMTE.

A-t-elle
Dit quelque mot qui marque, qui décèle
Ses sentimens? as-tu remarqué....

GERMON.

Quoi?

LE COMTE.

A-t-elle enfin, Germon, parlé de moi?

GERMON.

Oh oui, beaucoup.

LE COMTE.

Eh bien! dis-moi donc, traître,
Qu'a-t-elle dit?

GERMON.

Que vous êtes son maître;
Que vous avez des vertus, des bontés....
Qu'elle oublira tout.... hors vos cruautés.

LE COMTE.

Va.... mais surtout garde qu'elle revienne.
(Germon sort.)
Germon!

GERMON.

Monsieur.

LE COMTE.

Un mot; qu'il te souvienne,
Si par hasard, quand tu la conduiras,
Certain Hombert venait suivre ses pas,
De le chasser de la belle manière.

GERMON.

Oui, poliment, à grands coups d'étrivière:
Comptez sur moi; je sers fidèlement.
Le jeune Hombert, dites-vous?

LE COMTE.

Justement.

GERMON.

Bon! je n'ai pas l'honneur de le connaître;
Mais le premier que je verrai paraître
Sera rossé de la bonne façon;
Et puis après il me dira son nom.
(il fait un pas et revient.)
Ce jeune Hombert est quelque amant, je gage,
Un beau garçon, le coq de son village.
Laissez-moi faire.

LE COMTE.

Obéis promptement.

GERMON.

Je me doutais qu'elle avait quelque amant;
Et Blaise aussi lui tient au cœur peut-être.
On aime mieux son égal que son maître.

LE COMTE.

Ah! cours, te dis-je.

SCÈNE III.

LE COMTE seul.

Hélas! il a raison,
Il prononçait ma condamnation;
Et moi du coup qui m'a pénétré l'âme
Je me punis; la baronne est ma femme.
Il le faut bien, le sort en est jeté.
Je souffrirai, je l'ai bien mérité.

Ce mariage est au moins convenable.
Notre baronne a l'humeur peu traitable;
Mais, quand on veut, on sait donner la loi.
Un esprit ferme est le maître chez soi.

SCÈNE IV.

LE COMTE, LA BARONNE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

Or ça, mon fils, vous épousez madame?

LE COMTE.

Eh! oui.

LA MARQUISE.

Ce soir elle est donc votre femme?
Elle est ma bru?

LA BARONNE.

Si vous le trouvez bon:
J'aurai, je crois, votre approbation.

LA MARQUISE.

Allons, allons, il faut bien y souscrire;
Mais dès demain chez moi je me retire.

LE COMTE.

Vous retirer! eh! ma mère, pourquoi?

LA MARQUISE.

J'emmènerai ma Nanine avec moi.
Vous la chassez, et moi je la marie;
Je fais la noce en mon château de Brie;
Et je la donne au jeune sénéchal,
Propre neveu du procureur fiscal,
Jean-Roch Souci; c'est lui de qui le père
Eut, à Corbeil, cette plaisante affaire.
De cet enfant je ne puis me passer;
C'est un bijou que je veux enchâsser.
Je vais la marier.... Adieu.

LE COMTE.

Ma mère,
Ne soyez pas contre nous en colère;
Laissez Nanine aller dans le couvent;
Ne changez rien à notre arrangement.

LA BARONNE.

Oui, croyez-nous, madame, une famille
Ne se doit point charger de telle fille.

LA MARQUISE.

Comment? quoi donc!

LA BARONNE.

Peu de chose.

LA MARQUISE.

Mais....

LA BARONNE.

Rien.

LA MARQUISE.

Rien, c'est beaucoup, J'entends, j'entends fort bien.
Aurait-elle eu quelque tendre folie?
Cela se peut, car elle est si jolie :
Je m'y connais : on tente, on est tenté;
Le cœur a bien de la fragilité.
Les filles sont toujours un peu coquettes :
Le mal n'est pas si grand que vous le faites.
Çà, contez-moi, sans nul déguisement,
Tout ce qu'a fait notre charmante enfant.

LE COMTE.

Moi, vous conter?

LA MARQUISE.

Vous avez bien la mine
D'avoir au fond quelque goût pour Nanine;
Et vous pourriez....

SCÈNE V.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, MARIN en bottes.

MARIN.

Enfin, tout est bâclé,
Tout est fini.

LA MARQUISE.

Quoi?

LA BARONNE.

Qu'est-ce?

MARIN.

J'ai parlé
A nos marchands; j'ai bien fait mon message;
Et vous aurez demain tout l'équipage.

LA BARONNE.

Quel équipage?

MARIN.

Oui, tout ce que pour vous
A commandé votre futur époux;
Six beaux chevaux; et vous serez contente
De la berline; elle est bonne, brillante,
Tous les panneaux par Martin sont vernis.
Les diamans sont beaux, très-bien choisis;
Et vous verrez des étoffes nouvelles,
D'un goût charmant.... oh! rien n'approche d'elles.

LA BARONNE au Comte.

Vous avez donc commandé tout cela?

LE COMTE à part.

Oui.... mais pour qui!

MARIN.

Le tout arrivera
Demain matin dans ce nouveau carrosse,
Et sera prêt le soir pour votre noce.
Vive Paris, pour avoir sur-le-champ

Tout ce qu'on veut, quand on a de l'argent!
En revenant j'ai revu le notaire,
Tout près d'ici, griffonnant votre affaire.

LA BARONNE.

Ce mariage a traîné bien long-temps.

LA MARQUISE à part.

Ah! je voudrais qu'il traînât quarante ans.

MARIN.

Dans ce salon j'ai trouvé tout à l'heure
Un bon vieillard qui gémit et qui pleure:
Depuis long-temps il voudrait vous parler.

LA BARONNE.

Quel importun! qu'on le fasse en aller:
Il prend trop mal son temps.

LA MARQUISE.

Pourquoi, madame?
Mon fils, ayez un peu de bonté d'âme;
Et croyez-moi, c'est un mal des plus grands
De rebuter ainsi les pauvres gens.
Je vous ai dit cent fois dans votre enfance
Qu'il faut pour eux avoir de l'indulgence,
Les écouter d'un air affable, doux.
Ne sont-ils pas hommes tout comme nous?
On ne sait pas à qui l'on fait injure;
On se repent d'avoir eu l'âme dure.
Les orgueilleux ne prospèrent jamais.
(a Marin.)
Allez chercher ce bon homme.

MARIN.

J'y vais.
(il sort.)

LE COMTE.

Pardon, ma mère, il a fallu vous rendre
Mes premiers soins, et je suis prêt d'entendre
Cet homme-là malgré mon embarras.

SCÈNE VI.

LE COMTE, LA MARQUISE, LA BARONNE, LE PAYSAN.

LA MARQUISE au paysan.

APPROCHEZ-VOUS, parlez, ne tremblez pas.

LE PAYSAN.

Ah, monseigneur! écoutez-moi de grâce:
Je suis... Je tombe à vos pieds, que j'embrasse;
Je viens vous rendre....

LE COMTE.

Ami, relevez-vous;
Je ne veux point qu'on me parle à genoux;
D'un tel orgueil je suis trop incapable.

Vous avez l'air d'être un homme estimable.
Dans ma maison cherchez-vous de l'emploi?
A qui parlé-je?

LA MARQUISE.

Allons, rassure-toi.

LE PAYSAN.

Je suis, hélas! le père de Nanine.

LE COMTE.

Vous?

LA BARONNE.

Ta fille est une grande coquine.

LE PAYSAN.

Ah! monseigneur, voilà ce que j'ai craint,
Voilà le coup dont mon cœur est atteint:
J'ai bien pensé qu'une somme si forte
N'appartient pas à des gens de sa sorte:
Et les petits perdent bientôt leurs mœurs,
Ils sont gâtés auprès des grands seigneurs.

LA BARONNE.

Il a raison; mais il trompe: et Nanine
N'est point sa fille; elle était orpheline.

LE PAYSAN.

Il est trop vrai: chez de pauvres parens
Je la laissai dès ses plus jeunes ans.
Ayant perdu mon bien avec sa mère,
J'allai servir, forcé par la misère,
Ne voulant pas, dans mon funeste état,
Qu'elle passât pour fille d'un soldat,
Lui défendant de me nommer son père.

LA MARQUISE.

Pourquoi cela? pour moi je considère
Les bons soldats; on a grand besoin d'eux.

LE COMTE.

Qu'a ce métier, s'il vous plaît, de honteux?

LE PAYSAN.

Il est bien moins honoré qu'honorable.

LE COMTE.

Ce préjugé fut toujours condamnable.
J'estime plus un vertueux soldat,
Qui de son sang sert son prince et l'état,
Qu'un important, que sa lâche industrie
Engraisse en paix du sang de la patrie.

LA MARQUISE.

Çà, vous avez vu beaucoup de combats;
Contez-les moi bien tous, n'y manquez pas.

LE PAYSAN.

Dans la douleur, hélas! qui me déchire,
Permettez-moi seulement de vous dire

Qu'on me promit cent fois de m'avancer :
Mais sans appui comment peut-on percer ?
Toujours jeté dans la foule commune,
Mais distingué, l'honneur fut ma fortune.

LA MARQUISE.

Vous êtes donc né de condition ?

LA BARONNE.

Fi, quelle idée !

LE PAYSAN *à la marquise.*

Hélas ! madame, non ;
Mais je suis né d'une honnête famille ;
Je méritais peut-être une autre fille.

LA MARQUISE.

Que vouliez-vous de mieux ?

LE COMTE.

Eh ! poursuivez.

LA MARQUISE.

Mieux que Nanine ?

LE COMTE.

Ah ! de grâce, achevez.

LE PAYSAN.

J'appris qu'ici ma fille fut nourrie,
Qu'elle y vivait bien traitée et chérie.
Heureux alors, et bénissant le ciel,
Vous, vos bontés, votre soin paternel,
Je suis venu dans le prochain village,
Mais plein de trouble et craignant son jeune âge,
Tremblant encor, lorsque j'ai tout perdu,
De retrouver le bien qui m'est rendu.

(*montrant la baronne.*)

Je viens d'entendre, au discours de madame,
Que j'eus raison : elle m'a percé l'âme ;
Je vois fort bien que ces cent louis d'or,
Des diamans, sont un trop grand trésor
Pour les tenir par un droit légitime :
Elle ne peut les avoir eus sans crime.
Ce seul soupçon me fait frémir d'horreur,
Et j'en mourrai de honte et de douleur.
Je suis venu soudain pour vous les rendre ;
Ils sont à vous, vous devez les reprendre ;
Et si ma fille est criminelle, hélas !
Punissez-moi, mais ne la perdez pas.

LA MARQUISE.

Ah ! mon cher fils, je suis toute attendrie.

LA BARONNE.

Ouais ! est-ce un songe, est-ce une fourberie ?

LE COMTE.

Ah ! qu'ai-je fait ?

LE PAYSAN.

(il tire la bourse et le paquet.)

Tenez, monsieur, tenez.

LE COMTE.

Moi les reprendre! ils ont été donnés:
Elle en a fait un respectable usage.
C'est donc à vous qu'on a fait le message?
Qui l'a porté?

LE PAYSAN.

C'est votre jardinier,
A qui Nanine osa se confier.

LE COMTE.

Quoi! c'est à vous que le présent s'adresse?

LE PAYSAN.

Oui, je l'avoue.

LE COMTE.

O douleur! ô tendresse!
Des deux côtés quel excès de vertu!
Et votre nom? Je demeure éperdu.

LA MARQUISE.

Eh! dites donc votre nom : quel mystère!

LE PAYSAN.

Philippe Hombert, de Gatine.

LE COMTE.

Ah! mon père!

LA BARONNE.

Que dit-il là?

LE COMTE.

Quel jour vient m'éclairer!
J'ai fait un crime, il le faut réparer.
Si vous saviez combien je suis coupable!
J'ai maltraité la vertu respectable.

(il va lui-même à un de ses gens.)

Holà! courez.

LA BARONNE.

Eh! quel empressement!

LE COMTE.

Vite un carrosse.

LA MARQUISE.

Oui, madame, à l'instant
Vous devriez être sa protectrice.
Quand on a fait une telle injustice,
Sachez de moi que l'on ne doit rougir
Que de ne pas assez se repentir.
Monsieur mon fils a souvent des lubies,
Que l'on prendrait pour de franches folies;
Mais dans le fond c'est un cœur généreux;
Il est né bon; j'en fais ce que je veux.

Vous n'êtes pas, ma bru, si bienfesante;
Il s'en faut bien.

LA BARONNE.

Que tout m'impatiente!
Qu'il a l'air sombre, embarrassé, rêveur!
Quel sentiment étrange est dans son cœur?
Voyez, monsieur, ce que vous voulez faire.

LA MARQUISE.

Oui, pour Nanine.

LA BARONNE.

On peut la satisfaire
Par des présens.

LA MARQUISE.

C'est le moindre devoir.

LA BARONNE.

Mais moi jamais je ne veux la revoir;
Que du château jamais elle n'approche :
Entendez-vous?

LE COMTE.

J'entends.

LA MARQUISE.

Quel cœur de roche!

LA BARONNE.

De mes soupçons évitez les éclats.
Vous hésitez?

LE COMTE *après un silence.*

Non, je n'hésite pas.

LA BARONNE.

Je dois m'attendre à cette déférence;
Vous la devez à tous les deux, je pense.

LA MARQUISE.

Seriez-vous bien assez cruel, mon fils?

LA BARONNE.

Quel parti prendrez-vous?

LE COMTE.

Il est tout pris.
Vous connaissez mon âme et sa franchise :
Il faut parler. Ma main vous fut promise;
Mais nous n'avions voulu former ces nœuds
Que pour finir un procès dangereux :
Je le termine, et dès l'instant je donne,
Sans nul regret, sans détour j'abandonne
Mes droits entiers et les prétentions
Dont il naquit tant de divisions.
Que l'intérêt encor vous en revienne :
Tout est à vous, jouissez-en sans peine.

Que la raison fasse du moins de nous
Deux bons parens, ne pouvant être époux.
Oublions tout, que rien ne nous aigrisse :
Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

LA BARONNE.

Je m'attendais à ton manque de foi.
Va, je renonce à tes présens, à toi.
Traître, je vois avec qui tu vas vivre,
A quel mépris ta passion te livre.
Sers noblement sous les plus viles lois;
Je t'abandonne à ton indigne choix.

(elle sort.)

SCÈNE VII.

LE COMTE, LA MARQUISE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE.

NON, il n'est point indigne; non, madame;
Un fol amour n'aveugla point mon âme.
Cette vertu qu'il faut récompenser
Doit m'attendrir et ne peut m'abaisser.
Dans ce vieillard ce qu'on nomme bassesse
Fait son mérite; et voilà sa noblesse.
La mienne à moi, c'est d'en payer le prix.
C'est pour des cœurs par eux-même ennoblis,
Et distingués par ce grand caractère,
Qu'il faut passer sur la règle ordinaire :
Et leur naissance, avec tant de vertus,
Dans ma maison n'est qu'un titre de plus.

LA MARQUISE.

Quoi donc? quel titre? et que voulez-vous dire?

SCÈNE VIII.

LE COMTE, LA MARQUISE, NANINE, PHILIPPE HOMBERT.

LE COMTE à sa mère.

Son seul aspect devrait vous en instruire.

LA MARQUISE.

Embrasse-moi cent fois, ma chère enfant.
Elle est vêtue un peu mesquinement :
Mais qu'elle est belle, et comme elle a l'air sage!

NANINE.

(courant entre les bras de Philippe Hombert, après s'être baissée devant la Marquise.)

Ah! la nature a mon premier hommage.
Mon père!

PHILIPPE HOMBERT.

O ciel! ô ma fille! ah, monsieur!
Vous réparez quarante ans de malheur.

LE COMTE.

Oui; mais comment faut-il que je répare
L'indigne affront qu'un mérite si rare,
Dans ma maison, put de moi recevoir?
Sous quel habit revient-elle nous voir!
Il est trop vil, mais elle le décore.
Non, il n'est rien que sa vertu n'honore.
Eh bien, parlez : auriez-vous la bonté
De pardonner à tant de dureté?

NANINE.

Que me demandez-vous? Ah! je m'étonne
Que vous doutiez si mon cœur vous pardonne.
Je n'ai pas cru que vous pussiez jamais
Avoir eu tort après tant de bienfaits.

LE COMTE.

Si vous avez oublié cet outrage,
Donnez-m'en donc le plus sûr témoignage :
Je ne veux plus commander qu'une fois,
Mais jurez-moi d'obéir à mes lois.

PHILIPPE HOMBERT.

Elle le doit, et sa reconnaissance...

NANINE *à son père.*

Il est bien sûr de mon obéissance....

LE COMTE.

J'ose y compter. Oui, je vous avertis
Que vos devoirs ne sont pas tous remplis.
Je vous ai vue aux genoux de ma mère,
Je vous ai vue embrasser votre père;
Ce qui vous reste en des momens si doux....
C'est.... à leurs yeux.... d'embrasser.... votre époux.

NANINE.

Moi!

LA MARQUISE.

Quelle idée! est-il bien vrai?

PHILIPPE HOMBERT.

Ma fille!

LE COMTE *à sa mère.*

Le daignez-vous permettre?

LA MARQUISE.

La famille
Étrangement, mon fils, clabaudera.

LE COMTE.

En la voyant, elle l'approuvera.

PHILIPPE HOMBERT.

Quel coup du sort! non, je ne puis comprendre
Que jusque-là vous prétendiez descendre.

LE COMTE.

On m'a promis d'obéir.... je le veux.

LA MARQUISE.

Mon fils!

LE COMTE.

Ma mère, il s'agit d'être heureux.
L'intérêt seul a fait cent mariages;
Nous avons vu les hommes les plus sages
Ne consulter que les mœurs et le bien :
Elle a les mœurs, il ne lui manque rien;
Et je ferai par goût et par justice
Ce qu'on a fait cent fois par avarice.
Ma mère, enfin terminez ces combats,
Et consentez.

NANINE.

Non, n'y consentez pas;
Opposez-vous à sa flamme.... à la mienne;
Voilà de vous ce qu'il faut que j'obtienne.
L'amour l'aveugle; il le faut éclairer.
Ah! loin de lui, laissez-moi l'adorer.
Voyez mon sort, voyez ce qu'est mon père :
Puis-je jamais vous appeler ma mère?

LA MARQUISE.

Oui, tu le peux, tu le dois; c'en est fait;
Je ne tiens pas contre ce dernier trait;
Il nous dit trop combien il faut qu'on t'aime;
Il est unique aussi-bien que toi-même.

NANINE.

J'obéis donc à votre ordre, à l'amour;
Mon cœur ne peut résister.

LA MARQUISE.

Que ce jour
Soit des vertus la digne récompense,
Mais sans tirer jamais à conséquence.

LA FEMME QUI A RAISON,

COMÉDIE. — 1749.

AVERTISSEMENT des éditeurs de l'édition de Kehl.

Cette petite comédie est un impromptu de société où plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une fête qu'on donna au roi Stanislas, duc de Lorraine, en 1749.

On a trouvé dans les portefeuilles de M. de Voltaire, cette même pièce en un acte : elle ne diffère de celle-ci que par la suppression de quelques scènes et quelques changemens dans la disposition de la pièce. Il a paru inutile de la joindre à cette collection.

PERSONNAGES.

M. DURU.
Mme. DURU.
LE MARQUIS D'OUTREMONT.
DAMIS, fils de M. Duru.
ÉRISE, fille de M. Duru.
M. GRIPON, correspondant de M. Duru.
MARTHE, suivante de Mme. Duru.

La scène est chez Mme. Duru, dans la rue Thévenot, à Paris.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Mme. DURU, LE MARQUIS.

Mme. DURU.

Mais, mon très-cher marquis, comment, en conscience,
Puis-je accorder ma fille à votre impatience
Sans l'aveu d'un époux? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment? Avec trois mots, un bon contrat, un oui :
Rien de plus agréable et rien de plus facile.
A vos commandemens votre fille est docile;
Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour;
Elle a quelque indulgence, et moi beaucoup d'amour :
Pour votre intime ami dès long-temps je m'affiche;
Je me crois honnête homme, et je suis assez riche.
Nous vivons fort gaîment, nous vivrons encor mieux,
Et nos jours, croyez-moi, seront délicieux.

Mme. DURU.

D'accord; mais mon mari?

LE MARQUIS.

Votre mari m'assomme.
Quel besoin avons-nous du conseil d'un tel homme?

Mme. DURU.

Quoi ! pendant son absence !....

LE MARQUIS.

Ah ! les absens ont tort.
Absent depuis douze ans, c'est comme à peu près mort.
Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie,
C'est pour vous amasser, avec sa ladrerie,
Un bien que vous savez dépenser noblement :
Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;
Mais je le tiens pour mort aussitôt qu'il s'avise
De vouloir disposer de la charmante Érise.
Celle qui la forma doit en prendre le soin;
Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
Pardonnez....

Mme. DURU.

Je suis bonne, et vous devez connaître
Que pour monsieur Duru, mon seigneur et mon maître,
Je n'ai pas un amour aveugle et violent.
Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément ;
Mais je lui dois respect et quelque obéissance.

LE MARQUIS.

Eh ! mon Dieu, point du tout ; vous vous moquez, je pense.
Qui ? vous ! vous du respect pour un monsieur Duru ?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes demoiselle ; et quand l'adversité,
Malgré votre mérite et votre qualité,
Avec monsieur Duru vous fit en bien commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce monsieur faire beaucoup d'honneur ;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur
De souffrir qu'il joignît avec rude manière
A vos tendres appas sa personne grossière.
Voulez-vous pas encore aller sacrifier
Votre charmante Érise au fils d'un usurier,
De ce monsieur Gripon, son très-digne compère ?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire :
Il l'avait fort à cœur, et, par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclure aujourd'hui.

Mme. DURU.

Ne plaisantez pas tant ; il m'en écrit encore,
Et de son plein-pouvoir dans sa lettre il m'honore.

LE MARQUIS.

Eh ! de ce plein-pouvoir que ne vous servez-vous
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux ?

Mme. DURU.

Hélas ! à vos désirs je voudrais condescendre ;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre :

J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;
J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
Cet établissement de deux enfans que j'aime.
Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême;
Mais, tout Gripon qu'il est, il le faut ménager,
Écrire encor dans l'Inde, examiner, songer.

LE MARQUIS.

Oui, voilà des raisons, des mesures commodes,
Envoyer publier des bans aux antipodes,
Pour avoir dans trois ans un refus clair et net.
De votre cher mari je ne suis pas le fait.
Du seul nom de marquis sa grosse âme étonnée
Croirait voir sa maison au pillage donnée.
Il aime fort l'argent, il connaît peu l'amour.
Au nom du cher objet qui de vous tient le jour,
De la vive amitié qui m'attache à sa mère,
De cet amour ardent qu'elle voit sans colère,
Daignez former, madame, un si tendre lien;
Ordonnez mon bonheur, j'ose dire le sien.
Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mme. DURU.

Oh çà, vous aimez donc ma fille à la folie?

LE MARQUIS.

Si je l'adore, ô ciel! pour combler mon bonheur,
Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
Vous aurez quatre enfans, qui, d'une âme soumise,
D'un cœur toujours à vous...

SCÈNE II.

Mme. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE.

LE MARQUIS.

Ah! venez, belle Érise,
Fléchissez votre mère et daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mme. DURU.

Quel rocher! vous voyez un homme ici, ma fille,
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu,
Le rendant importun, ne vous déplaise un peu.

ÉRISE.

Oh! non; ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire,
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mme. DURU.

Je ne commande point.

ÉRISE.

Pardonnez-moi, ma mère;
Vous l'avez commandé, mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.
Nous sommes deux ici contre vous. Ah! madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, et vous ne voudrez point
Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.
(à Érise.)
Parlez donc, aidez-moi. Qu'avez-vous à sourire?

ÉRISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire;
J'aurais peur d'être trop de votre sentiment;
Et j'en ai dit, me semble, assez honnêtement.

Mme. DURU.

Je vois, mes chers enfans, qu'il est fort nécessaire
De conclure au plus tôt cette importante affaire.
C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux;
Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux.
Mais mon mari!

LE MARQUIS.

Toujours son mari! sa faiblesse
De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ÉRISE.

Il est mon père.

SCÈNE III.

Mme. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS.

DAMIS.

Ah! ah! l'on parle donc ici
D'hyménée et d'amour? Je veux m'y joindre aussi.
Votre bonté pour moi ne s'est point démentie;
Ma mère me mettra, je crois, de la partie.
Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur;
Je compte absolument jouir de cet honneur,
Non point par vanité, mais par tendresse pure;
Je l'aime éperdument, et mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous, je suis homme à perdre la raison;
Enfin, c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une noce, après tout, suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour:
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume,
Par un seul mot, ma mère, et contre la coutume,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous;
Et vous serez, ma mère, heureuse autant que nous.

LE MARQUIS.

Je répons de ma sœur, je répons de moi-même;
Mais madame balance, et c'est en vain qu'on aime.

ÉRISE.

Ah! vous êtes si bonne! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur?

Son amour est si vrai, si pur, si raisonnable!
Vous l'aimez; voulez-vous le rendre misérable?

DAMIS.

Désespérerez-vous, par tant de cruautés,
Une fille toujours souple à vos volontés?
Elle aime tout de bon, et je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

ÉRISE.

Je connais bien mon frère, et j'ai lu dans son cœur;
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi j'obéirai sans réplique à ma mère.

DAMIS.

Je parle pour ma sœur.

ÉRISE.

Je parle pour mon frère.

LE MARQUIS.

Moi je parle pour tous.

Mme. DURU.

Écoutez donc tous trois.
Vos amours sont charmans, et vos goûts sont mon choix:
Je sens combien m'honore une telle alliance;
Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
Nous serons tous contens, ou bien je ne pourrai:
J'ai donné ma parole et je vous la tiendrai.

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, ensemble.

Ah!

Mme. DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Toujours des mais! vous allez encor dire
Mais mon mari.

Mme. DURU.

Sans doute.

ÉRISE.

Ah! quels coups!

DAMIS.

Quel martyre!

Mme. DURU.

Oh! laissez-moi parler. Vous saurez, mes enfans,
Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
Je dois tout aux bons soins de votre honoré père:
Sa fortune déjà commençait à se faire;
Il eut l'art d'amasser et de garder du bien,
En travaillant beaucoup et ne dépensant rien.
Il me recommanda, quand il quitta la France,
De fuir toujours le monde et surtout la dépense.
J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever;
Malgré moi, le beau monde est venu me trouver.
Au fond d'un galetas il reléguait ma vie,

Et plus honnêtement je me suis établie.
Il voulait que son fils, en bonnet, en rabat,
Traînât dans le palais la robe d'avocat:
Au régiment du roi je le fis capitaine.
Il prétend aujourd'hui, sous peine de sa haine,
Que de monsieur Gripon et la fille et le fils
Par un beau mariage avec nous soient unis.
Je l'empêcherai bien, j'y suis fort résolue.

DAMIS.

Et nous aussi.

Mme. DURU.

Je crains quelque déconvenue,
Je crains de mon mari le courroux véhément.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien de loin.

Mme. DURU.

Son cher correspondant,
Maître Isaac Gripon, d'une âme fort rebourse,
Ferme, depuis un an, les cordons de sa bourse.

DAMIS.

Il vous en reste assez.

Mme. DURU.

Oui; mais j'ai consulté...

LE MARQUIS.

Hélas! consultez-nous.

Mme. DURU.

Sur la validité
D'une telle démarche; et l'on dit qu'à votre âge
On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,
Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde:
Mais, quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, et quand? dès aujourd'hui.

SCÈNE IV.

Mme. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, MARTHE.

MARTHE.

Voila monsieur Gripon qui veut forcer la porte;
Il vient pour un grand cas, dit-il, qui vous importe.
Ce sont ses propres mots. Faut-il qu'il entre?

Mme. DURU.

Hélas!
Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.

SCÈNE V.

Mme. DURU, LE MARQUIS, ÉRISE, DAMIS, M. GRIPON, MARTHE.

Mme. DURU.

Si tard, monsieur Gripon, quel sujet vous attire ?

M. GRIPON.

Un bon sujet.

Mme. DURU.

Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh! vraiment oui. Voici
L'ordre de votre père, et je le porte ici.
Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre ;
Ils le seront du moins, et sans beaucoup attendre.
Lisez.

(il lui donne une lettre.)

Mme. DURU.

L'ordre est très-net ; que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef
Obéir sans réplique, et tout bâcler en bref.
Il reviendra bientôt ; et même, par avance,
Son commis vient régler des comptes d'importance.
J'ai peu de temps à perdre ; ayez la charité
De dépêcher la chose avec célérité.

Mme. DURU.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ÉRISE ensemble.

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS à M. Gripon.

De nos communs désirs il faut presser l'effet.
Ah! que de cet hymen mon cœur est satisfait!

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaise,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais.... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur
De votre ami Duru, de toute la famille,
De madame sa femme, et surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi !...
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,
Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ÉRISE.

Quoi ! si tôt ?

Mme. DURU.

Sans donner le temps de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, et sans les présenter ?
C'est pousser avec nous vivement votre pointe.

M. GRIPON.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevu son conjoint.

Mme. DURU.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi mère, et qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille et voir un peu mon gendre.

M. GRIPON.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mme. DURU.

Les aimables enfans !

DAMIS.

Oh ! monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. GRIPON.

Pour ma Phlipotte ?

DAMIS.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens et m'a donné son cœur.

M. GRIPON.

On ne t'a rien donné : je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'âme si tendre.
(à Érise.)
Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

ÉRISE.

Je dis la même chose, et je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. GRIPON.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

LE MARQUIS.

Je vous jure qu'il l'est.

M. GRIPON.

Oh! quel original!
L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie,
Un peu moins de la fête et des gens qu'on marie.
(le Marquis lui fait des grandes révérences.)
(à Mme. Duru.)
Or çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le futur, la future.
Vous aurez deux enfans, souples, respectueux,
Grands ménagers; enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mme. DURU.

C'est une bagatelle, et mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, et sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

DAMIS.

J'aime déjà leur grâce et simple et naturelle.

ÉRISE.

Leur bon sens, dont leur père est le parfait modèle.

LE MARQUIS.

Je leur crois bien du goût.

M. GRIPON.

Ils n'ont rien de cela.
Que diable ici fait-on de ce beau monsieur-là?
(à Mme. Duru)
A demain donc, madame; une noce frugale
Préparera sans bruit l'union conjugale.
Il est tard, et le soir jamais nous ne sortons.

DAMIS.

Eh! que faites-vous donc vers le soir?

M. GRIPON.

Nous dormons.
On se lève avant jour; ainsi fait votre père:
Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.
Soyez sobre, attentif à placer votre argent;
Ne donnez jamais rien et prêtez rarement.
Demain de grand matin je reviendrai, madame.

Mme. DURU.

Pas si matin.

LE MARQUIS.

Allez, vous nous ravissez l'âme.

M. GRIPON.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétends
Que l'ami du logis déniche de céans.
Adieu.

MARTHE l'arrêtant par le bras.

Monsieur, un mot.

M. GRIPON.

Eh quoi ?

MARTHE.

Sans vous déplaire,
Peut-on vous proposer une excellente affaire ?

M. GRIPON.

Proposez.

MARTHE.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille et Phlipot votre fils ?

M. GRIPON.

Oui.

MARTHE.

L'on donne une dot en pareille aventure.

M. GRIPON.

Pas toujours.

MARTHE.

Vous pourriez, et je vous en conjure,
Partager par moitié vos généreux présens.

M. GRIPON.

Comment ?

MARTHE.

Payez la dot et gardez vos enfans.

M. GRIPON.

Madame, il nous faudra chasser cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plaît pas plus qu'elle.
il s'en va, et tout le monde lui fait la révérence.)

SCÈNE VI.

Mme. DURU, ÉRISE, DAMIS, LE MARQUIS, MARTHE.

MARTHE.

Eh bien ! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

DAMIS.

Madame, vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

LE MARQUIS.

Contre nos ennemis formons vite un traité
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame, on vous y force, et tout vous autorise,
Et c'est le sentiment de la charmante Érise.

ÉRISE.

Je me flatte toujours d'être de votre avis.

DAMIS.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain qui tous nous inquiète,
En revenant demain, trouve la noce faite.

Mme. DURU.

Mais....

LE MARQUIS.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous, madame, ou nous sommes perdus.

Mme. DURU.

Le péril est pressant, et je suis bonne mère;
Mais.... à qui pourrons-nous recourir?

MARTHE.

Au notaire,
A la noce, à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le notaire du coin,
D'ordonner le souper, de mander la musique :
S'il est quelque autre usage admis dans la pratique,
Je ne m'en mêle pas.

DAMIS.

Elle a grande raison,
Et je veux que demain maître Isaac Gripon
Trouve, en venant ici, peu de choses à faire.

ÉRISE.

J'admire vos conseils et celui de mon frère.

Mme. DURU.

C'est votre avis à tous?

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS, ensemble.

Oui, ma mère.

Mme. DURU.

Fort bien.
Je puis vous assurer que c'est aussi le mien.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment! dans ce logis est-on fou, mon garçon?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison?
Quoi! deux tables encore impudemment dressées!
Des débris d'un festin, des chaises renversées,
Des laquais étendus ronflant sur le plancher,
Et quatre violons, qui, ne pouvant marcher,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue!
N'es-tu pas tout honteux?

DAMIS.

Non; mon âme est émue
D'un sentiment si doux, d'un si charmant plaisir,
Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux! que diable veux-tu dire?

DAMIS.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joie, un transport inouï.
A peine hier au soir sortîtes-vous d'ici,
Que, livrés par avance au lien qui nous presse,
Après un long souper, la joie et la tendresse
Préparant à l'envi le lien conjugal,
Nous avons, cette nuit, ici donné le bal.

M. GRIPON.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.
Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.
Cette vie à ton père à coup sûr déplaira;
Et que feras-tu donc quand on te marîra?

DAMIS.

Ah! si vous connaissiez cette ardeur vive et pure,
Ces traits, ces feux sacrés l'âme de la nature,
Cette délicatesse et ces ravissemens,
Qui ne sont bien connus que des heureux amans!
Si vous saviez....

M. GRIPON.

Je sais que je ne puis comprendre
Rien de ce que tu dis.

DAMIS.

Votre cœur n'est point tendre.
Vous ignorez les feux dont je suis consumé.
Mon cher monsieur Gripon, vous n'avez point aimé.

M. GRIPON.

Si fait, si fait.

DAMIS.

Comment! Vous aussi? vous?

M. GRIPON.

Moi-même.

DAMIS.

Vous concevez donc bien l'emportement extrême,
Les douceurs....

M. GRIPON.

Eh! oui, oui, j'ai fait, à ma façon,
L'amour, un jour ou deux, à madame Gripon:
Mais cela n'était pas comme ta belle flamme,
Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

DAMIS.

Je le crois bien; enfin, vous me le pardonnez?

M. GRIPON.

Oui-dà, quand les contrats seront faits et signés.
Allons, avec ta mère il faut que je m'abouche;
Finissons tout.

DAMIS.

Ma mère en ce moment se couche.

M. GRIPON.

Quoi! ta mère?

DAMIS.

Approuvant le goût qui nous conduit,
Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. GRIPON.

Ta mère est folle.

DAMIS.

Non, elle est très-respectable,
Magnifique avec goût, douce, tendre, adorable.

M. GRIPON.

Écoute; il faut ici te parler clairement.
Nous attendons ton père; il viendra promptement;
Et déjà son commis arrive en diligence
Pour régler sa recette ainsi que la dépense.
Il sera très-fâché du train qu'on fait ici;
Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.
C'est dans un autre esprit que Phlipotte est nourrie;
Elle a trente-sept ans, fille honnête, accomplie,
Qui, seule avec mon fils, compose ma maison;
L'été sans éventail, et l'hiver sans manchon,
Blanchit, repasse, coud, compte comme Barème,
Et sait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle, afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant et ma fille est bien née :
Mais, crois-moi, ta cervelle est un peu mal tournée;
Il faut que la maison soit sur un autre pied.
Dis-moi, ce grand flandrin qui m'a tant ennuyé,
Qui toujours de côté me fait la révérence,
Vient-il ici souvent?

DAMIS.

Oh! fort souvent.

M. GRIPON.

Je pense
Que pour cause il est bon qu'il ne revienne plus.

DAMIS.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. GRIPON.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon, et j'espère
Morigéner bientôt cette tête légère;
Mais surtout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour, et le matin en soir.

DAMIS.

Ne craignez rien.

M. GRIPON.

Eh bien, où vas-tu?

DAMIS.

Satisfaire
Le plus doux des devoirs et l'ardeur la plus chère.

M. GRIPON.

Il brûle pour Phlipotte.

DAMIS.

Après avoir dansé,
Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, monsieur, je vais. .. me coucher.... Je me flatte
Que ma passion, vive autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je serai long-temps éveillé par l'amour.

(il l'embrasse.)

SCÈNE II.

M. GRIPON seul.

Les romans l'ont gâté; sa tête est attaquée;
Mais celle de son père est bien plus détraquée.
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela? quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et.... mais voici monsieur qui vient dans son logis.

SCÈNE III.

M. DURU, M. GRIPON.

M. DURU.

Quelle réception! après douze ans d'absence!
Comme tout se corrompt, comme tout change en France!

M. GRIPON.

Bonjour, compère.

M. DURU.

O ciel!

M. GRIPON.

Il ne me répond point.
Il rêve.

M. DURU.

Quoi! ma femme infidèle à ce point!
A quel horrible luxe elle s'est emportée!
Cette maison, je crois, du diable est habitée;
Et j'y mettrais le feu, sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-temps seul, c'est signe de démence.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien,
Au bout de trente jours vous ne retrouvez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire:
M'en voilà bien payé: que résoudre? que faire?
Je suis assassiné, confondu, ruiné.

M. GRIPON.

Bonjour, compère. Eh bien, vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui, je le crois, il est fort triste de vieillir;
On a bien moins de temps pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur, plus de règle, et les lois violées!

M. GRIPON.

Je n'ai violé rien, les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux et bons papiers,
Trois cent deux mille francs dix-huit sous neuf deniers.
Revenez-vous bien riche?

M. DURU.

Oui.

M. GRIPON.

Moquez-vous du monde.

M. DURU.

Oh! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus; le voilà.

(il montre son portefeuille.)

Je suis outré, perdu.

M. GRIPON.

Quoi! n'est-ce que cela?
Il faut se consoler.

M. DURU.

Ma femme me ruine.
Vous voyez quel logis et quel train. La coquine!....

M. GRIPON.

Sois le maître chez toi, mets-la dans un couvent.

M. DURU.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds, tous ivres de la veille;
Un portier à moustache armé d'une bouteille,
Qui, me voyant passer, m'invite en bégayant
A venir déjeuner dans son appartement.

M. GRIPON.

Chasse tous ces coquins.

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là, compère,
Sont nos vrais ennemis, dévorent notre bien;
Et pour vivre à son aise, il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné; cela me perce l'âme.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encore un peu, de rester inconnu?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah, le maudit ménage!
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage?

M. GRIPON.

Oh! fort bien : sur ce point nous serons tous contens;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis?

M. GRIPON.

De la peine? au contraire;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément;
Et ta fille déjà brûle, sur ma parole,
Pour mon petit Gripon.

M. DURU.

Du moins cela console.
Nous mettrons ordre au reste.

M. GRIPON.

Oh! tout est résolu,
Et cette après-midi l'hymen sera conclu.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Oh! parbleu, ta femme est ton affaire.
Je te donne une bru charmante et ménagère :
J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou;
Et nous les marîrons sans leur donner un sou.

M. DURU.

Fort bien.

M. GRIPON.

L'argent corrompt la jeunesse volage.
Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. DURU.

Mais, ma femme?

M. GRIPON.

Fais-en tout ce qu'il te plaira.

M. DURU.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra,
Quel air aura ma femme.

M. GRIPON.

Et pourquoi? que t'importe?

M. DURU.

Voir.... là.... si la nature est au moins assez forte,

Si le sang parle assez dans ma fille et mon fils
Pour reconnaître en moi le maître du logis.

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras, tu te feras connaître.
Est-ce que le sang parle? et ne dois-tu pas être
Honnêtement content quand, pour comble de biens,
Tes dociles enfans vont épouser les miens?
Adieu : j'ai quelque dette active et d'importance,
Qui devers le midi demande ma présence;
Et je reviens, compère, après un court dîner,
Moi, ma fille et mon fils, pour conclure et signer.

SCÈNE IV.

M. DURU seul.

Les affaires vont bien; quant à ce mariage,
J'en suis fort satisfait; mais quant à mon ménage,
C'est un scandale affreux et qui me pousse à bout.
Il faut tout observer, découvrir tout, voir tout.
(on sonne.)
J'entends une sonnette et du bruit; on appelle.

SCÈNE V.

M. DURU, MARTHE à la porte.

M. DURU.

Oh! quelle est cette jeune et belle demoiselle
Qui va vers cette porte? elle a l'air bien coquet.
Est-ce ma fille? Mais.... j'en ai peur : en effet,
Elle est bien faite au moins, passablement jolie,
Et cela fait plaisir. Écoutez, je vous prie;
Où courez-vous si vite, aimable et chère enfant?

MARTHE.

Je vais chez ma maîtresse, en son appartement.

M. DURU.

Quoi! vous êtes suivante? et de qui, ma mignonne?

MARTHE.

De madame Duru.

M. DURU à part.

Je veux de la friponne
Tirer quelque parti, m'instruire, si je puis.
Écoutez.

MARTHE.

Quoi, monsieur?

M. DURU.

Savez-vous qui je suis

MARTHE.

Non; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. DURU.

Je suis l'intime ami de monsieur votre maître,
Et de monsieur Gripon. Je puis très-aisément
Vous faire ici du bien, même en argent comptant.

MARTHE.

Vous me ferez plaisir. Mais, monsieur, le temps presse;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. DURU.

Se coucher quand il est neuf heures du matin?

MARTHE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Quelle vie et quel horrible train!

MARTHE.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue;
Après le jeu l'on danse, et puis on dort.

M. DURU.

J'avoue
Que vous me surprenez; je ne m'attendais pas
Que madame Duru fît un si beau fracas.

MARTHE.

Quoi! cela vous surprend, vous bonhomme, à votre âge?
Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari;
Et, quand on tient maison, chacun en use ainsi.

M. DURU.

Mignonne, ces discours me font peine à comprendre;
Qu'est-ce tenir maison?

MARTHE.

Faut-il tout vous apprendre?
D'où diable venez-vous?

M. DURU.

D'un peu loin.

MARTHE.

Je le voi.
Vous me paraissez neuf, quoique antique.

M. DURU.

Ma foi,
Tout est neuf à mes yeux. Ma petite maîtresse,
Vous tenez donc maison?

MARTHE.

Oui.

M. DURU.

Mais de quelle espèce?
Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plait?

MARTHE.

De quoi vous mêlez-vous?

M. DURU.

J'y prends quelque intérêt.

MARTHE.

Vous, monsieur?

M. DURU. (à part.)

Oui, moi-même. Il faut que je hasarde
Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde;
Ce n'est pas sans regret; mais essayons enfin.
(haut.)
Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

MARTHE.

Grand merci.

M. DURU.

Méritez un tel effort, ma belle;
C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle
Pour le patron d'ici, le bon monsieur Duru,
Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.
Quelque amant, entre nous, a, pendant son absence,
Produit tous ces excès avec cette dépense?

MARTHE.

Quelque amant! vous osez attaquer notre honneur?
Quelque amant! A ce trait, qui blesse ma pudeur,
Je ne sais qui me tient que mes mains appliquées
Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.
Quelque amant! dites-vous?

M. DURU.

Eh! pardon.

MARTHE.

Apprenez
Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez
Dans ce que fait madame.

M. DURU.

Eh! mais...

MARTHE.

Elle est trop bonne,
Trop sage, trop honnête et trop douce personne;
Et vous êtes un sot avec vos questions...
(on sonne.)
J'y vais... un impudent, un rôdeur de maisons...
(on sonne.)
Tout à l'heure... un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles...
(on sonne.)
Eh, j'y cours... un vieux fou que la main que voilà
(on sonne.)
Devrait punir cent fois.... L'on y va, l'on y va.

SCÈNE VI.

M. DURU seul.

Je ne sais si je dois en croire sa colère;
Tout ici m'est suspect; et sur ce grand mystère
Les femmes ont juré de ne parler jamais;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits;
Et toutes, se liguant pour nous en faire accroire,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.

Non, je n'entrerai point; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je? un beau monsieur sortant de chez ma femme!
Ah! voilà comme on tient maison!

SCÈNE VII.

M. DURU, LE MARQUIS sortant de l'appartement de Mme. Duru, et lui parlant tout haut.

LE MARQUIS.

Adieu, madame.
Ah! que je suis heureux!

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu, jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor? Fort bien.
Comme de la maison je vois ici deux maîtres,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres.
On ne me connaît pas; gardons-nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle, je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.
Volets fermés, au lit, rendez-vous, porte close;
La suivante à mon nez complice de la chose!

LE MARQUIS.

Quel est cet homme-là qui jure entre ses dents?

M. DURU.

Mon fait est net et clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M. DURU.

J'aurais mieux fait, ma foi, de rester à Surate
Avec tout mon argent. Ah traître! ah scélérate!

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc, monsieur, qui parlez seul ainsi?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi, mon ami?

M. DURU.

Monsieur Duru, peut-être,
Ne serait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui, mécontent de moi? Qui vous a dit cela?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce monsieur Duru-là,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes,
Le connaissez-vous?

LE MARQUIS.

Non : il est aux antipodes,
Dans les Indes, je crois, cousu d'or et d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort madame?

LE MARQUIS.

Apparemment
Sa bonté m'est toujours précieuse et nouvelle,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection,
Parlez, j'ai du crédit, je crois, dans la maison.

M. DURU.

Je le vois.... De monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE MARQUIS.

Ma foi, de ces gens-là je ne me mêle guères.
Soyez le bienvenu; prenez surtout le soin
D'apporter quelque argent, dont nous avons besoin.
Bonsoir.

M. DURU à part.

J'enfermerai dans peu ma chère femme.
(au marquis.)
Que l'enfer.... Mais, monsieur, qui gouvernez madame,
La chambre de sa fille est-elle près d'ici?

LE MARQUIS.

Tout auprès, et j'y vais. Oui, l'ami, la voici.
(il entre chez Érise et ferme la porte.)

M. DURU.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille :
Il sort de chez ma femme et s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir, et je succombe enfin.
Justice! je suis mort.

SCÈNE VIII.

M. DURU, LE MARQUIS revenant avec ÉRISE.

ÉRISE.

Eh! mon Dieu, quel lutin,
Quand on va se coucher, tempête à cette porte?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte?

LE MARQUIS.

Faites donc moins de bruit; ne vous a-t-on pas dit
Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit?
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne puis plus rien dire.
Je suffoque.

ÉRISE.

Quoi donc?

M. DURU.

Est-ce un rêve, un délire?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste ciel! et comment son frère l'avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe,
Sans plaider?

ÉRISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie?

LE MARQUIS.

Je ne sais; il paraît qu'il est extravagant;
Votre père, dit-il, l'a pris pour son agent.

ÉRISE.

D'où vient que cet agent fait tant de tintamarre?

LE MARQUIS.

Ma foi, je n'en sais rien; cet homme est si bizarre!

ÉRISE.

Est-ce que mon mari, monsieur, vous a fâché?

M. DURU.

Son mari!... J'en suis quitte encore à bon marché.
C'est là votre mari?

ÉRISE.

Sans doute, c'est lui-même.

M. DURU.

Lui? le fils de Gripon?

ÉRISE.

C'est mon mari, que j'aime.
A mon père, monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez-lui bien les nœuds dont nous sommes serrés.

M. DURU.

Que la fièvre le serre!

LE MARQUIS.

Ah! daignez condescendre!...

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien! je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

M. DURU.

De quand?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU regardant le marquis.

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur sait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru?
Serait-il point aussi marié lui?

ÉRISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment-ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur?

LE MARQUIS.

Oui, monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.
Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.
C'est un homme occupé toujours du denier dix,
Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis
Il avait l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux et l'âge
Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait?

ÉRISE.

Oui, monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur:
N'avez-vous donc pas vu les débris de la noce?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce,
D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

LE MARQUIS.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité;
Cela serait criant.

M. DURU.

Oh! la faute est légère.
Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère,
Que la noce n'ait pas horriblement coûté,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraissez d'ailleurs un homme assez aimable.

ÉRISE.

Oh! très-fort.

M. DURU.

Votre sœur est-elle aussi passable?

LE MARQUIS.

Elle vaut cent fois mieux.

M. DURU.

Si la chose est ainsi,
Monsieur Duru pourrait excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa femme, et pour cause....

ÉRISE.

Ah! gardez-vous-en bien, monsieur; elle repose.
Elle est trop fatiguée; elle a pris tant de soins...

M. DURU.

Je m'en vais donc parler à son fils?

ERISE.

Encor moins.

LE MARQUIS.

Il est trop occupé.

M. DURU.

L'aventure est fort bonne.
Ainsi dans ce logis je ne puis voir personne?

LE MARQUIS.

Il est de certains cas où des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait; je vais avec madame
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme.
Écrivez à son père un détail si charmant.

ÉRISE.

Marquez-lui mon respect et mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement! Je ne sais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire.
Quelle éveillée!

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir,
Et soupez avec nous.

ÉRISE.

Bonjour, jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCÈNE IX.

M. DURU, MARTHE.

M. DURU seul.

Mais Gripon le compère
S'est bien pressé, sans moi, de finir cette affaire!
Quelle fureur de noce a saisi tous nos gens!
Tous quatre à s'arranger sont un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive; et tout le monde à l'instant se marie.
Il reste en vérité, pour compléter ceci,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons sans plus tarder. Ma femme! holà, qu'on m'ouvre.
(il heurte.)
Ouvrez, vous dis-je; il faut qu'enfin tout se découvre.

MARTHE derrière la porte.

Paix, paix, l'on n'entre point.

M. DURU.

Oh! je veux, malgré toi,
Suivante impertinente, entrer enfin chez moi.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

M. DURU seul.

J'ai beau frapper, crier, courir dans ce logis,
De ma femme à mon gendre et du gendre à mon fils;
On répond en ronflant. Les valets, les servantes,
Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans
Si vite mariés, sont au lit trop long-temps.
Et ma femme! ma femme! oh! je perds patience.
Ouvrez, morbleu.

SCÈNE II.

M. DURU, M. GRIPON tenant le contrat et une écritoire à la main.

M. GRIPON.

Je viens signer notre alliance.

M. DURU.

Comment! signer?

M. GRIPON.

Sans doute, et vous l'avez voulu.
Il faut conclure tout.

M. DURU.

Tout est assez conclu.
Vous radotez.

M. GRIPON.

Je viens pour consommer la chose.

M. DURU.

La chose est consommée.

M. GRIPON.

Oh! oui : je me propose
De produire au grand jour ma Phlipotte et Phlipot.
Ils viennent.

M. DURU.

Quels discours!

M. GRIPON.

Tout est prêt en un mot.

M. DURU.

Morbleu, vous vous moquez; tout est fait.

M. GRIPON.

Çà, compère,
Votre femme est instruite et prépare l'affaire.

M. DURU.

Je n'ai point vu ma femme; elle dort, et mon fils
Dort avec votre fille, et mon gendre au logis
Avec ma fille dort, et tout dort. Quelle rage
Vous a fait cette nuit presser ce mariage?

M. GRIPON.

Es-tu devenu fou?

M. DURU.

Quoi! mon fils ne tient pas
A présent dans son lit Phlipotte et ses appas?
Les noces, cette nuit, n'auraient pas été faites?

M. GRIPON.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes,
Elle s'habille en hâte; et mon fils son cadet,
Pour épargner les frais, met le contrat au net.

M. DURU.

Juste ciel! quoi! ton fils n'est pas avec ma fille?

M. GRIPON.

Non, sans doute.

M. DURU.

Le diable est donc dans ma famille!

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah, fripons! femme indigne du jour,
Vous payerez bien cher ce détestable tour!
Lâches, vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Approfondissons tout; je prétends tout connaître :
Fais descendre mon fils; va, compère, dis-lui
Qu'un ami de son père arrivé d'aujourd'hui,
Vient lui parler d'affaire et ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre;
Il faut un commissaire; il faut verbaliser;
Il faut venger Phlipotte.

M. DURU.

Eh! cours sans tant jaser.

M. GRIPON revenant.

Cela pourra coûter quelque argent; mais n'importe.

M. DURU.

Eh! va donc.

M. GRIPON revenant.

Il faudra faire amener main-forte.

M. DURU.

Va, te dis-je.

M. GRIPON.

J'y cours.

SCÈNE III.

M. DURU seul.

O VOYAGE cruel!
O pouvoir marital, et pouvoir paternel!
O luxe! maudit luxe! invention du diable!
C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable!
Ma femme, mes enfans, de toi sont infectés.
J'entrevois là-dessous un tas d'iniquités,
Un amas de noirceurs et surtout de dépenses,
Qui me glacent le sang et redoublent mes transes.
Épouse, fille, fils, m'ont tous perdu d'honneur;
Je ne sais si je dois en mourir de douleur;
Et, quoique de me pendre il me prenne une envie,
L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.
Ah! j'aperçois, je crois, mon traître d'avocat.
Quel habit! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat?

SCÈNE IV.

M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

DAMIS à M. Gripon.

QUEL est cet homme? il a l'air bien atrabilaire.

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait monsieur votre père.

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,
Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon,
Êtes-vous avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!
Êtes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons, cette nuit,
Goûté d'un double hymen le tendre et premier fruit.

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Phlipotte?

DAMIS.

Non.

M. DURU.

Je me sens percer l'âme.
Quelle est-elle? En un mot, vite, répondez-moi.

DAMIS.

Vous êtes curieux et poli, je le voi.

M. DURU.

Je veux savoir de vous celle qui, par surprise,
Pour braver votre père ici s'impatronise.

DAMIS.

Quelle est ma femme?

M. DURU.

Oui, oui.

DAMIS.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. GRIPON.

Quel galimatias!

DAMIS.

La chose est toute claire.
Vous savez, cher Gripon, qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère, en termes très-précis,
D'établir au plus tôt et sa fille et son fils.

M. DURU.

Eh bien, traître?

DAMIS.

A cet ordre elle s'est asservie,
Non pas absolument, mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen; il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommés par sa clause;
Mais le plus fort est fait, le reste est peu de chose.

Le marquis d'Outremont, l'un de nos bons amis,
Est un homme....

M. GRIPON.

Ah! c'est là cet ami du logis.
On s'est moqué de nous; je m'en doutais, compère.

M. DURU.

Allons, faites venir vite le commissaire,
Vingt huissiers.

DAMIS.

Et qui donc êtes-vous, s'il vous plaît,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt?
Cher ami de mon père, apprenez que peut-être,
Sans mon respect pour lui, cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vider la maison:
Dénichez de chez moi.

M. DURU.

Comment, maître fripon!
Toi me chasser d'ici! Toi, scélérat, faussaire,
Aigrefin, débauché, l'opprobre de ton père!
Qui n'es point avocat!

SCÈNE V.

Mme. DURU sortant d'un côté avec MARTHE, LE MARQUIS sortant de l'autre avec ÉRISE; M. DURU, M. GRIPON, DAMIS.

Mme. DURU dans le fond.

Mon carrosse est-il prêt?
D'où vient donc tout ce bruit?

LE MARQUIS.

Ah! je vois ce que c'est.

MARTHE.

C'est mon questionneur.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce vieux visage
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mme. DURU.

Qui donc?

LE MARQUIS.

De votre époux il dit qu'il est agent.

M. DURU, en colère, se retournant.

Oui, c'est moi.

MARTHE.

Cet agent paraît peu patient.

Mme. DURU avançant.

Ah! que vois-je! quels traits! c'est lui-même, et mon âme....

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme!
Oh! comme elle est changée! elle n'a plus, ma foi,
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mme. DURU.

Quoi! c'est vous, mon mari, mon cher époux!...

DAMIS, ÉRISE, LE MARQUIS ensemble.

Mon père!

Mme. DURU.

Daignez jeter, monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfans, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh! pardon; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'âme.

MARTHE.

Eh, qui vous aurait cru le mari de madame?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apostat du barreau,
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi? c'est ainsi que l'on m'aime!

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

Mme. DURU.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin?
Vous retrouvez ici toute votre famille;
Un gendre, un fils bien né, votre épouse, une fille.
Que voulez-vous de plus? Faut-il, après douze ans,
Voir d'un œil de travers sa femme et ses enfans?

M. DURU.

Vous n'êtes point ma femme: elle était ménagère;
Elle cousait, filait, fesait très-maigre chère;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel
Par la main d'un filou, nommé maître-d'hôtel;
N'eût point joué, n'eût point ruiné ma famille,
Ni d'un maudit marquis ensorcelé ma fille;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin,
Et fait d'un avocat un pimpant aigrefin.
Perfide, voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans et de ma confiance!
Des soupers dans la nuit, à midi petit jour!
Auprès de votre lit un oisif de la cour!
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage!

C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent?
Allons, de cet hôtel qu'on déniche à l'instant,
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

DAMIS.

Quel père!

LE MARQUIS.

Quel beau-père!

ÉRISE.

Eh! bon Dieu, quel langage!

Mme. DURU.

Je puis avoir des torts, vous quelques préjugés.
Modérez-vous, de grâce, écoutez et jugez.
Alors que la misère à tous deux fut commune,
Je me fis des vertus propres à ma fortune;
D'élever vos enfans je pris sur moi les soins;
Je me refusai tout pour leur laisser, du moins,
Une éducation qui tînt lieu d'héritage.
Quand vous eûtes acquis, dans votre heureux voyage,
Un peu de bien, commis à ma fidélité,
J'en sus placer le fonds; il est en sûreté.

M. DURU.

Oui.

Mme. DURU.

Votre bien s'accrut; il servit, en partie,
A nous donner à tous une plus douce vie.
Je voulus dans la robe élever votre fils;
Il n'y parut pas propre, et je changeai d'avis [a]:
De mon premier état je soutins l'indigence,
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen;
Il fait tort à l'état, il s'en fait à soi-même.
Faut-il, sur son comptoir, l'œil trouble et le teint blême,
Manquer du nécessaire auprès d'un coffre-fort,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort?
Ah! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien, le tout est d'être heureux.

M. DURU.

Le beau sermon du luxe et de l'intempérance!
Gripon, je souffrirais que, pendant mon absence,
On dispose de tout, de mes biens, de mon fils,
De ma fille!

Mme. DURU.

Monsieur, je vous en écrivis.
Cette union est sage et doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux, leur père devrait l'être.

M. DURU.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en sot de souffrir que chez soi,
Femme, fils, gendre, fille, ainsi se réjouissent.

Mme. DURU.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. DURU.

Non, non, non, non, il faut être maître chez soi.

Mme. DURU.

Vous le serez toujours.

ÉRISE.

Ah ! disposez de moi.

Mme. DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire;
Serez-vous inflexible?

Mme. DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ÉRISE ensemble.

Mon père !

M. DURU.

Gripon, m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Écoutez, entre nous,
Ça demande du temps.

MARTHE.

Vite attendrissez-vous :
Tous ces gens-là, monsieur, s'aiment à la folie ;
Croyez-moi, mettez-vous aussi de la partie.
Personne n'attendait que vous vinssiez ici ;
La maison va fort bien, vous voilà, restez-y.
Soyez gai comme nous, ou que Dieu vous renvoie.
Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.
Rien n'est plus douloureux, comme plus inhumain,
Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. DURU.

L'impertinente ! Eh bien, qu'en penses-tu, compère ?

M. GRIPON.

J'ai le cœur un peu dur ; mais, après tout, que faire ?
La chose est sans remède, et ma Phlipotte aura
Cent avocats pour un sitôt qu'elle voudra.

Mme. DURU.

Eh bien, vous rendez-vous ?

M. DURU.

Çà, mes enfans, ma femme,
Je n'ai pas, dans le fond, une si vilaine âme.

Mes enfans sont pourvus; et puisque de son bien,
Alors que l'on est mort, on ne peut garder rien,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie;
Mais ne mangez pas tout, madame, je vous prie.

Mme. DURU.

Ne craignez rien, vivez, possédez, jouissez....

M. DURU.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés?

Mme. DURU.

En contrats, en effets de la meilleure sorte.

M. DURU.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.
(il veut lui donner son portefeuille, et le remet dans sa poche.)

Mme. DURU.

Rapportez-nous un cœur doux, tendre, généreux:
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. DURU.

Allons donc; je vois bien qu'il faut avec constance
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

VARIANTES de *la Femme qui a raison.*

« Dans les éditions précédentes on lisait ces vers, que l'auteur se proposait de supprimer dans l'édition corrigée qu'il préparait.

Il fallait cultiver, non forcer la nature;
Il est né valeureux, vif, mais plein de droiture:
J'ai fait, à ses talens habile à me plier,
D'un mauvais avocat un très-bon officier;
Avantageusement j'ai marié ma fille:
La paix et les plaisirs règnent dans ma famille.
Nous avons des amis; des seigneurs sans fracas,
Sans vanité, sans airs, et qui n'empruntent pas,
Soupent chez nous gaîment et passent la soirée;
La chère est délicate et toujours modérée;
Le jeu n'est pas trop fort, et jamais nos plaisirs
Ne nous ont, grâce au ciel, causé de repentirs.
Dans mon premier état, etc.

L'ÉCOSSAISE,

COMÉDIE,

PAR M. HUME.

TRADUITE EN FRANÇAIS PAR JÉROME CARRÉ.

Représentée à Paris au mois d'auguste 1760.

J'ai vengé l'univers autant que je l'ai pu.

ÉPITRE DÉDICATOIRE du traducteur de l'*Écossaise*, à M. le comte de Lauraguais.

Monsieur, — La petite bagatelle que j'ai l'honneur de mettre sous votre protection n'est qu'un prétexte pour vous parler avec liberté.

Vous avez rendu un service éternel aux beaux-arts et au bon goût, en contribuant par votre générosité à donner à la ville de Paris un théâtre moins indigne d'elle. Si on ne voit plus sur la scène César et Ptolomée, Athalie et Joad, Mérope et son fils entourés et pressés d'une foule de jeunes gens; si les spectacles ont plus de décence, c'est à vous seul qu'on en est redevable. Ce bienfait est d'autant plus considérable, que l'art de la tragédie et de la comédie est celui dans lequel les Français se sont distingués davantage : il n'en est aucun dans lequel ils n'aient de très-illustres rivaux, ou même des maîtres. Nous avons quelques bons philosophes; mais, il faut l'avouer, nous ne sommes que les disciples des Newton, des Locke, des Galilée. Si la France a quelques historiens, les Espagnols, les Italiens, les Anglais même nous disputent la supériorité dans ce genre. Le seul Massillon aujourd'hui passe chez les gens de goût pour un orateur agréable; mais qu'il est encore loin de l'archevêque Tillotson aux yeux du reste de l'Europe! Je ne prétends point peser le mérite des hommes de génie; je n'ai pas la main assez forte pour tenir cette balance: je vous dis seulement comment pensent les autres peuples; et vous savez, monsieur, vous qui, dans votre première jeunesse, avez voyagé pour vous instruire, vous savez que presque chaque peuple a ses hommes de génie, qu'il préfère à ceux de ses voisins.

Si vous descendez des arts de l'esprit pur à ceux où la main a plus de part, quel peintre oserions-nous préférer aux grands peintres d'Italie? C'est dans le seul art des Sophocles que toutes les nations s'accordent à donner la préférence à la nôtre; c'est pourquoi, dans plusieurs villes d'Italie, la bonne compagnie se rassemble pour représenter nos pièces, ou dans notre langue, ou en italien; c'est ce qui fait qu'on trouve des théâtres français à Vienne et à Pétersbourg.

Ce qu'on pouvait reprocher à la scène française était le manque d'action et d'appareil. Les tragédies étaient souvent de longues conversations en cinq actes. Comment hasarder ces spectacles pompeux, ces tableaux frappans, ces actions grandes et terribles, qui, bien ménagées, sont un des plus grands ressorts de la tragédie? comment apporter le corps de César sanglant sur la scène? comment faire descendre une reine éperdue dans le tombeau de son époux, et l'en faire sortir mourante de la main de son fils, au milieu d'une foule qui cache et le tombeau, et le fils, et la mère, et qui énerve la terreur du spectacle par le contraste du ridicule?

C'est de ce défaut monstrueux que vos seuls bienfaits ont purgé la scène; et quand il se trouvera des génies qui sauront allier la pompe d'un appareil nécessaire et la vivacité d'une action également terrible et vraisemblable à la force des pensées, et surtout à la belle et naturelle poésie, sans laquelle l'art

dramatique n'est rien, ce sera vous, monsieur, que la postérité devra remercier *.

Mais il ne faut pas laisser ce soin à la postérité; il faut avoir le courage de dire à son siècle ce que nos contemporains font de noble et d'utile. Les justes éloges sont un parfum qu'on réserve pour embaumer les morts. Un homme fait du bien, on étouffe ce bien pendant qu'il respire; et, si on en parle, on l'exténue, on le défigure : n'est-il plus, on exagère son mérite pour abaisser ceux qui vivent.

Je veux du moins que ceux qui pourront lire ce petit ouvrage, sachent qu'il y a dans Paris plus d'un homme estimable et malheureux secouru par vous; je veux qu'on sache que, tandis que vous occupez vos loisirs à faire revivre, par les soins les plus coûteux et les plus pénibles, un art utile perdu dans l'Asie qui l'inventa, vous faites renaître un secret plus ignoré, celui de soulager par vos bienfaits cachés la vertu indigente **.

Je n'ignore pas qu'à Paris il y a, dans ce qu'on appelle le monde, des gens qui croient pouvoir donner des ridicules aux belles actions qu'ils sont incapables de faire; et c'est ce qui redouble mon respect pour vous.

P. S. Je ne mets point mon inutile nom au bas de cette épître, parce que je ne l'ai jamais mis à aucun de mes ouvrages; et quand on le voit à la tête d'un livre ou dans une affiche, qu'on s'en prenne uniquement à l'afficheur ou au libraire.

A MM. LES PARISIENS ***.

Messieurs, — Je suis forcé par l'illustre M. F..... de m'exposer *vis-à-vis* de vous. Je parlerai sur le *ton* du sentiment et du respect; ma plainte sera marquée au *coin* de la bienséance, et éclairée du *flambeau* de la vérité. J'espère que M. F..... sera confondu *vis-à-vis* des honnêtes gens, qui ne sont pas accoutumés à se prêter aux méchancetés de ceux qui, n'étant pas *sentimentés*, font *métier et marchandise* d'insulter *le tiers et le quart* sans aucune *provocation*, comme dit Cicéron dans l'oraison *pro Murenâ*, page 4.

Messieurs, je m'appelle Jérôme Carré, natif de Montauban; je suis un pauvre jeune homme sans fortune; et comme la volonté me change d'entrer dans Montauban, à cause que M. L. F..... de P....... m'y persécute, je suis venu implorer la protection des Parisiens. J'ai traduit la comédie de *l'Écossaise* de M. Hume. Les comédiens français et les italiens voulaient la représenter; elle aurait peut-être été jouée cinq ou six fois : et voilà que M. F..... emploie son autorité et son crédit pour empêcher ma traduction de paraître; lui qui encourageait tant les jeunes gens, quand il était jésuite, les opprime aujourd'hui : il a fait une feuille entière contre moi; il commence par dire méchamment que ma traduction vient de Genève, pour me faire *suspecter* d'être hérétique.

Ensuite il appelle M. Hume M. Home; et puis il dit que M. Hume le prêtre, auteur de cette pièce, n'est pas parent de M. Hume le philosophe. Qu'il consulte seulement le *Journal encyclopédique* du mois d'avril 1758, journal

* Il y avait long-temps que M. de Voltaire avait réclamé contre l'usage ridicule de placer les spectateurs au théâtre, et de rétrécir l'avant-scène par des banquettes, lorsque M. le comte de Lauraguais donna les sommes nécessaires pour mettre les comédiens à portée de détruire cet usage.

M. de Voltaire s'est élevé contre l'indécence d'un parterre debout et tumultueux; et dans les nouvelles salles construites à Paris, le parterre est assis. Ses justes réclamations ont été écoutées sur des objets plus importans. On lui doit en grande partie la suppression des sépultures dans les églises, l'établissement des cimetières hors des villes, la diminution du nombre des fêtes, même celles qu'ont ordonnées des évêques qui n'avaient jamais lu ses ouvrages; enfin l'abolition de la servitude de la glèbe et celle de la torture. Tous ces changemens se sont faits, à la vérité, lentement, à demi, et comme si l'on eût voulu prouver en les fesant qu'on suivait non sa propre raison, mais qu'on cédait à l'impulsion irrésistible que M. de Voltaire avait donnée aux esprits.

La tolérance, qu'il avait tant prêchée, s'est établie peu de temps après sa mort en Suède et dans les états héréditaires de la maison d'Autriche; et, quoi qu'on en dise, nous la verrons bientôt s'établir en France.

** M. le comte de Lauraguais avait fait une pension au célèbre du Marsais, qui sans lui eût traîné sa vieillesse dans la misère. Le gouvernement ne lui donnait aucun secours, parce qu'il était soupçonné d'être janséniste et même d'avoir écrit en faveur du gouvernement contre les prétentions de la cour de Rome.

*** Cette plaisanterie fut publiée la veille de la représentation.

que je regarde comme le premier des cent soixante-treize journaux qui paraissent tous les mois en Europe ; il y verra cette annonce, page 137 :

« L'auteur de *Douglas* est le ministre Hume, parent du fameux David Hume, si célèbre par son impiété. »

Je ne sais pas si M. David Hume est impie : s'il l'est, j'en suis bien fâché, et je prie Dieu pour lui comme je le dois ; mais il résulte que l'auteur de *l'Écossaise* est M. Hume le prêtre, parent de M. David Hume, ce qu'il fallait prouver, et ce qui est très-indifférent.

J'avoue à ma honte que je l'ai cru son frère ; mais, qu'il soit frère ou cousin, il est toujours certain qu'il est l'auteur de *l'Ecossaise*. Il est vrai que, dans le journal que je cite, *l'Écossaise* n'est pas expressément nommée ; on n'y parle que d'*Agis* et de *Douglas* ; mais c'est une bagatelle.

Il est si vrai qu'il est l'auteur de *l'Écossaise*, que j'ai en main plusieurs de ses lettres, par lesquelles il me remercie de l'avoir traduite ; en voici une que je soumets aux lumières du charitable lecteur.

My dear translator, mon cher traducteur, *you have committed many a blunder in your performance*, vous avez fait plusieurs balourdises dans votre traduction : *you have quite impoverish'd the caracter of Wasp, and you have blotted his chastisement at the end of the drama*... vous avez affaibli le caractère de Frelon, et vous avez supprimé son châtiment à la fin de la pièce.

Il est vrai, et je l'ai déjà dit, que j'ai fort adouci les traits dont l'auteur peint son Wasp (ce mot *wasp* veut dire *frelon*) ; mais je ne l'ai fait que par le conseil des personnes les plus judicieuses de Paris. La politesse française ne permet pas certains termes que la liberté anglaise emploie volontiers. Si je suis coupable, c'est par excès de retenue ; et j'espère que messieurs les Parisiens, dont je demande la protection, pardonneront les défauts de la pièce en faveur de ma circonspection.

Il semble que M. Hume ait fait sa comédie uniquement dans la vue de mettre son Wasp sur la scène, et moi j'ai retranché tout ce que j'ai pu de ce personnage ; j'ai aussi retranché quelque chose de milady Alton pour m'éloigner moins de vos mœurs, et pour faire voir quel est mon respect pour les dames.

M. F...., dans la vue de me nuire, dit dans sa feuille, pag 114, qu'on l'appelle aussi Frelon, que plusieurs personnes de mérite l'ont souvent nommé ainsi. Mais, messieurs, qu'est-ce que cela peut avoir de commun avec un personnage anglais dans la pièce de M. Hume ? Vous voyez bien qu'il ne cherche que de vains prétextes pour me ravir la protection dont je vous supplie de m'honorer.

Voyez, je vous prie, jusqu'où va sa malice : il dit, page 115, que le bruit courut long-temps qu'il avait été condamné aux galères ; et il affirme qu'en effet, pour la condamnation, elle n'a jamais eu lieu : mais, je vous en supplie, que ce monsieur ait été aux galères quelque temps, ou qu'il y aille, quel rapport cette anecdote peut-elle avoir avec la traduction d'un drame anglais ? Il parle des raisons qui pouvaient, dit-il, lui avoir attiré ce malheur. Je vous jure, messieurs, que je n'entre dans aucune de ces raisons ; il peut y en avoir de bonnes, sans que M. Hume doive s'en inquiéter : qu'il aille aux galères ou non, je n'en suis pas moins le traducteur de *l'Écossaise*. Je vous demande, messieurs, votre protection contre lui. Recevez ce petit drame avec cette affabilité que vous témoignez aux étrangers.

J'ai l'honneur d'être avec un profond respect, messieurs, votre très-humble et très-obéissant serviteur, Jérôme Carré, natif de Montauban, demeurant dans l'impasse de Saint-Thomas du Louvre ; car j'appelle *impasse*, messieurs, ce que vous appelez *cul-de-sac* : je trouve qu'une rue ne ressemble ni à un cul ni à un sac : je vous prie de vous servir du mot d'*impasse*, qui est noble, sonore, intelligible, nécessaire, au lieu de celui de cul, en dépit du sieur F....., ci-devant j......

AVERTISSEMENT.

Cette lettre de M. Jérôme Carré eut tout l'effet qu'elle méritait. La pièce fut représentée au commencement d'auguste 1760. On commença tard ; et quelqu'un demandant pourquoi on attendait si long-temps : « C'est apparemment, repondit tout haut un homme d'esprit, que F..... est monté à l'hôtel de ville. » Comme ce F..... avait eu l'inadvertance de se reconnaître dans la comédie de *l'Écossaise*, quoique M. Hume ne l'eût jamais eu en vue, le public

le reconnut aussi. La comédie était sue de tout le monde par cœur avant qu'on la jouât, et cependant elle fut reçue avec un succès prodigieux. F.... fit encore la faute d'imprimer dans je ne sais quelles feuilles, intitulées l'*Année littéraire*, que *l'Écossaise* n'avait réussi qu'à l'aide d'une cabale composée de douze à quinze cents personnes, qui toutes, disait-il, le haïssaient et le méprisaient souverainement. Mais monsieur Jérôme Carré était bien loin de faire des cabales : tout Paris sait assez qu'il n'est pas à portée d'en faire; d'ailleurs il n'avait jamais vu ce F....., et il ne pouvait comprendre pourquoi tous les spectateurs s'obstinaient à voir F..... dans Frelon. Un avocat, à la seconde représentation, s'écria : « Courage, monsieur Carré; vengez le public. » Le parterre et les loges applaudirent à ces paroles par des battemens de mains qui ne finissaient point. Carré, au sortir du spectacle, fut embrassé par plus de cent personnes. Que vous êtes aimable, monsieur Carré, lui disait-on, d'avoir fait justice de cet homme, dont les mœurs sont encore plus odieuses que la plume! Eh, messieurs, répondit Carré, vous me faites plus d'honneur que je ne mérite; je ne suis qu'un pauvre traducteur d'une comédie pleine de morale et d'intérêt.

Comme il parlait ainsi sur l'escalier, il fut barbouillé de deux baisers par la femme de F...... Que je vous suis obligée, dit-elle, d'avoir puni mon mari! mais vous ne le corrigerez point. L'innocent Carré était tout confondu; il ne comprenait pas comment un personnage anglais pouvait être pris pour un Français nommé F... ; et toute la France lui fesait compliment de l'avoir peint trait pour trait. Ce jeune homme apprit par cette aventure combien il faut avoir de circonspection : il comprit en général que, toutes les fois qu'on fait le portrait d'un homme ridicule, il se trouve toujours quelqu'un qui lui ressemble.

Ce rôle de Frelon était très-peu important dans la pièce; il ne contribua en rien au vrai succès, car elle reçut dans plusieurs provinces les mêmes applaudissemens qu'à Paris. On peut dire à cela que ce Frelon était autant estimé dans les provinces que dans la capitale; mais il est bien plus vraisemblable que le vif intérêt qui règne dans la pièce de M. Hume en a fait tout le succès. Peignez un faquin, vous ne réussirez qu'auprès de quelques personnes; intéressez, vous plairez à tout le monde.

Quoi qu'il en soit, voici la traduction d'une lettre de milord Boldthinker au prétendu Hume, au sujet de sa pièce de *l'Écossaise* :

« Je crois, mon cher Hume, que vous avez encore quelque talent; vous en êtes comptable à la nation : c'est peu d'avoir immolé ce vilain Frelon à la risée publique, sur tous les théâtres de l'Europe, où l'on joue votre aimable et vertueuse Écossaise; faites plus, mettez sur la scène tous ces vils persécuteurs de la littérature, tous ces hypocrites noircis de vices, et calomniateurs de la vertu : traînez sur le théâtre, devant le tribunal du public, ces fanatiques enragés, qui jettent leur écume sur l'innocence, et ces hommes faux, qui vous flattent d'un œil et qui vous menacent de l'autre, qui n'osent parler devant un philosophe, et qui tâchent de le détruire en secret; exposez au grand jour ces détestables cabales qui voudraient replonger les hommes dans les ténèbres.

» Vous avez gardé trop long-temps le silence; on ne gagne rien à vouloir adoucir les pervers; il n'y a plus d'autre moyen de rendre les lettres respectables que de faire trembler ceux qui les outragent : c'est le dernier parti que prit Pope avant que de mourir : il rendit ridicules à jamais, dans sa *Dunciade*, tous ceux qui devaient l'être : ils n'osèrent plus se montrer, ils disparurent, toute la nation lui applaudit; car si, dans les commencemens, la malignité donna un peu de vogue à ces lâches ennemis de Pope, de Swift et de leurs amis, la raison reprit bientôt le dessus. Les Zoïles ne sont soutenus qu'un temps. Le vrai talent des vers est une arme qu'il faut employer à venger le genre humain. Ce n'est pas les Pantolabes et les Nomentanus seulement qu'il faut effleurer; ce sont les Anitus et les Mélitus qu'il faut écraser. Un vers bien fait transmet à la dernière postérité la gloire d'un homme de bien et la honte d'un méchant. Travaillez, vous ne manquerez pas de matière, etc. »

PRÉFACE.

La comédie dont nous présentons la traduction aux amateurs de la littérature, est * de M. Hume, pasteur de l'église d'Édimbourg, déjà connu par deux belles tragédies, jouées à Londres : il est parent et ami de ce célèbre philosophe M. Hume, qui a creusé avec tant de hardiesse et de sagacité les fondemens de la métaphysique et de la morale : ces deux philosophes font également honneur à l'Écosse leur patrie.

La comédie intitulée *l'Écossaise* nous parut un de ces ouvrages qui peuvent réussir dans toutes les langues, parce que l'auteur peint la nature, qui est partout la même : il a la naïveté et la vérité de l'estimable Goldoni, avec peut-être plus d'intrigue, de force et d'intérêt. Le dénoûment, le caractère de l'héroïne et celui de Freeport, ne ressemblent à rien de ce que nous connaissons sur les théâtres de France ; et cependant c'est la nature pure. Cette pièce paraît un peu dans le goût de ces romans anglais qui ont fait tant de fortune : ce sont des touches semblables, la même peinture des mœurs ; rien de recherché, nulle envie d'avoir de l'esprit, et de montrer misérablement l'auteur, quand on ne doit montrer que les personnages ; rien d'étranger au sujet ; point de tirade d'écolier, de ces maximes triviales qui remplissent le vide de l'action. C'est une justice que nous sommes obligés de rendre à notre célèbre auteur.

Nous avouons en même temps que nous avons cru, par le conseil des hommes les plus éclairés, devoir retrancher quelque chose du rôle de Frelon, qui paraissait encore dans les derniers actes : il était puni, comme de raison, à la fin de la pièce ; mais cette justice qu'on lui rendait semblait mêler un peu de froideur au vif intérêt qui entraîne l'esprit au dénoûment.

De plus le caractère de Frelon est si lâche et si odieux, que nous avons voulu épargner aux lecteurs la vue trop fréquente de ce personnage, plus dégoûtant que comique. Nous convenons qu'il est dans la nature ; car dans les grandes villes, où la presse jouit de quelque liberté, on trouve toujours quelques-uns de ces misérables qui se font un revenu de leur impudence, de ces Arétins subalternes qui gagnent leur pain à dire et à faire du mal, sous le prétexte d'être utiles aux belles-lettres ; comme si les vers qui rongent les fruits et les fleurs pouvaient leur être utiles.

L'un des deux illustres savans, et, pour nous exprimer encore plus correctement, l'un de ces deux hommes de génie qui ont présidé au *Dictionnaire encyclopédique*, à cet ouvrage nécessaire au genre humain, dont la suspension fait gémir l'Europe ; l'un de ces deux grands hommes, dis-je, dans des essais qu'il s'est amusé à faire sur l'art de la comédie, remarque très-judicieusement que l'on doit songer à mettre sur le théâtre les conditions et les états des hommes. L'emploi du Frelon de M. Hume est une espèce d'état en Angleterre ; il y a même une taxe établie sur les feuilles de ces gens-là. Ni cet état ni ce caractère ne paraissaient dignes du théâtre en France ; mais le pinceau anglais ne dédaigne rien ; il se plaît quelquefois à tracer des objets dont la bassesse peut révolter quelques autres nations. Il n'importe aux Anglais que le sujet soit bas, pourvu qu'il soit vrai. Ils disent que la comédie étend ses droits sur tous les caractères et sur toutes les conditions ; que tout ce qui est dans la nature doit être peint ; que nous avons une fausse délicatesse, et que l'homme le plus méprisable peut servir de contraste au plus galant homme.

J'ajouterai, pour la justification de M. Hume, qu'il a l'art de ne présenter son Frelon que dans des momens où l'intérêt n'est pas encore vif et touchant. Il a imité ces peintres qui peignent un crapaud, un lézard, une couleuvre, dans un coin du tableau, en conservant aux personnages la noblesse de leur caractère.

Ce qui nous a frappé vivement dans cette pièce, c'est que l'unité de temps, de lieu et d'action y est observée scrupuleusement. Elle a encore ce mérite rare chez les Anglais, comme chez les Italiens, que le théâtre n'est jamais vide. Rien n'est plus commun et plus choquant que de voir deux acteurs sortir de la scène, et deux autres venir à leur place sans être appelés, sans être attendus ; ce défaut insupportable ne se trouve point dans *l'Écossaise*.

Quant au genre de la pièce, il est dans le haut comique, mêlé au genre de la simple comédie. L'honnête homme y sourit de ce sourire de l'âme, préférable au rire de la bouche. Il y a des endroits attendrissans jusqu'aux larmes, mais sans pourtant qu'aucun personnage s'étudie à être pathétique ; car de

* On sent bien que c'était une plaisanterie d'attribuer cette pièce à M. Hume.

même que la bonne plaisanterie consiste à ne vouloir point être plaisant, ainsi celui qui vous émeut ne songe point à vous émouvoir; il n'est point rhétoricien; tout part du cœur. Malheur à celui qui tâche, dans quelque genre que ce puisse être!

Nous ne savons pas si cette pièce pourrait être représentée à Paris; notre état et notre vie, qui ne nous ont pas permis de fréquenter souvent les spectacles, nous laissent dans l'impuissance de juger quel effet une pièce anglaise ferait en France.

Tout ce que nous pouvons dire, c'est que malgré tous les efforts que nous avons faits pour rendre exactement l'original, nous sommes très-loin d'avoir atteint au mérite de ses expressions, toujours fortes et toujours naturelles.

Ce qui est beaucoup plus important, c'est que cette comédie est d'une excellente morale, et digne de la gravité du sacerdoce dont l'auteur est revêtu, sans rien perdre de ce qui peut plaire aux honnêtes gens du monde.

La comédie ainsi traitée est un des plus utiles efforts de l'esprit humain. Il faut convenir que c'est un art, et un art très-difficile. Tout le monde peut compiler des faits et des raisonnemens; il est aisé d'apprendre la trigonométrie : mais tout art demande un talent, et le talent est rare.

Nous ne pouvons mieux finir cette préface que par ce passage de notre compatriote Montagne sur les spectacles :

« J'ai soutenu les premiers personnages ès tragédies latines de Bucanam et de Guerante, et de Muret, qui se représentèrent à notre collége de Guienne avec dignité. En cela, Andreas Goveanus, notre principal, comme en toutes autres parties de sa charge, fut sans comparaison le plus grand principal de France, et m'en tenait-on maître ouvrier. C'est un exercice que je ne mésloue point aux jeunes enfans de maison, et ai vu nos princes depuis s'y adonner en personne, à l'exemple d'aucuns des anciens, honnestement et louablement : il est loisible même d'en faire mestier aux gens d'honneur et en Grèce. *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant : nec ars, quia nihil tale apud Græcos pudori est, ea deformabat.* Car j'ai toujours accusé d'impertinence ceux qui condamnent ces esbatemens, et d'injustice ceux qui empeschent l'entrée de nos bonnes villes aux comédiens qui le valent, et envient au peuple ces plaisirs publics. Les bonnes polices prennent soin d'assembler les citoyens, et les rallier comme aux offices sérieux de la dévotion, aussi aux exercices et jeux. La société et amitié s'en augmentent, et puis on ne leur concède des passe-temps plus réglés, que ceux qui se font en présence de chacun, et à la vue même du magistrat; et trouverais raisonnable que le prince à ses dépens en gratifiast quelquefois la commune; et qu'aux villes populeuses il y eût des lieux destinés et disposés pour ces spectacles, quelque divertissement de pires actions et occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'allécher l'appétit et l'affection; autrement on ne fait que des asnes chargés de livres; on leur donne à coups de fouet, en garde, leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne faut pas seulement loger chez soi, il la faut épouser. »

PERSONNAGES.

Maître FABRICE, tenant un café avec des appartemens.
LINDANE, Écossaise.
Le lord MONROSE, Écossais.
Le lord MURRAY.
POLLY, suivante.
FREEPORT, qu'on prononce FRIPORT, gros négociant de Londres.
FRELON, écrivain de feuilles.
Lady ALTON : on prononce LÉDI.
Plusieurs ANGLAIS qui viennent au café.
DOMESTIQUES.
UN MESSAGER D'ÉTAT.

La scène est à Londres.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

La scène représente un café et des chambres sur les ailes, de façon qu'on peut entrer de plain-pied des appartemens dans le café *.

FRELON, dans un coin, auprès d'une table sur laquelle il y a une écritoire et du café, lisant la gazette.

QUE de nouvelles affligeantes! des grâces répandues sur plus de vingt personnes! aucune sur moi! Cent guinées de gratification à un bas-officier, parce qu'il a fait son devoir, le beau mérite! Une pension à l'inventeur d'une machine qui ne sert qu'à soulager des ouvriers! une à un pilote! des places à des gens de lettres! et à moi rien! Encore! encore! et à moi rien! (*il jette la gazette et se promène.*) Cependant je rends service à l'état, j'écris plus de feuilles que personne, je fais enchérir le papier.... et à moi rien! Je voudrais me venger de tous ceux à qui on croit du mérite. Je gagne déjà quelque chose à dire du mal; si je puis parvenir à en faire, ma fortune est faite. J'ai loué les sots, j'ai dénigré des talens; à peine y a-t-il de quoi vivre. Ce n'est pas à médire, c'est à nuire qu'on fait fortune.

(au maître du café.)

Bonjour, monsieur Fabrice, bonjour. Toutes les affaires vont bien, hors les miennes : j'enrage.

FABRICE.

Monsieur Frelon, monsieur Frelon, vous vous faites bien des ennemis.

FRELON.

Oui, je crois que j'excite un peu d'envie.

FABRICE.

Non, sur mon âme, ce n'est point du tout ce sentiment-là que vous faites naître : écoutez; j'ai quelque amitié pour vous; je suis fâché d'entendre parler de vous comme on en parle. Comment faites-vous donc pour avoir tant d'ennemis, monsieur Frelon?

FRELON.

C'est que j'ai du mérite, monsieur Fabrice.

FABRICE.

Cela peut être, mais il n'y a encore que vous qui me l'ayez dit : on prétend que vous êtes un ignorant, cela ne me fait rien, mais on ajoute que vous êtes malicieux, et cela me fâche; car je suis bon homme.

FRELON.

J'ai le cœur bon, j'ai le cœur tendre; je dis un peu de mal des hommes; mais j'aime toutes les femmes, monsieur Fabrice, pourvu qu'elles soient jolies; et, pour vous le prouver, je veux absolument que vous m'introduisiez chez cette aimable personne qui loge chez vous, et que je n'ai pu encore voir dans son appartement.

FABRICE.

Oh pardi! monsieur Frelon, cette jeune personne-là n'est guère

* On a fait hausser et baisser une toile au théâtre de Paris, pour marquer le passage d'une chambre à une autre; la vraisemblance et la décence ont été bien mieux observées à Lyon, à Marseille et ailleurs. Il y avait sur le théâtre un cabinet à côté du café. C'est ainsi qu'on aurait dû en user à Paris.

faite pour vous; car elle ne se vante jamais, et ne dit de mal de personne.

FRELON.

Elle ne dit de mal de personne, parce qu'elle ne connaît personne. N'en seriez-vous point amoureux, monsieur Fabrice?

FABRICE.

Oh! non : elle a quelque chose de si noble dans son air, que je n'ose jamais être amoureux d'elle : d'ailleurs sa vertu....

FRELON.

Ha, ha, ha, ha, sa vertu!...

FABRICE.

Oui, qu'avez-vous à rire? est-ce que vous ne croyez pas à la vertu, vous? Voilà un équipage de campagne qui s'arrête à ma porte : un domestique en livrée qui porte une malle : c'est quelque seigneur qui vient loger chez moi.

FRELON.

Recommandez-moi vite à lui, mon cher ami.

SCÈNE II.

Le lord MONROSE, FABRICE, FRELON.

MONROSE.

Vous êtes monsieur Fabrice, à ce que je crois?

FABRICE.

A vous servir, monsieur.

MONROSE.

Je n'ai que peu de jours à rester dans cette ville. O ciel! daigne m'y protéger.... Infortuné que je suis!... On m'a dit que je serais mieux chez vous qu'ailleurs, que vous êtes un bon et honnête homme.

FABRICE.

Chacun doit l'être. Vous trouverez ici, monsieur, toutes les commodités de la vie, un appartement assez propre, table d'hôte si vous daignez me faire cet honneur, liberté de manger chez vous, l'amusement de la conversation dans le café.

MONROSE.

Avez-vous ici beaucoup de locataires?

FABRICE.

Nous n'avons à présent qu'une jeune personne, très-belle et très-vertueuse.

FRELON.

Eh oui! très-vertueuse, hé, hé.

FABRICE.

Qui vit dans la plus grande retraite.

MONROSE.

La jeunesse et la beauté ne sont pas faites pour moi. Qu'on me prépare, je vous prie, un appartement où je puisse être en solitude.... Que de peines!... Y a-t-il quelque nouvelle intéressante dans Londres?

FABRICE.

M. Frelon peut vous en instruire, car il en fait; c'est l'homme du monde qui parle et qui écrit le plus; il est très-utile aux étrangers.

MONROSE en se promenant.

Je n'en ai que faire.

FABRICE.

Je vais donner ordre que vous soyez bien servi.

(il sort.)

FRELON.

Voici un nouveau débarqué: c'est un grand seigneur sans doute, car il a l'air de ne se soucier de personne. Milord, permettez que je vous présente mes hommages et ma plume.

MONROSE.

Je ne suis point milord; c'est être un sot de se glorifier de son titre, et c'est être un faussaire de s'arroger un titre qu'on n'a pas. Je suis ce que je suis; quel est votre emploi dans la maison?

FRELON.

Je ne suis point de la maison, monsieur; je passe ma vie au café; j'y compose des brochures, des feuilles; je sers les honnêtes gens. Si vous avez quelque ami à qui vous vouliez donner des éloges, ou quelque ennemi dont on doive dire du mal, quelque auteur à protéger ou à décrier, il n'en coûte qu'une pistole par paragraphe. Si vous voulez faire quelque connaissance agréable ou utile, je suis encore votre homme.

MONROSE.

Et vous ne faites point d'autre métier dans la ville?

FRELON.

Monsieur, c'est un très-bon métier.

MONROSE.

Et on ne vous a pas encore montré en public, le cou décoré d'un collier de fer de quatre pouces de hauteur?

FRELON.

Voilà un homme qui n'aime pas la littérature.

SCÈNE III.

FRELON, se remettant à sa table. Plusieurs personnes paraissent dans l'intérieur du café. MONROSE avance au bord du théâtre.

MONROSE.

Mes infortunes sont-elles assez longues, assez affreuses! Errant, proscrit, condamné à perdre la tête dans l'Écosse ma patrie, j'ai perdu mes honneurs, ma femme, mon fils, ma famille entière; une fille me reste, errante comme moi, misérable et peut-être déshonorée; et je mourrai donc sans être vengé de cette barbare famille de Murray qui m'a persécuté, qui m'a ôté, qui m'a rayé du nombre des vivans! car enfin je n'existe plus; j'ai perdu jusqu'à mon nom, par l'arrêt qui me condamne en Écosse; je ne suis qu'une ombre qui vient errer autour de son tombeau.

Un de ceux qui sont entrés dans le café frappant sur l'épaule de Frelon qui écrit.

Eh bien, tu étais hier à la pièce nouvelle; l'auteur fut bien ap-

plaudi ; c'est un jeune homme de mérite et sans fortune, que la natiou doit encourager.

UN AUTRE.

Je me soucie bien d'une pièce nouvelle ! Les affaires publiques me désespèrent ; toutes les denrées sont à bon marché ; on nage dans une abondance pernicieuse ; je suis perdu, je suis ruiné.

FRELON écrivant.

Cela n'est pas vrai ; la pièce ne vaut rien, l'auteur est un sot, et ses protecteurs aussi ; les affaires publiques n'ont jamais été plus mauvaises ; tout renchérit ; l'état est anéanti, et je le prouve par mes feuilles.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne ; la vérité est que la philosophie est bien dangereuse, et que c'est elle qui nous a fait perdre l'île de Minorque. [a]

MONROSE toujours sur le devant du théâtre.

Le fils de milord Murray me paiera tous mes malheurs. Que ne puis-je au moins, avant de périr, punir par le sang du fils toutes les barbaries du père !

UN TROISIÈME INTERLOCUTEUR dans le fond.

La pièce d'hier m'a paru très-bonne.

FRELON.

Le mauvais goût gagne, elle est détestable.

LE TROISIÈME INTERLOCULEUR.

Il n'y a de détestable que tes critiques.

LE SECOND.

[b]Et moi je vous dis que les philosophes font baisser les fonds publics, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

FRELON.

Il faut siffler la pièce qui réussit, et ne pas souffrir qu'il se fasse rien de bon.

(ils parlent tous quatre en même temps.)

UN INTERLOCUTEUR.

Va, s'il n'y avait rien de bon, tu perdrais le plus grand plaisir de la satire. Le cinquième acte surtout a de très-grandes beautés.

LE SECOND INTERLOCUTEUR.

Je n'ai pu me défaire d'aucune de mes marchandises.

LE TROISIÈME.

Il y a beaucoup à craindre cette année pour la Jamaïque ; ces philosophes la feront prendre.

FRELON.

Le quatrième et le cinquième actes sont pitoyables.

MONROSE se tournant.

Quel sabbat !

LE PREMIER INTERLOCUTEUR.

Le gouvernement ne peut pas subsister tel qu'il est.

LE TROISIÈME INTERLOCUTEUR.

Si le prix de l'eau des Barbades ne baisse pas, la patrie est perdue.

MONROSE.

Se peut-il que toujours et en tout pays, dès que les hommes sont rassemblés, ils parlent tous à la fois! quelle rage de parler avec la certitude de n'être point entendu!

FABRICE arrivant avec une serviette.

Messieurs, on a servi, surtout ne vous querellez point à table, ou je ne vous reçois plus chez moi. (*à Monrose.*) Monsieur veut-il nous faire l'honneur de venir dîner avec nous?

MONROSE.

Avec cette cohue? non, mon ami; faites-moi apporter à manger dans ma chambre. (*il se retire à part et dit à Fabrice :*) Écoutez, un mot : milord Falbrige est-il à Londres?

FABRICE.

Non, mais il revient bientôt.

MONROSE.

Est-il vrai qu'il vient ici quelquefois?

FABRICE.

Il m'a fait cet honneur.

MONROSE.

Cela suffit : bonjour. Que la vie m'est odieuse!

(il sort.)

FABRICE.

Cet homme-là me paraît accablé de chagrins et d'idées. Je ne serais point surpris qu'il allât se tuer là-haut; ce serait dommage, il a l'air d'un honnête homme.

(les survenans sortent pour dîner. Frelon est toujours à la table où il écrit. Ensuite Fabrice frappe à la porte de l'appartement de Lindane.)

SCÈNE IV.

FABRICE, Mlle. POLLY, FRELON.

FABRICE.

MADEMOISELLE Polly! mademoiselle Polly!

POLLY.

Eh bien, qu'il y a-t-il, notre cher hôte?

FABRICE.

Seriez-vous assez complaisante pour venir dîner en compagnie?

POLLY.

Hélas! je n'ose, car ma maîtresse ne mange point; comment voulez-vous que je mange? Nous sommes si tristes!

FABRICE.

Cela vous égaiera.

POLLY.

Je ne puis être gaie : quand ma maîtresse souffre, il faut que je souffre avec elle.

FABRICE.

Je vous enverrai donc secrètement ce qu'il vous faudra.

(il sort.)

FRELON se levant de sa table.

Je vous suis, monsieur Fabrice. Ma chère Polly, vous ne voulez

donc jamais m'introduire chez votre maîtresse? vous rebutez toutes mes prières?

POLLY.

C'est bien à vous d'oser faire l'amoureux d'une personne de sa sorte!

FRELON.

Eh! de quelle sorte est-elle donc?

POLLY.

D'une sorte qu'il faut respecter : vous êtes fait tout au plus pour les suivantes.

FRELON.

C'est-à-dire que, si je vous en contais, vous m'aimeriez?

POLLY.

Assurément non.

FRELON.

Et pourquoi donc ta maîtresse s'obstine-t-elle à ne me point recevoir, et que la suivante me dédaigne?

POLLY.

Pour trois raisons: c'est que vous êtes bel esprit, ennuyeux et méchant.

FRELON.

C'est bien à ta maîtresse qui languit ici dans la pauvreté, et qui est nourrie par charité, à me dédaigner!

POLLY.

Ma maîtresse pauvre! qui vous a dit cela, langue de vipère? ma maîtresse est très-riche: si elle ne fait point de dépense, c'est qu'elle hait le faste: elle est vêtue simplement par modestie; elle mange peu, c'est par régime; et vous êtes un impertinent.

FRELON.

Qu'elle ne fasse pas tant la fière : nous connaissons sa conduite, nous savons sa naissance, nous n'ignorons pas ses aventures.

POLLY.

Quoi donc! que connaissez-vous? que voulez-vous dire?

FRELON.

J'ai partout des correspondances.

POLLY.

O ciel! cet homme peut nous perdre. Monsieur Frelon, mon cher monsieur Frelon, si vous savez quelque chose, ne nous trahissez pas.

FRELON.

Ah, ah! j'ai donc deviné, il y a donc quelque chose! et je suis le cher monsieur Frelon. Ah ça, je ne dirai rien; mais il faut....

POLLY.

Quoi?

FRELON.

Il faut m'aimer.

POLLY.

Fi donc! cela n'est pas possible.

FRELON.

Ou aimez-moi, ou craignez-moi : vous savez qu'il y a quelque chose.

POLLY.

Non, il n'y a rien, sinon que ma maîtresse est aussi respectable que vous êtes haïssable : nous sommes très à notre aise, nous ne craignons rien, et nous nous moquons de vous.

FRELON.

Elles sont très à leur aise, de là je conclus qu'elles meurent de faim : elles ne craignent rien, c'est-à-dire qu'elles tremblent d'être découvertes.... Ah! je viendrai à bout de ces aventurières, ou je ne pourrai. Je me vengerai de leur insolence. Mépriser M. Frelon !

(il sort.)

SCÈNE V.

LINDANE, sortant de sa chambre, dans un déshabillé des plus simples, POLLY.

LINDANE.

Ah ! ma pauvre Polly, tu étais avec ce vilain homme de Frelon : il me donne toujours de l'inquiétude, on dit que c'est un esprit de travers et un cœur de boue, dont la langue, la plume et les démarches sont également méchantes ; qu'il cherche à s'insinuer partout pour faire le mal s'il n'y en a point, et pour l'augmenter s'il en trouve. Je serais sortie de cette maison qu'il fréquente, sans la probité et le bon cœur de notre hôte.

POLLY.

Il voulait absolument vous voir, et je le rembarrais....

LINDANE.

Il veut me voir ; et milord Murray n'est point venu ! il n'est point venu depuis deux jours !

POLLY.

Non, madame ; mais parce que milord ne vient point, faut-il pour cela ne dîner jamais ?

LINDANE.

Ah ! souviens-toi surtout de lui cacher toujours ma misère, et à lui, et à tout le monde ; je veux bien vivre de pain et d'eau ; ce n'est point la pauvreté qui est intolérable, c'est le mépris : je sais manquer de tout, mais je veux qu'on l'ignore.

POLLY.

Hélas ! ma chère maîtresse, on s'en aperçoit assez en me voyant ; pour vous, ce n'est pas de même ; la grandeur d'âme vous soutient, il semble que vous vous plaisiez à combattre la mauvaise fortune ; vous n'en êtes que plus belle ; mais moi, je maigris à vue d'œil : depuis un an que vous m'avez prise à votre service en Écosse, je ne me reconnais plus.

LINDANE.

Il ne faut perdre ni le courage ni l'espérance : je supporte ma pauvreté, mais la tienne me déchire le cœur. Ma chère Polly, qu'au moins le travail de mes mains serve à rendre ta destinée moins affreuse, n'ayons d'obligation à personne ; va vendre ce que j'ai brodé ces jours-ci. (*elle lui donne un petit ouvrage de broderie.*) Je ne réussis pas mal à ces petits ouvrages. Que mes mains te nourrissent et t'habillent ; tu m'as aidée : il est beau de ne devoir notre subsistance qu'à notre vertu.

POLLY.

Laissez-moi baiser, laissez-moi arroser de mes larmes ces belles mains qui ont fait ce travail précieux. Oui, madame, j'aimerais mieux mourir auprès de vous dans l'indigence que de servir des reines. Que ne puis-je vous consoler!

LINDANE.

Hélas! milord Murray n'est point venu! lui que je devrais haïr, lui le fils de celui qui a fait tous nos malheurs! le nom de Murray nous sera toujours funeste: s'il vient, comme il viendra sans doute, qu'il ignore absolument ma patrie, mon état, mon infortune.

POLLY.

Savez-vous bien que ce méchant Frelon se vante d'en avoir quelque connaissance?

LINDANE.

Eh! comment pourrait-il en être instruit, puisque tu l'es à peine? Il ne sait rien, personne ne m'écrit; je suis dans ma chambre comme dans mon tombeau: mais il feint de savoir quelque chose pour se rendre nécessaire. Garde-toi qu'il devine jamais seulement le lieu de ma naissance. Chère Polly, tu le sais, je suis une infortunée dont le père fut proscrit dans les derniers troubles, dont la famille est détruite: il ne me reste que mon courage. Mon père est errant de désert en désert en Écosse. Je serais déjà partie de Londres pour m'unir à sa mauvaise fortune, si je n'avais pas quelque espérance en milord Falbrige. J'ai su qu'il avait été le meilleur ami de mon père. Personne n'abandonne son ami. Falbrige est revenu d'Espagne, il est à Windsor; j'attends son retour. Mais, hélas! Murray ne revient point! Je t'ai ouvert mon cœur; songe que tu le perces du coup de la mort, si tu laisses jamais entrevoir l'état où je suis.

POLLY.

Et à qui en parlerais-je? je ne sors jamais d'auprès de vous; et puis, le monde est si indifférent sur les malheurs d'autrui!

LINDANE.

Il est indifférent, Polly; mais il est curieux, mais il aime à déchirer les blessures des infortunés; et, si les hommes sont compatissans avec les femmes, ils en abusent, ils veulent se faire un droit de notre misère; et je veux rendre cette misère respectable. Mais, hélas! milord Murray ne viendra point!

SCÈNE VI.

LINDANE, POLLY, FABRICE avec une serviette.

FABRICE.

Pardonnez... madame... mademoiselle... je ne sais comment vous nommer, ni comment vous parler: vous m'imposez du respect. Je sors de table pour vous demander vos volontés... je ne sais comment m'y prendre.

LINDANE.

Mon cher hôte, croyez que toutes vos attentions me pénètrent le cœur; que voulez-vous de moi?

FABRICE.

C'est moi qui voudrais bien que vous voulussiez avoir quelque volonté. Il me semble que vous n'avez point dîné hier.

LINDANE.

J'étais malade.

FABRICE.

Vous êtes plus que malade, vous êtes triste... Entre nous, pardonnez... il paraît que votre fortune n'est pas comme votre personne.

LINDANE.

Comment? quelle imagination! je ne me suis jamais plainte de ma fortune.

FABRICE.

Non, vous dis-je, elle n'est pas si belle, si bonne, si désirable que vous l'êtes.

LINDANE.

Que voulez-vous dire?

FABRICE.

Que vous touchez ici tout le monde, et que vous l'évitez trop. Écoutez, je ne suis qu'un homme simple, qu'un homme du peuple; mais je vois tout votre mérite, comme si j'étais un homme de la cour : ma chère dame, un peu de bonne chère : nous avons là-haut un vieux gentilhomme avec qui vous devriez manger.

LINDANE.

Moi! me mettre à table avec un homme, avec un inconnu!

FABRICE.

C'est un vieillard qui me paraît tout votre fait. Vous paraissez bien affligée, il paraît bien triste aussi : deux afflictions mises ensemble peuvent devenir une consolation.

LINDANE.

Je ne veux, je ne peux voir personne.

FABRICE.

Souffrez au moins que ma femme vous fasse sa cour; daignez permettre qu'elle mange avec vous pour vous tenir compagnie. Souffrez quelques soins....

LINDANE.

Je vous rends grâce avec sensibilité, mais je n'ai besoin de rien.

FABRICE.

Oh! je n'y tiens pas; vous n'avez besoin de rien, et vous n'avez pas le nécessaire!

LINDANE.

Qui vous en a pu imposer si témérairement?

FABRICE.

Pardon!

LINDANE.

Ah! Polly, il est deux heures, et milord Murray ne viendra point!

FABRICE.

Eh bien, madame, ce milord dont vous parlez, je sais que c'est l'homme le plus vertueux de la cour : vous ne l'avez jamais reçu ici que devant témoins; pourquoi n'avoir pas fait avec lui honnête-

ment, devant témoins, quelques petits repas que j'aurais fournis? C'est peut-être votre parent?

LINDANE.

Vous extravaguez, mon cher hôte.

FABRICE en tirant Polly par la manche.

Va, ma pauvre Polly, il y a un bon dîner tout prêt dans le cabinet qui donne dans la chambre de ta maîtresse, je t'en avertis. Cette femme-là est incompréhensible. Mais qui est donc cette autre dame qui entre dans mon café comme si c'était un homme? elle a l'air bien furibond.

POLLY.

Ah! ma chère maîtresse, c'est milady Alton, celle qui voulait épouser milord; je l'ai vue une fois rôder près d'ici: c'est elle.

LINDANE.

Milord ne viendra point; c'en est fait, je suis perdue: pourquoi me suis-je obstinée à vivre?

(elle rentre.)

SCÈNE VII.

Lady ALTON, ayant traversé avec colère le théâtre, et prenant Fabrice par le bras.

Suivez-moi, il faut que je vous parle.

FABRICE.

A moi, madame?

Lady ALTON.

A vous, malheureux!

FABRICE.

Quelle diablesse de femme!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lady ALTON, FABRICE.

Lady ALTON.

Je ne crois pas un mot de ce que vous me dites, monsieur le cafetier. Vous me mettez toute hors de moi-même.

FABRICE.

Eh bien, madame, rentrez donc toute dans vous-même.

Lady ALTON.

Vous m'osez assurer que cette aventurière est une personne d'honneur, après qu'elle a reçu chez elle un homme de la cour: vous devriez mourir de honte.

FABRICE.

Pourquoi, madame? Quand milord y est venu, il n'y est point venu en secret; elle l'a reçu en public, les portes de son appartement ouvertes, ma femme présente. Vous pouvez mépriser mon état; mais vous devez estimer ma probité; et quant à celle que vous appelez une aventurière, si vous connaissiez ses mœurs, vous les respecteriez.

Lady ALTON.

Laissez-moi, vous m'importunez.

FABRICE.

O quelle femme! quelle femme!

Lady ALTON : elle va à la porte de Lindane, et frappe rudement.

Qu'on m'ouvre.

SCÈNE II.

LINDANE, Lady ALTON.

LINDANE.

Eh! qui peut frapper ainsi? et que vois-je?

Lady ALTON.

Connaissez-vous les grandes passions, mademoiselle?

LINDANE.

Hélas! madame, voilà une étrange question.

Lady ALTON.

Connaissez-vous l'amour véritable, non pas l'amour insipide, l'amour langoureux; mais cet amour, là, qui fait qu'on voudrait empoisonner sa rivale, tuer son amant, et se jeter ensuite par la fenêtre?

LINDANE.

Mais c'est la rage dont vous me parlez là.

Lady ALTON.

Sachez que je n'aime point autrement, que je suis jalouse, vindicative, furieuse, implacable.

LINDANE.

Tant pis pour vous, madame.

Lady ALTON.

Répondez-moi, milord Murray n'est-il pas venu ici quelquefois?

LINDANE.

Que vous importe, madame? et de quel droit venez-vous m'interroger? suis-je une criminelle? êtes-vous mon juge?

Lady ALTON.

Je suis votre partie : si milord vient encore vous voir; si vous flattez la passion de cet infidèle, tremblez : renoncez à lui, ou vous êtes perdue.

LINDANE.

Vos menaces m'affermiraient dans ma passion pour lui, si j'en avais une.

Lady ALTON.

Je vois que vous l'aimez, que vous vous laissez séduire par un perfide; je vois qu'il vous trompe, et que vous me bravez : mais sachez qu'il n'est point de vengeance à laquelle je ne me porte.

LINDANE.

Eh bien, madame, puisqu'il est ainsi, je l'aime.

Lady ALTON.

Avant de me venger, je veux vous confondre; tenez, connaissez le traître; voilà les lettres qu'il m'a écrites; voilà son portrait qu'il m'a donné; ne le gardez pas au moins, il faut le rendre, ou je....

LINDANE, en rendant le portrait.

Qu'ai-je vu, malheureuse !.... Madame....

Lady ALTON.

Eh bien !....

LINDANE.

Je ne l'aime plus.

Lady ALTON.

Gardez votre résolution et votre promesse : sachez que c'est un homme inconstant, dur, orgueilleux, que c'est le plus mauvais caractère....

LINDANE.

Arrêtez, madame; si vous continuiez à en dire du mal, je l'aimerais peut-être encore. Vous êtes venue ici pour achever de m'ôter la vie; vous n'aurez pas de peine. Polly, c'en est fait; viens m'aider à cacher la dernière de mes douleurs.

POLLY.

Qu'est-il donc arrivé, ma chère maîtresse, et qu'est devenu votre courage ?

LINDANE.

On en a contre l'infortune, l'injustice, l'indigence; il y a cent traits qui s'émoussent sur un cœur noble; il en vient un qui porte enfin le coup de la mort.

(elles sortent.)

SCÈNE III.

Lady ALTON, FRELON.

Lady ALTON.

Quoi ! être trahie, abandonnée pour cette petite créature ! (*à Frelon.*) Gazetier littéraire, approchez ; m'avez-vous servie? avez-vous employé vos correspondances? m'avez-vous obéi ? avez-vous découvert quelle est cette insolente qui fait le malheur de ma vie?

FRELON.

J'ai rempli les volontés de votre grandeur ; je sais qu'elle est Écossaise et qu'elle se cache.

Lady ALTON.

Voilà de belles nouvelles !

FRELON.

Je n'ai rien découvert de plus jusqu'à présent.

Lady ALTON.

Et en quoi m'as-tu donc servie ?

FRELON.

Quand on découvre peu de chose, on ajoute quelque chose, et quelque chose avec quelque chose fait beaucoup. J'ai fait une hypothèse.

Lady ALTON.

Comment, pédant, une hypothèse !

FRELON.

Oui, j'ai supposé qu'elle est malintentionnée contre le gouvernement.

Lady ALTON.

Ce n' est point supposer, rien n'est posé plus vrai : elle est très-malintentionnée, puisqu'elle veut m'enlever mon amant.

FRELON.

Vous voyez bien que dans un temps de trouble, une Écossaise qui se cache est une ennemie de l'état.

Lady ALTON.

Je ne le vois pas; mais je voudrais que la chose fût.

FRELON.

Je ne le parierais pas, mais j'en jurerais.

Lady ALTON.

Et tu serais capable de l'affirmer devant des gens de conséquence?

FRELON.

Je suis en relation avec des personnes de conséquence. Je connais fort la maîtresse du valet de chambre d'un premier commis du ministre; je pourrais même parler aux laquais de milord, votre amant, et dire que le père de cette fille, en qualité de malintentionné, l'a envoyée à Londres comme malintentionnée; je supposerais même que le père est ici. Voyez-vous? cela pourrait avoir des suites, et on mettrait votre rivale, pour ses mauvaises intentions, dans la prison où j'ai déjà été pour mes feuilles.

Lady ALTON.

Ah! je respire; les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule [c]; je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, ou qu'il se brise. Tu as raison; une Écossaise qui se cache, dans un temps où tous les gens de son pays sont suspects, est sûrement une ennemie de l'état; tu n'es pas un imbécile, comme on le dit. Je croyais que tu n'étais qu'un barbouilleur de papier, mais je vois que tu as en effet des talens. Je t'ai déjà récompensé, je te récompenserai encore. Il faudra m'instruire de tout ce qui se passe ici.

FRELON.

Madame, je vous conseille de faire usage de tout ce que vous saurez, et même de ce que vous ne saurez pas. La vérité a besoin de quelques ornemens; le mensonge peut être vilain, mais la fiction est belle: qu'est-ce, après tout, que la vérité? la conformité à nos idées: or, ce qu'on dit est toujours conforme à l'idée qu'on a quand on parle; ainsi il n'y a point proprement de mensonge.

Lady ALTON.

Tu me parais subtil: il semble que tu aies étudié à Saint-Omer *. Va, dis-moi seulement ce que tu découvriras, je ne t'en demande pas davantage.

SCÈNE IV.

Lady ALTON, FABRICE.

Lady ALTON.

Voila, je l'avoue, le plus impudent et le plus lâche coquin qui soit dans les trois royaumes. Nos dogues mordent par instinct de courage, et lui par instinct de bassesse. A présent que je suis un peu plus de sang-froid, je pense qu'il me ferait haïr la vengeance; je sens que je prendrais contre lui le parti de ma rivale. Elle a, dans son

* Il y avait à Saint-Omer un collége de jésuites anglais très-renommé dans toute la Grande-Bretagne.

état humble, une fierté qui me plaît : elle est décente ; on la dit sage ; mais elle m'enlève mon amant, il n'y a pas moyen de pardonner. (*à Fabrice, qu'elle aperçoit agissant dans le café.*) Adieu, mon maître, fesons la paix ; vous êtes un honnête homme, vous ; mais vous avez dans votre maison un vilain griffonneur.

FABRICE.

Bien des gens m'ont déjà dit, madame, qu'il est aussi méchant que Lindane est vertueuse et aimable.

Lady ALTON.

Aimable ! tu me perces le cœur.

SCÈNE V.

FREEPORT, vêtu simplement, mais proprement, avec un large chapeau, FABRICE.

FABRICE.

Ah ! Dieu soit béni, vous voilà de retour, monsieur Freeport ; comment vous trouvez-vous de votre voyage à la Jamaïque ?

FREEPORT.

Fort bien, monsieur Fabrice. J'ai gagné beaucoup, mais je m'ennuie. (*au garçon du café.*) Hé, du chocolat, les papiers publics ; on a plus de peine à s'amuser qu'à s'enrichir.

FABRICE.

Voulez-vous les feuilles de Frelon ?

FREEPORT.

Non, que m'importe ce fatras ? Je me soucie bien qu'une araignée dans le coin d'un mur marche sur sa toile pour sucer le sang des mouches ! Donnez les gazettes ordinaires. Qu'y a-t-il de nouveau dans l'état ?

FABRICE.

Rien pour le présent.

FREEPORT.

Tant mieux ; moins de nouvelles, moins de sottises. Comment vont vos affaires, mon ami ? Avez-vous beaucoup de monde chez vous ? qui logez-vous à présent ?

FABRICE.

Il est venu ce matin un vieux gentilhomme qui ne veut voir personne.

FREEPORT.

Il a raison : les hommes ne sont pas bons à grand'chose ; fripons ou sots, voilà pour les trois quarts ; et pour l'autre quart il se tient chez soi.

FABRICE.

Cet homme n'a pas même la curiosité de voir une femme charmante que nous avons dans la maison.

FREEPORT.

Il a tort. Et quelle est cette femme charmante ?

FABRICE.

Elle est encore plus singulière que lui ; il y a quatre mois qu'elle

est chez moi, et qu'elle n'est pas sortie de son appartement; elle s'appelle Lindane, mais je ne crois pas que ce soit son véritable nom.

FREEPORT.

C'est sans doute une honnête femme, puisqu'elle loge ici.

FABRICE.

Oh! elle est bien plus qu'honnête; elle est belle, pauvre et vertueuse : entre nous, elle est dans la dernière misère, et elle est fière à l'excès.

FREEPORT.

Si cela est, elle a bien plus tort que votre vieux gentilhomme.

FABRICE.

Oh! point, sa fierté est encore une vertu de plus; elle consiste à se priver du nécessaire et à ne vouloir pas qu'on le sache: elle travaille de ses mains pour gagner de quoi me payer, ne se plaint jamais, dévore ses larmes; j'ai mille peines à lui faire garder pour ses besoins l'argent de son loyer; il faut des ruses incroyables pour faire passer jusqu'à elle les moindres secours; je lui compte tout ce que je lui fournis à moitié de ce qu'il coûte : quand elle s'en aperçoit, ce sont des querelles qu'on ne peut apaiser, et c'est la seule qu'elle ait eue dans la maison : enfin, c'est un prodige de malheur, de noblesse et de vertu; elle m'arrache quelquefois des larmes d'admiration et de tendresse.

FREEFORT.

Vous êtes bien tendre! je ne m'attendris point, moi; je n'admire personne, mais j'estime..... Écoutez, comme je m'ennuie, je veux voir cette femme-là; elle m'amusera.

FABRICE.

Oh! monsieur, elle ne reçoit presque jamais de visites. Nous avions un milord qui venait quelquefois chez elle, mais elle ne voulait point lui parler sans que ma femme fût présente : depuis quelque temps il n'y vient plus, et elle vit plus retirée que jamais.

FREEPORT.

J'aime qu'on se retire : je hais la cohue aussi-bien qu'elle : qu'on me la fasse venir; où est son appartement?

FABRICE.

Le voici, de plain-pied au café.

FREEPORT.

Allons, je veux entrer.

FABRICE.

Cela ne se peut pas.

FREEPORT.

Il faut bien que cela se puisse; où est la difficulté d'entrer dans une chambre? Qu'on m'apporte chez elle mon chocolat et les gazettes. (*il tire sa montre.*) Je n'ai pas beaucoup de temps à perdre; mes affaires m'appellent à deux heures.

(il pousse la porte et entre.)

SCÈNE VI.

LINDANE, paraissant tout effrayée, **POLLY** la suit; **FREEPORT, FABRICE.**

LINDANE.

Eh, mon Dieu! qui entre ainsi chez moi avec tant de fracas? Monsieur, vous me paraissez peu civil, et vous devriez respecter davantage ma solitude et mon sexe.

FREEPORT.

Pardon. (*à Fabrice.*) Qu'on m'apporte mon chocolat, vous dis-je.

FABRICE.

Oui, monsieur, si madame le permet.

(Freeport s'assied près d'une table, lit la gazette, et jette un coup d'œil sur Lindane et sur Polly: il ôte son chapeau et le remet.)

POLLY.

Cet homme me paraît familier.

FREEPORT.

Madame, pourquoi ne vous asseyez-vous pas quand je suis assis?

LINDANE.

Monsieur, c'est que vous ne devriez pas l'être, c'est que je suis très-étonnée, c'est que je ne reçois point de visites d'un inconnu.

FREEPORT.

Je suis très-connu: je m'appelle Freeport, loyal négociant, riche; informez-vous de moi à la bourse.

LINDANE.

Monsieur, je ne connais personne en ce pays-là, et vous me feriez plaisir de ne point incommoder une femme à qui vous devez quelques égards.

FREEPORT.

Je ne prétends point vous incommoder; je prends mes aises, prenez les vôtres; je lis les gazettes, travaillez en tapisserie, et prenez du chocolat avec moi... ou sans moi... comme vous voudrez.

POLLY.

Voilà un étrange original!

LINDANE.

O ciel! quelle visite je reçois! Et milord ne vient point! Cet homme bizarre m'assassine; je ne pourrai m'en défaire; comment M. Fabrice a-t-il pu souffrir cela? il faut bien s'asseoir.

(elle s'assied et travaille à son ouvrage.)

(un garçon apporte du chocolat: Freeport en prend sans en offrir; il parle et boit par reprises.)

FREEPORT.

Écoutez. Je ne suis pas homme à complimens; on m'a dit de vous... le plus grand bien qu'on puisse dire d'une femme: vous êtes pauvre et vertueuse; mais on ajoute que vous êtes fière, et cela n'est pas bien.

POLLY.

Et qui vous a dit tout cela, monsieur?

FREEPORT.

Parbleu, c'est le maître de la maison, qui est un très-galant homme, et que j'en crois sur sa parole.

LINDANE.

C'est un tour qu'il vous joue ; il vous a trompé, monsieur ; non pas sur la fierté, qui n'est que le partage de la vraie modestie ; non pas sur la vertu, qui est mon premier devoir ; mais sur la pauvreté dont il me soupçonne. Qui n'a besoin de rien n'est jamais pauvre,

FREEPORT.

Vous ne dites pas la vérité, et cela est encore plus mal que d'être fière : je sais mieux que vous que vous manquez de tout, et quelquefois même vous vous dérobez un repas.

POLLY.

C'est par ordre du médecin.

FREEPORT.

Taisez-vous ; est-ce que vous êtes fière aussi, vous ?

POLLY.

O l'original ! l'original !

FREEPORT.

En un mot, ayez de l'orgueil ou non, peu m'importe. J'ai fait un voyage à la Jamaïque, qui m'a valu cinq mille guinées ; je me suis fait une loi (et ce doit être celle de tout bon chrétien) de donner toujours le dixième de ce que je gagne ; c'est une dette que ma fortune doit payer à l'état malheureux où vous êtes... oui, où vous êtes, et dont vous ne voulez pas convenir. Voilà ma dette de cinq cents guinées payée. Point de remercîment, point de reconnaissance ; gardez l'argent et le secret.

(il jette une grosse bourse sur la table.)

POLLY.

Ma foi, ceci est plus original encore.

LINDANE se levant et se détournant.

Je n'ai jamais été si confondue. Hélas ! que tout ce qui m'arrive m'humilie ! quelle générosité ! mais quel outrage !

FREEPORT continuant à lire les gazettes et à prendre son chocolat.

L'impertinent gazetier ! le plat animal ! peut-on dire de telles pauvretés avec un ton si emphatique ? *Le roi est venu en haute personne.* Eh, malotru ! qu'importe que sa personne soit haute ou petite ? dis le fait tout rondement.

LINDANE s'approchant de lui.

Monsieur...

FREEPORT.

Eh bien ?

LINDANE.

Ce que vous faites pour moi me surprend plus encore que ce que vous dites ; mais je n'accepterai certainement point l'argent que vous m'offrez : il faut vous avouer que je ne me crois pas en état de vous le rendre.

FREEPORT.

Qui vous parle de le rendre ?

LINDANE.

Je ressens jusqu'au fond du cœur toute la vertu de votre procédé, mais la mienne ne peut en profiter : recevez mon admiration ; c'est tout ce que je puis.

POLLY.

Vous êtes cent fois plus singulière que lui. Eh ! madame, dans l'état où vous êtes, abandonnée de tout le monde, avez-vous perdu l'esprit, de refuser un secours que le ciel vous envoie par la main du plus bizarre et du plus galant homme du monde ?

FREEPORT.

Hé ! que veux-tu dire, toi ? en quoi suis-je bizarre ?

POLLY.

Si vous ne prenez pas pour vous, madame, prenez pour moi ; je vous sers dans votre malheur, il faut que je profite au moins de cette bonne fortune. Monsieur, il ne faut plus dissimuler ; nous sommes dans la dernière misère, et, sans la bonté attentive du maître du café, nous serions mortes de froid et de faim. Ma maîtresse a caché son état à ceux qui pouvaient lui rendre service ; vous l'avez su malgré elle, obligez-la malgré elle à ne pas se priver du nécessaire que le ciel lui envoie par vos mains généreuses.

LINDANE.

Tu me perds d'honneur, ma chère Polly.

POLLY.

Et vous vous perdez de folie, ma chère maîtresse.

LINDANE.

Si tu m'aimes, prends pitié de ma gloire ; ne me réduis pas à mourir de honte pour avoir de quoi vivre.

FREEPORT toujours lisant.

Que disent ces bavardes-là ?

POLLY.

Si vous m'aimez, ne me réduisez pas à mourir de faim par vanité.

LINDANE.

Polly, que dirait milord, s'il m'aimait encore, s'il me croyait capable d'une telle bassesse ? J'ai toujours feint avec lui de n'avoir besoin d'aucun secours, et j'en accepterais d'un autre ; d'un inconnu !

POLLY.

Vous avez mal fait de feindre, et vous faites très-mal de refuser. Milord ne dira rien, car il vous abandonne.

LINDANE.

Ma chère Polly, au nom de nos malheurs, ne nous déshonorons point : congédie honnêtement cet homme estimable et grossier, qui sait donner, et qui ne sait pas vivre ; dis-lui que, quand une fille accepte d'un homme de tels présens, elle est toujours soupçonnée d'en payer la valeur aux dépens de sa vertu.

FREEPORT toujours prenant son chocolat et lisant.

Hem, que dit-elle là ?

POLLY s'approchant de lui.

Hélas ! monsieur, elle dit des choses qui me paraissent absurdes ; elle parle de soupçons ; elle dit qu'une fille...

FREEPORT.

Ah, ah! est-ce qu'elle est fille?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi.

FREEPORT.

Tant mieux; elle dit donc qu'une fille?...

POLLY.

Qu'une fille ne peut honnêtement accepter d'un homme.

FREEPORT.

Elle ne sait ce qu'elle dit; pourquoi me soupçonner d'un dessein malhonnête quand je fais une action honnête?

POLLY.

Entendez-vous, mademoiselle?

LINDANE.

Oui, j'entends, je l'admire, et je suis inébranlable dans mon refus. Polly, on dirait qu'il m'aime: oui, ce méchant homme de Frelon le dirait, je serais perdue.

POLLY allant vers Freeport.

Monsieur, elle craint que vous ne l'aimiez.

FREEPORT.

Quelle idée! comment puis-je l'aimer? je ne la connais pas. Rassurez-vous, mademoiselle, je ne vous aime point du tout. Si je viens dans quelques années à vous aimer par hasard, et vous aussi à m'aimer, à la bonne heure... comme vous vous aviserez, je m'aviserai. Si vous vous en passez, je m'en passerai. Si vous dites que je vous ennuie, vous m'ennuierez Si vous voulez ne me revoir jamais, je ne vous reverrai jamais Si vous voulez que je revienne, je reviendrai. Adieu, adieu. (*il tire sa montre.*) Mon temps se perd, j'ai des affaires; serviteur.

LINDANE.

Allez, monsieur, emportez mon estime et ma reconnaissance; mais surtout emportez votre argent, et ne me faites pas rougir davantage.

FREEPORT.

Elle est folle.

LINDANE.

Fabrice! monsieur Fabrice! à mon secours, venez.

FABRICE arrivant en hâte.

Quoi donc, madame?

LINDANE lui donnant la bourse.

Tenez, prenez cette bourse que monsieur a laissée par mégarde; remettez-la lui, je vous en charge; assurez-le de mon estime; et sachez que je n'ai besoin du secours de personne.

FABRICE prenant la bourse.

Ah! monsieur Freeport, je vous reconnais bien à cette bonne action; mais comptez que mademoiselle vous trompe, et qu'elle en a très-grand besoin.

LINDANE.

Non, cela n'est pas vrai. Ah ! monsieur Fabrice ! est-ce vous qui me trahissez ?

FABRICE.

Je vais vous obéir, puisque vous le voulez. (*bas à M. Freeport.*) Je garderai cet argent, et il servira, sans qu'elle le sache, à lui procurer tout ce qu'elle se refuse. Le cœur me saigne; son état et sa vertu me pénètrent l'âme.

FREEPORT.

Elles me font aussi quelque sensation; mais elle est trop fière. Dites-lui que cela n'est pas bien d'être fière. Adieu.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

POLLY.

Vous avez là bien opéré, madame : le ciel daignait vous secourir; vous voulez mourir dans l'indigence; vous voulez que je sois la victime d'une vertu dans laquelle il entre peut-être un peu de vanité; et cette vanité nous perd l'une et l'autre.

LINDANE.

C'est à moi de mourir, ma chère enfant; milord ne m'aime plus; il m'abandonne depuis trois jours; il a aimé mon impitoyable et superbe rivale; il l'aime encore sans doute : c'en est fait; j'étais trop coupable en l'aimant; c'est une erreur qui doit finir.

(elle écrit.)

POLLY.

Elle paraît désespérée; hélas ! elle a sujet de l'être; son état est bien plus cruel que le mien; une suivante a toujours des ressources; mais une personne qui se respecte n'en a pas.

LINDANE ayant plié sa lettre.

Je ne fais pas un bien grand sacrifice. Tiens, quand je ne serai plus, porte cette lettre à celui...

POLLY.

Que dites-vous ?

LINDANE.

A celui qui est la cause de ma mort : je te recommande à lui; mes dernières volontés le toucheront. Va. (*elle l'embrasse.*) Sois sûre que de tant d'amertumes, celle de n'avoir pu te récompenser moi-même n'est pas la moins sensible à ce cœur infortuné.

POLLY.

Ah, mon adorable maîtresse ! que vous me faites verser de larmes, et que vous me glacez d'effroi ! Que voulez-vous faire ? quel dessein horrible ! quelle lettre ! Dieu me préserve de la lui rendre jamais ! (*elle déchire la lettre.*) Hélas ! pourquoi ne vous êtes-vous pas expliquée avec milord ? Peut-être que votre réserve cruelle lui aura déplu.

LINDANE.

Tu m'ouvres les yeux; je lui aurai déplu sans doute; mais comment me découvrir au fils de celui qui a perdu mon père et ma famille ?

POLLY.

Quoi! madame, ce fut donc le père de milord qui...

LINDANE.

Oui, ce fut lui-même qui persécuta mon père, qui le fit condamner à la mort, qui nous a dégradés de noblesse, qui nous a ravi notre existence. Sans père, sans mère, sans bien, je n'ai que ma gloire et mon fatal amour. Je devais détester le fils de Murray; la fortune, qui me poursuit, me l'a fait connaître; je l'ai aimé, et je dois m'en punir.

POLLY.

Que vois-je! vous pâlissez, vos yeux s'obscurcissent...

LINDANE.

Puisse ma douleur me tenir lieu du poison et du fer que j'implorais!

POLLY.

A l'aide! monsieur Fabrice; à l'aide! ma maîtresse s'évanouit.

FABRICE.

Au secours! que tout le monde descende! Ma femme, ma servante, monsieur le gentilhomme de là-haut, tout le monde....

(la femme et la servante de Fabrice et Polly emmènent Lindane dans sa chambre.)

LINDANE *en sortant.*

Pourquoi me rendez-vous à la vie?

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

MONROSE.

Qu'y a-t-il donc, notre hôte?

FABRICE.

C'était cette belle demoiselle dont je vous ai parlé qui s'évanouissait; mais ce ne sera rien.

MONROSE.

Ces petites fantaisies de filles passent vite et ne sont pas dangereuses; que voulez-vous que je fasse à une fille qui se trouve mal? est-ce pour cela que vous m'avez fait descendre? Je croyais que le feu était à la maison.

FABRICE.

J'aimerais mieux qu'il y fût que de voir cette jeune personne en danger. Si l'Écosse a plusieurs filles comme elle, ce doit être un beau pays.

MONROSE.

Quoi! elle est d'Écosse?

FABRICE.

Oui, monsieur, je ne le sais que d'aujourd'hui; c'est notre feseur de feuilles qui me l'a dit, car il sait tout, lui.

MONROSE.

Et son nom? son nom?

FABRICE.

Elle s'appelle Lindane.

MONROSE.

Je ne connais point ce nom-là. (*il se promène.*) On ne prononce point le nom de ma patrie que mon cœur ne soit déchiré. Peut-on

avoir été traité avec plus d'injustice et de barbarie ? Tu es mort, cruel Murray, indigne ennemi ! ton fils reste ; j'aurai justice ou vengeance. O ma femme ! ô mes chers enfans ! ma fille ! j'ai donc tout perdu sans ressource. Que de coups de poignard auraient fini mes jours, si la juste fureur de me venger ne me forçait pas à porter dans l'affreux chemin du monde ce fardeau détestable de la vie !

FABRICE *revenant.*

Tout va mieux, Dieu merci.

MONROSE.

Comment ? quel changement y a-t-il dans les affaires ? quelle révolution ?

FABRICE.

Monsieur, elle a repris ses sens ; elle se porte très-bien ; encore un peu pâle, mais toujours belle.

MONROSE.

Ah ! ce n'est que cela. Il faut que je sorte, que j'aille, que je hasarde... oui... je le veux.

(*il sort.*)

FABRICE.

Cet homme ne se soucie pas des filles qui s'évanouissent. S'il avait vu Lindane, il ne serait pas si indifférent.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Lady ALTON, ANDRÉ.

Lady ALTON.

Oui, puisque je ne peux voir le traître chez lui, je le verrai ici ; il y reviendra sans doute. Ce barbouilleur de feuilles avait raison ; une Écossaise cachée ici dans ce temps de trouble ! elle conspire contre l'état ; elle sera enlevée, l'ordre est donné ; ah ! du moins, c'est contre moi qu'elle conspire ! c'est de quoi je ne suis que trop sûre. Voici André, le laquais de milord ; je serai instruite de tout mon malheur. André, vous apportez ici une lettre de milord, n'est-il pas vrai ?

ANDRÉ.

Oui, madame.

Lady ALTON.

Elle est pour moi ?

ANDRÉ.

Non, madame, je vous jure.

Lady ALTON.

Comment ! ne m'en avez-vous pas apporté plusieurs de sa part ?

ANDRÉ.

Oui, mais celle-ci n'est pas pour vous ; c'est pour une personne qu'il aime à la folie.

Lady ALTON.

Eh bien, ne m'aimait-il pas à la folie quand il m'écrivait ?

ANDRÉ.

Oh que non, madame ; il vous aimait si tranquillement ! mais ici

ce n'est pas de même ; il ne dort ni ne mange ; il court jour et nuit ; il ne parle que de sa chère Lindane ; cela est tout différent, vous dis-je.

Lady ALTON.

Le perfide! le méchant homme! N'importe, je vous dis que cette lettre est pour moi ; n'est-elle pas sans dessus?

ANDRÉ.

Oui, madame.

Lady ALTON.

Toutes les lettres que vous m'avez apportées n'étaient-elles pas sans dessus aussi?

ANDRÉ.

Oui, mais elle est pour Lindane.

Lady ALTON.

Je vous dis qu'elle est pour moi, et, pour vous le prouver, voici dix guinées de port que je vous donne.

ANDRÉ.

Ah ; oui, madame ; vous m'y faites penser, vous avez raison ; la lettre est pour vous, je l'avais oublié... mais cependant, comme elle n'était pas pour vous, ne me décelez pas ; dites que vous l'avez trouvée chez Lindane.

Lady ALTON.

Laisse-moi faire.

ANDRÉ.

Quel mal, après tout, de donner à une femme une lettre écrite pour une autre? il n'y a rien de perdu ; toutes ces lettres se ressemblent. Si mademoiselle Lindane ne reçoit pas sa lettre, elle en recevra d'autres. Ma commission est faite. Oh! je fais bien mes commissions, moi!

(il sort.)

Lady ALTON ouvre la lettre et lit.

Lisons : « Ma chère, ma respectable, ma vertueuse Lindane... » il ne m'en a jamais tant écrit... « il y a deux jours, il y a un siècle que je m'arrache au bonheur d'être à vos pieds, mais c'est pour vos seuls intérêts : je sais qui vous êtes, et ce que je vous dois ; je périrai, ou les choses changeront. Mes amis agissent ; comptez sur moi, comme sur l'amant le plus fidèle, et sur un homme digne peut-être de vous servir. »

(après avoir lu.)

C'est une conspiration. Il n'en faut point douter ; elle est d'Écosse ; sa famille est mal intentionnée ; le père de Murray a commandé en Écosse ; ses amis agissent, il court jour et nuit, c'est une conspiration. Dieu merci, j'ai agi aussi ; et, si elle n'accepte pas mes offres, elle sera enlevée dans une heure, avant que son indigne amant la secoure.

SCÈNE II.

Lady ALTON, POLLY, LINDANE.

Lady ALTON à Polly, qui passe de la chambre de sa maîtresse dans une chambre du café.

MADEMOISELLE, allez dire tout à l'heure à votre maîtresse qu'il faut que je lui parle, qu'elle ne craigne rien, que je n'ai que des choses

très-agréables à lui dire; qu'il s'agit de son bonheur, (*avec emportement*) et qu'il faut qu'elle vienne tout à l'heure: entendez-vous? qu'elle ne craigne rien, vous dis-je.

POLLY.

Oh, madame! nous ne craignons rien; mais votre physionomie me fait trembler.

Lady ALTON.

Nous verrons si je ne viendrai pas à bout de cette fille vertueuse, avec les propositions que je vais lui faire.

LINDANE arrivant toute tremblante, soutenue par Polly.

Que voulez-vous, madame? venez-vous insulter encore à ma douleur?

Lady ALTON.

Non, je viens vous rendre heureuse. Je sais que vous n'avez rien; je suis riche, je suis grande dame; je vous offre un de mes châteaux sur les frontières d'Écosse avec les terres qui en dépendent; allez-y vivre avec votre famille, si vous en avez; mais il faut dans l'instant que vous abandonniez milord pour jamais; et qu'il ignore toute sa vie votre retraite.

LINDANE.

Hélas! madame, c'est lui qui m'abandonne; ne soyez point jalouse d'une infortunée; vous m'offrez en vain une retraite; j'en trouverai sans vous une éternelle, dans laquelle je n'aurai pas au moins à rougir de vos bienfaits.

Lady ALTON.

Comme vous me répondez, téméraire!

LINDANE.

La témérité ne doit point être mon partage, mais la fermeté doit l'être. Ma naissance vaut bien la vôtre; mon cœur vaut peut-être mieux; et, quant à ma fortune, elle ne dépendra jamais de personne, encore moins de ma rivale.

(elle sort.)

Lady ALTON seule.

Elle dépendra de moi. Je suis fâchée qu'elle me réduise à cette extrémité. J'ai honte de m'être servie de ce faquin de Frelon: mais enfin elle m'y a forcée. Infidèle amant! passion funeste! je suffoque.

SCÈNE III.

FREEPORT, MONROSE paraissant dans le café avec la femme de Fabrice, la servante, les garçons du café, qui mettent tout en ordre; FABRICE, Lady ALTON.

Lady ALTON à Fabrice.

MONSIEUR Fabrice, vous me voyez ici souvent: c'est votre faute.

FABRICE.

Au contraire, madame, nous souhaiterions....

Lady ALTON.

J'en suis fâchée plus que vous; mais vous m'y verrez encore, vous dis-je.

(elle sort.)

FABRICE.

Tant pis. A qui en a-t-elle donc? Quelle différence d'elle à cette Lindane, si belle et si patiente?

FREEPORT.

Oui. A propos, vous m'y faites songer; elle est, comme vous dites, belle et honnête.

FABRICE.

Je suis fâché que ce brave gentilhomme ne l'ait pas vue; il en aurait été touché.

MONROSE à part.

Ah! j'ai d'autres affaires en tête.... malheureux que je suis!

FREEPORT.

Je passe mon temps à la bourse ou à la Jamaïque: cependant la vue d'une jeune personne ne laisse pas de réjouir les yeux d'un galant homme. Vous me faites songer, vous dis-je, à cette petite créature: beau maintien, conduite sage, belle tête, démarche noble. Il faut que je la voie, un de ces jours, encore une fois.... C'est dommage qu'elle soit si fière.

MONROSE à Freeport.

Notre hôte m'a confié que vous en aviez agi avec elle d'une manière admirable.

FREEPORT.

Moi? non.... n'en auriez-vous pas fait autant à ma place?

MONROSE.

Je le crois, si j'étais riche, et si elle le méritait.

FREEPORT.

Eh bien, que trouvez-vous donc là d'admirable? (*il prend les gazettes.*) Ah! ah! voyons ce que disent les nouveaux papiers d'aujourd'hui. Hom! hom! le lord Falbrige mort!

MONROSE s'avançant.

Falbrige mort! le seul ami qui me restait sur la terre! le seul dont j'attendais quelque appui! Fortune, tu ne cesseras jamais de me persécuter!

FREEPORT.

Il était votre ami? j'en suis fâché.... « D'Édimbourg, le 14 avril.... On cherche partout le lord Monrose, condamné depuis onze ans à perdre la tête. »

MONROSE.

Juste ciel! qu'entends-je!... Hem! que dites-vous? milord Monrose condamné à...,

FREEPORT.

Oui, parbleu! le lord Monrose... lisez vous-même, je ne me trompe pas.

MONROSE lit.

(froidement.)

Oui, cela est vrai....(*à part.*) Il faut sortir d'ici, la maison est trop publique.... Je ne crois pas que la terre et l'enfer conjurés ensemble aient jamais assemblé tant d'infortunes contre un seul homme. (*à son valet Jack, qui est dans un coin de la salle.*) Hé, va faire seller mes chevaux, et que je puisse partir, s'il est nécessaire, à

l'entrée de la nuit.... Comme les nouvelles courent ! comme le mal vole !

FREEPORT.

Il n'y a point de mal à cela ; qu'importe que le lord Monrose soit décapité ou non? Tout s'imprime ; tout s'écrit, rien ne demeure : on coupe une tête aujourd'hui, le gazetier le dit le lendemain, et le surlendemain on n'en parle plus. Si cette demoiselle Lindane n'était pas si fière, j'irais savoir comme elle se porte : elle est fort jolie et fort honnête.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, UN MESSAGER D'ÉTAT.

LE MESSAGER.

Vous vous appelez Fabrice ?

FABRICE.

Oui, monsieur ; en quoi puis-je vous servir ?

LE MESSAGER.

Vous tenez un café et des appartemens ?

FABRICE.

Oui.

LE MESSAGER.

Vous avez chez vous une jeune Écossaise nommée Lindane?

FABRICE.

Oui, assurément, et c'est notre bonheur de l'avoir chez nous.

FREEPORT.

Oui, elle est jolie et honnête. Tout le monde m'y fait songer.

LE MESSAGER.

Je viens pour m'assurer d'elle de la part du gouvernement ; voilà mon ordre.

FABRICE.

Je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

MONROSE à part.

Une jeune Écossaise qu'on arrête ! et le jour même que j'arrive ! Toute ma fureur renaît. O patrie ! ô famille ! Hélas ! que deviendra ma fille infortunée? elle est peut-être ainsi la victime de mes malheurs ; elle languit dans la pauvreté ou dans la prison. Ah ! pourquoi est-elle née ?

FREEPORT.

On n'a jamais arrêté les filles par ordre du gouvernement : fi, que cela est vilain ! vous êtes un grand brutal, monsieur le messager d'état.

FABRICE.

Ouais ! mais si c'était une aventurière, comme le disait notre ami Frelon ; cela va perdre ma maison.... me voilà ruiné. Cette dame de la cour avait ses raisons, je le vois bien.... Non, non, elle est très-honnête.

LE MESSAGER.

Point de raisonnement : en prison, ou caution ; c'est la règle.

FABRICE.

Je me fais caution, moi, ma maison, mon bien, ma personne.

LE MESSAGER.

Votre personne et rien, c'est la même chose ; votre maison ne

vous appartient peut-être pas; votre bien, où est-il? il faut de l'argent.

FABRICE.

Mon bon monsieur Freeport, donnerai-je les cinq cents guinées que je garde, et qu'elle a refusées aussi noblement que vous les avez offertes?

FREEPORT.

Belle demande! apparemment.... Monsieur le messager, je dépose cinq cents guinées, mille, deux mille, s'il le faut; voilà comme je suis fait. Je m'appelle Freeport. Je réponds de la vertu de la fille.... autant que je peux.... mais il ne faudrait pas qu'elle fût si fière.

LE MESSAGER.

Venez, monsieur, faire votre soumission.

FREEPORT.

Très-volontiers; très-volontiers.

FABRICE.

Tout le monde ne place pas ainsi son argent.

FREEPORT.

En l'employant à faire du bien, c'est le placer au plus haut intérêt.

(Freeport et le messager vont compter de l'argent, et écrire au fond du café.)

SCÈNE V.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE.

Monsieur, vous êtes étonné peut-être du procédé de monsieur Freeport, mais c'est sa façon. Heureux ceux qu'il prend tout d'un coup en amitié! Il n'est pas complimenteur, mais il rend service en moins de temps que les autres font des protestations de services.

MONROSE.

Il y a de belles âmes.... Que deviendrai-je!

FABRICE.

Gardons-nous au moins de dire à notre pauvre petite le danger qu'elle a couru.

MONROSE.

Allons, partons cette nuit même.

FABRICE.

Il ne faut jamais avertir les gens de leur danger que quand il est passé.

MONROSE.

Le seul ami que j'avais à Londres est mort!... Que fais-je ici?

FABRICE.

Nous la ferions évanouir encore une fois.

SCÈNE VI.

MONROSE seul.

On arrête une jeune Écossaise, une personne qui vit retirée, qui se cache, qui est suspecte au gouvernement! Je ne sais.... mais cette aventure me jette dans de profondes réflexions.... Tout réveille

l'idée de mes malheurs, mes afflictions, mon attendrissement, mes fureurs.

SCÈNE VII.

MONROSE, POLLY.

MONROSE apercevant Polly qui passe.

MADEMOISELLE, un petit mot, de grâce.... Êtes-vous cette jeune et aimable personne née en Écosse, qui...

POLLY.

Oui, monsieur, je suis encore assez jeune ; je suis Écossaise ; et pour aimable, bien des gens me disent que je le suis.

MONROSE.

Ne savez-vous aucune nouvelle de votre pays ?

POLLY.

Oh non, monsieur, il y a si long-temps que je l'ai quitté !

MONROSE.

Et qui sont vos parens, je vous prie ?

POLLY.

Mon père était un excellent boulanger, à ce que j'ai ouï dire, et ma mère avait servi une dame de qualité.

MONROSE.

Ah ! j'entends : c'est vous apparemment qui servez cette jeune personne dont on m'a tant parlé : je me méprenais.

POLLY.

Vous me faites bien de l'honneur.

MONROSE.

Vous savez sans doute qui est votre maîtresse ?

POLLY.

Oui, monsieur : c'est la plus douce, la plus aimable fille, la plus courageuse dans le malheur.

MONROSE.

Elle est donc malheureuse ?

POLLY.

Oui, monsieur, et moi aussi ; mais j'aime mieux la servir que d'être heureuse.

MONROSE.

Mais je vous demande si vous ne connaissez pas sa famille ?

POLLY.

Monsieur, ma maîtresse veut être inconnue : elle n'a point de famille ; que me demandez-vous là ? pourquoi ces questions ?

MONROSE.

Une inconnue ! ô ciel si long-temps impitoyable ! s'il était possible qu'à la fin je pusse !... mais quelles vaines chimères ! Dites-moi, je vous prie, quel est l'âge de votre maîtresse ?

POLLY.

Oh pour son âge, on peut le dire, car elle est bien au-dessus de son âge ; elle a dix-huit ans.

MONROSE.

Dix-huit ans!.... hélas! ce serait précisément l'âge qu'aurait ma malheureuse Monrose, ma chère fille, seul reste de ma maison, seul enfant que mes mains aient pu caresser dans son berceau... Dix-huit ans?...

POLLY.

Oui, monsieur, et moi je n'en ai que vingt-deux : il n'y a pas une si grande différence. Je ne sais pas pourquoi vous faites tout seul tant de réflexions sur son âge?

MONROSE.

Dix-huit ans, et née dans ma patrie! et elle veut être inconnue! je ne me possède plus : il faut, avec votre permission, que je la voie, que je lui parle tout à l'heure.

POLLY.

Ces dix-huit ans tournent la tête à ce bon vieux gentilhomme. Monsieur, il est impossible que vous voyiez à présent ma maîtresse; elle est dans l'affliction la plus cruelle.

MONROSE.

Ah! c'est pour cela même que je veux la voir.

POLLY.

De nouveaux chagrins qui l'ont accablée, qui ont déchiré son cœur, lui ont fait perdre l'usage de ses sens. Hélas! elle n'est pas de ces filles qui s'évanouissent pour peu de chose. Elle est à peine revenue à elle, et le peu de repos qu'elle goûte dans ce moment est un repos mêlé de trouble et d'amertume : de grâce, monsieur, ménagez sa faiblesse et ses douleurs.

MONROSE.

Tout ce que vous me dites redouble mon empressement. Je suis son compatriote; je partage toutes ses afflictions, je les diminuerai peut-être; souffrez qu'avant de quitter cette ville, je puisse entretenir votre maîtresse.

POLLY.

Mon cher compatriote, vous m'attendrissez; attendez encore quelques momens. Les filles qui se sont évanouies sont bien longtemps à se remettre avant de recevoir une visite. Je vais à elle : je reviendrai à vous.

SCÈNE VIII.

MONROSE, FABRICE.

FABRICE le tirant par la manche.

Monsieur, n'y a-t-il personne là?

MONROSE.

Que j'attends son retour avec des mouvemens d'impatience et de trouble!

FABRICE.

Ne nous écoute-t-on point?

MONROSE.

Mon cœur ne peut suffire à tout ce qu'il éprouve.

FABRICE.

On vous cherche....

MONROSE se tournant.

Qui? quoi? comment? pourquoi? que voulez-vous dire.?

FABRICE.

On vous cherche, monsieur. Je m'intéresse à ceux qui logent chez moi. Je ne sais qui vous êtes; mais on est venu me demander qui vous étiez : on rôde autour de la maison, on s'informe, on entre, on passe, on repasse, on guette, et je ne serai pas surpris si dans peu on vous fait le même compliment qu'à cette jeune et chère demoiselle, qui est, dit-on, de votre pays.

MONROSE.

Ah! il faut absolument que je lui parle avant de partir.

FABRICE.

Partez vite, croyez-moi; notre ami Freeport ne serait peut-être pas d'humeur à faire pour vous ce qu'il a fait pour une jeune personne de dix-huit ans.

MONROSE.

Pardon.... je ne sais... où j'étais.... je vous entendais à peine.... Que faire? où aller, mon cher hôte? Je ne puis partir sans la voir.... Venez, que je vous parle un moment dans quelque endroit plus solitaire, et surtout que je puisse ensuite entretenir cette jeune Écossaise.

FABRICE.

Ah! je vous avais bien dit que vous seriez enfin curieux de la voir. Soyez sûr que rien n'est plus beau et plus honnête.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

FABRICE, FRELON, dans le café à une table; FREEPORT, une pipe à la main au milieu d'eux.

FABRICE.

Je suis obligé de vous l'avouer, monsieur Frélon; si tout ce qu'on dit est vrai, vous me feriez plaisir de ne plus fréquenter chez nous.

FRELON.

Tout ce qu'on dit est toujours faux; quelle mouche vous pique, monsieur Fabrice?

FABRICE.

Vous venez écrire ici vos feuilles : mon café passera pour une boutique de poison.

FREEPORT se tournant vers Fabrice.

Ceci mérite qu'on y pense, voyez-vous?

FABRICE.

On prétend que vous dites du mal de tout le monde.

FREEPORT à Frelon.

De tout le monde, entendez-vous? c'est trop.

FABRICE.

On commence même à dire que vous êtes un délateur, un fripon; mais je ne veux pas le croire.

FREEPORT à Frelon.

Un fripon..... entendez-vous? cela passe la raillerie.

FRELON.

Je suis compilateur illustre, un homme de goût.

FABRICE.

De goût ou de dégoût, vous me faites tort, vous dis-je.

FRELON.

Au contraire, c'est moi qui achalande votre café; c'est moi qui l'ai mis à la mode; c'est ma réputation qui vous attire du monde.

FABRICE.

Plaisante réputation! celle d'un espion, d'un malhonnête homme (pardonnez, si je répète ce qu'on dit) et d'un mauvais auteur!

FRELON.

Monsieur Fabrice, monsieur Fabrice, arrêtez, s'il vous plaît: on peut attaquer mes mœurs; mais pour ma réputation d'auteur, je ne le souffrirai jamais.

FABRICE.

Laissez-là vos écrits; savez-vous bien, puisqu'il faut tout vous dire, que vous êtes soupçonné d'avoir voulu perdre mademoiselle Lindane?

FREEPORT.

Si je le croyais, je le noierais de mes mains, quoique je ne sois pas méchant.

FABRICE.

On prétend que c'est vous qui l'avez accusée d'être Écossaise, et qui avez aussi accusé ce brave gentilhomme de là-haut d'être Écossais.

FRELON.

Eh bien, quel mal y a-t-il à être de son pays?

FABRICE.

On prétend que vous avez eu plusieurs conférences avec les gens de cette dame si colère qui est venue ici, et avec ceux de ce milord qui n'y vient plus, que vous redites tout, que vous envenimez tout.

FREEPORT à Frelon.

Seriez-vous un fripon en effet? je ne les aime pas, au moins.

FABRICE.

Ah! Dieu merci, je crois que j'aperçois enfin notre milord.

FREEPORT.

Un milord! adieu. Je n'aime pas plus les grands seigneurs que les mauvais écrivains.

FABRICE.

Celui-ci n'est pas un grand seigneur comme un autre.

FREEPORT.

Ou comme un autre, ou différent d'un autre, n'importe. Je ne me gêne jamais, et je sors. Mon ami, je ne sais; il me revient toujours dans la tête une idée de notre jeune Écossaise; je reviendrai incessamment, oui, je reviendrai, je veux lui parler sérieusement;

serviteur. Cette Écossaise est belle et honnête. Adieu. (*en revenant.*) Dites-lui de ma part que je pense beaucoup de bien d'elle.

SCÈNE II.

Lord MURRAY, pensif et agité; FRELON, lui fesant la révérence, qu'il ne regarde pas; FABRICE s'éloignant un peu.

Lord MURRAY à Fabrice, d'un air distrait.

Je suis très-aise de vous revoir, mon brave et honnête homme : comment se porte cette belle et respectable personne que vous avez le bonheur de posséder chez vous?

FABRICE.

Milord, elle a été très-malade depuis qu'elle ne vous a vu : mais je suis sûr qu'elle se portera mieux aujourd'hui.

Lord MURRAY.

Grand Dieu, protecteur de l'innocence, je t'implore pour elle; daigne te servir de moi pour rendre justice à la vertu, et pour tirer d'oppression les infortunés! Grâces à tes bontés et à mes soins, tout m'annonce un succès favorable. (*à Fabrice*) Laissez-moi parler en particulier à cet homme.

(en montrant Frelon.)

FRELON à Fabrice.

Eh bien, tu vois qu'on t'avait bien trompé sur mon compte, et que j'ai du crédit à la cour.

FABRICE en sortant.

Je ne vois point cela.

Lord MURRAY à Frelon.

Mon ami!

FRELON.

Monseigneur, permettez-vous que je vous dédie un tome?...

Lord MURRAY.

Non : il ne s'agit point de dédicace. C'est vous qui avez appris à mes gens l'arrivée de ce vieux gentilhomme venu d'Écosse; c'est vous qui l'avez dépeint; qui êtes allé faire le même rapport aux gens du ministre d'état?

FRELON.

Monseigneur, je n'ai fait que mon devoir.

Lord MURRAY lui donnant quelques guinées.

Vous m'avez rendu service sans le savoir; je ne regarde pas à l'intention : on prétend que vous vouliez nuire, et que vous avez fait du bien; tenez, voilà pour le bien que vous avez fait : mais, si vous vous avisez jamais de prononcer le nom de cet homme et de mademoiselle Lindane, je vous ferai jeter par les fenêtres de votre grenier. Allez.

FRELON.

Grand merci, monseigneur : tout le monde me dit des injures, et me donne de l'argent; je suis bien plus habile que je ne croyais.

SCÈNE III.

Lord MURRAY, POLLY.

Lord MURRAY, *seul un moment.*

Un vieux gentilhomme arrivé d'Écosse! Lindane née dans le même pays! Hélas! s'il était possible que je pusse réparer les torts de mon père! si le ciel permettait!... Entrons. (*à Polly qui sort de la chambre de Lindane.*) Chère Polly, n'es-tu pas bien étonnée que j'aie passé tant de temps sans venir ici? deux jours entiers!.... Je ne me le pardonnerais jamais, si je ne les avais employés pour la respectable fille de milord Monrose; les ministres étaient à Windsor, il a fallu y courir. Va, le ciel t'inspira bien quand tu te rendis à mes prières, et que tu m'appris le secret de sa naissance.

POLLY.

J'en tremble encore : ma maîtresse me l'avait tant défendu! Si je lui donnais le moindre chagrin, je mourrais de douleur. Hélas! votre absence lui a causé aujourd'hui un assez long évanouissement, et je me serais évanouie aussi, si je n'avais pas eu besoin de mes forces pour la secourir.

Lord MURRAY.

Tiens, voilà pour l'évanouissement où tu as eu envie de tomber.

POLLY.

Milord, j'accepte vos dons; je ne suis pas si fière que la belle Lindane qui n'accepte rien, et qui feint d'être à son aise, quand elle est dans la plus extrême indigence.

Lord MURRAY.

Juste ciel! la fille de Monrose dans la pauvreté! Malheureux que je suis! que m'as-tu dit? combien je suis coupable! que je vais tout réparer! que son sort changera! Hélas! pourquoi me l'a-t-elle caché?

POLLY.

Je crois que c'est la seule fois de sa vie qu'elle vous trompera.

Lord MURRAY.

Entrons, entrons vite; jetons-nous à ses pieds : c'est trop tarder.

POLLY.

Ah, milord! gardez-vous-en bien : elle est actuellement avec un gentilhomme, si vieux, si vieux, qui est de son pays, et ils se disent des choses si intéressantes!

Lord MURRAY.

Quel est-il ce vieux gentilhomme, pour qui je m'intéresse déjà comme elle?

POLLY.

Je l'ignore.

Lord MURRAY.

O destinée! juste ciel! pourrais-tu faire que cet homme fût ce que je désire qu'il soit? Et que disaient-ils, Polly?

POLLY.

Milord, ils commençaient à s'attendrir; et, comme ils s'attendrissaient, ce bon homme n'a pas voulu que je fusse présente, et je suis sortie.

SCÈNE IV.

Lady ALTON, lord MURRAY, POLLY.

Lady ALTON.

Ah! je vous y prends enfin, perfide! me voilà sûre de votre inconstance, de mon opprobre et de votre intrigue.

Lord MURRAY.

Oui, madame, vous êtes sûre de tout. (*à part.*) Quel contre-temps effroyable!

Lady ALTON.

Monstre! perfide!

Lord MURRAY.

Je puis être un monstre à vos yeux, et je n'en suis pas fâché; mais, pour perfide, je suis très-loin de l'être : ce n'est pas mon caractère. Avant d'en aimer une autre, je vous ai déclaré que je ne vous aimais plus.

Lady ALTON.

Après une promesse de mariage! scélérat! après m'avoir juré tant d'amour!

Lord MURRAY.

Quand je vous ai juré de l'amour, j'en avais : quand je vous ai promis de vous épouser, je voulais tenir ma parole.

Lady ALTON.

Et qui t'a empêché de tenir ta parole, parjure?

Lord MURRAY.

Votre caractère, vos emportemens; je me mariais pour être heureux, et j'ai vu que nous ne l'aurions été ni l'un ni l'autre.

Lady ALTON.

Tu me quittes pour une vagabonde, pour une aventurière.

Lord MURRAY.

Je vous quitte pour la vertu, pour la douceur et pour les grâces.

Lady ALTON.

Traître, tu n'es pas où tu crois en être; je me vengerai plus tôt que tu ne penses.

Lord MURRAY.

Je sais que vous êtes vindicative, envieuse plutôt que jalouse, emportée plutôt que tendre; mais vous serez forcée à respecter celle que j'aime.

Lady ALTON.

Allez, lâche, je connais l'objet de vos amours mieux que vous; je sais qui elle est; je sais qui est l'étranger arrivé aujourd'hui pour elle; je sais tout : des hommes plus puissans que vous sont instruits de tout; et bientôt on vous enlèvera l'indigne objet pour qui vous m'avez méprisée.

Lord MURRAY.

Que veut-elle dire, Polly? elle me fait mourir d'inquiétude.

POLLY.

Et moi de peur. Nous sommes perdues.

Lord MURRAY.

Ah! madame, arrêtez-vous; un mot, expliquez-vous, écoutez...

Lady ALTON.

Je n'écoute point, je ne répons rien, je ne m'explique point. Vous êtes, comme je vous l'ai déjà dit, un inconstant, un volage, un cœur faux, un traître, un perfide, un homme abominable.

(elle sort.)

SCÈNE V.

Lord MURRAY, POLLY.

Lord MURRAY.

Que prétend cette furie? que la jalousie est affreuse! O ciel! fais que je sois toujours amoureux, et jamais jaloux! Que veut-elle? elle parle de faire enlever ma chère Lindane et cet étranger; que veut-elle dire? sait-elle quelque chose?

POLLY.

Hélas! il faut vous l'avouer; ma maîtresse est arrêtée par l'ordre du gouvernement; je crois que je le suis aussi; et sans un gros homme, qui est la bonté même, et qui a bien voulu être notre caution, nous serions en prison à l'heure que je vous parle: on m'avait fait jurer de n'en rien dire; mais le moyen de se taire avec vous?

Lord MURRAY.

Qu'ai-je entendu? quelle aventure! et que de revers accumulés en foule! Je vois que le nom de ta maîtresse est toujours suspect. Hélas! ma famille a fait tous les malheurs de la sienne; le ciel, la fortune, mon amour, l'équité, la raison, allaient tout réparer, la vertu m'inspirait; le crime s'oppose à tout ce que je tente; il ne triomphera pas. N'alarme point ta maîtresse; je cours chez le ministre; je vais tout presser, tout faire. Je m'arrache au bonheur de la voir pour celui de la servir. Je cours, et je revole. Dis-lui bien que je m'éloigne parce que je l'adore.

(il sort.)

POLLY seule.

Voilà d'étranges aventures! Je vois que ce monde-ci n'est qu'un combat perpétuel des méchans contre les bons, et qu'on en veut toujours aux pauvres filles.

SCÈNE VI.

MONROSE, LINDANE, POLLY reste un moment et sort à un signe que lui fait sa maîtresse.

MONROSE.

Chaque mot que vous m'avez dit me perce l'âme. Vous née dans le Locaber! et témoin de tant d'horreurs, persécutée, errante, et si malheureuse avec des sentimens si nobles!

LINDANE.

Peut-être je dois ces sentimens même à mes malheurs; peut-être, si j'avais été élevée dans le luxe et la mollesse, cette âme, qui s'est fortifiée par l'infortune, n'eût été que faible.

MONROSE.

O vous! digne du plus beau sort du monde, cœur magnanime, âme élevée, vous m'avouez que vous êtes d'une de ces familles proscrites, dont le sang a coulé sur les échafauds dans nos guerres civiles, et vous vous obstinez à me cacher votre nom et votre naissance!...

LINDANE.

Ce que je dois à mon père me force au silence ; il est proscrit lui-même, on le cherche ; je l'exposerais peut-être si je me nommais ; vous m'inspirez du respect et de l'attendrissement, mais je ne vous connais pas ; je dois tout craindre. Vous voyez que je suis suspecte moi-même, que je suis arrêtée et prisonnière, un mot peut me perdre.

MONROSE.

Hélas! un mot ferait peut-être la première consolation de ma vie. Dites-moi du moins quel âge vous aviez quand la destinée cruelle vous sépara de votre père, qui fut depuis si malheureux?

LINDANE.

Je n'avais que cinq ans.

MONROSE.

Grand Dieu! qui avez pitié de moi, toutes ces époques rassemblées, toutes les choses qu'elle m'a dites, sont autant de traits de lumière qui m'éclairent dans les ténèbres où je marche. O Providence! ne t'arrête point dans tes bontés!

LINDANE.

Quoi! vous versez des larmes! Hélas! tout ce que je vous ai dit m'en fait bien répandre.

MONROSE *s'essuyant les yeux.*

Achevez, je vous en conjure. Quand votre père eut quitté sa famille pour ne plus la revoir, combien restâtes-vous auprès de votre mère?

LINDANE.

J'avais dix ans quand elle mourut dans mes bras, de douleur et de misère, et que mon frère fut tué dans une bataille.

MONROSE.

Ah! je succombe! Quel moment, et quel souvenir! Chère et malheureuse épouse!.... fils heureux d'être mort, et de n'avoir pas vu tant de désastres! Reconnaîtriez-vous ce portrait?

(*il tire un portrait de sa poche.*)

LINDANE.

Que vois-je! est-ce un songe! c'est le portrait même de ma mère; mes larmes l'arrosent, et mon cœur qui se fend s'échappe vers vous.

MONROSE.

Oui, c'est là votre mère, et je suis ce père infortuné dont la tête est proscrite, et dont les mains tremblantes vous embrassent.

LINDANE.

Je respire à peine! Où suis-je? je tombe à vos genoux! voici le premier instant heureux de ma vie.... O mon père!... hélas! comment osez-vous venir dans cette ville? je tremble pour vous au moment que je goûte le bonheur de vous voir.

MONROSE.

Ma chère fille, vous connaissez toutes les infortunes de notre maison; vous savez que la maison des Murray, toujours jalouse de la nôtre, nous plongea dans ce précipice : toute ma famille a été condamnée ; j'ai tout perdu. Il me restait un ami, qui pouvait par son

crédit me tirer de l'abîme où je suis, qui me l'avait promis; j'apprends en arrivant que la mort me l'a enlevé, qu'on me cherche en Écosse, que ma tête y est à prix; c'est sans doute le fils de mon ennemi qui me persécute encore; il faut que je meure de sa main, ou que je lui arrache la vie.

LINDANE.

Vous venez, dites-vous, pour tuer milord Murray?

MONROSE.

Oui, je vous vengerai, je vengerai ma famille, ou je périrai; je ne hasarde qu'un reste de jours déjà proscrits.

LINDANE

O fortune, dans quelle nouvelle horreur tu me rejettes! que faire? quel parti prendre? Ah, mon père!

MONROSE.

Ma fille, je vous plains d'être née d'un père si malheureux.

LINDANE.

Je suis plus à plaindre que vous ne pensez... Êtes-vous bien résolu à cette entreprise funeste?

MONROSE.

Résolu comme à la mort.

LINDANE.

Mon père, je vous conjure, par cette vie fatale que vous m'avez donnée, par vos malheurs, par les miens, qui sont peut-être plus grands que les vôtres, de ne me pas exposer à l'horreur de vous perdre lorsque je vous retrouve.... ayez pitié de moi, épargnez votre vie et la mienne.

MONROSE.

Vous m'attendrissez, votre voix pénètre mon cœur; je crois entendre celle de votre mère. Hélas! que voulez-vous?

LINDANE.

Que vous cessiez de vous exposer, que vous quittiez cette ville si dangereuse pour vous.... et pour moi.... Oui, c'en est fait, mon parti est pris. Mon père, je renoncerai à tout pour vous.... oui, à tout... je suis prête à vous suivre: je vous accompagnerai, s'il le faut, dans quelque île affreuse des Orcades; je vous y servirai de mes mains; c'est mon devoir... je le remplirai.... C'en est fait, partons.

MONROSE.

Vous voulez que je renonce à vous venger?

LINDANE.

Cette vengeance me ferait mourir; partons, vous dis-je.

MONROSE.

Eh bien, l'amour paternel l'emporte; puisque vous avez le courage de vous attacher à ma funeste destinée, je vais tout préparer pour que nous quittions Londres avant qu'une heure se passe; soyez prête, et recevez encore mes embrassemens et mes larmes.

SCÈNE VII.

LINDANE, POLLY.

LINDANE.

C'EN est fait, ma chère Polly; je ne reverrai plus milord Murray, je suis morte pour lui.

POLLY.

Vous rêvez, mademoiselle : vous le verrez dans quelques minutes. Il était ici tout à l'heure.

LINDANE.

Il était ici ! et il ne m'a point vue ! c'est là le comble. O mon malheureux père ! que ne suis-je partie plus tôt !

POLLY.

S'il n'avait pas été interrompu par cette détestable milady Alton...

LINDANE.

Quoi ! c'est ici même qu'il l'a vue, pour me braver, après avoir été trois jours sans me voir, sans m'écrire ! Peut-on plus indignement se voir outrager ? Va, sois sûre que je m'arracherais la vie dans ce moment, si ma vie n'était pas nécessaire à mon père.

POLLY.

Mais, mademoiselle, écoutez-moi donc ; je vous jure que milord...

LINDANE.

Lui, perfide ! c'est ainsi que sont faits tous les hommes ! Père infortuné, je ne penserai désormais qu'à vous.

POLLY.

Je vous jure que vous avez tort, que milord n'est point perfide, que c'est le plus aimable homme du monde, qu'il vous aime de tout son cœur, qu'il m'en a donné des marques.

LINDANE.

La nature doit l'emporter sur l'amour ; je ne sais où je vais ; je ne sais ce que je deviendrai : mais sans doute je ne serai jamais si malheureuse que je le suis.

POLLY.

Vous n'écoutez rien ; reprenez vos esprits, ma chère maîtresse : on vous aime.

LINDANE.

Ah, Polly ! es-tu capable de me suivre ?

POLLY.

Je vous suivrai jusqu'au bout du monde ; mais on vous aime, vous dis-je.

LINDANE.

Laisse-moi : ne me parle point de milord : hélas ! quand il m'aimerait, il faudrait partir encore. Ce gentilhomme que tu as vu avec moi....

POLLY.

Eh bien ?

LINDANE.

Viens, tu apprendras tout : les larmes, les soupirs me suffoquent. Suis-moi, et sois prête à partir.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LINDANE, FREEPORT, FABRICE.

FABRICE.

Cela perce le cœur, mademoiselle ; Polly fait votre paquet ; vous nous quittez.

LINDANE.

Mon cher hôte, et vous, monsieur, à qui je dois tant, vous qui avez déployé un caractère si généreux, vous qui ne me laissez que la douleur de ne pouvoir reconnaître vos bienfaits, je ne vous oublierai de ma vie.

FREEPORT.

Qu'est-ce donc que tout cela? qu'est-ce que c'est que ça? qu'est-ce que ça? Si vous êtes contente de nous, il ne faut point vous en aller; est-ce que vous craignez quelque chose? vous avez tort; une fille n'a rien à craindre.

FABRICE.

Monsieur Freeport, ce vieux gentilhomme qui est de son pays, fait aussi son paquet. Mademoiselle pleurait, et ce monsieur pleurait aussi, et ils partent ensemble: je pleure aussi en vous parlant.

FREEPORT.

Je n'ai pleuré de ma vie; fi! que cela est sot de pleurer! les yeux n'ont point été donnés à l'homme pour cette besogne. Je suis affligé, je ne le cache pas; et, quoiqu'elle soit fière, comme je le lui ai dit, elle est si honnête, qu'on est fâché de la perdre. Je veux que vous m'écriviez, si vous vous en allez, mademoiselle. Je vous ferai toujours du bien.... Nous nous retrouverons peut-être un jour, que sait-on? ne manquez pas de m'écrire.... n'y manquez pas.

LINDANE.

Je vous le jure avec la plus vive reconnaissance; et si jamais la fortune....

FREEPORT.

Ah! mon ami Fabrice, cette personne-là est très-bien née. Je serais très-aise de recevoir de vos lettres. N'allez pas y mettre de l'esprit, au moins.

FABRICE.

Mademoiselle, pardonnez, mais je songe que vous ne pouvez partir, que vous êtes ici sous la caution de M. Freeport, et qu'il perd cinq cents guinées si vous nous quittez.

LINDANE.

O ciel! autre infortune! autre humiliation! Quoi! il faudrait que je fusse enchaînée ici, et que milord... et mon père....

FREEPORT à Fabrice.

Oh! qu'à cela ne tienne, quoiqu'elle ait je ne sais quoi qui me touche, qu'elle parte si elle en a envie; il ne faut point gêner les filles; je me soucie de cinq cents guinées comme de rien. (*bas à Fabrice.*) Fourre-lui encore les cinq cents autres guinées dans sa valise. Allez, mademoiselle, partez quand il vous plaira; écrivez-moi; revoyez-moi quand vous reviendrez.... car j'ai conçu pour vous beaucoup d'estime et d'affection.

SCÈNE II.

Lord MURRAY, et ses gens dans l'enfoncement; LINDANE et les acteurs précédens sur le devant.

Lord MURRAY à ses gens.

Restez ici, vous: vous, courez à la chancellerie, et rapportez-moi le parchemin qu'on expédie, dès qu'il sera scellé. Vous, qu'on

aille préparer tout dans la maison que je viens de louer. (*il tire un papier de sa poche et le lit.*) Quel bonheur d'assurer le bonheur de Lindane !

LINDANE à Polly.

Hélas! en le voyant, je me sens déchirer le cœur.

FREEPORT.

Ce milord-là vient toujours mal à propos; il est si beau et si bien mis, qu'il me déplaît souverainement; mais, après tout, que cela me fait-il? j'ai quelque affection.... mais je n'aime point, moi. Adieu, mademoiselle.

LINDANE.

Je ne partirai point sans vous témoigner encore ma reconnaissance et mes regrets.

FREEPORT.

Non, non, point de ces cérémonies-là, vous m'attendririez peut-être. Je vous dis que je n'aime point... je vous verrai pourtant encore une fois; je resterai dans la maison; je veux vous voir partir. Allons, Fabrice, aidez ce bon gentilhomme de là-haut. Je me sens, vous dis-je, de la bonne volonté pour cette demoiselle.

SCÈNE III.

Lord MURRAY, LINDANE, POLLY.

Lord MURRAY.

Enfin donc, je goûte en liberté le charme de votre vue. Dans quelle maison vous êtes! elle ne vous convient pas, une plus digne de vous vous attend. Quoi! belle Lindane, vous baissez les yeux, et vous pleurez! quel est ce gros homme qui vous parlait? vous aurait-il causé quelque chagrin? il en porterait la peine sur l'heure.

LINDANE en essuyant ses larmes.

Hélas! c'est un bonhomme, un homme grossièrement vertueux, qui a eu pitié de moi dans mon cruel malheur, qui ne m'a point abandonnée, qui n'a pas insulté à mes disgrâces, qui n'a point parlé ici long-temps à ma rivale en dédaignant de me voir; qui, s'il m'avait aimée, n'aurait point passé trois jours sans m'écrire.

Lord MURRAY.

Ah! croyez que j'aimerais mieux mourir que de mériter le moindre de vos reproches. Je n'ai été absent que pour vous, je n'ai songé qu'à vous, je vous ai servie malgré vous. Si, en revenant ici, j'ai trouvé cette femme vindicative et cruelle qui voulait vous perdre, je ne me suis échappé un moment que pour prévenir ses desseins funestes. Grand Dieu! moi, ne vous avoir pas écrit!

LINDANE.

Non.

Lord MURRAY.

Elle a, je le vois bien, intercepté mes lettres; sa méchanceté augmente encore, s'il se peut, ma tendresse: qu'elle rappelle la vôtre. Ah! cruelle, pourquoi m'avez-vous caché votre nom illustre, et l'état malheureux où vous êtes, si peu fait pour ce grand nom?

LINDANE.

Qui vous l'a dit?

Lord MURRAY montrant Polly.

Elle-même, votre confidente.

LINDANE.

Quoi! tu m'as trahie ?

POLLY.

Vous vous trahissiez vous-même, je vous ai servie.

LINDANE.

Eh bien, vous me connaissez, vous savez quelle haine a toujours divisé nos deux maisons ; votre père a fait condamner le mien à la mort : il m'a réduite à cet état que j'ai voulu vous cacher ; et vous son fils ! vous ! vous osez m'aimer !

Lord MURRAY.

Je vous adore, et je le dois ; c'est à mon amour à réparer les cruautés de mon père : c'est une justice de la Providence ; mon cœur, ma fortune, mon sang est à vous. Confondons ensemble deux noms ennemis. J'apporte à vos pieds le contrat de notre mariage ; daignez l'honorer de ce nom qui m'est si cher. Puissent les remords et l'amour du fils réparer les fautes du père !

LINDANE.

Hélas ! et il faut que je parte, et que je vous quitte pour jamais.

Lord MURRAY.

Que vous partiez, que vous me quittiez ! vous me verrez plutôt expirer à vos pieds. Hélas ! daignez-vous m'aimer ?

POLLY.

Vous ne partirez point, mademoiselle, j'y mettrai bon ordre ; vous prenez toujours des résolutions désespérées. Milord, secondez-moi bien.

Lord MURRAY.

Eh! qui a pu vous inspirer le dessein de me fuir, de rendre tous mes soins inutiles?

LINDANE.

Mon père.

Lord MURRAY.

Votre père? Et où est-il? que veut-il? que ne me parlez-vous?

LINDANE.

Il est ici; il m'emmène, c'en est fait.

Lord MURRAY.

Non, je jure par vous qu'il ne vous enlèvera pas. Il est ici? conduisez-moi à ses pieds.

LINDANE.

Ah! cher amant, gardez qu'il ne vous voie ; il n'est venu ici que pour finir ses malheurs en vous arrachant la vie, et je ne fuyais avec lui que pour détourner cette horrible résolution.

Lord MURRAY.

La vôtre est plus cruelle ; croyez que je ne le crains pas, et que je le ferai rentrer en lui-même. (*en se retournant*) Quoi ! on n'est pas encore revenu? Ciel, que le mal se fait rapidement, et le bien avec lenteur !

LINDANE.

Le voici qui vient me chercher; si vous m'aimez, ne vous montrez pas à lui; privez-vous de ma vue, épargnez-lui l'horreur de la vôtre, écartez-vous du moins pour quelque temps.

Lord MURRAY.

Ah! que c'est avec regret! mais vous m'y forcez; je vais rentrer; je vais prendre des armes qui pourront faire tomber les siennes de ses mains.

SCÈNE IV.

MONROSE, LINDANE.

MONROSE.

Allons, ma chère fille, seul soutien, unique consolation de ma déplorable vie! partons.

LINDANE.

Malheureux père d'une infortunée! je ne vous abandonnerai jamais. Cependant daignez souffrir que je reste encore.

MONROSE.

Quoi! après m'avoir si fort pressé vous-même de partir, après m'avoir offert de me suivre dans les déserts où nous allons cacher nos disgrâces! avez-vous changé de dessein? avez-vous retrouvé et perdu en si peu de temps le sentiment de la nature?

LINDANE.

Je n'ai point changé, j'en suis incapable.... je vous suivrai..... mais, encore une fois, attendez quelque temps; accordez cette grâce à celle qui vous doit des jours si remplis d'orages; ne me refusez pas des instans précieux.

MONROSE.

Ils sont précieux en effet, et vous les perdez; songez-vous que nous sommes à chaque moment en danger d'être découverts, que vous avez été arrêtée, qu'on me cherche, que vous pouvez voir demain votre père périr par le dernier supplice?

LINDANE.

Ces mots sont un coup de foudre pour moi; je n'y résiste plus. J'ai honte d'avoir tardé.... cependant j'avais quelque espoir... n'importe, vous êtes mon père, je vous suis. Ah, malheureuse!

SCÈNE V.

FREEPORT et FABRICE paraissant d'un côté, tandis que MONROSE et sa fille partent de l'autre.

FREEPORT à Fabrice.

Sa suivante a pourtant remis son paquet dans sa chambre; elles ne partiront point; j'en suis bien aise: je m'accoutumais à elle: je ne l'aime point, mais elle est si bien née, que je la voyais partir avec une espèce d'inquiétude que je n'ai jamais sentie, une espèce de trouble.... je ne sais quoi de fort extraordinaire.

MONROSE à Freeport.

Adieu, monsieur, nous partons le cœur plein de vos bontés; je n'ai jamais connu de ma vie un plus digne homme que vous. Vous me faites pardonner au genre humain.

FREEPORT.

Vous partez donc avec cette dame? je n'approuve point cela; vous devriez rester : il me vient des idées qui vous conviendront peut-être : demeurez.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS; le lord MURRAY dans le fond, recevant un rouleau de parchemin de la main de ses gens.

Lord MURRAY.

AH! je le tiens enfin ce gage de mon bonheur. Soyez béni, ô ciel qui m'avez secondé!

FREEPORT.

Quoi! verrai-je toujours ce maudit milord? Que cet homme me choque avec ses grâces!

MONROSE à sa fille, tandis que milord Murray parle à son domestique.

Quel est cet homme, ma fille?

LINDANE.

Mon père, c'est.... ô ciel, ayez pitié de nous!

FABRICE.

Monsieur, c'est milord Murray, le plus galant homme de la cour, le plus généreux.

MONROSE.

Murray! grand Dieu! mon fatal ennemi, qui vient encore insulter à tant de malheurs! (*il tire son épée.*) Il aura le reste de ma vie, ou moi la sienne.

LINDANE.

Que faites-vous, mon père? arrêtez.

MONROSE.

Cruelle fille, c'est ainsi que vous me trahissez?

FABRICE se jetant au-devant de Monrose.

Monsieur, point de violence dans ma maison, je vous en conjure, vous me perdriez.

FREEPORT.

Pourquoi empêcher les gens de se battre quand ils en ont envie? les volontés sont libres, laissez-les faire.

Lord MURRAY, toujours au fond du théâtre, à Monrose.

Vous êtes le père de cette respectable personne, n'est-il pas vrai?

LINDANE.

Je me meurs.

MONROSE.

Oui, puisque tu le sais, je ne le désavoue pas. Viens, fils cruel d'un père cruel, achève de te baigner dans mon sang.

FABRICE.

Monsieur, encore une fois....

Lord MURRAY.

Ne l'arrêtez pas, j'ai de quoi le désarmer.

(il tire son épée.)

LINDANE entre les bras de Polly.

Cruel!... vous oseriez!...

Lord MURRAY.

Oui, j'ose.... Père de la vertueuse Lindane, je suis le fils de votre ennemi : (*il jette son épée.*) c'est ainsi que je me bats contre vous.

FREEPORT.

En voici bien d'une autre !

Lord MURRAY.

Percez mon cœur d'une main, mais, de l'autre, prenez cet écrit, lisez, et connaissez-moi.

(il lui donne un rouleau.)

MONROSE.

Que vois-je ? ma grâce ! le rétablissement de ma maison ! ô ciel ! et c'est à vous, c'est à vous, Murray, que je dois tout ? Ah, mon bienfaiteur !... (*il veut se jeter à ses pieds.*) vous triomphez de moi plus que si j'étais tombé sous vos coups. [d]

LINDANE.

Ah, que je suis heureuse ! mon amant est digne de moi.

Lord MURRAY.

Embrassez-moi, mon père.

MONROSE.

Hélas ! et comment reconnaître tant de générosité ?

Lord MURRAY, en montrant Lindane.

Voilà ma récompense.

MONROSE.

Le père et la fille sont à vos genoux pour jamais.

FREEPORT à Fabrice.

Mon ami, je me doutais bien que cette demoiselle n'était pas faite pour moi ; mais, après tout, elle est tombée en bonnes mains, et cela me fait plaisir.

VARIANTES de l'*Écossaise*.

[a] Édition de 1768.

UN SECOND.

Tes feuilles sont des feuilles de chêne : la vérité est que le Grand Turc arme puissamment pour faire une descente à la Virginie, et que c'est ce qui fait tomber les fonds publics.

[b] LE SECOND.

Et moi je vous dis que les fonds baissent, et qu'il faut envoyer un autre ambassadeur à la Porte.

[c] ACTE II, SCÈNE III, édition de 1760.

Lady ALTON.

Ah ! je respire : les grandes passions veulent être servies par des gens sans scrupule. *Je n'aime ni les demi-vengeances ni les demi-fripons.* Je veux que le vaisseau aille à pleines voiles, etc.

[d] *Ibid.* ACTE V, SCÈNE VI.

MONROSE.

..... Ah, mon bienfaiteur ! ôtez-moi plutôt cette vie pour me punir d'avoir attenté à la vôtre.

LE DROIT DU SEIGNEUR.

COMÉDIE.

Représentée à Paris, en 1762, en cinq actes, sous le nom de l'*Écueil du Sage*, qui n'était pas son véritable titre; remise au théâtre en 1778, en trois actes, après la mort de l'auteur.

PERSONNAGES.

Le marquis du CARRAGE.
Le chevalier de GERNANCE.
MÉTAPROSE, bailli.
MATHURIN, fermier.
DIGNANT, ancien domestique.
ACANTHE, élevée chez Dignant.
BERTHE, seconde femme de Dignant.
COLETTE.
CHAMPAGNE.
DOMESTIQUES.

La scène est en Picardie, et l'action du temps de Henri II.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

ÉCOUTEZ-MOI, monsieur le magister;
Vous savez tout, du moins vous avez l'air
De tout savoir; car vous lisez sans cesse
Dans l'almanach. D'où vient que ma maîtresse
S'appelle Acanthe et n'a point d'autre nom?
D'où vient cela?

LE BAILLI.

Plaisante question!
Eh, que t'importe?

MATHURIN.

Oh! cela me tourmente:
J'ai mes raisons.

LE BAILLI.

Elle s'appelle Acanthe.
C'est un beau nom! il vient du grec *Anthos*,
Que les Latins ont depuis nommé *Flos*.
Flos se traduit par *Fleur;* et ta future
Est une fleur que la belle nature,
Pour la cueillir, façonna de sa main;
Elle fera l'honneur de ton jardin.
Qu'importe un nom? chaque père, à sa guise,

Donne des noms aux enfans qu'on baptise.
Acanthe a pris son nom de son parrain,
Comme le tien te nomma Mathurin.

MATHURIN.

Acanthe vient du grec?

LE BAILLI.

Chose certaine.

MATHURIN.

Et Mathurin, d'où vient-il?

LE BAILLI.

Ah! qu'il vienne
De Picardie ou d'Artois, un savant
A ces noms-là s'arrête rarement.
Tu n'as point de nom, toi : ce n'est qu'aux belles
D'en avoir un; car il faut parler d'elles.

MATHURIN.

Je ne sais, mais ce nom grec me déplaît.
Maître, je veux qu'on soit ce que l'on est;
Ma maîtresse est villageoise, et je gage
Que ce nom-là n'est pas de mon village.
Acanthe, soit. Son vieux père Dignant
Semble accorder sa fille en rechignant;
Et cette fille, avant d'être ma femme,
Paraît aussi rechigner dans son âme.
Oui, cette Acanthe, en un mot cette fleur,
Si je l'en crois, me fait beaucoup d'honneur
De supporter que Mathurin la cueille.
Elle est hautaine et dans soi se recueille,
Me parle peu, fait de moi peu de cas;
Et, quand je parle, elle n'écoute pas :
Et n'eût été Berthe sa belle-mère,
Qui, haut la main, régente son vieux père,
Ce mariage, en mon chef résolu,
N'aurait été, je crois, jamais conclu.

LE BAILLI.

Il l'est enfin, et de manière exacte;
Chez ses parens je t'en dresserai l'acte;
Car si je suis le magister d'ici,
Je suis bailli, je suis notaire aussi;
Et je suis prêt, dans mes trois caractères,
A te servir dans toutes tes affaires.
Que veux-tu? dis.

MATHURIN.

Je veux qu'incessamment
On me marie.

LE BAILLI.

Ah! vous êtes pressant!

MATHURIN.

Et très-pressé.... Voyez-vous, l'âge avance.
J'ai, dans ma ferme, acquis beaucoup d'aisance;

J'ai travaillé vingt ans pour vivre heureux;
Mais l'être seul !.... il vaut mieux l'être deux.
Il faut se marier avant qu'on meure.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit : et quand donc ?

MATHURIN.

Tout à l'heure,

LE BAILLI.

Oui ; mais Colette à votre sacrement,
Mons Mathurin, peut mettre empêchement,
Elle vous aime avec quelque tendresse,
Vous et vos biens ; elle eut de vous promesse
De l'épouser.

MATHURIN.

Oh bien! je dépromets.
Je veux pour moi m'arranger désormais ;
Car je suis riche, et coq de mon village.
Colette veut m'avoir par mariage ;
Et moi je veux du conjugal lien
Pour mon plaisir, et non pas pour le sien.
Je n'aime plus Colette : c'est Acanthe,
Entendez-vous ? qui seule ici me tente.
Entendez-vous, magister trop rétif?

LE BAILLI.

Oui, j'entends bien : vous êtes trop hâtif;
Et pour signer vous devriez attendre
Que monseigneur daignât ici se rendre :
Il vient demain, ne faites rien sans lui.

MATHURIN.

C'est pour cela que j'épouse aujourd'hui.

LE BAILLI.

Comment ?

MATHURIN.

Eh oui : ma tête est peu savante ;
Mais on connaît la coutume impudente
De nos seigneurs de ce canton picard.
C'est bien assez qu'à nos biens on ait part,
Sans en avoir encore à nos épouses.
Des Mathurins les têtes sont jalouses :
J'aimerais mieux demeurer vieux garçon,
Que d'être époux avec cette façon.
Le vilain droit!

LE BAILLI.

Mais il est fort honnête.
Il est permis de parler tête à tête
A sa sujette, afin de la tourner
A son devoir et de l'endoctriner.

MATHURIN.

Je n'aime point qu'un jeune homme endoctrine

Cette disciple à qui je me destine;
Cela me fâche.

LE BAILLI.

Acanthe a trop d'honneur
Pour te fâcher : c'est le droit du seigneur;
Et c'est à nous, en personnes discrètes,
A nous soumettre aux lois qu'on nous a faites.

MATHURIN.

D'où vient ce droit?

LE BAILLI.

Ah! depuis bien long-temps
C'est établi.... ça vient du droit des gens.

MATHURIN.

Mais sur ce pied, dans toutes les familles,
Chacun pourrait endoctriner les filles.

LE BAILLI.

Oh! point du tout.... c'est une invention
Qu'on inventa pour les gens d'un grand nom.
Car, vois-tu bien, autrefois les ancêtres
De monseigneur s'étaient rendus les maîtres
De nos aïeux, régnaient sur nos hameaux.

MATHURIN.

Ouais! nos aïeux étaient donc de grands sots!

LE BAILLI.

Pas plus que toi. Les seigneurs du village
Devaient avoir un droit de vasselage.

MATHURIN.

Pourquoi cela? sommes-nous pas pétris
D'un seul limon, de lait comme eux nourris?
N'avons-nous pas, comme eux, des bras, des jambes?
Et mieux tournés, et plus forts, plus ingambes?
Une cervelle avec quoi nous pensons
Beaucoup mieux qu'eux? car nous les attrapons.
Sommes-nous pas cent contre un? ça m'étonne
De voir toujours qu'une seule personne
Commande en maître à tous ses compagnons,
Comme un berger fait tondre ses moutons.
Quand je suis seul, à tout cela je pense
Profondément. Je vois notre naissance
Et notre mort, à la ville, au hameau,
Se ressembler comme deux gouttes d'eau.
Pourquoi la vie est-elle différente?
Je n'en vois pas la raison : ça tourmente.
Les Mathurins et les godelureaux,
Et les baillis, ma foi, sont tous égaux.

LE BAILLI.

C'est très-bien dit, Mathurin; mais je gage,
Si tes valets te tenaient ce langage,

Qu'un nerf de bœuf appliqué sur le dos
Réfuterait puissamment leurs propos :
Tu les ferais rentrer vite à leur place.

MATHURIN.

Oui, vous avez raison ; ça m'embarrasse ;
Oui, ça pourrait me donner du souci.
Mais, palsembleu, vous m'avoûrez aussi
Que, quand chez moi mon valet se marie,
C'est pour lui seul, non pour ma seigneurie ;
Qu'à sa moitié je ne prétends en rien ;
Et que chacun doit jouir de son bien.

LE BAILLI.

Si les petits à leurs femmes se tiennent,
Compère, aux grands les nôtres appartiennent.
Que ton esprit est bas, lourd et brutal !
Tu n'a pas lu le code *féodal*.

MATHURIN.

Féodal ! qu'est-ce ?

LE BAILLI.

Il tient son origine
Du mot *fides*, de la langue latine :
C'est comme qui dirait....

MATHURIN.

Sais-tu qu'avec
Ton vieux latin et ton ennuyeux grec,
Si tu me dis des sottises pareilles,
Je pourrais bien frotter tes deux oreilles ?

(il menace le bailli, qui parle toujours en reculant; et Mathurin court après lui.)

LE BAILLI.

Je suis bailli, ne t'en avise pas.
Fides veut dire *foi*. Conviens-tu pas
Que tu dois foi, que tu dois plein hommage
A monseigneur le marquis du Carrage ?
Que tu lui dois dîmes, champart, argent?
Que tu lui dois....

MATHURIN.

Baillif outrecuidant,
Oui, je dois tout ; j'en enrage dans l'âme ;
Mais, palsandié, je ne dois point ma femme,
Maudit bailli !

LE BAILLI *en s'en allant.*

Va, nous savons la loi ;
Nous aurons bien ta femme ici sans toi.

SCÈNE II.

MATHURIN *seul.*

Chien de bailli ! que ton latin m'irrite !
Ah ! sans latin marions-nous bien vite ;
Parlons au père, à la fille surtout,

Car, ce que je veux, moi, j'en viens à bout.
Voilà comme je suis.... J'ai, dans ma tête,
Prétendu faire une fortune honnête,
La voilà faite. Une fille d'ici
Me tracassait, me donnait du souci;
C'était Colette, et j'ai vu la friponne
Pour mes écus mugueter ma personne;
J'ai voulu rompre; et je romps : j'ai l'espoir
D'avoir Acanthe, et je m'en vais l'avoir,
Car je m'en vais lui parler. Sa manière
Est dédaigneuse et son allure est fière :
Moi, je le suis; et dès que je l'aurai,
Tout aussitôt je vous la réduirai :
Car je le veux. Allons....

SCÈNE III.

MATHURIN, COLETTE courant après.

COLETTE.

Je t'y prends, traître.

MATHURIN sans la regarder.

Allons.

COLETTE.

Tu feins de ne me pas connaître?

MATHURIN.

Si fait.... bonjour.

COLETTE.

Mathurin, Mathurin!
Tu causeras ici plus d'un chagrin.
De tes bonjours je suis fort étonnée,
Et tes bonjours valaient mieux l'autre année.
C'était tantôt un bouquet de jasmin
Que tu venais me placer de ta main;
Puis des rubans pour orner ta bergère;
Tantôt des vers que tu me fesais faire
Par le bailli, qui n'y comprenait rien,
Ni toi ni moi; mais tout allait fort bien :
Tout est passé, lâche! tu me délaisses?

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Après tant de promesses,
Tant de bouquets acceptés et rendus,
C'en est donc fait? je ne te plais donc plus?

MATHURIN.

Non, mon enfant.

COLETTE.

Et pourquoi, misérable?

MATHURIN.

Mais, je t'aimais; je n'aime plus. Le diable
A t'épouser me poussa vivement;

En sens contraire il me pousse à présent;
Il est le maître.

COLETTE.

Eh! va, va, ta Colette
N'est plus si sotte, et sa raison s'est faite.
Le diable est juste, et tu diras pourquoi
Tu prends les airs de te moquer de moi.
Pour avoir fait à Paris un voyage,
Te voilà donc petit-maître au village?
Tu penses donc que le droit t'est acquis
D'être en amour fripon comme un marquis?
C'est bien à toi d'avoir l'âme inconstante!
Toi, Mathurin, me quitter pour Acanthe!

MATHURIN.

Oui, mon enfant.

COLETTE.

Et quelle est la raison?

MATHURIN.

C'est que je suis le maître en ma maison:
Et pour quelqu'un de notre Picardie
Tu m'as paru un peu trop dégourdie.
Tu m'aurais fait trop d'amis, entre nous;
Je n'en veux point, car je suis né jaloux.
Acanthe, enfin, aura la préférence:
La chose est faite; adieu, prends patience.

COLETTE.

Adieu! non pas, traître, je te suivrai,
Et contre ton contrat je m'inscrirai.
Mon père était procureur: ma famille
A du crédit, et j'en ai, je suis fille:
Et monseigneur donne protection,
Quand il le faut, aux filles du canton;
Et devant lui nous ferons comparaître
Un gros fermier qui fait le petit-maître,
Fait l'inconstant, se mêle d'être un fat.
Je te ferai rentrer dans ton état:
Nous apprendrons à ta mine insolente
A te moquer d'une pauvre innocente.

MATHURIN.

Cette innocente est dangereuse; il faut
Voir le beau-père, et conclure au plus tôt.

SCÈNE IV.

MATHURIN, DIGNANT, ACANTHE, COLETTE.

MATHURIN.

Allons, beau-père, allons bâcler la chose.

COLETTE.

Vous ne bâclerez rien, non; je m'oppose
A ses contrats, à ses noces, à tout.

MATHURIN.

Quelle innocente !

COLETTE.

Oh ! tu n'es pas au bout.

(à Acanthe.)

Gardez-vous bien, s'il vous plaît, ma voisine,
De vous laisser enjôler sur sa mine :
Il me trompa quatorze mois entiers.
Chassez cet homme.

ACANTHE.

Hélas! très-volontiers.

MATHURIN.

Très-volontiers!.... tout ce train-là me lasse :
Je suis têtu ; je veux que tout se passe
A mon plaisir, suivant mes volontés;
Car je suis riche.... Or, beau-père, écoutez ;
Pour honorer en moi mon mariage,
Je me décrasse, et j'achète au bailliage
L'emploi brillant de receveur royal
Dans le grenier à sel! ça n'est pas mal :
Mon fils sera conseiller, et ma fille
Relèvera quelque noble famille :
Mes petits-fils deviendront présidens.
De monseigneur un jour les descendans
Feront leur cour aux miens ; et, quand j'y pense,
Je me rengorge et me carre d'avance.

DIGNANT.

Carre-toi bien ; mais songe qu'à présent
On ne peut rien sans le consentement
De monseigneur ; il est encor ton maître.

MATHURIN.

Et pourquoi ça ?

DIGNANT.

Mais c'est que ça doit être.
A tous seigneurs tous honneurs.

COLETTE à Mathurin.

Oui, vilain.
Il t'en cuira, je t'en réponds.

MATHURIN.

Voisin,
Notre bailli t'a donné sa folie.
Eh ! dis-moi donc, s'il prend en fantaisie
A monseigneur d'avoir femme au logis,
A-t-il besoin de prendre ton avis?

DIGNANT.

C'est différent : je fus son domestique
De père en fils dans cette terre antique.
Je suis né pauvre, et je deviens cassé.
Le peu d'argent que j'avais amassé

Fut employé pour élever Acanthe.
Notre bailli dit qu'elle est fort savante,
Et qu'entre nous, son éducation
Est au-dessus de sa condition.
C'est ce qui fait que ma seconde épouse,
Sa belle-mère, est fâchée et jalouse,
Et la maltraite, et me maltraite aussi :
De tout cela je suis fort en souci.
Je voudrais bien te donner cette fille,
Mais je ne puis établir ma famille
Sans monseigneur; je vis de ses bontés;
Je lui dois tout; j'attends ses volontés :
Sans son aveu nous ne pouvons rien faire.

ACANTHE.

Ah! croyez-vous qu'il le donne, mon père?

COLETTE.

Eh bien! fripon, tu crois que tu l'auras?
Moi, je te dis que tu ne l'auras pas.

MATHURIN.

Tout le monde est contre moi, ça m'irrite.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme. BERTHE.

MATHURIN à Berthe qui arrive.

Ma belle-mère, arrivez, venez vite.
Vous n'êtes plus la maîtresse au logis;
Chacun rebèque, et je vous avertis
Que, si la chose en cet état demeure,
Si je ne suis marié tout à l'heure,
Je ne le serai point; tout est fini,
Tout est rompu.

BERTHE.

Qui m'a désobéi?
Qui contredit, s'il vous plaît, quand j'ordonne?
Serait-ce vous, mon mari? vous?

DIGNANT.

Personne;
Nous n'avons garde; et Mathurin veut bien
Prendre ma fille à peu près avec rien :
J'en suis content, et je dois me promettre
Que monseigneur daignera le permettre.

BERTHE.

Allez, allez, épargnez-vous ce soin;
C'est de moi seule ici qu'on a besoin;
Et, quand la chose une fois sera faite,
Il faudra bien, ma foi, qu'il la permette.

DIGNANT.

Mais....

BERTHE.

Mais il faut suivre ce que je dis.
Je ne veux plus souffrir dans mon logis,

À mes dépens, une fille indolente,
Qui ne fait rien, de rien ne se tourmente,
Qui s'imagine avoir de la beauté,
Pour être en droit d'avoir de la fierté.
Mademoiselle, avec sa froide mine,
Ne daigne pas aider à la cuisine;
Elle se mire, ajuste son chignon,
Fredonne un air en brodant un jupon,
Ne parle point, et le soir en cachette
Lit des romans que le bailli lui prête.
Eh bien! voyez, elle ne répond rien.
Je me repens de lui faire du bien.
Elle est muette ainsi qu'une pécore.

MATHURIN.

Ah! c'est tout jeune, et ça n'a pas encore
L'esprit formé; ça vient avec le temps.

DIGNANT.

Ma bonne, il faut quelques ménagemens
Pour une fille; elles ont d'ordinaire
De l'embarras dans cette grande affaire;
C'est modestie et pudeur que cela.
Comme elle, enfin, vous passâtes par-là;
Je m'en souviens, vous étiez fort revêche.

BERTHE.

Eh! finissons. Allons, qu'on se dépêche:
Quels sots propos! Suivez-moi promptement
Chez le bailli.

COLETTE à Acanthe.

N'en fais rien, mon enfant.

BERTHE.

Allons, Acanthe.

ACANTHE.

O ciel! que dois-je faire?

COLETTE.

Refuse tout, laisse ta belle-mère,
Viens avec moi.

BERTHE à Acanthe.

Quoi donc! sans sourciller?
Mais parlez donc.

ACANTHE.

A qui puis-je parler?

DIGNANT.

Chez le bailli, ma bonne, allons l'attendre
Sans la gêner; et laissons-lui reprendre
Un peu d'haleine.

ACANTHE.

Ah! croyez que mes sens
Sont pénétrés de vos soins indulgens;
Croyez qu'en tout je distingue mon père.

MATHURIN.

Madame Berthe, on ne distingue guère
Ni vous ni moi : la belle a le maintien
Un peu bien sec : mais cela n'y fait rien;
Et je réponds, dès qu'elle sera nôtre,
Qu'en peu de temps je la rendrai tout autre.
(ils sortent.)

ACANTHE.

Ah! que je sens de trouble et de chagrin!
Me faudra-t-il épouser Mathurin?

SCÈNE VI.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ah! n'en fais rien, crois-moi, ma chère amie.
Du mariage aurais-tu tant d'envie?
Tu peux trouver beaucoup mieux.... que sait-on?
Aimerais-tu ce méchant?

ACANTHE.

Mon Dieu, non.
Mais, vois-tu bien, je ne suis plus soufferte
Dans le logis de la marâtre Berthe;
Je suis chassée, il me faut un abri,
Et par besoin je dois prendre un mari.
C'est en pleurant que je cause ta peine.
D'un grand projet j'ai la cervelle pleine;
Mais je ne sais comment m'y prendre, hélas!
Que devenir? Dis-moi, ne sais-tu pas
Si monseigneur doit venir dans ses terres?

COLETTE.

Nous l'attendons.

ACANTHE.

Bientôt?

COLETTE.

Je ne sais guères
Dans mon taudis les nouvelles de cour :
Mais, s'il revient, ce doit être un grand jour.
Il met, dit-on, la paix dans les familles;
Il rend justice; il a grand soin des filles.

ACANTHE.

Ah! s'il pouvait me protéger ici!

COLETTE.

Je prétends bien qu'il me protége aussi.

ACANTHE.

On dit qu'à Metz il a fait des merveilles
Qui, dans l'armée, ont très-peu de pareilles;
Que Charles-Quint a loué sa valeur.

COLETTE.

Qu'est-ce que Charles-Quint?

ACANTHE.

Un empereur
Qui nous a fait bien du mal.

COLETTE.

Et qu'importe ?
Ne m'en faites pas, vous, et que je sorte,
A mon honneur, du cas triste où je suis.

ACANTHE.

Comme le tien, mon cœur est plein d'ennuis.
Non loin d'ici quelquefois on me mène
Dans un château de la jeune Dormène....

COLETTE.

Près de nos bois?.... ah! le plaisant château!
De Mathurin le logis est plus beau;
Et Mathurin est bien plus riche qu'elle.

ACANTHE.

Oui, je le sais; mais cette demoiselle
Est autre chose; elle est de qualité;
On la respecte avec sa pauvreté.
Elle a chez elle une vieille personne
Qu'on nomme Laure, et dont l'âme est si bonne :
Laure est aussi d'une grande maison.

COLETTE.

Qu'importe encor?

ACANTHE.

Les gens d'un certain nom,
J'ai remarqué cela, chère Colette,
En savent plus, ont l'âme autrement faite,
Ont de l'esprit, des sentimens plus grands,
Meilleurs que nous.

COLETTE.

Oui, dès leurs premiers ans,
Avec grand soin leur âme est façonnée;
La nôtre, hélas! languit abandonnée.
Comme on apprend à chanter, à danser,
Les gens du monde apprennent à penser.

ACANTHE.

Cette Dormène et cette vieille dame
Semblent donner quelque chose à mon âme;
Je crois en valoir mieux quand je les voi;
J'ai de l'orgueil, et je ne sais pourquoi....
Et les bontés de Dormène et de Laure
Me font haïr mille fois plus encore
Madame Berthe et monsieur Mathurin.

COLETTE.

Quitte-les tous.

ACANTHE.

Je n'ose; mais enfin
J'ai quelque espoir: que ton orgueil m'assiste.

Dis-moi d'abord, Colette, en quoi consiste
Ce fameux droit du seigneur ?

COLETTE.

Oh ! ma foi,
Va consulter de plus doctes que moi.
Je ne suis point mariée; et l'affaire,
A ce qu'on dit, est un très-grand mystère.
Seconde-moi, fais que je vienne à bout
D'être épousée, et je te dirai tout.

ACANTHE.

Ah! j'y ferai mon possible.

COLETTE.

Ma mère
Est très-alerte, et conduit mon affaire :
Elle me fait, par un acte plaintif,
Pousser mon droit par-devant le baillif :
J'aurai, dit-elle, un mari par justice.

ACANTHE.

Que de bon cœur j'en fais le sacrifice !
Chère Colette, agissons bien à point,
Toi pour l'avoir, moi pour ne l'avoir point.
Tu gagneras assez à ce partage ;
Mais, en perdant, je gagne davantage.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BAILLI, PHLIPE son valet, ensuise COLETTE.

LE BAILLI.

Ma robe, allons.... du respect.... vite, Phlipe.
C'est en bailli qu'il faut que je m'équipe :
J'ai des cliens qu'il faut expédier.
Je suis bailli, je te fais mon huissier.
Amène-moi Colette à l'audience.
(il s'assied devant une table, et feuillette un grand livre.)
L'affaire est grave et de grande importance.
De matrimonio... chapitre deux.
Empêchemens.... Ces cas-là sont verreux.
Il faut savoir de la jurisprudence.
(à Colette.)
Approchez vous.... faites la révérence,
Colette; il faut d'abord dire son nom.

COLETTE.

Vous l'avez dit, je suis Colette.

LE BAILLI écrit.

Bon.
Colette.... Il faut dire ensuite son âge.
N'avez-vous pas trente ans, et davantage ?

COLETTE.

Fi donc, monsieur ! j'ai vingt ans tout au plus.

LE BAILLI *écrivant.*

Çà, vingt ans, passe ; ils sont bien révolus.

COLETTE.

L'âge, monsieur, ne fait rien à la chose ;
Et, jeune ou non, sachez que je m'oppose
A tout contrat qu'un Mathurin sans foi
Fera jamais avec d'autres que moi.

LE BAILLI.

Vos oppositions seront notoires.
Çà, vous avez des raisons péremptoires ?

COLETTE.

J'ai cent raisons.

LE BAILLI.

Dites-les... Aurait-il...

COLETTE.

Oh ! oui, monsieur.

LE BAILLI.

Mais vous coupez le fil,
A tout moment, de notre procédure.

COLETTE.

Pardon, monsieur.

LE BAILLI.

Vous a-t-il fait injure?

COLETTE.

Oh tant ! j'aurais plus d'un mari sans lui;
Et me voilà pauvre fille aujourd'hui.

LE BAILLI.

Il vous a fait sans doute des promesses ?

COLETTE.

Mille pour une, et pleines de tendresses.
Il promettait, il jurait que dans peu
Il me prendrait en légitime nœud.

LE BAILLI *écrivant.*

En légitime nœud... quelle malice !
Çà, produisez ses lettres en justice.

COLETTE.

Je n'en ai point ; jamais il n'écrivait,
Et je croyais tout ce qu'il me disait.
Quand tous les jours on parle tête à tête
A son amant, d'une manière honnête,
Pourquoi s'écrire ? à quoi bon?

LE BAILLI.

Mais du moins,
Au lieu d'écrits, vous avez des témoins?

COLETTE.

Moi? point du tout : mon témoin, c'est moi-même.
Est-ce qu'on prend des témoins quand on s'aime ?

Et puis, monsieur, pouvais-je deviner
Que Mathurin osât m'abandonner?
Il me parlait d'amitié, de constance;
Je l'écoutais, et c'était en présence
De mes moutons, dans son pré, dans le mien;
Ils ont tout vu, mais ils ne disent rien.

LE BAILLI.

Non plus qu'eux tous je n'ai donc rien à dire,
Votre complainte en droit ne peut suffire.
On ne produit ni témoins ni billets,
On ne vous a rien fait, rien écrit....

COLETTE.

Mais,
Un Mathurin aura donc l'insolence
Impunément d'abuser l'innocence?

LE BAILLI.

En abuser! mais, vraiment, c'est un cas
Épouvantable! et vous n'en parliez pas!
Instrumentons.... Laquelle nous remontre
Que Mathurin, en plus d'une rencontre,
Se prévalant de sa simplicité,
A méchamment contre icelle attenté;
Laquelle insiste, et répète dommages,
Frais, intérêts, pour raison des outrages
Contre les lois faits par le suborneur,
Dit Mathurin, à son présent honneur.

COLETTE.

Rayez cela: je ne veux pas qu'on dise
Dans le pays une telle sottise.
Mon honneur est très-intact; et pour peu
Qu'on l'eût blessé, l'on aurait vu beau jeu.

LE BAILLI.

Que prétendez-vous donc?

COLETTE.

Être vengée.

LE BAILLI.

Pour se venger il faut être outragée,
Et par écrit coucher en mots exprès
Quels attentats encontre vous sont faits;
Articulez les lieux, les circonstances,
Quis, *quid*, *ubi*, les excès, insolences,
Énormités, sur quoi l'on jugera.

COLETTE.

Écrivez donc tout ce qu'il vous plaira.

LE BAILLI.

Ce n'est pas tout: il faut savoir la suite
Que ces excès pourraient avoir produite.

COLETTE.

Comment! produite? Eh! rien ne produit rien.
Traître bailli, qu'entendez-vous?

LE BAILLI.

Fort bien.
Laquelle fille a dans ses procédures
Perdu le sens, et nous dit des injures :
Et, n'apportant nulle preuve du fait,
L'empêchement est nul, de nul effet.
(il se lève.)
Depuis une heure en vain je vous écoute :
Vous n'avez rien prouvé, je vous déboute.

COLETTE.

Me débouter, moi!

LE BAILLI.

Vous.

COLETTE.

Maudit baillif!
Je suis déboutée?

LE BAILLI.

Oui, quand le plaintif
Ne peut donner des raisons qui convainquent,
On le déboute, et les adverses vainquent.
Sur Mathurin n'ayant point action,
Nous procédons à la conclusion.

COLETTE.

Non, non, bailli, vous aurez beau conclure,
Instrumenter et signer, je vous jure
Qu'il n'aura point son Acanthe.

LE BAILLI.

Il l'aura.
De monseigneur le droit se maintiendra.
Je suis baillif, et j'ai les droits du maître :
C'est devant moi qu'il faudra comparaître.
Consolez-vous, sachez que vous aurez
Affaire à moi quand vous vous marîrez.

COLETTE.

J'aimerais mieux, le reste de ma vie,
Demeurer fille.

LE BAILLI.

Oh! je vous en défie.

SCÈNE II.

COLETTE seule.

Ah! comment faire? où reprendre mon bien?
J'ai protesté; cela ne sert de rien.
On va signer. Que je suis tourmentée!

SCÈNE III.

COLETTE, ACANTHE.

COLETTE.

A MON secours! me voilà déboutée.

ACANTHE.

Déboutée!

COLETTE.

Oui, l'ingrat vous est promis.
On me déboute.

ACANTHE.

Hélas! je suis bien pis.
De mes chagrins mon âme est oppressée;
Ma chaîne est prête, et je suis fiancée,
Ou je vais l'être au moins dans un moment.

COLETTE.

Ne hais-tu pas mon lâche?

ACANTHE.

Honnêtement.
Entre nous deux, juges-tu sur ma mine
Qu'il soit bien doux d'être ici Mathurine?

COLETTE.

Non pas pour toi; tu portes dans ton air
Je ne sais quoi de brillant et de fier;
A Mathurin cela ne convient guère,
Et ce maraud était mieux mon affaire.

ACANTHE.

J'ai par malheur de trop hauts sentimens....
Dis-moi, Colette, as-tu lu des romans?

COLETTE.

Moi? non, jamais.

ACANTHE.

Le bailli Métaprose
M'en a prêté.... Mon Dieu, la belle chose!

COLETTE.

En quoi si belle?

ACANTHE.

On y voit des amans,
Si courageux, si tendres, si galans!

COLETTE.

Oh! Mathurin n'est pas comme eux.

ACANTHE.

Colette,
Que les romans rendent l'âme inquiète!

COLETTE.

Et d'où vient donc?

ACANTHE.

Ils forment trop l'esprit.
En les lisant le mien bientôt s'ouvrit.

A réfléchir que de nuits j'ai passées !
Que les romans font naître de pensées !
Que les héros de ces livres charmans
Ressemblent peu, Colette, aux autres gens !
Cette lumière était pour moi féconde ;
Je me voyais dans un tout autre monde ;
J'étais au ciel.... Ah ! qu'il m'était bien dur
De retomber dans mon état obscur !
Le cœur tout plein de ce grand étalage,
De me trouver au fond de mon village !
Et de descendre, après ce vol divin,
Des Amadis à maître Mathurin !

COLETTE.

Votre propos me ravit ; et je jure
Que j'ai déjà du goût pour la lecture.

ACANTHE.

T'en souvient-il, autant qu'il m'en souvient,
Que ce marquis, ce beau seigneur qui tient
Dans le pays le rang, l'état d'un prince,
De sa présence honora la province ?
Il s'est passé juste un an et deux mois
Depuis qu'il vint pour cette seule fois.
T'en souvient-il ? nous le vîmes à table ;
Il m'accueillit : ah ! qu'il était affable !
Tous ses discours étaient des mots choisis,
Que l'on n'entend jamais dans ce pays.
C'était, Colette, une langue nouvelle,
Supérieure, et pourtant naturelle ;
J'aurais voulu l'entendre tout le jour.

COLETTE.

Tu l'entendras sans doute à son retour.

ACANTHE.

Ce jour, Colette, occupe ta mémoire,
Où monseigneur, tout rayonnant de gloire,
Dans nos forêts, suivi d'un peuple entier,
Le fer en main courait le sanglier ?

COLETTE.

Oui, quelque idée et confuse et légère
Peut m'en rester.

ACANTHE.

Je l'ai distincte et claire.
Je crois le voir avec cet air si grand,
Sur ce cheval superbe et bondissant ;
Près d'un gros chêne il perce de sa lance
Le sanglier, qui contre lui s'élance.
Dans ce moment j'entendis mille voix,
Que répétaient les échos de nos bois ;
Et de bon cœur (il faut que j'en convienne)
J'aurais voulu qu'il démêlât la mienne.

De son départ je fus encor témoin;
On l'entourait, je n'étais pas bien loin.
Il me parla... Depuis ce jour, ma chère,
Tous les romans ont le don de me plaire.
Quand je les lis, je n'ai jamais d'ennui;
Il me paraît qu'ils me parlent de lui.

COLETTE.

Ah! qu'un roman est beau!

ACANTHE.

C'est la peinture
Du cœur humain, je crois, d'après nature.

COLETTE.

D'après nature!... Entre nous deux, ton cœur
N'aime-t-il pas en secret monseigneur?

ACANTHE.

Oh! non, je n'ose; et je sens la distance
Qu'entre nous deux mit son rang, sa naissance.
Crois-tu qu'on ait des sentimens si doux
Pour ceux qui sont trop au-dessus de nous?
A cette erreur trop de raison s'oppose.
Non, je ne l'aime point... mais il est cause
Que, l'ayant vu, je ne puis à présent
En aimer d'autre.... et c'est un grand tourment.

COLETTE.

Mais de tous ceux qui le suivaient, ma bonne,
Aucun n'a-t-il cajolé ta personne?
J'avoûrai, moi, que l'on m'en a conté.

ACANTHE.

Un étourdi prit quelque liberté;
Il s'appelait le chevalier Gernance;
Son fier maintien, ses airs, son insolence,
Me révoltaient, loin de m'en imposer.
Il fut surpris de se voir mépriser;
Et, réprimant sa poursuite hardie,
Je lui fis voir combien la modestie
Était plus fière, et pouvait d'un coup d'œil
Faire trembler l'impudence et l'orgueil.
Ce chevalier serait assez passable,
Et d'autres mœurs l'auraient pu rendre aimable.
Ah! la douceur est l'appât qui nous prend.
Que monseigneur, ô ciel! est différent!

COLETTE.

Ce chevalier n'était donc guère sage?
Çà, qui des deux te déplaît davantage,
De Mathurin ou de cet effronté?

ACANTHE.

Oh! Mathurin.... c'est sans difficulté.

COLETTE.

Mais monseigneur est bon : il est le maître ;
Pourrait-il pas te dépêtrer du traître?
Tu me parais si belle.

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

Je croi
Que tu pourras mieux réussir que moi.

ACANTHE.

Est-il bien vrai qu'il arrive?

COLETTE.

Sans doute,
Car on le dit.

ACANTHE.

Penses-tu qu'il m'écoute?

COLETTE.

J'en suis certaine, et je retiens ma part
De ses bontés.

ACANTHE.

Nous le verrons trop tard;
Il n'arrivera point; on me fiance,
Tout est conclu, je suis sans espérance.
Berthe est terrible en sa mauvaise humeur;
Mathurin presse, et je meurs de douleur.

COLETTE.

Eh! moque-toi de Berthe.

ACANTHE.

Hélas! Dormène,
Si je lui parle, entrera dans ma peine.
Je veux prier Dormène de m'aider
De son appui, qu'elle daigne accorder
Aux malheureux : cette dame est si bonne!
Laure, surtout, cette vieille personne,
Qui m'a toujours montré tant d'amitié,
De moi sans doute aura quelque pitié;
Car sais-tu bien que cette dame Laure
Très-tendrement de ses bontés m'honore?
Entre ses bras elle me tient souvent,
Elle m'instruit, et pleure en m'instruisant.

COLETTE.

Pourquoi pleurer?

ACANTHE.

Mais... de ma destinée.
Elle voit bien que je ne suis pas née
Pour Mathurin... Crois-moi, Colette, allons
Lui demander des conseils, des leçons....
Veux-tu me suivre?

COLETTE.

Ah! oui, ma chère Acanthe;
Enfuyons-nous, la chose est très-prudente.
Viens, je connais des chemins détournés
Tout près d'ici. [a]

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, BERTHE, DIGNANT, MATHURIN.

BERTHE arrêtant Acanthe.

Quel chemin vous prenez!
Êtes-vous folle? et quand on doit se rendre
A son devoir, faut-il se faire attendre?
Quelle indolence! et quel air de froideur!
Vous me glacez; votre mauvaise humeur
Jusqu'à la fin vous sera reprochée.
On vous marie, et vous êtes fâchée!
Hom! l'idiote! Allons, çà, Mathurin,
Soyez le maître, et donnez-lui la main.

MATHURIN approche sa main, et veut l'embrasser.

Ah! palsamdié.....

BERTHE.

Voyez la malhonnête!
Elle rechigne et détourne la tête!

ACANTHE.

Pardon, mon père. Hélas! vous excusez
Mon embarras, vous le favorisez,
Et vous sentez quelle douleur amère
Je dois souffrir en quittant un tel père.

BERTHE.

Et rien pour moi?

MATHURIN.

Ni rien pour moi non plus?

COLETTE.

Non, rien, méchant; tu n'auras qu'un refus.

MATHURIN.

On me fiance.

COLETTE.

Eh! va, va, fiançailles
Assez souvent ne sont pas épousailles.
Laisse-moi faire.

DIGNANT.

Eh! qu'est-ce que j'entends?
C'est un courrier: c'est, je pense, un des gens
De monseigneur; oui, c'est le vieux Champagne.

SCÈNE V.

Les Précédens, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Oui, nous avons terminé la campagne;
Nous avons sauvé Metz, mon maître et moi;
Et nous aurons la paix. Vive le roi!

Vive mon maître !.... il a bien du courage ;
Mais il est trop sérieux pour son âge :
J'en suis fâché. Je suis bien aise aussi,
Mon vieux Dignant, de te trouver ici :
Tu me parais en grande compagnie ?

DIGNANT.

Oui.... Vous serez de la cérémonie.
Nous marions Acanthe.

CHAMPAGNE.

Bon, tant mieux !
Nous danserons, nous serons tous joyeux.
Ta fille est belle.... Ha, ha, c'est toi, Colette !
Ma chère enfant, ta fortune est donc faite ?
Mathurin est ton mari ?

COLETTE.

Mon Dieu, non.

CHAMPAGNE.

Il fait fort mal.

COLETTE.

Le traître, le fripon,
Croit dans l'instant prendre Acanthe pour femme.

CHAMPAGNE.

Il fait fort bien ; je répons sur mon âme
Que cet hymen à mon maître agréra,
Et que la noce à ses frais se fera.

ACANTHE.

Comment ! il vient?

CHAMPAGNE.

Peut-être ce soir même.

DIGNANT.

Quoi ! ce seigneur, ce bon maître que j'aime,
Je puis le voir encore avant ma mort?
S'il est ainsi, je bénirai mon sort.

ACANTHE.

Puisqu'il revient, permettez, mon cher père,
De vous prier (devant ma belle-mère)
De vouloir bien ne rien précipiter
Sans son aveu, sans l'oser consulter.
C'est un devoir dont il faut qu'on s'acquitte ;
C'est un respect, sans doute, qu'il mérite.

MATHURIN.

Foin du respect !

DIGNANT.

Votre avis est sensé ;
Et comme vous en secret j'ai pensé.

MATHURIN.

Et moi, l'ami, je pense le contraire.

COLETTE à Acanthe.

Bon! tenez ferme.

MATHURIN.

Est un sot qui diffère.
Je ne veux point soumettre mon honneur,
Si je le puis, à ce droit du seigneur.

BERTHE.

Et pourquoi tant s'effaroucher? la chose
Est bonne au fond, quoique le monde en cause,
Et notre honneur ne peut s'en tourmenter.
J'en fis l'épreuve; et je puis protester
Qu'à mon devoir quand je me fus rendue,
On s'en alla dès l'instant qu'on m'eut vue.

COLETTE.

Je le crois bien.

BERTHE.

Cependant la raison
Doit conseiller de fuir l'occasion.
Hâtons la noce et n'attendons personne.
Préparez tout, mon mari, je l'ordonne.

MATHURIN.

(à Colette en s'en allant.)

C'est très-bien dit. Eh bien! l'aurai-je enfin?

COLETTE.

Non, tu ne l'auras pas, non, Mathurin.

(ils sortent.)

CHAMPAGNE.

Oh! oh! nos gens viennent en diligence.
Eh quoi! déjà le chevalier Gernance!

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, CHAMPAGNE.

CHAMPAGNE.

Vous êtes fin, monsieur le chevalier;
Très à propos vous venez le premier.
Dans tous vos faits votre beau talent brille.
Vous vous doutez qu'on marie une fille;
Acanthe est belle, au moins.

LE CHEVALIER.

Eh! oui, vraiment,
Je la connais; j'apprends en arrivant
Que Mathurin se donne l'insolence
De s'appliquer ce bijou d'importance;
Mon bon destin nous a fait accourir
Pour y mettre ordre : il ne faut pas souffrir
Qu'un riche rustre ait les tendres prémices
D'une beauté qui ferait les délices
Des plus hupés et des plus délicats.
Pour le marquis, il ne se hâte pas;
C'est, je l'avoue, un grave personnage,

Pressé de rien, bien compassé, bien sage,
Et voyageant comme un ambassadeur.
Parbleu, jouons un tour à sa lenteur :
Tiens, il me vient une bonne pensée;
C'est d'enlever *presto* la fiancée,
De la conduire en quelque vieux château,
Quelque masure.

CHAMPAGNE

Oui : le projet est beau !

LE CHEVALIER.

Un vieux château, vers la forêt prochaine,
Tout délabré, que possède Dormène
Avec sa vieille...

CHAMPAGNE.

Oui, c'est Laure, je crois.

LE CHEVALIER.

Oui.

CHAMPAGNE.

Cette vieille était jeune autrefois;
Je m'en souviens; votre étourdi de père
Eut avec elle une certaine affaire
Où chacun d'eux fit un mauvais marché.
Ma foi, c'était un maître débauché,
Tout comme vous, buvant, aimant les belles,
Les enlevant, et puis se moquant d'elles.
Il mangea tout, et ne vous laissa rien.

LE CHEVALIER.

J'ai le marquis, et c'est avoir du bien.
Sans nul souci je vis de ses largesses :
Je n'aime point l'embarras des richesses :
Est riche assez qui sait toujours jouir.
Le premier bien, crois-moi, c'est le plaisir.

CHAMPAGNE.

Et que ne prenez-vous cette Dormène?
Bien plus qu'Acanthe elle en vaudrait la peine;
Elle est très-fraîche, elle est de qualité;
Cela convient à votre dignité.
Laissez pour nous les filles du village.

LE CHEVALIER.

Vraiment, Dormène est un très-doux partage;
C'est très-bien dit. Je crois que j'eus un jour,
S'il m'en souvient, pour elle un peu d'amour.
Mais, entre nous, elle sent trop sa dame.
On ne pourrait en faire que sa femme.
Elle est bien pauvre, et je le suis aussi;
Et pour l'hymen j'ai fort peu de souci.
Mon cher Champagne, il me faut une Acanthe;
Cette conquête est beaucoup plus plaisante :
Oui, cette Acanthe aujourd'hui m'a piqué.

Je me sentis l'an passé provoqué
Par ses refus, par sa petite mine.
J'aime à dompter cette pudeur mutine.
J'ai deux coquins, qui font trois avec toi,
Déterminés, alertes comme moi;
Nous tiendrons prêt à cent pas un carrosse,
Et nous fondrons tous quatre sur la noce.
Cela sera plaisant; j'en ris déjà.

CHAMPAGNE.

Mais croyez-vous que monseigneur rira?

LE CHEVALIER.

Il faudra bien qu'il rie, et que Dormène
En rie encor, quoique prude et hautaine;
Et je prétends que Laure en rie aussi.
Je viens de voir à cinq cents pas d'ici
Dormène et Laure en très-mince équipage,
Qui s'en allaient vers le prochain village,
Chez quelque vieille : il faut prendre ce temps.

CHAMPAGNE.

C'est bien pensé; mais vos déportemens
Sont dangereux, je crois, pour ma personne.

LE CHEVALIER.

Bon! l'on se fâche, on s'apaise, on pardonne.
Tous les gens gais ont le don merveilleux
De mettre en train tous les gens sérieux.

CHAMPAGNE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

L'esprit le plus atrabilaire
Est subjugué quand on cherche à lui plaire.
On s'épouvante, on crie, on fuit d'abord,
Et puis l'on soupe, et puis l'on est d'accord.

CHAMPAGNE.

On ne peut mieux : mais votre belle Acanthe
Est bien revêche!

LE CHEVALIER.

Et c'est ce qui m'enchante.
La résistance est un charme de plus;
Et j'aime assez une heure de refus.
Comment souffrir la stupide innocence
D'un sot tendron fesant la révérence,
Baissant les yeux, muette à mon aspect,
Et recevant mes faveurs par respect?
Mon cher Champagne, à mon dernier voyage,
D'Acanthe ici j'éprouvai le courage.
Va, sous mes lois je la ferai plier.
Rentre pour moi dans ton premier métier,
Sois mon trompette et sonne les alarmes.

Point de quartier; marchons, alerte, aux armes,
Vite.

CHAMPAGNE.

Je crois que nous sommes trahis;
C'est du secours qui vient aux ennemis;
J'entends grand bruit, c'est monseigneur.

LE CHEVALIER.

N'importe :
Sois prêt ce soir à me servir d'escorte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, le chevalier GERNANCE.

LE MARQUIS.

Cher chevalier, que mon cœur est en paix!
Que mes regards sont ici satisfaits!
Que ce château qu'ont habité nos pères,
Que ces forêts, ces plaines me sont chères!
Que je voudrais oublier pour toujours
L'illusion, les manéges des cours!
Tous ces grands riens, ces pompeuses chimères,
Ces vanités, ces ombres passagères,
Au fond du cœur laissent un vide affreux :
C'est avec nous que nous sommes heureux.
Dans ce grand monde où chacun veut paraître,
On est esclave, et chez moi je suis maître.
Que je voudrais que vous eussiez mon goût!

LE CHEVALIER.

Eh oui! l'on peut se réjouir partout,
En garnison, à la cour, à la guerre :
Long-temps en ville, et huit jours dans sa terre.

LE MARQUIS.

Que vous et moi nous sommes différens!

LE CHEVALIER.

Nous changerons peut-être avec le temps.
En attendant vous savez qu'on apprête
Pour ce jour même une très-belle fête?
C'est une noce.

LE MARQUIS.

Oui, Mathurin vraiment
Fait un beau choix, et mon consentement
Est tout acquis à ce doux mariage.
L'époux est riche, et sa maîtresse est sage;
C'est un bonheur bien digne de mes vœux,
En arrivant, de faire deux heureux.

LE CHEVALIER.

Acanthe encore en peut faire un troisième.

LE MARQUIS.

Je vous reconnais là : toujours vous-même.
Mon cher parent, vous m'avez fait cent fois
Trembler pour vous par vos galans exploits.
Tout peut passer dans des villes de guerre ;
Mais nous devons l'exemple dans ma terre.

LE CHEVALIER.

L'exemple du plaisir apparemment?

LE MARQUIS.

Au moins, mon cher, que ce soit prudemment ;
Daignez en croire un parent qui vous aime.
Si vous n'avez du respect pour vous-même,
Quelque grand nom que vous puissiez porter,
Vous ne pourrez vous faire respecter.
Je ne suis pas difficile et sévère ;
Mais, entre nous, songez que votre père,
Pour avoir pris le train que vous prenez,
Se vit au rang des plus infortunés,
Perdit ses biens, languit dans la misère,
Fit de douleur expirer votre mère,
Et près d'ici mourut assassiné.
J'étais enfant : son sort infortuné
Fut à mon cœur une leçon terrible,
Qui se grava dans mon âme sensible.
Utilement témoin de ses malheurs,
Je m'instruisais en répandant des pleurs.
Si comme moi cette fin déplorable
Vous eût frappé, vous seriez raisonnable.

LE CHEVALIER.

Oui, je veux l'être un jour, c'est mon dessein ;
J'y pense quelquefois, mais c'est en vain ;
Mon feu m'emporte.

LE MARQUIS.

Eh bien ! je vous présage
Que vous serez las du libertinage.

LE CHEVALIER.

Je le voudrais ; mais on fait comme on peut :
Ma foi, n'est pas raisonnable qui veut.

LE MARQUIS.

Vous vous trompez. De son cœur on est maître ;
J'en fis l'épreuve : est sage qui veut l'être ;
Et, croyez-moi, cette Acanthe, entre nous,
Eut des attraits pour moi comme pour vous :
Mais ma raison ne pouvait me permettre
Un fol amour qui m'allait compromettre ;
Je rejetai ce désir passager,
Dont la poursuite aurait pu m'affliger,
Dont le succès eût perdu cette fille,

Eût fait sa honte aux yeux de sa famille,
Et l'eût privée à jamais d'un époux.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas si timide que vous.
La même pâte, il faut que j'en convienne,
N'a point formé votre branche et la mienne.
Quoi! vous pensez être dans tous les temps
Maître absolu de vos yeux, de vos sens?

LE MARQUIS.

Et pourquoi non?

LE CHEVALIER.

Très-fort je vous respecte;
Mais la sagesse est tant soit peu suspecte.
Les plus prudens se laissent captiver,
Et le vrai sage est encore à trouver.
Craignez surtout le titre ridicule
De philosophe.

LE MARQUIS.

O l'étrange scrupule!
Ce noble nom, ce nom tant combattu,
Que veut-il dire? amour de la vertu.
Le fat en raille avec étourderie;
Le sot le craint, le fripon le décrie;
L'homme de bien dédaigne les propos
Des étourdis, des fripons et des sots;
Et ce n'est pas sur les discours du monde
Que le bonheur et la vertu se fonde.
Écoutez-moi. Je suis las aujourd'hui
Du train des cours, où l'on vit pour autrui;
Et j'ai pensé, pour vivre à la campagne,
Pour être heureux, qu'il faut une compagne.
J'ai le projet de m'établir ici,
Et je voudrais vous marier aussi.

LE CHEVALIER.

Très-humble serviteur.

LE MARQUIS.

Ma fantaisie
N'est pas de prendre une jeune étourdie.

LE CHEVALIER.

L'étourderie a du bon.

LE MARQUIS.

Je voudrais
Un esprit doux, plus que de doux attraits.

LE CHEVALIER.

J'aimerais mieux le dernier.

LE MARQUIS.

La jeunesse,
Les agrémens, n'ont rien qui m'intéresse.

LE CHEVALIER.

Tant pis.

LE MARQUIS.

Je veux affermir ma maison
Par un hymen qui soit tout de raison.

LE CHEVALIER.

Oui, tout d'ennui.

LE MARQUIS.

J'ai pensé que Dormène
Serait très-propre à former cette chaîne.

LE CHEVALIER.

Notre Dormène est bien pauvre.

LE MARQUIS.

Tant mieux.
C'est un bonheur si pur, si précieux,
De relever l'indigente noblesse,
De préférer l'honneur à la richesse!
C'est l'honneur seul qui chez nous doit former
Tout notre sang : lui seul doit animer
Ce sang reçu de nos braves ancêtres,
Qui dans les camps doit couler pour ses maîtres.

LE CHEVALIER.

Je pense ainsi : les Français libertins
Sont gens d'honneur. Mais dans vos beaux desseins,
Vous avez donc, malgré votre réserve,
Un peu d'amour?

LE MARQUIS.

Qui, moi? Dieu m'en préserve!
Il faut savoir être maître chez soi;
Et, si j'aimais, je recevrais la loi.
Se marier par amour, c'est folie.

LE CHEVALIER.

Ma foi, marquis, votre philosophie
Me paraît tout à rebours du bon sens.
Pour moi, je crois au pouvoir de nos sens;
Je les consulte en tout, et j'imagine
Que tous ces gens si graves par la mine,
Pleins de morale et de réflexions,
Sont destinés aux grandes passions.
Les étourdis esquivent l'esclavage;
Mais un coup d'œil peut subjuguer un sage.

LE MARQUIS.

Soit; nous verrons.

LE CHEVALIER.

Voici d'autres époux;
Voici la noce; allons, égayons-nous.
C'est Mathurin, c'est la gentille Acanthe,
C'est le vieux père, et la mère, et la tante,
C'est le bailli, Colette et tout le bourg.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LE BAILLI, à la tête des habitans.

LE MARQUIS.

J'EN suis touché. Bonjour, enfans, bonjour.

LE BAILLI.

Nous venons tous, avec conjouissance,
Nous présenter devant votre excellence,
Comme les Grecs jadis devant Cyrus...
Comme les Grecs.

LE MARQUIS.

Les Grecs sont superflus.
Je suis Picard; je revois avec joie
Tous mes vassaux.

LE BAILLI.

Les Grecs de qui la proie....

LE CHEVALIER.

Ah! finissez.... Notre gros Mathurin,
La belle Acanthe est votre proie enfin?

MATHURIN.

Oui-dà, monsieur, la fiançaille est faite,
Et nous prions que monseigneur permette
Qu'on nous finisse.

COLETTE.

Oh! tu ne l'auras pas;
Je te le dis, tu me demeureras.
Oui, monseigneur, vous me rendrez justice;
Vous ne souffrirez pas qu'il me trahisse;
Il m'a promis....

MATHURIN.

Bon! j'ai promis en l'air.

LE MARQUIS.

Il faut, bailli, tirer la chose au clair.
A-t-il promis?

LE BAILLI.

La chose est constatée.
Colette est folle et je l'ai déboutée.

COLETTE.

Ça n'y fait rien; et monseigneur saura
Qu'on force Acanthe à ce beau marché-là,
Qu'on la maltraite et qu'on la violente
Pour épouser.

LE MARQUIS.

Est-il vrai, belle Acanthe?

ACANTHE.

Je dois d'un père avec raison chéri
Suivre les lois; il me donne un mari.

MATHURIN.

Vous voyez bien qu'en effet elle m'aime.

LE MARQUIS.

Sa réponse est d'une prudence extrême ;
Eh bien ! chez moi la noce se fera.

LE CHEVALIER.

Bon! bon! tant mieux.

LE MARQUIS *à Acanthe.*

Votre père verra
Que j'aime en lui la probité, le zèle
Et les travaux d'un serviteur fidèle.
Votre sagesse à mes yeux satisfaits
Augmente encor le prix de vos attraits.
Comptez, amis, qu'en faveur de la fille
Je prendrai soin de toute la famille

COLETTE.

Et de moi donc ?

LE MARQUIS.

De vous, Colette, aussi.
Cher chevalier, retirons-nous d'ici ;
Ne troublons point leur naïve allégresse.

LE BAILLI.

Et votre droit, monseigneur ? le temps presse.

MATHURIN.

Quel chien de droit ! Ah ! me voilà perdu.

COLETTE.

Va, tu verras.

BERTHE.

Mathurin, que crains-tu ?

LE MARQUIS.

Vous aurez soin, baillif, en homme sage,
D'arranger tout suivant l'antique usage ;
D'un si beau droit je veux m'autoriser
Avec décence, et n'en point abuser.

LE CHEVALIER.

Ah quel Caton ! mais mon Caton, je pense,
La suit des yeux, et non sans complaisance.
Mon cher cousin....

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE CHEVALIER.

Gageons tous deux
Que vous allez devenir amoureux.

LE MARQUIS.

Moi ! mon cousin....

LE CHEVALIER.

Oui, vous.

LE MARQUIS.

L'extravagance !

LE CHEVALIER.

Vous le serez, j'en ris déjà d'avance.
Gageons, vous dis-je, une discrétion.

LE MARQUIS.

Soit.

LE CHEVALIER.

Vous perdrez.

LE MARQUIS.

Soyez bien sûr que non.

SCÈNE III.

LE BAILLI, les autres ACTEURS.

MATHURIN.

Que disent-ils?

LE BAILLI.

Ils disent que sur l'heure
Chacun s'en aille et qu'Acanthe demeure.

MATHURIN.

Moi, que je sorte!

LE BAILLI.

Oui, sans doute.

COLETTE.

Oui, fripon.
Oh, nous aimons la loi, nous.

MATHURIN au bailli.

Mais doit-on....

BERTHE.

Et quoi, benêt! te voilà bien à plaindre!

DIGNANT.

Allez, d'Acanthe on n'aura rien à craindre.
Trop de vertu règne au fond de son cœur;
Et notre maître est tout rempli d'honneur.

(à Acanthe.)

Quand près de vous il daignera se rendre,
Quand sans témoin il pourra vous entendre,
Remettez-lui ce paquet cacheté :

(lui donnant des papiers cachetés.)

C'est un devoir de votre piété;
N'y manquez pas.... O fille toujours chère!...
Embrassez-moi.

ACANTHE.

Tous vos ordres, mon père,
Seront suivis; ils sont pour moi sacrés :
Je vous doit tout... D'où vient que vous pleurez?

DIGNANT.

Ah! je le dois.... de vous je me sépare,
C'est pour jamais : mais si le ciel avare,
Qui m'a toujours refusé ses bienfaits,
Pouvait sur vous les verser désormais;
Si votre sort est digne de vos charmes,
Ma chère enfant, je dois sécher mes larmes.

BERTHE.

Marchons, marchons; tous ces beaux complimens
Sont pauvretés qui font perdre du temps.
Venez, Colette.

COLETTE à Acanthe.

Adieu, ma chère amie.
Je recommande à votre prud'homie
Mon Mathurin; vengez-moi des ingrats.

ACANTHE.

Le cœur me bat.... que deviendrai-je? hélas!

SCÈNE IV.

LE BAILLI, MATHURIN, ACANTHE.

MATHURIN.

Je n'aime point cette cérémonie,
Maître bailli; c'est une tyrannie.

LE BAILLI.

C'est la condition, *sine quâ non*.

MATHURIN.

Sine quâ non! quel diable de jargon!
Morbleu! ma femme est à moi.

LE BAILLI.

Pas encore:
Il faut premier que monseigneur l'honore
D'un entretien, selon les nobles us
En ce châtel de tous les temps reçus.

MATHURIN.

Ces maudits us, quels sont-ils?

LE BAILLI.

L'épousée
Sur une chaise est sagement placée;
Puis monseigneur, dans un fauteuil à bras,
Vient vis-à-vis se camper à six pas.

MATHURIN.

Quoi! pas plus loin?

LE BAILLI.

C'est la règle.

MATHURIN.

Allons, passe.
Et puis après?

LE BAILLI.

Monseigneur, avec grâce,
Fait un présent de bijous, de rubans,
Comme il lui plaît.

MATHURIN.

Passe pour des présens.

LE BAILLI.

Puis il lui parle; il vous la considère;
Il examine à fond son caractère;
Puis il l'exhorte à la vertu.

MATHURIN.

Fort bien;
Et quand finit, s'il vous plaît, l'entretien?

LE BAILLI.

Expressément la loi veut qu'on demeure
Pour l'exhorter l'espace d'un quart d'heure.

MATHURIN.

Un quart d'heure est beaucoup. Et le mari
Peut-il au moins se tenir près d'ici,
Pour écouter sa femme?

LE BAILLI.

La loi porte
Que, s'il osait se tenir à la porte,
Se présenter avant le temps marqué,
Faire du bruit, se tenir pour choqué,
S'émanciper à sottises pareilles,
On fait couper sur-le-champ ses oreilles.

MATHURIN.

La belle loi! les beaux droits que voilà!
Et ma moitié ne dit mot à cela?

ACANTHE.

Moi, j'obéis, et je n'ai rien à dire.

LE BAILLI.

Déniche; il faut qu'un mari se retire:
Point de raisons.

MATHURIN sortant.

Ma femme heureusement
N'a point d'esprit, et son air innocent,
Sa conversation ne plaira guère.

LE BAILLI.

Veux-tu partir?

MATHURIN.

Adieu donc, ma très-chère;
Songe surtout au pauvre Mathurin,
Ton fiancé.
(il sort.)

ACANTHE.

J'y songe avec chagrin.
Quelle sera cette étrange entrevue?
La peur me prend; je suis tout éperdue.

LE BAILLI.

Asseyez-vous; attendez en ce lieu
Un maître aimable et vertueux. Adieu.

SCÈNE V.

ACANTHE seule.

Il est aimable.... ah! je le sais sans doute.
Pourrai-je, hélas! mériter qu'il m'écoute?

Entrera-t-il dans mes vrais intérêts,
Dans mes chagrins et dans mes torts secrets?
Il me croira du moins fort imprudente
De refuser le sort qu'on me présente,
Un mari riche, un état assuré.
Je le prévois; je ne remporterai
Que des refus avec bien peu d'estime;
Je vais déplaire à ce cœur magnanime;
Et si mon âme avait osé former
Quelque souhait, c'est qu'il pût m'estimer.
Mais pourra-t-il me blâmer de me rendre
Chez cette dame et si noble et si tendre,
Qui fuit le monde, et qu'en ce triste jour
J'implorerai pour le fuir à mon tour?...
Où suis-je?... on ouvre!... à peine j'envisage
Celui qui vient.... je ne vois qu'un nuage.

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, ACANTHE.

LE MARQUIS.

Asseyez-vous. Lorsqu'ici je vous vois,
C'est le plus beau, le plus cher de mes droits.
J'ai commandé qu'on porte à votre père
Les faibles dons qu'il convient de vous faire;
Ils paraîtront bien indignes de vous.

ACANTHE *s'asseyant.*

Trop de bontés se répandent sur nous,
J'en suis confuse; et ma reconnaissance
N'a pas besoin de tant de bienfesance;
Mais, avant tout, il est de mon devoir
De vous prier de daigner recevoir
Ces vieux papiers que mon père présente
Très-humblement.

LE MARQUIS *les mettant dans sa poche.*

Donnez-les, belle Acanthe;
Je les lirai; c'est sans doute un détail
De mes forêts : ses soins et son travail
M'ont toujours plu; j'aurai de sa vieillesse
Les plus grands soins; comptez sur ma promesse.
Mais est-il vrai qu'il vous donne un époux
Qui, vous causant d'invincibles dégoûts,
De votre hymen rend la chaîne odieuse?
J'en suis fâché.... Vous deviez être heureuse.

ACANTHE.

Ah! je le suis un moment, monseigneur,
En vous parlant, en vous ouvrant mon cœur;
Mais tant d'audace est-elle ici permise?

LE MARQUIS.

Ne craignez rien; parlez avec franchise;
Tous vos secrets seront en sûreté.

ACANTHE.

Qui douterait de votre probité?
Pardonnez donc à ma plainte importune.
Ce mariage aurait fait ma fortune,
Je le sais bien; et j'avoûrai surtout
Que c'est trop tard expliquer mon dégoût;
Que, dans les champs élevée et nourrie,
Je ne dois point dédaigner une vie
Qui sous vos lois me retient pour jamais,
Et qui m'est chère encor par vos bienfaits.
Mais, après tout, Mathurin, le village,
Ces paysans, leurs mœurs et leur langage
Ne m'ont jamais inspiré tant d'horreur;
De mon esprit c'est une injuste erreur;
Je la combats; mais elle a l'avantage.
En frémissant je fais ce mariage.

LE MARQUIS approchant son fauteuil.

Mais vous n'avez pas tort.

ACANTHE à genoux.

J'ose à genoux
Vous demander, non pas un autre époux,
Non d'autres nœuds; tous me seraient horribles:
Mais que je puisse avoir des jours paisibles;
Le premier bien serait votre bonté,
Et le second de tous, la liberté.

LE MARQUIS la relevant avec empressement.

Eh! relevez-vous donc.... Que tout m'étonne
Dans vos desseins et dans votre personne,
(ils s'approchent.)
Dans vos discours, si nobles, si touchans,
Qui ne sont point le langage des champs!
Je l'avoûrai, vous ne paraissez faite
Pour Mathurin ni pour cette retraite.
D'où tenez-vous, dans ce séjour obscur,
Un ton si noble, un langage si pur?
Partout on a de l'esprit; c'est l'ouvrage
De la nature, et c'est votre partage:
Mais l'esprit seul sans éducation
N'a jamais eu ni ce tour ni ce ton,
Qui me surprend.... je dis plus, qui m'enchante.

ACANTHE.

Ah! que pour moi votre âme est indulgente!
Comme mon sort, mon esprit est borné.
Moins on attend, plus on est étonné. [b]

LE MARQUIS.

Quoi! dans ces lieux la nature bizarre
Aura voulu mettre une fleur si rare,
Et le destin veut ailleurs l'enterrer!
Non, belle Acanthe, il vous faut demeurer.
(il s'approche.)

ACANTHE.

Pour épouser Mathurin ?

LE MARQUIS.

Sa personne
Mérite peu la femme qu'on lui donne :
Je l'avoûrai.

ACANTHE.

Mon père quelquefois
Me conduisait tout auprès de vos bois,
Chez une dame aimable et retirée,
Pauvre, il est vrai, mais noble et révérée,
Pleine d'esprit, de sentimens, d'honneur;
Elle daigne m'aimer : votre faveur,
Votre bonté peut me placer près d'elle.
Ma belle-mère est avare et cruelle :
Elle me hait; et je hais malgré moi
Ce Mathurin qui compte sur ma foi :
Voilà mon sort, vous en êtes le maître.
Je ne serai point heureuse peut-être;
Je souffrirai, mais je souffrirai moins,
En devant tout à vos généreux soins.
Protégez-moi, croyez qu'en ma retraite
Je resterai toujours votre sujette.

LE MARQUIS.

Tout me surprend. Dites-moi, s'il vous plaît,
Celle qui prend à vous tant d'intérêt,
Qui vous chérit, ayant su vous connaître;
Serait-ce point Dormène?

ACANTHE.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais peut-être....
Il est aisé d'ajuster tout cela.
Oui.... votre idée est très-bonne.... oui, voilà
Un vrai moyen de rompre avec décence
Ce sot hymen, cette indigne alliance.
J'ai des projets.... en un mot, voulez-vous
Près de Dormène un destin noble et doux?

ACANTHE.

J'aimerais mieux la servir, servir Laure,
Laure si bonne et qu'à jamais j'honore,
Manquer de tout, goûter dans leur séjour
Le seul bonheur de vous faire ma cour,
Que d'accepter la richesse importune
De tout mari qui ferait ma fortune.

LE MARQUIS.

Acanthe, allez.... vous pénétrez mon cœur;
Oui, vous pourrez, Acanthe, avec honneur
Vivre auprès d'elle.... et dans mon château même.

ACANTHE.

Auprès de vous! ah ciel!

LE MARQUIS s'approche un peu.

Elle vous aime;
Elle a raison.... J'ai, vous dis-je, un projet;
Mais je ne sais s'il aura son effet.
Et cependant vous voilà fiancée,
Et votre chaîne est déjà commencée,
La noce prête et le contrat signé.
Le ciel voulut que je fusse éloigné,
Lorsqu'en ces lieux on parait la victime;
J'arrive tard, et je m'en fais un crime.

ACANTHE.

Quoi! vous daignez me plaindre? ah! qu'à mes yeux
Mon mariage en est plus odieux!
Qu'il le devient chaque instant davantage!

LE MARQUIS; ils s'approchent.

Mais, après tout, puisque de l'esclavage
(il s'approche.)
Avec décence on pourra vous tirer....

ACANTHE s'approchant un peu.

Ah! le voudriez-vous?

LE MARQUIS.

J'ose espérer....
Que vos parens, la raison, la loi même,
Et plus encor votre mérite extrême....
(il s'approche encore.)
Oui, cet hymen est trop mal assorti.
(elle s'approche.)
Mais.... le temps presse; il faut prendre un parti.
Écoutez-moi....
(ils se trouvent tout près l'un de l'autre.)

ACANTHE.

Juste ciel! si j'écoute!

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, ACANTHE, LE BAILLI, MATHURIN.

MATHURIN entrant brusquement.

Je crains, ma foi, que l'on ne me déboute.
Entrons, entrons; le quart d'heure est fini.

ACANTHE.

Eh quoi! sitôt!

LE MARQUIS tirant sa montre.

Il est vrai, mon ami.

MATHURIN.

Maître bailli, ces siéges sont bien proches;
Est-ce encore un des droits?

LE BAILLI.

Point de reproches,
Mais du respect.

MATHURIN.

Mon dieu! nous en aurons;
Mais aurons-nous ma femme?

LE MARQUIS.

Nous verrons.

MATHURIN.

Ce *nous verrons* est d'un mauvais présage.
Qu'en dites-vous, bailli?

LE BAILLI.

L'ami, sois sage.

MATHURIN.

Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis,
De naître, hélas! le vassal d'un marquis!

(Ils sortent.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS seul.

Non, je ne perdrai point cette gageure....
Amoureux! moi! quel conte! ah! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit!.... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! Qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer :
A fuir l'amour j'ai mis toute ma gloire.

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

BERTHE.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

BERTHE.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur.
On nous enlève Acanthe.

LE MARQUIS.

Ah!

BERTHE.

Votre honneur
Sera honteux de cette vilenie;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé?

BERTHE.

Bien du mal....
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps,
Allez, courez, que mes gardes, mes gens
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE à son mari.

Il parle tout de bon;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher!
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Mon cœur gémit sur elle:
Mais je me trompe, ou j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS à Dignant.

Non, vous; vous, dis-je.

SCÈNE X.

LE MARQUIS sur le devant, **DIGNANT** au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse;
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère,
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,
Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?

LE MARQUIS.

Eh, mon ami, suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd.

LE MARQUIS.

Comment!... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah, mon maître!
Qu'aura-t-on fait? et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aura de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux...
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre... et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux....
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains! quoi! Laure est donc sa mère?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Mais pourquoi lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre; et j'ai dû vous prier
En sa faveur.... Sa mère infortunée
A l'indigence était abandonnée,
Ne subsistant que des nobles secours
Que par mes mains vous versiez tous les jours.

LE MARQUIS.

Il est trop vrai: je sais bien que mon père
Fut envers elle autrefois trop sévère....
Quel souvenir!... que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
Je le savais: le père de Gernance
De Laure, hélas! séduisit l'innocence;
Et mes parens, par un zèle inhumain,
Avaient puni cet hymen clandestin.
Je lis, je tremble. Ah! douleur trop amère!
Mon cher ami, quoi! Gernance est son frère!

DIGNANT.

Tout est connu.

LE MARQUIS.

Quoi ! c'est lui que je vois !
Ah ! ce sera pour la dernière fois....
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
Il semble, ô ciel ! qu'il connaisse son crime !
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître.
C'est quelque chose.

SCÈNE XI.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER *de loin, se cachant le visage.*

Ah ! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux....

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez ; mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié ? Vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;
Je suis un libertin, mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré

Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,
Dans ce château de Laure et de Dormène:
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou; je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle et prenait sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux égards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais pour réponse, Acanthe, à deux genoux,
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main:
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?

Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté :
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère :
De vous surtout elle a parlé long-temps.

LE MARQUIS.

De moi ?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle....
Tout interdit, plein d'un secret respect,
Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux ; mes fureurs se captivent.
Dans ce moment les deux dames arrivent ;
Et, me voyant maître de leur logis
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie ;
La plus âgée en tombe évanouie.
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras ;
Elle revient des portes du trépas :
Alors, sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe, et s'écrie éperdue :
Ah ! je crois voir Gernance... c'est son fils,
C'est lui... je meurs... A ces mots je frémis ;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie
Charme mon cœur et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important ;
Lisez bien vite, et pesez mûrement...
Pauvre jeune homme ! hélas ! comme il soupire !
(il lui montre l'endroit où il est dit qu'il est frère d'Acanthe.)
Tenez, c'est là, là surtout qu'il faut lire.

LE CHEVALIER.

Ma sœur, Acanthe !...

LE MARQUIS.

Oui, jeune libertin.

LE CHEVALIER.

Oh ! par ma foi, je ne suis pas devin...
Il faut tout réparer ; mais, par l'usage,
Je ne saurais la prendre en mariage.
Je suis son frère, et vous êtes cousin :
Payez pour moi.

LE MARQUIS.

Comment finir enfin
Honnêtement cette étrange aventure?
Ah! la voici... j'ai perdu la gageure.

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ACANTHE, COLETTE.

ACANTHE.

Où suis-je, hélas! et quel nouveau malheur!
Je vois mon père avec mon ravisseur.

DIGNANT.

Madame, hélas! vous n'avez plus de père.

ACANTHE.

Madame, à moi! qu'entends-je? quel mystère?

LE MARQUIS.

Il est bien grand. Tout éprouve en ce jour
Les coups du sort, et surtout de l'amour:
Je me soumets à leur pouvoir suprême.
Eh! quel mortel fait son destin soi-même?
Nous sommes tous, madame, à vos genoux;
Au lieu d'un père, acceptez un époux.

ACANTHE.

Ciel! est-ce un rêve?

LE MARQUIS.

On va tout vous apprendre.
Mais à nos vœux commencez par vous rendre,
Et par régner pour jamais sur mon cœur.

ACANTHE.

Moi! comment croire un tel excès d'honneur?

LE MARQUIS.

Vous, libertin, je vais vous rendre sage;
Et dès demain je vous mets en ménage
Avec Dormène; elle s'y résoudra.

LE CHEVALIER.

J'épouserai tout ce qu'il vous plaira.

COLETTE.

Et moi donc?

LE MARQUIS.

Toi! ne crois pas, ma mignonne,
Qu'en fesant tous les lots je t'abandonne.
Ton Mathurin te quittait aujourd'hui,
Je te le donne; il t'aura malgré lui.
Tu peux compter sur une dot honnête...
Allons danser, et que tout soit en fête.
J'avais cherché la sagesse; et mon cœur,
Sans rien chercher, a trouvé le bonheur.

VARIANTES du *Droit du Seigneur*.

Nous avons cru devoir placer en entier dans les variantes les deux derniers actes de cette pièce, tels qu'on les trouve dans les premières éditions. Par ce moyen, les lecteurs auront la pièce en trois actes et en cinq.

a Me donna des conseils.

COLETTE.

A notre âge
Il faut de bons amis; rien n'est plus sage.
Tu trembles?

ACANTHE.

Oui.

COLETTE.

Par ces lieux détournés
Viens avec moi.

b Moins on attend, plus on est étonné.
Un peu de soins peut-être, et de lecture,
Ont pu dans moi corriger la nature.
C'est vous surtout, vous qui dans ce moment
Formez en moi l'esprit, le sentiment,
Qui m'élevez, qui dans moi faites naître
L'ambition d'imiter un tel maître.

LE MARQUIS.

Nous verrons.
Hé!

(il sonne.)

UN DOMESTIQUE.

Monseigneur?

LE MARQUIS.

Que l'on remène Acanthe
Chez ses parens.

MATHURIN.

Ouais! ceci me tourmente.

ACANTHE s'en allant.

Ciel, prends pitié de mes secrets ennuis!

LE MARQUIS sortant d'un autre côté.

Sortons, cachons le désordre où je suis.
Ah! que j'ai peur de perdre la gageure!

SCÈNE VIII.

MATHURIN, LE BAILLI.

MATHURIN.

Dis-moi, bailli, ce que cela figure.
Notre seigneur est sorti bien sournois.
Il me parlait poliment autrefois;
J'aimais assez ses honnêtes manières,
Et même à cœur il prenait mes affaires:
Je me marie.... il s'en va tout pensif.

LE BAILLI.

C'est qu'il pense beaucoup.

MATHURIN.

Maître baillif,
Je pense aussi. Ce *nous verrons* m'assomme:
Quand on est prêt, *nous verrons!* ah, quel homme!
Que je fis mal, ô ciel! quand je naquis
Chez mes parens, de naître en ce pays!
J'aurais bien dû choisir quelque village

Où j'aurais pu contracter mariage
Tout uniment, comme cela se doit,
A mon plaisir, sans qu'un autre eût le droit
De disposer de moi-même à mon âge,
Et de fourrer son nez dans mon ménage!

LE BAILLI.

C'est pour ton bien.

MATHURIN.

Mon ami baillival,
Pour notre bien on nous fait bien du mal.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS seul.

Non, je ne perdrai point cette gageure.
Amoureux! moi! quel conte! ah! je m'assure
Que sur soi-même on garde un plein pouvoir;
Pour être sage, on n'a qu'à le vouloir.
Il est bien vrai qu'Acanthe est assez belle....
Et de la grâce! ah! nul n'en a plus qu'elle....
Et de l'esprit!.... quoi! dans le fond des bois,
Pour avoir vu Dormène quelquefois,
Que de progrès! qu'il faut peu de culture
Pour seconder les dons de la nature!
J'estime Acanthe : oui, je dois l'estimer;
Mais, grâce au ciel, je suis très-loin d'aimer.
(il s'assied à une table.)
Ah! respirons. Voyons, sur toute chose,
Quel plan de vie enfin je me propose....
De ne dépendre en ces lieux que de moi,
De n'en sortir que pour servir mon roi,
De m'attacher par un sage hyménée
Une compagne agréable et bien née,
Pauvre de bien, mais riche de vertu,
Dont la noblesse et le sort abattu
A mes bienfaits doivent des jours prospères :
Dormène seule a tous ces caractères;
Le ciel pour moi la réserve aujourd'hui.
Allons la voir.... d'abord écrivons-lui
Un compliment.... Mais que puis-je lui dire?
(en se cognant le front avec la main.)
Acanthe est là qui m'empêche d'écrire;
Oui, je la vois; comment la fuir? par où?
(il se relève.)
Qui se croit sage, ô ciel! est un grand fou.
Achevons donc.... Je me vaincrai sans doute.
Holà! quelqu'un.... Je sais bien qu'il en coûte.
(il finit sa lettre.)

SCÈNE II.

LE MARQUIS, UN DOMESTIQUE.

LE MARQUIS.

Tenez, portez cette lettre à l'instant.

LE DOMESTIQUE.

Où?

LE MARQUIS.

Chez Acanthe.

LE DOMESTIQUE.

Acanthe? mais vraiment....

LE MARQUIS.

Je n'ai point dit Acanthe ; c'est Dormène
A qui j'écris.... On a bien de la peine
Avec ses gens.... Tout le monde en ces lieux
Parle d'Acanthe ; et l'oreille et les yeux
Sont remplis d'elle et brouillent ma mémoire.

SCÈNE III.

LE MARQUIS, DIGNANT, BERTHE, MATHURIN.

MATHURIN.

Ah! voici bien, pardienne, une autre histoire!

LE MARQUIS.

Quoi?

MATHURIN.

Pour le coup, c'est le droit du seigneur :
On m'a volé ma femme.

BERTHE.

Oui, votre honneur
Sera honteux de cette vilenie ;
Et je n'aurais pas cru cette infamie
D'un grand seigneur, si bon, si libéral.

LE MARQUIS.

Comment? qu'est-il arrivé ?

BERTHE.

Bien du mal.

MATHURIN.

Vous le savez comme moi.

LE MARQUIS.

Parle, traître,
Parle.

MATHURIN.

Fort bien ; vous vous fâchez, mon maître ;
Oh! c'est à moi d'être fâché.

LE MARQUIS.

Comment?
Explique-toi.

MATHURIN.

C'est un enlèvement.
Savez-vous pas qu'à peine chez son père
Elle arrivait pour finir notre affaire,
Quatre coquins, alertes, bien tournés,
Effrontément me l'ont prise à mon nez,
Tout en riant, et vite l'ont conduite
Je ne sais où.

LE MARQUIS.

Qu'on aille à leur poursuite....
Holà! quelqu'un.... ne perdez point de temps ;
Allez, courez, que mes gardes, mes gens,
De tous côtés marchent en diligence.
Volez, vous dis-je, et, s'il faut ma présence,
J'irai moi-même.

BERTHE à son mari.

Il parle tout de bon ;
Et l'on croirait, mon cher, à la façon
Dont monseigneur regarde cette injure,
Que c'est à lui qu'on a pris la future.

LE MARQUIS.

Et vous, son père, et vous qui l'aimiez tant,
Vous qui perdez une si chère enfant,
Un tel trésor, un cœur noble, un cœur tendre,
Avez-vous pu souffrir, sans la défendre,
Que de vos bras on osât l'arracher?
Un tel malheur semble peu vous toucher.
Que devient donc l'amitié paternelle?
Vous m'étonnez.

DIGNANT.

Tout mon cœur est pour elle,
C'est mon devoir; et j'ai dû pressentir
Que par votre ordre on la fesait partir.

LE MARQUIS.

Par mon ordre?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Quelle injure nouvelle!
Tous ces gens-ci perdent-ils la cervelle?
Allez-vous-en, laissez-moi, sortez tous.
Ah! s'il se peut, modérons mon courroux....
Non, vous, restez.

MATHURIN.

Qui? moi?

LE MARQUIS à Dignant.

Non, vous; vous, dis-je.

SCÈNE IV.

LE MARQUIS sur le devant, DIGNANT au fond.

LE MARQUIS.

Je vois d'où part l'attentat qui m'afflige.
Le chevalier m'avait presque promis
De se porter à des coups si hardis.
Il croit au fond que cette gentillesse
Est pardonnable au feu de sa jeunesse.
Il ne sait pas combien j'en suis choqué.
A quel excès ce fou-là m'a manqué!
Jusqu'à quel point son procédé m'offense!
Il déshonore, il trahit l'innocence;
Il perd Acanthe: et, pour percer mon cœur,
Je n'ai passé que pour son ravisseur!
Un étourdi, que la débauche anime,
Me fait porter la peine de son crime!
Voilà le prix de mon affection
Pour un parent indigne de mon nom!
Il est pétri des vices de son père;
Il a ses traits, ses mœurs, son caractère;
Il périra malheureux comme lui.
Je le renonce, et je veux qu'aujourd'hui
Il soit puni de tant d'extravagance.

DIGNANT.

Puis-je en tremblant prendre ici la licence
De vous parler?

LE MARQUIS.

Sans doute, tu le peux:
Parle-moi d'elle.

DIGNANT.

Au transport douloureux
Où votre cœur devant moi s'abandonne,

Je ne reconnais plus votre personne.
Vous avez lu ce qu'on vous a porté,
Ce gros paquet qu'on vous a présenté?....

LE MARQUIS.

Eh! mon ami, suis-je en état de lire?

DIGNANT.

Vous me faites frémir.

LE MARQUIS.

Que veux-tu dire?

DIGNANT.

Quoi! ce paquet n'est pas encore ouvert?

LE MARQUIS.

Non.

DIGNANT.

Juste ciel! ce dernier coup me perd!

LE MARQUIS.

Comment?.... j'ai cru que c'était un mémoire
De mes forêts.

DIGNANT.

Hélas! vous deviez croire
Que cet écrit était intéressant.

LE MARQUIS.

Eh! lisons vite.... Une table à l'instant;
Approchez donc cette table.

DIGNANT.

Ah! mon maître,
Qu'aura-t-on fait, et qu'allez-vous connaître?

LE MARQUIS *assis examine le paquet.*

Mais ce paquet, qui n'est pas à mon nom,
Est cacheté des sceaux de ma maison?

DIGNANT.

Oui.

LE MARQUIS.

Lisons donc.

DIGNANT.

Cet étrange mystère
En d'autres temps aurait de quoi vous plaire;
Mais à présent il devient bien affreux.

LE MARQUIS *lisant.*

Je ne vois rien jusqu'ici que d'heureux.
Je vois d'abord que le ciel la fit naître
D'un sang illustre : et cela devait être.
Oui, plus je lis, plus je bénis les cieux.
Quoi! Laure a mis ce dépôt précieux
Entre vos mains? quoi! Laure est donc sa mère?
Mais pourquoi donc lui serviez-vous de père?
Indignement pourquoi la marier?

DIGNANT.

J'en avais l'ordre, et j'ai dû vous prier
En sa faveur.

UN DOMESTIQUE.

En ce moment Dormène
Arrive ici, tremblante, hors d'haleine,
Fondant en pleurs : elle veut vous parler.

LE MARQUIS.

Ah! c'est à moi de l'aller consoler.

SCÈNE V.

LE MARQUIS, DIGNANT, DORMÈNE.

LE MARQUIS *à Dormène qui entre.*

Pardonnez-moi, j'allais chez vous, madame,
Mettre à vos pieds le courroux qui m'enflamme.
Acanthe.... A peine encore entré chez moi,
J'attendais peu l'honneur que je reçoi....
Une aventure assez désagréable....
Me trouble un peu.... Que Gernance est coupable!

DORMÈNE.

De tous mes biens il me reste l'honneur;
Et je ne doutais pas qu'un si grand cœur
Ne respectât le malheur qui m'opprime,
Et d'un parent ne détestât le crime.
Je ne viens point vous demander raison
De l'attentat commis dans ma maison.

LE MARQUIS.

Comment? chez vous?

DORMÈNE.

C'est dans ma maison même
Qu'il a conduit le triste objet qu'il aime.

LE MARQUIS.

Le traître!

DORMÈNE.

Il est plus criminel cent fois
Qu'il ne croit l'être.... Hélas! ma faible voix,
En vous parlant, expire dans ma bouche.

LE MARQUIS.

Votre douleur sensiblement me touche;
Daignez parler, et ne redoutez rien.

DORMÈNE.

Apprenez donc....

SCÈNE VI.

LE MARQUIS, DORMÈNE, DIGNANT, quelques Domestiques entrent précipitamment avec MATHURIN.

MATHURIN.

Tout va bien, tout va bien,
Tout est en paix, la femme est retrouvée;
Votre parent nous l'avait enlevée:
Il nous la rend; c'est peut-être un peu tard.
Chacun son bien; tudieu, quel égrillard!

LE MARQUIS *à Dignant.*

Courez soudain recevoir votre fille;
Qu'elle demeure au sein de sa famille.
Veillez sur elle; ayez soin d'empêcher
Qu'aucun mortel ose s'en approcher.

MATHURIN.

Excepté moi?

LE MARQUIS.

Non; l'ordre que je donne
Est pour vous-même.

MATHURIN.

Ouais! tout ceci m'étonne.

LE MARQUIS.

Obéissez....

MATHURIN.

Par ma foi, tous ces grands
Sont dans le fond de bien vilaines gens.
Droit du seigneur.. femme que l'on enlève...
Défense à moi de lui parler.... Je crève.
Mais je l'aurai, car je suis fiancé :
Consolons-nous, tout le mal est passé.
(il sort).

LE MARQUIS.

Elle revient, mais l'injure cruelle
Du chevalier retombera sur elle;
Voilà le monde : et de tels attentats
Faits à l'honneur ne se réparent pas.
(à Dormène.)
Eh bien! parlez, parlez; daignez m'apprendre
Ce que je brûle et que je crains d'entendre :
Nous sommes seuls.

DORMÈNE.

Il le faut donc, monsieur?
Apprenez donc le comble du malheur :
C'est peu qu'Acanthe, en secret étant née
De cette Laure, illustre infortunée,
Soit sous vos yeux prête à se marier
Indignement à ce riche fermier;
C'est peu qu'au poids de sa triste misère
On ajoutât ce fardeau nécessaire :
Votre parent qui voulait l'enlever,
Votre parent qui vient de nous prouver
Combien il tient de son coupable père,
Gernance enfin.....

LE MARQUIS.

Gernance!

DORMÈNE.

Il est son frère.

LE MARQUIS.

Quel coup horrible! ô ciel! qu'avez-vous dit?

DORMÈNE.

Entre vos mains vous avez cet écrit
Qui montre assez ce que nous devons craindre :
Lisez, voyez combien Laure est à plaindre;
(le marquis lit.)
C'est ma parente; et mon cœur est lié
A tous ses maux, que sent mon amitié.
Elle mourra de l'affreuse aventure
Qui sous ses yeux outrage la nature.

LE MARQUIS.

Ah! qu'ai-je lu? que souvent nous voyons
D'affreux secrets dans d'illustres maisons!
De tant de coups mon âme est oppressée;
Je ne vois rien, je n'ai point de pensée.
Ah! pour jamais il faut quitter ces lieux :
Ils m'étaient chers, ils me sont odieux.
Quel jour pour nous! quel parti dois-je prendre?
Le malheureux ose chez moi se rendre!
Le voyez-vous?

DORMÈNE.

Ah! monsieur, je le voi,
Et je frémis.

LE MARQUIS.

Il passe, il vient à moi.
Daignez rentrer, madame, et que sa vue

N'accroisse pas le chagrin qui vous tue ;
C'est à moi seul de l'entendre ; et je crois
Que ce sera pour la dernière fois.
Sachons dompter le courroux qui m'anime.
(en regardant de loin.)
Il semble, ô ciel ! qu'il connaisse son crime.
Que dans ses yeux je lis d'égarement !
Ah ! l'on n'est pas coupable impunément.
Comme il rougit, comme il pâlit... le traître !
A mes regards il tremble de paraître :
C'est quelque chose.

(tandis qu'il parle, Dormène se retire en regardant attentivement Gernance.)

SCÈNE VII.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, de loin, se cachant le visage.

Ah ! monsieur.

LE MARQUIS.

Est-ce vous ?
Vous, malheureux !

LE CHEVALIER.

Je tombe à vos genoux,...

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous fait ?

LE CHEVALIER.

Une faute, une offense,
Dont je ressens l'indigne extravagance,
Qui pour jamais m'a servi de leçon,
Et dont je viens vous demander pardon.

LE MARQUIS.

Vous, des remords ! vous ! est-il bien possible ?

LE CHEVALIER.

Rien n'est plus vrai.

LE MARQUIS.

Votre faute est horrible
Plus que vous ne pensez : mais votre cœur
Est-il sensible à mes soins, à l'honneur,
A l'amitié ? vous sentez-vous capable
D'oser me faire un aveu véritable,
Sans rien cacher ?

LE CHEVALIER.

Comptez sur ma candeur ;
Je suis un libertin, mais point menteur ;
Et mon esprit, que le trouble environne,
Est trop ému pour abuser personne.

LE MARQUIS.

Je prétends tout savoir.

LE CHEVALIER.

Je vous dirai
Que, de débauche et d'ardeur enivré
Plus que d'amour, j'avais fait la folie
De dérober une fille jolie
Au possesseur de ses jeunes appas,
Qu'à mon avis il ne mérite pas.
Je l'ai conduite à la forêt prochaine,

Dans ce château de Laure et de Dormène.
C'est une faute, il est vrai, j'en convien;
Mais j'étais fou, je ne pensais à rien.
Cette Dormène, et Laure sa compagne,
Étaient encor bien loin dans la campagne.
En étourdi je n'ai point perdu temps;
J'ai commencé par des propos galans.
Je m'attendais aux communes alarmes,
Aux cris perçans, à la colère, aux larmes;
Mais qu'ai-je vu! la fermeté, l'honneur,
L'air indigné, mais calme avec grandeur.
Tout ce qui fait respecter l'innocence
S'armait pour elle et prenait sa défense.
J'ai recouru, dans ces premiers momens,
A l'art de plaire, aux regards séduisans,
Aux doux propos, à cette déférence
Qui fait souvent pardonner la licence.
Mais, pour réponse, Acanthe, à deux genoux,
M'a conjuré de la rendre chez vous;
Et c'est alors que ses yeux moins sévères
Ont répandu des pleurs involontaires.

LE MARQUIS.

Que dites-vous?

LE CHEVALIER.

Elle voulait en vain
Me les cacher de sa charmante main;
Dans cet état, sa grâce attendrissante
Enhardissait mon ardeur imprudente;
Et, tout honteux de ma stupidité,
J'ai voulu prendre un peu de liberté.
Ciel! comme elle a tancé ma hardiesse!
Oui, j'ai cru voir une chaste déesse,
Qui rejetait de son auguste autel
L'impur encens qu'offrait un criminel.

LE MARQUIS.

Ah! poursuivez.

LE CHEVALIER.

Comment se peut-il faire
Qu'ayant vécu presque dans la misère,
Dans la bassesse et dans l'obscurité,
Elle ait cet air et cette dignité,
Ces sentimens, cet esprit, ce langage,
Je ne dis pas au-dessus du village,
De son état, de son nom, de son sang,
Mais convenable au plus illustre rang?
Non, il n'est point de mère respectable
Qui, condamnant l'erreur d'un fils coupable,
Le rappelât avec plus de bonté
A la vertu dont il s'est écarté;
N'employant point l'aigreur et la colère,
Fière et décente, et plus sage qu'austère,
De vous surtout elle a parlé long-temps...

LE MARQUIS.

De moi?...

LE CHEVALIER.

Montrant à mes égaremens
Votre vertu, qui devait, disait-elle,
Être à jamais ma honte ou mon modèle....
Tout interdit, plein d'un secret respect,

Que je n'avais senti qu'à son aspect,
Je suis honteux, mes fureurs se captivent.
Dans ce moment, les deux dames arrivent;
Et, me voyant maître de leur logis
Avec Acanthe et deux ou trois bandits,
D'un juste effroi leur âme s'est remplie.
La plus âgée en tombe évanouie:
Acanthe en pleurs la presse dans ses bras;
Elle revient des portes du trépas:
Alors, sur moi fixant sa triste vue,
Elle retombe et s'écrie éperdue:
Ah! je crois voir Gernance.... c'est son fils,
C'est lui.... je meurs.... A ces mots je frémis;
Et la douleur, l'effroi de cette dame,
Au même instant ont passé dans mon âme.
Je tombe aux pieds de Dormène, et je sors,
Confus, soumis, pénétré de remords.

LE MARQUIS.

Ce repentir dont votre âme est saisie
Charme mon cœur et nous réconcilie.
Tenez, prenez ce paquet important,
Lisez-le seul, pesez-le mûrement;
Et si pour moi vous conservez, Gernance,
Quelque amitié, quelque condescendance,
Promettez-moi, lorsqu'Acanthe en ces lieux
Pourra paraître à vos coupables yeux,
D'avoir sur vous un assez grand empire
Pour lui cacher ce que vous allez lire.

LE CHEVALIER.

Oui, je vous le promets; oui.

LE MARQUIS.

Vous verrez
L'abîme affreux d'où vos pas sont tirés.

LE CHEVALIER.

Comment?

LE MARQUIS.

Allez, vous tremblerez, vous dis-je.

SCÈNE VIII.

LE MARQUIS seul.

Quel jour pour moi! tout m'étonne et m'afflige.
La belle Acanthe est donc de ma maison!
Mais sa naissance avait flétri son nom;
Son noble sang fut souillé par son père:
Rien n'est plus beau que le nom de sa mère;
Mais ce beau nom a perdu tous ses droits
Par un hymen que réprouvent nos lois.
La triste Laure, ô pensée accablante!
Fut criminelle en fesant naître Acanthe;
Je le sais trop, l'hymen fut condamné;
L'amant de Laure est mort assassiné.
De maux cruels quel tissu lamentable!
Acanthe, hélas! n'en est pas moins aimable,
Moins vertueuse; et je sais que son cœur
Est respectable au sein du déshonneur;
Il ennoblit la honte de ses pères;
Et cependant, ô préjugés sévères,
O loi du monde, injuste et dure loi,
Vous l'emportez....

SCÈNE IX.

LE MARQUIS, DORMÈNE.

LE MARQUIS.

Madame, instruisez-moi :
Parlez, madame, avez-vous vu son frère?

DORMÈNE.

Oui, je l'ai vu, sa douleur est sincère.
Il est bien étourdi; mais, entre nous,
Son cœur est bon; il est conduit par vous.

LE MARQUIS.

Eh mais, Acanthe!

DORMÈNE.

Elle ne peut connaître
Jusqu'à présent le sang qui la fit naître.

LE MARQUIS.

Quoi! sa naissance illégitime!

DORMÈNE.

Hélas!
Il est trop vrai.

LE MARQUIS.

Non, elle ne l'est pas.

DORMÈNE.

Que dites-vous?

LE MARQUIS *relisant un papier qu'il a gardé.*

Sa mère était sans crime;
Sa mère au moins crut l'hymen légitime;
On la trompa; son destin fut affreux.
Ah! quelquefois le ciel moins rigoureux
Daigne approuver ce qu'un monde profane
Sans connaissance avec fureur condamne.

DORMÈNE.

Laure n'est point coupable, et ses parens
Se sont conduits avec elle en tyrans.

LE MARQUIS.

Mais marier sa fille en un village!
A ce beau sang faire un pareil outrage!

DORMÈNE.

Elle est sans biens; l'âge, la pauvreté,
Un long malheur abaisse la fierté.

LE MARQUIS.

Elle est sans biens! votre noble courage
La recueillit.

DORMÈNE.

Sa misère partage
Le peu que j'ai.

LE MARQUIS.

Vous trouvez le moyen,
Ayant si peu, de faire encor du bien.
Riches et grands, que le monde contemple,
Imitez donc un si touchant exemple.
Nous contentons à grands frais nos désirs;
Sachons goûter de plus nobles plaisirs.
Quoi! pour aider l'amitié, la misère,
Dormène a pu s'ôter le nécessaire;

Et vous n'osez donner le superflu!
O juste ciel, qu'avez-vous résolu?
Que faire, enfin?

DORMÈNE.

Vous êtes juste et sage.
Votre famille a fait plus d'un outrage
Au sang de Laure, et ce sang généreux
Fut par vous seuls jusqu'ici malheureux.

LE MARQUIS.

Comment? comment?

DORMÈNE.

Le comte votre père,
Homme inflexible en son humeur sévère,
Opprima Laure, et fit par son crédit
Casser l'hymen; et c'est lui qui ravit
A cette Acanthe, à cette infortunée,
Les nobles droits du sang dont elle est née.

LE MARQUIS.

Ah! c'en est trop.... mon cœur est ulcéré.
Oui, c'est un crime.... il sera réparé;
Je vous le jure.

DORMÈNE.

Et que voulez-vous faire?

LE MARQUIS.

Je veux....

DORMÈNE.

Quoi donc?

LE MARQUIS.

Mais.... lui servir de père.

DORMÈNE.

Elle en est digne.

LE MARQUIS.

Oui.... mais je ne dois pas
Aller trop loin.

DORMÈNE.

Comment trop loin?

LE MARQUIS.

Hélas!...
Madame, un mot: conseillez-moi, de grâce:
Que feriez-vous, s'il vous plaît, à ma place?

DORMÈNE.

En tous les temps je me ferais honneur
De consulter votre esprit, votre cœur.

LE MARQUIS.

Ah!...

DORMÈNE.

Qu'avez-vous?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.... Mais, madame,
En quel état est Acanthe?

DORMÈNE.

Son âme
Est dans le trouble, et ses yeux dans les pleurs.

LE MARQUIS.

Daignez m'aider à calmer ses douleurs.
Allons, j'ai pris mon parti: je vous laisse;

Soyez ici souveraine maîtresse,
Et pardonnez à mon esprit confus,
Un peu chagrin, mais plein de vos vertus.
(il sort.)

SCÈNE X.

DORMÈNE seule

Dans cet état quel chagrin peut le mettre ?
Qu'il est troublé ! j'en juge par sa lettre ;
Un style assez confus, des mots rayés,
De l'embarras, d'autres mots oubliés ;
J'ai lu pourtant le mot de mariage.
Dans le pays il passe pour très-sage.
Il veut me voir, me parler, et ne dit
Pas un seul mot sur tout ce qu'il m'écrit !
Et pour Acanthe il paraît bien sensible !
Quoi ! voudrait-il ?... cela n'est pas possible.
Aurait-il eu d'abord quelque dessein
Sur son parent ?... demandait-il ma main ?
Le chevalier jadis m'a courtisée ;
Mais qu'espérer de sa tête insensée ?
L'amour encor n'est point connu de moi ;
Je dus toujours en avoir de l'effroi ;
Et le malheur de Laure est un exemple
Qu'en frémissant tous les jours je contemple :
Il m'avertit d'éviter tout lien :
Mais qu'il est triste, ô ciel, de n'aimer rien !

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Fesons la paix, chevalier ; je confesse
Que tout mortel est pétri de faiblesse,
Que le sage est peu de chose ; entre nous,
J'étais tout près de l'être moins que vous.

LE CHEVALIER.

Vous avez donc perdu votre gageure ?
Vous aimez donc ?

LE MARQUIS.

Oh ! non, je vous le jure :
Mais par l'hymen tout près de me lier,
Je ne veux plus jamais me marier.

LE CHEVALIER.

Votre inconstance est étrange et soudaine.
Passe pour moi : mais que dira Dormène ?
N'a-t-elle pas certains mots par écrit,
Où par hasard le mot d'hymen se lit ?

LE MARQUIS.

Il est trop vrai ; c'est là ce qui me gêne.
Je prétendais m'imposer cette chaîne ;
Mais à la fin, m'étant bien consulté,
Je n'ai de goût que pour la liberté.

LE CHEVALIER.

La liberté d'aimer ?

LE MARQUIS.

Eh bien ! si j'aime,
Je suis encor le maître de moi-même,

Et je pourrai réparer tout le mal.
Je n'ai parlé d'hymen qu'en général,
Sans m'engager et sans me compromettre.
Car, en effet, si j'avais pu promettre,
Je ne pourrais balancer un moment :
A gens d'honneur promesse vaut serment.
Cher chevalier, j'ai conçu dans ma tête
Un beau dessein, qui paraît fort honnête,
Pour me tirer d'un pas embarrassant;
Et tout le monde ici sera content.

LE CHEVALIER.

Vous moquez-vous? contenter tout le monde!
Quelle folie!

LE MARQUIS.

En un mot, si l'on fronde
Mon changement, j'ose espérer au moins
Faire approuver ma conduite et mes soins.
Colette vient, par mon ordre on l'appelle;
Je vais l'entendre et commencer par elle.

SCÈNE II.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, COLETTE.

LE MARQUIS.

Venez, Colette.

COLETTE.

Oh! j'accours, monseigneur,
Prête en tout temps, et toujours de grand cœur.

LE MARQUIS.

Voulez-vous être heureuse?

COLETTE.

Oui, sur ma vie;
N'en doutez pas, c'est ma plus forte envie.
Que faut-il faire?

LE MARQUIS.

En voici le moyen.
Vous voudriez un époux et du bien?

COLETTE.

Oui, l'un et l'autre.

LE MARQUIS.

Eh bien donc, je vous donne
Trois mille francs pour la dot, et j'ordonne
Que Mathurin vous épouse aujourd'hui.

COLETTE.

Ou Mathurin, ou tout autre que lui;
Qui vous voudrez, j'obéis sans réplique.
Trois mille francs! ah, l'homme magnifique!
Le beau présent! que monseigneur est bon!
Que Mathurin va bien changer de ton!
Qu'il va m'aimer! que je vais être fière!
De ce pays je serai la première :
Je meurs de joie.

LE MARQUIS.

Et j'en ressens aussi
D'avoir déjà pleinement réussi;
L'une des trois est déjà fort contente :
Tout ira bien.

COLETTE.

Et mon amie Acanthe,
Que devient-elle? on va la marier,

A ce qu'on dit, à ce beau chevalier.
Tout le monde est heureux : j'en suis charmée.
Ma chère Acanthe!

LE CHEVALIER *en regardant le marquis.*

Elle doit être aimée,
Et le sera.

LE MARQUIS *au chevalier.*

La voici, je ne puis
La consoler en l'état où je suis.
Venez, je vais vous dire ma pensée.

(ils sortent.)

SCÈNE III.

ACANTHE, COLETTE.

COLETTE.

Ma chère Acanthe, on t'avait fiancée,
Moi déboutée; on me marie.

ACANTHE.

A qui?

COLETTE.

A Mathurin.

ACANTHE.

Le ciel en soit béni.
Et depuis quand?

COLETTE.

Et depuis tout à l'heure.

ACANTHE.

Est-il bien vrai?

COLETTE.

Du fond de ma demeure
J'ai comparu par-devant monseigneur.
Ah! la belle âme! ah! qu'il est plein d'honneur!

ACANTHE.

Il l'est sans doute!

COLETTE.

Oui, mon aimable Acanthe;
Il m'a promis une dot opulente,
Fait ma fortune, et tout le monde dit
Qu'il fait la tienne, et l'on s'en réjouit.
Tu vas, dit-on, devenir chevalière :
Cela te sied, car ton allure est fière.
On te fera dame de qualité,
Et tu me recevras avec bonté.

ACANTHE.

Ma chère enfant, je suis fort satisfaite
Que ta fortune ait été si tôt faite.
Mon cœur ressent tout ton bonheur.... Hélas!
Elle est heureuse, et je ne le suis pas!

COLETTE.

Que dis-tu là? qu'as-tu donc dans ton âme?
Peut-on souffrir quand on est grande dame?

ACANTHE.

Va, ces seigneurs qui peuvent tout oser
N'enlèvent point, crois-moi, pour épouser.
Pour nous, Colette, ils ont des fantaisies,
Non de l'amour; leurs démarches hardies,

Leurs procédés, montrent avec éclat
Tout le mépris qu'ils font de notre état:
C'est ce dédain qui me met en colère.

COLETTE.

Bon! des dédains! c'est bien tout le contraire;
Rien n'est plus beau que ton enlèvement;
On t'aime, Acanthe, on t'aime assurément.
Le chevalier va t'épouser, te dis-je,
Tout grand seigneur qu'il est.... Cela t'afflige?

ACANTHE.

Mais monseigneur le marquis, qu'a-t-il dit?

COLETTE.

Lui? rien du tout.

ACANTHE.

Hélas!

COLETTE.

C'est un esprit
Tout en dedans, secret, plein de mystère;
Mais il paraît fort approuver l'affaire.

ACANTHE.

Du chevalier je déteste l'amour.

COLETTE.

Oui, oui, plains-toi de te voir en un jour
De Mathurin pour jamais délivrée,
D'un beau seigneur poursuivie, adorée;
Un mariage en un moment cassé
Par monseigneur, un autre commencé.
Si ce roman n'a pas de quoi te plaire,
Tu me parais difficile, ma chère....
Tiens, le vois-tu celui qui t'enleva?
Il vient à toi; n'est-ce rien que cela?
T'ai-je trompée? es-tu donc tant à plaindre?

ACANTHE.

Allons, fuyons.

SCÈNE IV.

ACANTHE, COLETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

Demeurez sans me craindre:
Le marquis veut que je sois à vos pieds.

COLETTE à Acanthe.

Qu'avais-je dit?

LE CHEVALIER à Acanthe.

Eh quoi! vous me fuyez?

ACANTHE.

Osez-vous bien paraître en ma présence!

LE CHEVALIER.

Oui, vous devez oublier mon offense;
Par moi, vous dis-je, il veut vous consoler.

ACANTHE.

J'aimerais mieux qu'il daignât me parler.
(à Colette, qui veut s'en aller.)
Ah! reste ici: ce ravisseur m'accable....

COLETTE.

Ce ravisseur est pourtant fort aimable.

LE CHEVALIER à Acanthe.

Conservez-vous au fond de votre cœur
Pour ma présence une invincible horreur?

ACANTHE.

Vous devez être en horreur à vous-même.

LE CHEVALIER.

Oui, je le suis; mais mon remords extrême
Répare tout, et doit vous apaiser.
Ma folle erreur avait pu m'abuser.
Je fus surpris par une indigne flamme;
Et mon devoir m'amène ici, madame.

ACANTHE.

Madame! à moi! quel nom vous me donnez!
Je sais l'état où mes parens sont nés.

COLETTE.

Madame!... oh! oh! quel est donc ce langage?

ACANTHE.

Cessez, monsieur, ce titre est un outrage;
C'est s'avilir que d'oser recevoir
Un faux honneur qu'on ne doit point avoir.
Je suis Acanthe, et mon nom doit suffire:
Il est sans tache.

LE CHEVALIER.

Ah! que puis-je vous dire?
Ce nom m'est cher: allez, vous oublîrez
Mon attentat quand vous me connaîtrez:
Vous trouverez très-bon que je vous aime.

ACANTHE.

Qui? moi, monsieur!

COLETTE à Acanthe.

C'est son remords extrême.

LE CHEVALIER.

N'en riez point, Colette; je prétends
Qu'elle ait pour moi les plus purs sentimens.

ACANTHE.

Je ne sais pas quel dessein vous anime;
Mais commencez par avoir mon estime.

LE CHEVALIER.

C'est le seul but que j'aurai désormais;
J'en serai digne, et je vous le promets.

ACANTHE.

Je le désire, et me plais à vous croire.
Vous êtes né pour connaître la gloire;
Mais ménagez la mienne, et me laissez.

LE CHEVALIER.

Non, c'est en vain que vous vous offensez.
Je ne suis pas amoureux, je vous jure;
Mais je prétends rester.

COLETTE.

Bon! double injure.
Cet homme est fou, je l'ai pensé toujours.
Dormène vient, ma chère, à ton secours.
Démêle-toi de cette grande affaire;
Ou donne grâce, ou garde ta colère.

Ton rôle est beau, tu fais ici la loi;
Tu vois les grands à genoux devant toi.
Pour moi, je suis condamnée au village:
On ne m'enlève point, et j'en enrage.
On vient, adieu; suis ton brillant destin,
Et je retourne à mon gros Mathurin.

(elle sort.)

SCÈNE V.

ACANTHE, LE CHEVALIER, DORMÈNE, DIGNANT.

ACANTHE.

Hélas, madame, une fille éperdue
En rougissant paraît à votre vue.
Pourquoi faut-il, pour combler ma douleur,
Que l'on me laisse avec mon ravisseur?
Et vous aussi, vous m'accablez, mon père!
A ce méchant au lieu de me soustraire,
Vous m'amenez vous-même dans ces lieux;
Je l'y revois; mon maître fuit mes yeux.
Mon père, au moins, c'est en vous que j'espère!

DIGNANT.

O cher objet! vous n'avez plus de père!

ACANTHE.

Que dites-vous?

DIGNANT.

Non, je ne le suis pas.

DORMÈNE.

Non, mon enfant, de si charmans appas
Sont nés d'un sang dont vous êtes plus digne.
Préparez-vous au changement insigne
De votre sort; et surtout pardonnez
Au chevalier.

ACANTHE.

Moi, madame?

DORMÈNE.

Apprenez,
Ma chère enfant, que Laure est votre mère.

ACANTHE.

Elle!... Est-il vrai?

DORMÈNE.

Gernance est votre frère.

LE CHEVALIER.

Oui je le suis, oui, vous êtes ma sœur.

ACANTHE.

Ah! je succombe. Hélas! est-ce un bonheur?

LE CHEVALIER.

Il l'est pour moi.

ACANTHE.

De Laure je suis fille!
Et pourquoi donc faut-il que ma famille
M'ait tant caché mon état et mon nom?
D'où peut venir ce fatal abandon?
D'où vient qu'enfin, daignant me reconnaître,
Ma mère ici n'a point osé paraître?
Ah! s'il est vrai que le sang nous unit,
Sur ce mystère éclairez mon esprit.
Parlez, monsieur, et dissipez ma crainte.

LE CHEVALIER.

Ces mouvemens dont vous êtes atteinte
Sont naturels, et tout vous sera dit.

DORMÈNE.

Dans ce moment, Acanthe, il vous suffit
D'avoir connu quelle est votre naissance.
Vous me devez un peu de confiance.

ACANTHE.

Laure est ma mère, et je ne la vois pas!

LE CHEVALIER.

Vous la verrez, vous serez dans ses bras.

DORMÈNE.

Oui, cette nuit [illegible] vous mène auprès d'elle.

ACANTHE.

J'admire en tout ma fortune nouvelle:
Quoi! j'ai l'honneur d'être de la maison
De monseigneur?

LE CHEVALIER.

Vous honorez son nom.

ACANTHE.

Abusez-vous de mon esprit crédule?
Et voulez-vous me rendre ridicule?
Moi, de son sang? ah! s'il était ainsi,
Il me l'eût dit; je le verrais ici.

DIGNANT.

Il m'a parlé.... je ne sais quoi l'accable:
Il est saisi d'un trouble inconcevable.

ACANTHE.

Ah! je le vois.

SCÈNE VI.

ACANTHE, DORMÈNE, DIGNANT, LE CHEVALIER, LE MARQUIS au fond.

LE MARQUIS au Chevalier.

Il ne sera pas dit
Que cette enfant ait troublé mon esprit:
Bientôt l'absence affermira mon âme.
(apercevant Dormène.)
Ah! pardonnez: vous étiez là, madame.

LE CHEVALIER.

Vous paraissez étrangement ému.

LE MARQUIS.

Moi!... point du tout. Vous serez convaincu
Qu'avec sang-froid je règle ma conduite.
De son destin Acanthe est-elle instruite?

ACANTHE.

Quel qu'il puisse être, il passe mes souhaits.
Je dépendrai de vous plus que jamais.

LE MARQUIS.

Permets, ô ciel! qu'ici je puisse faire
Plus d'un heureux.

LE CHEVALIER.

C'est une grande affaire.
Je ferai, moi, tout ce que vous voudrez;
Je l'ai promis.

LE MARQUIS.

Que vous m'obligerez!
(à Dormène.)
Belle Dormène, oubliez-vous l'offense,
L'égarement du coupable Gernance?

DORMÈNE.

Oui, tout est réparé.

LE MARQUIS.

Tout ne l'est pas:
Votre grand nom, vos vertueux appas
Sont maltraités par l'aveugle fortune.
Je le sais trop; votre âme non commune
N'a pas de quoi suffire à vos bienfaits;
Votre destin doit changer désormais.
Si j'avais pu d'un heureux mariage
Choisir pour moi l'agréable esclavage,
C'eût été vous (et je vous l'ai mandé)
Pour qui mon cœur se serait décidé.
Voudriez-vous, madame, qu'à ma place
Le chevalier, pour mieux obtenir grâce,
Pour devenir à jamais vertueux,
Prît avec vous d'indissolubles nœuds?
Le meilleur frein pour ses mœurs, pour son âge,
Est une épouse aimable, noble et sage.
Daignerez-vous accepter un château
Environné d'un domaine assez beau?
Pardonnez-vous cette offre?

DORMÈNE.

Ma surprise
Est si puissante, à tel point me maîtrise,
Que, ne pouvant encor me déclarer,
Je n'ai de voix que pour vous admirer.

LE CHEVALIER.

J'admire aussi: mais je fais plus, madame,
Je vous soumets l'empire de mon âme.
A tous les deux je devrai mon bonheur:
Mais seconderez-vous mon bienfaiteur?

DORMÈNE.

Consultez-vous, méritez mon estime,
Et les bienfaits de ce cœur magnanime.

LE MARQUIS.

Et.... vous.... Acanthe....

ACANTHE.

Eh bien! mon protecteur....

LE MARQUIS à part.

Pourquoi tremblé-je en parlant?

ACANTHE.

Quoi! monsieur....

LE MARQUIS.

Acanthe.... vous.... qui venez de renaître,
Vous qu'une mère ici va reconnaître,
Vivez près d'elle; et de ses tristes jours
Adoucissez et prolongez le cours.
Vous commencez une nouvelle vie,
Avec un frère, une mère, une amie;
Je veux.... Souffrez qu'à votre mère, à vous,
Je fasse un sort indépendant et doux.

Votre fortune, Acanthe, est assurée ;
L'acte est passé, vous vivrez honorée,
Riche.... contente.... autant que je le peux.
J'aurais voulu.... mais goûtez toutes deux,
Dormène et vous, les douceurs fortunées
Que l'amitié donne aux âmes bien nées....
Un autre bien que le cœur peut sentir
Est dangereux.... Adieu.... je vais partir.

LE CHEVALIER.

Eh quoi! ma sœur, vous n'êtes point contente?
Quoi! vous pleurez?

ACANTHE.

Je suis reconnaissante,
Je suis confuse.... Ah! c'en est trop pour moi.
Mais j'ai perdu plus que je ne reçoi....
Et ce n'est pas la fortune que j'aime....
Mon état change, et mon âme est la même;
Elle doit être à vous.... Ah! permettez
Que, le cœur plein de vos rares bontés,
J'aille oublier ma première misère,
J'aille pleurer dans le sein de ma mère.

LE MARQUIS.

De quel chagrin vos sens sont agités!
Qu'avez-vous donc? qu'ai-je fait?

ACANTHE.

Vous partez!

DORMÈNE.

Ah! qu'as-tu dit?

ACANTHE.

La vérité, madame;
La vérité plaît à votre belle âme.

LE MARQUIS.

Non, c'en est trop pour mes sens éperdus....
Acanthe....

ACANTHE.

Hélas!...

LE MARQUIS.

Ne partirai-je plus?

LE CHEVALIER.

Mon cher parent, de Laure elle est la fille;
Elle retrouve un frère, une famille;
Et moi je trouve un mariage heureux.
Mais je vois bien que vous en ferez deux:
Vous payerez, la gageure est perdue.

LE MARQUIS.

Je vous l'avoue.... oui, mon âme est vaincue.
Dormène et Laure, Acanthe, vous et moi,
(à Acanthe.)
Soyons heureux.... Oui.... recevez ma foi,
Aimable Acanthe; allons, que je vous mène
Chez votre mère; elle sera la mienne,
Elle oublira pour jamais son malheur.

ACANTHE.

Ah! je tombe à vos pieds....

LE CHEVALIER.

Allons, ma sœur,
Je fus bien fou; son cœur fut insensible:
Mais on n'est pas toujours incorrigible.

CHARLOT,

OU

LA COMTESSE DE GIVRY,

PIÈCE DRAMATIQUE.

Représentée sur le théâtre de Ferney, au mois de septembre 1767.

PRÉFACE imprimée dans l'édition de 1767.

CETTE pièce de société n'a été faite que pour exercer les talens de plusieurs personnes d'un rare mérite. Il y a un peu de chant et de danse; du comique, du tragique; de la morale et de la plaisanterie. Cette nouveauté n'a point du tout été destinée aux théâtres publics. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en Italie, plusieurs académiciens s'amusent à réciter des pièces qui ne sont jamais jouées par des comédiens. Ce noble exercice s'est établi depuis long-temps en France, et même chez quelques-uns de nos princes. Rien n'anime plus la société; rien ne donne plus de grâce au corps et à l'esprit, ne forme plus le goût, ne rend les mœurs plus honnêtes, ne détourne plus de la fatale passion du jeu, et ne resserre plus les nœuds de l'amitié.

Cette pièce a eu l'avantage d'être représentée par des gens de lettres, qui, sachant en faire de meilleures, se sont prêtés à ce genre médiocre, avec toute la bonté et tout le zèle dont cette médiocrité même avait besoin.

Henri IV est véritablement le héros de la pièce; mais il avait déjà paru dans *la Partie de Chasse*, représentée sur le même théâtre, et on n'a pas voulu imiter ce qu'on ne pouvait égaler.*

PERSONNAGES.

LA COMTESSE DE GIVRY, veuve, attachée au parti de Henri IV.
HENRI IV.
LE MARQUIS, élevé dans le château.
JULIE, parente de la maison, élevée avec le marquis.
LA NOURRICE.
CHARLOT, fils de la nourrice.
L'INTENDANT de la maison.
BABET, élevée pour être à la chambre auprès de la comtesse.
GUILLOT, fils d'un fermier de la terre.
DOMESTIQUES, COURRIERS, GARDES, SUITE DE HENRI IV.

La scène est dans le château de la comtesse de Givry, en Champagne.

* M. de Voltaire avait changé le dénoûment de cette pièce dans l'édition qu'il préparait; et c'est d'après ces nouvelles corrections qu'elle est imprimée ici. *Note des éditeurs.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Le théâtre représente une grande salle où les domestiques portent et ôtent des meubles. L'INTENDANT de la maison est à une table, UN COURRIER en bottes à côté. Mme. AUBONNE, nourrice, coud, et BABET file à un rouet. Une Servante prend des mesures avec une aune; une autre balaye.

L'INTENDANT *écrivant*.

Quatorze mille écus!...ce compte perce l'âme...
Ma foi, je ne sais plus comment fera madame
Pour recevoir le roi, qui vient dans ce château.

LE COURRIER.

Faut-il attendre?

L'INTENDANT.

Eh oui.

BABET.

Que ce jour sera beau,
Madame Aubonne! ici nous le verrons paraître,
Ici, dans ce château, ce grand roi, ce bon maître!

Mme. AUBONNE *cousant*.

Il est vrai.

BABET.

Mais cela devrait vous dérider.
Je ne vous vis jamais que pleurer ou bouder.
Quand tout le monde rit, court, saute, danse, chante,
Notre bonne est toujours dans sa mine dolente.

Mme. AUBONNE.

Quand on porte lunette, on rit peu, mes enfans.
Ris tant que tu pourras; chaque chose a son temps.

LE COURRIER *à l'intendant*.

Expédiez-moi donc.

L'INTENDANT.

La fête sera chère...
Mais pour ce prince auguste on ne saurait trop faire.

LE COURRIER.

Faites donc vite.

Mme. AUBONNE.

Hélas! j'espère d'aujourd'hui
Que Charlot mon enfant pourra servir sous lui.

L'INTENDANT.

Le bon prince!

LE COURRIER.

Allons donc.

L'INTENDANT.

La dernière campagne...
Il assiégeait, vous dis-je... une ville... en Champagne...

LE COURRIER.

Dépêchez.

L'INTENDANT.

Il était, comme chacun le dit,
Le prémier à cheval, et le dernier au lit.

LE COURRIER.

Quel bavard!

L'INTENDANT.

On avait, sous peine de la vie,
Défendu qu'on portât à la ville investie
Provision de bouche.

LE COURRIER.

Aura-t-il bientôt fait?

L'INTENDANT.

Trois jeunes paysans, par un chemin secret
En ayant apporté, s'étaient laissé surprendre:
Leur procès était fait, et l'on allait les pendre.

(Mme. Aubonne et Babet s'approchent pour entendre ce conte; deux domestiques qui portaient des meubles les mettent par terre, et tendent le cou; une servante qui balayait s'approche et écoute en s'appuyant le menton sur le manche du balai.)

Mme. AUBONNE se levant.

Les pauvres gens!

BABET.

Eh bien?

LE COURRIER.

Achevez donc.

L'INTENDANT écrivant.

Le roi...
Quatorze mille écus en six mois!...

LE COURRIER.

Sur ma foi,
Je n'y puis plus tenir.

L'INTENDANT écrivant.

Je m'y perds quand j'y pense...
Le roi les rencontra... son auguste clémence...

BABET.

Leur fit grâce, sans doute.

(ici tout le monde fait un cercle autour de l'intendant.)

L'INTENDANT.

Hélas! il fit bien plus;
Il leur distribua ce qu'il avait d'écus.
Le Béarnais, dit-il, est mal en équipage,
Et, s'il en avait plus, vous auriez davantage.

TOUS ensemble.

Le bon roi! le grand roi!

L'INTENDANT.

Ce n'est pas tout: le pain
Manquait dans cette ville, on y mourait de faim;
Il la nourrit lui-même en l'assiégeant encore.

(il tire son mouchoir et s'essuie les yeux.)

LE COURRIER.

Vous me faites pleurer.

Mme. AUBONNE.

Je l'aime.

BABET.

Je l'adore!

L'INTENDANT.

Je me souviens aussi qu'en un jour solennel
Un grave ambassadeur, je ne sais plus lequel,
Vit sa jeune noblesse, admise à l'audience,
L'entourer, le presser sans trop de bienséance.
Pardonnez, dit le roi, ne vous étonnez pas;
Ils me pressent de même au milieu des combats.

LE COURRIER.

Ça donne du désir d'entrer à son service.

BABET.

Oui, ça m'en donne aussi.

L'INTENDANT.

Qu'en dites-vous, nourrice?

Mme. AUBONNE se remettant à l'ouvrage.

Ah! j'ai bien d'autres soins.

L'INTENDANT.

Je prétends aujourd'hui
Vous faire, en l'attendant, trente contes de lui.
Un soir près d'un couvent...

LE COURRIER.

Mais donnez donc la lettre.

L'INTENDANT.

C'est bien dit... la voilà... tu pourras la remettre
Au premier des fourriers que tu rencontreras:
Tu partiras en hâte, en hâte reviendras.
Madame de Givry veut savoir à quelle heure
Il doit de sa présence honorer sa demeure....
Quatorze mille écus!... et cela clair et net!...
On en doit la moitié,... Va vite.

LE COURRIER.

Adieu, Babet.
(il sort.)

BABET reprenant son rouet.

La nourrice toujours dans son chagrin persiste;
Faites-lui quelque conte.

L'INTENDANT.

On voit ce qui l'attriste.
Notre jeune marquis, que la bonne a nourri,
Est un grand garnement, et j'en suis bien marri.

Mme. AUBONNE.

Je le suis plus que vous.

L'INTENDANT.

Votre fils au contraire,
Respectueux, poli, cherche toujours à plaire.

BABET.

Charlot est, je l'avoue, un fort joli garçon.

Mme. AUBONNE.

Notre marquis pourra se corriger.

L'INTENDANT.

Oh non :
Il n'a point d'amitié ; le mal est sans remède.

Mme. AUBONNE cousant.

A l'éducation tout tempérament cède.

L'INTENDANT écrivant.

Les vices de l'esprit peuvent se corriger ;
Quand le cœur est mauvais, rien ne peut le changer.

SCÈNE II.

LES FEMMES, L'INTENDANT, GUILLOT accourant.

GUILLOT.

Ah, le méchant marquis ! comme il est malhonnête !

Mme AUBONNE.

Eh bien ! de quoi viens-tu nous étourdir la tête ?

GUILLOT.

De deux larges soufflets dont il m'a fait présent.
C'est le seul qu'il m'ait fait, du moins jusqu'à présent.
Passe encor pour un seul ; mais deux !

BABET.

Bon ! c'est de joie
Qu'il t'aura souffleté ; tout le monde est en proie
A des transports si grands, en attendant le roi,
Qu'on ne sait où l'on frappe.

Mme. AUBONNE.

Allons, console-toi.

L'INTENDANT écrivant.

La chose est mal pourtant... madame la comtesse
N'entend pas que l'on fasse une telle caresse
A ses gens ; et Guillot est le fils d'un fermier,
Homme de bien.

GUILLOT.

Sans doute.

L'INTENDANT.

Et fort lent à payer.

GUILLOT.

Ça peut être.

L'INTENDANT.

Guillot est d'un bon caractère.

GUILLOT.

Oui.

L'INTENDANT.

C'est un innocent.

GUILLOT.

Pas tant.

BABET.

Qu'as-tu pu faire
Pour acquérir ainsi deux soufflets du marquis ?

GUILLOT.

Il est jaloux, il t'aime.

BABET.

Est-il bien vrai ?... tu dis
Que je plais à monsieur ?

GUILLOT.

Oh ! tu ne lui plais guère ;
Mais il t'aime en passant, quand il n'a rien à faire.
Je dois, comme tu sais, épouser tes attraits ;
Et pour présent de noce il donne des soufflets.

BABET.

Monsieur m'aimerait donc ?

Mme. AUBONNE.

Quelle sotte folie !
Le marquis est promis à la belle Julie,
Cousine de madame, et qui, dans la maison,
Est un modèle heureux de beauté, de raison,
Que j'élevai long-temps, que je formai moi-même :
C'est pour lui qu'on la garde, et c'est elle qu'il aime.

GUILLOT.

Oh bien, il en veut donc avoir deux à la fois !
Ces jeunes grands seigneurs ont de terribles droits ;
Tout doit être pour eux, femmes de cour, de ville,
Et de village encore : ils en ont une file ;
Ils vous écrèment tout, et jamais n'aiment rien.
Qu'ils me laissent Babet : parbleu ! chacun le sien.

BABET.

Tu m'aimes donc vraiment ?

GUILLOT.

Oui, de tout mon courage ;
Je t'aime tant, vois-tu, que, quand sur mon passage
Je vois passer Charlot, ce garçon si bien fait ;
Quand je vois ce Charlot regardé par Babet,
Je rendrais, si j'osais, à son joli visage
Les deux pesans soufflets que j'ai reçus en gage.

Mme. AUBONNE.

Des soufflets à mon fils !

GUILLOT.

Eh.... j'entends si j'osais....
Mais Charlot m'en impose, et je n'ose jamais.

L'INTENDANT se levant.

Jamais je ne pourrai suffire à la dépense.
Ah ! tous les grands seigneurs se ruinent en France ;
Il faut couper des bois, emprunter chèrement,
Et l'on s'en prend toujours à monsieur l'intendant....
Çà, je vous disais donc qu'auprès d'une abbaye
Une vieille baronne et sa fille jolie,
Apercevant le roi qui venait tout courant....

Le duc de Bellegarde était son confident :
C'est un brave seigneur, et que partout on vante ;
Madame la comtesse est sa proche parente :
De notre belle fête il sera l'ornement.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LE MARQUIS, tous se lèvent.

LE MARQUIS.

Mon vieux feseur de conte, il me faut de l'argent.
Bonjour, belle Babet ; bonjour, ma vieille bonne....
(à Guillot.)
Ah ! te voilà, maraud ! si jamais ta personne
S'approche de Babet, et surtout moi présent,
Pour te mieux corriger, je t'assomme à l'instant.

GUILLOT.

Quel diable de marquis !

LE MARQUIS.

Va, détale.

BABET.

Eh, de grâce,
Un peu moins de colère, un peu moins de menace.
Que vous a fait Guillot ?

Mme. AUBONNE.

Tant de brutalité
Sied horriblement mal aux gens de qualité.
Je vous l'ai dit cent fois ; mais vous n'en tenez compte.
Vous me faites mourir de douleur et de honte.

LE MARQUIS.

Allez, vous radotez.... Monsieur Rente, à l'instant
Qu'on me fasse donner six cents écus comptant.

L'INTENDANT.

Je n'en ai point, monsieur.

LE MARQUIS.

Ayez-en, je vous prie.
Il m'en faut pour mes chiens et pour mon écurie,
Pour mes chevaux de chasse et pour d'autres plaisirs.
J'ai très-peu d'écus d'or et beaucoup de désirs.
Monsieur mon trésorier, déboursez, le temps presse.

L'INTENDANT.

A peine émancipé, vous épuisez ma caisse.
Quel temps prenez-vous là ! quoi ! dans le même jour
Où le roi vient chez vous avec toute sa cour !
Songez-vous bien aux frais où tout nous précipite ?

LE MARQUIS.

Je me passerais fort d'une telle visite.
Mon petit précepteur, que l'on vient d'éloigner,
M'avait dit que ma mère allait me ruiner :
Je vois qu'il a raison.

Mme. AUBONNE.

Fi! quel discours infâme!
Soyez plus généreux, respectez plus madame.
Je ne m'attendais pas, quand je vous allaitai,
Que vous auriez un cœur si plein de dureté.

LE MARQUIS.

Vous m'ennuyez.

Mme. AUBONNE pleurant.

L'ingrat!

GUILLOT dans un coin.

Il a l'âme bien dure,
Les mains aussi!

BABET.

Toujours il nous fait quelque injure.
Vous n'aimez pas le roi, vous, méchant!

LE MARQUIS.

Eh! si fait.

BABET.

Non, vous ne l'aimez pas.

LE MARQUIS.

Si, te dis-je, Babet.
Je l'aime.... comme il m'aime.... assez peu, c'est l'usage.
Mais je t'aime bien plus.

L'INTENDANT écrivant.

Et l'argent davantage.

LE MARQUIS.

(à Guillot qui est dans un coin.)
Donnez-m'en donc bien vite.... Ah! ah! je t'aperçois;
Attends-moi, malheureux!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

Eh! qu'est-ce que je vois?
Je le cherche partout: que ses mœurs sont rustiques!
Je le trouve toujours parmi les domestiques.
Il se plaît avec eux; il m'abandonne.

Mme. AUBONNE.

Hélas!
Nous l'envoyons à vous, mais il n'écoute pas.
Il me traite bien mal.

LA COMTESSE.

Consolez-vous, nourrice,
Mon cœur en tous les temps vous a rendu justice,
Et mon fils vous la doit: on pourra l'attendrir.

Mme. AUBONNE.

Ah! vous ne savez pas ce qu'il me fait souffrir.

LA COMTESSE.

Je sais qu'en son berceau, dans une maladie,
Étant cru mort long-temps, vous sauvâtes sa vie:

Il en doit à jamais garder le souvenir.
S'il ne vous aimait pas, qui pourrait-il chérir ?
Laissez-moi lui parler.

Mme. AUBONNE.

Dieu veuille que madame
Par ses soins maternels amollisse son âme !

LE MARQUIS.

Que de contrainte !

LA COMTESSE à l'intendant.

Et vous, tout est-il préparé ?
Vous savez de vos soins combien je vous sais gré.

L'INTENDANT.

Madame, tout est prêt, mais la dépense est forte ;
Cela pourra monter tout au moins.... à....

LA COMTESSE.

Qu'importe ?
Le cœur ne compte point, et rien ne doit coûter
Lorsque le grand Henri daigne nous visiter.
(à ses gens.)
Laissez-moi, je vous prie.
(ils sortent.)

SCÈNE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Il est temps qu'une mère,
Que vous écoutez peu, mais qui ne doit rien taire,
Dans l'âge où vous entrez, sans plainte et sans rigueur,
Parle à votre raison et sonde votre cœur.
Je veux bien oublier que depuis votre enfance
Vous avez repoussé ma tendre complaisance ;
Que vos maîtres divers et votre précepteur,
Par leurs soins vigilans révoltant votre humeur,
Vous présentant à tout, n'ont pu rien vous apprendre ;
Tandis qu'à leurs leçons empressé de se rendre,
Le fils de la nourrice, à qui vous insultiez,
Apprenait aisément ce que vous négligiez ;
Et que Charlot, toujours prompt à me satisfaire,
Fesait assidûment ce que vous deviez faire.

LE MARQUIS.

Vous l'oubliez, madame, et m'en parlez souvent.
Charlot est, je l'avoue, un héros fort savant.
Je consens pleinement que Charlot étudie,
Que Guillot aille aussi dans quelque académie ;
La doctrine est pour eux, et non pour ma maison.
Je hais fort le latin ; il déroge à mon nom ;
Et l'on a vu souvent, quoi qu'on en puisse dire,
De très-bons officiers qui ne savaient pas lire.

LA COMTESSE.

S'ils l'avaient su, mon fils, ils en seraient meilleurs.
J'en ai connu beaucoup qui, polissant leurs mœurs,
Des beaux-arts avec fruit ont fait un noble usage.
Un esprit cultivé ne nuit point au courage.
Je suis loin d'exiger qu'aux lois de son devoir
Un officier ajoute un triste et vain savoir;
Mais sachez que ce roi, qu'on admire et qu'on aime,
A l'esprit très-orné.

LE MARQUIS.

Je ne suis pas de même.

LA COMTESSE.

Songez à le servir à la guerre, à la cour.

LE MARQUIS.

Oui, j'y songe.

LA COMTESSE.

Il faudra que, dans cet heureux jour,
De sa royale main sa bonté ratifie
Le contrat qui vous doit engager à Julie.
Elle est votre parente, et doit plaire à vos yeux,
Aimable, jeune, riche.

LE MARQUIS.

Elle est riche? tant mieux;
Marions-nous bientôt.

LA COMTESSE.

Se peut-il, à votre âge,
Que du seul intéret vous parliez le langage!

LE MARQUIS.

Oh! j'aime aussi Julie; elle a bien des appas;
Elle me plaît beaucoup: mais je ne lui plais pas.

LA COMTESSE.

Ah! mon fils, apprenez du moins à vous connaître.
Vos discours, votre ton, la révoltent peut-être.
On ne réussit point sans un peu d'art flatteur;
Et la grossièreté ne gagne point un cœur.

LE MARQUIS.

Je suis fort naturel.

LA COMTESSE.

Oui, mais soyez aimable.
Cette pure nature est fort insupportable.
Vos pareils sont polis, pourquoi? c'est qu'ils ont eu
Cette éducation qui tient lieu de vertu:
Leur âme en est empreinte; et si cet avantage
N'est pas la vertu même, il est sa noble image.
Il faut plaire à sa femme, il faut plaire à son roi,
S'oublier prudemment, n'être point tout à soi,
Dompter cette humeur brusque où le penchant vous livre.
Pour vivre heureux, mon fils, que faut-il? savoir vivre.

LE MARQUIS.

Pour le roi, nous verrons comme je m'y prendrai :
Julie est autre chose, elle est fort à mon gré ;
Mais je ne puis souffrir, s'il faut que je le dise,
Que le savant Charlot la suive et la courtise ;
Il lui fait des chansons.

LA COMTESSE.

Vous vous moquez de nous :
Votre frère de lait vous rendrait-il jaloux ?

LE MARQUIS.

Oui, je ne cache point que je suis en colère
Contre tous ces gens-là qui cherchent tant à plaire.
Je n'aime point Charlot ; on l'aime trop ici.

LA COMTESSE.

Auriez-vous bien le cœur à ce point endurci ?
Cela ne se peut pas. Ce jeune homme estimable
Peut-il par son mérite être envers vous coupable ?
Je dois tout à sa mère ; oui, je lui dois mon fils :
Aimez un peu le sien. Du même lait nourris,
L'un doit protéger l'autre ; ayez de l'indulgence,
Ayez de l'amitié, de la reconnaissance.
Si vous étiez ingrat, que pourrais-je espérer ?
Pour ne vous point haïr, il faudrait expirer.

LE MARQUIS.

Ah ! vous m'attendrissez ; madame, je vous jure
De respecter toujours mon devoir, la nature,
Vos sentimens.

LA COMTESSE.

Mon fils, j'aurais voulu de vous,
Avec tant de respect, un mot encor plus doux.

LE MARQUIS.

Oui, le respect s'unit à l'amour qui me touche.

LA COMTESSE.

Dites-le donc du cœur ainsi que de la bouche.

SCÈNE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, CHARLOT.

LA COMTESSE.

Venez, mon bon Charlot. Le marquis m'a promis
Qu'il serait désormais de vos meilleurs amis.

LE MARQUIS *se détournant.*

Je n'ai point promis ça.

LA COMTESSE.

Ce grand jour d'allégresse
Ne pourra plus laisser de place à la tristesse.
Où donc est votre mère ?

CHARLOT.

Elle pleure toujours ;
Et j'implore pour moi votre puissant secours,

Votre protection, vos bontés toujours chères,
Et ce cœur digne en tout de ses augustes pères.
Madame, vous savez qu'à monsieur votre fils,
Sans me plaindre un moment, je fus toujours soumis.
Vivre à vos pieds, madame, est ma plus forte envie.
Le héros des Français, l'appui de sa patrie,
Le roi des cœurs bien nés, le roi qui des ligueurs
A par tant de vertus confondu les fureurs;
Il vient chez vous, il vient dans vos belles retraites;
Et ce n'est que pour lui que des lieux où vous êtes
Mon âme en gémissant se pourrait arracher.
La fortune n'est pas ce que je veux chercher.
Pardonnez mon audace, excusez mon jeune âge.
On m'a si fort vanté sa bonté, son courage,
Que mon cœur tout de feu porte envie aujourd'hui
A ces heureux Français qui combattent sous lui.
Je ne veux point agir en soldat mercenaire;
Je veux auprès du roi servir en volontaire,
Hasarder tout mon sang, sûr que je trouverai
Auprès de vous, madame, un asile assuré.
Daignez-vous approuver le parti que j'embrasse?

LA COMTESSE.

Va, j'en ferais autant si j'étais à ta place.
Mon fils, sans doute, aura pour servir sous sa loi
Autant d'empressement et de zèle que toi.

LE MARQUIS.

Eh, mon Dieu! oui. Faut-il toujours qu'on me compare
A notre ami Charlot? l'accolade est bizarre.

LA COMTESSE.

Aimez-le, mon cher fils; que tout soit oublié.
Çà, donnez-lui la main pour marque d'amitié.

LE MARQUIS.

Eh bien, la voilà... mais...

LA COMTESSE.

Point de mais.

CHARLOT prend la main du marquis et la baise.

Je révère,
J'ose chérir en vous madame votre mère.
Jamais de mon devoir je n'ai trahi la voix;
Je vous rendrai toujours tout ce que je vous dois.

LE MARQUIS.

Va... je suis très-content.

LA COMTESSE.

Son bon cœur se déclare;
Le mien s'épanouit... Quel bruit! quel tintamarre!

SCÈNE VII.

Les Précédens, plusieurs Domestiques en livrée et d'autres gens entrent en foule. GUILLOT, BABET, sont des premiers, JULIE, L'A NOURRICE dans le fond; elles arrivent plus lentement. LA COMTESSE DE GIVRY est sur le devant du théâtre avec LE MARQUIS et CHARLOT.

GUILLOT accourant.

Le roi vient.

PLUSIEURS DOMESTIQUES.

C'est le roi.

GUILLOT.

C'est le roi, c'est le roi.

BABET.

C'est le roi; je l'ai vu tout comme je vous voi.
Il était encor loin; mais qu'il a bonne mine!

GUILLOT.

Donne-t-il des soufflets?

LA COMTESSE.

A peine j'imagine
Qu'il arrive sitôt; c'est ce soir qu'on l'attend;
Mais sa bonté prévient ce bienheureux instant.
Allons tous.

JULIE.

Je vous suis... je rougis; ma toilette
M'a trop long-temps tenue et n'est pas encor faite.
Est-ce bien déjà lui?

GUILLOT.

Ne le voyez-vous pas?
Qui vers la basse-cour avance avec fracas?

BABET.

Il est très-beau... C'est lui. Les filles du village
Trottent toutes en foule, et sont sur son passage.
J'y vais aussi, j'y vole.

LA COMTESSE.

Oh! je n'entends plus rien.

JULIE.

Ce n'est pas lui.

BABET allant et venant.

C'est lui.

GUILLOT.

Je m'y connais fort bien,
Tout le monde m'a dit, *c'est lui;* la chose est claire.

L'INTENDANT arrivant à pas comptés.

Ils se sont tous trompés selon leur ordinaire.
Madame. un postillon, que j'avais fait partir
Pour s'informer au juste et pour vous avertir,
Vous ramenait en hâte une troupe altérée,
Moitié déguenillée, et moitié surdorée,
D'excellens pâtissiers, d'acteurs italiens,

Et des danseurs de corde, et des musiciens,
Des flûtes, des hautbois, des cors et des trompettes,
Des feseurs d'acrostiche et des marionnettes.
Tout le monde a crié, *le roi!* sur les chemins;
On le crie au village et chez tous les voisins:
Dans votre basse-cour on s'obstine à le croire;
Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

GUILLOT.

Nous voilà tous bien sots!

LA COMTESSE.

Mais quand vient-il?

L'INTENDANT.

Ce soir.

LA COMTESSE.

Nous aurons tout le temps de le bien recevoir.
Mon fils, donnez la main à la belle Julie.
Bonsoir, Charlot.

LE MARQUIS.

Mon Dieu! que ce Charlot m'ennuie!

(ils sortent: la comtesse reste avec la nourrice.)

LA COMTESSE.

Viens, ma chère nourrice, et ne soupire plus.
A bien placer ton fils mes vœux sont résolus:
Il servira le roi; je ferai sa fortune;
Je veux que cette joie à nous deux soit commune.
Je voudrais contenter tout ce qui m'appartient,
Vous rendre tous heureux; c'est là ce qui soutient,
C'est là ce qui console et qui charme la vie.

Mme. AUBONNE.

Vous me rendez confuse, et mon âme attendrie
Devrait mériter mieux vos extrêmes bontés.

LA COMTESSE.

Qui donc en est plus digne?

Mme. AUBONNE tristement.

Ah!

LA COMTESSE.

Nos félicités
S'altèrent du chagrin que tu montres sans cesse.

Mme. AUBONNE.

Ce beau jour, il est vrai, doit bannir la tristesse.

LA COMTESSE.

Va, fais danser nos gens avec les violons:
Ton fils nous aidera.

Mme. AUBONNE.

Mon fils!... madame... Allons.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

JULIE, Mme. AUBONNE, CHARLOT.

JULIE.

Enfin, je le verrai ce charmant Henri-Quatre,
Ce roi brave et clément qui sait plaire et combattre,
Qui conquit à la fois son royaume et nos cœurs,
Pour qui Mars et l'Amour n'ont point eu de rigueurs,
Et qui sait triompher, si j'en crois les nouvelles,
Des ligueurs, des Romains, des héros et des belles.

CHARLOT *dans un coin.*

Elle aime ce grand homme; elle est tout comme moi.

JULIE.

Lisette à me parer a réussi, je croi.
Comment me trouvez-vous?

Mme. AUBONNE.

Très-belle et très-bien mise.
Vous seriez peu fâchée, excusez ma franchise,
D'essayer tant d'appas, et d'arrêter les yeux
D'un héros couronné, partout victorieux.

JULIE.

Oui, ses yeux seulement... il a le cœur fort tendre:
On me l'a dit du moins... je n'y veux point prétendre:
Je ne veux avoir l'air ni prude ni coquet....
Eh, mon Dieu! j'aperçois qu'il me manque un bouquet.

CHARLOT.

Un bouquet! allons vite.

(*il sort.*)

Mme. AUBONNE.

Eh bien, belle Julie,
Ce grand prince ici même aujourd'hui vous marie;
Il signera du moins le contrat projeté,
Qui sera par madame avec vous présenté.
Vous semblez n'y penser qu'avec indifférence,
Et je crois entrevoir un peu de répugnance.

JULIE.

Hélas! comment veut-on que mon cœur soit touché,
Qu'il se donne à celui qui ne l'a point cherché?
Par la digne comtesse en ces murs élevée,
Conduite par vos soins, à son fils réservée,
Je n'ai jamais dans lui trouvé jusqu'à ce jour
Le moindre sentiment qui ressemble à l'amour;
Il n'a jamais montré ces douces complaisances
Qui d'un peu de tendresse auraient les apparences.
Il est sombre, il est dur, il me doit alarmer;
Il ose être jaloux, et ne sait point aimer.
J'aime avec passion sa vertueuse mère:
Le fils me fait trembler; quel triste caractère!

Ses airs, et son ton brusque, et sa grossièreté,
Affligent vivement ma sensibilité.
D'un noir pressentiment je ne puis me défendre.
La nature me fit une âme honnête et tendre :
J'aurais voulu chérir mon mari.

Mme. AUBONNE.

Parlez net :
Développez un cœur qui se cache à regret.
Le marquis est haï?

JULIE.

Tout autant qu'haïssable;
C'est une aversion qui n'est pas surmontable.
A sa mère, après tout, je ne puis l'avouer.
De quinze ans de bontés je dois trop me louer;
Je percerais son cœur d'une atteinte cruelle :
Je ne puis la tromper, ni m'ouvrir avec elle.
Voilà mes sentimens, mes chagrins et mes vœux.

Mme. AUBONNE.

Ce mariage-là fera des malheureux.
Ah ! comment nous tirer du fond du précipice?

JULIE.

Et moi que devenir? comment faire, nourrice?
Tu ne me réponds point, tu rêves tristement,
Ma chère Aubonne !

Mme. AUBONNE.

Hélas !

JULIE.

Pourrais-tu prudemment
Engager la comtesse à différer la chose?
Tu sais la gouverner, ton avis en impose ;
Par tes discours flatteurs tu pourrais l'amener
A me laisser le temps de me déterminer...
Mais réponds donc.

Mme. AUBONNE.

Hélas ! . . . oui, ma belle Julie. . . .
(en pleurant.)
Votre demande est juste.... elle sera remplie.

SCÈNE II.

JULIE, Mme. AUBONNE, CHARLOT.

CHARLOT.

MADAME, j'ai trouvé chez vous votre bouquet.

JULIE.

Ce n'est point là le mien, le vôtre est bien mieux fait,
Mieux choisi, plus brillant.... Que votre fils, ma bonne,
Est galant et poli !.. Tous les jours il m'étonne.
Est-il vrai qu'il nous quitte ?

Mme. AUBONNE.

Il veut servir le roi.

JULIE.

Nous le regretterons.

CHARLOT.

Je fais ce que je doi. [1]
Oui, mon père est soldat du plus grand des monarques :
Il fut blessé, madame, à la bataille d'Arques.
Je voudrais sur ses pas bientôt l'être à mon tour.
Pour ce généreux roi mon cœur est plein d'amour ;
Oui, je voudrais servir Henri-Quatre et madame.

JULIE à Mme. Aubonne.

La bonne, vous pleurez !

Mme. AUBONNE.

J'en ai sujet : mon âme
Se rappelle sans cesse un fatal souvenir.

JULIE.

Quoi ! pouvez-vous sans joie et sans vous attendrir
Voir un fils si bien né, si rempli de courage,
Au-dessus de son rang, au-dessus de son âge ?

Mme. AUBONNE.

Il paraît en effet digne de vos bontés ;
Il mérite surtout les pleurs qu'il m'a coûtés.

JULIE.

Votre amour est bien juste ; il est touchant, ma bonne.
Mais, il faut l'avouer, votre douleur m'étonne.
Quel est votre chagrin ?... çà, dites-moi, Charlot...
Non... monsieur... mon ami... Ma mère... que ce mot...
De Charlot... convient mal... à toute sa personne !

Mme. AUBONNE.

Oh ! les mots n'y font rien... mais vous êtes trop bonne.

JULIE.

Charlot..., ma bonne.

Mme. AUBONNE.

Eh quoi ?

JULIE.

D'où vient que votre fils
Est différent en tout de monsieur le marquis ?
L'art n'a rien pu sur l'un, dans l'autre la nature
Semble avoir répandu tous ses dons sans mesure.

Mme. AUBONNE.

Vous le flattez beaucoup.

JULIE.

Le roi vient aujourd'hui ;
Je dois avoir l'honneur de danser avec lui...
Je voudrais répéter... Vous dansez comme un ange.

CHARLOT.

Je ne mérite pas...

JULIE.

Cela n'est point étrange :
Vous avez réussi dans les jeux, dans les arts

Qui de nos courtisans attirent les regards,
Les armes, le dessin, la danse, la musique,
Enfin dans toute étude où votre esprit s'applique;
Et c'est pour votre mère un plaisir bien parfait...
Je cherche à m'affermir dans le pas du menuet...
Et je danserai mieux, vous ayant pour modèle.

CHARLOT.

Ah! vous seule en servez... mais le respect, le zèle,
Me forcent d'obéir. Il faut un violon;
Je cours en chercher un, s'il vous plaît.

JULIE.

Mon Dieu, non...
Vous chantez à merveille; et votre voix, je pense,
Bien mieux qu'un violon marquera la cadence;
Asseyez-vous, ma mère, et voyez votre fils.

Mme. AUBONNE.

De tout ce que je vois mon cœur n'est point surpris.
(elle s'assied, ils dansent, et Charlot chante.)

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois,
A son choix.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.
Qui pourrait l'approcher,
Sans chercher
Le danger?
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.
Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois.

JULIE après avoir dansé un seul couplet.

Vous êtes donc l'auteur de la chanson?

CHARLOT.

Madame,
C'est un faible portrait d'une timide flamme.
Les vers étaient à l'air assez mal ajustés,
Par votre goût sans doute ils seront rejetés.

JULIE.

Ils n'offensent personne... ils ne peuvent déplaire;
Ils ne peuvent surtout exciter ma colère:
Ils ne sont pas pour moi.

CHARLOT.

Pour vous!... je n'oserais
Perdre ainsi le respect, profaner vos attraits.

JULIE.

Une seconde fois je puis donc les entendre...
Achevons la leçon que de vous je veux prendre.

Mme. AUBONNE.

Ils me font tous les deux un extrême plaisir:
Je voudrais que madame en pût aussi jouir.

JULIE recommence à danser avec Charlot, qui répète l'air.

Elle donne des lois
Aux bergers, aux rois, etc.

Majeur.

Vous seule ornez ces lieux.
Des rois et des dieux
Le maître est dans vos yeux.
Ah ! si de votre cœur
Il était vainqueur,
Quel bonheur!
Tout parle en ce beau jour
D'amour.
Un roi brave et galant,
Charmant,
Partage avec vous
L'heureux pouvoir de régner sur nous.
Elle donne des lois, etc.
On meurt à ses yeux sans espoir,
On meurt de ne les plus voir.

SCÈNE III.

LE MARQUIS entre, et les voit danser, pendant que Mme. AUBONNE est assise et s'occupe à coudre.

LE MARQUIS.

Meurt de ne les plus voir!... Notre belle héritière,
Avec monsieur Charlot vous êtes familière.
Vous dansez aux chansons dans un coin du logis?

CHARLOT.

Pourquoi non?

JULIE.

Mais je crois qu'il m'est assez permis
De prendre, quand je veux, devant madame Aubonne,
Pour danser un menuet, la leçon qu'il me donne.

LE MARQUIS.

Il donne des leçons? vraiment il en a l'air!
Profitez-vous beaucoup? et les payez-vous cher?

JULIE.

J'en dois avoir, monsieur, de la reconnaissance.
Si vous êtes fâché de cette préférence,
Si mon petit menuet vous donne quelque ennui,
Que n'avez-vous appris... à danser comme lui?

LE MARQUIS.

Ouais!

CHARLOT.

Modérez, monsieur, votre injuste colère.
Vous aviez assuré votre adorable mère
Que d'un peu d'amitié vous vouliez m'honorer:
Mon cœur le méritait; il l'osait espérer.
(en montrant Julie.)
Ce noble et digne objet, respectable à vous-même,

M'a chargé dans ces lieux de son ordre suprême :
Ses ordres sont sacrés ; chacun doit les remplir.
En la servant, monsieur, j'ai cru vous obéir.

Mme. AUBONNE.

C'est très-bien riposté ; Charlot doit le confondre.

LE MARQUIS.

Quand ce drôle a parlé, je ne sais que répondre.
Écoute, mon garçon ; je te défends... à toi,
(Charlot le regarde fixement.)
De montrer, quand j'y suis, de l'esprit plus que moi.

Mme. AUBONNE.

Quelle idée !

JULIE.

Eh ! comment faudra-t-il donc qu'il fasse ?

LE MARQUIS.

Il m'offusque toujours. Tant d'insolence lasse.
Je ne le puis souffrir près de vous... en un mot,
Je n'aime point du tout qu'on danse avec Charlot.

JULIE.

Ma bonne, à quel mari je me verrais livrée !
Allez, votre colère est trop prématurée.
Je n'ai point de reproche à recevoir de vous,
Et je n'aurai jamais un tyran pour époux.

Mme. AUBONNE.

Eh bien, vous méritez une telle algarade.
Vous vous faites haïr.... monsieur, prenez-y garde.
Vous n'êtes ni poli, ni bon, ni circonspect :
Vous deviez à Julie un peu plus de respect,
Plus d'égards à Charlot, à moi plus de tendresse ;
Mais....

LE MARQUIS.

Quoi ! toujours Charlot ! que tout cela me blesse !
Sortez, et devant moi ne paraissez jamais.

JULIE.

Mais, monsieur...

LE MARQUIS menaçant Charlot.

Si...

CHARLOT.

Quoi, si ?

Mme. AUBONNE se mettant entre deux.

Mes enfans, paix, paix, paix !
Eh mon Dieu ! je crains tout.

LE MARQUIS.

Sors d'ici tout à l'heure.
Je te l'ordonne.

JULIE.

Et moi j'ordonne qu'il demeure.

CHARLOT.

A tous les deux, monsieur, je sais ce que je doi ;
(en regardant Julie.)
Mais enfin j'ai fait vœu de suivre en tout sa loi.

LE MARQUIS.

Ah ! c'en est trop, faquin.

CHARLOT.

C'en est trop, je l'avoue ;
Et sur votre alphabet je doute qu'on vous loue.
Il paraît que le lait dont vous fûtes nourri
Dans votre noble sang s'est un peu trop aigri.
De vos expressions j'ai l'âme assez frappée.
A mon côté, monsieur, si j'avais une épée,
Je crois que vous seriez assez sage, assez grand,
Pour m'épargner peut-être un si doux compliment.

LE MARQUIS.

Quoi ! misérable...

JULIE.

Encore !

Mme. AUBONNE.

Allez, mon fils, de grâce,
Ne l'effarouchez point, et quittez-lui la place ;
Tout ira bien, cédez, quoique très-offensé.

CHARLOT.

Ma mère.... j'obéis.... mais j'ai le cœur percé.
(il sort.)

Mme. AUBONNE.

Ah ! c'en est fait, mon sang se glace dans mes veines.

JULIE.

Mon sang, ma chère amie, est bouillant dans les miennes.

LE MARQUIS.

Dans ce nouveau combat du froid avec le chaud,
Me retirer en hâte est, je crois, ce qu'il faut.
Je n'aurais pas beau jeu. C'est une étrange affaire
De combattre à la fois deux femmes en colère.

SCÈNE IV.

JULIE, Mme. AUBONNE.

Mme. AUBONNE.

Non, vous n'aurez jamais ce brutal de marquis.
Qu'ai-je fait ! non, ces nœuds sont trop mal assortis.

JULIE.

Quoi ! tu me serviras !

Mme. AUBONNE.

Je réponds que sa mère
Brisera ce lien qui doit trop vous déplaire...
M'y voilà résolue.

JULIE.

Ah ! que je te devrai !

Mme. AUBONNE.

O fortune ! ô destin ! que tout change à ton gré !
Du public cependant respectons l'allégresse.
Trop de monde à présent entoure la comtesse.

Comment parler? comment, par un trouble cruel,
Contrister les plaisirs d'un jour si solennel?

JULIE.

Je le sais, et je crains que mon refus la blesse:
Pour ce fils que je hais je connais sa tendresse.

Mme. AUBONNE.

D'un coup trop imprévu n'allons point l'accabler....
Je n'ai jamais rien fait que pour la consoler.

JULIE.

La nature, il est vrai, parle beaucoup en elle.

Mme. AUBONNE.

Elle peut s'aveugler.

JULIE.

Je compte sur ton zèle,
Sur tes conseils prudens, sur ta tendre amitié.
De ce joug odieux tire-moi par pitié.

Mme. AUBONNE.

Hélas! tout, dès long-temps, trompa mes espérances.

JULIE.

Tu gémis!

Mme. AUBONNE.

Oui, je suis dans de terribles transes....
N'importe.... je le veux.... je ferai mon devoir:
Je serai juste.

JULIE.

Hélas! tu fais tout mon espoir.

SCÈNE V.

JULIE, Mme. AUBONNE, BABET.

BABET accourant avec empressement.

Allez, votre marquis est un vrai trouble-fête.

Mme. AUBONNE.

Je ne le sais que trop.

BABET.

Vous savez qu'on apprête
Cette longue feuillée, où Charlot de ses mains
De guirlandes de fleurs décorait les chemins.
Il a dans cent endroits disposé cent lumières,
Où du nom de Henri les brillans caractères
Sont lus, à ce qu'on dit, par tous les gens savans.
Ce spectacle admirable attirait les passans:
Les filles l'entouraient; toute notre sequelle
Voyait le beau Charlot monté sur une échelle,
Dans un leste pourpoint fesant tous ces apprêts;
Mais monsieur le marquis a trouvé tout mauvais,
A voulu tout changer; et Charlot, au contraire,
A dit que tout est bien. Le marquis en colère
A menacé Charlot, et Charlot n'a rien dit.
Ce silence au marquis a causé du dépit;

Il a tiré l'échelle; il a su si bien faire,
Qu'en descendant vers nous Charlot est chu par terre.

JULIE.

Ah! Charlot est blessé?

BABET.

Non, il s'est lestement
Relevé d'un seul saut... Il s'est fâché, vraiment:
Il a dit de gros mots.

Mme. AUBONNE.

De cette bagatelle
Il peut naître aisément une grande querelle.
Je crains beaucoup.

JULIE.

Je tremble.

SCÈNE VI.

JULIE, Mme. AUBONNE, BABET, GUILLOT.

GUILLOT, en criant.

Ah, mon Dieu! quel malheur!

JULIE.

Quoi?

GUILLOT.

Qu'est-il arrivé?

Mme. AUBONNE.

Notre jeune seigneur...

JULIE.

A-t-il fait à Charlot quelque nouvelle injure?

GUILLOT.

Il ne donnera plus des soufflets, je vous jure,
A moins qu'il n'en revienne.

Mme. AUBONNE.

Ah, mon Dieu! que dis-tu?

GUILLOT.

Babet l'aura pu voir.

BABET.

J'ai dit ce que j'ai vu,
Pas grand'chose.

Mme. AUBONNE.

Eh! butor, dis donc vite, de grâce,
Ce qui s'est pu passer et tout ce qui se passe.

GUILLOT.

Hélas! tout est passé. Le marquis, là dehors,
Est troué d'un grand coup tout au travers du corps.

Mme. AUBONNE.

Ah, malheureuse!

JULIE.

Hélas! vous répandez des larmes!
Mais ce n'est pas Charlot, Charlot n'avait point d'armes.

GUILLOT.

On en trouve bientôt. Ce marquis turbulent
Poursuivait notre ami, ma foi, très-vertement.

L'autre, qui sagement se battait en retraite,
Déjà d'un écuyer avait saisi la brette.
Je lui criais de loin : Charlot, garde-toi bien
D'attendre monseigneur, il ne ménage rien.
J'ai trop, à mes dépens, appris à le connaître :
Va-t'en : il ne faut pas s'attaquer à son maître.
Mais Charlot lui disait : Monsieur, n'approchez pas.
Il s'est trop approché, voilà le mal.

Mme. AUBONNE.

Hélas!
Allons le secourir, s'il en est temps encore.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, L'INTENDANT.

L'INTENDANT.

NON, il n'en est plus temps..

Mme. AUBONNE.

Juste ciel que j'implore!

L'INTENDANT.

Il n'a pas à ce coup survécu d'un moment.
Cachons bien à sa mère un si triste accident.

Mme. AUBONNE en pleurant.

Les pierres parleront, si nous osons nous taire.

L'INTENDANT.

C'est fort loin du château que cette horrible affaire
Sous mes yeux s'est passée; et, presque au même instant,
Pour préparer madame à cet événement,
J'empêche, si je puis, qu'on n'entre et qu'on ne sorte :
Je fais lever les ponts, je fais fermer la porte.
Madame heureusement se retire en secret,
Dans ce moment fatal, au fond d'un cabinet
Où tout ce bruit affreux ne peut se faire entendre.
Ne blessons point un cœur si sensible et si tendre;
Épargnons une mère.

JULIE.

Hélas! à quel état
Sera-t-elle réduite après cet attentat?
Je plains son fils.... le temps l'aurait changé peut-être.

L'INTENDANT.

Il était bien méchant; mais il était mon maître.

Mme. AUBONNE.

Quelle mort! et par qui!

L'INTENDANT.

Dans quel temps, juste ciel!
Dans le plus beau des jours, dans le plus solennel,
Quand le roi vient chez nous!

JULIE.

Hélas! ma pauvre Aubonne
Que deviendra Charlot?

L'INTENDANT.

Peut-être sa personne
Aux mains de la justice est livrée à présent.

JULIE.

Ce garçon n'a rien fait qu'à son corps défendant :
La justice est injuste.

L'INTENDANT.

Ah ! les lois sont bien dures !

BABET à Guillot.

Charlot serait perdu !

GUILLOT.

Ce sont des aventures
Qui font bien de la peine, et qu'on ne peut prévoir.
On est gai le matin, on est pendu le soir.

BABET.

Mais le marquis est-il tout-à-fait mort ?

L'INTENDANT.

Sans doute ;
Le médecin l'a dit.

JULIE.

Plus de ressource ?

GUILLOT à Babet.

Écoute,
Il en disait de moi l'an passé tout autant ;
Il croyait m'enterrer, et me voilà pourtant.

L'INTENDANT.

Non, vous dis-je, il est mort, il n'est plus d'espérance.
Mes enfans, au logis, gardez bien le silence.

GUILLOT.

Je gage que sa mère a déjà tout appris.

Mme. AUBONNE.

J'en mourrai.... mais allons, le dessein en est pris.
(elle sort.)

BABET.

Ah ! j'entends bien du bruit et des cris chez madame !

GUILLOT.

On n'a jamais gardé le silence.

JULIE.

Mon âme
D'une si bonne mère éprouve les douleurs.
Courons, allons mêler mes larmes à ses pleurs.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'INTENDANT, BABET, GUILLOT, TROUPE DE GARDES
CHARLOT au milieu d'eux.

CHARLOT.

J'AURAIS pu fuir sans doute, et ne l'ai pas voulu.
Je désire la mort, et j'y suis résolu.

L'INTENDANT.

La justice est ici. Madame la comtesse
Sait la mort de son fils; la douleur qui la presse
Ne lui permettra pas de recevoir le roi.
Quel malheur!

GUILLOT.

Il devait en user comme moi.
Ne se point revancher, imiter ma sagesse;
Je l'avais averti.

CHARLOT.

J'ai tort, je le confesse.

BABET.

Quel crime a-t-il donc fait? Ne vaut-il pas bien mieux
Tuer quatre marquis qu'être tué par eux?

GUILLOT.

Elle a toujours raison: c'est très-bien dit.

CHARLOT.

J'espère
Qu'on souffrira du moins que je parle à ma mère?
Voudrait-on me priver de ses derniers adieux?

L'INTENDANT.

Elle s'est évadée, elle est loin de ces lieux.

GUILLOT.

Quoi! ta mère est complice?

BABET.

Il me met en colère.
Quand tu voudras parler, ne dis mot, pour bien faire.

CHARLOT.

Elle ne veut plus voir un fils infortuné,
Indigne de sa mère, et bientôt condamné.
Mais que je plains, hélas! mon auguste maîtresse!
Et que je plains Julie! elle avait la tendresse
De monsieur le marquis; et mes funestes coups
Privent l'une d'un fils, et l'autre d'un époux.
Non, je ne veux plus voir ce château respectable
Où l'on daigna m'aimer, où je fus si coupable.
(à l'intendant.)
Vous, monsieur, si jamais, dans leur triste maison,
Après cet attentat vous prononcez mon nom,
J'ose vous conjurer de bien dire à madame
Qu'elle a toujours régné jusqu'au fond de mon âme;
Que j'aurais prodigué mon sang pour la servir;
Que j'ai, pour la venger, demandé de mourir:
Daignez en dire autant à la noble Julie.
Hélas! dans la maison mon enfance nourrie
Me laissait peu prévoir tant d'horribles malheurs!
Vous tous qui m'écoutez, pardonnez-moi mes pleurs,
Ils ne sont pas pour moi... la source en est plus belle....
Adieu, conduisez-moi.

L'INTENDANT.

Que cette fin cruelle,
Que ce jour malheureux doit bien se déplorer!

GUILLOT.

Tout pleure, je ne sais s'il faut aussi pleurer.
Qu'on aime ce Charlot! Charlot plaît, quoi qu'il fasse.
On n'en ferait pas tant pour moi.

BABET *à ceux qui emmènent Charlot.*

Messieurs, de grâce,
Ne l'enlevez donc pas.... Suivons-le au moins des yeux.

GUILLOT.

Allons, suivons aussi, car on est curieux.

SCÈNE II.

JULIE, L'INTENDANT.

JULIE.

Ah! je respire enfin... Madame évanouie
Reprend un peu ses sens et sa force affaiblie;
Ses femmes à l'envi; les miennes tour à tour,
Rendent ses yeux éteints à la clarté du jour.
Faut-il qu'en cet état la nourrice fidèle,
Devant la secourir, ne soit pas auprès d'elle!
Vainement je la cherche, on ne la trouve pas.

L'INTENDANT.

Elle éprouve elle-même un funeste embarras :
Par une fausse porte elle s'est éclipsée.
Je prends part aux chagrins dont elle est oppressée.
Elle est, pour son malheur, mère du meurtrier.

JULIE.

Pourquoi nous fuir? pourquoi de nous se défier?
Le roi viendra bientôt : son seul aspect fait grâce,
Son grand cœur doit la faire.

L'INTENDANT.

On peut punir l'audace
D'un bourgeois champenois qui tue un grand seigneur :
L'exemple est dangereux après ces temps d'horreur,
Où l'état, déchiré par nos guerres civiles,
Vit tous les droits sans force, et les lois inutiles.
A peine nous sortons de ces temps orageux.
Henri, qui fait sur nous briller des jours heureux,
Veut que la loi gouverne, et non pas qu'on la brave.

JULIE.

Non, le brave Henri ne peut punir un brave.
Je suis la cause, hélas! de cet affreux malheur.
Ne me reprochant rien dans ma simple candeur.
J'ai cru qu'on n'avait point de reproche à me faire.
Ce malheureux marquis, dans sa sotte colère,
Se croyant tout permis, a forcé cet enfant

A tuer son seigneur, et fort innocemment.
Je saurai recourir à la clémence auguste,
Aux bontés de ce roi, galant autant que juste.
Je n'avais répété ce menuet que pour lui;
Il y sera sensible, il sera notre appui.

L'INTENDANT.

Dieu le veuille!

SCÈNE III.

JULIE, L'INTENDANT, BABET.

BABET.

Au secours! ah! mon Dieu, la misère!
Protégez-nous, madame, en cette horrible affaire.
Les filles ont recours à vous dans la maison.

JULIE.

Quoi, Babet?

BABET.

C'est Charlot que l'on fourre en prison.

JULIE.

O ciel!

BABET.

Des gens tout noirs des pieds jusqu'à la tête
L'ont fait conduire, hélas! d'un air bien malhonnête.
Pour comble de malheur, le roi dans le logis
Ne viendra point, dit-on, comme il l'avait promis.
On ne dansera point, plus de fête... Ah, madame,
Que de maux à la fois!... Tout cela perce l'âme.

JULIE.

Charlot est en prison!

L'INTENDANT.

Cela doit aller loin.

BABET.

Hélas! de le sauver prenez sur vous le soin.
Chacun vous aidera; tout le château vous prie.
Les morts ont toujours tort, et Charlot est en vie.

L'INTENDANT.

Hélas! je doute fort qu'il y soit bien long-temps!

JULIE.

Madame sort déjà de ses appartemens.
Dans quel accablement elle est ensevelie!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LA COMTESSE soutenue par deux suivantes.

LA COMTESSE.

Mes filles, laissez-moi; que je parle à Julie.
Dans ma chambre avec moi je ne saurais rester.

L'INTENDANT à Babet.

Elle veut être seule, il faut nous écarter.

(ils sortent.)

LA COMTESSE se jetant dans un fauteuil.

O ma chère Julie! en ma douleur profonde,
Ne m'abandonnez pas.... je n'ai que vous au monde.

JULIE.

Vous m'avez tenu lieu d'une mère, et mon cœur
Répond toujours au vôtre et sent votre malheur.

LA COMTESSE.

Ma fille, voilà donc quel est votre hyménée!
Ah! j'avais espéré vous rendre fortunée.

JULIE.

Je pleure votre sort.... et je sais m'oublier.

LA COMTESSE.

Le roi même en ces lieux devait vous marier.
Au lieu de cette fête et si sainte et si chère,
J'ordonne de mon fils la pompe funéraire!
Ah, Julie!

JULIE.

En ce temps, en ce séjour de pleurs,
Comment de la maison faire au roi les honneurs?

LA COMTESSE.

J'envoie auprès de lui, je l'instruis de ma perte;
Il plaindra les horreurs où mon âme est ouverte;
Il aura des égards; il ne mêlera pas
L'appareil des festins à celui du trépas.
Le roi ne viendra point ... tout a changé de face.

JULIE.

Ainsi... le meurtrier... n'aura donc point sa grâce?

LA COMTESSE.

Il est bien criminel!

JULIE.

Il s'est vu bien pressé.
A ce coup malheureux le marquis l'a forcé.

LA COMTESSE en pleurant.

Il devait fuir plutôt.

JULIE.

Votre fils en colère....

LA COMTESSE se levant.

Il devait dans mon fils respecter une mère.
Le fils de sa nourrice, ô ciel! tuer mon fils!
Cette femme, après tout, dont les soins infinis
Ont conduit leur enfance, et qui tous deux les aime,
En ne paraissant point, le condamne elle-même.

JULIE.

Vous aviez protégé ce jeune malheureux.

LA COMTESSE.

Je l'aimais tendrement; mon sort est plus affreux,
Son attentat plus grand.

JULIE.

Faudra-t-il qu'il périsse?

LA COMTESSE.

Quoi! deux morts au lieu d'une!

JULIE.

Hélas! notre nourrice
Ferait donc la troisième!

LA COMTESSE.

Ah! je n'en puis douter.
Elle est mère... et je sais ce qu'il en doit coûter.
Hélas! ne parlons point de vengeance et de peine;
Ma douleur me suffit.

(on entend du bruit.)

JULIE.

Quelle rumeur soudaine!

(le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! le roi, le roi! b

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, Mme. AUBONNE.

Mme. AUBONNE.

Ce n'est pas lui, madame, hélas! ce n'est que moi.
J'ai laissé ce bon prince à moins d'un quart de lieue;
J'ai précédé sa cour avec sa garde bleue,
J'avais pris des chevaux; et je viens à genoux
Révéler votre sort et mon crime envers vous.
Le roi m'a pardonné ma fraude et mon audace.
Je ne mérite pas que vous me fassiez grâce.

LA COMTESSE.

Quoi! malheureuse! as-tu paru devant le roi!

Mme. AUBONNE.

Madame, je l'ai vu tout comme je vous voi:
Ce monarque adoré ne rebute personne;
Il écoute le pauvre; il est juste, il pardonne:
J'ai tout dit.

LA COMTESSE.

Qu'as-tu dit? quels étranges discours
Redoublent ma douleur et l'horreur de mes jours!
Laisse-moi.

Mme. AUBONNE.

Non, sachez cet important mystère;
Charlot est plein de vie, et vous êtes sa mère.

LA COMTESSE.

Où suis-je! juste Dieu! pourrais-je m'en flatter?
Ah, Julie! entends-tu?

JULIE.

J'aime à n'en point douter.

Mme. AUBONNE.

Hélas! vous auriez pu sur son noble visage
Du comte de Givry voir la parfaite image?
Il vous souvient assez qu'en ces temps pleins d'effroi
Où la ligue accablait les partisans du roi,
Votre époux opprimé cacha dans ma chaumière
Cet enfant dont les yeux s'ouvraient à la lumière;

Vous voulûtes bientôt le tenir dans vos bras :
Ce malheureux enfant touchait à son trépas ;
Je vous donnai le mien. Vous fûtes trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Votre fils réchappa, mais l'échange était fait.
Un enfant supposé dans vos bras s'élevait,
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous tint lieu de la nature.
Mon mari, que le roi vient de faire appeler,
Interrogé par lui, vient de tout révéler.
C'est un brave soldat que ce grand prince estime.
Tout est prouvé.

LA COMTESSE.

Julie, heureux jour! heureux crime!

JULIE.

Madame, cette fois, voici le grand Henri.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS, LE ROI ET TOUTE SA COUR, CHARLOT.

LE ROI.

Je viens mettre en vos bras le comte de Givry,
Le fils de mon ami, qui le sera lui-même.
Je rends grâces au ciel, dont la bonté suprême
Par le coup inouï d'un étrange moyen
A fait votre bonheur, et préparé le mien.
Je vous rends votre fils, et j'honore sa mère;
Il me suivra demain dans la noble carrière
Où de tout temps, madame, ont couru vos aïeux.
Déjà nos ennemis approchent de ces lieux;
Je cours de ce château dans le champ de la gloire;
Mon sort est de chercher la mort ou la victoire.
Votre fils combattra, madame, à mes côtés;
Mais, délivrés tous deux de nos adversités,
Ne songeons qu'à goûter un moment si prospère.

LA COMTESSE.

Adorons des Français le vainqueur et le père.

VARIANTES de *Charlot, ou la Comtesse de Givry.*

a Je fais ce que je dois.
Il m'eût été bien doux de consacrer ma vie
A servir dignement la divine Julie.
Heureux qui, recherchant la gloire et le danger,
Entre un héros et vous pourrait se partager !
Heureux à qui l'éclat d'une illustre naissance
A permis de nourrir cette noble espérance!
Pour moi qu'aux derniers rangs le sort veut captiver,
Vers la gloire de loin si je puis m'élever;
Si quelque occasion, quelque heureux avantage,
Peut jamais pour mon prince exercer mon courage,
De vous, de vos bontés, je voudrais obtenir
Pour prix de tout mon sang un léger souvenir. ....

JULIE.

Ah ! je me souviendrai de vous toute ma vie.
Élevée avec vous, moi ! que je vous oublie !
Mais vous ne quittez point la maison pour jamais.
Madame la comtesse et ses dignes bienfaits,
Une très-bonne mère, et, s'il le faut, moi-même,
Tout vous doit rappeler, tout le château vous aime.
Ma bonne, ordonnez-lui de revenir souvent.

Mme. AUBONNE en soupirant.

Je ne souffrirai pas un long éloignement.

CHARLOT.

Ah ! ma mère, à mon cœur il manque l'éloquence.
Peignez-lui les transports de ma reconnaissance ;
Faites-moi mieux parler que je ne puis.

JULIE.

Charlot....

. . . .

LA COMTESSE.

Dans l'état où je suis, ô ciel ! il vient chez moi !

SCÈNE V.

LE COURRIER en bottes, qui était parti au premier acte, arrive.

JULIE.

Charlot sera sauvé

LE COURRIER.

Le duc de Bellegarde
Dans la cour à l'instant vient avec une garde;
Pour la seconde fois le peuple s'est mépris.

JULIE.

Le roi ne viendra point ?

LE COURRIER.

Je n'en ai rien appris.
Il est à la distance à peu près d'une lieue
Dans un petit village avec sa garde bleue.

JULIE.

Il viendra, j'en suis sûre.

SCÈNE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE arrive, suivi de plusieurs domestiques de la maison. On prépare trois fauteuils.

LA COMTESSE allant au-devant de lui.

Ah ! monsieur, vous venez
Consoler, s'il se peut, mes jours infortunés ?

LE DUC.

Je l'espère, madame; ici le roi m'envoie ;
Je viens à vos douleurs mêler un peu de joie.
(à Julie qui veut sortir.)
Mademoiselle, il faut que je vous parle aussi ;
Votre aimable présence est nécessaire ici.
Sur le destin d'un fils, madame, et sur le vôtre
Daignez avec bonté m'écouter l'une et l'autre.
(il s'assied entre elles.)
Une madame Aubonne, accourant vers le roi,
S'est jetée à ses pieds, a parlé devant moi :
Le roi, vous le savez, ne rebute personne.

LA COMTESSE.

Ce prince daigne être homme.

JULIE.

Ah ! l'âme grande et bonne

LE DUC.

Cette femme à mon maître a dit de point en point
Ce que je vais conter.... Ne vous affligez point,
Madame, et jusqu'au bout souffrez que je m'explique.
Vous aviez dans ses mains mis votre fils unique :
On le crut mort long-temps ; vous n'aviez jamais vu
Ce fils infortuné, de sa mère inconnu ?

LA COMTESSE.

Il est trop vrai.

LE DUC.

C'était au temps même où la guerre,
Ainsi que tout l'état, désolait votre terre.
Cette femme craignit vos reproches, vos pleurs :
Elle crut vous servir en trompant vos douleurs ;
Et sans doute en secret elle fut trop flattée
De la fatale erreur où vous fûtes jetée.
Vous demandiez ce fils, elle donna le sien.

LA COMTESSE.

Ah ! tout mon cœur s'échappe : ah ! grand Dieu !

JULIE.

Tout le mien
Est saisi, transporté.

LA COMTESSE.

Quel bonheur !

JULIE.

Quelle joie !

LA COMTESSE.

Qu'on amène mon fils, courons, que je le voie.
Mais..... serait-il bien vrai ?

LE DUC.

Rien n'est plus avéré.

LA COMTESSE.

Ah ! si j'avais rempli ce devoir si sacré
De ne pas confier au lait d'une étrangère
Le pur sang de mon sang, et d'être vraiment mère,
On n'aurait jamais fait cet affreux changement.

LE DUC.

Il est bien plus commun qu'on ne croit.

LA COMTESSE.

Cependant
Quelle preuve avez-vous ? quel témoin ? quel indice ?

LE DUC.

Le ciel, avec le roi, vous a rendu justice.
Votre fils échappa ; mais l'échange était fait.
Cet enfant supposé dans vos bras s'élevait.
Vos soins vous attachaient à cette créature,
Et l'habitude en vous passait pour la nature.
La nourrice voulut dissiper votre erreur ;
Elle n'osa jamais alarmer votre cœur,
Craignant, en disant vrai, de passer pour menteuse ;
Et la vérité même était trop dangereuse.
Dans un billet secret avec soin cacheté,
Son mari, vieux soldat, mit cette vérité.
Le billet, déposé dans les mains d'un notaire,
Produit aux yeux du roi, découvre le mystère.
Le soldat même, à part interrogé long-temps,

Menacé de la mort, menacé des tourmens,
D'un air simple et naïf a conté l'aventure.
Son grand âge n'est pas le temps de l'imposture :
Il touche au jour fatal où l'homme ne ment plus.
Il a tout confirmé : des témoins entendus
Sur le lieu, sur le temps, sur chaque circonstance,
Ont sous les yeux du roi mis l'entière évidence.
On ne le trompe point; il sait sonder les cœurs;
Art difficile et grand qu'il doit à ses malheurs.
Ajouterai-je encor que j'ai vu ce jeune homme,
Que pour aimable et brave ici chacun renomme?
De votre père, hélas! c'est le portrait vivant;
Votre père mourut quand vous étiez enfant,
Massacré près de moi dans l'horrible journée
Qui sera de l'Europe à jamais condamnée.
C'est lui-même, vous dis-je : oui, c'est-lui; je l'ai vu
Frappé de son aspect, j'en suis encore ému;
J'en pleure en vous parlant.

LA COMTESSE.

Vous ravissez mon âme.

JULIE.

Que je sens vos bienfaits!

LE DUC.

Agréez donc, madame,
Que la triste nourrice, appuyant mes récits,
Puisse ici retrouver son véritable fils.
Il était expirant; mais on espère encore
Qu'il pourra réchapper : sa mère vous implore;
Elle vient; la voici qui tombe à vos genoux.

SCÈNE VII.

Les Précédens, Mme. AUBONNE, CHARLOT.

Mme. AUBONNE, se jetant aux pieds de la comtesse.

J'ai mérité la mort.

LA COMTESSE.

C'est assez, levez-vous :
Je dois vous pardonner, puisque je suis heureuse.
Tu m'as rendu mon sang.
(la porte s'ouvre : Charlot paraît avec tous les domestiques.)

CHARLOT dans l'enfoncement, avançant quelques pas.

O destinée affreuse!
Où me conduisez-vous?

LA COMTESSE courant à lui.

Dans mes bras, mon cher fils!

CHARLOT.

Vous, ma mère?

LE DUC.

Oui, sans doute.

JULIE.

O ciel, je te bénis!

LA COMTESSE le tenant embrassé.

Oui, reconnais ta mère; oui, c'est toi que j'embrasse;
Tu sauras tout.

JULIE.

Il est bien digne de sa race.
(le peuple derrière le théâtre.)

Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DUC.

Pour le coup c'est lui-même. Allons tous : c'est à moi
De présenter le fils, et la mère, et Julie.

LA COMTESSE.

Je succombe au bonheur dont ma peine est suivie.

CHARLOT, marquis.

Je ne sais où je suis.

LA COMTESSE.

Rendons grâce à jamais
Au duc de Bellegarde, au grand roi des Français....
Mon fils!

CHARLOT, marquis.

J'en serai digne.

JULIE.

Il nous fait tous renaître.

LA COMTESSE.

Allons tous nous jeter aux pieds d'un si bon maître.

CHARLOT, marquis.

Henri n'est pas le seul dont j'adore la loi.
(tout le monde crie :)
Vive le roi! le roi! le roi! vive le roi!

LE DÉPOSITAIRE,

COMÉDIE DE SOCIÉTÉ.

Jouée à la campagne en 1767.

PRÉFACE.

L'ABBÉ de Châteauneuf, auteur du *Dialogue sur la musique des anciens*, ouvrage savant et agréable, rapporte, à la page 116, l'anecdote suivante :

« Molière nous cita mademoiselle Ninon de l'Enclos comme la personne qu'il connaissait sur qui le ridicule fesait une plus prompte impression, et nous apprit qu'ayant été la veille lui lire son *Tartufe* (selon sa coutume de la consulter sur tout ce qu'il fesait), elle l'avait payé en même monnaie par le récit d'une aventure qui lui était arrivée avec un scélérat à peu près de cette espèce, dont elle lui fit le portrait avec des couleurs si vives et si naturelles, que, si sa pièce n'eût pas été faite, nous disait-il, il ne l'aurait jamais entreprise, tant il se serait cru incapable de rien mettre sur le théâtre d'aussi parfait que le Tartufe de mademoiselle de l'Enclos! »

Supposé que Molière ait parlé ainsi, je ne sais à quoi il pensait. Cette peinture d'un faux dévot, si vive et si brillante dans la bouche de Ninon, aurait dû au contraire exciter Molière à composer sa comédie du *Tartufe*, s'il ne l'avait pas déjà faite. Un génie tel que le sien eût vu tout d'un coup dans le simple récit de Ninon de quoi construire son inimitable pièce, le chef-d'œuvre du bon comique, de la saine morale, et le tableau le plus vrai de la fourberie la plus dangereuse. D'ailleurs, il y a, comme on sait, une prodigieuse différence entre raconter plaisamment, et intriguer une comédie supérieurement.

L'aventure dont parlait Ninon pouvait fournir un bon conte, sans être la matière d'une bonne comédie.

Je me souviens qu'étant un jour dans la nécessité d'emprunter de l'argent d'un usurier, je trouvai deux crucifix sur sa table. Je lui demandai si c'était

des gages de ses débiteurs; il me répondit que non, mais qu'il ne fesait jamais de marché qu'en présence du crucifix. Je lui repartis qu'en ce cas un seul suffisait, et que je lui conseillais de le placer entre les deux larrons. Il me traita d'impie, et me déclara qu'il ne me prêterait point d'argent. Je pris congé de lui; il courut après moi sur l'escalier, et me dit, en fesant le signe de la croix, que, si je pouvais l'assurer que je n'avais point eu de mauvaises intentions en lui parlant, il pourrait conclure mon affaire en conscience. Je lui répondis que je n'avais eu que de très-bonnes intentions. Il se résolut donc à me prêter sur gages à dix pour cent pour six mois, retint les intérêts par devers lui, et, au bout des six mois, il disparut avec mes gages, qui valaient quatre ou cinq fois l'argent qu'il m'avait prêté. La figure de ce galant homme, son ton de voix, toutes ses allures étaient si comiques, qu'en les imitant j'ai fait rire quelquefois des convives à qui je racontais cette petite historiette. Mais certainement, si j'en avais voulu faire une comédie, elle aurait été des plus insipides.

Il en est peut-être ainsi de la comédie du *Dépositaire*. Le fond de cette pièce est ce même conte que mademoiselle l'Enclos fit à Molière. Tout le monde sait que Gourville, ayant confié une partie de son bien à cette fille si galante et si philosophe, et une autre à un homme qui passait pour très-dévot, le dévot garda le dépôt pour lui; et celle qu'on regardait comme peu scrupuleuse, le rendit fidèlement sans y avoir touché.

Il y a aussi quelque chose de vrai dans l'aventure des deux frères. Mademoiselle l'Enclos racontait souvent qu'elle avait fait un honnête homme d'un jeune fanatique, à qui un fripon avait tourné la tête, et qui, ayant été volé par des hypocrites, avait renoncé à eux pour jamais.

De tout cela on s'est avisé de faire une comédie qu'on n'a jamais osé montrer qu'à quelques intimes amis. Nous ne la donnons pas comme un ouvrage bien théâtral; nous pensons même qu'elle n'est pas faite pour être jouée. Les usages, le goût, sont trop changés depuis ce temps-là. Les mœurs bourgeoises semblent bannies du théâtre. Il n'y a plus d'ivrogne : c'est une mode qui était trop commune du temps de Ninon. On sait que Chapelle s'enivrait presque tous les jours. Boileau même, dans ses premières satires, le sobre Boileau parle toujours de bouteilles de vin, et de trois ou quatre cabaretiers; ce qui serait aujourd'hui insupportable.

Nous donnons seulement cette pièce comme un monument très-singulier, dans lequel on retrouve mot pour mot ce que pensait Ninon sur la probité et sur l'amour. Voici ce qu'en dit l'abbé de Châteauneuf, page 121 :

« Comme le premier usage qu'elle a fait de sa raison a été de s'affranchir des erreurs vulgaires, elle a compris de bonne heure qu'il ne peut y avoir qu'une même morale pour les hommes et pour les femmes. Suivant cette maxime, qui a toujours fait la règle de sa conduite, il n'y a ni exemple ni coutume qui pût lui faire excuser en elle la fausseté, l'indiscrétion, la malignité, l'envie, et tous les autres défauts, qui, pour être ordinaires aux femmes, ne blessent pas moins les premiers devoirs de la société.

» Mais ce principe, qui lui fait ainsi juger des passions selon ce qu'elles sont en elles-mêmes, l'engage aussi, par une suite nécessaire, à ne les pas condamner plus sévèrement dans l'un que dans l'autre sexe. C'est pour cela, par exemple, qu'elle n'a jamais pu respecter l'autorité de l'opinion dans l'injustice qu'ont les hommes de tirer vanité de la même passion à laquelle ils attachent la honte des femmes, jusqu'à en faire leur plus grand, ou plutôt leur unique crime, de la même manière qu'on réduit aussi leurs vertus à une seule, et que la probité, qui comprend toutes les autres, est une qualification aussi inusitée à leur égard, que si elles n'avaient aucun droit d'y prétendre. »

Ce caractère est précisément le même qu'on retrouve dans la pièce, et ces traits nous ont paru suffire pour rendre l'ouvrage précieux à tous les amateurs des singularités de notre littérature, et surtout à ceux qui cherchent avec avidité tout ce qui concerne une personne aussi singulière que mademoiselle Ninon l'Enclos. Le lecteur est seulement prié de faire attention que ce n'est pas la Ninon de vingt ans, mais la Ninon de quarante.

PERSONNAGES.

NINON, femme de trente-cinq à quarante ans, très-bien mise; grand caractère du haut comique.

GOURVILLE l'aîné, grand nigaud, habillé de noir, mal boutonné, une mauvaise perruque de travers, l'air très-gauche.

GOURVILLE le jeune, petit-maître du bon ton.

M. GARANT, marguillier, en manteau noir, large rabat, large perruque, pesant ses paroles, et l'air recueilli.

L'avocat PLACET, en rabat et en robe, l'air empesé et déclamant tout.

M. AGNANT, bon bourgeois, buveur, et non pas ivrogne de comédie.

Mme. AGNANT, habillée et coiffée à l'antique, bourgeoise acariâtre.

LISETTE, PICARD, } valets de comédie dans l'ancien goût.

La scène est chez mademoiselle Ninon l'Enclos, au Marais.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

NINON, GOURVILLE le jeune.

Le jeune GOURVILLE.

Ainsi, belle Ninon, votre philosophie
Pardonne à mes défauts et souffre ma folie.
De ce jeune étourdi vous daignez prendre soin.
Vous êtes tolérante, et j'en ai grand besoin.

NINON.

J'aime assez, cher Gourville, à former la jeunesse.
Le fils de mon ami vivement m'intéresse;
Je touche à mon hiver, et c'est mon passe-temps
De cultiver en vous les fleurs d'un beau printemps.
N'étant plus bonne à rien désormais pour moi-même,
Je suis pour le conseil, voilà tout ce que j'aime;
Mais la sévérité ne me va point du tout.
Hélas! on sait assez que ce n'est point mon goût.
L'indulgence à jamais doit être mon partage;
J'en eus un peu besoin quand j'étais à votre âge.
Eh bien, vous aimez donc cette petite Agnant?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, ma belle Ninon.

NINON.

C'est une aimable enfant.
Sa mère quelquefois dans la maison l'amène.
J'ai l'œil bon; j'ai prévu de loin votre fredaine;
Mais est-ce un simple goût, une inclination?

Le jeune GOURVILLE.

Du moins, pour le présent, c'est une passion.
Un certain avocat pour mari se propose;
Mais auprès de la fille il a perdu sa cause.

NINON.

Je crois que, mieux que lui, vous avez su plaider.

Le jeune GOURVILLE.

Je suis assez heureux pour la persuader.

NINON.

Sans doute vous flattez et le père et la mère,
Et jusqu'à l'avocat : c'est le grand art de plaire.

Le jeune GOURVILLE.

J'y mets, comme je puis, tous mes petits talens.
Le père aime le vin.

NINON.

C'est un vice du temps;
La mode en passera. Ces buveurs me déplaisent,
Leur gaîté m'assourdit, leurs vains discours me pèsent,
J'aime peu leurs chansons, et je hais leur fracas;
La bonne compagnie en fait très-peu de cas.

Le jeune GOURVILLE.

La mère Agnant est brusque, emportée et revêche,
Sotte, un oison bridé devenu pie-grièche,
Bonne diablesse au fond.

NINON.

Oui, voilà trait pour trait
De nos très-sots voisins le fidèle portrait.
Mais on doit se plier à souffrir tout le monde;
Les plats et lourds bourgeois dont cette ville abonde,
Les grands airs de la cour, les faux airs de Paris,
Nos étourdis seigneurs, nos pincés beaux-esprits:
C'est un mal nécessaire, et que souvent j'essuie.
Pour ne pas trop déplaire, il faut bien qu'on s'ennuie.

Le jeune GOURVILLE.

Mais Sophie est charmante et ne m'ennuîra pas.

NINON.

Ah! je vous avoûrai qu'elle est pleine d'appas.
Aimez-la, quittez-la; mon amitié tranquille
A vos goûts, quels qu'ils soient, sera toujours facile.
A la droite raison dans le reste soumis,
Changez de voluptés, ne changez point d'amis;
Soyez homme d'honneur, d'esprit et de courage,
Et livrez-vous sans crainte aux erreurs du bel âge.
Quoi qu'en disent l'Astrée et Clélie et Cyrus,
L'amour ne fut jamais dans le rang des vertus;
L'amour n'exige point de raison, de mérite. *
J'ai vu des sots qu'on prend, des gens de bien qu'on quitte.
Je fus, et tout Paris l'a souvent publié,
Infidèle en amour, fidèle en amitié.
Je vous chéris, Gourville, et pour toute ma vie.
Votre père n'eut pas de plus constante amie:

* Ce sont les propres paroles de Ninon dans le petit livre de l'abbé de Châteauneuf.

Dans des temps malheureux il arrangea mon bien;
Je dois tout à ses soins; sans lui je n'aurais rien.
Vous savez à quel point j'avais sa confiance:
C'est un plaisir pour moi que la reconnaissance;
Elle occupe le cœur; je n'ai point de parens,
Et votre frère et vous me tenez lieu d'enfans.

Le jeune GOURVILLE.

Votre exemple m'instruit, votre bonté m'accable.
Ninon, dans tous les temps, fut un homme estimable.

NINON.

Parlons donc, je vous prie, un peu solidement.
Vous n'êtes pas, je crois, fort en argent comptant?

Le jeune GOURVILLE.

Pas trop.

NINON.

Voici le temps où de votre fortune
Le nœud très-délicat, l'intrigue peu commune,
Grâce à monsieur Garant, pourra se débrouiller.

Le jeune GOURVILLE.

Ce bon monsieur Garant me fait toujours bâiller.
Il est si compassé, si grave, si sévère!
Je rougis devant lui d'être fils de mon père.
Il me fait trop sentir que, par un sort fâcheux,
Il manque à mon baptême un paragraphe ou deux.

NINON.

On omit, il est vrai, le mot de légitime.
Gourville votre père eut la publique estime,
Il eut mille vertus; mais il eut, entre nous,
Pour les beaux nœuds d'hymen de merveilleux dégoûts.
La rigueur de la loi (peut-être un peu trop sage)
A votre frère, à vous, ravit tout héritage.
Vous ne possédez rien; mais ce monsieur Garant,
Son banquier autrefois et son correspondant,
Pour deux cent mille francs étant son légataire,
N'en est, vous le savez, que le dépositaire.
Il fera son devoir; il l'a dit devant moi;
L'honneur est plus puissant, plus sacré que la loi.

Le jeune GOURVILLE.

Je voudrais que l'honneur fût un peu plus honnête.
Cet homme de sermens me rompt toujours la tête:
Directeur d'hôpitaux, syndic et marguillier,
Il n'a daigné jamais avec moi s'égayer.
Il prétend que je suis une tête légère,
Un jeune dissolu, sans mœurs, sans caractère,
Jouant, courant le bal, les filles, les buveurs.
Oui, je suis débauché; mais, parbleu, j'ai des mœurs;
Je ne dois rien, je suis fidèle à mes promesses;
Je n'ai jamais trompé, pas même mes maîtresses;

Je bois sans m'enivrer; j'ai tout payé comptant;
Je ne vais point jouer quand je n'ai point d'argent.
Tout marguillier qu'il est, ma foi, je le défie
De mener dans Paris une meilleure vie.

NINON.

Il est un temps pour tout.

Le jeune GOURVILLE.

Monsieur mon frère aîné,
Je l'avoue, a l'esprit tout autrement tourné.
Il est sage et profond, sa conduite est austère;
Il lit les vieux auteurs et ne les entend guère;
Il méprise le monde; eh bien! qu'il soit un jour,
Pour prix de ses vertus, marguillier à son tour;
Et que monsieur Garant, qui dans tout le gouverne,
Lui donne plus qu'à moi. Ce qui seul me concerne,
C'est le plaisir; l'argent, voyez-vous, ne m'est rien;
Je suis assez content d'un honnête entretien.
L'avarice est un monstre; et, pourvu que je puisse
Supplanter l'avocat, mon sort est trop propice.

NINON.

Tout réussit aux gens qui sont doux et joyeux.
Pour monsieur votre aîné, c'est un fou sérieux:
Un précepteur maudit, maîtrisant sa jeunesse,
Chargea d'un joug pesant sa docile faiblesse,
De sombres visions tourmenta son esprit;
Et l'âge a conservé ce que l'enfance y mit.
Il s'est fait à lui-même un bien triste esclavage:
Malheur à tout esprit qui veut être trop sage!
J'ai bonne opinion, je vous l'ai déjà dit,
D'un jeune écervelé, quand il a de l'esprit.
Mais un jeune pédant, fût-il très-estimable,
Deviendra, s'il persiste, un être insupportable.
Je ris, lorsque je vois que votre frère a fait
L'extravagant dessein d'être un homme parfait.

Le jeune GOURVILLE.

Un pédant chez Ninon est un plaisant prodige!

NINON.

Le parti qu'il a pris n'est pas ce qui m'afflige:
J'aime les gens de bien, mais je hais les cagots;
Et je crains les fripons qui gouvernent les sots.

Le jeune GOURVILLE.

Voilà le marguillier.

SCÈNE II.

NINON, le jeune GOURVILLE, M. GARANT en manteau noir, grand rabat, gants blancs, large perruque.

M. GARANT.

Je me suis fait attendre.
Le temps, vous le savez, est difficile à prendre.
Mes emplois sont bien lourds.

NINON.

Je le sais.

M. GARANT.

Bien pesans.

NINON.

C'est ajouter beaucoup.

M. GARANT.

Sans mes soins vigilans,
Sans mon activité....

NINON.

Fort bien.

M. GARANT.

Sans ma prudence,
Sans mon crédit...

NINON.

Encor!

M. GARANT.

L'œuvre aurait pu, je pense,
Souffrir un grand déchet; mais j'ai tout réparé.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! tout Paris en parle, et vous en sait bon gré.

M. GARANT.

Les pauvres sont d'ailleurs si pauvres! leurs souffrances
Me percent tant le cœur, que de leurs doléances
Je m'afflige toujours.

NINON.

Il faut les secourir;
C'est un devoir sacré.

M. GARANT.

Leurs maux me font souffrir!

Le jeune GOURVILLE.

Vous régissez si bien leur petite finance,
Que les pauvres bientôt seront dans l'opulence.

NINON.

Çà, monsieur l'aumônier, vous savez que céans
Il est, ainsi qu'ailleurs, de jeunes indigens;
Ils sont recommandés à vos nobles largesses.
Vous n'avez pas sans doute oublié vos promesses?

M. GARANT.

Vous savez que mon cœur est toujours pénétré
Des extrêmes bontés dont je fus honoré
Par ce parfait ami, ce cher monsieur Gourville,
Si bon pour ses amis... qui fut toujours utile
A tous ceux qu'il aima... qui fut si bon pour moi,
Si généreux!... je sais tout ce que je lui doi.
L'honneur, la probité, l'équité, la justice
Ordonnent qu'un ami sans réserve accomplisse
Ce qu'un ami voulait.

NINON.

Ah! que c'est parler bien!

Le jeune GOURVILLE.

Il est fort éloquent.

M. GARANT.

Que dites-vous là?

Le jeune GOURVILLE.

Rien.

NINON le contrefesant.

Je me flatte, je crois, je suis persuadée,
Je me sens convaincue, et surtout j'ai l'idée
Que vous rendrez bientôt les deux cent mille francs
A votre ami si cher, ès mains de ses enfans.

M. GARANT.

Madame, il faut payer ses dettes légitimes;
Et les moindres délais en ce cas sont des crimes;
L'honneur, la probité, le sens et la raison
Demandent qu'on s'applique avec attention
A remplir ses devoirs, à ne nuire à personne,
A voir quand et comment, à qui, pourquoi l'on donne,
A bien considérer si le droit est lésé,
Si tout est bien en ordre.

NINON.

Eh! rien n'est plus aisé...
De deux cent mille francs n'êtes-vous pas le maître?

M. GARANT.

Oh oui : son testament le fait assez connaître.
Je les dois recevoir en louis trébuchans.

NINON.

Eh bien, à chacun d'eux donnez cent mille francs.

Le jeune GOURVILLE.

Le compte est clair et net.

M. GARANT.

Oui, cette arithmétique
Est parfaite en son genre et n'a point de réplique;
Égales portions.

NINON.

Par cette égalité
Vous assurez la paix de leur société.

M. GARANT.

Soyez sûre que l'un n'aura pas plus que l'autre,
Quand j'aurai tout réglé.

NINON.

Quelle idée est la vôtre!
Tout est réglé, monsieur...

M. GARANT.

Il faudra mûrement
Consulter sur ce cas quelque avocat savant,
Quelque bon procureur, quelque habile notaire,
Qui puisse prévenir toute fâcheuse affaire.

Il faut fermer la bouche aux malins héritiers
Qui pourraient méchamment répéter les deniers.

Le jeune GOURVILLE.

Mon père n'en a point.

M. GARANT.

Hélas! dès qu'on enterre
Un vieillard un peu riche, il sort de dessous terre
Mille collatéraux qu'on ne connaissait pas.
Voyez que de chagrins, de peines, d'embarras,
Si jamais il fallait que par quelque artifice
J'éludasse les lois de la sainte justice!
L'honneur, vous le savez, qui doit conduire tout...

NINON.

Le véritable honneur est très-fort de mon goût;
Mais il doit écarter ces craintes ridicules.
Il est de certains cas où j'ai peu de scrupules.

M. GARANT.

J'en suis persuadé, madame, je le crois;
C'est mon opinion.... mais la rigueur des lois,
De ces collatéraux les plaintes, les murmures,
Et les prétentions avec les procédures...

NINON.

Ayez des procédés; je réponds du succès.

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est point là du tout une affaire à procès.

M. GARANT.

Vous ne connaissez pas, madame, les affaires,
Leurs détours, leurs dangers, les lois et leurs mystères.

NINON.

Toujours cent mots pour un. Moi, je vais à l'instant
Répondre à vos discours en un mot comme en cent.
Mon cher petit Gourville, allez dire à Lisette
Qu'elle m'apporte ici cette grande cassette.
Elle sait ce que c'est.

Le jeune GOURVILLE.

J'y cours.

SCÈNE III.

NINON, M. GARANT.

M. GARANT.

Avec chagrin
Je vois que ce jeune homme a pris un mauvais train,
De mauvais sentimens.... une allure mauvaise.
Je crains que, s'il était un jour trop à son aise...
Il ne se confirmât dans le mal....

NINON.

Mais, vraiment,
Vous me touchez le cœur par un soin si prudent.

M. GARANT.

Il est fort libertin : une trop grande aisance...
Trop d'argent dans les mains, trop d'or, trop d'opulence....
Donne aux vices du cœur trop de facilité.

NINON.

On ne peut parler mieux ; mais trop de pauvreté
Dans des dangers plus grands peut plonger la jeunesse :
Je ne voudrais pour lui pauvreté ni richesse ;
Point d'excès ; mais son bien lui doit appartenir.

M. GARANT.

D'accord, c'est à cela que je veux parvenir.

NINON.

Et son frère ?

M. GARANT.

Ah ! pour lui, ce sont d'autres affaires,
Vous avez des bontés qu'il ne mérite guères.

NINON.

Comment donc ?

M. GARANT.

Vous avez acheté sous son nom,
Quand son père vivait, votre propre maison.

NINON.

Oui....

M. GARANT.

Vous avez mal fait.

NINON.

C'était un avantage
Que son père lui fit.

M. GARANT.

Mais cela n'est pas sage :
Nous y remédirons, je vous en parlerai :
J'ai d'honnêtes desseins que je vous confirai. ..
Vous êtes belle encore.

NINON.

Ah !

M. GARANT.

Vous savez le monde....

NINON.

Ah ! monsieur !

M. GARANT.

Vous avez la science profonde
Des secrètes façons dont on peut se pousser,
Être considéré, s'intriguer, s'avancer ;
Vous êtes éclairée, avisée et discrète.

NINON.

Et surtout patiente.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, le jeune GOURVILLE, LISETTE, un LAQUAIS.

LISETTE.

Ah ! la lourde cassette !
Comment voulez-vous donc que j'apporte cela !
Picard la traîne à peine.

NINON.

Allons vite, ouvrons-la.

LISETTE.

C'est un vrai coffre-fort.

NINON.

C'est le très-faible reste
De l'argent qu'autrefois, dans un péril funeste,
Étant contraint de fuir, Gourville me laissa;
Long-temps, à son retour, dans ce coffre il puisa.
Le compte est de sa main. Allez tous deux sur l'heure
Donner à ses enfans le peu qu'il en demeure:
Ce sera pour chacun, je crois, deux mille écus.
Par un partage égal il faut qu'ils soient reçus.
Pour leurs menus plaisirs ils en feront usage,
Attendant que monsieur fasse un plus grand partage.

(on remporte le coffre.)

LISETTE.

J'y cours, je sais compter.

Le jeune GOURVILLE.

L'adorable Ninon!

NINON à M. Garant.

Pour remplir son devoir, il faut peu de façon;
Vous le voyez, monsieur.

M. GARANT.

Cela n'est pas dans l'ordre,
Dans l'exacte équité, la justice y peut mordre.
Cette caisse au défunt appartint autrefois;
Et les collatéraux réclameront leurs droits:
Il faut pour préalable en faire un inventaire.
Je suis exécuteur qu'on dit testamentaire.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien! exécutez les généreux desseins
D'un ami qui remit sa fortune en vos mains.

M. GARANT.

Allez; j'en suis chargé; n'en soyez point en peine.

NINON.

Quand apporterez-vous cette petite aubaine
Des deux cent mille francs en contrats bien dressés?
Et quand remplirez-vous ces devoirs si pressés?

M. GARANT.

Bientôt. L'œuvre m'attend et les pauvres gémissent:
Lorsque je suis absent, tous les secours languissent.
Adieu...

(il fait deux pas et revient.)

Vous devriez employer prudemment
Ces quatre mille écus donnés légèrement.

NINON.

Eh, fi donc!

M. GARANT revenant encore, la tirant à l'écart.

La débauche, hélas! de toute espèce
A la perdition conduira sa jeunesse.
Il dissipera tout, je vous en avertis.

Le jeune GOURVILLE.

Hem! que dit-il de moi?

M. GARANT.

Pour votre bien, mon fils,
Avec discrétion je m'explique à madame....
(bas à Ninon.)
Il est très-inconstant.

NINON.

Ah! cela perce l'âme.

M. GARANT.

Il a déjà séduit notre voisine Agnant:
Cela fera du bruit.

NINON.

Ah! mon Dieu! le méchant!
Courtiser une fille! ô ciel, est-il possible!

M. GARANT.

C'est comme je le dis.

NINON.

Quel crime irrémissible!

M. GARANT à Ninon.

Un mot dans votre oreille.

Le jeune GOURVILLE.

Il lui parle tout bas;
C'est mauvais signe....

NINON à M. Garant qui sort.

Allez, je ne l'oublîrai pas.

SCÈNE V.

NINON, le jeune GOURVILLE.

Le jeune GOURVILLE.

Que vous disait-il donc?

NINON.

Il voulait, ce me semble,
Par pure probité nous mettre mal ensemble.

Le jeune GOURVILLE.

Entre nous, je commence à penser à la fin
Que cet original est un maître Gonin.

NINON.

Vous pouvez, croyez-moi, le penser sans scrupule;
On peut être à la fois fripon et ridicule.
Avec son verbiage et ses fades propos,
Ce fat dans le quartier séduit les idiots.
Sous un amas confus de paroles oiseuses
Il pense déguiser ses trames ténébreuses.
J'aime fort la vertu: mais, pour les gens sensés,

Quiconque en parle trop n'en eut jamais assez.
Plus il veut se cacher, plus on lit dans son âme :
Et que ceci soit dit et pour homme et pour femme.
Enfin, je ne veux point, par un zèle imprudent,
Garantir la vertu de ce monsieur Garant.

Le jeune GOURVILLE.

Ma foi, ni moi non plus.

SCÈNE VI.

NINON, le jeune GOURVILLE, LISETTE.

NINON.

Eh bien ! chère Lisette,
Ma petite ambassade a-t-elle été bien faite?
Son frère a-t-il de vous reçu son contingent?

LISETTE.

Oui, madame, à la fin il a reçu l'argent.

NINON.

Est-il bien satisfait?

LISETTE.

Point du tout, je vous jure.

NINON.

Comment?

LISETTE.

Oh ! les savans sont d'étrange nature.
Quel étonnant jeune homme et qu'il est triste et sec!
Vous l'eussiez vu courbé sur un vieux livre grec;
Un bonnet sale et gras qui cachait sa figure,
De l'encre au bout des doigts, composaient sa parure;
Dans un tas de papiers il était enterré;
Il se parlait tout bas comme un homme égaré.
De lui dire deux mots je me suis hasardée;
Madame, il ne m'a pas seulement regardée.
(en élevant la voix.)
« J'apporte de l'argent, monsieur, qui vous est dû;
» Monsieur, c'est de l'argent. » Il n'a rien répondu;
Il a continué de feuilleter, d'écrire.
J'ai fait avec Picard un grand éclat de rire :
Ce bruit l'a réveillé. « Voilà deux mille écus,
« Monsieur, que ma maîtresse avait pour vous reçus. »
— « Hem! qui? quoi? m'a-t-il dit : allez chez les notaires;
» Je n'ai jamais, ma bonne, entendu les affaires :
» Je ne me mêle point de ces pauvretés-là. »
— « Monsieur, ils sont à vous, prenez-les, les voilà. »
Il a repris soudain papier, plume, écritoire.
Picard, l'interrompant a demandé pour boire.
« Pourquoi boire? a-t-il dit : fi ! rien n'est si vilain
» Que de s'accoutumer à boire si matin ! »
Enfin, il a compris ce qu'il devait entendre;
« Voilà les sacs, dit-il, et vous pouvez y prendre
» Tout ce qu'il vous plaira pour la commission : »

Nous avons pris, madame, avec discrétion.
Il n'a pas un moment daigné tourner la tête
Pour voir de nos cinq doigts la modestie honnête ;
Et nous sommes partis avec étonnement,
Sans recevoir pour vous le moindre compliment.
Avez-vous vu jamais un mortel plus bizarre ?

NINON.

Il en faut convenir, son caractère est rare.
La nature a conçu des desseins différens,
Alors que son caprice a formé ces enfans.
Un contraste parfait est dans leurs caractères ;
Et le jour et la nuit ne sont pas plus contraires.

Le jeune GOURVILLE.

Je l'aime cependant du meilleur de mon cœur.

LISETTE.

Moi, de tout mon pouvoir, je l'aime aussi, monsieur.
J'ai toujours remarqué, sans trop oser le dire,
Que vous aimez assez les gens qui vous font rire.

NINON.

Je ne ris point de lui, Lisette, je le plains ;
Il a le cœur très-bon, je le sais : mais je crains
Que cette aversion des plaisirs et du monde,
Des usages, des mœurs l'ignorance profonde,
Ce goût pour la retraite et cette austérité,
Ne produisent bientôt quelque calamité.
Pour ce monsieur Garant sa pleine confiance
Alarme ma tendresse, accroît ma défiance :
Souvent un esprit gauche, en sa simplicité,
Croyant faire le bien, fait le mal par bonté.

Le jeune GOURVILLE.

Oh ! je vais de ce pas laver sa tête aînée :
De sa sotte raison la mienne est étonnée :
Je lui parlerai nét, et je veux à la fin,
Pour le débarbouiller, en faire un libertin.

NINON.

Puissiez-vous tous les deux être plus raisonnables !
Mais le monde aime mieux des erreurs agréables,
Et d'un esprit trop vif la piquante gaîté,
Qu'un précoce Caton, de sagesse hébété,
Occupé tristement de mystiques systèmes,
Inutile aux humains et dupe des sots mêmes.

Le jeune GOURVILLE.

Il faut vous avouer qu'avec discrétion
Dans mes amours nouveaux je me sers de son nom,
Afin que, si la mère a jamais connaissance
Des mystères secrets de notre intelligence,
Aux mots de syndérèse et de componction,
La lettre lui paraisse une exhortation,

Un essai de morale envoyé par mon frère.
Nous écrivons tous deux d'un même caractère ;
En un mot, sous son nom j'écris tous mes billets,
En son nom prudemment les messages sont faits :
C'est un fort grand plaisir que ce petit mystère.

NINON.

Il est un peu scabreux, et je crains cette mère.
Prenez bien garde, au moins ; vous vous y méprendrez :
Vos discours de vertu seront peu mesurés ;
Tout sera reconnu.

Le jeune GOURVILLE.

Le tour est assez drôle.

NINON.

Mais c'est du loup berger que vous jouez le rôle.

Le jeune GOURVILLE.

D'ailleurs, je suis très-bien déjà dans la maison ;
A la mère toujours je dis qu'elle a raison ;
Je bois avec le père et chante avec la fille ;
Je deviens nécessaire à toute la famille.
Vous ne me blâmez pas?

NINON.

Pour ce dernier point, non.

LISETTE.

Ma foi, les jeunes gens ont souvent bien du bon.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOURVILLE l'aîné, tenant un livre, le jeune GOURVILLE ; tous deux arrivent et continuent la conversation : l'aîné est vêtu de noir, la perruque de travers, l'habit mal boutonné.

Le jeune GOURVILLE.

N'ES-TU donc pas honteux en effet à ton âge
De vouloir devenir un grave personnage ?
Tu forces ton instinct par pure vanité,
Pour parvenir un jour à la stupidité.
Qui peut donc contre toi t'inspirer tant de haine ?
Pour être malheureux tu prends bien de la peine !
Que dirais-tu d'un fou qui des pieds et des mains
Se plairait d'écraser les fleurs de ses jardins,
De peur d'en savourer le parfum délectable ?
Le ciel a formé l'homme animal sociable ;
Pourquoi nous fuir, pourquoi se refuser à tout ?
Être sans amitié, sans plaisirs et sans goût,
C'est être un homme mort. O la plaisante gloire,
Que de gâter son vin, de crainte de trop boire !
Comme te voilà fait ! Le teint jaune et l'œil creux,
Penses-tu plaire au ciel en te rendant hideux ?
Au monde, en attendant, sois très-sûr de déplaire.
La charmante Ninon, qui nous tient lieu de mère,
Voit avec grand chagrin qu'en ta propre maison,

Loin d'elle et loin de moi, tu languis en prison:
Est-ce monsieur Garant qui par son éloquence
Nourrit de tes travers la lourde extravagance?
Allons, imite-moi, songe à te réjouir:
Je prétends malgré toi te donner du plaisir.

GOURVILLE l'aîné.

De si vilains propos, une telle conduite
Me font pitié, monsieur; j'en prévois trop la suite.
Vous ferez à coup sûr une mauvaise fin.
Je ne puis plus souffrir un si grand libertin.
De cette maison-ci je connais les scandales,
Il en peut arriver des choses bien fatales:
Déjà monsieur Garant m'en a trop averti.
Je n'y veux plus rester, et j'ai pris mon parti.

Le jeune GOURVILLE.

Son accès le reprend.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Garant, mon frère,
Que vous calomniez, est d'un tel caractère
De probité, d'honneur.... de vertu.... de....

Le jeune GOURVILLE.

Je voi
Que déjà son beau style a passé jusqu'à toi.

GOURVILLE l'aîné.

Il met discrètement la paix dans les familles;
Il garde la vertu des garçons et des filles;
Je voudrais jusqu'à lui, s'il se peut, m'exalter:
Allez dans le beau monde, allez vous y jeter;
Plongez-vous jusqu'au cou dans l'ordure brillante
De ce monde effréné dont l'éclat vous enchante;
Moquez-vous plaisamment des hommes vertueux;
Nagez dans les plaisirs, dans ces plaisirs honteux,
Ces plaisirs dans lesquels tout le jour se consume,
Et la douceur desquels produit tant d'amertume.

Le jeune GOURVILLE.

Pas tant.

GOURVILLE l'aîné.

Allez, je sais tout ce qu'il faut savoir.
J'ai bien lu.

Le jeune GOURVILLE.

Va, lis moins, mais apprends à mieux voir.
Tu pourras tout au plus quelque jour faire un livre.
Mais dis-moi, mon pauvre homme, avec qui peux-tu vivre?

GOURVILLE l'aîné.

Avec personne.

Le jeune GOURVILLE.

Quoi! tout seul, dans un désert?

GOURVILLE l'aîné.

Oh! je fréquenterai souvent madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE en riant.

Madame Aubert !

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui, madame Aubert.

Le jeune GOURVILLE.

Parente
Du marguillier Garant?

GOURVILLE l'aîné.

Oui, pieuse et savante,
D'un esprit transcendant, d'un mérite accompli.

Le jeune GOURVILLE.

La connais-tu ?

GOURVILLE l'aîné.

Non ; mais son logis est rempli
Des gens les plus versés dans les vertus pratiques.
Elle connaît à fond tous les auteurs mystiques ;
Elle reçoit souvent les plus graves docteurs,
Et force gens de bien qu'on ne voit point ailleurs.

Le jeune GOURVILLE.

Madame Aubert t'attend?

GOURVILLE l'aîné.

Oui; mon tuteur fidèle,
Monsieur Garant, me mène enfin dîner chez elle.

Le jeune GOURVILLE.

Chez sa cousine?

GOURVILLE l'aîné.

Eh oui.

Le jeune GOURVILLE.

Cette femme de bien?

GOURVILLE l'aîné.

Elle-même, et je veux, après cet entretien,
Ne hanter désormais que de tels caractères,
Des dévots éprouvés, secs, durs, atrabilaires.
Je ne veux plus vous voir, et je préfère un trou,
Un ermitage, un antre....

Le jeune GOURVILLE en l'embrassant.

Adieu, mon pauvre fou.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, seul.

Je pleure sur son sort; le voilà qui s'abîme ;
Il va de femme en fille, il court de crime en crime.
(il s'assied et ouvre un livre.)
Que Garasse a raison ! qu'il peint bien, à mon sens,
Les travers odieux de tous nos jeunes gens!
Qu'il enflamme mon cœur et qu'il le fortifie
Contre les passions qui tourmentent la vie!
(il lit encore.)
C'est bien dit; oui, voilà le plan que je suivrai.

Du sentier des méchans je me retirerai.
J'éviterai le jeu, la table, les querelles,
Les vains amusemens, les spectacles, les belles.
(il se lève.)
Quel plaisir noble et doux de haïr les plaisirs !
De se dire en secret : me voilà sans désirs;
Je suis maître de moi, juste, insensible, sage,
Et mon âme est un roc au milieu de l'orage !
Je rougis quand je vois dans ce maudit logis
Ces conversations, ces soupers, ces amis;
Je souris de pitié de voir qu'on me préfère
Sans nul ménagement mon étourdi de frère.
Il plaît à tout le monde, il est tout fait pour lui.
C'en est trop; pour jamais j'y renonce aujourd'hui.
Je conserve à Ninon de la reconnaissance;
Elle eut soin de nous deux au sortir de l'enfance;
Et, malgré ses écarts, elle a des sentimens
Qu'on eût pris pour vertu, peut-être en d'autres temps.
Mais....
(il se mord le doigt et fait une grimace effroyable.)

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, M. GARANT.

M. GARANT.

Eh bien! mon très-cher, mon vertueux Gourville,
De tant d'iniquités allez-vous fuir l'asile?

GOURVILLE l'aîné.

J'y suis très-résolu.

M. GARANT.

Ce logis infecté
N'était point convenable à votre piété.
Sortez-en promptement.... Mais que voulez-vous faire
De ces deux mille écus de monsieur votre père?

GOURVILLE l'aîné.

Tout ce qu'il vous plaira; vous en disposerez.

M. GARANT.

L'argent est inutile aux cœurs bien pénétrés
D'un vrai détachement des vanités du monde;
Et votre indifférence en ce point est profonde :
Je veux bien m'en charger; je les ferai valoir,
Pour les pauvres s'entend.... vous aurez le pouvoir
D'en répéter chez moi le tout ou bien partie,
Dès que vous en aurez la plus légère envie.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que vous m'obligez! je ne pourrai jamais
Vous payer dignement le prix de vos bienfaits.

M. GARANT.

Je puis avoir à vous d'autres sommes en caisse.
Hé! hé!...

GOURVILLE l'aîné.

L'on me l'a dit.... Mon Dieu ! je vous les laisse :
Vous voulez bien encore en être embarrassé ?

M. GARANT.

Je mettrai tout ensemble.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, c'est fort bien pensé.

M. GARANT.

Or çà, votre dessein de chercher domicile
Est très-juste et très-bon ; mais il est inutile ;
La maison est à vous : gardez-vous d'en sortir,
Et priez seulement Ninon d'en déguerpir.
Par mille écarts fâcheux la maison polluée,
Quand vous y vivrez seul, sera purifiée,
Et je pourrais bien même y loger avec vous.

GOURVILLE l'aîné.

Cet honneur me serait bien utile et bien doux ;
Mais je ne me sens pas l'âme encore assez forte
Pour chasser une femme et la mettre à la porte.
C'est un acte pieux ; mais l'honneur a ses droits ;
Et vous savez, monsieur, tout ce que je lui dois.
Pourrais-je sans rougir dire à ma bienfaitrice :
Sortez de la maison, et rendez-vous justice ?
Cela n'est-il pas dur ?

M. GARANT.

Un tel ménagement
Est bien louable en vous, et m'émeut puissamment.
Ce scrupule d'abord a barré mes idées ;
Mais j'ai considéré qu'elles sont bien fondées.
Le désordre est trop grand. Votre propre danger
A la faire sortir devrait vous engager.
Sachez que votre frère entretient avec elle
Une intrigue odieuse, indigne, criminelle,
Un scandaleux commerce.... un.... je n'ose parler
De tout ce qui s'est fait.... tant je m'en sens troubler.

GOURVILLE l'aîné.

Voilà donc la raison de cette préférence
Qu'on lui donnait sur moi !

M. GARANT.

Sentez la conséquence.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'aurais pu jamais la deviner sans vous.
Les vilains !... Grâce au ciel, je n'en suis point jaloux.
Je n'imaginais pas qu'un si grand fou dût plaire.

M. GARANT.

Les fous plaisent parfois.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! j'en suis en colère
Pour l'honneur du Marais.

M. GARANT.

Il faut premièrement
Détourner loin de nous ce scandale impudent;
Mais avec l'air honnête, avec toute décence,
Avec tous les dehors que veut la bienséance.
Nous avons concerté que de cette maison
Vous feriez pour un tiers une donation,
Un acte bien secret que je pourrais vous rendre.
Armé de cet écrit, je puis tout entreprendre.
Je ne m'emparerai que de votre logis;
Et vous aurez vos droits sans être compromis.

GOURVILLE l'aîné.

Oui, l'idée est profonde; oui, les dévots, les sages,
Sur le reste du monde ont de grands avantages.
Je signerai demain.

M. GARANT.

Ce soir, votre cadet
Reviendra vous braver comme il a toujours fait:
Tout se moque de vous, laquais, cocher, servante;
Ils traitent la vertu de chose impertinente.

GOURVILLE l'aîné.

La vertu!

M. GARANT.

Vraiment oui. Toujours un marguillier
A soin d'avoir en poche encre, plume, papier.
Venez, l'acte est dressé. Cet honnête artifice
Est, comme vous voyez, dans l'exacte justice.
Signez sur mon genou.

(il lève son genou.)

GOURVILLE l'aîné, en signant.

Je signe aveuglément,
Et crois n'avoir jamais rien fait de si prudent.

M. GARANT.

Je rédigerai tout dès ce soir par notaire.

GOURVILLE l'aîné.

Vous êtes, je le vois, très-actif en affaire.

M. GARANT.

Vous pouvez du logis sortir dès à présent.

GOURVILLE l'aîné.

Oui!

M. GARANT.

Donnez-moi la clef de votre appartement.

GOURVILLE l'aîné.

La voilà.

M. GARANT.

Tout est bien; et puis chez ma cousine,
Chez la servante Aubert, notre illustre voisine....
Nous irons faire ensemble un dîner familier.

GOURVILLE l'aîné.

Vous m'enchantez.

M. GARANT.

Elle est la perle du quartier.
Il est dans sa maison de doctes assemblées,
Des conversations utiles et réglées;
Il y doit aujourd'hui venir quelques docteurs,
Des savans pleins de grec, de brillans orateurs,
Avec quelques abbés, gens de l'académie,
Tous pétris du vrai suc de la philosophie.

GOURVILLE l'aîné.

Et c'est là justement tout ce qu'il me fallait;
Vous m'avez découvert ce que mon cœur voulait.
Vous me faites penser : vous êtes mon Socrate,
Je suis Alcibiade. Ah! que cela me flatte!
Me voilà dans mon centre.

M. GARANT.

On n'est jamais heureux
Qu'avec des gens de bien, savans et vertueux.
Chez ma cousine Aubert, mon fils, allez vous rendre.
Je ne me ferai pas, je crois, long-temps attendre.

GOURVILLE l'aîné.

J'y vais.

SCÈNE IV.

NINON, M. GARANT, GOURVILLE l'aîné.

NINON à Gourville l'aîné.

Ah! ah! monsieur, vous sortez donc enfin!
Vous vous humanisez, et votre noir chagrin
Cède au besoin qu'on a de vivre en compagnie.
Le plaisir sied très-bien à la philosophie :
La solitude accable, et cause trop d'ennui.
Eh bien, ou comptez-vous de dîner aujourd'hui?

GOURVILLE l'aîné.

Avec des gens de bien, madame.

NINON.

Eh mais!... j'espère....
Que ce n'est pas avec des fripons.

GOURVILLE l'aîné.

Au contraire.

NINON.

Et vos convives sont?

GOURVILLE l'aîné.

Des docteurs très-savans.

NINON.

On en trouve, en effet, de très-honnêtes gens,
Et chez qui la vertu n'offre rien que d'aimable.

GOURVILLE l'aîné.

L'heure presse, avec eux je vais me mettre à table.

NINON.

Allez; c'est fort bien fait.

SCÈNE V.

NINON, M. GARANT.

NINON.

Quelle mauvaise humeur!
Il semble, en me parlant, qu'il soit rempli d'aigreur;
En savez-vous la cause?

M. GARANT.

Eh oui; je suis sincère,
La cause est en effet son méchant caractère.

NINON.

Je savais qu'il était et bizarre et pédant,
Mais je ne croyais pas qu'il eût le cœur méchant.

M. GARANT.

Allez, je m'y connais : vous pouvez être sûre
Qu'il n'est point d'âme au fond plus ingrate et plus dure.

NINON.

Il est vrai qu'en effet de mon petit présent
Il n'a pas daigné faire un seul remercîment.
Mais c'est distraction, manque de savoir-vivre;
Et, pour l'instruire mieux, le monde est un grand livre.

M. GARANT.

Je vous dis que son cœur est pour jamais gâté,
Endurci, gangrené, méchant.... au mal porté;
Faux.... avec fausseté. Ses allures secrètes,
Sombres....

NINON *en riant.*

Vous prodiguez assez les épithètes!

M. GARANT.

Il ne peut vous souffrir. Il vient de s'engager
A vendre sa maison pour vous en déloger....
Vous en riez.

NINON.

La chose est-elle bien certaine?

M. GARANT.

J'en suis témoin; j'ai vu cet effet de sa haine;
J'en ai vu l'acte en forme au notaire porté;
C'est l'usage qu'il fait de sa majorité.
Quel homme!

NINON.

Ce n'est rien, n'en soyez point en peine
Cela s'ajustera.

M. GARANT.

Craignez tout de sa haine.

NINON.

Ce mauvais procédé ne lui peut réussir.

M. GARANT.

De cette ingratitude il faut bien le punir :
Qu'il sorte de chez vous.

NINON.

Peut-être il le mérite.

M. GARANT.

Pour moi je l'abandonne et je le déshérite :
De ses cent mille francs il n'aura, ma foi, rien.

NINON.

S'ils dépendent de vous, monsieur, je le crois bien.

M. GARANT.

Que nous sommes à plaindre! Un bon ami nous laisse
De ses deux chers enfans à guider la jeunesse :
L'un est un garnement, turbulent, effronté,
A la perdition par le vice emporté;
L'autre est fourbe, perfide, ingrat, atrabilaire,
Dur, méchant.... De tous deux il nous faudra défaire.

NINON.

Me le conseillez-vous?

M. GARANT.

Ce doit être l'avis
De tous les gens d'honneur et de vos vrais amis.
Prenez un parti sage.... Écoutez.... Cette caisse
Dont vous avez tantôt fait si prompte largesse
Était-elle bien pleine autrefois?

NINON.

Jusqu'au bord.
De notre ami défunt c'était le coffre-fort :
Vous le savez assez.

M. GARANT.

Selon que je calcule,
Vous avez amassé loyaument, sans scrupule,
Un bien considérable, une fortune?

NINON.

Non;
Mais mon bien me suffit pour tenir ma maison.

M. GARANT.

Vous avez du crédit : la dame qui régente,
Madame Esther, vous garde une amitié constante;
Et, si vous le vouliez, vous pourriez quelque jour
Faire beaucoup de bien, vous produisant en cour.

NINON.

A la cour! moi! monsieur, que le ciel m'en préserve.
Si j'ai quelques amis, il faut avec réserve
Ménager leurs bontés, craindre d'importuner,
Ne les inviter point à nous abandonner.
Pour garder son crédit, monsieur, n'en usons guères.

M. GARANT.

Il le faut réserver pour les grandes affaires,
Pour les grands coups, madame; oui, vous avez raison;
Et votre sentiment est ici ma leçon.

(il s'approche un peu d'elle, et après un moment de silence.)

Je dois avec candeur vous faire une ouverture,

Pleine de confiance et d'une amitié pure.
Je suis riche, il est vrai; mais avec plus d'argent
Je ferais plus de bien.

NINON.

Je le crois bonnement.

M. GARANT.

Il vous faut un état; vous êtes de mon âge,
Je suis aussi du vôtre.

NINON.

Oh! oui.

M. GARANT.

Quel bon ménage
Se formerait bientôt de nos biens rassemblés,
Loin de ces deux marmots du logis exilés!
Les deux cent mille francs, croissant notre fortune,
Entreraient de plein saut dans la masse commune.
Vous pourriez employer votre persuasif
A nous faire obtenir un poste lucratif.
Vous seriez dans le monde avec plus d'importance.
Il faut que le crédit augmente votre aisance;
Que des prudes surtout la noble faction,
Célébrant de vos mœurs la réputation,
Et s'enorgueillissant d'une telle conquête,
A vous bien épauler se tienne toujours prête.
Avec un pot-de-vin j'aurais, par ce canal,
Un fortuné brevet de fermier général.
Nous pourrions sourdement, sans bruit, sans peine aucune,
Placer à cent pour cent ma petite fortune:
Et votre rare esprit tout bas se moquerait
De tout le genre humain, qui vous respecterait.
Vous ne répondez rien?

NINON.

C'est que je considère
Avec maturité cette sublime affaire....
Vous voulez m'épouser?

M. GARANT.

Sans doute, je voudrais
Payer de tout mon bien tant d'esprit, tant d'attraits:
C'est à quoi j'ai pensé, dès que mon sort prospère
De deux cent mille francs me nomma légataire.

NINON.

Vous m'aimez donc un peu?

M. GARANT.

J'ai combattu long-temps
Les inspirations de ces désirs puissans;
Mais, en les combinant avec justesse extrême,
En m'examinant bien, comptant avec moi-même,
Calculant, rabattant, j'ai vu pour résultat
Qu'il est temps en effet que vous changiez d'état;

Que nous nous convenons, et qu'un amour sincère,
Soutenu par le bien, ne doit pas vous déplaire.

NINON.

Je ne m'attendais pas à cet excès d'honneur.
Peut-être on vous a dit quelle était mon humeur.
J'eus long-temps pour l'hymen un peu de répugnance :
Son joug effarouchait ma libre indépendance :
C'est un frein respectable; et, si je l'avais pris,
Croyez que ses devoirs auraient été remplis.
Je fus dans ma jeunesse un tant soit peu légère :
Je n'avais pas alors le bonheur de vous plaire.

M. GARANT.

Madame, croyez-moi, tout ce qui s'est passé
Fait peu d'impression sur un esprit sensé.
Ces bagatelles-là n'ont rien qui m'intimide :
Je vais droit à mon but, et je pense au solide.

NINON.

Eh bien, j'y pense aussi : vos offres à mes yeux
Présentent des objets qui sont bien spécieux.
Il est vrai qu'on pourrait m'imputer par envie
Je ne sais quoi d'injuste et quelque hypocrisie.

M. GARANT.

Eh! mon Dieu, c'est par là qu'on réussit toujours.

NINON.

Oui, la monnaie est fausse : elle a pourtant du cours.
Que me sont, après tout, les enfans de Gourville?
Rien que des étrangers à qui je fus utile.

M. GARANT.

Il faut l'être à nous seuls, et songer en effet
Que pour ces étrangers nous en avons trop fait.

NINON.

J'admire vos raisons et j'en suis pénétrée.

M. GARANT.

Ah! je me doutais bien que votre âme éclairée
En sentirait la force et le vrai fondement,
Le poids....

NINON.

Oui, tout cela me pèse infiniment.

M. GARANT.

Vous vous rendez?

NINON.

Ce soir vous aurez ma réponse;
Et devant tout le monde il faut que je l'annonce.

M. GARANT.

Ah! vous me ravissez : je n'ai parlé d'abord
Que de vos intérêts, qui me touchent si fort;
Mais si vous connaissiez quel effet font vos charmes,

Vos beaux yeux, votre esprit!.... quelles puissantes armes
M'ont ôté pour jamais ma chère liberté,
De quel excès d'amour je me sens tourmenté!

NINON.

Mon Dieu, finissez donc; vous me tournez la tête :
Sortez.... n'abusez point de ma faible conquête....
Mais revenez bientôt.

M. GARANT.

Vous n'en pouvez douter.

NINON.

J'y compte.

M. GARANT.

Sur mon cœur daignez toujours compter.
Ne trouvez-vous pas bon que j'amène un notaire
Pour coucher par contrat cette divine affaire?

NINON.

Par contrat! eh! mais, oui.... vos desseins concertés
Ne sauraient, à mon sens, être trop constatés.

M. GARANT.

Nos faits sont convenus?

NINON.

Oui-dà.

M. GARANT.

Notre fortune
Sera par la coutume entre nous deux commune.

NINON.

Plus vous parlez, et plus mon cœur se sent lier.

M. GARANT.

A ce soir, ma Ninon.

NINON *le contrefesant.*

Ce soir, mon marguillier.

SCÈNE VI.

NINON *seule.*

Quel indigne animal, et quelle âme de boue!
Il ne s'aperçoit pas seulement qu'on le joue!
Tout absorbé qu'il est dans ses desseins honteux,
Il n'en peut discerner le ridicule affreux.
J'ai vu de ces gens-là, qui se croyaient habiles
Pour avoir quelque temps trompé des imbéciles,
Dans leurs propres filets bientôt enveloppés :
Le monde avec plaisir voit les dupeurs dupés.
On peint l'Amour aveugle, il peut l'être sans doute :
Mais l'Intérêt l'est plus, et souvent ne voit goutte.
Vouloir toujours tromper, c'est un malheureux lot :
Bien souvent, quoi qu'on dise, un fripon n'est qu'un sot.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Eh bien, Picard, sais-tu la plaisante nouvelle?

PICARD.

Je n'ai jamais su rien le premier : quelle est-elle?

LISETTE.

Notre maîtresse enfin s'en va prendre un mari.

PICARD.

Ma foi, j'en ai le cœur tout-à-fait réjoui.
Ah! c'est donc pour cela que madame est sortie!
C'est pour se marier?.... J'ai souvent même envie,
Tu le sais, et je crois que nous devons tous deux
Suivre un si digne exemple.

LISETTE.

Ah, Picard! ces beaux nœuds
Sont faits pour les messieurs qui sont dans l'opulence;
Peu de chose avec rien ne fait pas de l'aisance;
Et nous sommes trop gueux, Picard, pour être unis.
Le mari de madame aujourd'hui m'a promis
De faire ma fortune.

PICARD.

Est-il bien vrai, Lisette?

LISETTE.

Et je t'épouserai dès qu'elle sera faite.

PICARD.

Bon! attendons-nous-y! quand le bien te viendra,
D'autres amans viendront; tu me planteras là.
Des filles de Paris je connais trop l'allure :
Elles n'épousent point Picard.

LISETTE.

Va, je te jure
Que les honneurs chez moi ne changent point les mœurs;
Je t'aime, et je ne puis être contente ailleurs.

PICARD.

Allons, il faudra donc se résoudre d'attendre.
Et quel est ce monsieur que madame va prendre?

LISETTE.

La peste! c'est un homme extrêmement puissant;
Marguillier de paroisse, ayant beaucoup d'argent;
Sur son large visage on voit tout son mérite;
Homme de bon conseil, et qui souvent hérite
De gens qui ne sont pas seulement ses parens.
Il a toujours, dit-on, vécu de ses talens;
Il est le directeur de plus de vingt familles :

Il peut faire aisément beaucoup de bien aux filles.
C'est ce monsieur Garant qui vient dans la maison.

PICARD.

Bon! l'on m'a dit à moi qu'il est gueux et fripon.

LISETTE.

Eh bien! que fait cela? cette friponnerie
N'empêche pas, je crois, qu'un homme se marie.
Il m'a promis beaucoup.

PICARD.

Plus qu'il ne te tiendra....
Quoi! c'est lui qu'aujourd'hui madame épousera?

LISETTE.

Rien n'est plus vrai, Picard.

PICARD.

C'est lui que madame aime?

LISETTE.

Je n'en saurais douter.

PICARD.

Qui te l'a dit?

LISETTE.

Lui-même.
J'ai de plus entendu des mots de leurs discours;
Picard, ils se juraient d'éternelles amours.
Pour revenir bientôt ce monsieur l'a quittée;
Et madame aussitôt en carrosse est montée.

PICARD.

Mon Dieu, comme en amour on va vite à présent!
Je ne l'aurais pas cru : car, vois-tu, j'ai souvent
Entendu ma maîtresse, avec un beau langage,
Se moquer en riant des lois du mariage.

LISETTE.

Tout change avec le temps; on ne rit pas toujours;
On devient sérieux au déclin des beaux jours.
La femme est un roseau que le moindre vent plie;
Et bientôt il lui faut un soutien qui l'appuie.

PICARD.

Quand t'appuîrai-je donc?

LISETTE.

Va, nous attendrons bien
Que madame ait choisi monsieur pour son soutien.

PICARD.

Mais que va devenir Gourville avec son frère?

LISETTE.

Je pense que l'aîné va dans un monastère;
L'autre sera, je crois, cornette ou lieutenant.
Chacun suit son instinct : tout s'arrange aisément.

PICARD.

Je ne sais, mon instinct me dit que ces affaires
Ne s'arrangeront pas ainsi que tu l'espères.

LISETTE.

Pourquoi? pour en douter quelles raisons as-tu?

PICARD.

Je n'ai point de raisons, moi : j'ai des yeux, j'ai vu
Que, lorsqu'on veut aux gens assurer quelque chose,
On se trompe toujours; je n'en sais point la cause.
J'ai vu tant de messieurs qui pour tes doux appas
Disaient qu'ils reviendraient, et ne revenaient pas!

LISETTE.

Quoi! maroufle! insolent!

PICARD.

A ton tour, ma mignonne.
Jamais en promettant n'as-tu trompé personne?

LISETTE.

Hem!

PICARD.

Ne te fâche point. Allons, rendons bien net
De notre cher savant le sale cabinet.
Tenons la chambre propre; allons, la nuit approche.

LISETTE.

Bon! ce monsieur Garant a la clef dans sa poche.

PICARD.

Diable! il est donc déjà maître de la maison?
Et ce grand mariage est donc fait tout de bon?

LISETTE.

Ne te l'ai-je pas dit? madame, avec mystère,
A dit à son cocher : Cocher, chez le notaire.
Ils sont allés signer.

PICARD.

Oui, je comprends très-bien
Que l'affaire est conclue, et je n'en savais rien.

LISETTE.

Un excellent souper qu'un grand traiteur apprête,
Ce soir, de ces beaux nœuds doit célébrer la fête;
Les amis du logis y sont tous invités.

PICARD.

Tant mieux, nous danserons : plaisirs de tous côtés.
Mais que va devenir notre aîné de Gourville?
Il était si posé, si sage, si tranquille!
Lui-même se servant, n'exigeant rien de nous,
Fort dévot, cependant d'un naturel très-doux.
Où donc est-il allé?

LISETTE.

C'est chez notre voisine,

Comme lui très-pieuse, et de Garant cousine;
On m'a dit qu'il y dîne avec quelques docteurs.

PICARD.

Oh! c'est un grand savant; il lit tous les auteurs.

SCÈNE II.

LISETTE, PICARD, GOURVILLE l'aîné.

LISETTE.

Le voici qui revient.

PICARD.

Pour la noce peut-être.

LISETTE.

Ah! comme il a l'air triste!

PICARD.

Oui, je crois reconnaître
Qu'il est bien affligé.

LISETTE.

Quelles contorsions!

GOURVILLE l'aîné, dans le fond.

O ciel! ô juste ciel!

PICARD.

C'est des convulsions.

GOURVILLE l'aîné.

Je voudrais être mort.

LISETTE.

Il a des yeux funestes.

PICARD.

C'est d'un vrai possédé les regards et les gestes.

(Gourville s'avance.)

LISETTE.

Qu'avez-vous donc, monsieur?

PICARD.

Vous avez l'œil poché,
Bosse au front, nez sanglant, et l'habit tout taché.

LISETTE.

Êtes-vous ici près, monsieur, tombé par terre?

GOURVILLE l'aîné.

Que son sein m'engloutisse!

PICARD.

Eh quoi donc?

GOURVILLE l'aîné.

Qu'on m'enterre;
Je ne mérite pas de voir le jour.

PICARD.

Monsieur!

LISETTE.

Qu'est-il donc arrivé?

GOURVILLE l'aîné.

Je me meurs de douleur,
De honte, de dépit.

PICARD.

Et de vos meurtrissures.

LISETTE.

Hélas! n'auriez-vous point reçu quelques blessures?

GOURVILLE l'aîné s'assied.

Je ne puis me tenir : ah! Lisette, écoutez
Mes fautes, mes malheurs et mes indignités.

PICARD.

Écoutons bien.

(ils se mettent à ses côtés et allongent le cou.)

LISETTE.

Mon Dieu, que ce début m'étonne!

GOURVILLE l'aîné.

Voulant rester chez moi, monsieur Garant me donne
Rendez-vous à dîner chez sa cousine Aubert.

PICARD.

C'est une brave dame.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! diablesse d'enfer!
Il y devait venir de savans personnages,
Parfaits chez les parfaits, sages entre les sages :
J'y vais : madame Aubert était encore au lit.
Monsieur Aubert tout seul près de moi s'établit,
Me propose un trictrac en attendant la table :
J'avais pour tous les jeux une haine effroyable ;
Et cependant je joue.

LISETTE.

Eh bien! jusqu'à présent
La chose est très-commune, et le mal n'est pas grand.

GOURVILLE l'aîné.

J'y gagne, j'y prends goût : de partie en partie
Je ne vois point venir la docte compagnie.
Le jeu se continue; enfin le sort fait tant
Qu'ayant bientôt perdu tout mon argent comptant,
Je redois mille écus encor sur ma parole.

LISETTE.

De ces petits chagrins un sage se console.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! ce n'est rien encor. Garant à son cousin
Écrit que les docteurs ne viendront que demain,
Et qu'il l'attend chez lui pour affaire pressante.
Aubert me fait excuse, Aubert me complimente;
Il sort, je reste seul : je n'osais demeurer;
Et dans notre maison j'étais prêt à rentrer.
Madame Aubert paraît avec un air modeste,
Bien coiffée en cheveux, un déshabillé leste,
Un négligé brillant, mais qui paraît sans art.
On a dîné partout, me dit-elle, il est tard :

Je vous proposerais de dîner tête à tête;
Mais je vous ennuîrais.... J'accepte cette fête.
Le repas était propre et très-bien ordonné.
Elle avait d'un vin grec dont je me suis donné.

LISETTE.

Vous avez oublié votre théologie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! oui; ce vin grec la rendait plus jolie.
Madame Aubert tenait des propos enchanteurs,
Que j'ai rarement vus chez nos plus vieux auteurs.
Je l'entendais parler, je la voyais sourire,
Avec cet agrément que Sapho sut décrire.
Vous connaissez Sapho?

PICARD.

Non.

GOURVILLE l'aîné.

Le plus doux poison
Par l'oreille et les yeux surprenait ma raison.
Nous nous attendrissons : monsieur Aubert arrive,
Madame Aubert s'enfuit, éplorée et craintive,
En criant que je suis un homme dangereux.

LISETTE.

Vous, dangereux, monsieur?

GOURVILLE l'aîné.

L'époux est très-fâcheux.
Il m'applique un soufflet; je suis assez colère;
J'en rends deux sur-le-champ : nous nous roulons par terre;
L'un sur l'autre acharnés, je frappais, il frappait,
Et j'entendais de loin madame qui riait....
Vous avez lu, tous deux, de ces combats d'athlète?

PICARD.

Je n'ai jamais rien lu.

GOURVILLE l'aîné.

Ni toi non plus, Lisette?

LISETTE.

Très-peu.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi qu'il en soit, meurtrissans et meurtris,
Nous heurtions de nos fronts les carreaux, les lambris;
Des oisifs du quartier une foule accourue
Remplissait la maison, l'escalier et la rue.
On crie, on nous sépare : un procureur du coin
D'accommoder l'affaire a pris sur lui le soin.
Pour empêcher les gens d'aller chercher main-forte,
Pour prévenir, dit-il, une amende plus forte,
Pour payer le scandale avec les coups reçus,
Je lui signe un billet encor de mille écus.
Ah, Lisette! ah, Picard! le sage est peu de chose.

PICARD.

Oui, je le croirais bien.

LISETTE.

Quelle métamorphose!

GOURVILLE l'aîné.

Après ce que je viens de faire et d'essuyer,
Comment revoir jamais monsieur le marguillier?
Comment revoir madame?

PICARD.

Oh! madame est très-bonne.

LISETTE.

Toujours aux jeunes gens, monsieur, elle pardonne.

GOURVILLE l'aîné.

Comment revoir mon frère, après l'avoir traité
Avec tant de hauteur et de sévérité?

SCÈNE III.

GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE tout essoufflé.

AH, mon frère! ah, Lisette!

LISETTE.

Eh bien?

Le jeune GOURVILLE à Lisette, à part.

Ma chère amie,
Dans ce danger terrible aide-moi, je te prie.

GOURVILLE l'aîné.

Mon frère, je rougis et je pleure à vos yeux.

Le jeune GOURVILLE.

Mon frère, pardonnez ce petit tour joyeux.
(prenant Lisette à part.)
Lisette, prends bien garde au moins qu'on ne la voie.
Pour la faire sortir nous aurons une voie.

GOURVILLE l'aîné.

O ciel! madame Aubert serait dans la maison?
Elle a donc pris pour moi bien de la passion!
Ah! de grâce, oubliez ma sottise effroyable.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! passez-moi ma faute, elle est très-excusable.
(allant à Lisette.)
Lisette, à mon secours.

PICARD.

Eh, mon dieu! ces gens-ci
Sont tous devenus fous; qu'a-t-on donc fait ici?
(Lisette s'entretient avec le jeune Gourville.)

GOURVILLE l'aîné, sur le devant.

Est-ce une illusion? est-ce un tour qu'on me joue?
Quels docteurs j'ai trouvés! je me tâte, et j'avoue
Que je suis confondu, que je n'y comprends rien.

Le jeune GOURVILLE.
(à Lisette, il lui parle à l'oreille.)
Picard, garde la porte... Et toi... tu m'entends bien.

LISETTE.
J'y vais. Comptez sur moi.

Le jeune GOURVILLE à Lisette.
Par ton seul savoir-faire
Tu sauras amuser et le père et la mère.

GOURVILLE l'aîné.
Quoi! son père et sa mère ont l'obstination
De me poursuivre ici pour réparation?

Le jeune GOURVILLE.
Hélas! j'en suis honteux.

GOURVILLE l'aîné.
C'est moi qui meurs de honte.

Le jeune GOURVILLE.
Sophie échappera par une fuite prompte;
Et Lisette saura la mettre en sûreté.
(revenant à Gourville l'aîné.)
De grâce, mon cher frère, ayez tant de bonté
Que de lui pardonner ce petit artifice.

GOURVILLE l'aîné.
Quel galimatias!

Le jeune GOURVILLE.
Ce n'était pas malice;
C'est un trait de jeunesse, et peut-être il la perd.

GOURVILLE l'aîné.
Vous voulez excuser ici madame Aubert?

Le jeune GOURVILLE.
Laissons madame Aubert; mon frère, je vous jure
Que nul dans ce quartier n'a su cette aventure.

GOURVILLE l'aîné.
Que dites-vous?... après un bruit si violent!...

Le jeune GOURVILLE.
Il ne s'est rien passé qui ne fût très-décent.

GOURVILLE l'aîné.
Ah! vous êtes trop bon.

Le jeune GOURVILLE.
Toujours tendre et fidèle
Je cours la consoler, et je vous réponds d'elle.
(il sort.)

GOURVILLE l'aîné.
Mon frère est un bon cœur; il oublie aisément:
Mais de ce qu'il me dit pas un mot ne s'entend.
Quel est cet homme en robe?

SCÈNE IV.

GOURVILLE l'aîné, M. l'avocat PLACET, en robe.

L'avocat PLACET, toujours d'un ton empesé, et se rengorgeant.

On m'a dit par la ville
Que je dois m'adresser à monsieur de Gourville,
Des Gourville l'aîné.

GOURVILLE l'aîné.

Très-humble serviteur.

L'avocat PLACET.

Tout prêt à vous servir.

GOURVILLE l'aîné.

C'est sans doute un docteur
Que pour me consoler monsieur Garant m'envoie.

L'avocat PLACET.

Je suis docteur en droit.

GOURVILLE l'aîné.

J'en ai bien de la joie;
Je les révère tous.

L'avocat PLACET.

Au barreau du Palais
Depuis deux ans je plaide avec quelque succès.

GOURVILLE l'aîné.

Contre madame Aubert plaidez donc, je vous prie,
Et vengez-moi, monsieur, de sa friponnerie.

L'avocat PLACET.

Je ferai tout pour vous. Vous pouvez au parquet
Vous informer du nom de l'avocat Placet.

GOURVILLE l'aîné.

Si vous voulez, monsieur, vous charger de ma cause....

L'avocat PLACET.

Vous devez être instruit....

GOURVILLE l'aîné.

En deux mots je l'expose...

L'avocat PLACET.

J'ai dès long-temps en vue un établissement;
Et j'avais pourchassé Claire-Sophie Agnant.
Pour elle, vous savez, monsieur, quelle est ma flamme.

GOURVILLE l'aîné.

Non; mais un avocat fait bien de prendre femme
Pour se désennuyer quand il a travaillé.

L'avocat PLACET.

Vous me privez d'icelle; et vous m'avez baillé
Par vos productions bien de la tablature.

GOURVILLE l'aîné.

Qui? moi, monsieur!

L'avocat PLACET.

Vous-même : et votre procédure
Par madame sa mère est remise en mes mains.
On a surpris, monsieur, vos papiers clandestins,
Vos missives d'amour et tous vos beaux mystères,
Colorés d'un vernis de maximes austères.
A nos yeux clairvoyans le poison s'est montré.

GOURVILLE l'aîné.

Je veux être pendu, je veux être enterré,
Si j'ai jamais écrit à cette demoiselle,
Et si j'ai pu sentir le moindre goût pour elle.

L'avocat PLACET.

On renia toujours, monsieur, les vilains cas :
Mademoiselle Agnant ne vous ressemble pas ;
Elle a tout avoué.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi ?

L'avocat PLACET.

Que votre éloquence.
Avait voulu tromper sa timide innocence.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! c'est une coquine ; et je ferai serment
Que rien n'est plus menteur que cette fille Agnant.

L'avocat PLACET.

Les sermens coûtent peu, monsieur, aux hypocrites ;
Et chez madame Aubert vos infâmes visites,
Le viol dont partout vous êtes accusé,
Un mari trop benin par vous de coups brisé,
Ont fait connaître assez votre affreux caractère.

GOURVILLE l'aîné.

Juste ciel !

L'avocat PLACET.

Poursuivons.... vous connaissez la mère?

GOURVILLE l'aîné.

Qui donc ?

L'avocat PLACET.

Madame Agnant.

GOURVILLE l'aîné.

Je sais qu'en ce logis
On la souffre parfois : mais je vous avertis
Que je n'ai jamais eu la plus légère envie
D'elle ni de sa fille ; et très-peu me soucie
De la famille Agnant.

L'avocat PLACET.

Vous savez sur l'honneur
Combien elle est terrible, et quelle est son humeur.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'en sais rien du tout.

L'avocat PLACET.

Pour venger son injure,
Sa main de deux soufflets a doué ma future
Devant monsieur Agnant et devant les valets.

GOURVILLE l'aîné.

Ma foi, cette journée est féconde en soufflets.

L'avocat PLACET.

D'une telle leçon ma future excédée
Du logis maternel soudain s'est évadée.
On sait qu'elle est chez vous, et je m'en doutais bien.
Monsieur, il faut la rendre, et ma femme est mon bien.
Je vous rapporte ici vos lettres ridicules,
Où vous parlez toujours de péchés, de scrupules.
Rendez-moi sur-le-champ ses petits billets doux;
Que tout ceci se passe en secret entre nous,
Et ne me forcez point d'aller à l'audience
Faire rougir messieurs de votre extravagance.

GOURVILLE l'aîné.

Le diable vous emporte et vous et vos billets:
Vous me feriez jurer. Non, je ne vis jamais
Une si détestable et si lourde imposture.

L'avocat PLACET.

Vous êtes donc, monsieur, ravisseur et parjure?

GOURVILLE l'aîné.

Allez, vous êtes fou.

L'avocat PLACET.

J'avais l'attention
De ménager céans la réputation
De l'objet que mon cœur destinait à ma couche:
Mais, puisque vous niez, puisque rien ne vous touche,
Que dans le crime enfin vous êtes endurci,
Adieu, monsieur. Bientôt vous me verrez ici;
Je viendrai vous y prendre en bonne compagnie;
Les lois sauront punir ces excès d'infamie;
Et vous verrez s'il est un plus énorme cas
Que d'oser se jouer aux femmes d'avocats.

(il sort.)

SCÈNE V.

GOURVILLE l'aîné, seul.

Que voilà pour m'instruire une bonne journée!
J'étais charmé de moi; ma sagesse obstinée
Se complaisait en elle, et j'admirais mon vœu
De fuir l'amour, le vin, les querelles, le jeu.
Je joue et je perds tout. Certaine Aubert maudite
M'enlace en ses filets par sa mine hypocrite.
Je bois, on m'assassine: en tout point confondu,
Je paie encor l'amende, ayant été battu.
Un bavard d'avocat, dans cette conjoncture,
Veut me persuader que j'ai pris sa future,

Et me vient menacer d'un procès criminel.
Garant, pour me tirer de cet état cruel ;
Garant ne paraît point, il me laisse ; il emporte
Jusqu'aux clefs de ma chambre, et je reste à la porte,
N'osant dans mes terreurs ni fuir ni demeurer.
O sagesse ! à quel sort as-tu pu me livrer !
Voilà donc le beau fruit d'une étude profonde.
Ah ! si j'avais appris à connaître le monde,
Je ne me verrais pas au point où je me voi :
Mon libertin de frère est plus sage que moi.

SCÈNE VI.

GOURVILLE l'aîné, PICARD.

GOURVILLE l'aîné.

Qui frappe à coups pressés ? quel bruit ! quel tintamarre !
Que fait-on donc là-bas ? est-ce une autre bagarre ?
Est-ce madame Aubert qui me vient harceler
Pour mille écus comptans qu'on m'a fait stipuler ?

PICARD accourant.

Ah ! cachez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Quoi donc ?

PICARD.

Une mère affligée
Qui vient redemander une fille outragée.

GOURVILLE l'aîné.

Madame Aubert la mère ?

PICARD.

Un mari pris de vin
Qui prétend boire ici du soir jusqu'au matin.

GOURVILLE l'aîné.

Monsieur Aubert lui-même ?

PICARD.

Et qui veut qu'on lui rende
Sa belle et chère enfant que sa femme demande.
Tout retentit des cris de la dame en fureur ;
Ses regards seulement m'ont fait trembler de peur :
Et, pour son premier mot, elle m'a fait entendre
Qu'elle venait céans pour nous faire tous pendre.

GOURVILLE l'aîné.

Ah ! cela me manquait.

PICARD.

Quelques bonnets carrés,
Pour y mieux parvenir, sont avec elle entrés.
Déjà l'on verbalise.

GOURVILLE l'aîné.

Eh bien ! que faut-il faire ?
Où fuir ? où me fourrer ?

PICARD.

Venez, j'ai votre affaire ;
Je m'en vais vous tapir au fond du galetas.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'y cours me jeter de la fenêtre en bas.

PICARD.

Oui, oui, dépêchez-vous.

GOURVILLE l'aîné.

Allons, si j'en réchappe,
Sera bien fin, je crois, qui jamais m'y rattrape.
Monsieur, madame Aubert, et tous leurs grands docteurs,
Ces dévots du quartier et ces prédicateurs,
Ne tourmenteront plus ma simple bonhomie.
Je renonce à jamais à la théologie :
Je vois que j'en étais sottement entiché,
Et j'aurais moins mal fait d'être un franc débauché.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le jeune GOURVILLE, LISETTE.

Le jeune GOURVILLE.

J'Y songe, j'y resonge ; et tout cela, Lisette,
Me paraît impossible.

LISETTE.

Oui ; mais la chose est faite.

Le jeune GOURVILLE.

N'importe! mon enfant, qu'elle soit faite ou non,
Ta maîtresse à ce point ne perd point la raison.

LISETTE.

Bon! je la perds bien moi, monsieur, moi qui raisonne,
Pour ce petit Picard.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, passe, ma bonne ;
Mais pour Garant, l'objet de son aversion,
Un fat, un plat bourgeois, un ennuyeux fripon!

LISETTE.

Ah ! la femme est si faible !

Le jeune GOURVILLE.

Il est très-vrai, ma reine,
Vous passez volontiers de l'amour à la haine;
Des exemples frappans le montrent chaque jour ;
Mais vous ne passez point du mépris à l'amour.

LISETTE.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais j'ai quelques lumières :
J'en sais autant que vous sur ces grandes matières.
Un abbé, grand ami de madame Ninon,
Qui, dans mon jeune temps, fréquentait la maison,

Et qui même, entre nous, eut du goût pour Lisette,
Me disait que la femme est comme la girouette :
Quand elle est neuve encore, à toute heure on l'entend,
Elle brille aux regards, elle tourne à tout vent;
Elle se fixe enfin quand le temps l'a rouillée.

Le jeune GOURVILLE.

De ta comparaison j'ai l'âme émerveillée;
Fixe-toi pour Picard, rouille-toi, mon enfant :
Ninon n'en fera rien pour notre ami Garant.

LISETTE.

La chose est pourtant sûre.

Le jeune GOURVILLE.

Ouais! Ninon marguillière!

LISETTE.

Croyez-le.

Le jeune GOURVILLE.

Je le crois, et je ne le crois guère :
Mais on voit des marchés non moins extravagans,
Et Paris est rempli de ces événemens.
Aujourd'hui l'on en rit, demain on les oublie;
Tout passe et tout renaît : chaque jour sa folie.
Mais quel train, quel fracas, quel trouble elle verra
Dans sa propre maison lorsqu'elle y reviendra!
Comment sauver Agnant, cette fille si chère?
Que ferons-nous ici de mon benêt de frère?
De l'avocat Placet et de madame Agnant?

LISETTE.

Ils ont déjà cherché dans chaque appartement,
Ils n'ont pu déterrer la petite Sophie.

Le jeune GOURVILLE.

Au fond je suis fâché que mon espiéglerie
Ait à mon frère aîné causé tant de tourment;
Mais il faut bien un peu décrasser un pédant.
Ce sont là des leçons pour un grand philosophe.

LISETTE.

Oui, mais madame Agnant paraît d'une autre étoffe :
Elle est à craindre ici.

Le jeune GOURVILLE.

Bon! tout s'apaisera;
Car enfin tout s'apaise : un quartaut suffira
Pour faire oublier tout au bon homme de père;
Et plus en ce moment sa femme est en colère,
Plus nous verrons bientôt s'adoucir son humeur.

SCÈNE II.

GOURVILLE l'aîné, poursuivi par Mme. AGNANT; M. AGNANT, l'avocat PLACET, le jeune GOURVILLE, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, courant.

Au secours!

Mme. AGNANT courant après lui.

Au méchant!

M. AGNANT courant après Mme. Agnant.

Qu'on l'arrête!

L'avocat PLACET courant après M. Agnant.

Au voleur!

(Ils font le tour du théâtre en poursuivant Gourville l'aîné.)

GOURVILLE l'aîné.

Ah! j'ai le nez cassé!

Mme. AGNANT.

Je suis morte!

M. AGNANT.

Ah! ma femme,
Es-tu morte en effet?

M. AGNANT à Gourville l'aîné.

Non.... Séducteur infâme,
Tu m'enlèves ma fille! impudent loup-garou!
Et de la mère encor tu viens casser le cou!

GOURVILLE l'aîné.

Eh! madame, pardon.

Mme. AGNANT.

Détestable hypocrite!

L'avocat PLACET.

Race de débauchés!

M. AGNANT.

Cœur faux! plume maudite!
Tu me rendras ma fille, ou je t'étranglerai.

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! je la rendrai sitôt que je l'aurai.

Mme. AGNANT.

(au jeune Gourville.)

Tu m'insultes encore!.... Et toi qui fus si sage,
Parle, as-tu pu souffrir un pareil brigandage?

Le jeune GOURVILLE.

Madame, calmez-vous.... Monsieur, écoutez-moi.

M. AGNANT.

Volontiers : tu parais un très-bon vivant, toi;
Je t'ai toujours aimé.

Le jeune GOURVILLE.

Rassurez-vous, mon frère;
Vous, monsieur l'avocat, éclaircissons l'affaire;
Entendons-nous.

M. AGNANT.

Parbleu, l'on ne peut mieux parler.
Il faut toujours s'entendre, et non se quereller.

Le jeune GOURVILLE.

Picard, apportez-nous ici sur cette table
De ce bon vin muscat.

M. AGNANT.

Il est fort agréable.
J'en boirai volontiers, en ayant bu déjà;
Asseyons-nous, ma femme, et pesons tout cela.
(il s'assied auprès de la table.)

Mme. AGNANT.

Je n'ai rien à peser : il faut que l'on commence
Par me rendre ma fille.

L'avocat PLACET.

Oui, c'est la conséquence.
(ils se rangent autour de M. Agnant, qui reste assis.)

GOURVILLE l'aîné.

Reprenez-la partout où vous la trouverez;
Et que d'elle et de vous nous soyons délivrés.

Mme. AGNANT.

Eh bien! vous le voyez, encore il m'injurie:
L'effronté dissolu!

Le jeune GOURVILLE, à part à son frère.

Mon frère, je vous prie,
Gardons-nous de heurter ses préjugés de front.

GOURVILLE l'aîné.

Non, je n'y puis tenir, tout ceci me confond.

Le jeune GOURVILLE, prenant Mme. Agnant à part.

Madame, vous savez combien je suis sincère.

M. AGNANT.

Il n'est point frelaté.

Le jeune GOURVILLE.

Je ne saurais vous taire
Que depuis quelque temps mon cher frère en effet
Eut avec votre fille un commerce secret.

GOURVILLE l'aîné.

Ça n'est pas vrai.

Le jeune GOURVILLE à son frère.

Paix donc! c'est un commerce honnête,
Pur, moral, instructif pour bien régler sa tête,
Pour éloigner son cœur d'un monde décevant,
Et pour la disposer à se mettre en couvent.

M. AGNANT.

Mettre en couvent ma fille! ô le plaisant visage!

Mme. AGNANT.

C'est un impertinent.

GOURVILLE l'aîné.

Je vous dis....

Le jeune GOURVILLE fesant signe à son frère.

Chut!

GOURVILLE l'aîné.

J'enrage!

L'avocat PLACET.

Cette excuse louable est d'un cœur fraternel;
Mais monsieur votre aîné n'est pas moins criminel.
Tenez, monsieur, voilà ses missives infâmes,
Et ses instructions pour diriger les âmes,

(il tire des lettres de dessous sa robe.)

Le jeune GOURVILLE prenant les lettres.

Prêtez-moi.

L'avocat PLACET.

Les voilà.

Le jeune GOURVILLE.

D'un esprit attentif
J'en veux voir la teneur et le dispositif.

L'avocat PLACET.

Mais il faut me les rendre.

Le jeune GOURVILLE.

Oui; mais je dois vous dire
Qu'avant de vous les rendre il me faudra les lire.

(il met les lettres dans sa poche, Mme. Agnant se jette dessus et en prend une.)

GOURVILLE l'aîné.

Allez, ces lettres sont d'un faussaire.

Mme. AGNANT à Gourville l'aîné.

Fripon,
Nîras-tu tes écrits! tiens, voici tout du long
Tes beaux enseignemens dont ma fille se coiffe;
Les voici.

L'avocat PLACET.

Nous devons les déposer au greffe.

Mme. AGNANT prenant des lunettes.

Écoute.... « La vertu que je veux vous montrer
» Doit plaire à votre cœur, l'échauffer, l'éclairer.
» Votre vertu m'enchante et la mienne me guide.... »
Ah! je te donnerai de la vertu, perfide!

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ai jamais écrit ces sottises.

Le jeune GOURVILLE versant à boire à M. Agnant.

Voisin.

M. AGNANT.

De la vertu!

Le jeune GOURVILLE.

Voyons celle de ce bon vin.
(à Mme. Agnant.)
Madame, goûtez-en.

Mme. AGNANT ayant bu.

Peste! il est admirable!

Le jeune GOURVILLE à M. Agnant.

Vous en aurez ce soir, mon cher, sur votre table :
On vous porte un quartaut dont vous serez content.

M. AGNANT.

Non, je n'ai jamais vu de plus honnête enfant.

Le jeune GOURVILLE à l'avocat Placet.

Et vous?

L'avocat PLACET boit un coup.

Il est fort bon; mais vous ne pouvez croire
Qu'en l'état où je suis je vienne ici pour boire.

Le jeune GOURVILLE en présente à son frère.

Vous, mon frère.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! cessez vos ébats ennuyeux.
Plus vous paraissez gai, plus je suis sérieux.
Après tant de chagrins et de tracasserie,
C'est une cruauté que la plaisanterie :
Dans ce jour de malheur tout le quartier, je croi,
S'était donné le mot pour se moquer de moi.
(à Mme. Agnant.)
Ma voisine, à la fin, vous voilà bien instruite
Que, si votre Sophie est par malheur en fuite,
Ce n'était pas pour moi qu'elle a fait ce beau tour :
Ni vos yeux ni les siens ne m'ont donné d'amour.

Mme. AGNANT.

Mes yeux, méchant!

GOURVILLE l'aîné.

Vos yeux. C'est une calomnie,
Un mensonge effroyable inventé par l'envie.
Vous en rapportez-vous au bon monsieur Garant?
Nous l'attendons ici de moment en moment.
Il connaît assez bien quelle est mon écriture;
Et dans sa poche même il a ma signature.
Il a jusqu'à la clef de mon appartement,
Où lui-même a laissé tout mon argent comptant.
Il me rendra justice.

Mme. AGNANT.

Oh! c'est un honnête homme.

L'avocat PLACET.

Un grand homme de bien.

Le jeune GOURVILLE.

Chacun ainsi le nomme.

Mme. AGNANT.

Un homme franc, tout rond.

M. AGNANT.

L'oracle du quartier.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, entre nous tous, je veux vous confier
Quelle est à ce sujet ma pensée.

M. AGNANT, en buvant et le regardant ensuite fixement.

Oui, confie.

Le jeune GOURVILLE.

Je crois que c'est chez lui que la belle Sophie
A couru se cacher pour fuir votre courroux,
Et pour qu'il la remît en grâce auprès de vous.
Dans toute la paroisse il prend soin des affaires,
Très-charitablement, des filles et des mères.

Mme. AGNANT.

Vraiment, l'avis est bon.

Le jeune GOURVILLE.

Mademoiselle Agnant
A du cœur; elle pense, et n'est plus une enfant;
Vous l'avez souffletée, elle s'en est sentie
Un peu trop vivement, et puis elle est partie.

M. AGNANT toujours assis et le verre à la main.

C'est votre faute aussi, ma femme; et, franchement,
Vous deviez avec elle agir moins durement:
Vous avez la main prompte, et vous êtes la cause
De tout notre malheur.

Le jeune GOURVILLE.

Mon Dieu! c'est peu de chose.
Allez, tout ira bien.... J'entends monsieur Garant,
Il revient; parlez-lui, mon frère, et promptement.
Sur tous les marguilliers on sait votre influence.
Déployez avec lui votre rare éloquence.

GOURVILLE l'aîné.

Que lui dire?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez persuader.

GOURVILLE l'aîné.

Persuader! Eh quoi?

Le jeune GOURVILLE.

Tout va s'accommoder.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

Le jeune GOURVILLE.

Vous seul pouvez manier cette affaire,
Vous seul rendrez Sophie à sa charmante mère.

GOURVILLE l'aîné.

Moi?

Mme. AGNANT.

Va, si tu la rends, je te pardonne tout.

GOURVILLE l'aîné.

Je n'entends rien....

Le jeune GOURVILLE.

D'un mot vous en viendrez à bout.

GOURVILLE l'aîné.

Allons donc.

(il sort.)

Le jeune GOURVILLE.

Vous mettrez la paix dans le ménage.

M. AGNANT montrant le jeune Gourville.

Ma femme, ce jeune homme est un esprit bien sage.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS ; le jeune GOURVILLE, prenant par la main M. et Mme. AGNANT, et se mettant entre eux.

Le jeune GOURVILLE.

Puisqu'il n'est plus ici, je puis avec candeur,
Madame, en liberté vous ouvrir tout mon cœur.
J'ai traité devant lui cette importante affaire
Comme peu dangereuse, et j'excusais mon frère ;
Mais je dois avec vous faire réflexion
Que nous hasardons tous la réputation
D'une fille nubile, et sous vos yeux instruite,
Au chemin de l'honneur par vos leçons conduite ;
Ce chemin de l'honneur est tout-à-fait glissant ;
Ceci fera du bruit, le monde est médisant.

Mme. AGNANT.

Et c'est ce que je crains.

Le jeune GOURVILLE.

Une fille enlevée,
Avec procès verbal chez un homme trouvée :
Vous sentez bien, madame, et vous comprenez bien
Que de tout le Marais ce sera l'entretien,
Qu'il en faut prévenir la triste conséquence.

M. AGNANT.

Par ma foi, ce jeune homme est rempli de prudence.

Le jeune GOURVILLE.

J'ai fort à cœur aussi, dans ce fâcheux éclat,
Le propre honneur lésé de monsieur l'avocat.
Que pensera tout l'ordre en voyant un confrère
Qui prend, sans respecter son grave caractère,
Une fille à ses yeux enlevée aujourd'hui,
Dont un autre est aimé ?.... fi ! j'en rougis pour lui.

L'avocat PLACET.

Mais, monsieur, c'est moi seul que cette affaire touche.
On me donne une dot qui doit fermer la bouche
Aux malins envieux, prêts à tout censurer.
Dix mille écus comptans sont à considérer.

M. AGNANT toujours bien fixe et l'air un peu hébété d'un buveur honnête, mais non pas d'un vilain ivrogne de comédie à hoquets.

Vous avez de gros biens ?

L'avocat PLACET.

Oui, j'ai mon éloquence,
Mon étude, ma voix, les plaideurs, l'audience.

Le jeune GOURVILLE.

Madame, je vous plains ; j'avoue ingénument
Qu'on devait respecter un tel engagement.
Mon frère a fait sans doute une grande sottise
D'enlever la future à ce futur promise.
Il n'en peut résulter qu'une triste union,
Pleine de jalousie et de dissension.
Les deux futurs ensemble à peine pourraient vivre.

Mme. AGNANT.

J'en ai peur en effet.

M. AGNANT.

Il parle comme un livre.
Il a toujours raison.

Le jeune GOURVILLE.

Par un destin fatal,
Vous voyez que mon frère a seul fait tout le mal.
C'est votre propre sang, c'est l'honneur qu'il vous ôte.
Madame, c'est à moi de réparer sa faute.
Pour Sophie, il est vrai, je n'eus aucun désir ;
Mais je l'épouserai pour vous faire plaisir.

M. AGNANT.

Parbleu, je le voudrais.

L'avocat PLACET.

Moi, non.

Mme. AGNANT.

Quelle folie !
Tu n'as rien : un cadet de basse Normandie
Est plus riche que toi.

Le jeune GOURVILLE.

D'aujourd'hui seulement
Notre belle Ninon m'a fait voir clairement
Que j'ai cent mille francs que m'a laissés mon père;
Monsieur Garant lui-même en est dépositaire.

Mme. AGNANT.

Cent mille francs ! grand Dieu !

M. AGNANT.

Ma foi, j'en suis charmé.

Le jeune GOURVILLE.

De Sophie, il est vrai, je ne suis point aimé;
Mais je suis à sa mère attaché pour ma vie,
Et ce n'est que pour vous que je me sacrifie.

Mme. AGNANT.

Et la somme, mon fils, est chez monsieur Garant?

Le jeune GOURVILLE.

Sans doute. Il en convient.

L'avocat PLACET.

J'en doute fortement.

Mme. AGNANT à M. Agnant.

Cent mille francs, mon cher !

M. AGNANT.

Cent mille francs, ma femme!
Ah! ça me plaît.

Mme. AGNANT.

Ça va jusqu'au fond de mon âme.
Cent mille francs, mon fils !

Le jeune GOURVILLE.

J'ai quelque chose avec.

M. AGNANT.

Il est plein de mérite, et d'ailleurs il boit sec.

L'avocat PLACET.

Mais songez, s'il vous plaît....

M. AGNANT.

Tais-toi; je vais le prendre
Dès ce même moment à ton nez pour mon gendre.

L'avocat PLACET.

Comment, madame, après des articles conclus !
Stipulés par vous-même !

Mme. AGNANT.

Ils ne le seront plus.
(elle le pousse.)
Cent mille francs.... Allez.

M. AGNANT le poussant d'un autre côté.

Dénichez au plus vite.

Mme. AGNANT lui fesant faire la pirouette à droite.

Allez plaider ailleurs.

M. AGNANT lui fesant faire la pirouette à gauche.

Cherchez un autre gîte.
Cent mille francs !

L'avocat PLACET.

Je vais vous faire assigner tous.

Le jeune GOURVILLE en le retournant.

N'y manquez pas.

M. AGNANT.

Bonsoir.

Mme. AGNANT.

Allons, arrangeons-nous.
(l'avocat Placet sort.)

SCÈNE IV.

Le jeune GOURVILLE, M. AGNANT, Mme. AGNANT.

M. AGNANT.

Mais, que n'as-tu plus tôt expliqué ton affaire ?
Pourquoi de ta fortune as-tu fait un mystère?

Le jeune GOURVILLE.

Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis assuré.
Monsieur Garant m'a dit que ce dépôt sacré
Était entre ses mains.

M. AGNANT.

C'est comme dans les tiennes.

Mme. AGNANT.

Tout de même : et ma fille? afin que tu la tiennes
Il faut que je la trouve.

Le jeune GOURVILLE.

Oh! l'on vous la rendra.

M. AGNANT.

Elle ne revient point, donc elle reviendra.

Le jeune GOURVILLE.

Mais ne lui donnez plus de soufflets, je vous prie ;
Cela cabre un esprit.

M. AGNANT.

Ça peut l'avoir aigrie.

Mme. AGNANT.

Ça n'arrivera plus.... C'est chez l'ami Garant
Que tu la crois cachée?

Le jeune GOURVILLE.

Oui, très-certainement :
Et je vais de ce pas tout préparer, ma mère,
Pour remettre en vos bras une fille si chère.
(il fait un pas pour sortir.)

Mme. AGNANT l'embrassant.

Il faut que je t'embrasse.

M. AGNANT.

Oui, j'en veux faire autant.

Mme. AGNANT.

Reviens bien vîte au moins.

Le jeune GOURVILLE.

Je revole à l'instant.

Mme. AGNANT l'arrêtant encore.

Écoute encore un peu, mon cher ami, mon gendre;
En famille avec toi quels plaisirs je vais prendre!
Je ne puis te quitter.... va, mon fils.... sois certain
Que ma fille est ta femme.

Le jeune GOURVILLE.

Oui, tel fut mon dessein.

Mme. AGNANT.

Tu réponds d'elle?

GOURVILLE, en s'en allant.

Oh! oui, tout comme de moi-même.

Mme. AGNANT.

Quel bon ami j'ai là! Mon Dieu, comme je l'aime!

SCÈNE V.

M. AGNANT, Mme. AGNANT.

M. AGNANT.

Par ma foi, notre gendre est un charmant garçon.

Mme. AGNANT.

Oh! c'est bien élevé. La voisine Ninon

Vous a formé cela! C'est une dégourdie,
Qui sait bien mieux que nous ce que c'est que la vie;
Un grand esprit.

M. AGNANT.

Ah! ah!

Mme. AGNANT.

Je voudrais l'égaler,
Mais, sitôt qu'elle parle, on n'ose plus parler.

M. AGNANT.

On dit qu'elle entend tout, et même les affaires.
Une bonne caboche!

Mme. AGNANT.

On dit que les deux frères
Lui doivent ce qu'ils sont.... Comment! cent mille francs!
L'avocat n'aurait pu les gagner en trente ans;
Ce n'est rien qu'un bavard.

M. AGNANT.

Un pédant imbécile,
Fait pour rincer au plus les verres de Gourville.

SCÈNE VI.

M. AGNANT, Mme. AGNANT, M. GARANT.

Mme. AGNANT.

Eh bien, monsieur Garant, enfin tout est conclu.

M. GARANT.

Oui, ma chère voisine, et le ciel l'a voulu.

Mme. AGNANT.

Quel bonheur!

M. GARANT.

Il est vrai qu'on a, sur sa conduite,
Glosé bien fortement; mais l'hymen par la suite
Vous passe un beau vernis sur ces péchés mignons.

Mme. AGNANT.

L'escapade, monsieur, que nous lui reprochons
Ne peut se mettre au rang des fautes criminelles.

M. GARANT.

La réputation revient d'ailleurs aux belles,
Ainsi que les cheveux: et puis considérons
Qu'elle a bien du crédit, des amis, des patrons;
Et qu'outre sa richesse à tous les deux commune,
Elle pourra me faire une grande fortune.

Mme. AGNANT.

Une fortune, à vous!

M. AGNANT.

Je suis tout interdit.
Ma fille, de grands biens? des patrons? du crédit?
Quels discours!

Mme. AGNANT.

Il est vrai qu'elle est assez gentille;
Mais du crédit!

M. GARANT.

Qui parle ici de votre fille ?

Mme. AGNANT.

De qui donc parlez-vous ?

M. GARANT.

De la belle Ninon
Que j'épouse ce soir ici, dans sa maison :
Je vous prie à la noce, et vous devez en être.

Mme. AGNANT.

Comment ! vous épousez notre Ninon ?

M. AGNANT.

Mon maître,
Est-il bien vrai ?

M. GARANT.

Très-vrai.

M. AGNANT.

J'en suis, parbleu, touché.
Vous ne pourriez jamais faire un meilleur marché.

Mme. AGNANT.

Et moi je vous disais que je donne Sophie
A mon petit Gourville, et qu'elle s'est blottie
Chez vous en votre absence, et qu'elle en va sortir
Pour serrer ces doux nœuds que je viens d'assortir ;
Et qu'il nous faut donner, pour aider leur tendresse,
Cent mille francs comptans que vous avez en caisse.

M. AGNANT.

Oui, tant qu'il vous plaira, mariez-vous ici ;
Mais, parbleu, permettez qu'on se marie aussi.

M. GARANT.

Rêvez-vous, mes voisins ? et ce petit délire
Vous prend-il quelquefois ? Qui, diable, a pu vous dire
Que Sophie est chez moi, que Gourville aujourd'hui
Aura cent mille francs, qui sont tout prêts pour lui ?

Mme. AGNANT.

Je le tiens de sa bouche.

M. AGNANT.

Il nous l'a dit lui-même.

M. GARANT.

De ce jeune étourdi la folie est extrême ;
Il séduit tour à tour les filles du Marais ;
Il leur fait des sermens d'épouser leurs attraits ;
Et, pour les mieux tromper, il fait accroire aux mères
Qu'il a cent mille francs placés dans mes affaires.
Il n'en est pas un mot ; et je ne lui dois rien.
Monsieur son frère et lui sont tous les deux sans bien,
Et tous deux au logis cesseront de paraître
Dès le premier moment que j'en serai le maître.

Mme. AGNANT.

Vous n'avez pas à lui le moindre argent comptant ?

M. GARANT.

Pas un denier.

Mme. AGNANT.

Mon Dieu! le méchant garnement!

M. AGNANT, en buvant un coup.

C'est dommage.

Mme. AGNANT.

Ma fille, à mes bras enlevée,
Après dîner chez vous ne s'était pas sauvée ?

M. GARANT.

Il n'en est pas un mot.

Mme. AGNANT.

Les deux frères, je voi,
D'accord pour m'outrager, s'entendent contre moi.

M. AGNANT.

Les fripons que voilà!

M. GARANT.

Toujours de ces deux frères
J'ai craint, je l'avoûrai, les méchans caractères.

Mme. AGNANT.

Tous deux m'ont pris ma fille : ah ! j'en aurai raison ;
Et je mettrai plutôt le feu dans la maison.

M. GARANT.

La maison m'appartient; gardez-vous-en, ma bonne.

Mme. AGNANT.

Quoi donc! pour épouser, nous n'aurons plus personne !
Allons, courons bien vite après notre avocat ;
Il vaudra mieux que rien.

M. AGNANT avec le geste d'un homme ivre.

Ma femme, il est bien plat.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, LISETTE.

LISETTE.

Ah, madame, quel train! quel bruit dans votre absence !
Quel tumulte effroyable et quelle extravagance!

NINON.

Je sais ce qu'on a fait; je prétends calmer tout,
Et j'ai pris les devants pour en venir à bout.

LISETTE.

Madame, contre moi ne soyez point fâchée
Que la petite Agnant se soit ici cachée :
Hélas! j'en aurais fait de bon cœur tout autant,
Si j'avais eu pour mère une madame Agnant.
Comment! battre sa fille! ah! c'est une infamie.

NINON.

Oui, ce trait ne sent pas la bonne compagnie.
Notre pauvre Gourville en est encore ému.

LISETTE.

Il l'adore en effet.

NINON.

Lisette, que veux-tu !
Il faut pour la jeunesse être un peu complaisante :
Ninon aurait grand tort de faire la méchante.
La jeune Agnant me touche.

LISETTE.

A peine je conçois
Comment nos plats voisins, avec leur air bourgeois,
Ont trouvé le secret de nous faire une fille
Si pleine d'agrémens, si douce, si gentille.

NINON.

Dès la première fois, son maintien me surprit,
Sa grâce me charma, j'aimai son tour d'esprit :
Des femmes quelquefois assez extravagantes,
Ayant de sots maris, font des filles charmantes :
Il fallut bien souffrir de ses très-sots parens
La visite importune et les plats complimens.
Sa mère m'excéda par droit de voisinage ;
Sa fille était tout autre, elle obtint mon suffrage.
Elle aura quelque bien : Gourville, en l'épousant,
N'est point forcé de vivre avec madame Agnant.
On respecte beaucoup sa chère belle-mère,
On la voit rarement ; encor moins le beau-père.
Je me trompe, ou Sophie est bonne par le cœur :
Point de coquetterie, elle aime avec candeur.
Je veux aux deux amans faire des avantages.

LISETTE.

Vous allez donc ce soir bâcler trois mariages,
Celui de ces enfans, le vôtre et puis le mien ?
Madame, en un seul jour, c'est faire assez de bien ;
Il faudrait tout d'un temps, dans votre zèle extrême,
Pour notre aîné Gourville en faire un quatrième :
Le mariage forme et dégourdit les gens.

NINON.

Il en a grand besoin ! tout vient avec le temps.
Dans la rage qu'il eut d'être trop raisonnable,
Il ne lui manqua rien que d'être supportable ;
Mais les fortes leçons qu'il vient de recevoir
Sur cet esprit flexible ont eu quelque pouvoir :
Pour toi, ton tour approche et ton affaire est prête.
Mon cher ami Garant s'était mis dans la tête
De t'engager, Lisette, à me parler pour lui.
Il t'a promis beaucoup, est-il vrai ?

LISETTE.

Madame, oui.

NINON.

Un peu de différence est entre sa personne
Et la mienne peut-être : il promet, et je donne.
Prends cinquante louis pour subvenir aux frais
De ton nouveau ménage...

SCÈNE II.

NINON, LISETTE, PICARD.

LISETTE.

Ah! Picard, quels bienfaits!
(en montrant la bourse.)
Vois-tu cela?

PICARD.

Madame, il faut d'abord vous dire
Que mon bonheur est grand.... et que je ne désire
Rien plus.... sinon qu'il dure.... et que Lisette et moi
Nous sommes obligés.... Mais aide-moi donc, toi;
Je ne sais point parler.

NINON.

J'aime ton éloquence,
Picard, et je me plais à ta reconnaissance.

PICARD.

Ah! madame, à vos pieds ici nous devons tous...

NINON.

Nous devons rendre heureux quiconque est près de nous.
Pour ceux qui sont trop loin, ce n'est pas notre affaire.
Çà, notre ami Picard, il faut ne me rien taire
De ce qu'on fait chez moi, tandis qu'en liberté
J'ai choisi loin du bruit cet endroit écarté.

PICARD.

D'abord un homme noir raisonne et gesticule
Avec monsieur Garant; et les mots de scrupule,
De probité, d'honneur, de raison, de devoirs,
M'ont saisi de respect pour ces deux manteaux noirs.
L'un dicte; l'autre écrit, disant qu'il instrumente
Pour le faire bien riche et vous rendre contente;
Et qu'il fait un contrat.

NINON.

Oui, c'est l'intention
De ce monsieur Garant si plein d'affection.

PICARD.

C'est un digne homme!

NINON.

Oh oui.... Mais, dis-moi, je te prie,
Que fait madame Agnant?

PICARD.

Mais, madame, elle crie;
Elle gronde vos gens, messieurs Gourville et moi,
Son mari, tout le monde, et dit qu'on est sans foi;
Et dit qu'on l'a trompée et que sa fille est prise;

Et dit qu'il faudra bien que quelqu'un l'indemnise :
Et puis elle s'apaise et convient qu'elle a tort;
Puis dit qu'elle a raison, et crie encor plus fort.

NINON.

Et monsieur son époux?

PICARD.

En véritable sage,
Il voit sans sourciller tout ce remu-ménage;
Et, pour fuir les chagrins qui pourraient l'occuper,
Il s'amusait à boire attendant le souper.

NINON.

Que fait notre Gourville?

PICARD.

En son humeur plaisante
Il les amuse tous, et boit, et rit, et chante.

NINON.

Et l'autre frère?

PICARD.

Il pleure.

NINON.

Ah! j'aime à voir les gens
Dans leur vrai caractère à nos yeux se montrans.
Monsieur le marguillier est bien le seul peut-être
Qui voudrait dans le fond qu'on pût le méconnaître.
Malgré sa modestie, on le découvre assez....
Ah! voici notre aîné qui vient les yeux baissés.

SCÈNE III.

NINON, GOURVILLE l'aîné, LISETTE, PICARD.

GOURVILLE l'aîné, vêtu plus régulièrement, mieux coiffé, et l'air plus honnête.

Vous me voyez, madame, après d'étranges crises
Bien sot et bien confus de toutes mes bêtises :
Je ne mérite pas votre excès de bonté,
Dont, tout en plaisantant, mon frère m'a flatté.
Hélas! j'avais voulu, dans ma mélancolie,
Et dans les visions de ma sombre folie,
Me séparer de vous et donner la maison
Que vos propres bienfaits ont mise sous mon nom.

NINON.

Tout est raccommodé. J'avais pris mes mesures,
Tout va bien.

GOURVILLE l'aîné.

Vous pourriez pardonner tant d'injures!
J'étais coupable et sot.

NINON.

Ah! vos yeux sont ouverts.
Vous démêlez enfin ces esprits de travers,
Ces cagots insolens, ces sombres rigoristes,
Qui pensent être bons quand ils ne sont que tristes;
Et ces autres fripons, n'ayant ni feu ni lieu,

Qui volent dans la poche en vous parlant de Dieu;
Ces escrocs recueillis, et leurs plates bigotes
Sans foi, sans probité, plus méchantes que sottes.
Allez, les gens du monde ont cent fois plus de sens,
D'honneur et de vertu, comme plus d'agrémens.

GOURVILLE l'aîné.

Vous en êtes la preuve.

NINON.

Ainsi la politesse
Déjà dans votre esprit succède à la rudesse.
Je vous vois dans le train de la conversion.
Vous deviendrez aimable, et j'en suis caution.
Mais comment trouvez-vous ce grave personnage
Que mon bizarre sort me donne en mariage?

GOURVILLE l'aîné.

Il ne m'appartient plus d'avoir un sentiment :
Tout ce que vous ferez sera fait prudemment.

NINON.

Blâmeriez-vous tout bas une union si chère?

GOURVILLE l'aîné.

Je n'ose plus blâmer; mais quand je considère
Que, pour nous séparer, pour m'entraîner ailleurs,
Il vous a peinte à moi des plus noires couleurs,
Qu'il voulait vous chasser de votre maison même....

NINON.

Oh! c'était par vertu; dans le fond, Garant m'aime,
Il ne veut que mon bien : c'est un homme excellent :
Mais ne lui donnez plus la clef de votre argent,
Et surtout gardez-vous un peu de ses cousines.

GOURVILLE l'aîné.

Ah! que ces prudes-là sont de grandes coquines!
Quel antre de voleurs! et cependant, enfin,
Vous allez donc, madame, épouser le cousin?

NINON.

Reposez-vous sur moi de ce que je vais faire.
Allez, croyez surtout qu'il était nécessaire
Que j'en agisse ainsi pour sauver votre bien :
Un seul moment plus tard vous n'aviez jamais rien.

GOURVILLE l'aîné.

Comment?

NINON.

Vous apprendrez, par des faits admirables,
De quoi les marguilliers sont quelquefois capables;
Vous serez convaincu bientôt, comme je croi,
Que ces hommes de bien sont différens de moi;
Vous y renoncerez pour toute votre vie,
Et vous préférerez la bonne compagnie.

GOURVILLE l'aîné.

Je ne réplique point. Honteux, désespéré
Des sauvages erreurs dont j'étais enivré,
Je vous fais de mon sort la souveraine arbitre;
Et, dépendant de vous, je veux vivre à ce titre.

SCÈNE IV.

NINON, GOURVILLE l'aîné, GOURVILLE le jeune, amenant M. et Mme. AGNANT; LISETTE, PICARD.

Le jeune GOURVILLE.

ADORABLE Ninon, daignez tranquilliser
Notre madame Agnant qu'on ne peut apaiser.

M. AGNANT.

Elle a tort.

Mme. AGNANT.

Oui, j'ai tort quand ma fille est perdue,
Qu'on ne me la rend point!

Le jeune GOURVILLE.

Eh mon Dieu! je me tue
De vous dire cent fois qu'elle est en sûreté.

Mme. AGNANT.

Est-ce donc ce benêt.... ou toi, jeune éventé,
Qui m'as pris ma Sophie?

GOURVILLE l'aîné.

Hélas! soyez très-sûre
Que je n'y prétends rien.

Le jeune GOURVILLE.

Eh bien, moi, je vous jure
Que j'y prétends beaucoup.

Mme. AGNANT.

Va, tu n'es qu'un vaurien,
Un fort mauvais plaisant, sans un écu de bien.
J'avais un avocat dont j'étais fort contente;
Je prétends qu'il revienne et veux qu'il instrumente
Contre toi pour ma fille; et tes cent mille francs
Ne me tromperont pas, mon ami, plus long-temps:
Ni vous non plus, madame.

NINON.

Écoutez-moi, de grâce.
Souffrez sans vous fâcher que je vous satisfasse.

Mme. AGNANT.

Ah! souffrez que je crie; et, quand j'aurai crié,
Je veux crier encore.

M. AGNANT.

Eh! tais-toi, ma moitié.
Madame Ninon parle; écoutons sans rien dire.

NINON.

Mes bons, mes chers voisins, daignez d'abord m'instruire
Si c'est votre intérêt et votre volonté

De donner votre fille et sa propriété
A mon jeune Gourville, en cas que par mon compte
A cent bons mille francs sa fortune se monte?

M. AGNANT.

Oui, parbleu, ma voisine.

NINON.

Eh bien, je vous promets
Qu'il aura cette somme.

Mme. AGNANT.

Ah! cela va bien.... Mais
Pour finir ce marché que de grand cœur j'approuve,
Pour marier Sophie, il faut qu'on la retrouve;
On ne peut rien sans elle.

NINON.

Eh bien, je veux encor
M'engager avec vous à rendre ce trésor.

M. et Mme. AGNANT.

Ah!

NINON.

Mais auparavant, je me flatte, j'espère
Que vous me laisserez finir ma grande affaire
Avec le vertueux, le bon monsieur Garant.

Mme. AGNANT.

Oui, passe; et puis la mienne ira pareillement.

PICARD.

Et puis la mienne aussi.

M. AGNANT.

C'est une comédie;
Personne ne s'entend et chacun se marie.
(à Gourville l'aîné.)
Soupera-t-on bientôt? Allons, mon grand flandrin,
Il faut que je t'apprenne à te connaître en vin.

GOURVILLE l'aîné.
(à Ninon.)

J'y suis bien neuf encor... A tout ce grand mystère
Ma présence, madame, est-elle nécessaire?

NINON.

Vraiment oui; demeurez : vous verrez avec nous
Ce que monsieur Garant veut bien faire pour vous :
Et nous aurons besoin de votre signature.

LISETTE.

Je sais signer aussi.

NINON.

Nous allons tout conclure.

M. GARANT.

Eh bien, tu vois, ma femme! et je l'avais bien dit,
Que madame Ninon, avec son grand esprit,
Saurait arranger tout.

Mme. AGNANT.

Je ne vois rien paraître.

NINON.

Voilà monsieur Garant, vous allez tout connaître.

SCÈNE V.

Les Précédens, M. GARANT, après avoir salué la compagnie, qui se range d'un côté, tandis que M. Garant et Ninon se mettent de l'autre, les domestiques derrière.

M. GARANT, en serrant la main de Ninon.

La raison, l'intérêt, le bonheur vous attend.
Voici notre acte en forme et dressé congrûment,
Avec mesure et poids, d'une manière sage,
Selon toutes les lois, la coutume et l'usage.
(à Mme. Agnant.) (à M. Agnant.)
Madame, permettez... un moment, mon voisin.

NINON.

De mon côté, je tiens un charmant parchemin.

M. GARANT.

Le ciel le bénira ; mais, avant d'y souscrire,
A l'écart, s'il vous plaît, mettons-nous pour le lire.

NINON.

Non : mon cœur est si plein de tous vos tendres soins,
Que je n'en puis avoir ici trop de témoins :
Et même j'ai mandé des amis, gens d'élite,
Qui publîront mon choix et tout votre mérite.
Nous souperons ensemble : ils seront enchantés
De votre prud'homie et de vos loyautés.
Sans doute ce contrat porte en gros caractères
Les deux cent mille francs qui sont pour les deux frères?

M. GARANT.

J'ignore ce qu'on peut leur devoir en effet,
Et cela n'entre point dans l'état mis au net
Des stipulations entre nous énoncées.
Ce sont, vous le savez, des affaires passées;
Et nous étions d'accord qu'on n'en parlerait plus.

M. AGNANT.

Comment?

Mme. AGNANT.

A tout moment cent mille francs perdus !
Ma fille aussi ! sortons de ce franc coupe-gorge,
(Montrant le jeune Gourville.)
Où chacun me trompait, où ce traître m'égorge.
(à Gourville l'aîné.)
Et c'est vous, grand nigaud, dont les séductions
M'ont valu mes chagrins, m'ont causé tant d'affronts !
Ma fille paîra cher son énorme sottise.

GOURVILLE l'aîné.

Vous vous trompez.

LISETTE.

Voici le moment de la crise.

Le jeune GOURVILLE, arrêtant M. et Mme. Agnant, et les ramenant tous deux par la main.

Mon Dieu! ne sortez point; restez, mon cher Agnant:
Quoi qu'il puisse arriver, tout finira gaîment.

NINON à M. Garant dans un coin du théâtre, tandis que le reste des acteurs est de l'autre.

Il faut les adoucir par de bonnes paroles.

M. GARANT.

Oui, qui ne disent rien; là.... des raisons frivoles,
Qu'on croit valoir beaucoup.

NINON.

Laissez-moi m'expliquer:
Et, si dans mes propos un mot peut vous choquer,
N'en faites pas semblant.

M. GARANT.

Ah! vraiment, je n'ai garde.

Mme. AGNANT à M. Agnant.

Que disent-ils de nous?

NINON à M. Garant.

Et si je me hasarde
De vous interroger, alors vous répondrez....
Madame, et vous, Gourville, enfin vous apprendrez
Quels sont mes sentimens et quelles sont mes vues.

Mme. AGNANT.

Ma foi, jusqu'à présent elles sont peu connues.

NINON à Mme. Agnant.

Vous voulez votre fille et de l'argent comptant?

Mme. AGNANT.

Oui, mais rien ne nous vient.

NINON.

Il faut premièrement
Vous mettre tous au fait.... Feu monsieur de Gourville
Me confia ses fils, et je leur fus utile:
Il ne put leur laisser rien par son testament;
Vous en savez la cause.

Mme. AGNANT.

Oui.

NINON.

Mais, par supplément,
Il voulut faire choix d'un fameux personnage,
Justement honoré dans tout le voisinage,
Et bien recommandé par des gens vertueux
Et ses amis secrets, tous bien d'accord entre eux:
Et cet homme de bien, nommé son légataire,
Cet homme honnête et franc, c'est monsieur.

M. GARANT fesant la révérence à la compagnie.

C'est me faire
Mille fois trop d'honneur.

NINON.

C'est à lui qu'on légua
Les deux cent mille francs qu'en hâte il s'appliqua.
Des esprits prévenus eurent la fausse idée
Qu'une somme si forte et par lui possédée
N'était rien qu'un dépôt, qu'entre ses mains il tient
Pour le rendre aux enfans auxquels il appartient.
Mais il n'est pas permis, dit-on, qu'ils en jouissent;
C'est un crime effroyable et que les lois punissent.
(à M. Garant.)
N'est-ce pas?

M. GARANT.

Oui, madame.

NINON.

Et ces graves délits,
Comment les nomme-t-on?

M. GARANT.

Des fidéicommis.

NINON.

Et, pour se mettre en règle, il faut qu'un honnête homme
Jure qu'à son profit il gardera la somme?

M. GARANT.

Oui, madame.

Le jeune GOURVILLE.

Ah! fort bien.

M. AGNANT.

Et monsieur a juré
Qu'il gardera le tout?

M. GARANT.

Oui, je le garderai.

Mme. AGNANT au jeune Gourville.

De ta femme, ma foi, voilà la dot payée.
J'enrage. Ah! c'en est trop!

NINON.

Soyez moins effrayée,
Et daignez, s'il vous plaît, m'écouter jusqu'au bout.

GOURVILLE l'aîné.

Pour moi, de cet argent je n'attends rien du tout;
Et je me sens, madame, indigne d'y prétendre.

Le jeune GOURVILLE.

Pour moi, je le prendrais au moins pour le répandre.

NINON.

Poursuivons.... Toujours prêt de me favoriser,
Monsieur, me croyant riche, a voulu m'épouser,
Afin que nous puissions, dans des emplois utiles,
Nous enrichir encor du bien des deux pupilles.

M. GARANT.

Mais il ne fallait pas dire cela.

NINON.

Si fait.

Rien ne saurait ici faire un meilleur effet.

(aux autres personnages.)

Il faut vous dire enfin qu'aussitôt que Gourville
Eut fait son testament, un ami difficile,
Un esprit de travers, eut l'injuste soupçon
Que votre marguillier pourrait être un fripon.

M. GARANT.

Mais vous perdez la tête!

NINON.

Eh mon Dieu, non, vous dis-je.

Gourville épouvanté dans l'instant se corrige;
Et, peut-être trompé, mais sain d'entendement,
Il fait, sans en rien dire, un second testament:
Il m'a fallu courir long-temps chez les notaires
Pour y faire apposer les formes nécessaires,
Payer de certains droits qui m'étaient inconnus;
Et, si j'avais tardé, les miens étaient perdus:
Monsieur gardait l'argent pour son beau mariage.
Tenez: voilà, je pense, un testament fort sage.
Il est en ma faveur. C'est pour moi tout le bien:
J'en ai le cœur percé, monsieur Garant n'a rien.

M. AGNANT.

Quel tour!

Mme. AGNANT.

La brave femme!

NINON en montrant les deux Gourville.

Entre eux deux je partage,

Ainsi que je le dois, le petit héritage.
Je souhaite à monsieur d'autres engagemens,
Une plus digne épouse et d'autres testamens.

M. GARANT.

Il faudra voir cela.

NINON.

Lisez: vous savez lire?

Le jeune GOURVILLE.

Il médite beaucoup, car il ne peut rien dire.

NINON à Mme. Agnant.

La dot de votre fille enfin va se payer.

M. GARANT en s'en allant.

Serviteur.

Le jeune GOURVILLE lui serrant la main.

Tout à vous.

NINON.

Adieu, cher marguillier.

Mme. AGNANT.

Adieu, vilain mâtin, qui m'en fis tant accroire.

M. AGNANT le saisissant par le bras.

Et pourquoi t'en aller? reste avec nous pour boire.

M. GARANT se débarrassant d'eux.

L'œuvre m'attend, j'ai hâte.

LISETTE lui fesant la révérence et lui montrant la bourse de cinquante louis.

Acceptez ce dépôt,
Vous le gardez si bien!

GOURVILLE l'aîné.

Laissons là ce maraud.

Le jeune GOURVILLE à Ninon.

Ah! je suis à vos pieds.

Mme. AGNANT.

Nous y devons tous être.

GOURVILLE l'aîné.

Comme elle a démasqué, vilipendé le traître!

Mme. AGNANT.

Et ma fille?

NINON.

Ah! croyez que, dès qu'elle saura
Qu'on va la marier, elle reparaîtra.

LISETTE à Picard.

Ne t'avais-je pas dit, Picard, que ma maîtresse
A plus d'esprit qu'eux tous, d'honneur et de sagesse?

SOCRATE,

OUVRAGE DRAMATIQUE.

Traduit de l'anglais de feu M. Thompson par feu M. Fatéma, comme on sait.

PRÉFACE de M. Fatéma, traducteur.

On a dit dans un livre, et répété dans un autre, qu'il est impossible qu'un homme simplement vertueux, sans intrigue, sans passions, puisse plaire sur la scène. C'est une injure faite au genre humain; elle doit être repoussée, et ne peut l'être plus fortement que par la pièce de feu M Thompson. Le célèbre Addisson avait balancé long-temps entre ce sujet et celui de Caton. Addisson pensait que Caton était l'homme vertueux que l'on cherchait, mais que Socrate était encore au-dessus. Il disait que la vertu de Socrate avait été moins dure, plus humaine, plus résignée à la volonté de Dieu, que celle de Caton. Ce sage Grec, disait-il, ne crut pas, comme le Romain, qu'il fût permis d'attenter sur soi-même, et d'abandonner le poste où Dieu nous a placés. Enfin Addisson regardait Caton comme la victime de la liberté, et Socrate comme le martyr de la sagesse. Mais le chevalier Richard Steele lui persuada que le sujet de Caton était plus théâtral que l'autre, et surtout plus convenable à sa nation dans un temps de troubles.

En effet, la mort de Socrate aurait fait peu d'impression peut-être dans un pays où l'on ne persécute personne pour sa religion, et où la tolérance a si

prodigieusement augmenté la population et les richesses, ainsi que dans la Hollande, ma chère patrie. Richard Steele dit expressément dans le *Tatler* : « qu'on doit choisir pour le sujet des pièces de théâtre le vice le plus dominant chez la nation pour laquelle on travaille. » Le succès de *Caton* ayant enhardi Addisson, il jeta enfin sur le papier l'esquisse de la *Mort de Socrate*, en trois actes. La place de secrétaire d'état, qu'il occupa quelque temps après, lui déroba le temps dont il avait besoin pour finir cet ouvrage. Il donna son manuscrit à M. Thompson son élève; celui-ci n'osa pas d'abord traiter un sujet si grave et si dénué de tout ce qui est en possession de plaire au théâtre.

Il commença par d'autres tragédies; il donna *Sophonisbe*, *Coriolan*, *Tancrède*, etc., et finit sa carrière par la *Mort de Socrate*, qu'il écrivit en prose scène par scène, et qu'il confia à ses illustres amis M. Dodington et M. Littleton, comptés parmi les plus beaux génies d'Angleterre. Ces deux hommes, toujours consultés par lui, voulurent qu'il renouvelât la méthode de Shakespeare, d'introduire des personnages du peuple dans la tragédie, de peindre Xantippe, femme de Socrate, telle qu'elle était en effet, une bourgeoise acariâtre, grondant son mari et l'aimant; de mettre sur la scène tout l'aréopage, et de faire, en un mot, de cette pièce une de ces représentations naïves de la vie humaine, un de ces tableaux où l'on peint toutes les conditions.

Cette entreprise n'est pas sans difficulté : et, quoique le sublime continu soit d'un genre infiniment supérieur, cependant ce mélange du pathétique et du familier a son mérite. On peut comparer ce genre à l'*Odyssée*, et l'autre à l'*Iliade*. M. Littleton ne voulut pas qu'on jouât cette pièce, parce que le caractère de Mélitus ressemblait trop à celui du sergent de loi Catbrée dont il était allié. D'ailleurs ce drame était une esquisse plutôt qu'un ouvrage achevé.

Il me donna donc ce drame de M. Thompson, à son dernier voyage en Hollande. Je le traduisis d'abord en Hollandais, ma langue maternelle. Cependant je ne le fis point jouer sur le théâtre d'Amsterdam, quoique, Dieu merci, nous n'ayons parmi nos pédans aucun pédant aussi odieux et aussi impertinent que M. Catbrée. Mais la multiplicité des acteurs que ce drame exige m'empêcha de le faire exécuter; je le traduisis ensuite en français, et je veux bien laisser courir cette traduction, en attendant que je fasse imprimer l'original. — A Amsterdam, 1755.

Depuis ce temps on a représenté la *Mort de Socrate* à Londres, mais ce n'est pas le drame de M. Thompson.

N. B. Il y a eu des gens assez bêtes pour réfuter les vérités palpables qui sont dans cette préface. Ils prétendent que M. Fatéma n'a pu écrire cette préface en 1755, parce qu'il était mort, disent-ils, en 1754. Quand cela serait, voilà une plaisante raison ! mais le fait est qu'il est décédé en 1757.

PERSONNAGES.

SOCRATE.
ANITUS, grand-prêtre de Cérès.
MÉLITUS, un des juges d'Athènes.
XANTIPPE, femme de Socrate.
AGLAÉ, jeune Athénienne élevée par Socrate.
SOPHRONIME, jeune Athénien élevé par Socrate.
DRIXA, marchande, } attachés à Anitus.
TERPANDRE et ACROS, } attachés à Anitus.
JUGES.
DISCIPLES de Socrate.
PÉDANS protégés par Anitus, au nombre de trois.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

ANITUS.

Ma chère confidente, et mes chers affidés, vous savez combien d'argent je vous ai fait gagner aux dernières fêtes de Cérès. Je me marie, et j'espère que vous ferez votre devoir dans cette grande occasion.

DRIXA.

Oui sans doute, monseigneur, pourvu que vous nous en fassiez gagner encore davantage.

ANITUS.

Il me faudra, madame Drixa, deux beaux tapis de Perse : vous, Terpandre, je ne vous demande que deux grands candelabres d'argent; et à vous, une demi-douzaine de robes de soie, brochées d'or.

TERPANDRE.

Cela est un peu fort : mais, monseigneur, il n'y a rien qu'on ne fasse pour mériter votre sainte protection.

ANITUS.

Vous regagnerez tout cela au centuple. C'est le meilleur moyen de mériter les faveurs des dieux et des déesses. Donnez beaucoup, et vous recevrez beaucoup : et surtout ne manquez jamais d'ameuter le peuple contre tous les gens de qualité qui ne font point assez de vœux, et qui ne présentent point assez d'offrandes.

ACROS.

C'est à quoi nous ne manquerons jamais; c'est un devoir trop sacré pour n'y être pas fidèles.

ANITUS.

Allez, mes chers amis; les dieux vous maintiennent dans des sentimens si pieux et si justes! et comptez que vous prospérerez, vous, vos enfans et les enfans de vos petits-enfans.

TERPANDRE.

C'est de quoi nous sommes sûrs, car vous l'avez dit.

SCÈNE II.

ANITUS, DRIXA.

ANITUS.

Eh bien, ma chère madame Drixa, je crois que vous ne trouverez pas mauvais que j'épouse Aglaé; mais je ne vous en aime pas moins, et nous vivrons ensemble comme à l'ordinaire.

DRIXA.

Oh! monseigneur, je ne suis point jalouse; et, pourvu que le commerce aille bien, je suis fort contente. Quand j'ai eu l'honneur d'être une de vos maîtresses, j'ai joui d'une grande considération dans Athènes. Si vous aimez Aglaé, j'aime le jeune Sophronime; et Xantippe, la femme de Socrate, m'a promis qu'elle me le donnerait en mariage. Vous aurez toujours les mêmes droits sur moi. Je suis

seulement fâchée que ce jeune homme soit élevé par ce vilain Socrate, et qu'Aglaé soit encore entre ses mains. Il faut les en tirer au plus vite; Xantippe sera charmée d'être débarrassée d'eux. Le beau Sophronime et la belle Aglaé sont fort mal entre les mains de Socrate.

ANITUS.

Je me flatte bien, ma chère madame Drixa, que Mélitus et moi nous perdrons cet homme dangereux, qui ne prêche que la vertu et la Divinité, et qui s'est osé moquer de certaines aventures arrivées aux mystères de Cérès. Mais il est le tuteur d'Aglaé. Agathon, père d'Aglaé, a laissé, dit-on, de grands biens; Aglaé est adorable; j'idolâtre Aglaé; il faut que j'épouse Aglaé, et que je ménage Socrate, en attendant que je le fasse pendre.

DRIXA.

Ménagez Socrate, pourvu que j'aie mon jeune homme. Mais comment Agathon a-t-il pu laisser sa fille entre les mains de ce vieux nez épaté de Socrate, de cet insupportable raisonneur, qui corrompt les jeunes gens, et qui les empêche de fréquenter les courtisanes et les saints mystères?

ANITUS.

Agathon était entiché des mêmes principes. C'était un de ces sobres et sérieux extravagans, qui ont d'autres mœurs que les nôtres, qui sont d'un autre siècle et d'une autre patrie; un de nos ennemis jurés, qui pensent avoir rempli tous leurs devoirs quand ils ont adoré la Divinité, secouru l'humanité, cultivé l'amitié, et étudié la philosophie; de ces gens qui prétendent insolemment que les dieux n'ont pas écrit l'avenir sur le foie d'un bœuf; de ces raisonneurs impitoyables qui trouvent à redire que les prêtres sacrifient des filles, ou passent la nuit avec elles, selon le besoin : vous sentez que ce sont des monstres qui ne sont bons qu'à étouffer. S'il y avait seulement dans Athènes cinq ou six sages qui eussent autant de considération que lui, c'en serait assez pour m'ôter la moitié de mes rentes et de mes honneurs.

DRIXA.

Diable! voilà qui est sérieux cela!

ANITUS.

En attendant que je l'étrangle je vais lui parler sous ces portiques, et conclure avec lui l'affaire de mon mariage.

DRIXA.

Le voici; vous lui faites trop d'honneur; je vous laisse, et je vais parler de mon jeune homme à Xantippe.

ANITUS.

Les dieux vous conduisent, ma chère Drixa! servez-les toujours; gardez-vous de ne croire qu'un seul Dieu, et n'oubliez pas mes deux beaux tapis de Perse.

SCÈNE III.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

Eh, bonjour, mon cher Socrate, le favori des dieux et le plus sage des mortels. Je me sens élevé au-dessus de moi-même toutes les fois que je vous vois, et je respecte en vous la nature humaine.

SOCRATE.

Je suis un homme simple, dépourvu de science et plein de faiblesses comme les autres. C'est beaucoup si vous me supportez.

ANITUS.

Vous supporter! je vous admire : je voudrais vous ressembler, s'il était possible : et c'est pour être plus souvent témoin de vos vertus, pour entendre plus souvent vos leçons, que je veux épouser votre belle pupille Aglaé, dont la destinée dépend de vous.

SOCRATE.

Il est vrai que son père Agathon, qui était mon ami, c'est-à-dire, beaucoup plus qu'un parent, me confia par son testament cette aimable et vertueuse orpheline.

ANITUS.

Avec des richesses considérables? car on dit que c'est le meilleur parti d'Athènes.

SOCRATE.

C'est sur quoi je ne puis vous donner aucun éclaircissement; son père, ce tendre ami dont les volontés me sont sacrées, m'a défendu, par ce même testament, de divulguer l'état de la fortune de sa fille.

ANITUS.

Ce respect pour les dernières volontés d'un ami, et cette discrétion, sont dignes de votre belle âme. Mais on sait assez qu'Agathon était un homme riche.

SOCRATE.

Il méritait de l'être, si les richesses sont une faveur de l'Être Suprême.

ANITUS.

On dit qu'un petit écervelé, nommé Sophronime, lui fait la cour à cause de sa fortune; mais je suis persuadé que vous éconduirez un pareil personnage, et qu'un homme comme moi n'aura point de rival.

SOCRATE.

Je sais ce que je dois penser d'un homme comme vous; mais ce n'est pas à moi de gêner les sentimens d'Aglaé. Je lui sers de père, je ne suis point son maître : elle doit disposer de son cœur. Je regarde la contrainte comme un attentat. Parlez-lui; si elle écoute vos propositions, je souscris à ses volontés.

ANITUS.

J'ai déjà le consentement de Xantippe votre femme; sans doute elle est instruite des sentimens d'Aglaé; ainsi je regarde la chose comme faite.

SOCRATE.

Je ne puis regarder les choses comme faites que quand elles le sont.

SCÈNE IV.

SOCRATE, ANITUS, AGLAÉ.

SOCRATE.

Venez, belle Aglaé, venez décider de votre sort. Voilà un monseigneur, prêtre d'un haut rang, le premier prêtre d'Athènes, qui

s'offre pour être votre époux. Je vous laisse toute la liberté de vous expliquer avec lui. Cette liberté serait gênée par ma présence. Quelque choix que vous fassiez, je l'approuve. Xantippe préparera tout pour vos noces.

(il sort.)

AGLAÉ.

Ah! généreux Socrate, c'est avec bien du regret que je vous vois partir.

ANITUS.

Il paraît, aimable Aglaé, que vous avez une grande confiance dans le bon Socrate.

AGLAÉ.

Je le dois : il me sert de père, et il forme mon âme.

ANITUS.

Eh bien, s'il dirige vos sentimens, pourriez-vous me dire ce que vous pensez de Cérès, de Cybèle, de Vénus?

AGLAÉ.

Hélas! j'en penserai tout ce que vous voudrez.

ANITUS.

C'est bien dit : vous ferez aussi tout ce que je voudrai?

AGLAÉ.

Non, l'un est fort différent de l'autre.

ANITUS.

Vous voyez que le sage Socrate consent à nôtre union; Xantippe sa femme presse ce mariage. Vous savez quels sentimens vous m'avez inspirés. Vous connaissez mon rang et mon crédit; vous voyez que mon bonheur, et peut-être le vôtre, ne dépendent que d'un mot de votre bouche.

AGLAÉ.

Je vais vous répondre avec la vérité que ce grand homme qui sort d'ici m'a instruite à ne dissimuler jamais, et avec la liberté qu'il me laisse. Je respecte votre dignité, je connais peu votre personne, et je ne puis me donner à vous.

ANITUS.

Vous ne pouvez, vous qui êtes libre! Ah! cruelle Aglaé, vous ne le voulez donc pas?

AGLAÉ.

Il est vrai, je ne le veux pas.

ANITUS.

Songez-vous bien à l'affront que vous me faites? Je vois trop que Socrate me trahit; c'est lui qui dicte votre réponse; c'est lui qui donne la préférence à ce jeune Sophronime, à mon indigne rival, à cet impie....

AGLAÉ.

Sophronime n'est point impie; il lui est attaché dès l'enfance; Socrate lui sert de père comme à moi. Sophronime est plein de grâces et de vertus. Je l'aime, j'en suis aimée; il ne tient qu'à moi d'être sa femme, mais je ne serai pas plus à lui qu'à vous.

ANITUS.

Tout ce que vous me dites m'étonne. Quoi! vous osez m'avouer que vous aimez Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'ose vous l'avouer, parce que rien n'est plus vrai.

ANITUS.

Et quand il ne tient qu'à vous d'être heureuse avec lui, vous refusez sa main?

AGLAÉ.

Rien n'est plus vrai encore.

ANITUS.

C'est sans doute la crainte de me déplaire qui suspend votre engagement avec lui?

AGLAÉ.

Non assurément; car, n'ayant jamais cherché à vous plaire, je ne crains point de vous déplaire.

ANITUS.

Vous craignez donc d'offenser les dieux en préférant un profane comme Sophronime à un ministre des autels?

AGLAÉ.

Point du tout: je suis persuadée que l'Être Suprême se soucie fort peu que je vous épouse ou non.

ANITUS.

L'Être Suprême! ma chère fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut parler: vous devez dire les dieux et les déesses. Prenez garde, j'entrevois en vous des sentimens dangereux, et je sais trop qui vous les a inspirés. Sachez que Cérès, dont je suis le grand-prêtre, peut vous punir d'avoir méprisé son culte et son ministre.

AGLAÉ.

Je ne méprise ni l'un ni l'autre. On m'a dit que Cérès préside aux blés, je le veux croire; mais elle ne se mêlera pas de mon mariage.

ANITUS.

Elle se mêle de tout. Vous en savez trop; mais enfin j'espère vous convertir. Êtes-vous bien résolue à ne point épouser Sophronime?

AGLAÉ.

Oui, j'y suis très-résolue; et j'en suis très-fâchée.

ANITUS.

Je ne comprends rien à toutes ces contradictions. Écoutez: je vous aime; j'ai voulu faire votre bonheur, et vous placer dans un haut rang. Croyez-moi, ne m'offensez pas, ne rejetez point votre fortune; songez qu'il faut sacrifier tout à un établissement avantageux; que la jeunesse passe et que la fortune reste; que les richesses et les honneurs doivent être votre unique but; que je vous parle de la part des dieux et des déesses. Je vous conjure d'y faire réflexion. Adieu, ma chère fille; je vais prier Cérès qu'elle vous inspire, et j'espère encore qu'elle touchera votre cœur. Adieu encore une fois; souvenez-vous que vous m'avez promis de ne point épouser Sophronime.

AGLAÉ.

C'est à moi que je l'ai promis, non à vous.

(Anitus sort.)

(Aglaé seule)

Que cet homme redouble mon chagrin ! je ne sais pourquoi je ne vois jamais ce prêtre sans frémir. Mais voici Sophronime ; hélas ! tandis que son rival me remplit de terreur, celui-ci redouble mes regrets et mon attendrissement.

SCÈNE V.

AGLAÉ, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Chère Aglaé, je vois Anitus, ce prêtre de Cérès, ce méchant homme, cet ennemi juré de Socrate, sortir d'auprès de vous, et vos yeux semblent mouillés de quelques larmes.

AGLAÉ.

Lui ! il est l'ennemi de notre bienfaiteur Socrate ! Je ne m'étonne plus de l'aversion qu'il m'inspirait avant même qu'il m'eût parlé.

SOPHRONIME.

Hélas ! serait-ce à lui que je dois imputer les pleurs qui obscurcissent vos yeux?

AGLAE.

Il ne peut m'inspirer que des dégoûts. Non, Sophronime, il n'y a que vous qui puissiez faire couler mes larmes.

SOPHRONIME.

Moi, grands dieux ! moi qui voudrais les payer de mon sang, moi qui vous adore, moi qui me flatte d'être aimé de vous, qui ne vis que pour vous, qui voudrais mourir pour vous ; moi j'aurais à me reprocher d'avoir jeté un moment d'amertume sur votre vie ! Vous pleurez, et j'en suis la cause ! qu'ai-je donc fait ? quel crime ai-je commis ?

AGLAÉ.

Vous n'en pouvez commettre. Je pleure parce que vous méritez toute ma tendresse, parce que vous l'avez, et qu'il me faut renoncer à vous.

SOPHRONIME.

Quels mots funestes avez-vous prononcés ! non, je ne le puis croire ; vous m'aimez, vous ne pouvez changer. Vous m'avez promis d'être à moi, vous ne voulez point ma mort.

AGLAÉ.

Je veux que vous viviez heureux, Sophronime, et je ne puis vous rendre heureux. J'espérais, mais ma fortune m'a trompée. Je jure que, ne pouvant être à vous, je ne serai à personne. Je l'ai déclaré à cet Anitus qui me recherche et que je méprise ; je vous le déclare, le cœur pénétré de la plus vive douleur, et de l'amour le plus tendre.

SOPHRONIME.

Puisque vous m'aimez, je dois vivre ; mais, si vous me refusez votre main, je dois mourir. Chère Aglaé, au nom de tant d'amour, au nom de vos charmes et de vos vertus, expliquez-moi ce mystère funeste.

SCÈNE VI.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

SOPHRONIME.

O SOCRATE, mon maître, mon père ! je me vois ici le plus infortuné des hommes entre les deux êtres par qui je respire ; c'est vous qui m'avez appris la sagesse, c'est Aglaé qui m'a appris à sentir l'amour. Vous avez donné votre consentement à notre hymen : la belle Aglaé, qui semblait le désirer, me refuse ; et, en me disant qu'elle m'aime, elle me plonge le poignard dans le cœur. Elle rompt notre hymen, sans m'apprendre la cause d'un si cruel caprice ; ou empêchez mon malheur, ou apprenez-moi, s'il est possible, à le soutenir.

SOCRATE.

Aglaé est maîtresse de ses volontés : son père m'a fait son tuteur, et non pas son tyran ; je fesais mon bonheur de vous unir ensemble. Si elle a changé d'avis, j'en suis surpris, j'en suis affligé ; mais il faut écouter ses raisons : si elles sont justes, il faut s'y conformer.

SOPHRONIME.

Elles ne peuvent être justes.

AGLAÉ.

Elles le sont du moins à mes yeux : daignez m'écouter l'un et l'autre. Quand vous eûtes accepté le testament secret de mon père, sage et généreux Socrate, vous me dîtes qu'il me laissait un bien honnête avec lequel je pourrais m'établir. Je formai dès lors le dessein de donner cette fortune à votre cher disciple Sophronime, qui n'a que vous d'appui, et qui ne possède pour toute richesse que sa vertu : vous avez approuvé ma résolution. Vous concevez quel était mon bonheur de faire celui d'un Athénien que je regarde comme votre fils. Pleine de ma félicité, transportée d'une douce joie que mon cœur ne pouvait contenir, j'ai confié cet état délicieux de mon âme à Xantippe votre femme, et aussitôt cet état a disparu. Elle m'a traitée de visionnaire. Elle m'a montré le testament de mon père qui est mort dans la pauvreté, qui ne me laisse rien, et qui me recommande à l'amitié dont vous fûtes unis.

En ce moment, éveillée après mon songe, je n'ai senti que la douleur de ne pouvoir faire la fortune de Sophronime : je ne veux point l'accabler du poids de ma misère.

SOPHRONIME.

Je vous l'avais bien dit, Socrate, que ses raisons ne vaudraient rien ; si elle m'aime, ne suis-je pas assez riche ? Je n'ai subsisté, il est vrai, que par vos bienfaits ; mais il n'est point d'emploi pénible que je n'embrasse pour faire subsister ma chère Aglaé. Je devrais, il est vrai, lui faire le sacrifice de mon amour, lui chercher moi-même un parti avantageux ; mais j'avoue que je n'en ai pas la force et par là je suis indigne d'elle. Mais si elle pouvait se contenter de mon état, si elle pouvait s'abaisser jusqu'à moi ! non, je n'ose le demander, je n'ose le souhaiter ; et je succombe à un malheur qu'elle supporte.

SOCRATE.

Mes enfans, Xantippe est bien indiscrète de vous avoir montré ce testament ; mais croyez, belle Aglaé, qu'elle vous a trompée.

AGLAÉ.

Elle ne m'a point trompée; j'ai vu de mes yeux ma misère; l'écriture de mon père m'est assez connue. Soyez sûr, Socrate, que je saurai soutenir la pauvreté. Je sais travailler de mes mains; c'est assez pour vivre, c'est tout ce qu'il me faut; mais ce n'est pas assez pour Sophronime.

SOPHRONIME.

C'en est trop mille fois pour moi, âme tendre, âme sublime, digne d'avoir été élevée par Socrate; une pauvreté noble et laborieuse est l'état naturel de l'homme. J'aurais voulu vous offrir un trône: mais, si vous daignez vivre avec moi, notre pauvreté respectable est au-dessus du trône de Crésus.

SOCRATE.

Vos sentimens me plaisent autant qu'ils m'attendrissent; je vois avec transport germer dans vos cœurs cette vertu que j'y ai semée. Jamais mes soins n'ont été mieux récompensés; jamais mon espérance n'a été plus remplie. Mais, encore une fois, Aglaé, croyez-moi, ma femme vous a mal instruite. Vous êtes plus riche que vous ne pensez. Ce n'est pas à elle, c'est à moi que votre père vous a confiée. Ne peut-il pas avoir laissé un bien que Xantippe ignore?

AGLAÉ.

Non, Socrate; il dit précisément dans son testament qu'il me laisse pauvre.

SOCRATE.

Et moi je vous dis que vous vous trompez, qu'il vous a laissé de quoi vivre heureuse avec le vertueux Sophronime, et qu'il faut que vous veniez tous deux signer le contrat tout à l'heure.

SCÈNE VII.

SOCRATE, XANTIPPE, AGLAÉ, SOPHRONIME.

XANTIPPE.

Allons, allons, ma fille, ne vous amusez point aux visions de mon mari; la philosophie est fort bonne, quand on est à son aise; mais vous n'avez rien; il faut vivre: vous philosopherez après. J'ai conclu votre mariage avec Anitus, digne prêtre, homme puissant, homme de crédit; venez, suivez-moi; il ne faut ni lenteur ni contradiction; j'aime qu'on m'obéisse, et vite; c'est pour votre bien, ne raisonnez pas, et suivez-moi.

SOPHRONIME.

Ah! ciel! ah! chère Aglaé!

SOCRATE.

Laissez-la dire, et fiez-vous à moi de votre bonheur.

XANTIPPE.

Comment! qu'on me laisse dire? vraiment, je le prétends bien, et surtout qu'on me laisse faire. C'est bien à vous, avec votre sagesse, et votre démon familier, et votre ironie, et toutes vos fadaises qui ne sont bonnes à rien, à vous mêler de marier des filles! Vous êtes un bon homme, mais vous n'entendez rien aux affaires de ce monde; et vous êtes trop heureux que je vous gouverne. Al-

lons, Aglaé, venez, que je vous établisse. Et vous qui restez là tout étonné, j'ai aussi votre affaire; Drixa est votre fait; vous me remercîrez tous deux; tout sera conclu dans la minute; je suis expéditive; ne perdons point de temps: tout cela devrait déjà être terminé.

SOCRATE.

Ne la cabrez pas, mes enfans; marquez-lui toute sorte de déférence; il faut lui complaire puisqu'on ne peut la corriger. C'est le triomphe de la raison de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SOCRATE, SOPHRONIME.

SOPHRONIME.

Divin Socrate, je ne puis croire mon bonheur; comment se peut-il qu'Aglaé, dont le père est mort dans une pauvreté extrême, ait cependant une dot si considérable?

SOCRATE.

Je vous l'ai déjà dit; elle avait plus qu'elle ne croyait. Je connaissais mieux qu'elle les ressources de son père. Qu'il vous suffise de jouir tous deux d'une fortune que vous méritez: pour moi, je dois le secret aux morts comme aux vivans.

SOPHRONIME.

Je n'ai plus qu'une crainte, c'est que ce prêtre de Cérès, à qui vous m'avez préféré, ne venge sur vous les refus d'Aglaé: c'est un homme bien à craindre.

SOCRATE.

Eh! que peut craindre celui qui fait son devoir? Je connais la rage de mes ennemis, je sais toutes leurs calomnies; mais quand on ne cherche qu'à faire du bien aux hommes, et qu'on n'offense point le ciel, on ne redoute rien, ni pendant la vie ni à la mort.

SOPHRONIME.

Rien n'est plus vrai; mais je mourrais de douleur, si la félicité que je vous dois portait vos ennemis à vous forcer de mettre en usage votre héroïque constance.

SCÈNE II.

SOCRATE, SOPHRONIME, AGLAÉ.

AGLAÉ.

Mon bienfaiteur, mon père, homme au-dessus des hommes, j'embrasse vos genoux. Secondez-moi, Sophronime; c'est lui, c'est Socrate qui nous marie aux dépens de sa fortune, qui paie ma dot, qui se prive pour nous de la plus grande partie de son bien. Non, nous ne le souffrirons pas; nous ne serons pas riches à ce prix: plus notre cœur est reconnaissant, plus nous devons imiter la noblesse du sien.

SOPHRONIME.

Je me jette à vos pieds comme elle, je suis saisi comme elle; nous sentons également vos bienfaits. Nous vous aimons trop,

Socrate, pour en abuser. Regardez-nous comme vos enfans, mais que vos enfans ne vous soient point à charge. Votre amitié est le plus grand des biens, c'est le seul que nous voulons. Quoi! vous n'êtes pas riche, et vous faites ce que les puissans de la terre ne feraient pas! Si nous acceptions vos bienfaits, nous en serions indignes.

SOCRATE.

Levez-vous, mes enfans; vous m'attendrissez trop. Écoutez-moi; ne faut-il pas respecter les volontés des morts? Votre père, Aglaé, que je regardais comme la moitié de moi-même, ne m'a-t-il pas ordonné de vous traiter comme ma fille? Je lui obéis; je trahirais l'amitié et la confiance, si je fesais moins. J'ai accepté son testament, je l'exécute; le peu que je vous donne est inutile à ma vieillesse, qui est sans besoins. Enfin, si j'ai dû obéir à mon ami, vous devez obéir à votre père. C'est moi qui le suis aujourd'hui; c'est moi qui par ce nom sacré vous ordonne de ne pas m'accabler de douleur en me refusant. Mais retirez-vous, j'aperçois Xantippe. J'ai mes raisons pour vous conjurer de l'éviter dans ces momens.

AGLAÉ.

Ah! que vous nous ordonnez des choses cruelles!

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE.

XANTIPPE.

Vraiment vous venez de faire là un beau chef-d'œuvre! par ma foi, mon cher mari, il faudrait vous interdire. Voyez, s'il vous plaît, que de sottises! Je promets Aglaé au prêtre Anitus, qui a du crédit parmi les grands; je promets Sophronime à cette grosse marchande Drixa, qui a du crédit chez le peuple; et vous mariez vos deux étourdis ensemble pour me faire manquer à ma parole; ce n'est pas assez, vous les dotez de la plus grande partie de votre bien. Vingt mille drachmes! justes dieux, vingt mille drachmes! n'êtes-vous pas honteux? De quoi vivrez-vous à l'âge de soixante et dix ans? qui paiera vos médecins quand vous serez malade? vos avocats, quand vous aurez des procès? Enfin, que ferai-je, quand ce fripon, ce cou tors d'Anitus et son parti, que vous auriez eu pour vous, s'attacheront à vous persécuter comme ils ont fait tant de fois? Le ciel confonde les philosophes et la philosophie, et ma sotte amitié pour vous! Vous vous mêlez de conduire les autres, et il vous faudrait des lisières: vous raisonnez sans cesse, et vous n'avez pas le sens commun. Si vous n'étiez pas le meilleur homme du monde, vous seriez le plus ridicule et le plus insupportable. Écoutez, il n'y a qu'un mot qui serve: rompez dans l'instant cet impertinent mariage, et faites tout ce que veut votre femme.

SOCRATE.

C'est très-bien parler, ma chère Xantippe, et avec modération: mais écoutez-moi à votre tour. Je n'ai point proposé ce mariage. Sophronime et Aglaé s'aiment, et sont dignes l'un de l'autre. Je vous ai déjà donné tout le bien que je pouvais vous céder par les lois; je donne presque tout ce qui me reste à la fille de mon ami; le peu

que je garde me suffit. Je n'ai ni médecin à payer, parce que je suis sobre ; ni avocat, parce que je n'ai ni prétentions ni dettes. A l'égard de la philosophie que vous me reprochez, elle m'enseigne à souffrir l'indignation d'Anitus, et vos injures ; à vous aimer malgré votre humeur.

(il sort.)

SCÈNE IV.

XANTIPPE seule.

Le vieux fou ! il faut que je l'estime malgré moi ; car, après tout, il y a je ne sais quoi de grand dans sa folie. Le sang-froid de ses extravagances me fait enrager. J'ai beau le gronder, je perds mes peines. Il y a trente ans que je crie après lui ; et, quand j'ai bien crié, il m'en impose, et je suis toute confondue : est-ce qu'il y aurait dans cette âme-là quelque chose de supérieur à la mienne ?

SCÈNE V.

XANTIPPE, DRIXA.

DRIXA.

Eh bien, madame Xantippe, voilà comme vous êtes maîtresse chez vous ! Fi ! que cela est lâche de se laisser gouverner par son mari ! Ce maudit Socrate m'enlève donc ce beau garçon dont je voulais faire la fortune ? il me le paiera, le traître.

XANTIPPE.

Ma pauvre madame Drixa, ne vous fâchez pas contre mon mari ; je me suis assez fâchée contre lui ; c'est un imbécile, je le sais bien ; mais dans le fond c'est bien le meilleur cœur du monde. Cela n'a point de malice ; il fait toutes les sottises possibles sans y entendre finesse, et avec tant de probité que cela désarme. D'ailleurs, il est têtu comme une mule. J'ai passé ma vie à le tourmenter, je l'ai même battu quelquefois ; non-seulement je n'ai pu le corriger, je n'ai même jamais pu le mettre en colère. Que voulez-vous que j'y fasse ?

DRIXA.

Je me vengerai, vous dis-je : j'aperçois sous ces portiques son bon ami Anitus, et quelques-uns des nôtres ; laissez-moi faire.

XANTIPPE.

Mon Dieu ! je crains que tous ces gens-là ne jouent quelque tour à mon mari. Allons vite l'avertir ; car, après tout, on ne peut s'empêcher de l'aimer.

SCÈNE VI.

ANITUS, DRIXA, TERPANDRE, ACROS.

DRIXA.

Nos injures sont communes, respectable Anitus ; vous êtes trahi comme moi. Ce malhonnête homme de Socrate donne presque tout son bien à Aglaé, uniquement pour vous désespérer. Il faut que vous en tiriez une vengeance éclatante.

ANITUS.

C'est bien mon intention, le ciel y est intéressé ; cet homme méprise sans doute les dieux, puisqu'il me dédaigne. On a déjà in-

tenté contre lui quelques accusations ; il faut que vous m'aidiez tous à les renouveler; nous le mettrons en danger de sa vie ; alors je lui offrirai ma protection, à condition qu'il me cède Aglaé, et qu'il vous rende votre beau Sophronime; par là nous remplirons tous nos devoirs; il sera puni par la crainte que nous lui aurons donnée : j'obtiendrai ma maîtresse, et vous aurez votre amant.

DRIXA.

Vous parlez comme la sagesse elle-même. Il faut que quelque divinité vous inspire. Instruisez-nous, que faut-il faire ?

ANITUS.

Voici bientôt l'heure où les juges passeront pour aller au tribunal; Mélitus est à leur tête.

DRIXA.

Mais ce Mélitus est un petit pédant, un méchant homme, qui est votre ennemi.

ANITUS.

Oui, mais il est encore plus l'ennemi de Socrate ; c'est un scélérat hypocrite, qui soutient les droits de l'aréopage contre moi ; mais nous nous réunissons toujours quand il s'agit de perdre ces faux sages capables d'éclairer le peuple sur notre conduite. Écoutez, ma chère Drixa, vous êtes dévote ?

DRIXA.

Oui assurément, monseigneur : j'aime l'argent et le plaisir de tout mon cœur; mais, en fait de dévotion, je ne cède à personne.

ANITUS.

Allez prendre quelque dévots du peuple avec vous, et, quand les juges passeront, criez à l'impiété.

TERPANDRE.

Y a-t-il quelque chose à gagner? nous sommes prêts.

ACROS.

Oui ; mais quelle espèce d'impiété ?

ANITUS.

De toutes les espèces. Vous n'avez qu'à l'accuser hardiment de ne point croire aux dieux : c'est le plus court.

DRIXA.

Oh! laissez-moi faire.

ANITUS.

Vous serez parfaitement secondés. Allez sous ces portiques ameuter vos amis. Je vais cependant instruire quelques gazetiers de controverse, quelques folliculaires qui viennent souvent dîner chez moi. Ce sont des gens bien méprisables, je l'avoue, mais ils peuvent nuire dans l'occasion, quand ils sont bien dirigés. Il faut se servir de tout pour faire triompher la bonne cause. Allez, mes chers amis, recommandez-vous à Cérès ; vous viendrez crier au signal que je donnerai : c'est le sûr moyen de gagner le ciel, et surtout de vivre heureux sur la terre.

SCÈNE VII.

ANITUS, NONOTI, CHOMOS, BERTIOS.

ANITUS.

INFATIGABLE Nonoti, profond Chomos, délicat Bertios, avez-vous fait contre ce méchant Socrate les petits ouvrages que je vous ai commandés?

NONOTI.

J'ai travaillé, monseigneur; il ne s'en relèvera pas.

CHOMOS.

J'ai démontré la vérité contre lui; il est confondu.

BERTIOS.

Je n'ai dit qu'un mot dans mon journal; il est perdu.

ANITUS.

Prenez garde, Nonoti. Je vous ai défendu la prolixité. Vous êtes ennuyeux de votre naturel: vous pourriez lasser la patience de la cour.

NONOTI.

Monseigneur, je n'ai fait qu'une feuille; j'y prouve que l'âme est une quintessence infuse; que les queues ont été données aux animaux pour chasser les mouches; que Cérès fait des miracles, et que par conséquent Socrate est un ennemi de l'état qu'il faut exterminer.

ANITUS.

On ne peut mieux conclure. Allez porter votre délation au second juge qui est un excellent philosophe : je vous réponds que vous serez bientôt défait de votre ennemi Socrate.

NONOTI.

Monseigneur, je ne suis point son ennemi. Je suis fâché seulement qu'il ait tant de réputation; et tout ce que j'en fais est pour la gloire de Cérès, et pour le bien de la patrie.

ANITUS.

Allez, dis-je, dépêchez-vous. Eh bien, savant Chomos, qu'avez-vous fait?

CHOMOS.

Monseigneur, n'ayant rien trouvé à reprendre dans les écrits de Socrate, je l'accuse adroitement de penser tout le contraire de ce qu'il a dit; et je montre le venin répandu dans tout ce qu'il dira.

ANITUS.

A merveille. Portez cette pièce au quatrième juge; c'est un homme qui n'a pas le sens commun, et qui vous entendra parfaitement. Et vous, Bertios?

BERTIOS.

Monseigneur, voici mon dernier journal sur le chaos. Je fais voir adroitement, en passant du chaos aux jeux olympiques, que Socrate pervertit la jeunesse.

ANITUS.

Admirable! Allez de ma part chez le septième juge, et dites-lui que je lui recommande Socrate. Bon! voici déjà Mélitus, le chef des

onze qui s'avance. Il n'y a point de détour à prendre avec lui; nous nous connaissons trop l'un et l'autre.

SCÈNE VIII.

ANITUS, MÉLITUS.

ANITUS.

Monsieur le juge, un mot. Il faut perdre Socrate.

MÉLITUS.

Monsieur le prêtre, il y a long-temps que j'y pense; unissons-nous sur ce point; nous n'en serons pas moins brouillés sur le reste.

ANITUS.

Je sais bien que nous nous haïssons tous deux; mais, en se détestant, il faut se réunir pour gouverner la république.

MÉLITUS.

D'accord. Personne ne nous entend ici; je sais que vous êtes un fripon; vous ne me regardez pas comme un honnête homme; je ne puis vous nuire, parce que vous êtes grand-prêtre; vous ne pouvez me perdre, parce que je suis grand-juge; mais Socrate peut nous faire tort à l'un et à l'autre en nous démasquant: nous devons donc commencer, vous et moi, par le faire mourir, et puis nous verrons comment nous pourrons nous exterminer l'un l'autre à la première occasion.

ANITUS à part.

On ne peut mieux parler. Hom! que je voudrais tenir ce coquin d'aréopagite sur un autel, les bras pendans d'un côté et les jambes de l'autre, lui ouvrir le ventre avec mon couteau d'or, et consulter son foie tout à mon aise!

MÉLITUS à part.

Ne pourrai-je jamais tenir ce pendard de sacrificateur dans la geôle, et lui faire avaler une pinte de ciguë à mon plaisir!

ANITUS.

Or çà, mon cher ami; voilà vos camarades qui avancent; j'ai préparé les esprits du peuple.

MÉLITUS.

Fort bien, mon cher ami, comptez sur moi comme sur vous-même dans ce moment; mais rancune tenant toujours.

SCÈNE IX.

ANITUS, MÉLITUS, quelques Juges d'Athènes qui passent sous les portiques. Anitus parle à l'oreille de Mélitus.

DRIXA, TERPANDRE et ACROS ensemble.

Justice! justice! scandale! impiété! justice! justice! irréligion! impiété! justice!

ANITUS.

Qu'est-ce donc, mes amis? de quoi vous plaignez-vous?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Justice au nom du peuple.

MÉLITUS.

Contre qui?

DRIXA, TERPANDRE et ACROS.

Contre Socrate.

MÉLITUS.

Ah, ah! contre Socrate? ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on se plaint de lui. Qu'a-t-il fait?

ACROS.

Je n'en sais rien.

TERPANDRE.

On dit qu'il donne de l'argent aux filles pour se marier.

ACROS.

Oui, il corrompt la jeunesse.

DRIXA.

C'est un impie; il n'a point offert de gâteaux à Cérès. Il dit qu'il y a trop d'or et trop d'argent inutiles dans le temple; que les pauvres meurent de faim, et qu'il faut les soulager.

ACROS.

Oui; il dit que les prêtres de Cérès s'enivrent quelquefois; cela est vrai, c'est un impie.

DRIXA.

C'est un hérétique, il nie la pluralité des dieux; il est déiste, il ne croit qu'un seul Dieu; c'est un athée.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Oui, il est hérétique, déiste, athée.

MÉLITUS.

Voilà des accusations très-graves, et très-vraisemblables : on m'avait déjà averti de tout ce que vous nous dites.

ANITUS.

L'état est en danger, si on laisse de telles horreurs impunies. Minerve nous ôtera son secours.

DRIXA.

Oui, Minerve, sans doute; je l'ai entendu faire des plaisanteries sur le hibou de Minerve.

MÉLITUS.

Sur le hibou de Minerve! O ciel! n'êtes-vous pas d'avis, messieurs, qu'on le mette en prison tout à l'heure?

LES JUGES ensemble.

Oui, en prison, vite en prison.

MÉLITUS.

Huissiers, menez à l'instant Socrate en prison.

DRIXA.

Et qu'ensuite il soit brûlé sans avoir été entendu.

UN DES JUGES.

Ah! il faut du moins l'entendre; nous ne pouvons enfreindre la loi.

ANITUS.

C'est ce que cette bonne dévote voulait dire : il faut l'entendre, mais ne se pas laisser surprendre à ce qu'il dira; car vous savez que ces philosophes sont d'une subtilité diabolique : ce sont eux qui ont troublé tous les états où nous apportions la concorde.

MÉLITUS.

En prison, en prison!

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, XANTIPPE, SOPHRONIME, AGLAÉ, SOCRATE enchaîné, VALETS de ville.

XANTIPPE.

EH miséricorde! on traîne mon mari en prison : n'avez-vous pas honte, messieurs les juges, de traiter ainsi un homme de son âge? quel mal a-t-il pu faire? il en est incapable; hélas! il est plus bête que méchant *. Messieurs, ayez pitié de lui. Je vous l'avais bien dit, mon mari, que vous vous attireriez quelque méchante affaire. Voilà ce que c'est que de doter des filles. Que je suis malheureuse!

SOPHRONIME.

Ah! messieurs, respectez sa vieillesse et sa vertu; chargez-moi de fers : je suis prêt à donner ma liberté, ma vie pour la sienne.

AGLAÉ.

Oui, nous irons en prison au lieu de lui; nous mourrons pour lui, s'il le faut. N'attentez rien sur le plus juste et le plus grand des hommes. Prenez-nous pour vos victimes.

MÉLITUS.

Vous voyez comme il corrompt la jeunesse.

SOCRATE.

Cessez, ma femme, cessez, mes enfans, de vous opposer à la volonté du ciel : elle se manifeste par l'organe des lois. Quiconque résiste à la loi est indigne d'être citoyen. Dieu veut que je sois chargé de fers, je me soumets à ses décrets sans murmure. Dans ma maison, dans Athènes, dans les cachots, je suis également libre : et, puisque je vois en vous tant de reconnaissance et tant d'amitié, je suis toujours heureux. Qu'importe que Socrate dorme dans sa chambre ou dans la prison d'Athènes? Tout est dans l'ordre éternel, et ma volonté doit y être.

MÉLITUS.

Qu'on entraîne ce raisonneur. Voilà comme ils sont tous; ils vous poussent des argumens jusque sous la potence.

ANITUS.

Messieurs, ce qu'il vient de dire m'a touché. Cet homme montre de bonnes dispositions. Je pourrais me flatter de le convertir. Laissez-moi lui parler un moment en particulier, et ordonnez que sa femme et ces jeunes gens se retirent.

UN JUGE.

Nous le voulons bien, vénérable Anitus; vous pouvez lui parler avant qu'il comparaisse devant notre tribunal.

SCÈNE XI.

ANITUS, SOCRATE.

ANITUS.

VERTUEUX Socrate, le cœur me saigne de vous voir en cet état.

* On prétend que la servante de La Fontaine en disait autant de son maître : ce n'est pas la faute de M. Thompson si Xantippe l'a dit avant cette servante. M. Thompson a peint Xantippe telle qu'elle était; il ne devait pas en faire une Cornélie.

SOCRATE.

Vous avez donc un cœur?

ANITUS.

Oui, et je suis prêt à tout faire pour vous.

SOCRATE.

Vraiment, je suis persuadé que vous avez déjà beaucoup fait.

ANITUS.

Écoutez; votre situation est plus dangereuse que vous ne pensez : il y va de votre vie.

SOCRATE.

Il s'agit donc de peu de chose.

ANITUS.

C'est peu pour votre âme intrépide et sublime; c'est tout aux yeux de ceux qui chérissent comme moi votre vertu. Croyez-moi; de quelque philosophie que votre âme soit armée, il est dur de périr par le dernier supplice. Ce n'est pas tout; votre réputation, qui doit vous être chère, sera flétrie dans tous les siècles. Non-seulement tous les dévots et toutes les dévotes riront de votre mort, vous insulteront, allumeront le bûcher si on vous brûle, serreront la corde si on vous étrangle, broieront la ciguë si on vous empoisonne; mais ils rendront votre mémoire exécrable à tout l'avenir. Vous pouvez aisément détourner de vous une fin si funeste; je vous réponds de vous sauver la vie, et même de vous faire déclarer par les juges le plus sage des hommes, ainsi que vous l'avez été par l'oracle d'Apollon; il ne s'agit que de me céder votre jeune pupille Aglaé, avec la dot que vous lui donnez, s'entend; nous ferons aisément casser son mariage avec Sophronime. Vous jouirez d'une vieillesse paisible et honorée, et les dieux et les déesses vous béniront.

SOCRATE.

Huissiers, conduisez-moi en prison sans tarder davantage.

(on l'emmène.)

ANITUS.

Cet homme est incorrigible, ce n'est pas ma faute; j'ai fait mon devoir, je n'ai rien à me reprocher; il faut l'abandonner à son sens réprouvé, et le laisser mourir impénitent.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES JUGES assis sur leur tribunal, SOCRATE debout.

UN JUGE à Anitus.

Vous ne devriez pas siéger ici; vous êtes prêtre de Cérès.

ANITUS.

Je n'y suis que pour l'édification.

MÉLITUS.

Silence. Écoutez, Socrate, vous êtes accusé d'être mauvais citoyen, de corrompre la jeunesse, de nier la pluralité des dieux, d'être hérétique, déiste et athée : répondez.

SOCRATE.

Juges athéniens, je vous exhorte à être toujours bons citoyens comme j'ai toujours tâché de l'être, à répandre votre sang pour la

patrie comme j'ai fait dans plus d'une bataille. A l'égard de la jeunesse dont vous parlez, ne cessez de la guider par vos conseils, et surtout par vos exemples; apprenez-lui à aimer la véritable vertu, et à fuir la misérable philosophie de l'école. L'article de la pluralité des dieux est d'une discussion un peu plus difficile; mais vous m'entendrez aisément.

Juges athéniens, il n'y a qu'un Dieu.

MÉLITUS ET UN AUTRE JUGE.

Ah! le scélérat!

SOCRATE.

Il n'y a qu'un Dieu, vous dis-je. Sa nature est d'être infini, nul être ne peut partager l'infini avec lui. Levez vos yeux vers les globes célestes, tournez-les vers la terre et les mers, tout se correspond, tout est fait l'un pour l'autre; chaque être est intimement lié avec les autres êtres; tout est d'un même dessein; il n'y a donc qu'un seul architecte, un seul maître, un seul conservateur. Peut-être a-t-il daigné former des génies, des démons, plus puissans et plus éclairés que les hommes: et, s'ils existent, ce sont des créatures comme vous, ce sont ses premiers sujets, et non pas des dieux; mais rien dans la nature ne nous avertit qu'ils existent, tandis que la nature entière nous annonce un Dieu et un Père. Ce Dieu n'a pas besoin de Mercure et d'Iris pour nous signifier ses ordres: il n'a qu'à vouloir, et c'est assez. Si par Minerve vous n'entendiez que la sagesse de Dieu, si par Neptune vous n'entendiez que ses lois immuables qui élèvent et qui abaissent les mers, je vous dirais: Il vous est permis de révérer Neptune et Minerve, pourvu que dans ces emblèmes vous n'adoriez jamais que l'Être Éternel, et que vous ne donniez pas occasion aux peuples de s'y méprendre.

ANITUS.

Quel galimatias impie!

SOCRATE.

Gardez-vous de tourner jamais la religion en métaphysique: la morale est son essence. Adorez et ne disputez plus. Si nos ancêtres ont dit que le Dieu Suprême descendit dans les bras d'Alcmène, de Danaé, de Sémélé, et qu'il en eut des enfans, nos ancêtres ont imaginé des fables dangereuses. C'est insulter la Divinité de prétendre qu'elle ait commis avec une femme, de quelque manière que ce puisse être, ce que nous appelons chez les hommes un adultère. C'est décourager le reste des hommes, d'oser dire que, pour être un grand homme, il faut être né de l'accouplement mystérieux de Jupiter et d'une de vos femmes ou filles. Miltiade, Cimon, Thémistocle, Aristide, que vous avez persécutés, valaient bien peut-être Persée, Hercule et Bacchus; il n'y a d'autre manière d'être les enfans de Dieu que de chercher à lui plaire, et d'être juste. Méritez ce titre en ne rendant jamais de jugemens iniques.

MÉLITUS.

Que de blasphèmes et d'insolences!

UN AUTRE JUGE.

Que d'absurdités! on ne sait ce qu'il veut dire.

MÉLITUS.

Socrate, vous vous mêlez toujours de faire des raisonnemens; ce n'est plus là ce qu'il nous faut, répondez net et avec précision. Vous êtes-vous moqué du hibou de Minerve?

SOCRATE.

Juges athéniens, prenez garde à vos hibous. Quand vous proposez des choses ridicules à croire, trop de gens alors se déterminent à ne rien croire du tout. Ils ont assez d'esprit pour voir que votre doctrine est impertinente; mais ils n'en ont pas assez pour s'élever jusqu'à la loi véritable; ils savent rire de vos petits dieux, et ils ne savent pas adorer le Dieu de tous les êtres, unique, incompréhensible, incommunicable, éternel et tout juste comme tout-puissant.

MÉLITUS.

Ah, le blasphémateur! ah, le monstre! il n'en a dit que trop: je conclus à la mort.

PLUSIEURS JUGES.

Et nous aussi.

UN JUGE.

Nous sommes plusieurs qui ne sommes pas de cet avis; nous trouvons que Socrate a très-bien parlé. Nous croyons que les hommes seraient plus justes et plus sages, s'ils pensaient comme lui; et pour moi, loin de le condamner, je suis d'avis qu'on le récompense.

PLUSIEURS JUGES.

Nous pensons de même.

MÉLITUS.

Les opinions semblent se partager.

ANITUS.

Messieurs de l'aréopage, laissez-moi interroger Socrate. Croyez-vous que le soleil tourne, et que l'aréopage soit de droit divin?

SOCRATE.

Vous n'êtes pas en droit de me faire des questions; mais je suis en droit de vous enseigner ce que vous ignorez. Il importe peu pour la société que ce soit la terre qui tourne; mais il importe que les hommes qui tournent avec elle soient justes. La vertu seule est de droit divin, et vous et l'aréopage n'avez d'autres droits que ceux que la nation vous a donnés.

ANITUS.

Illustres et équitables juges, faites sortir Socrate.

(*Mélitus fait un signe. On emmène Socrate. Anitus continue.*)

Vous l'avez entendu, auguste aréopage institué par le ciel; cet homme dangereux nie que le soleil tourne, et que vos charges soient de droit divin. Si ces horribles opinions se répandent, plus de magistrats, et plus de soleil: vous n'êtes plus ces juges établis par les lois fondamentales de Minerve, vous n'êtes plus les maîtres de l'état, vous ne devez plus juger que suivant les lois; et, si vous dépendez des lois, vous êtes perdus. Punissez la rébellion, vengez le ciel et la terre. Je sors. Redoutez la colère des dieux, si Socrate reste en vie.

(*Anitus sort, et les Juges opinent.*)

UN JUGE.

Je ne veux point me brouiller avec Anitus; c'est un homme trop à craindre. S'il ne s'agissait que des dieux, encore passe.

UN JUGE à celui qui vient de parler.

Entre nous, Socrate a raison; mais il a tort d'avoir raison si publiquement. Je ne fais pas plus de cas de Cérès et de Neptune que lui; mais il ne devait pas dire devant tout l'aréopage ce qu'il ne faut dire qu'à l'oreille. Où est le mal, après tout, d'empoisonner un philosophe, surtout quand il est laid et vieux?

UN AUTRE JUGE.

S'il y a de l'injustice à condamner Socrate, c'est l'affaire d'Anitus, ce n'est pas la mienne; je mets tout sur sa conscience; d'ailleurs il est tard, on perd son temps. A la mort! à la mort! et qu'on n'en parle plus.

UN AUTRE.

On dit qu'il est hérétique et athée; à la mort! à la mort!

MÉLITUS.

Qu'on appelle Socrate. (*on l'amène.*) Les dieux soient bénis! la pluralité est pour la mort. Socrate, les dieux vous condamnent par notre bouche à boire de la ciguë, tant que mort s'ensuive.

SOCRATE.

Nous sommes tous mortels; la nature vous condamne à mourir tous dans peu de temps, et probablement vous aurez tous une fin plus triste que la mienne. Les maladies qui amènent le trépas sont plus douloureuses qu'un gobelet de ciguë. Au reste, je dois des éloges aux juges qui ont opiné en faveur de l'innocence; je ne dois aux autres que ma pitié.

UN JUGE sortant.

Certainement cet homme-là méritait une pension de l'état, au lieu d'un gobelet de ciguë.

UN AUTRE JUGE.

Cela est vrai; mais aussi de quoi s'avisait-il de se brouiller avec un prêtre de Cérès?

UN JUGE.

Je suis bien aise après tout de faire mourir un philosophe; ces gens-là ont une certaine fierté dans l'esprit, qu'il est bon de mater un peu.

UN AUTRE JUGE.

Messieurs, un petit mot; ne ferions-nous pas bien, tandis que nous avons la main à la pâte, de faire mourir tous les géomètres, qui prétendent que les trois angles d'un triangle sont égaux à deux droits? Ils scandalisent étrangement la populace, occupée à lire leurs livres.

UN AUTRE JUGE.

Oui, oui, nous les pendrons à la première session. Allons dîner. *

* Au seizième siècle il se passa une scène à peu près semblable, et un des juges dit ces propres paroles : *A la mort! et allons dîner.*

SCÈNE II.

SOCRATE seul.

Depuis long-temps j'étais préparé à la mort. Tout ce que je crains à présent, c'est que ma femme Xantippe ne vienne troubler mes derniers momens et interrompre la douceur du recueillement de mon âme; je ne dois m'occuper que de l'Être-Suprême, devant qui je dois bientôt paraître. Mais la voilà, il faut se résigner à tout.

SCÈNE III.

SOCRATE, XANTIPPE et les Disciples de Socrate.

XANTIPPE.

Eh bien, pauvre homme, qu'est-ce que ces gens de loi ont conclu? Êtes-vous condamné à l'amende? êtes-vous banni? êtes-vous absous? Mon Dieu! que vous m'avez donné d'inquiétude! Tâchez, je vous prie, que cela n'arrive pas une seconde fois.

SOCRATE.

Non, ma femme, cela n'arrivera pas deux fois, je vous en réponds; ne soyez en peine de rien. Soyez les bien-venus, mes chers disciples, mes amis.

CRITON à la tête des disciples de Socrate.

Vous nous voyez aussi alarmés de votre sort que votre femme Xantippe; nous avons obtenu des juges la permission de vous voir. Juste ciel! faut-il voir Socrate chargé de chaînes! Souffrez que nous baisions ces fers que vous honorez, et qui sont la honte d'Athènes. Est-il possible qu'Anitus et les siens aient pu vous mettre en cet état?

SOCRATE.

Ne pensons pont à ces bagatelles, mes chers amis, et continuons l'examen que nous fesions hier de l'immortalité de l'âme. Nous disions, ce me semble, que rien n'est plus probable et plus consolant que cette idée. En effet la matière change et ne périt point: pourquoi l'âme périrait-elle? Se pourrait-il faire que, nous étant élevés jusqu'à la connaissance d'un Dieu, à travers le voile du corps mortel, nous cessassions de le connaître quand ce voile sera tombé? Non, puisque nous pensons, nous penserons toujours: la pensée est l'être de l'homme; cet être paraîtra devant un Dieu juste, qui récompense la vertu, qui punit le crime, et qui pardonne les faiblesses.

XANTIPPE.

C'est bien dit; je n'y entends rien; on pensera toujours, parce qu'on a pensé. Est-ce qu'on se mouchera toujours, parce qu'on s'est mouché? Mais que nous veut ce vilain homme avec son gobelet?

LE GEOLIER ou VALET DES ONZE, apportant la tasse de ciguë.

Tenez, Socrate, voilà ce que le sénat vous envoie.

XANTIPPE.

Quoi, maudit empoisonneur de la république, tu viens ici tuer mon mari en ma présence! je te dévisagerai, monstre!

SOCRATE.

Mon cher ami, je vous demande pardon pour ma femme; elle a

toujours grondé son mari, elle vous traite de même : je vous prie d'excuser cette petite vivacité. Donnez.

(il prend le gobelet.)

UN DES DISCIPLES.

Que ne nous est-il permis de prendre ce poison, divin Socrate! par quelle horrible injustice nous êtes-vous ravi? Quoi! les criminels ont condamné le juste! les fanatiques ont proscrit le sage! Vous allez mourir!

SOCRATE.

Non, je vais vivre. Voici le breuvage de l'immortalité. Ce n'est pas ce corps périssable qui vous a aimés, qui vous a enseignés; c'est mon âme seule qui a vécu avec vous; et elle vous aimera à jamais.

(il veut boire.)

LE VALET DES ONZE.

Il faut auparavant que je détache vos chaînes; c'est la règle.

SOCRATE.

Si c'est la règle, détachez.

(il se gratte un peu la jambe.)

UN DES DISCIPLES.

Quoi! vous souriez?

SOCRATE.

Je souris en réfléchissant que le plaisir vient de la douleur. C'est ainsi que la félicité éternelle naîtra des misères de cette vie *.

(il boit.)

CRITON.

Hélas! qu'avez-vous fait?

XANTIPPE.

Hélas! c'est pour je ne sais combien de discours ridicules de cette espèce qu'on fait mourir ce pauvre homme. En vérité, mon mari, vous me fendez le cœur, et j'étranglerais tous les juges de mes mains. Je vous grondais, mais je vous aimais; et ce sont des gens polis qui vous empoisonnent. Ah! ah! mon cher ami! ah!

SOCRATE.

Calmez-vous, ma bonne Xantippe : ne pleurez point, mes amis; il ne sied pas aux disciples de Socrate de répandre des larmes.

CRITON.

Et peut-on n'en pas verser après cette sentence affreuse, après cet empoisonnement juridique, ordonné par des ignorans pervers qui ont acheté cinquante mille drachmes le droit d'assassiner impunément leurs concitoyens?

SOCRATE.

C'est ainsi qu'on traitera souvent les adorateurs d'un seul Dieu et les ennemis de la superstition.

CRITON.

Hélas! faut-il que vous soyez une de ses victimes?

* J'ai pris la liberté de retrancher ici deux pages entières du beau sermon de Socrate. Ces moralités, qui sont devenues lieux communs, sont bien ennuyeuses. Les bonnes gens qui ont cru qu'il fallait faire parler Socrate longtemps ne connaissent ni le cœur humain ni le théâtre. *Semper ad eventum festinat* : voilà la grande règle que M. Thompson a observée.

SOCRATE.

Il est beau d'être la victime de la Divinité. Je meurs satisfait. Il est vrai que j'aurais voulu joindre à la consolation de vous voir celle d'embrasser aussi Sophronime et Aglaé : je suis étonné de ne les pas voir ici ; ils auraient rendu mes derniers momens encore plus doux qu'ils ne le sont.

CRITON.

Hélas! ils ignorent que vous avez consommé l'iniquité de vos juges ; ils parlent au peuple ; ils encouragent les magistrats qui ont pris votre parti. Aglaé révèle le crime d'Anitus ; sa honte va être publique : Aglaé et Sophronime vous sauveraient peut-être la vie. Ah! cher Socrate! pourquoi avez-vous précipité vos derniers momens ?

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, AGLAÉ, SOPHRONIME.

AGLAÉ.

DIVIN Socrate, ne craignez rien ; Xantippe, consolez-vous ; dignes disciples de Socrate, ne pleurez plus.

SOPHRONIME.

Vos ennemis sont confondus : tout le peuple prend votre défense.

AGLAÉ.

Nous avons parlé, nous avons révélé la jalousie et l'intrigue de l'impie Anitus. C'était à moi de demander justice de son crime, puisque j'en étais la cause.

SOPHRONIME.

Anitus se dérobe par la fuite à la fureur du peuple ; on le poursuit, lui et ses complices ; on rend des grâces solennelles aux juges qui ont opiné en votre faveur. Le peuple est à la porte de la prison, et attend que vous paraissiez pour vous conduire chez vous en triomphe. Tous les juges se sont rétractés.

XANTIPPE.

Hélas! que de peines perdues !

UN DES DISCIPLES.

O ciel! ô Socrate! pourquoi obéissiez-vous?

AGLAÉ.

Vivez, cher Socrate, bienfaiteur de votre patrie, modèle des hommes, vivez pour le bonheur du monde.

CRITON.

Couple vertueux, dignes amis, il n'est plus temps.

XANTIPPE.

Vous avez trop tardé.

AGLAÉ.

Comment! il n'est plus temps? juste ciel!

SOPHRONIME.

Quoi! Socrate aurait déjà bu la coupe empoisonnée?

SOCRATE.

Aimable Aglaé, tendre Sophronime, la loi ordonnait que je prisse

le poison; j'ai obéi à la loi, tout injuste qu'elle est, parce qu'elle n'opprime que moi. Si cette injustice eût été commise envers un autre, j'aurais combattu. Je vais mourir : mais l'exemple d'amitié et de grandeur d'âme que vous donnez au monde ne périra jamais. Votre vertu l'emporte sur le crime de ceux qui m'ont accusé. Je bénis ce qu'on appelle mon malheur; il a mis au jour toute la force de votre belle âme. Ma chère Xantippe, soyez heureuse, et songez que pour l'être il faut dompter son humeur. Mes disciples bien-aimés, écoutez toujours la voix de la philosophie, qui méprise les persécuteurs, et qui prend pitié des faiblesses humaines; et vous, ma fille Aglaé, mon fils Sophronime, soyez toujours semblables à vous-mêmes.

AGLAÉ.

Que nous sommes à plaindre de n'avoir pu mourir pour vous!

SOCRATE.

Votre vie est précieuse, la mienne est inutile : recevez mes tendres et derniers adieux. Les portes de l'éternité s'ouvrent pour moi.

XANTIPPE.

C'était un grand homme, quand j'y songe! Ah! je vais soulever la nation, et manger le cœur d'Anitus.

SOPHRONIME.

Puissions-nous élever des temples à Socrate, si un homme en mérite!

CRITON.

Puisse au moins sa sagesse apprendre aux hommes que c'est à Dieu seul que nous devons des temples.

SAMSON,

OPÉRA. — 1732.

AVERTISSEMENT.

M. Rameau, le plus grand musicien de France, mit cet opéra en musique vers l'an 1732. On était près de le jouer, lorsque la même cabale qui depuis fit suspendre les représentations de *Mahomet* ou *le Fanatisme*, empêcha qu'on ne représentât l'opéra de *Samson*; et tandis qu'on permettait que ce sujet parût sur le théâtre de la comédie Italienne, et que Samson y fît des miracles conjointement avec Arlequin, on ne permit pas que ce même sujet fût ennobli sur le théâtre de l'Academie de Musique.

Le musicien employa depuis presque tous les airs de *Samson* dans d'autres compositions lyriques que l'envie n'a pas pu supprimer.

On publie ce poëme, dénué de son plus grand charme, et on le donne seulement comme une esquisse d'un genre extraordinaire. C'est la seule excuse peut-être de l'impression d'un ouvrage fait plutôt pour être chanté que pour être lu. Les noms de Vénus et d'Adonis trouvent dans cette tragédie une place plus naturelle qu'on ne le croirait d'abord. C'est en effet sur leurs terres que l'action se passe.

Cicéron, dans son excellent livre *De la nature des Dieux*, dit que la déesse Astarté, révérée des Syriens, était Vénus même, et qu'elle épousa Adonis. On sait de plus qu'on célébrait la fête d'Adonis chez les Philistins. Ainsi, ce qui serait ailleurs un mélange absurde du profane et du sacré se place ici de soi-même.

PERSONNAGES DU PROLOGUE.

LA VOLUPTÉ.
PLAISIRS ET AMOURS.
BACCHUS.
HERCULE.
LA VERTU.
SUIVANS DE LA VERTU.

PROLOGUE.

Le théâtre représente la salle de l'Opéra.

LA VOLUPTÉ sur son trône, entourée des PLAISIRS et des AMOURS.

LA VOLUPTÉ.

Sur les bords fortunés embellis par la Seine,
Je règne dès long-temps.
Je préside aux concerts charmans
Que donne Melpomène.
Amours, Plaisirs, Jeux séducteurs,
Que le loisir fit naître au sein de la mollesse,
Répandez vos douces erreurs;
Versez dans tous les cœurs
Votre charmante ivresse;
Règnez, répandez mes faveurs.

CHŒUR à parodier.

Répandons, etc.

LA VOLUPTÉ.

Venez, mortels, accourez à mes yeux;
Regardez, imitez les enfans de la gloire:
Ils m'ont tous cédé la victoire.
Mars les rendit cruels, et je les rends heureux.

(Entrée de héros armés et tenant dans leurs mains des guirlandes de fleurs.)

BACCHUS à Hercule.

Nous sommes les enfans du maître du tonnerre,
Notre nom, jadis redouté,
Ne périra point sur la terre.
Mais parlons avec liberté:
Parmi tant de lauriers qui ceignent votre tête,
Dites-moi quelle est la conquête
Dont le grand cœur d'Alcide était le plus flatté.

HERCULE.

Ah! ne me parlez plus de mes travaux pénibles,
Ni des cieux que j'ai soutenus:
En ces lieux je ne connais plus
Que la charmante Iole et les plaisirs paisibles.
Mais vous, Bacchus, dont la valeur
Fit du sang des humains rougir la terre et l'onde,
Quel plaisir, quel barbare honneur
Trouvez-vous à troubler le monde?

BACCHUS.

Ariane m'ôte à jamais
Le souvenir de mes brillans forfaits;
Et par mes présens secourables
Je ravis la raison aux mortels misérables
Pour leur faire oublier tous les maux que j'ai faits.

(ensemble.)

Volupté, reçois nos hommages;

Enchante dans ces lieux
Les héros, les dieux et les sages :
Sans tes plaisirs, sans tes doux avantages,
Est-il des sages et des dieux?

UN AMOUR.

Jupiter n'est point heureux
Par les coups de son tonnerre.
Amour, il doit à tes feux
Ces momens si précieux
Qu'il vient goûter sur la terre.

Le dieu qui préside au jour,
Et qui ranime le monde,
Ferait-il son vaste tour
S'il n'allait trouver l'Amour
Qui l'attend au sein de l'onde?

Ici, tous les conquérans
Bornent leur grandeur à plaire :
Les sages sont les amans;
Ils cachent leurs cheveux blancs
Sous les myrtes de Cythère.

Mortels, suivez les Amours;
Toute sagesse est folie.
Profitez de vos beaux jours :
Les dieux aimeront toujours;
Soyez dieux dans votre vie.

LA VOLUPTÉ.

Ah! quelle éclatante lumière
Fait pâlir les clartés du beau jour qui nous luit?
Quelle est cette nymphe sévère
Que la sagesse conduit?

CHOEUR.

Fuyons la vertu cruelle :
Les plaisirs sont bannis par elle.

LA VERTU.

Mère des plaisirs et des jeux,
Nécessaire aux mortels, et souvent trop fatale,
Non, je ne suis point ta rivale :
Je viens m'unir à toi pour mieux régner sur eux.
Sans moi, de tes plaisirs l'erreur est passagère;
Sans toi l'on ne m'écoute pas :
Il faut que mon flambeau t'éclaire,
Mais j'ai besoin de tes appas.
Je veux instruire et je dois plaire.
Viens de ta main charmante orner la vérité.
Disparaissez, guerriers consacrés par la fable :
Un Alcide véritable
Va paraître en ce lieu, comme vous enchanté.
Chantons sa gloire et sa faiblesse,
Et voyons ce héros par l'amour abattu
Adorer encor la Vertu
Entre les bras de la mollesse.

CHOEUR des suivans de la Vertu.

Chantons, célébrons en ce jour
Les dangers cruels de l'amour.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

SAMSON.
DALILA.
LE ROI DES PHILISTINS.
LE GRAND-PRÊTRE.
LES CHOEURS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Le théâtre représente une campagne. LES ISRAÉLITES, couchés sur le bord du fleuve Adonis, déplorent leur captivité.

DEUX CORYPHÉES.

TRIBUS captives,
Qui sur ces rives
Traînez vos fers;
Tribus captives,
De qui les voix plaintives
Font retentir les airs,
Adorez dans vos maux le Dieu de l'univers.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Ainsi depuis quarante hivers
Des Philistins le pouvoir indomptable
Nous accable;
Leur fureur est implacable,
Elle insulte aux tourmens que nous avons soufferts.

CHOEUR.

Adorons dans nos maux le Dieu de l'univers.

UN CORYPHÉE.

Race malheureuse et divine,
Tristes Hébreux, frémissez tous :
Voici le jour affreux qu'un roi puissant destine
A placer ses dieux parmi nous.
Des prêtres mensongers, pleins de zèle et de rage,
Vont nous forcer à plier les genoux
Devant les dieux de ce climat sauvage.
Enfans du ciel, que ferez vous?

CHOEUR.

Nous bravons leur courroux;
Le Seigneur seul a notre hommage.

UN CORYPHÉE.

Tant de fidélité sera chère à ses yeux.
Descendez du trône des cieux,
Fille de la clémence,
Douce Espérance,
Trésor des malheureux;
Venez tromper nos maux, venez remplir nos vœux.
Descendez, douce Espérance.

SCÈNE II.

SECOND CORYPHÉE.

Ah! déjà je les vois ces pontifes cruels,
Qui d'une idole horrible entourent les autels.
(les Prêtres des idoles dans l'enfoncement autour d'un autel couvert de leurs dieux.)
Ne souillons point nos yeux de ces vains sacrifices :
Fuyons ces monstres adorés :
De leurs prêtres sanglans ne soyons point complices.

CHOEUR.

Fuyons, éloignons-nous.

LE GRAND-PRÊTRE DES IDOLES.

Esclaves, demeurez,
Demeurez : votre roi par ma voix vous l'ordonne.
D'un pouvoir inconnu lâches adorateurs,
Oubliez-le à jamais lorsqu'il vous abandonne ;
Adorez les dieux ses vainqueurs.
Vous rampez dans nos fers, ainsi que vos ancêtres,
Mutins toujours vaincus, et toujours insolens :
Obéissez, il en est temps,
Connaissez les dieux de vos maîtres.

CHOEUR.

Tombe plutôt sur nous la vengeance du ciel!
Plutôt l'enfer nous engloutisse!
Périsse, périsse
Ce temple et cet autel!

LE GRAND-PRÊTRE.

Rebut des nations, vous déclarez la guerre
Aux dieux, aux pontifes, aux rois?

CHOEUR.

Nous méprisons vos dieux, et nous craignons les lois
Du maître de la terre.

SCÈNE III.

SAMSON entre, couvert d'une peau de lion. Les Personnages de la scène précédente.

SAMSON.

Quel spectacle d'horreur!
Quoi! ces fiers enfans de l'erreur
Ont porté parmi vous ces monstres qu'ils adorent?
Dieu des combats, regarde en ta fureur
Les indignes rivaux que nos tyrans implorent.
Soutiens mon zèle, inspire-moi;
Venge ta cause, venge-toi.

LE GRAND-PRÊTRE.

Profane, impie, arrête!

SAMSON.

Lâches! dérobez votre tête
A mon juste courroux;

Pleurez vos dieux, craignez pour vous :
Tombez, dieux ennemis, soyez réduits en poudre.
Vous ne méritez pas
Que le dieu des combats
Arme le ciel vengeur, et lance ici sa foudre ;
Il suffit de mon bras.
Tombez, dieux ennemis, soyez réduits en poudre.
(il renverse les autels.)

LE GRAND-PRÊTRE.

Le ciel ne punit point ce sacrilége effort!
Le ciel se tait; vengeons sa querelle.
Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

LE CHOEUR DES PRÊTRES.

Servons le ciel en donnant la mort
A ce peuple rebelle.

SCÈNE IV.

SAMSON, les Israélites.

SAMSON.

Vos esprits étonnés sont encore incertains?
Redoutez-vous ces dieux renversés par mes mains?

CHOEUR DES FILLES ISRAÉLITES.

Mais qui nous défendra du courroux effroyable
D'un roi le tyran des Hébreux?

SAMSON.

Le Dieu dont la main secourable
A conduit ce bras belliqueux,
Ne craint point de ces rois la grandeur périssable.
Faibles tribus, demandez son appui,
Il vous armera du tonnerre ;
Vous serez redoutés du reste de la terre,
Si vous ne redoutez que lui.

CHOEUR.

Mais nous sommes, hélas! sans armes, sans défense.

SAMSON.

Vous m'avez, c'est assez, tous vos maux vont finir.
Dieu m'a prêté sa force, sa puissance :
Le fer est inutile au bras qu'il veut choisir;
En domptant les lions, j'appris à vous servir :
Leur dépouille sanglante est le noble présage
Des coups dont je ferai périr
Les tyrans qui sont leur image.

Air.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
Remonte à ta grandeur première,
Comme, un jour, Dieu, du haut des airs,
Rappellera les morts à la lumière,
Du sein de la poussière,
Et ranimera l'univers.

Peuple, éveille-toi, romps tes fers,
La liberté t'appelle;
Tu naquis pour elle;
Reprends tes concerts.
Peuple, éveille-toi, romps tes fers.

AUTRE AIR.

L'hiver détruit les fleurs et la verdure;
Mais du flambeau des jours la féconde clarté
Ranime la nature,
Et lui rend la beauté;
L'affreux esclavage
Flétrit le courage;
Mais la liberté
Relève sa grandeur et nourrit sa fierté.
Liberté! liberté!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Le théâtre représente le péristyle du palais du roi : on voit à travers les colonnes des forêts et des collines : dans le fond de la perspective le roi est sur son trône, entouré de toute sa cour habillée à l'orientale.)

LE ROI, UN PHILISTIN, CHOEUR DES PHILISTINS.

LE ROI.

Ainsi, ce peuple esclave, oubliant son devoir,
Contre son roi lève un front indocile;
Du sein de la poussière il brave mon pouvoir.
Sur quel roseau fragile
A-t-il mis son espoir?

UN PHILISTIN.

Un imposteur, un vil esclave,
Samson, les séduit et vous brave :
Sans doute il est armé du secours des enfers?

LE ROI.

L'insolent vit encore? Allez, qu'on le saisisse;
Préparez tout pour son supplice :
Courez, soldats, chargez de fers
Des coupables Hébreux la troupe vagabonde;
Ils sont les ennemis et le rebut du monde,
Et, détestés partout, détestent l'univers.

CHOEUR DES PHILISTINS derrière le théâtre.

Fuyons la mort, échappons au carnage;
Les enfers secondent sa rage.

LE ROI.

J'entends encor les cris de ces peuples mutins :
De leur chef odieux va-t-on punir l'audace?

UN PHILISTIN, entrant sur la scène.

Il est vainqueur, il nous menace;
Il commande aux destins.
Il ressemble au dieu de la guerre;

La mort est dans ses mains.
Vos soldats renversés ensanglantent la terre ;
Le peuple fuit devant ses pas.

LE ROI.

Que dites-vous ? un seul homme, un barbare,
Fait fuir mes indignes soldats ?
Quel démon pour lui se déclare ?

SCÈNE II.

LE ROI, LES PHILISTINS autour de lui. SAMSON suivi des HÉBREUX, portant dans une main une massue, et de l'autre une branche d'olivier.

SAMSON.

Roi, prêtres ennemis, que mon Dieu fait trembler,
Voyez ce signe heureux de la paix bienfesante,
Dans cette main sanglante
Qui vous peut immoler.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Quel mortel orgueilleux peut tenir ce langage ?
Contre un roi si puissant quel bras peut s'élever ?

LE ROI.

Si vous êtes un dieu, je vous dois mon hommage ;
Si vous êtes un homme, osez-vous me braver ?

SAMSON.

Je ne suis qu'un mortel ; mais le Dieu de la terre,
Qui commande aux rois,
Qui souffle à son choix
Et la mort et la guerre,
Qui vous tient sous ses lois,
Qui lance le tonnerre,
Vous parle par ma voix.

LE ROI.

Eh bien, quel est ce Dieu ? quel est le témoignage
Qu'il daigne m'annoncer par vous ?

SAMSON.

Vos soldats mourans sous mes coups,
La crainte où je vous vois, mes exploits, mon courage.
Au nom de ma patrie, au nom de l'Éternel,
Respectez désormais les enfans d'Israël,
Et finissez leur esclavage.

LE ROI.

Moi, qu'au sang philistin je fasse un tel outrage !
Moi, mettre en liberté ces peuples odieux !
Votre Dieu serait-il plus puissant que mes dieux ?

SAMSON.

Vous allez l'éprouver ; voyez si la nature
Reconnaît ses commandemens.
Marbres, obéissez ; que l'onde la plus pure
Sorte de ces rochers, et retombe en torrens.
(on voit des fontaines jaillir dans l'enfoncement.)

CHOEUR.

Ciel! ô ciel! à sa voix on voit jaillir cette onde
Des marbres amollis!
Les élémens lui sont soumis!
Est-il le souverain du monde?

LE ROI.

N'importe! quel qu'il soit, je ne puis m'avilir
A recevoir des lois de qui doit me servir.

SAMSON.

Eh bien, vous avez vu quelle était sa puissance,
Connaissez quelle est sa vengeance.
Descendez, feux des cieux, ravagez ces climats:
Que la foudre tombe en éclats;
De ces fertiles champs détruisez l'espérance.
(tout le théâtre paraît embrasé.)
Brûlez, moissons; séchez, guérets;
Embrasez-vous, vastes forêts.
(au roi.)
Connaissez quelle est sa vengeance.

CHOEUR.

Tout s'embrase, tout se détruit;
Un Dieu terrible nous poursuit.
Brûlante flamme, affreux tonnerre,
Ciel! ô ciel! sommes-nous
Au jour où doit périr la terre?

LE ROI.

Suspends, suspends cette rigueur,
Ministre impérieux d'un Dieu plein de fureur!
Je commence à reconnaître
Le pouvoir dangereux de ton superbe maître;
Mes dieux long-temps vainqueurs commencent à céder:
C'est à leur voix à me résoudre.

SAMSON.

C'est à la sienne à commander.
Il nous avait punis, il m'arme de sa foudre:
A tes dieux infernaux va porter ton effroi.
Pour la dernière fois peut-être tu contemples
Et ton trône et leurs temples;
Tremble pour eux et pour toi.

SCÈNE III.

SAMSON, Choeur d'Israélites.

SAMSON.

Vous que le ciel console après des maux si grands,
Peuples, osez paraître aux palais des tyrans:
Sonnez, trompette, organe de la gloire:
Sonnez, annoncez ma victoire.

LES HÉBREUX.

Chantons tous ce héros, l'arbitre des combats:
Il est le seul dont le courage

Jamais ne partage
La victoire avec les soldats.
Il va finir notre esclavage.
Pour nous est l'avantage;
La gloire est à son bras;
Il fait trembler sur leur trône
Les rois, maîtres de l'univers,
Les guerriers au camp de Bellone,
Les faux dieux au fond des enfers.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.
Le défenseur intrépide
D'un troupeau faible et timide
Garde leurs paisibles jours
Contre le peuple homicide
Qui rugit dans les antres sourds :
Le berger se repose, et sa flûte soupire
Sous ses doigts le tendre délire
De ses innocentes amours.

CHŒUR.

Sonnez, trompette, organe de sa gloire;
Sonnez, annoncez sa victoire.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un bocage et un autel où sont Mars, Vénus et les dieux de Syrie.

LE ROI, LE GRAND-PRÊTRE DE MARS, DALILA, prêtresse de Vénus, CHOEUR.

LE ROI.

Dieux de Syrie,
Dieux immortels,
Écoutez, protégez un peuple qui s'écrie
Au pied de vos autels.
Éveillez-vous, punissez la furie
De votre esclave criminel.
Votre peuple vous en prie :
Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

CHŒUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

LE GRAND-PRÊTRE.

Mars terrible,
Mars invincible,
Protége nos climats;
Prépare
A ce barbare
Les fers et le trépas.

DALILA.

O Vénus! déesse charmante,
Ne permets pas que ces beaux jours
Destinés aux amours,
Soient profanés par la guerre sanglante.

CHOEUR.

Livrez en nos mains
Le plus fier des humains.

ORACLE DES DIEUX DE SYRIE.

« Samson nous a domptés; ce glorieux empire
» Touche à son dernier jour;
» Fléchissez ce héros; qu'il aime, qu'il soupire!
» Vous n'avez d'espoir qu'en l'amour. »

DALILA.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire;
Prête à nos yeux tes traits toujours vainqueurs,
Apprends-nous à semer de fleurs
Le piége aimable où tu veux qu'on l'attire.

CHOEUR.

Dieu des plaisirs, daigne ici nous instruire
Dans l'art charmant de plaire et de séduire.

DALILA.

D'Adonis c'est aujourd'hui la fête;
Pour ses jeux la jeunesse s'apprête.
Amour, voici le temps heureux
Pour inspirer et pour sentir tes feux.

CHOEUR DES FILLES.

Amour, voici le temps, etc.
Dieu des plaisirs, etc.

DALILA.

Il vient plein de colère, et la terreur le suit;
Retirons-nous sous cet épais feuillage.
(elle se retire avec les filles de Gaza et les prêtresses.)
Implorons le dieu qui séduit
Le plus ferme courage.

SCÈNE II.

SAMSON seul.

Le dieu des combats m'a conduit
Au milieu du carnage;
Devant lui tout tremble et tout fuit.
Le tonnerre, l'affreux orage,
Dans les champs font moins de ravage
Que son nom seul en a produit
Chez le Philistin plein de rage.
Tous ceux qui voulaient arrêter
Ce fier torrent dans son passage

N'ont fait que l'irriter :
Ils sont tombés ; la mort est leur partage.
(on entend une harmonie douce.)
Ces sons harmonieux, ces murmures des eaux,
Semblent amollir mon courage.
Asiles de la paix, lieux charmans, doux ombrage,
Vous m'invitez au repos.
(il s'endort sur un lit de gazon.)

SCÈNE III.

DALILA, SAMSON.

CHOEUR DES PRÊTRESSES DE VÉNUS, revenant sur la scène.

Plaisirs flatteurs, amollissez son âme ;
Songes charmans, enchantez son sommeil.

FILLES DE GAZA.

Tendre Amour, éclaire son réveil,
Mets dans nos yeux ton pouvoir et ta flamme.

DALILA.

Vénus, inspire-nous, préside à ce beau jour.
Est-ce là ce cruel, ce vainqueur homicide?
Vénus, il semble né pour embellir ta cour.
Armé, c'est le dieu Mars ; désarmé, c'est l'Amour.
Mon cœur, mon faible cœur devant lui s'intimide.
Enchaînons de fleurs
Ce guerrier terrible ;
Que ce cœur farouche, invincible,
Se rende à tes douceurs.

CHOEUR.

Enchaînons de fleurs
Ce héros terrible.

SAMSON se réveille entouré des filles de Gaza.

Où suis-je? en quels climats me vois-je transporté ?
Quels doux concerts se font entendre !
Quels ravissans objets viennent de me surprendre !
Est-ce ici le séjour de la félicité?

DALILA à Samson.

Du charmant Adonis nous célébrons la fête ;
L'Amour en ordonna les jeux :
C'est l'Amour qui les apprête :
Puissent-ils mériter un regard de vos yeux !

SAMSON.

Quel est cet Adonis dont votre voix aimable
Fait retentir ce beau séjour?

DALILA.

C'était un héros indomptable,
Qui fut aimé de la mère d'Amour.
Nous chantons tous les ans cette aimable aventure.

SAMSON.

Parlez, vous allez m'enchanter :
Les vents viennent de s'arrêter;
Ces forêts, ces oiseaux et toute la nature
Se taisent pour vous écouter.

DALILA se met à côté de Samson. Le chœur se range autour d'eux. Dalila chante cette cantatille, accompagnée du peu d'instrumens qui sont sur le théâtre.

Vénus dans nos climats souvent daigne se rendre;
C'est dans nos bois qu'on vient apprendre
De son culte charmant tous les secrets divins.
Ce fut près de cette onde, en ces rians jardins,
Que Vénus enchanta le plus beau des humains.
Alors tout fut heureux dans une paix profonde;
Tout l'univers aima dans le sein du loisir :
Vénus donnait au monde
L'exemple du plaisir.

SAMSON.

Que ses traits ont d'appas! que sa voix m'intéresse!
Que je suis étonné de sentir la tendresse!
De quel poison charmant je me sens pénétré!

DALILA.

Sans Vénus, sans l'Amour, qu'aurait-il pu prétendre?
Dans nos bois il est adoré.
Quand il fut redoutable, il était ignoré :
Il devint dieu dès qu'il fut tendre.
Depuis cet heureux jour
Ces prés, cette onde, cet ombrage
Inspirent le plus tendre amour
Au cœur le plus sauvage.

SAMSON.

O ciel! ô troubles inconnus!
J'étais ce cœur sauvage, et je ne le suis plus.
Je suis changé; j'éprouve une flamme naissante.
(à Dalila.)
Ah! s'il était une Vénus,
Si des Amours cette reine charmante
Aux mortels en effet pouvait se présenter,
Je vous prendrais pour elle, et croirais la flatter.

DALILA.

Je pourrais de Vénus imiter la tendresse.
Heureux qui peut brûler des feux qu'elle a sentis!
Mais j'eusse aimé peut-être un autre qu'Adonis,
Si j'avais été la déesse.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LES HÉBREUX.

LES HÉBREUX.

Ne tardez point, venez; tout un peuple fidèle
Est prêt à marcher sous vos lois :

Soyez le premier de nos rois ;
Combattez et régnez : la gloire vous appelle.

SAMSON.

Je vous suis, je le dois ; j'accepte vos présens.
Ah !.... quel charme puissant m'arrête !
Ah ! différez du moins, différez quelque temps
Ces honneurs brillans qu'on m'apprête.

CHOEUR DE FILLES DE GAZA.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DALILA.

Oubliez les combats ;
Que la paix vous attire.
Vénus vient vous sourire,
L'Amour vous tend les bras.

LES HÉBREUX.

Craignez le plaisir décevant
Où votre grand cœur s'abandonne :
L'amour nous dérobe souvent
Les biens que la gloire nous donne.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

DEUX HÉBREUX.

Venez, venez, ne tardez pas ;
Nos cruels ennemis sont prêts à nous surprendre ;
Rien ne peut nous défendre
Que votre invincible bras.

CHOEUR DES FILLES.

Demeurez, présidez à nos fêtes ;
Que nos cœurs soient vos tendres conquêtes.

SAMSON.

Je m'arrache à ces lieux.... Allons, je suis vos pas.
Prêtresse de Vénus, vous, sa brillante image,
Je ne quitte point vos appas
Pour le trône des rois, pour ce grand esclavage ;
Je les quitte pour les combats.

DALILA.

Me faudra-t-il long-temps gémir de votre absence ?

SAMSON.

Fiez-vous à vos yeux de mon impatience.
Est-il un plus grand bien que celui de vous voir ?
Les Hébreux n'ont que moi pour unique espérance,
Et vous êtes mon seul espoir.

SCÈNE V.

DALILA seule.

Il s'éloigne, il me fuit, il emporte mon âme;
Partout il est vainqueur.
Le feu que j'allumais m'enflamme.
J'ai voulu l'enchaîner, il enchaîne mon cœur.
O mère des plaisirs, le cœur de ta prêtresse
Doit être plein de toi, doit toujours s'enflammer.
O Vénus, ma seule déesse,
La tendresse est ma loi, mon devoir est d'aimer.
Écho, voix errante,
Légère habitante
De ce beau séjour;
Écho, monument de l'amour,
Parle de ma faiblesse au héros qui m'enchante.
Favoris du printemps, de l'amour et des airs,
Oiseaux dont j'entends les concerts,
Chers confidens de ma tendresse extrême,
Doux ramages des oiseaux,
Voix fidèle des échos,
Répétez à jamais: Je l'aime, je l'aime.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE GRAND-PRÊTRE, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE.

Oui, le roi vous accorde à ce héros terrible;
Mais vous entendez à quel prix.
Découvrez le secret de sa force invincible,
Qui commande au monde surpris.
Un tendre hymen, un sort paisible,
Dépendront du secret que vous aurez appris.

DALILA.

Que peut-il me cacher? il m'aime:
L'indifférent seul est discret:
Samson me parlera, j'en juge par moi-même:
L'amour n'a point de secret.

SCÈNE II.

DALILA seule.

Secourez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre;
Cessez, trompettes et tambours,
D'annoncer la funeste guerre;
Brillez, jour glorieux, le plus beau de mes jours.
Hymen, Amour, que ton flambeau l'éclaire;
Qu'à jamais je puisse plaire,
Puisque je sens que j'aimerai toujours!

Secondez-moi, tendres Amours,
Amenez la paix sur la terre.

SCÈNE III.

SAMSON, DALILA.

SAMSON.

J'AI sauvé les Hébreux par l'effort de mon bras,
Et vous sauvez par vos appas
Votre peuple et votre roi même :
C'est pour vous mériter que j'accorde la paix.
Le roi m'offre son diadème,
Et je ne veux que vous pour prix de mes bienfaits.

DALILA.

Tout vous craint en ces lieux ; on s'empresse à vous plaire,
Vous régnez sur vos ennemis ;
Mais de tous les sujets que vous venez de faire,
Mon cœur vous est le plus soumis.

SAMSON et DALILA ensemble.

N'écoutons plus le bruit des armes ;
Myrte amoureux, croissez près des lauriers.
L'amour est le prix des guerriers,
Et la gloire en a plus de charmes.

SAMSON.

L'hymen doit nous unir par des nœuds éternels.
Que tardez-vous encore ?
Venez ; qu'un pur amour vous amène aux autels
Du dieu des combats que j'adore.

DALILA.

Ah ! formons ces doux nœuds au temple de Vénus.

SAMSON.

Non, son culte est impie, et ma loi le condamne ;
Non, je ne puis entrer dans ce temple profane.

DALILA.

Si vous m'aimez, il ne l'est plus.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers ;
Tous les mortels, à tout âge, à toute heure,
Y viennent demander des fers.
Arrêtez, regardez cette aimable demeure,
C'est le temple de l'univers.

SCÈNE IV.

SAMSON, DALILA, CHOEUR de différens PEUPLES, de GUERRIERS, de PASTEURS.

(Le temple de Vénus paraît dans toute sa splendeur.)

AIR.

AMOUR, volupté pure,
Ame de la nature,
Maître des élémens,

L'univers n'est formé, ne s'anime et ne dure
Que par tes regards bienfesans.
Tendre Vénus, tout l'univers t'implore,
Tout n'est rien sans tes feux.
On craint les autres dieux, c'est Vénus qu'on adore :
Ils règnent sur le monde, et tu règnes sur eux.

GUERRIERS.

Vénus, notre fier courage,
Dans le sang, dans le carnage,
Vainement s'endurcit;
Tu nous désarmes,
Nous rendons les armes:
L'horreur à ta voix s'adoucit.

UNE PRÊTRESSE.

Chantez, oiseaux, chantez; votre ramage tendre
Est la voix des plaisirs:
Chantez; Vénus doit vous entendre;
Portez-lui nos soupirs.
Les filles de Flore
S'empressent d'éclore
Dans ce séjour;
La fraîcheur brillante
De la fleur naissante
Se passe en un jour:
Mais une plus belle
Naît auprès d'elle,
Plaît à son tour,
Sensible image
Des plaisirs du bel âge,
Sensible image
Du charmant amour.

SAMSON.

Je n'y résiste plus : le charme qui m'obsède
Tyrannise mon cœur, enivre tous mes sens :
Possédez à jamais ce cœur qui vous possède,
Et gouvernez tous mes momens.
Venez.... Vous vous troublez.....

DALILA.

Ciel! que vais-je lui dire?

SAMSON.

D'où vient que votre cœur soupire?

DALILA.

Je crains de vous déplaire, et je dois vous parler.

SAMSON.

Ah! devant vous c'est à moi de trembler.
Parlez, que voulez-vous?

DALILA.

Cet amour qui m'engage
Fait ma gloire et mon bonheur;

Mais il me faut un nouveau gage
Qui m'assure de votre cœur.

SAMSON.

Prononcez; tout sera possible
A ce cœur amoureux.

DALILA.

Dites-moi par quel charme heureux
Par quel pouvoir secret cette force invincible....

SAMSON.

Que me demandez-vous? C'est un secret terrible
Entre le ciel et moi.

DALILA.

Ainsi vous doutez de ma foi?
Vous doutez, et m'aimez!...

SAMSON.

Mon cœur est trop sensible;
Mais ne m'imposez point cette funeste loi.

DALILA.

Un cœur sans confiance est un cœur sans tendresse.

SAMSON.

N'abusez point de ma faiblesse.

DALILA.

Cruel! quel injuste refus!
Notre hymen en dépend, nos nœuds seraient rompus.

SAMSON.

Que dites-vous?....

DALILA.

Parlez, c'est l'amour qui vous prie.

SAMSON.

Ah! cessez d'écouter cette funeste envie.

DALILA.

Cessez de m'accabler de refus outrageans.

SAMSON.

Eh bien! vous le voulez; l'amour me justifie:
Mes cheveux, à mon Dieu consacrés dès long-temps,
De ses bontés pour moi sont les sacrés garans;
Il voulut attacher ma force et mon courage
A de si faibles ornemens:
Ils sont à lui; ma gloire est son ouvrage.

DALILA.

Ces cheveux, dites-vous?...

SAMSON.

Qu'ai-je dit? malheureux!
Ma raison revient; je frissonne
De l'abîme où j'entraîne avec moi les Hébreux.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

La terre mugit, le ciel tonne,
Le temple disparaît, l'astre du jour s'enfuit,
L'horreur épaisse de la nuit
De son voile affreux m'environne.

SAMSON.

J'ai trahi de mon Dieu le secret formidable.
Amour! fatale volupté!
C'est toi qui m'as précipité
Dans un piége effroyable,
Et je sens que Dieu m'a quitté.

SCÈNE V.

LES PHILISTINS, SAMSON, DALILA.

LE GRAND-PRÊTRE DES PHILISTINS.

Venez; ce bruit affreux, ces cris de la nature,
Ce tonnerre, tout nous assure
Que du Dieu des combats il est abandonné.

DALILA.

Que faites-vous, peuple parjure?

SAMSON.

Quoi! de mes ennemis je suis environné!
(il combat.)
Tombez, tyrans...

LES PHILISTINS.

Cédez, esclave.
(ensemble.)
Frappons l'ennemi qui nous brave.

DALILA.

Arrêtez, cruels! arrêtez!
Tournez sur moi vos cruautés.

SAMSON.

Tombez, tyrans....

LES PHILISTINS combattans.

Cédez, esclave,

SAMSON.

Ah! quelle mortelle langueur!
Ma main ne peut porter cette fatale épée.
Ah Dieu! ma valeur est trompée,
Dieu retire son bras vainqueur.

LES PHILISTINS.

Frappons l'ennemi qui nous brave.
Il est vaincu! Cédez, esclave.

SAMSON entre leurs mains.

Non, lâches! non, ce bras n'est point vaincu par vous;
C'est Dieu qui me livre à vos coups.
(on l'emmène.)

SCÈNE VI.

DALILA seule.

O DÉSESPOIR ! ô tourmens ! ô tendresse !
Roi cruel ! peuples inhumains !
O Vénus ! trompeuse déesse !
Vous abusiez de ma faiblesse.
Vous avez préparé, par mes fatales mains,
L'abîme horrible où je l'entraîne ;
Vous m'avez fait aimer le plus grand des humains
Pour hâter sa mort et la mienne.
Trône, tombez ! brûlez, autels !
Soyez réduits en poudre !
Tyrans affreux, dieux cruels,
Puisse un Dieu plus puissant écraser de sa foudre
Vous et vos peuples criminels !

CHŒUR derrière le théâtre.

Qu'il périsse !
Qu'il tombe en sacrifice
A nos dieux !

DALILA.

Voix barbares ! cris odieux !
Allons partager son supplice.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAMSON enchaîné, GARDES.

PROFONDS abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi !
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi !
Mon bras a refusé de servir mon courage ;
Je suis vaincu, je suis dans l'esclavage.
Je ne te verrai plus, flambeau sacré des cieux ;
Lumière, tu fuis de mes yeux.
Lumière, brillante image
D'un Dieu ton auteur,
Premier ouvrage
Du Créateur ;
Douce lumière,
Nature entière,
Des voiles de la nuit l'impénétrable horreur
Te cache à ma triste paupière.
Profonds abîmes, etc.

SCÈNE II.

SAMSON, CHOEUR D'HÉBREUX.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

HÉLAS ! nous t'amenons nos tribus enchaînées,
Compagnes infortunées
De ton horrible douleur.

SAMSON.

Peuple saint, malheureuse race,
Mon bras relevait ta grandeur;
Ma faiblesse a fait ta disgrâce.
Quoi! Dalila me fuit! Chers amis, pardonnez
A de si honteuses alarmes.

PERSONNAGES DU CHOEUR.

Elle a fini ses jours infortunés.
Oublions à jamais la cause de nos larmes.

SAMSON.

Quoi! j'éprouve un malheur nouveau!
Ce que j'adore est au tombeau!
Profonds abîmes de la terre,
Enfer, ouvre-toi!
Frappez, tonnerre,
Écrasez-moi!

SAMSON ET DEUX CORYPHÉES.

TRIO.

Amour, tyran que je déteste,
Tu détruis la vertu, tu traînes sur tes pas
L'erreur, le crime, le trépas:
Trop heureux qui ne connaît pas
Ton pouvoir aimable et funeste!

UN CORYPHÉE.

Vos ennemis cruels s'avancent en ces lieux;
Ils viennent insulter au destin qui nous presse;
Ils osent imputer au pouvoir de leurs dieux
Les maux affreux où Dieu nous laisse.

SCÈNE III.

LE ROI, Choeur de Philistins, SAMSON, Choeur d'Hébreux.

LE ROI ET LE CHOEUR.

Élevez vos accens vers vos dieux favorables;
Vengez leurs autels, vengez-nous.

LE CHOEUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens, etc.

CHOEUR D'ISRAÉLITES.

Terminons nos jours déplorables.

SAMSON.

O Dieu vengeur, ils ne sont point coupables;
Tourne sur moi tes coups.

CHOEUR DE PHILISTINS.

Élevons nos accens vers nos dieux favorables;
Vengeons leurs autels, vengeons-nous.

SAMSON.

O Dieu.... pardonne!

CHOEUR DE PHILISTINS.

Vengeons-nous.

LE ROI.

Inventons, s'il se peut, un nouveau châtiment :
Que le trait de la mort, suspendu sur sa tête,
Le menace encore et s'arrête;
Que Samson, dans sa rage, entende notre fête;
Que nos plaisirs soient son tourment.

SCÈNE IV.

SAMSON, les ISRAÉLITES, LE ROI, les PRÊTRESSES de Vénus, les PRÊTRES de Mars.

UNE PRÊTRESSE.

Tous nos dieux étonnés, et cachés dans les cieux,
Ne pouvaient sauver notre empire :
Vénus avec son sourire
Nous a rendus victorieux :
Mars a volé, guidé par elle.
Sur son char tout sanglant,
La Victoire immortelle
Tirait son glaive étincelant
Contre tout un peuple infidèle,
Et la nuit éternelle
Va dévorer leur chef interdit et tremblant.

UNE AUTRE.

C'est Vénus qui défend aux tempêtes
De gronder sur nos têtes !
Notre ennemi cruel
Entend encor nos fêtes,
Tremble de nos conquêtes,
Et tombe à son autel.

LE ROI.

Eh bien! qu'est devenu ce Dieu si redoutable,
Qui par tes mains devait nous foudroyer?
Une femme a vaincu ce fantôme effroyable,
Et son bras languissant ne peut se déployer.
Il t'abandonne, il cède à ma puissance;
Et, tandis qu'en ces lieux j'enchaîne les destins,
Son tonnerre étouffé dans ses débiles mains
Se repose dans le silence.

SAMSON.

Grand Dieu ! j'ai soutenu cet horrible langage,
Quand il n'offensait qu'un mortel:
On insulte ton nom, ton culte, ton autel;
Lève-toi, venge ton outrage.

CHOEUR DES PHILISTINS.

Tes cris, tes cris ne sont point entendus.
Malheureux, ton Dieu n'est plus.

SAMSON.

Tu peux encore armer cette main malheureuse;
Accorde-moi du moins une mort glorieuse.

LE ROI.

Non, tu dois sentir à longs traits
L'amertume de ton supplice.
Qu'avec toi ton Dieu périsse,
Et qu'il soit comme toi méprisé pour jamais.

SAMSON.

Tu m'inspires enfin ; c'est sur toi que je fonde
Mes superbes desseins :
Tu m'inspires; ton bras seconde
Mes languissantes mains.

LE ROI.

Vil esclave, qu'oses-tu dire ?
Prêt à mourir dans les tourmens,
Peux-tu bien menacer ce formidable empire
A tes derniers momens ?
Qu'on l'immole, il en est temps ;
Frappez ; il faut qu'il expire.

SAMSON.

Arrêtez ; je dois vous instruire
Des secrets de mon peuple et du Dieu que je sers :
Ce moment doit servir d'exemple à l'univers.

LE ROI.

Parle, apprends-nous tous tes crimes,
Livre-nous toutes nos victimes.

SAMSON.

Roi, commande que les Hébreux
Sortent de ta présence et de ce temple affreux.

LE ROI.

Tu seras satisfait.

SAMSON.

La cour qui t'environne,
Tes prêtres, tes guerriers, sont-ils autour de toi ?

LE ROI.

Ils y sont tous, explique-toi.

SAMSON.

Suis-je auprès de cette colonne
Qui soutient ce séjour si cher aux Philistins ?

LE ROI.

Oui, tu la touches de tes mains.

SAMSON *ébranlant les colonnes.*

Temple odieux ! que tes murs se renversent.
Que tes débris se dispersent
Sur moi, sur ce peuple en fureur.

CHOEUR.

Tout tombe, tout périt. O ciel ! ô Dieu vengeur !

SAMSON.

J'ai réparé ma honte, et j'expire en vainqueur.

LA
PRINCESSE DE NAVARRE,
COMÉDIE-BALLET.

Fête donnée par le roi, en son château de Versailles, le 23 février 1745.

La musique des divertissemens était de Rameau.

AVERTISSEMENT.

Le roi a voulu donner à madame la dauphine une fête qui ne fût pas seulement un de ces spectacles pour les yeux, tels que toutes les nations peuvent les donner, et qui, passant avec l'éclat qui les accompagne, ne laissent après eux aucune trace. Il a commandé un spectacle qui pût à la fois servir d'amusement à la cour, et d'encouragement aux beaux-arts, dont il sait que la culture contribue à la gloire de son royaume. M. le duc de Richelieu, premier gentilhomme de la chambre en exercice, a ordonné cette fête magnifique.

Il a fait élever un théâtre de cinquante-six pieds de profondeur dans le grand manége de Versailles, et a fait construire une salle, dont les décorations et les embellissemens sont tellement ménagés, que tout ce qui sert au spectacle doit s'enlever en une nuit, et laisser la salle ornée pour un bal paré, qui doit former la fête du lendemain.

Le théâtre et les loges ont été construits avec la magnificence convenable, et avec le goût qu'on connaît depuis long-temps dans ceux qui ont dirigé ces préparatifs.

On a voulu réunir sur ce théâtre tous les talens qui pourraient contribuer aux agrémens de la fête, et rassembler à la fois tous les charmes de la déclamation, de la danse et de la musique, afin que la personne auguste, à qui cette fête est consacrée, pût connaître tout d'un coup les talens qui doivent être dorénavant employés à lui plaire.

On a donc voulu que celui qui a été chargé de composer la fête fît un de ces ouvrages dramatiques, où les divertissemens en musique forment une partie du sujet, où la plaisanterie se mêle à l'héroïque, et dans lesquels on voit un mélange de l'opéra, de la comédie et de la tragédie.

On n'a pu ni dû donner à ces trois genres toute leur étendue; on s'est efforcé seulement de réunir les talens de tous les artistes qui se distinguent le plus, et l'unique mérite de l'auteur a été de faire valoir celui des autres.

Il a choisi le lieu de la scène sur les frontières de la Castille, et il en a fixé l'époque sous le roi de France Charles v, prince juste, sage et heureux, contre lequel les Anglais ne purent prévaloir, qui secourut la Castille, et qui lui donna un monarque.

Il est vrai que l'histoire n'a pu fournir de semblables allégories pour l'Espagne, car il y régnait alors un prince cruel, à ce qu'on dit, et sa femme n'était point une héroïne dont les enfans fussent des héros. Presque tout l'ouvrage est donc une fiction, dans laquelle il a fallu s'asservir à introduire un peu de bouffonnerie au milieu des plus grands intérêts, et des fêtes au milieu de la guerre.

Ce divertissement a été exécuté le 23 février 1745, vers les six heures du soir. Le roi s'est placé au milieu de la salle, environné de la famille royale, des princes et princesses de son sang, et des dames de la cour, qui formaient un spectacle beaucoup plus beau que tous ceux qu'on pouvait leur donner.

Il eût été à désirer qu'un plus grand nombre de Français eût pu voir cette assemblée, tous les princes de cette maison qui est sur le trône long-temps avant les plus anciennes du monde, cette foule de dames parées de tous les

ornemens qui sont encore les chefs-d'œuvre du goût de la nation, et qui étaient effacés par elles; enfin cette joie noble et décente qui occupait tous les cœurs, et qu'on lisait dans tous les yeux.

On est sorti du spectacle à neuf heures et demie, dans le même ordre qu'on était entré; alors on a trouvé toute la façade du palais et des écuries illuminée. La beauté de cette fête n'est qu'une faible image de la joie d'une nation qui voit réunir le sang de tant de princes, auxquels elle doit son bonheur et sa gloire.

Sa majesté, satisfaite de tous les soins qu'on a pris pour lui plaire, a ordonné que ce spectacle fût représenté une seconde fois.

PROLOGUE

DE LA FÊTE POUR LE MARIAGE DE M. LE DAUPHIN.

LE SOLEIL descend dans son char et prononce ces paroles :

L'INVENTEUR des beaux-arts, le dieu de la lumière,
Descend du haut des cieux dans le plus beau séjour
Qu'il puisse contempler en sa vaste carrière.
La gloire, l'hymen et l'amour,
Astres charmans de cette cour,
Y répandent plus de lumière,
Que le flambeau du dieu du jour.

J'envisage en ces lieux le bonheur de la France,
Dans ce roi qui commande à tant de cœurs soumis;
Mais, tout dieu que je suis, et dieu de l'éloquence,
Je ressemble à ses ennemis,
Je suis timide en sa présence.

Faut-il qu'ayant tant d'assurance
Quand je fais entendre son nom,
Il ne m'inspire ici que de la défiance?
Tout grand homme a de l'indulgence,
Et tout héros aime Apollon.

Qui rend son siècle heureux veut vivre en la mémoire.
Pour mériter Homère, Achille a combattu :
Si l'on dédaignait trop la gloire,
On chérirait peu la vertu.

(tous les acteurs bordent le théâtre, représentant les muses et les beaux-arts.)

O vous qui lui rendez tant de divers hommages,
Vous qui le couronnez, et dont il est l'appui,
N'espérez pas pour vous avoir tous les suffrages
Que vous réunissez pour lui.

Je sais que de la cour la science profonde
Serait de plaire à tout le monde :
C'est un art qu'on ignore; et peut-être les dieux
En ont cédé l'honneur au maître de ces lieux.

Muses, contentez-vous de chercher à lui plaire :
Ne vantez point ici d'une voix téméraire
La douceur de ses lois, les efforts de son bras,
Thémis, la Prudence et Bellone
Conduisant son cœur et ses pas;
La bonté généreuse assise sur son trône;
Le Rhin libre par lui, l'Escaut épouvanté,
Les Apennins fumans que sa foudre environne;
Laissons ces entretiens à la postérité,
Ces leçons à son fils, cet exemple à la terre :
Vous graverez ailleurs dans les fastes des temps
Tous ces terribles monumens,
Dressés par les mains de la guerre.
Célébrez aujourd'hui l'hymen de ses enfans,
Déployez l'appareil de vos jeux innocens.

L'objet qu'on désirait, qu'on admire et qu'on aime,
Jette déjà sur vous des regards bienfesans :
On est heureux sans vous ; mais le bonheur suprême
Veut encor des amusemens.

Cueillez toutes les fleurs, et parez-en vos têtes ;
Mêlez tous les plaisirs, unissez tous les jeux,
Souffrez le plaisant même ; il faut de tout aux fêtes ;
Et toujours les héros ne sont pas sérieux.

Enchantez un loisir, hélas ! trop peu durable.
Ce peuple de guerriers, qui ne paraît qu'aimable,
Vous écoute un moment, et revole aux dangers.
Leur maître en tous les temps veille sur la patrie.
Les soins sont éternels, ils consument la vie ;
Les plaisirs sont trop passagers.

Il n'en est pas ainsi de la vertu solide ;
Cet hymen l'éternise : il assure à jamais
A cette race auguste, à ce peuple intrépide,
Des victoires et des bienfaits.

Muses, que votre zèle à mes ordres réponde.
Le cœur plein des beautés dont cette cour abonde,
Et que ce jour illustre assemble autour de moi,
Je vais voler au ciel, à la source féconde
De tous les charmes que je voi ;
Je vais, ainsi que votre roi,
Recommencer mon cours pour le bonheur du monde.

NOUVEAU PROLOGUE de *la Princesse de Navarre*, envoyé à M. le maréchal duc de Richelieu, pour la représentation qu'il fit donner à Bordeaux, le 26 novembre 1764.

Nous osons retracer cette fête éclatante
Que donna dans Versaille au plus aimé des rois
Le héros qui le représente,
Et qui nous fait chérir ses lois.

Ses mains en d'autres lieux ont porté la victoire ;
Il porte ici le goût, les beaux-arts et les jeux ;
Et c'est une nouvelle gloire :
Mars fait des conquérans, la paix fait des heureux.
Des Grecs et des Romains les spectacles pompeux
De l'univers encore occupent la mémoire ;
Aussi-bien que leurs camps, leurs cirques sont fameux.
Melpomène, Thalie, Euterpe et Terpsichore,
Ont enchanté les Grecs et savent plaire encore
A nos Français polis et qui pensent comme eux.
La guerre défend la patrie,
Le commerce peut l'enrichir ;
Les lois font son repos, les arts la font fleurir.
La valeur, les talens, les travaux, l'industrie,
Tout brille parmi vous ; que vos heureux remparts
Soient le temple éternel de la paix et des arts.

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE.

CONSTANCE, princesse de Navarre.
LE DUC DE FOIX.
DON MORILLO, seigneur de campagne.
SANCHETTE, fille de Morillo.
LÉONOR, l'une des femmes de la princesse.
HERNAND, écuyer du duc.
UN OFFICIER DES GARDES. UN ALCADE. UN JARDINIER. SUITE.

La scène est dans le jardin de don Morillo, sur les confins de la Navarre.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHOEURS.

Quinze FEMMES et vingt-cinq HOMMES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

CONSTANCE, LÉONOR.

LEONOR.

AH quel voyage, et quel séjour
Pour l'héritière de Navarre!
Votre tuteur don Pèdre est un tyran barbare,
Il vous force à fuir de sa cour;
Du fameux duc de Foix vous craignez la tendresse:
Vous fuyez la haine et l'amour.
Vous courez la nuit et le jour,
Sans page et sans dame d'atour.
Quel état pour une princesse!
Vous vous exposez tour à tour
A des dangers de toute espèce.

CONSTANCE.

J'espère que demain, ces dangers, ces malheurs,
De la guerre civile effet inévitable,
Seront au moins suivis d'un ennui tolérable;
Et je pourrai cacher mes pleurs
Dans un asile inviolable.
O sort! à quels chagrins me veux-tu réserver?
De tous côtés infortunée:
Don Pèdre aux fers m'avait abandonnée;
Gaston de Foix veut m'enlever.

LÉONOR.

Je suis de vos malheurs comme vous occupée;
Malgré mon humeur gaie ils troublent ma raison;
Mais un enlèvement, ou je suis fort trompée,
Vaut un peu mieux qu'une prison.

Contre Gaston de Foix quel courroux vous anime ?
Il veut finir votre malheur ;
Il voit, ainsi que nous, don Pèdre avec horreur.
Un roi cruel qui vous opprime
Doit vous faire aimer un vengeur.

CONSTANCE.

Je hais Gaston de Foix autant que le roi même.

LÉONOR.

Eh! pourquoi ? parce qu'il vous aime ?

CONSTANCE.

Lui, m'aimer ? nos parens se sont toujours haïs.

LÉONOR.

Belle raison !

CONSTANCE.

Son père accabla ma famille.

LÉONOR.

Le fils est moins cruel, madame, avec la fille ;
Et vous n'êtes point faits pour vivre en ennemis.

CONSTANCE.

De tout temps la haine sépare
Le sang de Foix et le sang de Navarre.

LÉONOR.

Mais l'amour est utile aux raccommodemens.
Enfin dans vos raisons je n'entre qu'avec peine ;
Et je ne crois point que la haine
Produise les enlèvemens.
Mais ce beau duc de Foix que votre cœur déteste,
L'avez-vous vu, madame ?

CONSTANCE.

Au moins mon sort funeste
A mes yeux indignés n'a point voulu l'offrir.
Quelque hasard aux siens m'a pu faire paraître.

LÉONOR.

Vous m'avoûrez qu'il faut connaître
Du moins avant que de haïr.

CONSTANCE.

J'ai juré, Léonor, au tombeau de mon père,
De ne jamais m'unir à ce sang que je hais.

LÉONOR.

Serment d'aimer toujours, ou de n'aimer jamais
Me paraît un peu téméraire.
Enfin, de peur des rois et des amans, hélas !
Vous allez dans un cloître enfermer tant d'appas ?

CONSTANCE.

Je vais dans un couvent tranquille,
Loin de Gaston, loin des combats,
Cette nuit trouver un asile.

LÉONOR.

Ah ! c'était à Burgos, dans votre appartement,
Qu'était en effet le couvent.
Loin des hommes renfermée,
Vous n'avez pas vu seulement
Ce jeune et redoutable amant
Qui vous avait tant alarmée.
Grâce aux troubles affreux dont nos états sont pleins,
Au moins dans ce château nous voyons des humains.
Le maître du logis, ce baron qui vous prie
A dîner malgré vous, faute d'hôtellerie,
Est un baron absurde, ayant assez de bien,
Grossièrement galant avec peu de scrupule;
Mais un homme ridicule
Vaut peut-être encor mieux que rien.

CONSTANCE.

Souvent, dans le loisir d'une heureuse fortune,
Le ridicule amuse ; on se prête à ses traits;
Mais il fatigue, il importune
Les cœurs infortunés et les esprits bien faits.

LÉONOR.

Mais un esprit bien fait peut remarquer, je pense,
Ce noble cavalier si prompt à vous servir,
Qu'avec tant de respects, de soins, de complaisance,
Au-devant de vos pas nous avons vu venir.

CONSTANCE.

Vous le nommez?

LÉONOR.

Je crois qu'il se nomme Alamir.

CONSTANCE.

Alamir? il paraît d'une tout autre espèce
Que monsieur le baron.

LÉONOR.

Oui, plus de politesse,
Plus de monde, de grâce.

CONSTANCE.

Il porte dans son air
Je ne sais quoi de grand.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De noble.

LÉONOR.

Oui.

CONSTANCE.

De fier.

LÉONOR.

Oui. J'ai cru même y voir je ne sais quoi de tendre.



CONSTANCE.

Oh! point. Dans tous les soins qu'il s'empresse à nous rendre,
Son respect est si retenu!

LÉONOR.

Son respect est si grand, qu'en vérité j'ai cru
Qu'il a deviné votre altesse.

CONSTANCE.

Les voici; mais surtout point d'altesse en ces lieux:
Dans mes destins injurieux
Je conserve le cœur, non le rang de princesse.
Garde de découvrir mon secret à leurs yeux;
Modère ta gaîté déplacée, imprudente;
Ne me parle point en suivante.
Dans le plus secret entretien
Il faut t'accoutumer à passer pour ma tante.

LÉONOR.

Oui, j'aurai cet honneur; je m'en souviens très-bien.

CONSTANCE.

Point de respect, je te l'ordonne.

SCÈNE II.

DON MORILLO et LE DUC DE FOIX en jeune officier, d'un côté du théâtre. De l'autre, CONSTANCE et LÉONOR.

MORILLO au duc de Foix, qu'il prend toujours pour Alamir.

Oh! oh! qu'est-ce donc que j'entends?
La tante est tutoyée? Ah! ma foi, je soupçonne
Que cette tante-là n'est pas de ses parens.
Alamir, mon ami, je crois que la friponne,
Ayant sur moi du dessein,
Pour renchérir sa personne,
Prit cette tante en chemin.

LE DUC DE FOIX.

Non, je ne le crois pas; elle paraît bien née.
La vertu, la noblesse éclate en ses regards.
De nos troubles civils les funestes hasards
Près de votre château l'ont sans doute amenée.

MORILLO.

Parbleu, dans mon château je prétends la garder;
En bon parent tu dois m'aider:
C'est une bonne aubaine; et des nièces pareilles
Se trouvent rarement, et m'iraient à merveilles.

LE DUC DE FOIX.

Gardez de les laisser échapper de vos mains.

LÉONOR à la princesse.

On parle ici de vous, et l'on a des desseins.

MORILLO.

Je réponds de leur complaisance.
(il s'avance vers la princesse de Navarre.)
Madame, jamais mon château...
(au duc de Foix.)
Aide-moi donc un peu.

LE DUC DE FOIX, bas.

Ne vit rien de si beau.

MORILLO.

Ne vit rien de si beau... Je sens en sa présence
Un embarras tout nouveau.
Que veut dire cela? je n'ai plus d'assurance.

LE DUC DE FOIX.

Son aspect en impose et se fait respecter.

MORILLO.

A peine elle daigne écouter.
Ce maintien réservé glace mon éloquence;
Elle jette sur nous un regard bien altier!
Quels grands airs! Allons donc, sers-moi de chancelier,
Explique-lui le reste, et touche un peu son âme.

LE DUC DE FOIX.

Ah! que je le voudrais!.... Madame,
Tout reconnaît ici vos souveraines lois.
Le ciel sans doute vous a faite
Pour en donner aux plus grands rois;
Mais du sein des grandeurs, on aime quelquefois
A se cacher dans la retraite.
On dit que les dieux autrefois
Dans de simples hameaux se plaisaient à paraître :
On put souvent les méconnaître;
On ne peut se méprendre aux charmes que je vois.

MORILLO.

Quels discours ampoulés! quel diable de langage!
Es-tu fou?

LE DUC DE FOIX.

Je crains bien de n'être pas trop sage.

(à Léonor.)

Vous qui semblez la sœur de cet objet divin,
De nos empressemens daignez être attendrie;
Accordez un seul jour, ne partez que demain;
Ce jour le plus heureux, le plus beau de ma vie,
Du reste de nos jours va régler le destin.

(à Morillo.)

Je parle ici pour vous.

MORILLO.

Eh bien! que dit la tante?

LÉONOR.

Je ne vous cache point que cette offre me tente :
Mais, madame ma nièce?....

MORILLO à Léonor.

Oh! c'est trop de raison.
A la fin, je serai le maître en ma maison.
Ma tante, il faut souper alors que l'on voyage;
Petites façons et grands airs,
A mon avis, sont des travers.

Humanisez un peu cette nièce sauvage.
Plus d'une reine en mon château
A couché dans la route, et l'a trouvé fort beau.

CONSTANCE.

Ces reines voyageaient en des temps plus paisibles;
Et vous savez quel trouble agite ces états.
A tous vos soins polis nos cœurs seront sensibles;
Mais nous partons, daignez ne nous arrêter pas.

MORILLO.

La petite obstinée! Où courez-vous si vite?

CONSTANCE.

Au couvent.

MORILLO.

Quelle idée et quels tristes projets!
Pourquoi préférez-vous un aussi vilain gîte?
Qu'y pourriez-vous trouver?

CONSTANCE.

La paix.

LE DUC DE FOIX.

Que cette paix est loin de ce cœur qui soupire!

MORILLO.

Eh bien! espères-tu de pouvoir la réduire?

LE DUC DE FOIX.

Je vous promets du moins d'y mettre tout mon art.

MORILLO.

J'emploîrai tout le mien.

LÉONOR.

Souffrez qu'on se retire;
Il faut ordonner tout pour ce prochain départ.
(elles font un pas vers la porte.)

LE DUC DE FOIX.

Le respect nous défend d'insister davantage;
Vous obéir en tout est le premier devoir.
(ils font une révérence.)
Mais, quand on cesse de vous voir,
En perdant vos beaux yeux, on garde votre image.

SCÈNE III.

LE DUC DE FOIX, DON MORILLO.

MORILLO.

On ne partira point, et j'y suis résolu.

LE DUC DE FOIX.

Le sang m'unit à vous, et c'est une vertu
D'aider dans leurs desseins des parens qu'on révère.

MORILLO.

La nièce est mon vrai fait, quoiqu'un peu froide et fière;
La tante sera ton affaire:

Et nous serons tous deux contens.
Que me conseilles-tu ?

LE DUC DE FOIX.

D'être aimable, de plaire.

MORILLO.

Fais-moi plaire.

LE DUC DE FOIX.

Il y faut mille soins complaisans,
Les plus profonds respects, des fêtes et du temps.

MORILLO.

J'ai très-peu de respect, le temps est long; les fêtes
Coûtent beaucoup, et ne sont jamais prêtes;
C'est de l'argent perdu.

LE DUC DE FOIX.

L'argent fut inventé
Pour payer, si l'on peut, l'agréable et l'utile.
Eh! jamais le plaisir fut-il trop acheté!

MORILLO.

Comment t'y prendras-tu?

LE DUC DE FOIX.

La chose est très-facile.
Laissez-moi partager les frais.
Il vient de venir ici près
Quelques comédiens de France,
Des troubadours experts dans la haute science,
Dans le premier des arts, le grand art du plaisir :
Ils ne sont pas dignes peut-être
Des adorables yeux qui les verront paraître,
Mais ils savent beaucoup s'ils savent réjouir.

MORILLO.

Réjouissons-nous donc.

LE DUC DE FOIX.

Oui, mais avec mystère.

MORILLO.

Avec mystère, avec fracas,
Sers-moi tout comme tu voudras;
Je trouve tout fort bon quand j'ai l'amour en tête.
Prépare ta petite fête :
De mes menus plaisirs je te fais l'intendant.
Je veux subjuguer la friponne
Avec son air important,
Et je vais pour danser ajuster ma personne.

SCÈNE IV.

LE DUC DE FOIX, HERNAND.

LE DUC DE FOIX.

Hernand, tout est-il prêt?

HERNAND.

Pouvez-vous en douter?
Quand monseigneur ordonne, on sait exécuter.

Par mes soins secrets tout s'apprête
Pour amollir ce cœur et si fier et si grand.
Mais j'ai grand'peur que votre fête
Réussisse aussi mal que votre enlèvement.

LE DUC DE FOIX.

Ah! c'est là ce qui fait la douleur qui me presse;
Je pleure ces transports d'une aveugle jeunesse,
Et je veux expier le crime d'un moment
Par une éternelle tendresse.
Tout me réussira, car j'aime à la fureur.

HERNAND.

Mais en déguisemens vous avez du malheur :
Chez don Pèdre en secret j'eus l'honneur de vous suivre
En qualité de conjuré;
Vous fûtes reconnu, tout près d'être livré,
Et nous sommes heureux de vivre;
Vos affaires ici ne tournent pas trop bien,
Et je crains tout pour vous.

LE DUC DE FOIX.

J'aime, et je ne crains rien :
Mon projet avorté, quoique plein de justice,
Dut sans doute être malheureux;
Je ne méritais pas un destin plus propice,
Mon cœur n'était point amoureux.
Je voulais d'un tyran punir la violence;
Je voulais enlever Constance,
Pour unir nos maisons, nos noms et nos amis;
La seule ambition fut d'abord mon partage.
Belle Constance, je vous vis;
L'amour seul arme mon courage.

HERNAND.

Elle ne vous vit point; c'est là votre malheur.
Vos grands projets lui firent peur;
Et, dès qu'elle en fut informée,
Sa fureur, contre vous dès long-temps allumée,
En avertit toute la cour.
Il fallut fuir alors.

LE DUC DE FOIX.

Elle fuit à son tour.
Nos communs ennemis la rendront plus traitable.

HERNAND.

Elle hait votre sang.

LE DUC DE FOIX.

Quelle haine indomptable
Peut tenir contre tant d'amour?

HERNAND.

Pour un héros tout jeune et sans expérience,
Vous embrassez beaucoup de terrain à la fois :

Vous voudriez finir la mésintelligence
Du sang de Navarre et de Foix :
Vous avez en secret, avec le roi de France,
Un chiffre de correspondance :
Contre un roi formidable ici vous conspirez ;
Vous y risquez vos jours et ceux des conjurés :
Vos troupes vers ces lieux s'avancent à la file :
Vous préparez la guerre au milieu des festins :
Vous bernez le seigneur qui vous donne un asile ;
Sa fille, pour combler vos singuliers destins,
Devient folle de vous et vous tient en contrainte ;
Il vous faut employer et l'audace et la feinte :
Téméraire en amour et criminel d'état,
Perdant votre raison, vous risquez votre tête :
Vous allez livrer un combat,
Et vous préparez une fête.

LE DUC DE FOIX.

Mon cœur de tant d'objets n'en voit qu'un seul ici ;
Je ne vois, je n'entends que la belle Constance.
Si par mes tendres soins son cœur est adouci,
Tout le reste est en assurance.
Don Pèdre périra, don Pèdre est trop haï.
Le fameux du Guesclin vers l'Espagne s'avance ;
Le fier Anglais, notre ennemi,
D'un tyran détesté prend en vain la défense :
Par le bras des Français les rois sont protégés ;
Des tyrans de l'Europe ils domptent la puissance ;
Le sort des Castillans sera d'être vengés
Par le courage de la France.

HERNAND.

Et cependant en ce séjour
Vous ne connaissez rien qu'un charmant esclavage.

LE DUC DE FOIX.

Va, tu verras bientôt ce que peut un courage
Qui sert la patrie et l'amour.
Ici tout ce qui m'inquiète,
C'est cette passion dont m'honore Sanchette,
La fille de notre baron.

HERNAND.

C'est une fille neuve, innocente, indiscrète,
Bonne par inclination,
Simple par éducation,
Et par instinct un peu coquette ;
C'est la pure nature en sa simplicité.

LE DUC DE FOIX.

Sa simplicité même est fort embarrassante,
Et peut nuire aux projets de mon cœur agité.
J'étais loin d'en vouloir à cette âme innocente.

J'apprends que la princesse arrive en ce canton
Je me rends sur la route, et me donne au baron
Pour un fils d'Alamir, parent de la maison.
En amour comme en guerre une ruse est permise.
J'arrive; et sur un compliment
Moitié poli, moitié galant,
Que partout l'usage autorise,
Sanchette prend feu promptement,
Et son cœur tout neuf s'humanise :
Elle me prend pour son amant,
Se flatte d'un engagement,
M'aime, et le dit avec franchise.
Je crains plus sa naïveté,
Que d'une femme bien apprise
Je ne craindrais la fausseté.

HERNAND.

Elle vous cherche.

LE DUC DE FOIX.

Je te laisse :
Tâche de dérouter sa curiosité;
Je vole aux pieds de la princesse.

SCÈNE V.

SANCHETTE, HERNAND.

SANCHETTE.

Je suis au désespoir.

HERNAND.

Qu'est-ce qui vous déplaît
Mademoiselle?

SANCHETTE.

Votre maître.

HERNAND.

Vous déplaît-il beaucoup?

SANCHETTE.

Beaucoup, car c'est un traître,
Ou du moins il est près de l'être;
Il ne prend plus à moi nul intérêt.
Avant-hier il vint, et je fus transportée
De son séduisant entretien;
Hier il m'a beaucoup flattée;
A présent il ne me dit rien.
Il court, ou je me trompe, après cette étrangère :
Moi je cours après lui; tous mes pas sont perdus;
Et, depuis qu'elle est chez mon père,
Il semble que je n'y sois plus.
Quelle est donc cette femme, et si belle et si fière,
Pour qui l'on fait tant de façons?
On va pour elle encor donner les violons,
Et c'est ce qui me désespère.

HERNAND.

Elle va tout gâter.... Mademoiselle, eh bien!
Si vous me promettiez de n'en témoigner rien,
D'être discrète?

SANCHETTE.

Oh, oui! je jure de me taire,
Pourvu que vous parliez.

HERNAND.

Le secret, le mystère
Rend les plaisirs piquans.

SANCHETTE.

Je ne vois pas pourquoi.

HERNAND.

Mon maître, né galant, dont vous tournez la tête,
Sans vous en avertir, vous prépare une fête.

SANCHETTE.

Quoi! tous ces violons?

HERNAND.

Sont tous pour vous.

SANCHETTE.

Pour moi?

HERNAND.

N'en faites point semblant, gardez un beau silence;
Vous verrez vingt Français entrer dans un moment;
Ils sont parés superbement;
Ils parlent en chansons, ils marchent en cadence,
Et la joie est leur élément.

SANCHETTE.

Vingt beaux messieurs Français! j'en ai l'âme ravie;
J'eus de voir des Français toujours très-grande envie:
Entreront-ils bientôt?

HERNAND.

Ils sont dans le château.

SANCHETTE.

L'aimable nation! que de galanterie!

HERNAND.

On vous donne un spectacle, un plaisir tout nouveau.
Ce que font les Français est si brillant, si beau!

SANCHETTE.

Eh! qu'est-ce qu'un spectacle?

HERNAND.

Une chose charmante.
Quelquefois un spectacle est un mouvant tableau
Où la nature agit, où l'histoire est parlante,
Où les rois, les héros sortent de leur tombeau;
Des mœurs des nations c'est l'image vivante.

SANCHETTE.

Je ne vous entends point.

HERNAND.

Un spectacle assez beau
Serait encore une fête galante;
C'est un art tout français d'expliquer ses désirs,
Par l'organe des jeux, par la voix des plaisirs;
Un spectacle est surtout un amoureux mystère,
Pour courtiser Sanchette et tâcher de lui plaire,
Avant d'aller tout uniment
Parler au baron votre père
De notaire, d'engagement,
De fiançaille et de douaire.

SANCHETTE.

Ah! je vous entends bien; mais moi, que dois-je faire?

HERNAND.

Rien.

SANCHETTE.

Comment! rien du tout?

HERNAND.

Le goût, la dignité
Consistent dans la gravité,
Dans l'art d'écouter tout finement sans rien dire,
D'approuver d'un regard, d'un geste, d'un sourire.
Le feu dont mon maître soupire,
Sous des noms empruntés, devant vous paraîtra;
Et l'adorable Sanchette,
Toujours tendre, toujours discrète,
En silence triomphera.

SANCHETTE.

Je comprends fort peu tout cela;
Mais je vous avoûrai que je suis enchantée
De voir de beaux Français et d'en être fêtée.

SCÈNE VI.

SANCHETTE et HERNAND sont sur le devant, LA PRINCESSE DE NAVARRE arrive par un des côtés du fond sur le théâtre, entre DON MORILLO et LE DUC DE FOIX, Suite.

LÉONOR à Morillo.

Oui, monsieur, nous allons partir.

LE DUC DE FOIX à part.

Amour, daigne éloigner un départ qui me tue.

SANCHETTE à part.

On ne commence point. Je ne puis me tenir.
Quand aurai-je une fête aux yeux de l'inconnue?
Je la verrai jalouse, et c'est un grand plaisir.

CONSTANCE voulant passer par une porte, elle s'ouvre et paraît remplie de guerriers.

Que vois-je! ô ciel! suis-je trahie?
Ce passage est rempli de guerriers menaçans!
Quoi! don Pèdre en ces lieux étend sa tyrannie!

LÉONOR.

La frayeur trouble tous mes sens.

(les guerriers entrent sur la scène précédés de trompettes, et tous les acteurs de la comédie se rangent d'un côté du théâtre.)

UN GUERRIER chantant.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre,
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre :
Bannissez vos terreurs,
C'est vous qu'il faut craindre;
Régnez sur nos cœurs.

LE CHOEUR répète.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(marche de guerriers dansans.)

UN GUERRIER.

Lorsque Vénus vient embellir la terre,
C'est dans nos champs qu'elle établit sa cour.
Le terrible dieu de la guerre,
Désarmé dans ses bras, sourit au tendre Amour.
Toujours la beauté dispose
Des invincibles guerriers,
Et le charmant Amour est sur un lit de rose
A l'ombre des lauriers.

LE CHOEUR.

Jeune beauté, cessez de vous plaindre, etc.

(on danse.)

UN GUERRIER.

Si quelque tyran vous opprime,
Il va tomber la victime
De l'amour et de la valeur;
Il va tomber sous le glaive vengeur.

UN GUERRIER.

A votre présence
Tout doit s'enflammer;
Pour votre défense
Tout doit s'armer;
L'amour, la vengeance,
Doit nous animer.

LE CHOEUR répète.

A votre présence
Tout doit s'enflammer, etc.

(on danse.)

CONSTANCE à Léonore.

Je l'avoûrai, ce divertissement
Me plaît, m'alarme davantage;
On dirait qu'ils ont su l'objet de mon voyage.
Ciel! avec mon état quel rapport étonnant!

LÉONOR.

Bon! c'est pure galanterie,

C'est un air de chevalerie
Que prend le vieux baron pour faire l'important.
(*la princesse veut s'en aller, le chœur l'arrête en chantant.*)

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes;
Que nos cœurs soient ici vos conquêtes.

DEUX GUERRIERS.

Tout l'univers doit vous rendre
L'hommage qu'on rend aux dieux:
Mais en quels lieux
Pouvez-vous attendre
Un hommage plus tendre,
Plus digne de vos yeux?

LE CHOEUR.

Demeurez, présidez à nos fêtes,
Et que nos cœurs soient vos conquêtes.

(*Les acteurs du divertissement rentrent par le même portique. — Pendant que Constance parle à Léonor, don Morillo qui est devant elles leur fait des mines, et Sanchette, qui est alors auprès du duc de Foix, le tire à part sur le devant du théâtre.*)

SANCHETTE *au duc de Foix.*

Écoutez donc, mon cher amant;
L'aubade qu'on me donne est étrangement faite:
Je n'ai pas pu danser. Pourquoi cette trompette?
Qu'est-ce qu'un Mars, Vénus, des tyrans, des combats,
Et pas un seul mot de Sanchette?
A cette dame-ci tout s'adresse en ces lieux:
Cette préférence me touche.

LE DUC DE FOIX.

Croyez-moi, taisons-nous; l'amour respectueux
Doit avoir quelquefois son bandeau sur la bouche,
Bien plus encor que sur les yeux.

SANCHETTE.

Quel bandeau? quels respects? ils sont bien ennuyeux!

MORILLO *s'avançant vers la princesse.*

Eh bien! que dites-vous de notre sérénade?
La tante est-elle un peu contente de l'aubade?

LÉONOR.

Et la tante et la nièce y trouvent mille appas.

CONSTANCE *à Léonor.*

Qu'est-ce que tout ceci? Non, je ne comprends pas
Les contrariétés qui s'offrent à ma vue;
Cette rusticité du seigneur du château,
Et ce goût si noble, si beau,
D'une fête si prompte et si bien entendue.

MORILLO.

Eh bien donc! notre tante approuve mon cadeau?

LÉONORE.

Il me paraît brillant, fort heureux et nouveau.

MORILLO.

La porte était gardée avec de beaux gendarmes :
Hé! hé! l'on est pas neuf dans le métier des armes.

CONSTANCE.

C'est magnifiquement recevoir nos adieux;
Toujours le souvenir m'en sera précieux.

MORILLO.

Je le crois. Vous pourriez voyager par le monde
Sans être fétoyée ainsi qu'on l'est ici :
Soyez sage, demeurez-y;
Cette fête, ma foi, n'aura pas sa seconde :
Vous chômerez ailleurs. Quand je vous parle ainsi,
C'est pour votre seul bien; car, pour moi, je vous jure
Que, si vous décampez, de bon cœur je l'endure;
Et, quand il vous plaira, vous pourrez nous quitter.

CONSTANCE.

De cette offre polie il nous faut profiter;
Par cet autre côté permettez que je sorte.

LÉONOR.

On nous arrête encore à la seconde porte.

CONSTANCE.

Que vois-je! quels objets! quels spectacles charmans!

LÉONOR.

Ma nièce, c'est ici le pays des romans.

(Il sort de cette seconde porte une troupe de danseurs et de danseuses avec des tambours de basque et des tambourins. — Après cette entrée, Léonor se trouve à côté de Morillo, et lui dit :

Qui sont donc ces gens-ci?

MORILLO au duc de Foix.

C'est à toi de leur dire
Ce que je ne sais point.

LE DUC DE FOIX à la princesse de Navarre.

Ce sont des gens savans,
Qui dans le ciel tout courant savent lire,
Des Mages d'autrefois illustres descendans,
A qui fut réservé le grand art de prédire.

(Les astrologues arabes, qui étaient restés sous le portique pendant la danse, s'avancent sur le théâtre, et tous les acteurs de la comédie se rangent pour les écouter.)

UNE DEVINERESSE chante.

Nous enchaînons le temps; le plaisir suit nos pas;
Nous portons dans les cœurs la flatteuse espérance;
Nous leur donnons la jouissance
Des biens même qu'ils n'ont pas;
Le présent fuit, il nous entraîne;
Le passé n'est plus rien.
Charme de l'avenir, vous êtes le seul bien
Qui reste à la faiblesse humaine.
Nous enchaînons le temps, etc.

(on danse.)

UN ASTROLOGUE.

L'astre éclatant et doux de la fille de l'onde,
Qui devance ou qui suit le jour,
Pour vous recommençait son tour.
Mars a voulu s'unir pour le bonheur du monde
A la planète de l'Amour.
Mais, quand les faveurs célestes
Sur nos jours précieux allaient se rassembler,
Des dieux inhumains et funestes
Se plaisent à les troubler.

UN ASTROLOGUE alternativement avec le chœur.

Dieux ennemis, dieux impitoyables,
Soyez confondus :
Dieux secourables,
Tendre Vénus,
Soyez à jamais favorables.

CONSTANCE.

Ces astrologues me paraissent
Plus instruits du passé que du sombre avenir;
Dans mon ignorance ils me laissent;
Comme moi, sur mes maux ils semblent s'attendrir;
Ils forment, comme moi, des souhaits inutiles,
Et des espérances stériles,
Sans rien prévoir et sans rien prévenir.

LE DUC DE FOIX.

Peut-être ils prédiront ce que vous devez faire;
Des secrets de nos cœurs ils percent le mystère.

UNE DEVINERESSE s'approche de la princesse, et chante.

Vous excitez la plus sincère ardeur,
Et vous ne sentez que la haine;
Pour punir votre âme inhumaine
Un ennemi doit toucher votre cœur :
(ensuite s'avançant vers Sanchette.)
Et vous, jeune beauté que l'amour veut conduire,
L'amour doit vous instruire;
Suivez ses douces lois.
Votre cœur est né tendre;
Aimez; mais, en fesant un choix,
Gardez de vous méprendre.

SANCHETTE.

Ah! l'on s'adresse à moi; la fête était pour nous.
J'attendais, j'éprouvais des transports si jaloux!

UN DEVIN ET UNE DEVINERESSE s'adressant à Sanchette.

En mariage
Un sort heureux
Est un rare avantage,
Ses plus doux feux
Sont un long esclavage.

Du mariage
Formez les nœuds;
Mais ils sont dangereux.
L'amour heureux
Est trop volage.
Du mariage
Craignez les nœuds,
Ils sont trop dangereux.

SANCHETTE au duc de Foix.

Bon! quels dangers seraient à craindre en mariage?
Moi, je n'en vois aucun; de bon cœur je m'engage:
Nous nous aimons, tout ira bien.
Puisque nous nous aimons, nous serons fort fidèles;
Donnez-moi bien souvent des fêtes aussi belles,
Et je ne me plaindrai de rien.

LE DUC DE FOIX.

Hélas! j'en donnerais tous les jours de ma vie,
Et les fêtes sont ma folie;
Mais je n'espère point faire votre bonheur.

SANCHETTE.

Il est déjà tout fait; vous enchantez mon cœur.

(On danse. — Les acteurs de la comédie sont rangés sur les ailes. Sanchette veut danser avec le duc de Foix, qui s'en défend; Morillo prend la princesse de Navarre, et danse avec elle.)

GUILLOT, avec un garçon jardinier, vient interrompre la danse, dérange tout, prend le duc de Foix et Morillo par la main, fait des signes en leur parlant tout bas; et, ayant fait cesser la musique, il dit au duc de Foix:

Oh! vous allez bientôt avoir une autre danse:
Tout est perdu; comptez sur moi.

LE DUC DE FOIX à Morillo.

Quelle étrange aventure! Un alcade! Eh! pourquoi?

MORILLO.

Il vient la demander par ordre exprès du roi.

LE DUC DE FOIX.

De quel roi?

MORILLO.

De don Pèdre.

LE DUC DE FOIX.

Allez; le roi de France
Vous défendra bientôt de cette violence.

LÉONOR à la princesse.

Il paraît que sur vous roule la conférence.

MORILLO.

Bon! mais en attendant qu'allons-nous devenir?
Quand un alcade parle, il faut bien obéir.

LE DUC DE FOIX.

Obéir! moi?

MORILLO.

Sans doute, et que peux-tu prétendre?

LE DUC DE FOIX.

Nous battre contre tous, contre tous la défendre.

MORILLO.

Qui! toi? te révolter contre un ordre précis,
Émané du roi même? es-tu de sang rassis?

LE DUC DE FOIX.

Le premier des devoirs est de servir les belles;
Et les rois ne vont qu'après elles.

MORILLO.

Ce petit parent-là m'a l'air d'un franc vaurien :
Tu seras.... Mais, ma foi, je ne m'en mêle en rien.
Rebelle à la justice!... Allons, rentrez, Sanchette;
Plus de fête.

(Morillo pousse Sanchette dans la maison, renvoie la musique, et sort avec son monde.)

SANCHETTE.

Eh quoi donc?

LÉONOR.

D'où vient cette retraite,
Ce trouble, cet effroi, ce changement soudain?

CONSTANCE.

Je crains de nouveaux coups de mon triste destin.

LE DUC DE FOIX.

Madame, il est affreux de causer vos alarmes.
Nos divertissemens vont finir par des larmes.
Un cruel....

CONSTANCE.

Ciel! qu'entends-je? Eh quoi! jusqu'en ces lieux
Gaston poursuivrait-il ses projets odieux?

LÉONOR.

Qu'avez-vous dit?

LE DUC DE FOIX.

Quel nom prononce votre bouche?
Gaston de Foix, madame, a-t-il un cœur farouche?
Sur la foi de son nom j'ose vous protester
Qu'ainsi que moi, pour vous, il donnerait sa vie;
Mais d'un autre ennemi craignez la barbarie;
De la part de don Pèdre on vient vous arrêter.

CONSTANCE.

M'arrêter?

LE DUC DE FOIX.

Un alcade avec impatience
Jusqu'en ces lieux suivit vos pas :
Il doit venir vous prendre.

CONSTANCE.

Eh! sur quelle apparence?
Sous quel nom? quel prétexte?

LE DUC DE FOIX.

Il ne vous nomme pas,
Mais il a désigné vos gens, votre équipage.

Tout envoyé qu'il est d'un ennemi sauvage,
Il a surtout désigné vos appas.

LÉONOR.

Ah! cachons-nous, madame.

CONSTANCE.

Où?

LÉONOR.

Chez la jardinière,
Chez Guillot.

LE DUC DE FOIX.

Chez Guillot on viendra vous chercher :
La beauté ne peut se cacher.

CONSTANCE.

Fuyons.

LE DUC DE FOIX.

Ne fuyez point.

LÉONOR.

Restons donc.

CONSTANCE.

Ciel! que faire?

LE DUC DE FOIX.

Si vous restez, si vous fuyez,
Je mourrai partout à vos pieds.
Madame, je n'ai point la coupable imprudence
D'oser vous demander quelle est votre naissance :
Soyez reine ou bergère, il n'importe à mon cœur;
Et le secret que vous m'en faites
Du soin de vous servir n'affaiblit point l'ardeur;
Le trône est partout où vous êtes.
Cachez, s'il se peut, vos appas;
Je vais voir en ces lieux si l'on peut vous surprendre,
Et je ne me cacherai pas
Quand il faudra vous défendre.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR.

LÉONOR.

Enfin, nous avons un appui:
Le brave chevalier! nous viendrait-il de France?

CONSTANCE.

Il n'est point d'Espagnol plus généreux que lui.

LÉONOR.

J'en espère beaucoup, s'il prend votre défense.

CONSTANCE.

Mais que peut-il seul aujourd'hui
Contre le danger qui me presse?
Le sort a sur ma tête épuisé tous ses coups.

LÉONOR.

Je craindrais le sort en courroux,
Si vous n'étiez qu'une princesse;

Mais vous avez, madame, un partage plus doux.
La nature elle-même a pris votre querelle :
Puisque vous êtes jeune et belle,
Le monde entier sera pour vous.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANCHETTE, GUILLOT, jardinier.

SANCHETTE.

Arrête ; parle-moi, Guillot.

GUILLOT.

Oh ! Guillot est pressé.

SANCHETTE.

Guillot, demeure ; un mot :
Que fait notre Alamir ?

GUILLOT.

Oh ! rien n'est plus étrange.

SANCHETTE.

Mais que fait-il, dis-moi ?

GUILLOT.

Moi, je crois qu'il fait tout :
Libéral comme un roi, jeune et beau comme un ange.

SANCHETTE.

L'infidèle me pousse à bout.
N'est-il pas au jardin avec cette étrangère ?

GUILLOT.

Eh ! vraiment oui.

SANCHETTE.

Qu'elle doit me déplaire !

GUILLOT.

Eh ! mon Dieu ! d'où vient ce courroux ?
Vous devez l'aimer au contraire,
Car elle est belle comme vous.

SANCHETTE.

D'où vient qu'on a cessé sitôt la sérénade ?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

Que veut dire un alcade ?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient que mon père voulait
M'enfermer sous la clef ? d'où vient qu'il s'en allait ?

GUILLOT.

Je n'en sais rien.

SANCHETTE.

D'où vient qu'Alamir est près d'elle ?

GUILLOT.

Eh ! je le sais, c'est qu'elle est belle.
Il lui parle à genoux, tout comme on parle au roi ;
C'est des respects, des soins, j'en suis tout hors de moi.
Vous en seriez charmée.

SANCHETTE.

Ah ! Guillot ! le perfide !

GUILLOT.

Adieu ; car on m'attend, on a besoin d'un guide ;
Elle veut s'en aller.

(il sort.)

SANCHETTE seule.

Puisse-t-elle partir,
Et me laisser mon Alamir !
Oh ! que je suis honteuse et dépitée !
Il m'aimait en un jour ; en deux suis-je quittée ?
Monsieur Hernand m'a dit que c'est là le bon ton ;
Je n'en crois rien du tout. Alamir ! quel fripon !
S'il était sot et laid, il me serait fidèle,
Et, ne pouvant trouver de conquête nouvelle,
Il m'aimerait, faute de mieux.
Comment faut-il faire à mon âge ?
J'ai des amans constans, ils sont tous ennuyeux ;
J'en trouve un seul aimable, et le traître est volage.

SCÈNE II.

SANCHETTE, L'ALCADE et sa SUITE.

L'ALCADE.

Mes amis, vous avez un important emploi ;
Elle est dans ces jardins : ah ! la voici, c'est elle.
Le portrait qu'on m'en fit me semble assez fidèle ;
Voilà son air, sa taille ; elle est jeune, elle est belle.
Remplissons les ordres du roi.
Soyez prêts à me suivre et faites sentinelle.

UN LIEUTENANT DE L'ALCADE.

Nous vous obéirons ; comptez sur notre zèle.

SANCHETTE.

Ah ! messieurs, vous parlez de moi.

L'ALCADE.

Oui, madame. A vos traits nous savons vous connaître,
Votre air nous dit assez ce que vous devez être.
Nous venons vous prier de venir avec nous ;
La moitié de mes gens marchera devant vous,
L'autre moitié suivra ; vous serez transportée
Sûrement et sans bruit, et partout respectée.

SANCHETTE.

Quel étrange propos ! Me transporter ! Qui ? moi !
Eh ! qui donc êtes-vous ?

L'ALCADE.

Des officiers du roi.
Vous l'offensez beaucoup d'habiter ces retraites ;
Monsieur l'Amirante en secret,
Sans nous dire qui vous êtes,
Nous a fait votre portrait.

SANCHETTE.

Mon portrait, dites-vous ?

L'ALCADE.

Madame, trait pour trait.

SANCHETTE.

Mais je ne connais point ce monsieur l'Amirante.

L'ALCADE.

Il fait pourtant de vous la peinture vivante.

SANCHETTE.

Mon portrait à la cour a donc été porté ?

L'ALCADE.

Apparemment.

SANCHETTE.

Voyez ce que fait la beauté !
Et de la part du roi vous m'enlevez ?

L'ALCADE.

Sans doute ;
C'est notre ordre précis : il le faut, quoi qu'il coûte.

SANCHETTE.

Où m'allez-vous mener ?

L'ALCADE.

A Burgos, à la cour ;
Vous y serez demain avant la fin du jour.

SANCHETTE.

A la cour ! mais vraiment ce n'est pas me déplaire ;
La cour ! j'y consens fort ; mais que dira mon père ?

L'ALCADE.

Votre père ? il dira tout ce qu'il lui plaira.

SANCHETTE.

Il doit être charmé de ce voyage-là !

L'ALCADE.

C'est un honneur très-grand, qui sans doute le flatte.

SANCHETTE.

On m'a dit que la cour est un pays si beau !
Hélas ! hors ce jour-ci, la vie en ce château
Fut toujours ennuyeuse et plate.

L'ALCADE.

Il faut que dans la cour votre personne éclate.

SANCHETTE.

Eh ! qu'est-ce qu'on y fait ?

L'ALCADE.

Mais, du bien et du mal;
On y vit d'espérance, on tâche de paraître :
Près des belles toujours on a quelque rival,
On en a cent auprès du maître.

SANCHETTE.

Et, quand je serai là, je verrai donc le roi?

L'ALCADE.

C'est lui qui veut vous voir.

SANCHETTE.

Ah! quel plaisir pour moi!
Ne me trompez-vous point? eh quoi! le roi souhaite
Que je vive à sa cour? il veut avoir Sanchette?
Hélas! de tout mon cœur. Il m'enlève, partons.
Est-il comme Alamir? quelles sont ses façons?
Comment en use-t-il, messieurs, avec les belles?

L'ALCADE.

Il ne m'appartient pas d'en savoir des nouvelles;
A ses ordres sacrés je ne sais qu'obéir.

SANCHETTE.

Vous emmenez sans doute à la cour Alamir?

L'ALCADE.

Comment? quel Alamir?

SANCHETTE.

L'homme le plus aimable,
Le plus fait pour la cour, brave, jeune, adorable.

L'ALCADE.

Si c'est un gentilhomme à vous,
Sans doute il peut venir; vous êtes la maîtresse.

SANCHETTE.

Un gentilhomme à moi! plût à Dieu!

L'ALCADE.

Le temps presse,
La nuit vient, les chemins ne sont pas sûrs pour nous :
Partons.

SANCHETTE.

Ah! volontiers.

SCÈNE III.

MORILLO, SANCHETTE, LE DUC DE FOIX, SUITE.

MORILLO.

MESSIEURS, êtes-vous fous?
Arrêtez donc; qu'allez-vous faire?
Où menez-vous ma fille?

SANCHETTE.

A la cour, mon cher père.

MORILLO.

Elle est folle; arrêtez, c'est ma fille.

L'ALCADE.

Comment?

Ce n'est pas cette dame à qui je....

MORILLO.

Non vraiment;

C'est ma fille, et je suis don Morillo son père;

Jamais on ne l'enlèvera.

SANCHETTE.

Quoi! jamais!

MORILLO.

Emmenez, s'il le faut, l'étrangère!

Mais ma fille me restera.

SANCHETTE.

Elle aura donc sur moi toujours la préférence!

C'est elle qu'on enlève!

MORILLO.

Allez en diligence.

SANCHETTE.

L'heureuse créature! on l'emmène à la cour:

Hélas! quand sera-ce mon tour?

MORILLO.

Vous voyez que du roi la volonté sacrée

Est chez don Morillo comme il faut révérée;

Vous en rendrez compte.

L'ALCADE.

Oui; fiez-vous à nos soins.

SANCHETTE.

Messieurs, ne prenez qu'elle au moins.

SCENE IV.

MORILLO, SANCHETTE.

MORILLO.

Je suis saisi de crainte; ah! l'affaire est fâcheuse.

SANCHETTE.

Eh! qu'ai-je à craindre, moi?

MORILLO.

La chose est sérieuse;

C'est affaire d'état, vois-tu, que tout ceci.

SANCHETTE.

Comment! d'état?

MORILLO.

Eh oui; j'apprends que près d'ici

Tous les Français sont en campagne

Pour donner un maître à l'Espagne.

SANCHETTE.

Qu'est-ce que cela fait?

MORILLO.

On dit qu'en ce canton

Alamir est leur espion;

Cette dame est errante, et chez moi se déguise ;
Elle a tout l'air d'être comprise
Dans quelque conspiration ;
Et, si tu veux que je le dise,
Tout cela sent la pendaison.
J'ai fait une grosse sottise
De faire entrer dans ma maison
Cette dame en ce temps de crise,
Et cet agréable fripon
Qui me joue et qui la courtise :
Je veux qu'il parte tout de bon,
Et qu'ailleurs il s'impatronise.

SANCHETTE.

Lui, mon père ? ce beau garçon ?

MORILLO.

Lui-même ; il peut ailleurs donner la sérénade.

SCÈNE V.

MORILLO, SANCHETTE, GUILLOT.

GUILLOT *tout essoufflé.*

Au secours ! au secours ! ah ! quelle étrange aubade !

MORILLO.

Quoi donc ?

SANCHETTE.

Qu'a-t-il donc fait ?

GUILLOT.

Dans ces jardins là-bas....

MORILLO.

Eh bien ?

GUILLOT.

Cet Alamir et ce monsieur l'alcade ;
Les gens d'Alamir, des soldats
Ayant du fer partout, en tête, au dos, aux bras ;
L'étrangère enlevée au milieu des gendarmes,
Et le brave Alamir tout brillant sous les armes,
Qui la reprend soudain, et fait tomber à bas,
Tout alentour de lui, nez, mentons, jambes, bras ;
Et la belle étrangère en larmes ;
Des chevaux renversés et des maîtres dessous,
Et des valets dessus ; des jambes fracassées ;
Des vainqueurs, des fuyards, des cris, du sang, des coups,
Des lances à la fois et des têtes cassées ;
Et la tante, et ma femme, et ma fille, avec moi :
C'est horrible à penser, je suis tout mort d'effroi.

SANCHETTE.

Eh ! n'est-il point blessé ?

GUILLOT.

C'est lui qui blesse et tue ;
C'est un héros, un diable.

MORILLO.

Ah ! quelle étrange issue !
Quel maudit Alamir ! quel enragé ! quel fou !
S'attaquer à son maître, et hasarder son cou !
Et le mien, qui pis est ! Ah! le maudit esclandre !
Qu'allons-nous devenir ? Le plus grand châtiment
Sera le digne fruit de cet emportement.
Et moi bien sot aussi de vouloir entreprendre
De retenir chez moi cette fière beauté;
Voilà ce qu'il m'en a coûté.
Assemblons nos parens, allons chez votre mère,
Et tâchons d'assoupir cette effroyable affaire.

SANCHETTE *en s'en allant.*

Ah! Guillot! prends bien soin de ce jeune officier;
Il a tort en effet; mais il est bien aimable :
Il est si brave!

SCÈNE VI.

GUILLOT *seul.*

Ah! oui; c'est un homme admirable!
On ne peut mieux se battre, on ne peut mieux payer:
Que j'aime les héros quand ils sont de l'espèce
De cet amoureux chevalier !
J'ai vu ça tout d'un coup : la dame a sa tendresse.
J'aime à voir un jeune guerrier
Bien payer ses amis, bien servir sa maîtresse;
C'est comme il faut me plaire.

SCÈNE VII.

CONSTANCE, LÉONOR, GUILLOT.

CONSTANCE.

Ou me réfugier ?
Hélas! qu'est devenu ce guerrier intrépide,
Dont l'âme généreuse et la valeur rapide
Étalent tant d'exploits avec tant de vertu ?
Comme il me défendait! comme il a combattu!
L'aurais-tu vu? réponds.

GUILLOT.

J'ai vu ! je n'ai rien vu ;
Je ne vois rien encore. Une semblable fête
Trouble terriblement les yeux.

LÉONOR.

Eh ! va donc t'informer.

GUILLOT.

Où, madame?

CONSTANCE.

En tous lieux.
Va, vole. Réponds donc : que fait-il ? Cours, arrête.
Aurait-il succombé ? Que ne puis-je à mon tour
Défendre ce héros et lui sauver le jour !

LÉONOR.

Hélas ! plus que jamais le danger est extrême,
Le nombre était trop grand.

GUILLOT.

Contre un ils étaient dix.

LÉONOR.

Peut-être qu'on vous cherche et qu'Alamir est pris.

GUILLOT.

Qui? lui ? vous vous moquez ; il aurait pris lui-même
Tous les alcades d'un pays.
Allez, croyez, sans vous méprendre,
Qu'il sera mort cent fois avant que de se rendre.

CONSTANCE.

Il serait mort?

LÉONOR.

Va donc.

CONSTANCE.

Tâche de t'éclaircir.
(il sort.)
Va vite.... Il serait mort!

LÉONOR.

Je vous en vois frémir ;
Il le mérite bien ; votre âme est attendrie :
Mais sur quoi jugez-vous qu'il ait perdu la vie?

CONSTANCE.

S'il vivait, Léonor, il serait près de moi :
De l'honneur qui le guide il connaît trop la loi.
Sa main, pour me servir par le ciel réservée,
M'abandonnerait-elle après m'avoir sauvée?
Non ; je crois qu'en tout temps il serait mon appui.
Puisqu'il ne paraît pas, je dois trembler pour lui.

LÉONOR.

Tremblez aussi pour vous, car tout vous est contraire.
En vain partout vous savez plaire,
Partout on vous poursuit, on menace vos jours;
Chacun craint ici pour sa tête.
Le maître du château, qui vous donne une fête,
N'ose vous donner du secours;
Alamir seul vous sert, le reste vous opprime.

CONSTANCE.

Que devient Alamir et quel sera son sort?

LÉONOR.

Songez au vôtre, hélas ! quel transport vous anime !

CONSTANCE.

Léonor, ce n'est point un aveugle transport,
C'est un sentiment légitime.
Ce qu'il a fait pour moi....

SCÈNE VIII.

CONSTANCE, LÉONOR, LE DUC DE FOIX.

LE DUC DE FOIX.

J'AI fait ce que j'ai dû.
J'exécutais votre ordre, et vous avez vaincu.

CONSTANCE.

Vous n'êtes point blessé?

LE DUC DE FOIX.

Le ciel, le ciel propice,
De votre cause en tout seconda la justice.
Puisse un jour cette main, par de plus heureux coups,
De tous vos ennemis vous faire un sacrifice!
Mais un de vos regards doit les désarmer tous.

CONSTANCE.

Hélas! du sort encor je ressens le courroux;
De vous récompenser il m'ôte la puissance.
Je ne puis qu'admirer cet excès de vaillance.

LE DUC DE FOIX.

Non, c'est moi qui vous dois de la reconnaissance.
Vos yeux me regardaient; je combattais pour vous:
Quelle plus belle récompense!

CONSTANCE.

Ce que j'entends, ce que je vois,
Votre sort et le mien, vos discours, vos exploits,
Tout étonne mon âme; elle en est confondue;
Quel destin nous rassemble, et par quel noble effort,
Par quelle grandeur d'âme en ces lieux peu connue,
Pour ma seule défense affrontiez-vous la mort?

LE DUC DE FOIX.

Eh! n'est-ce pas assez que de vous avoir vue?

CONSTANCE.

Quoi! vous ne connaissez ni mon nom ni mon sort,
Ni mes malheurs, ni ma naissance?

LE DUC DE FOIX.

Tout cela dans mon cœur eût-il été plus fort
Qu'un moment de votre présence?

CONSTANCE.

Alamir, je vous dois ma juste confiance
Après des services si grands.
Je suis fille des rois et du sang de Navarre;
Mon sort est cruel et bizarre:
Je fuyais ici deux tyrans.
Mais vous de qui le bras protége l'innocence,
A votre tour daignez vous découvrir.

LE DUC DE FOIX.

Le sort, juste une fois, me fit pour vous servir,
Et ce bonheur me tient lieu de naissance:

Quoi! puis-je encor vous secourir?
Quels sont ces deux tyrans de qui la violence
Vous persécutait à la fois?
Don Pèdre est le premier? Je brave sa vengeance.
Mais l'autre, quel est-il?

CONSTANCE.

L'autre est le duc de Foix.

LE DUC DE FOIX.

Ce duc de Foix qu'on dit et si juste et si tendre!
Eh! que pourrai-je contre lui?

CONSTANCE.

Alamir, contre tous vous serez mon appui;
Il cherche à m'enlever.

LE DUC DE FOIX.

Il cherche à vous défendre;
On le dit, il le doit, et tout le prouve assez.

CONSTANCE.

Alamir! Et c'est vous, c'est vous qui l'excusez!

LE DUC DE FOIX.

Non, je dois le haïr si vous le haïssez.
Vous étant odieux, il doit l'être à lui-même;
Mais comment condamner un mortel qui vous aime!
On dit que la vertu l'a pu seule enflammer;
S'il est ainsi, grand Dieu, comme il doit vous aimer!
On dit que devant vous il tremble de paraître,
Que ses jours aux remords sont tous sacrifiés;
On dit qu'enfin, si vous le connaissiez,
Vous lui pardonneriez peut-être.

CONSTANCE.

C'est vous seul que je veux connaître,
Parlez-moi de vous seul; ne trompez plus mes vœux.

LE DUC DE FOIX.

Ah! daignez épargner un soldat malheureux;
Ce que je suis dément ce que je peux paraître.

CONSTANCE.

Vous êtes un héros: et vous le paraissez.

LE DUC DE FOIX.

Mon sang me fait rougir: il me condamne assez.

CONSTANCE.

Si votre sang est d'une source obscure,
Il est noble par vos vertus,
Et des destins j'effacerai l'injure.
Si vous êtes sorti d'une source plus pure,
Je.... Mais vous êtes prince, et je n'en doute plus;
Je n'en veux que l'aveu, le reste me l'assure:
Parlez.

LE DUC DE FOIX.

J'obéis à vos lois ;
Je voudrais être prince alors que je vous vois.
Je suis un cavalier.....

SCÈNE IX.

CONSTANCE, LE DUC DE FOIX, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Vous ? vous êtes un traître;
Vous n'échapperez pas, et je prétends connaître
Pour qui la fête était, qui vous trompiez des deux.

LE DUC DE FOIX.

Je n'ai trompé personne ; et si je fais des vœux,
Ces vœux sont trop cachés, et tremblent de paraître.
Ne jugez point de moi par ces frivoles jeux.
Une fête est un hommage
Que la galanterie, ou bien la vanité,
Sans en prendre aucun avantage,
Quelquefois donne à la beauté.
Si j'aimais, si j'osais m'abandonner aux flammes
De cette passion, vertu des grandes âmes,
J'aimerais constamment, sans espoir de retour ;
Je mêlerais dans le silence
Les plus profonds respects au plus ardent amour :
J'aimerais un objet d'une illustre naissance.

SANCHETTE à part.

Mon père est bon baron.

LE DUC DE FOIX.

Un objet ingénu.

SANCHETTE.

Je le suis fort.

LE DUC DE FOIX.

Doux, fier, éclairé, retenu,
Qui joindrait sans effort l'esprit et l'innocence.

SANCHETTE à part.

Est-ce moi ?

LE DUC DE FOIX.

J'aimerais certain air de grandeur
Qui produit le respect sans inspirer la crainte,
La beauté sans orgueil, la vertu sans contrainte
L'auguste majesté sur le visage empreinte
Sous les voiles de la douceur.

SANCHETTE.

De la majesté ! moi !

LE DUC DE FOIX.

Si j'écoutais mon cœur,
Si j'aimais, j'aimerais avec délicatesse,
Mais en brûlant avec transport ;
Et je cacherais ma tendresse,
Comme je dois cacher mes malheurs et mon sort.

LÉONOR.

Eh bien! connaissez-vous la personne qu'il aime?

CONSTANCE à Léonor.

Je ne me connais pas moi-même;
Mon cœur est trop ému pour oser vous parler.

SCÈNE X.

MORILLO et LES PRÉCÉDENS.

MORILLO.

Hélas! tout cela fait trembler :
Ta mère en va mourir; que deviendra ma fille?
L'enfer est déchaîné; mon château, ma famille,
Mon bien, tout est pillé; tout est à l'abandon :
Le duc de Foix a fait investir ma maison.

CONSTANCE.

Le duc de Foix? Qu'entends-je? O ciel, ta tyrannie
Veut encor par ses mains persécuter ma vie!

MORILLO.

Bon! ce n'est là que la moindre partie
De ce qu'il nous faut essuyer.
Un certain du Guesclin, brigand de son métier,
Turc de religion, et Breton d'origine,
Avec des spadassins devers Burgos chemine.
Ce traître duc de Foix vient de s'associer
Avec toute cette racaille.
Contre eux, tout près d'ici, le roi va guerroyer,
Et nous allons avoir bataille.

CONSTANCE.

Ainsi donc à mon sort je n'ai pu résister!
Son inévitable poursuite
Dans le piége me précipite
Par les mêmes chemins choisis pour l'éviter.
Toujours le duc de Foix! sa funeste tendresse
Est pire que la haine; il me poursuit sans cesse.

MORILLO.

C'est bien moi qu'il poursuit, si vous le trouvez bon :
Serait-ce donc pour vous que je suis au pillage?
On fera sauter ma maison :
Est-ce vous qui causez tout ce maudit ravage?
Quelle personne étrange êtes-vous, s'il vous plaît,
Pour que les rois et les princes
Prennent à vous tant d'intérêt,
Et qu'on coure après vous au fond de nos provinces?

CONSTANCE.

Je suis infortunée; et c'est assez pour vous,
Si vous avez un cœur.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, UN OFFICIER du duc de Foix, SUITE.

L'OFFICIER.

Voyez à vos genoux,
Madame, un envoyé du duc de Foix mon maître;
De sa part je mets en vos mains
Cette place où lui-même il n'oserait paraître :
En son nom je viens reconnaître
Vos commandemens souverains.
Mes soldats sous vos lois vont avec allégresse
Vous suivre, ou vous garder, ou sortir de ces lieux;
Et, quand le duc de Foix combat pour vos beaux yeux,
Nous répondons ici des jours de votre altesse.

MORILLO.

Son altesse! Eh! bon Dieu! quoi! madame est princesse?

L'OFFICIER.

Princesse de Navarre, et suprême maîtresse
De vos jours et des miens, et de votre maison.

CONSTANCE.

Je suis hors de moi-même.

MORILLO.

Ah! madame, pardon :
Je me jette à vos pieds.

LÉONOR.

Vous voilà reconnue.

MORILLO.

De mes desseins coquets la singulière issue!

SANCHETTE.

Quoi! vous êtes princesse, et faite comme nous!

L'OFFICIER.

Nous attendons ici vos ordres à genoux.

CONSTANCE.

Je rends grâce à vos soins, mais ils sont inutiles;
Je ne crains rien dans ces asiles;
Alamir est ici; contre mes oppresseurs
Je n'aurai pas besoin de nouveaux défenseurs.

L'OFFICIER.

Alamir! de ce nom je n'ai point connaissance;
Mais je respecte en lui l'honneur de votre choix :
S'il combat pour votre défense,
Nous serons trop heureux de servir sous ses lois.
Je vous ramène aussi vos compagnes fidèles,
Vos premiers officiers, vos dames du palais;
Échappés aux tyrans, ils nous suivent de près.

LÉONOR.

Ah! les agréables nouvelles!

CONSTANCE.

Ciel! qu'est-ce que je vois?

LES TROIS GRACES et une troupe d'Amours et de Plaisirs paraissent sur la scène.

LÉONOR.

Les Grâces! les Amours!

LE DUC DE FOIX.

Ainsi Gaston de Foix veut vous servir toujours.

(on danse.)

SANCHETTE au duc de Foix.

(interrompant la danse.)

Ce sont donc là ses domestiques?
Que les grands sont heureux, et qu'ils sont magnifiques!
Quoi! de toute princesse est-ce là la maison?
Ah! que j'en sois, je vous conjure.
Quel cortége! quel train!

LE DUC DE FOIX.

Ce cortége est un don
Qui vient des mains de la nature;
Toute femme y prétend.

SANCHETTE.

Puis-je y prétendre aussi?

LE DUC DE FOIX.

Oui sans doute, avec vous les grâces sont ici:
Les grâces suivent la jeunesse,
Et vous les partagez avec cette princesse.

SANCHETTE.

Il le faut avouer, on n'a point de parent
Plus agréable et plus galant.
Venez que je vous parle; expliquez-moi de grâce
Ce qu'est un duc de Foix, et tout ce qui se passe:
Restez auprès de moi, contez-moi tout cela,
Et parlez-moi toujours pendant qu'on dansera.

(elle s'assied auprès du duc de Foix. — On danse.)

LES TROIS GRACES chantent.

La nature, en vous formant,
Près de vous nous fit naître;
Loin de vos yeux nous ne pouvions paraître.
Nous vous servons fidèlement:
Mais le charmant Amour est notre premier maître.

(on danse.)

UNE DES GRACES.

Vents furieux, tristes tempêtes,
Fuyez de nos climats:
Beaux jours, levez-vous sur nos têtes;
Fleurs, naissez sur nos pas.

(on danse.)

Écho, voix errante,
Légère habitante

De ce séjour,
Écho, fille de l'Amour,
Doux rossignol, bois épais, onde pure,
Répétez avec moi ce que dit la nature :
Il faut aimer à son tour.

(on danse.)

UN PLAISIR.

(Paroles sur un menuet. — Premier couplet.)

Non, le plus grand empire
Ne peut remplir un cœur;
Charmant vainqueur,
Dieu seducteur,
C'est ton délire
Qui fait le bonheur.

(on danse.)

UNE BERGÈRE.

J'aime et je crains ma flamme;
Je crains le repentir.
Tendre désir,
Premier plaisir,
Dieu de mon âme,
Fais-moi moins gémir.

UN BERGER.

Ah! le refus, la feinte,
Ont des charmes puissans;
Désirs naissans,
Combats charmans,
Tendre contrainte,
Tout sert les amans.

(on danse.)

UN AMOUR alternativement avec le chœur.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

(on danse.)

LE MÊME AMOUR.

Toi seule es cause
De ce qu'il ose;
Toi seule allumas ses feux.
Quel crime est plus pardonnable?
C'est celui de tes beaux yeux;
En les voyant, tout mortel est coupable.

LE CHOEUR.

Divinité de cet heureux séjour,
Triomphe et fais grâce,
Pardonne à l'audace,
Pardonne à l'amour.

CONSTANCE.

On pardonne à l'amour, et non pas à l'audace :
Un téméraire amant, ennemi de ma race,
Ne pourra m'apaiser jamais.

LE DUC DE FOIX.

Je connais son malheur, et sans doute il l'accable;
Mais serez-vous toujours inexorable?

CONSTANCE.

Alamir, je vous le promets.

LE DUC DE FOIX.

On ne fuit point sa destinée :
Les devins ont prédit à votre âme étonnée
Qu'un jour votre ennemi serait votre vainqueur.

CONSTANCE.

Les devins se trompaient; fiez-vous à mon cœur.

LE CHOEUR chante.

On diffère vainement;
Le sort nous entraîne,
L'amour nous amène
Au fatal moment.

(trompettes et timbales.)

CONSTANCE.

Mais d'où partent ces cris, ces sons, ce bruit de guerre?

HERNAND arrivant avec précipitation.

On marche, et les Français précipitent leurs pas :
Ils n'attendent personne.

LE DUC DE FOIX.

Ils ne m'attendront pas;
Et je vole avec eux.

CONSTANCE.

Les jeux et les combats
Tour à tour aujourd'hui partagent-ils la terre ?
Où fuyez-vous, où portez-vous vos pas ?

LE DUC DE FOIX.

Je sers sous les Français, et mon devoir m'appelle;
Ils combattent pour vous : jugez s'il m'est permis
De rester un moment loin d'un peuple fidèle
Qui vient vous délivrer de tous vos ennemis.

(il sort.)

CONSTANCE à Léonor.

Ah, Léonor! cachons un trouble si funeste.
La liberté des pleurs est tout ce qui me reste.

(elles sortent.)

SANCHETTE.

Sans ce brave Alamir que devenir, hélas!

MORILLO.

Que d'aventures! quel fracas!
Quels démons en un jour assemblent des alcades,
Des Alamir, des sérénades,
Des princesses et des combats!

SANCHETTE.

Vous allez donc aussi servir cette princesse ?
Vous suivrez Alamir, vous combattrez ?

MORILLO.

Qui? moi!
Quelque sot! Dieu m'en garde.

SANCHETTE.

Et pourquoi non?

MORILLO.

Pourquoi?

C'est que j'ai beaucoup de sagesse.
Deux rois s'en vont combattre à cinq cents pas d'ici:
Ce sont des affaires fort belles;
Mais ils pourront sans moi terminer leurs querelles,
Et je ne prends point de parti.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

CONSTANCE, LÉONOR, HERNAND.

LÉONOR.

Quel est notre destin?

HERNAND.

Délivrance et victoire.

CONSTANCE.

Quoi! don Pèdre est défait?

HERNAND.

Oui, rien ne peut tenir
Contre un peuple né pour la gloire,
Pour vaincre et pour vous obéir.
On poursuit les fuyards.

CONSTANCE.

Et le brave Alamir?

HERNAND.

Madame, on doit à sa personne
La moitié du succès que ce grand jour nous donne:
Invincible aux combats, comme avec vous soumis,
Il vole à la mêlée aussi-bien qu'aux aubades;
Il a traité nos ennemis
Comme il a traité les alcades.
Il est en ce moment avec le duc de Foix,
Dont nos soldats charmés célèbrent les exploits;
Mais il pense à vous seule, et, pénétré de joie,
A vos pieds Alamir m'envoie;
Et je sens, comme lui, les transports les plus doux
Qu'il ait deux fois vaincu pour vous.

CONSTANCE.

Je veux absolument savoir de votre bouche...

HERNAND.

Et quoi, madame?

CONSTANCE.

Un secret qui me touche;
Je veux savoir quel est ce généreux guerrier.

HERNAND.

Puis-je parler, madame, avec quelque assurance?

CONSTANCE.

Ah! parlez; est-ce à lui de cacher sa naissance?
Qu'est-il? répondez-moi.

HERNAND.

C'est un brave officier
Dont l'âme est assez peu commune;
Elle est au-dessus de son rang:
Comme tant de Français, il prodigue son sang:
Il se ruine enfin pour faire sa fortune.

LÉONOR.

Il la fera sans doute.

CONSTANCE.

Et quel est son projet?

HERNAND.

D'être toujours votre sujet,
D'aller à votre cour, d'y servir avec zèle,
De combattre pour vous, de vivre et de mourir,
De vous voir, de vous obéir,
Toujours généreux et fidèle;
Appartenir à vous est tout ce qu'il prétend.

CONSTANCE.

Ah! le ciel lui devait un sort plus éclatant!
Rien qu'un simple officier! mais, dans cette occurrence,
Quel parti prend le duc de Foix?

HERNAND.

Votre parti, le parti de la France,
Le parti du meilleur des rois.

CONSTANCE.

Que n'osera-t-il point? que va-t-il entreprendre?
Où va-t-il?

HERNAND.

A Burgos il doit bientôt se rendre.
Je cours vers Alamir; ne lui pourrai-je apprendre
Si mon message est bien reçu?

CONSTANCE.

Allez, et dites-lui que le cœur de Constance
S'intéresse à tant de vertu,
Plus encor qu'à ma délivrance.

SCÈNE II.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

Rien qu'un simple officier!

LÉONOR.

Tout le monde le dit.

CONSTANCE.

Mon cœur ne peut le croire, et mon front en rougit.

LÉONOR.

J'ignore de quel sang le destin l'a fait naître ;
Mais on est ce qu'on veut avec un si grand cœur.
C'est à lui de choisir le nom dont il veut être,
Il lui fera beaucoup d'honneur.

CONSTANCE.

Que de vertu! que de grandeur!
Combien sa modestie illustre sa valeur!

LÉONOR.

C'est peu d'être modeste, il faut avoir encore
De quoi pouvoir ne l'être pas.
Mais ce héros a tout, courage, esprit, appas ;
S'il a quelques défauts, pour moi je les ignore,
Et vos yeux ne les verraient pas.
J'ai vu quelques héros assez insupportables;
Et l'homme le plus vertueux
Peut être le plus ennuyeux;
Mais comment résister à des vertus aimables?

CONSTANCE.

Alamir fera mon malheur;
Je lui dois trop d'estime et de reconnaissance.

LÉONOR.

Déjà dans votre cœur il a sa récompense :
J'en crois assez votre rougeur;
C'est de nos sentimens le premier témoignage.

CONSTANCE.

C'est l'interprète de l'honneur.
Cet honneur attaqué dans le fond de mon cœur
S'en indigne sur mon visage.
O ciel! que devenir, s'il était mon vainqueur?
Je le crains, je me crains moi-même,
Je tremble de l'aimer, et je ne sais s'il m'aime.

LÉONOR.

Il voit que votre orgueil serait trop offensé
Par ce mot dangereux, si charmant et si tendre;
Il ne vous l'a pas prononcé,
Mais qu'il sait bien le faire entendre!

CONSTANCE.

Ah! son respect encore est un charme de plus.
Alamir, Alamir a toutes les vertus.

LÉONOR.

Que lui manque-t-il donc?

CONSTANCE.

Le hasard, la naissance.
Quelle injustice! ô ciel!... mais sa magnificence,
Ces fêtes, cet éclat, ses étonnans exploits,
Ce grand air, ses discours, son ton même, sa voix...

LÉONOR.

Ajoutez-y l'amour qui parle en sa défense :
Sans doute il est du sang des rois.

CONSTANCE.

Tout me le dit, et je le crois.
Son amour délicat voulait que je rendisse
A tant de grandeur d'âme, à ce rare service,
Ce qu'ailleurs on immole à son ambition.
Ah ! si pour m'éprouver il m'a caché son nom,
S'il n'a jamais d'autre artifice,
S'il est prince, s'il m'aime !... O ciel ! que me veut-on ?

SCÈNE III.

CONSTANCE, LÉONOR, SANCHETTE.

SANCHETTE.

Madame, à vos genoux souffrez que je me jette ;
Madame, protégez Sanchette.
Je vous ai mal connue, et pourtant malgré moi
Je sentais du respect sans savoir bien pourquoi.
Vous voilà, je crois, reine ; il faut à tout le monde
Faire du bien à tout moment,
A commencer par moi.

CONSTANCE.

Si le sort me seconde,
C'est mon projet du moins.

LÉONOR.

Eh bien ! ma belle enfant,
Madame a des bontés ; quel bien faut-il vous faire ?

SANCHETTE.

On dit le duc de Foix vainqueur ;
Mais je prends peu de part au destin de la guerre ;
Tout cela m'épouvante et ne m'importe guère ;
J'aime, et c'est tout pour moi.

CONSTANCE.

Votre aimable candeur
M'intéresse pour vous ; parlez, soyez sincère.

SANCHETTE.

Ah ! je suis de très-bonne foi.
J'aime Alamir, madame, et j'avais su lui plaire ;
Il devait parler à mon père ;
Il est de mes parens ; il vint ici pour moi.

CONSTANCE se retournant vers Léonor.

Son parent, Léonor !

SANCHETTE.

En écoutant ma plainte,
D'un profond déplaisir votre âme semble atteinte ?

CONSTANCE.

Il l'aimait !

SANCHETTE.

Votre cœur paraît bien agité?

CONSTANCE.

Je vous ai donc perdue, illusion flatteuse!

SANCHETTE.

Peut-on se voir princesse et n'être pas heureuse!

CONSTANCE.

Hélas! votre simplicité
Croit que dans la grandeur est la félicité;
Vous vous trompez beaucoup! ce jour doit vous apprendre
Que dans tous les états il est des malheureux.
Vous ne connaissez pas mes destins rigoureux.
Au bonheur, croyez-moi, c'est à vous de prétendre.
Mon cœur de ce grand jour est encore effrayé;
Le ciel me conduisit de disgrâce en disgrâce;
Mon sort peut-il être envié?

SANCHETTE.

Votre altesse me fait pitié;
Mais je voudrais être à sa place.
Il ne tiendrait qu'à vous de finir mon tourment.
Alamir est tout fait pour être mon amant.
Je bénis bien le ciel que vous soyez princesse,
Il faut un prince à votre altesse;
Un simple gentilhomme est peu pour vos appas.
Seriez-vous assez rigoureuse
Pour m'ôter mon amant en ne le prenant pas,
Vous qui semblez si généreuse?

CONSTANCE *ayant un peu rêvé.*

Allez... ne craignez rien... Quoi! le sang vous unit?

SANCHETTE.

Oui, madame.

CONSTANCE.

Il vous aime?

SANCHETTE.

Oui: d'abord il l'a dit,
Et d'abord je l'ai cru; souffrez que je le croie:
Madame, tout mon cœur avec vous se déploie.
Chez messieurs mes parens je me mourrais d'ennui;
Il faut qu'en l'épousant, pour comble de ma joie,
J'aille dans votre cour vous servir avec lui.

CONSTANCE.

Vous! avec Alamir!

SANCHETTE.

Vous connaissez son zèle;
Madame, qu'avec lui votre cour sera belle!
Quel plaisir de vous y servir!
Ah! quel charme de voir et sa reine et son prince!
Un chagrin à la cour donne plus de plaisir
Que mille fêtes en province.
Mariez-nous, madame, et faites-nous partir.

CONSTANCE.

Étouffe tes soupirs, malheureuse Constance;
Soyons en tous les temps digne de ma naissance...
Oui, vous l'épouserez... comptez sur mon appui.
Au vaillant Alamir je dois ma délivrance;
Il a tout fait pour moi... je vous unis à lui;
Et vous serez sa récompense.

SANCHETTE.

Parlez donc à mon père.

CONSTANCE.

Oui.

SANCHETTE.

Parlez aujourd'hui,
Tout à l'heure.

CONSTANCE.

Oui... Quel trouble et quel effort extrême!

SANCHETTE.

Quel excès de bonté! je tombe à vos genoux,
Madame, et je ne sais qui j'aime
Le plus sincèrement d'Alamir ou de vous.
(elle fait quelques pas pour s'en aller.)

CONSTANCE.

De mon sort ennemi la rigueur est constante.

SANCHETTE revenant.

C'est à condition que vous m'emmènerez.

CONSTANCE.

C'en est trop.

SANCHETTE.

De nous deux vous serez si contente!
(à Léonor.)
Avertissez-moi, vous, lorsque vous partirez.
(en s'en allant.)
Que je suis une heureuse fille!
Qu'on va me respecter ce soir dans ma famille!

SCÈNE IV.

CONSTANCE, LÉONOR.

CONSTANCE.

A QUELS maux différens tous mes jours sont livrés!
Léonor, connais-tu ma peine et mon outrage?

LÉONOR.

Je supportais, madame, avec tranquillité
Les persécutions, le couvent, le voyage;
J'essuyais même avec gaîté
Ces infortunes de passage:
Vous me faites enfin connaître la douleur;
Tout le reste n'est rien près des peines du cœur,
Le vrai malheur est son ouvrage.

CONSTANCE.

Je suis accoutumée à dompter le malheur.

LÉONOR.

Ainsi par vos bontés sa parente l'épouse?
Il méritait d'autres appas.

CONSTANCE.

Si j'étais son égale, hélas!
Que mon âme serait jalouse!
Oublions Alamir, ses vertus, ses attraits,
Ce qu'il est, ce qu'il devrait être,
Tout ce qui de mon cœur s'est presque rendu maître...
Non, je ne l'oublîrai jamais.

LÉONOR.

Vous ne l'oublîrez point! vous le cédez!

CONSTANCE.

Sans doute.

LÉONOR.

Hélas! que cet effort vous coûte!
Mais ne serait-il point un effort généreux,
Non moins grand, beaucoup plus heureux,
Celui d'être au-dessus de la grandeur suprême?
Vous pouvez aujourd'hui disposer de vous-même.
Élever un héros, est-ce vous avilir?
Est-ce donc par orgueil qu'on aime?
N'a-t-on que des rois à choisir?
Alamir ne l'est pas, mais il est brave et tendre.

CONSTANCE.

Non, le devoir l'emporte, et tel est son pouvoir.

LÉONOR.

Hélas! gardez-vous bien de prendre
La vanité pour le devoir.
Que résolvez-vous donc?

CONSTANCE.

Moi! d'être au désespoir,
D'obéir en pleurant à ma gloire importune,
D'éloigner le héros dont je me sens charmer,
De goûter le bonheur de faire sa fortune,
Ne pouvant me livrer au bonheur de l'aimer.
(on entend derrière le théâtre un bruit de trompettes.)

CHOEUR.

Triomphe! victoire!
L'équité marche devant nous;
Le ciel y joint la gloire,
L'ennemi tombe sous nos coups:
Triomphe! victoire!

LÉONOR.

Est-ce le duc de Foix qui prétend par des fêtes
Vous mettre encor, madame, au rang de ses conquêtes?

CONSTANCE.

Ah! je déteste le parti
Dont la victoire a secondé les armes;

Quel qu'il soit, Léonor, il est mon ennemi.
Puisse le duc de Foix, auteur de mes alarmes,
Puissent don Pèdre et lui l'un par l'autre périr !
Mais, ô ciel ! conservez mon vengeur Alamir,
Dût-il ne point m'aimer, dût-il causer mes larmes !

SCÈNE V.

LE DUC DE FOIX, CONSTANCE, LÉONOR.

LE DUC DE FOIX.

Madame, les Français ont délivré ces lieux ;
Don Pèdre est descendu dans la nuit éternelle.
Gaston de Foix victorieux
Attend encore une gloire plus belle,
Et demande l'honneur de paraître à vos yeux.

CONSTANCE.

Que dites-vous, et qu'osez-vous m'apprendre ?
Il paraîtrait en des lieux où je suis !
Don Pèdre est mort, et mes ennuis
Survivraient encore à sa cendre!

LE DUC DE FOIX.

Gaston vainqueur en ces lieux va se rendre.
J'ai combattu sous lui; j'ai vu dans ce grand jour
Ce que peut le courage, et ce que peut l'amour.
Pour moi, seul malheureux (si pourtant je puis l'être
Quand des jours plus sereins pour vous semblent renaître),
Pénétré, plein de vous jusqu'au dernier soupir,
Je n'ai qu'à m'éloigner, ou plutôt qu'à vous fuir.

CONSTANCE.

Vous partez !

LE DUC DE FOIX.

Je le dois.

CONSTANCE.

Arrêtez, Alamir.

LE DUC DE FOIX.

Madame !

CONSTANCE.

Demeurez; je sais trop quelle vue
Vous conduisit en ce séjour.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! mon âme vous est connue ?

CONSTANCE.

Oui.

LE DUC DE FOIX.

Vous sauriez !

CONSTANCE.

Je sais que d'un tendre retour
On peut payer vos vœux ; je sais que l'innocence,
Qui des dehors du monde a peu de connaissance,
Peut plaire et connaître l'amour;
Je sais qui vous aimiez, et même avant ce jour ;

Elle est votre parente et doublement heureuse.
Je ne m'étonne point qu'une âme vertueuse
Ait pu vous chérir à son tour.
Ne partez point; je vais en parler à sa mère.
La doter richement est le moins que je doi;
Devenant votre épouse, elle me sera chère;
Ce que vous aimerez aura des droits sur moi.
Dans vos enfans je chérirai leur père;
Vos parens, vos amis me tiendront lieu des miens;
Je les comblerai tous de dignités, de biens:
C'est trop peu pour mon cœur, et rien pour vos services.
Je ne ferai jamais d'assez grands sacrifices;
Après ce que je dois à vos heureux secours,
Cherchant à m'acquitter, je vous devrai toujours.

LE DUC DE FOIX.

Je ne m'attendais pas à cette récompense.
Madame, ah! croyez-moi, votre reconnaissance
Pourrait me tenir lieu des plus grands châtimens.
Non, vous n'ignorez pas mes secrets sentimens;
Non, vous n'avez point cru qu'une autre ait pu me plaire.
Vous voulez, je le vois, punir un téméraire;
Mais laissez-le à lui-même; il est assez puni.
Sur votre renommée, à vous seule asservi,
Je me crus fortuné pourvu que je vous visse;
Je crus que mon bonheur était dans vos beaux yeux;
Je vous vis dans Burgos, et ce fut mon supplice.
Oui, c'est un châtiment des dieux
D'avoir vu de trop près leur chef-d'œuvre adorable:
Le reste de la terre en est insupportable:
Le ciel est sans clarté, le monde est sans douceurs:
On vit dans l'amertume, on dévore ses larmes;
Et l'on est malheureux auprès de tant de charmes,
Sans pouvoir être heureux ailleurs.

CONSTANCE.

Quoi! je serais la cause et l'objet de vos peines!
Quoi! cette innocente beauté
Ne vous tenait pas dans ses chaînes?
Vous osez!

LE DUC DE FOIX.

Cet aveu plein de timidité,
Cet aveu de l'amour le plus involontaire,
Le plus pur à la fois et le plus emporté,
Le plus respectueux, le plus sûr de déplaire;
Cet aveu malheureux peut-être a mérité
Plus de pitié que de colère.

CONSTANCE.

Alamir, vous m'aimez!

LE DUC DE FOIX.

Oui, dès long-temps ce cœur
D'un feu toujours caché brûlait avec fureur;

De ce cœur éperdu voyez toute l'ivresse.
A peine encor connu par ma faible valeur,
Né simple cavalier, amant d'une princesse,
Jaloux d'un prince et d'un vainqueur,
Je vois le duc de Foix amoureux, plein de gloire,
Qui, du grand du Guesclin compagnon fortuné,
Aux yeux de l'Anglais consterné,
Va vous donner un roi des mains de la victoire.
Pour toute récompense, il demande à vous voir;
Oubliant ses exploits, n'osant s'en prévaloir,
Il attend son arrêt, il l'attend en silence.
Moins il espère, et plus il semble mériter;
Est-ce à moi de rien disputer
Contre son nom, sa gloire, et surtout sa constance?

CONSTANCE.

A quoi suis-je réduite! Alamir, écoutez :
Vos malheurs sont moins grands que mes calamités;
Jugez-en; concevez mon désespoir extrême;
Sachez que mon devoir est de ne voir jamais
Ni le duc de Foix, ni vous-même.
Je vous ai déjà dit à quel point je le hais,
Je vous dis encor plus; son crime impardonnable
Excitait mon juste courroux;
Ce crime jusqu'ici le fit seul haïssable,
Et je crains à présent de le haïr pour vous.
Après un tel discours il faut que je vous quitte.

LE DUC DE FOIX.

Non, madame, arrêtez; il faut que je mérite
Cet oracle étonnant qui passe mon espoir.
Donner pour vous ma vie est mon premier devoir;
Je puis punir encor ce rival redoutable;
Même au milieu des siens je puis percer son flanc,
Et noyer tant de maux dans les flots de son rang;
J'y cours.

CONSTANCE.

Ah! demeurez; quel projet effroyable!
Ah! respectez vos jours à qui je dois les miens;
Vos jours me sont plus chers que je ne hais les siens.

LE DUC DE FOIX.

Mais est-il en effet si sûr de votre haine?

CONSTANCE.

Hélas! plus je vous vois, plus il m'est odieux.

LE DUC DE FOIX *se jetant à genoux, et présentant son épée.*

Punissez donc son crime en terminant sa peine;
Et, puisqu'il doit mourir, qu'il expire à vos yeux.
Il bénira vos coups : frappez; que cette épée
Par vos divines mains soit dans son sang trempée :
Dans ce sang malheureux, brûlant pour vos attraits.

CONSTANCE l'arrêtant.

Ciel! Alamir, que vois-je, et qu'avez-vous pu dire?
Alamir, mon vengeur, vous par qui je respire....
Êtes-vous celui que je hais?

LE DUC DE FOIX.

Je suis celui qui vous adore;
Je n'ose prononcer encore
Ce nom haï long-temps, et toujours dangereux;
Mais parlez : de ce nom faut-il que je jouisse?
Faudra-t-il qu'avec moi ma mort l'ensevelisse,
Ou que de tous les noms il soit le plus heureux?
J'attends de mon destin l'arrêt irrévocable;
Faut-il vivre, faut-il mourir?

CONSTANCE.

Ne vous connaissant pas, je croyais vous haïr;
Votre offense à mes yeux semblait inexcusable.
Mon cœur à son courroux s'était abandonné;
Mais je sens que ce cœur vous aurait pardonné,
S'il avait connu le coupable.

LE DUC DE FOIX.

Quoi! ce jour a donc fait ma gloire et mon bonheur!

CONSTANCE.

De don Pèdre et de moi vous êtes le vainqueur.

SCÈNE VI.

MORILLO, SANCHETTE, HERNAND et les Acteurs de la scène précédente, Suite.

MORILLO.

Allons, une princesse est bonne à quelque chose;
Puisqu'elle veut te marier,
Et que ton bon cœur s'y dispose,
Je vais au plus vite, et pour cause,
Avec Alamir te lier,
Et conclure à l'instant la chose.
(apercevant Alamir qui parle bas et qui embrasse les genoux de la princesse.)
Oh! oh! que fait donc là mon petit officier?
Avec elle tout bas il cause
D'un air tant soit peu familier.

SANCHETTE.

A genoux il va la prier
De me donner à lui pour femme :
Elle ne répond point, ils sont d'accord.

CONSTANCE au duc de Foix, à qui elle parlait bas auparavant.

Mon âme,
Mes états, mon destin, tout est au duc de Foix;
Je vous le dis encor, vos vertus, vos exploits
Me sont moins chers que votre flamme.

SANCHETTE.

Le duc de Foix! Mon père, avez-vous entendu?

MORILLO.

Lui, duc de Foix! te moques-tu?
Il est notre parent.

SANCHETTE.

S'il allait ne plus l'être?

HERNAND.

Il vous faut avouer que ce héros mon maître,
Qui fut votre parent pendant une heure ou deux,
Est un prince puissant, galant, victorieux;
Et qu'il s'est fait enfin connaître.

LE DUC DE FOIX en se retournant vers Hernand.

Ah! dites seulement qu'il est un prince heureux;
Dites que pour jamais il consacre ses vœux
A cet objet charmant, notre unique espérance,
La gloire de l'Espagne et l'amour de la France.

SANCHETTE.

Adieu mon mariage! Hélas! trop bonnement
Moi j'ai cru qu'on m'aimait.

MORILLO.

Quelle étrange journée!

SANCHETTE.

A qui serai-je donc?

CONSTANCE.

A ma cour amenée,
Je vous promets un établissement;
J'aurai soin de votre hyménée.

LÉONOR.

Ce sera, s'il vous plaît, avec un autre amant.

SANCHETTE à la princesse.

Si je vis à vos pieds, je suis trop fortunée.

MORILLO.

Le duc de Foix, comme je voi,
Me fesait donc l'honneur de se moquer de moi!

LE DUC DE FOIX.

Il faudra bien qu'on me pardonne,
La victoire et l'amour ont comblé tous nos vœux.
Qu'au plaisir désormais ici tout s'abandonne :
Constance daigne aimer, l'univers est heureux.

DIVERTISSEMENT QUI TERMINE LE SPECTACLE.

Le théâtre représente les Pyrénées; L'AMOUR descend sur un char, son arc à la main.

L'AMOUR.

De rochers entassés amas impénétrable,
Immense Pyrénée, en vain vous séparez
Deux peuples généreux à mes lois consacrés.
Cédez à mon pouvoir aimable;
Cessez de diviser les climats que j'unis;
Superbe montagne, obéis;
Disparaissez, tombez, impuissante barrière;

Je veux dans mes peuples chéris
Ne voir qu'une famille entière.
Reconnaissez ma voix et l'ordre de Louis:
Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

CHOEUR D'AMOURS.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.
(la montagne s'abîme insensiblement, les acteurs chantant et dansant sur le théâtre, qui n'est pas encore orné.)

L'AMOUR.

Par les mains d'un grand roi, le fier dieu de la guerre
A vu les remparts écroulés
Sous les coups redoublés
De son nouveau tonnerre;
Je dois triompher à mon tour:
Pour changer tout sur la terre
Un mot suffit à l'Amour.

CHOEUR DES SUIVANS DE L'AMOUR.

Disparaissez, tombez, impuissante barrière.

(il se forme à la place de la montagne un vaste et magnifique temple consacré à l'Amour, au fond duquel est un trône que l'Amour occupe. — Ce temple est rempli de quatre quadrilles distinguées par leurs habits et par leurs couleurs; chaque quadrille a ses drapeaux.

Celle de FRANCE porte dans son drapeau, pour devise, un lis entouré de rejetons; *Lilia per orbem.*
L'ESPAGNE, un soleil et un parélie: *Sol è Sole.*
La quadrille de NAPLES: *Recepit et servat.*
La quadrille de DON PHILIPPE: *Spe et animo.*)

(On danse. — Paroles sur une chacone.)

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour;
Tout ressent ici ta puissance,
Et le monde entier est ta cour.

UNE FRANÇAISE.

Les vrais sujets du tendre Amour
Sont le peuple heureux de la France.

LE CHOEUR.

Amour, dieu charmant, ta puissance
A formé ce nouveau séjour, etc.

(On danse. — Après la danse, une voix chante alternativement avec le chœur.)

Mars, Amour sont nos dieux;
Nous les servons tous deux.

Accourez après tant d'alarmes;
Volez, Plaisirs, enfans des cieux;
Au cri de Mars, au bruit des armes
Mêlez vos sons harmonieux:
A tant d'exploits victorieux,
Plaisirs, mesurez tous vos charmes.

(on danse.)

LE CHOEUR.

La gloire toujours nous appelle,
Nous marchons sous ses étendards,
Brûlant de l'ardeur la plus belle
Pour Louis, pour l'Amour et Mars.

DUO.

Charmans plaisirs, nobles hasards,
Quel peuple vous est plus fidèle?

LE CHOEUR.

Mars, Amour, sont nos dieux,
Nous les servons tous deux.

(on continue la danse.)

UN FRANÇAIS.

Amour, dieu des héros, sois la source féconde
De nos exploits victorieux;
Fais toujours de nos rois les premiers rois du monde,
Comme tu l'es des autres dieux.

(on danse.)

UN ESPAGNOL et UN NAPOLITAIN.

A jamais de la France
Recevons nos rois;
Que la même vaillance
Triomphe sous les mêmes lois.

(On danse. — Air de trompettes, suivi d'un air de musettes. Parodies sur l'un et l'autre.)

UN FRANÇAIS.

Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.
Vois ta plus brillante fête
Dans ton empire le plus beau;
C'est la gloire qui l'apprête:
Elle allume ton flambeau;
Ses lauriers ceignent ta tête.
Hymen, frère de l'Amour,
Descends dans cet heureux séjour.

(L'HYMEN descend dans un char accompagné de l'AMOUR; pendant que le choeur chante, l'HYMEN et l'AMOUR forment une danse caractérisée; ils se fuient, ils se chassent tour à tour; ils se réunissent, ils s'embrassent et changent de flambeau.)

DUO.

Charmant Hymen, dieu tendre, dieu fidèle,
Sois la source éternelle
Du bonheur des humains:
Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains.

PREMIÈRE VOIX.	SECONDE VOIX.
Donnez de justes lois.	Triomphez par les armes.

PREMIÈRE VOIX.

Épargnez tant de sang, essuyez tant de larmes.

SECONDE VOIX.

Non, c'est à la victoire à nous donner la paix.

ENSEMBLE.

Dans vos mains gronde le tonnerre
Effrayez } la terre.
Rassurez }
Frappez vos ennemis, répandez vos bienfaits.
(on reprend.)
Charmant Hymen, dieu tendre, etc.

(on danse. — Ballet général des quatre quadrilles.)

GRAND CHOEUR.

Régnez, race immortelle,
Féconde en souverains, etc.

LE
TEMPLE DE LA GLOIRE,

Fête donnée à Versailles, le 27 novembre 1745.

Mis en musique par Rameau.

PRÉFACE.

Après une victoire signalée, après la prise de sept villes à la vue d'une armée ennemie, et la paix offerte par le vainqueur, le spectacle le plus convenable qu'on pût donner au souverain et à la nation qui ont fait ces grandes actions, était *le Temple de la Gloire.*

Il était temps d'essayer si le vrai courage, la modération, la clémence qui suit la victoire, la félicité des peuples, étaient des sujets aussi susceptibles d'une musique touchante que de simples dialogues d'amour, tant de fois répétés sous des noms différens, et qui semblaient réduire à un seul genre la poésie lyrique.

Le célèbre Metastasio, dans la plupart des fêtes qu'il composa pour la cour de l'empereur Charles VI, osa faire chanter des maximes de morale, et elles plurent; on a mis ici en action ce que ce génie singulier avait eu la hardiesse de présenter sans le secours de la fiction, et sans l'appareil du spectacle.

Ce n'est pas une imagination vaine et romanesque que le trône de la Gloire élevé auprès du séjour des Muses, et la caverne de l'Envie placée entre ces deux temples. Que la Gloire doive nommer l'homme le plus digne d'être couronné par elle, ce n'est là que l'image sensible du jugement des honnêtes gens, dont l'approbation est le prix le plus flatteur que puissent se proposer les princes : c'est cette estime des contemporains qui assure celle de la postérité; c'est elle qui a mis les Titus au-dessus des Domitien, Louis XII au-dessus de Louis XI, et qui a distingué Henri IV de tant de rois.

On introduit ici trois espèces d'hommes qui se présentent à la Gloire, toujours prête à recevoir ceux qui le méritent, et à exclure ceux qui sont indignes d'elle.

Le second acte désigne, sous le nom de Bélus, les conquérans injustes et sanguinaires, dont le cœur est faux et farouche.

Bélus, enivré de son pouvoir, méprisant ce qu'il a aimé, sacrifiant tout à une ambition cruelle, croit que des actions barbares et heureuses doivent lui ouvrir ce temple; mais il en est chassé par les Muses qu'il dédaigne, et par les dieux qu'il brave.

Bacchus, conquérant de l'Inde, abandonné à la mollesse et aux plaisirs, parcourant la terre avec ses bacchantes, est le sujet du troisième acte; dans l'ivresse de ses passions, à peine cherche-t-il la Gloire; il la voit, il en est touché un moment; mais les premiers honneurs de ce temple ne sont pas dus à un homme qui a été injuste dans ses conquêtes, et effréné dans ses voluptés.

Cette place est due au héros qui paraît au quatrième acte; on a choisi Trajan, parmi les empereurs romains qui ont fait la gloire de Rome et le bonheur du monde. Tous les historiens rendent témoignage que ce prince avait les vertus militaires et sociales, et qu'il les couronnait par la justice : plus connu encore par ses bienfaits que par ses victoires, il était humain, accessible; son cœur était tendre, et cette tendresse était dans lui une vertu; elle répandait un charme inexprimable sur ces grandes qualités qui prennent souvent un caractère de dureté dans une âme qui n'est que juste.

Il savait éloigner de lui la calomnie; il cherchait le mérite modeste, pour l'employer et le récompenser, parce qu'il était modeste lui-même; et il le démêlait, parce qu'il était éclairé : il déposait avec ses amis le faste de l'empire, fier avec ses seuls ennemis; et la clémence prenait la place de cette hauteur après la victoire. Jamais on ne fut plus grand et plus simple; jamais prince

ne goûta comme lui, au milieu des soins d'une monarchie immense, les douceurs de la vie privée et les charmes de l'amitié. Son nom est encore cher à toute la terre; sa mémoire même fait encore des heureux; elle inspire une noble et tendre émulation aux cœurs qui sont nés dignes de l'imiter.

Trajan, dans ce poëme, ainsi que dans sa vie, ne court pas après la Gloire; il n'est occupé que de son devoir, et la Gloire vole au-devant de lui; elle le couronne, elle le place dans son temple; il en fait le temple du bonheur public. Il ne rapporte rien à soi, il ne songe qu'à être bienfaiteur des hommes, et les éloges de l'empire entier viennent le chercher, parce qu'il ne cherchait que le bien de l'empire.

Voilà le plan de cette fête; il est au-dessus de l'exécution, et au-dessous du sujet; mais, quelque faiblement qu'il soit traité, on se flatte d'être venu dans un temps où ces seules idées doivent plaire.

PERSONNAGES CHANTANS

DANS TOUS LES CHŒURS.

Du côté du roi, huit femmes et seize hommes.
Du côté de la reine, huit femmes et seize hommes.
Musettes, hautbois, bassons.

PERSONNAGES CHANTANS AU Ier. ACTE.

L'ENVIE.
APOLLON.
UNE MUSE.
DÉMONS de la suite de l'Envie.
MUSES et HÉROS de la suite d'Apollon.

PERSONNAGES DANSANS AU Ier. ACTE.

Huit DÉMONS, sept HÉROS, les NEUF MUSES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la caverne de l'Envie. On voit à travers les ouvertures de la caverne une partie du TEMPLE DE LA GLOIRE qui est dans le fond, et les berceaux des Muses, qui sont sur les ailes.

L'ENVIE et ses SUIVANS, une torche à la main.

L'ENVIE.

PROFONDS abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit;
Dieux de l'Oubli, dieux du Tartare,
Éclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.
Les Muses et la Gloire ont élevé leur temple
Dans ces paisibles lieux:
Qu'avec horreur je les contemple!
Que leur éclat blesse mes yeux!
Profonds abîmes du Ténare,
Nuit affreuse, éternelle nuit,
Dieux de l'Oubli, dieux du Tartare,
Éclipsez le jour qui me luit;
Démons, apportez-moi votre secours barbare
Contre le dieu qui me poursuit.

SUITE DE L'ENVIE.

Notre gloire est de détruire,
Notre sort est de nuire ;
Nous allons renverser ces affreux monumens :
Nos coups redoutables
Sont plus inévitables
Que les traits de la mort et le pouvoir du temps.

L'ENVIE.

Hâtez-vous, vengez mon outrage ;
Des Muses que je hais embrasez le bocage ;
Écrasez sous ses fondemens
Et la Gloire et son temple, et ses heureux enfans
Que je hais encor davantage.
Démons, ennemis des vivans,
Donnez ce spectacle à ma rage.

(les suivans de l'Envie dansent et forment un ballet figuré ; un héros vient au milieu de ces Furies, étonnées à son approche ; il se voit interrompu par les suivans de l'Envie, qui veulent en vain l'effrayer.)

APOLLON entre, suivi de Muses, de demi-dieux et de héros.

APOLLON.

Arrêtez, monstres furieux.
Fuis mes traits, crains mes feux, implacable Furie.

L'ENVIE.

Non, ni les mortels, ni les dieux
Ne pourront désarmer l'Envie.

APOLLON.

Oses-tu suivre encor mes pas?
Oses-tu soutenir l'éclat de ma lumière?

L'ENVIE.

Je troublerai plus de climats
Que tu n'en vois dans ta carrière.

APOLLON.

Muses et demi-dieux, vengez-moi, vengez-vous.

(les héros et les demi-dieux saisissent l'Envie.)

L'ENVIE.

Non, c'est en vain que l'on m'arrête.

APOLLON.

Étouffez ces serpens qui sifflent sur sa tête.

L'ENVIE.

Ils renaîtront cent fois pour servir mon courroux.

APOLLON.

Le ciel ne permet pas que ce monstre périsse ;
Il est immortel comme nous :
Qu'il souffre un éternel supplice.
Que du bonheur du monde il soit infortuné ;
Qu'auprès de la Gloire il gémisse,
Qu'à son trône il soit enchaîné.

(l'antre de l'Envie s'ouvre, et laisse voir LE TEMPLE DE LA GLOIRE ; on l'enchaîne au pied du trône de cette déesse.)

CHOEUR DES MUSES ET DEMI-DIEUX.

Ce monstre toujours terrible
Sera toujours abattu :

Les arts, la gloire, la vertu
Nourriront sa rage inflexible.

APOLLON aux Muses.

Vous, entre sa caverne horrible
Et ce temple où la Gloire appelle les grands cœurs,
Chantez, filles des dieux, sur ce coteau paisible ;
La Gloire et les Muses sont sœurs.

(la caverne de l'Envie achève de disparaître : on voit les deux coteaux du Parnasse ; des berceaux ornés de guirlandes de fleurs sont à mi-côte, et le fond du théâtre est composé de trois arcades de verdure, à travers lesquelles on voit LE TEMPLE DE LA GLOIRE dans le lointain.)

APOLLON continue.

Pénétrez les humains de vos divines flammes ;
Charmez, instruisez l'univers ;
Régnez, répandez dans les âmes
La douceur de vos concerts.
Pénétrez les humains de vos divines flammes,
Charmez, instruisez l'univers.

(danse des Muses et des héros.)

CHOEUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes,
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

UNE MUSE.

Qu'à nos lois à jamais dociles,
Dans nos champs, nos tendres pasteurs,
Toujours simples, toujours tranquilles,
Ne cherchent point d'autres honneurs :
Que quelquefois, loin des grandeurs,
Les rois viennent dans nos asiles.

CHŒUR DES MUSES.

Nous calmons les alarmes ;
Nous chantons, nous donnons la paix ;
Mais tous les cœurs ne sont pas faits
Pour sentir le prix de nos charmes.

PERSONNAGES CHANTANS AU II[e]. ACTE.

LYDIE.
ARSINE, confidente de Lydie.
BERGERS ET BERGÈRES.
UNE BERGÈRE.
UN BERGER.
UN AUTRE BERGER.
BÉLUS.
ROIS CAPTIFS ET SOLDATS de la suite de Bélus.
APOLLON.
LES NEUF MUSES.

PERSONNAGES DANSANS AU II[e]. ACTE.

BERGERS et BERGÈRES.

ACTE II [a].

Le théâtre représente le bocage des Muses. Les deux côtés du théâtre sont formés des deux collines du Parnasse : des berceaux entrelacés de lauriers et de fleurs règnent sur le penchant des collines ; au-dessous sont des grottes percées à jour, ornées comme les berceaux, dans lesquelles sont les bergers et bergères ; le fond est composé de trois grands berceaux en architecture.

LYDIE, ARSINE, BERGERS et BERGÈRES.

LYDIE.

Oui, parmi ces bergers aux Muses consacrés,
Loin d'un tyran superbe et d'un amant volage,
Je trouverai la paix, je calmerai l'orage
Qui trouble mes sens déchirés.

ARSINE.

Dans ces retraites paisibles
Les Muses doivent calmer
Les cœurs purs, les cœurs sensibles,
Que la cour peut opprimer.
Cependant vous pleurez ; votre œil en vain contemple
Ces bois, ces nymphes, ces pasteurs ;
De leur tranquillité suivez l'heureux exemple.

LYDIE.

La Gloire a vers ces lieux fait élever son temple,
La honte habite dans mon cœur !
La Gloire, en ce jour même, au plus grand roi du monde
Doit donner de ses mains un laurier immortel ;
Bélus va l'obtenir.

ARSINE.

Votre douleur profonde
Redouble à ce nom si cruel.

LYDIE.

Bélus va triompher de l'Asie enchaînée ;
Mon cœur et mes états sont au rang des vaincus.
L'ingrat me promettait un brillant hyménée ;
Il me trompait du moins ; il ne me trompe plus,
Il me laisse ; je meurs, et meurs abandonnée !

ARSINE.

Il a trahi vingt rois ; il trahit vos appas :
Il ne connaît qu'une aveugle puissance.

LYDIE.

Mais vers la Gloire il adresse ses pas ;
Pourra-t-il sans rougir soutenir ma présence ?

ARSINE.

Les tyrans ne rougissent pas.

LYDIE.

Quoi ! tant de barbarie avec tant de vaillance !
O Muses, soyez mon appui ;
Secourez-moi contre moi-même ;
Ne permettez pas que j'aime
Un roi qui n'aime que lui.

LES BERGERS et LES BERGÈRES, consacrés aux Muses, sortent des antres du Parnasse, au son des instrumens champêtres.

LYDIE aux bergers.

Venez, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

LES BERGERS EN CHOEUR.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos!

UNE BERGÈRE.

Que veulent donc tous ces héros?
Pourquoi troublent-ils nos retraites?

LYDIE.

Au temple de la Gloire ils cherchent le bonheur.

LES BERGERS.

Il est aux lieux où vous êtes,
Il est au fond de notre cœur.

UN BERGER.

Vers ce temple, où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Les bergers sont assez heureux
Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux
(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

CHOEUR DE GUERRIERS qu'on ne voit pas encore.

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

PETIT CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux! quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats!

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

BÉLUS paraît sous le berceau du milieu, entouré de ses guerriers; il est sur un trône porté par huit rois enchaînés.

BÉLUS.

Rois qui portez mon trône, esclaves couronnés
Que j'ai daigné choisir pour orner ma victoire,
Allez, allez m'ouvrir le temple de la Gloire,
Préparez les honneurs qui me sont destinés.
(il descend et continue.)
Je veux que votre orgueil seconde
Les soins de ma grandeur;

La Gloire, en m'élevant au premier rang du monde,
Honore assez votre malheur.
(sa suite sort.)
(on entend une musique douce.)
Mais quels accens pleins de mollesse
Offensent mon oreille et révoltent mon cœur ?

LYDIE.

L'humanité, grands dieux! est-elle une faiblesse?
Parjure amant, cruel vainqueur,
Mes cris te poursuivront sans cesse.

BÉLUS.

Vos plaintes et vos cris ne peuvent m'arrêter ;
La Gloire loin de vous m'appelle :
Si je pouvais vous écouter,
Je deviendrais indigne d'elle.

LYDIE.

Non, la Gloire n'est point barbare et sans pitié ;
Non, tu te fais des dieux à toi-même semblables ;
A leurs autels tu n'as sacrifié
Que les pleurs et le sang des mortels misérables.

BÉLUS.

Ne condamnez point mes exploits ;
Quand on veut se rendre le maître,
On est malgré soi quelquefois
Plus cruel qu'on ne voudrait être.

LYDIE.

Que je hais tes exploits heureux !
Que le sort t'a changé! que ta grandeur t'égare!
Peut-être es-tu né généreux :
Ton bonheur t'a rendu barbare.

BÉLUS.

Je suis né pour dompter, pour changer l'univers :
Le faible oiseau dans un bocage
Fait entendre ses doux concerts ;
L'aigle qui vole au haut des airs
Porte la foudre et le ravage.
Cessez de m'arrêter par vos murmures vains,
Et laissez-moi remplir mes augustes destins.
(Bélus sort pour aller au temple.)

LYDIE.

O Muses, puissantes déesses,
De cet ambitieux fléchissez la fierté;
Secourez-moi contre sa cruauté,
Ou du moins contre mes faiblesses.

APOLLON et les Muses descendent dans un char qui repose par les deux bouts sur les deux collines du Parnasse.
(elles chantent en chœur.)

Nous adoucissons
Par nos arts aimables
Les cœurs impitoyables,
Ou nous les punissons.

APOLLON.

Bergers qui dans ces bocages
Apprîtes nos chants divins,
Vous calmez les monstres sauvages;
Fléchissez les cruels humains.

(les bergers dansent.)

APOLLON.

Vole, Amour, dieu des dieux, embellis mon empire;
Désarme la guerre en fureur:
D'un regard, d'un mot, d'un sourire,
Tu calmes le trouble et l'horreur;
Tu peux changer un cœur;
Je ne peux que l'instruire.
Vole, Amour, dieu des dieux, embellis mon empire;
Désarme la guerre en fureur.

BÉLUS rentre, suivi de ses guerriers.

Quoi! ce temple pour moi ne s'ouvre point encore?
Quoi! cette Gloire que j'adore
Près de ces lieux prépara mes autels:
Et je ne vois que de faibles mortels,
Et de faibles dieux que j'ignore!

CHOEUR DE BERGERS.

C'est assez vous faire craindre;
Faites-vous enfin chérir;
Ah! qu'un grand cœur est à plaindre,
Quand rien ne peut l'attendrir!

UNE BERGÈRE.

D'une beauté tendre et soumise
Si tu trahis les appas,
Cruel vainqueur, n'espère pas
Que la Gloire te favorise.

UN BERGER.

Quoi! vers la Gloire il a porté ses pas,
Et son cœur serait infidèle!
Ah! parmi nous une honte éternelle
Est le supplice des ingrats.

BÉLUS.

Qu'entends-je! il est au monde un peuple qui m'offense!
Quelle est la faible voix qui murmure en ces lieux,
Quand la terre tremble en silence?
Soldats, délivrez-moi de ce peuple odieux.

LE CHOEUR DES MUSES.

Arrêtez, respectez les dieux
Qui protégent l'innocence.

BÉLUS.

Des dieux! oseraient-ils suspendre ma vengeance?

APOLLON et LES MUSES.

Ciel, couvrez-vous de feux; tonnerres, éclatez:
Tremble, fuis les dieux irrités.

(on entend le tonnerre, et des éclairs partent du char où sont les Muses avec Apollon.)

APOLLON seul.

Loin du temple de la Gloire,
Cours au temple de la Fureur ;
On gardera de toi l'éternelle mémoire,
Avec une éternelle horreur.

LE CHOEUR D'APOLLON et DES MUSES.

Cœur implacable,
Apprends à trembler.
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

BÉLUS.

Non, je ne tremble point; je brave le tonnerre;
Je méprise ce temple, et je hais les humains:
J'embraserai de mes puissantes mains
Les tristes restes de la terre.

CHOEUR.

Cœur implacable,
Apprends à trembler :
La mort te suit, la mort doit immoler
Ce fortuné coupable.
Cœur implacable,
Apprends à trembler.

APOLLON et LES MUSES à Lydie.

Toi qui gémis d'un amour déplorable,
Éteins ces feux, brise ces traits :
Goûte par nos bienfaits
Un calme inaltérable.

(les bergers et les bergères emmènent Lydie.)

PERSONNAGES CHANTANS AU IIIe. ACTE.

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire.
Une PRÊTRESSE.
CHOEUR de Prêtres et de Prêtresses de la Gloire.
Un GUERRIER, suivant de Bacchus.
Une BACCHANTE.
BACCHUS.
ÉRIGONE.
Guerriers, Égypans, Bacchantes et Satyres de la suite de Bacchus.

PERSONNAGES DANSANS AU IIIe. ACTE.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Cinq Prêtresses de la Gloire, quatre Héros.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Neuf Bacchantes, six Égypans, huit Satyres.

ACTE III.

Le théâtre représente l'avenue et le frontispice du TEMPLE DE LA GLOIRE. Le trône que la Gloire a préparé pour celui qu'elle doit nommer le plus grand des hommes, est vu dans l'arrière-théâtre; il est supporté par des Vertus, et l'on y monte par plusieurs degrés.

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire, couronné de lauriers, une palme à la main, entouré des prêtres et des prêtresses de la Gloire.

UNE PRÊTRESSE.

GLOIRE enchanteresse,
Superbe maîtresse
Des rois, des vainqueurs,
L'ardente jeunesse,
La froide vieillesse,
Briguent tes faveurs.

LE CHOEUR.

Gloire enchanteresse, etc.

LA PRÊTRESSE.

Le prétendu sage
Croit avoir brisé
Ton noble esclavage :
Il s'est abusé;
C'est un amant méprisé :
Son dépit est un hommage.

LE GRAND-PRÊTRE.

Déesse des héros, du vrai sage et des rois,
Source noble et féconde
Et des vertus et des exploits,
O Gloire! c'est ici que ta puissante voix
Doit nommer par un juste choix
Le premier des maîtres du monde.
Venez, volez, accourez tous,
Arbitres de la paix, et foudres de la guerre,
Vous qui domptez, vous qui calmez la terre,
Nous allons couronner le plus digne de vous.

(danse de héros avec les prêtresses de la Gloire.)

LES SUIVANS DE BACCHUS arrivent avec des BACCHANTES et des MÉNADES, couronnés de lierre, le thyrse à la main.

UN GUERRIER suivant de Bacchus.

BACCHUS est en tous lieux notre guide invincible;
Ce héros fier et bienfesant
Est toujours aimable et terrible :
Préparez le prix qui l'attend.

UNE BACCHANTE ET LE CHOEUR.

Le dieu des plaisirs va paraître,
Nous annonçons notre maître :
Ses douces fureurs
Dévorent nos cœurs.

(pendant ce chœur, les prêtres de la Gloire rentrent dans le temple, dont les portes se ferment.)

LE GUERRIER.

Les tigres enchaînés conduisent sur la terre
Érigone et Bacchus;
Les victorieux, les vaincus,
Tous les dieux des plaisirs, tous les dieux de la guerre
Marchent ensemble confondus.

(on entend le bruit des trompettes, des hautbois et des flûtes, alternativement.)

LA BACCHANTE.

Je vois la tendre Volupté
Sur le char sanglant de Bellone;
Je vois l'Amour qui couronne
La valeur et la beauté.

(Bacchus et Érigone paraissent sur un char traîné par des tigres, entouré de guerriers, de Bacchantes, d'Égypans et de Satyres.)

BACCHUS.

Érigone, objet plein de charmes,
Objet de ma brûlante ardeur,
Je n'ai point inventé, dans les horreurs des armes,
Ce nectar des humains, nécessaire au bonheur,
Pour consoler la terre, et pour sécher ses larmes :
C'était pour enflammer ton cœur.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes :
Non, je ne la connus jamais
Dans mes plaisirs, dans mes conquêtes;
Non, je t'adore, et je la hais.
Bannissons la raison de nos brillantes fêtes.

ÉRIGONE.

Conservez-la plutôt pour augmenter vos feux;
Bannissez seulement le bruit et le ravage :
Si par vous le monde est heureux,
Je vous aimerai davantage.

BACCHUS.

Les faibles sentimens offensent mon amour;
Je veux qu'une éternelle ivresse
De gloire, de grandeur, de plaisirs, de tendresse,
Règne sur mes sens tour à tour.

ÉRIGONE.

Vous alarmez mon cœur; il tremble de se rendre;
De vos emportemens il est épouvanté :
Il serait plus transporté,
Si le vôtre était plus tendre.

BACCHUS.

Partagez mes transports divins;
Sur mon char de victoire, au sein de la mollesse,
Rendez le ciel jaloux, enchaînez les humains;
Un dieu plus fort que moi nous entraîne et nous presse.
Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre;
Qu'il tienne lieu du tonnerre
Et des flèches des Amours.

LE CHOEUR.

Que le thyrse règne toujours
Dans les plaisirs et dans la guerre;
Qu'il tienne lieu du tonnerre,
Et des flèches des Amours.

ÉRIGONE.

Quel dieu de mon âme s'empare!
Quel désordre impétueux!
Il trouble mon cœur; il l'égare:
L'amour seul rendrait plus heureux.

BACCHUS.

Mais quel est dans ces lieux ce temple solitaire?
A quels dieux est-il consacré?
Je suis vainqueur; j'ai su vous plaire:
Si Bacchus est connu, Bacchus est adoré.

UN DES SUIVANS de Bacchus.

La Gloire est dans ces lieux le seul dieu qu'on adore;
Elle doit aujourd'hui placer sur ses autels
Le plus auguste des mortels.
Le vainqueur bienfesant des peuples de l'Aurore
Aura ces honneurs solennels.

ÉRIGONE.

Un si brillant hommage
Ne se refuse pas.
L'Amour seul me guidait sur cet heureux rivage;
Mais on peut détourner ses pas,
Quand la Gloire est sur le passage.

(ensemble.)

La Gloire est une vaine erreur;
Mais avec vous c'est le bonheur suprême:
C'est vous que j'aime;
C'est vous qui remplissez mon cœur.

BACCHUS.

Le temple s'ouvre,
La Gloire se découvre.
L'objet de mon ardeur y sera couronné;
Suivez-moi.

(le temple de la Gloire paraît ouvert.)

LE GRAND-PRÊTRE de la Gloire.

Téméraire, arrête;
Ce laurier serait profané,
S'il avait couronné ta tête!
Bacchus, qu'on célèbre en tous lieux,
N'a point ici la préférence;
Il est une vaste distance
Entre les noms connus et les noms glorieux.

ÉRIGONE.

Eh quoi! de ses présens la Gloire est-elle avare
Pour ses plus brillans favoris?

BACCHUS.

J'ai versé des bienfaits sur l'univers soumis.
Pour qui sont ces lauriers que votre main prépare?

LE GRAND-PRÊTRE.

Pour des vertus d'un plus haut prix.
Contentez-vous, Bacchus, de régner dans vos fêtes,
D'y noyer tous les maux que vos fureurs ont faits.
Laissez-nous couronner de plus belles conquêtes
Et de plus grands bienfaits.

BACCHUS.

Peuple vain, peuple fier, enfans de la tristesse,
Vous ne méritez pas des dons si précieux.
Bacchus vous abandonne à la froide Sagesse;
Il ne saurait vous punir mieux.
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.
Par la main des Plaisirs, des Amours et des Jeux,
Versez ce nectar délectable,
Vainqueur des mortels et des dieux;
Volez, suivez-moi, troupe aimable,
Venez embellir d'autres lieux.

BACCHUS et ÉRIGONE.

Parcourons la terre
Au gré de nos désirs,
Du temple de la Guerre
Au temple des Plaisirs.

(on danse.)

UNE BACCHANTE avec le chœur.

Bacchus, fier et doux vainqueur,
Conduis mes pas, règne en mon cœur;
La Gloire promet le bonheur,
Et c'est Bacchus qui nous le donne.
Raison, tu n'es qu'une erreur,
Et le chagrin t'environne.
Plaisir, tu n'es point trompeur,
Mon âme à toi s'abandonne.
Bacchus, fier et doux vainqueur, etc.

PERSONNAGES CHANTANS AU IVe. ACTE.

PLAUTINE.
JULIE, } confidentes de Plautine.
FANIE, }
PRÊTRES de Mars et PRÊTRESSES de Vénus.
TRAJAN.
GUERRIERS de la suite de Trajan.
SIX ROIS vaincus, à la suite de Trajan.
ROMAINS et ROMAINES.
LA GLOIRE.
SUIVANS de la Gloire.

PERSONNAGES DANSANS AU IVᵉ. ACTE.

PREMIER DIVERTISSEMENT.

Quatre Prêtres de Mars.
Cinq Prêtresses de Vénus.

SECOND DIVERTISSEMENT.

Suivans de la Gloire, cinq hommes et quatre femmes.

ACTE IV.

Le théâtre représente la ville d'Artaxate à demi ruinée, au milieu de laquelle est une place publique ornée d'arcs de triomphe chargés de trophées.

PLAUTINE, JUNIE, FANIE.

PLAUTINE.

Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible :
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible
Et qui t'adore plus que moi?
Les Parthes sont tombés sous ta main foudroyante;
Tu punis, tu venges les rois.
Rome est heureuse et triomphante;
Tes bienfaits passent tes exploits.
Reviens, divin Trajan, vainqueur doux et terrible;
Le monde est mon rival, tous les cœurs sont à toi;
Mais est-il un cœur plus sensible
Et qui t'adore plus que moi?

FANIE.

Dans ce climat barbare, au sein de l'Arménie,
Osez-vous affronter les horreurs des combats?

PLAUTINE.

Nous étions protégés par son puissant génie,
Et l'Amour conduisait mes pas.

JUNIE.

L'Europe reverra son vengeur et son maître;
Sous ces arcs triomphaux on dit qu'il va paraître.

PLAUTINE.

Ils sont élevés par mes mains.
Quel doux plaisir succède à ma douleur profonde!
Nous allons contempler dans le maître du monde
Le plus aimable des humains.

JUNIE.

Nos soldats triomphans, enrichis, pleins de gloire,
Font voler son nom jusqu'aux cieux.

FANIE.

Il se dérobe à leurs chants de victoire;
Seul, sans pompe et sans suite, il vient orner ces lieux.

PLAUTINE

Il faut à des héros vulgaires
La pompe et l'éclat des honneurs;

Ces vains appuis sont nécessaires
Pour les vaines grandeurs.
Trajan seul est suivi de sa gloire immortelle;
On croit voir près de lui l'univers à genoux;
Et c'est pour moi qu'il vient! ce héros m'est fidèle!
Grands dieux, vous habitez dans cette âme si belle,
Et je la partage avec vous!

TRAJAN, PLAUTINE, SUITE.

PLAUTINE courant au-devant de Trajan.

Enfin, je vous revois, le charme de ma vie
M'est rendu pour jamais.

TRAJAN.

Le ciel me vend cher ses bienfaits,
Ma félicité m'est ravie.
Je reviens un moment pour m'arracher à vous,
Pour m'animer d'une vertu nouvelle;
Pour mériter, quand Mars m'appelle,
D'être empereur de Rome et d'être votre époux.

PLAUTINE

Que dites-vous! quel mot funeste!
Un moment! vous, ô ciel! un seul moment me reste,
Quand mes jours dépendaient de vous revoir toujours.

TRAJAN.

Le ciel en tous les temps m'accorda son secours;
Il me rendra bientôt aux charmes que j'adore.
C'est pour vous qu'il a fait mon cœur.
Je vous ai vue, et je serai vainqueur.

PLAUTINE.

Quoi! ne l'êtes-vous pas? quoi! serait-il encore
Un roi que votre main n'aurait pas désarmé?
Tout n'est-il pas soumis du couchant à l'aurore?
L'univers n'est-il pas calmé?

TRAJAN.

On ose me trahir.

PLAUTINE.

Non, je ne puis vous croire;
On ne peut vous manquer de foi.

TRAJAN.

Des Parthes terrassés l'inexorable roi
S'irrite de sa chute, et brave ma victoire.
Cinq rois qu'il a séduits sont armés contre moi;
Ils ont joint l'artifice aux excès de la rage;
Ils sont au pied de ces remparts;
Mais j'ai pour moi les dieux, les Romains, mon courage,
Et mon amour et vos regards.

PLAUTINE.

Mes regards vous suivront; je veux que sur ma tête
Le ciel épuise son courroux.

Je ne vous quitte pas, je braverai leurs coups;
J'écarterai la mort qu'on vous apprête,
Je mourrai du moins près de vous.

TRAJAN.

Ah! ne m'accablez point; mon cœur est trop sensible;
Ah! laissez-moi vous mériter.
Vous m'aimez, il suffit; rien ne m'est impossible,
Rien ne pourra me résister.

PLAUTINE.

Cruel, pouvez-vous m'arrêter?
J'entends déjà les cris d'un ennemi perfide.

TRAJAN.

J'entends la voix du devoir qui me guide.
Je vole; demeurez; la victoire me suit.
Je vole; attendez tout de mon peuple intrépide,
Et de l'amour qui me conduit.

(ensemble.)

Je vais / Allez } punir un barbare,
Terrasser sous { mes / vos } coups
L'ennemi qui nous sépare,
Qui m'arrache un moment à vous.

PLAUTINE.

Il m'abandonne à ma douleur mortelle;
Cher amant, arrêtez : ah! détournez les yeux,
Voyez encor les miens.

TRAJAN au fond du théâtre.

O dieux! ô justes dieux!
Veillez sur l'empire et sur elle.

PLAUTINE.

Il est déjà loin de ces lieux.
Devoir, es-tu content? Je meurs, et je l'admire.
Ministres du dieu des combats,
Prêtresses de Vénus, qui veillez sur l'empire,
Percez le ciel de cris, accompagnez mes pas,
Secondez l'amour qui m'inspire.

CHOEUR DES PRÊTRES DE MARS.

Fier dieu des alarmes,
Protége nos armes,
Conduis nos étendards.

CHOEUR DES PRÊTRESSES DE VENUS.

Déesse des grâces,
Vole sur ses traces,
Enchaîne le dieu Mars.

(on danse.)

CHOEUR DES PRÊTRESSES.

Mère de Rome et des amours paisibles,
Viens tout ranger sous ta charmante loi;

Viens couronner nos Romains invincibles :
Ils sont tous nés pour l'amour et pour toi.

PLAUTINE.

Dieux puissans, protégez votre vivante image ;
Vous étiez autrefois des mortels comme lui ;
C'est pour avoir régné comme il règne aujourd'hui
Que le ciel est votre partage.

(On danse. — On entend un chœur de Romains qui avancent lentement sur le théâtre.)

Charmant héros, qui pourra croire
Des exploits si prompts et si grands?
Tu te fais en peu de temps
La plus durable mémoire.

JUNIE.

Entendez-vous ces cris et ces champs de victoire?

FANIE.

Trajan revient vainqueur.

PLAUTINE.

En pouviez-vous douter?
Je vois ces rois captifs, ornemens de sa gloire ;
Il vient de les combattre, il vient de les dompter.

JUNIE.

Avant de les punir par ses lois légitimes,
Avant de frapper ses victimes,
A vos genoux il veut les présenter.

(TRAJAN paraît, entouré des aigles romaines et de faisceaux ; les rois vaincus sont enchaînés à sa suite.)

TRAJAN.

Rois qui redoutez ma vengeance,
Qui craignez les affronts aux vaincus destinés,
Soyez désormais enchaînés
Par la seule reconnaissance.
Plautine est en ces lieux, il faut qu'en sa présence
Il ne soit point d'infortunés.

LES ROIS, se relevant, chantent avec le chœur.

O grandeur! ô clémence!
Vainqueur égal aux dieux,
Vous avez leur puissance,
Vous pardonnez comme eux.

PLAUTINE.

Vos vertus ont passé mon espérance même ;
Mon cœur est plus touché que celui de ces rois.

TRAJAN.

Ah! s'il est des vertus dans ce cœur qui vous aime,
Vous savez à qui je les dois.
J'ai voulu des humains mériter le suffrage,
Dompter les rois, briser leurs fers,
Et vous apporter mon hommage

Avec les vœux de l'univers.
Ciel! que vois-je en ces lieux ?

(LA GLOIRE descend d'un vol précipité, une couronne de laurier à la main.)

LA GLOIRE.

Tu vois ta récompense,
Le prix de tes exploits, surtout de ta clémence;
Mon trône est à tes pieds; tu règnes avec moi.

(Le théâtre change et représente le Temple de la Gloire. — Elle continue:)

Plus d'un héros, plus d'un grand roi,
Jaloux en vain de sa mémoire,
Vola toujours après la Gloire;
Et la Gloire vole après toi.

(LES SUIVANS de la Gloire, mêlés aux Romains et aux Romaines, forment des danses.)

UN ROMAIN.

Régnez en paix après tant d'orages,
Triomphez dans nos cœurs satisfaits.
Le sort préside aux combats, aux ravages;
La gloire est dans les bienfaits.
Tonnerre, écarte-toi de nos heureux rivages;
Calme heureux, reviens pour jamais.
Régnez en paix, etc.

CHOEUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

JUNIE.

Tendre Vénus, à qui Rome est soumise,
A nos exploits joins tes tendres appas;
Ordonne à Mars enchanté dans tes bras
Que pour Trajan sa faveur s'éternise.

LE CHOEUR.

Le ciel nous seconde,
Célébrons son choix:
Exemple des rois,
Délices du monde,
Vivons sous tes lois.

TRAJAN.

Des honneurs si brillans sont trop pour mon partage;
Dieux dont j'éprouve la faveur,
Dieux de mon peuple, achevez votre ouvrage,
Changez ce temple auguste en celui du Bonheur.
Qu'il serve à jamais aux fêtes
Des fortunés humains;
Qu'il dure autant que les conquêtes
Et que la gloire des Romains.

LA GLOIRE.

Les dieux ne refusent rien
Au héros qui leur ressemble ;
Volez, plaisirs que sa vertu rassemble ;
Le temple du bonheur sera toujours le mien.

PERSONNAGES CHANTANS AU Ve. ACTE.

Une BERGÈRE.
BERGERS et BERGÈRES.
Un ROMAIN, une ROMAINE.
Jeunes Romains et Romaines.
Tous les Acteurs du quatrième acte.

PERSONNAGES DANSANS AU Ve. ACTE.

Romains et Romaines de différens états.

PREMIÈRE QUADRILLE.
Trois Hommes et deux Femmes.

DEUXIÈME QUADRILLE.
Trois Hommes et deux Femmes.

TROISIÈME QUADRILLE.
Trois Femmes et deux Hommes.

QUATRIÈME QUADRILLE.
Trois Femmes et deux Hommes.

ACTE V.

Le théâtre change et représente le Temple du Bonheur; il est formé de pavillons d'une architecture légère, de péristyles, de jardins, de fontaines, etc. Ce lieu délicieux est rempli de Romains et de Romaines de tous états.

CHŒUR.

Chantons en ce jour solennel,
Et que la terre nous réponde :
Un mortel, un seul mortel
A fait le bonheur du monde.

(on danse.)

UNE ROMAINE.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHŒUR.

Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LA ROMAINE.

Le printemps volage,
L'été plein d'ardeur,
L'automne plus sage,
Raison, badinage,
Retraite, grandeur,
Tout rang, tout sexe, tout âge
Doit aspirer au bonheur.

LE CHOEUR.

Tout rang, etc.

(des bergers et des bergères entrent en dansant.)

UNE BERGÈRE.

Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.
Les chants de nos tendres pasteurs
Se mêlent au bruit des trompettes;
L'amour anime en ces retraites
Tous les regards et tous les cœurs.
Ici les plus brillantes fleurs
N'effacent point les violettes;
Les étendards et les houlettes
Sont ornés des mêmes couleurs.

(les seigneurs et les dames romaines se joignent en dansant aux bergers et aux bergères.)

UN ROMAIN.

Dans un jour si beau,
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau, etc.

LE ROMAIN.

La Gloire et les Amours en ces lieux n'ont des ailes
Que pour voler dans nos bras.
La Gloire aux ennemis présentait nos soldats,
Et l'Amour les présente aux belles.

LE CHOEUR.

Dans un jour si beau.
Il n'est point d'alarmes;
Mars est sans armes,
L'Amour sans bandeau.

(on danse.)

TRAJAN paraît avec PLAUTINE, et tous les Romains se rangent autour de lui.)

CHOEUR.

Toi que la victoire
Couronne en ce jour,
Ta plus belle gloire
Vient du tendre Amour.

TRAJAN.

O peuples de héros qui m'aimez et que j'aime,
Vous faites mes grandeurs;
Je veux régner sur vos cœurs,
(montrant Plautine.)
Sur tant d'appas et sur moi-même.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois;

Retournez vers les dieux, hommages que j'attire :
Dieux, protégez toujours ce formidable empire,
Inspirez toujours tous ses rois.
Montez au haut du ciel, encens que je reçois,
Retournez vers les dieux, hommages que j'attire.

(toutes les différentes troupes recommencent leurs danses autour de Trajan et de Plautine, et terminent la fête par un ballet général.)

VARIANTES *du Temple de la Gloire.*

ACTE II.*

BÉLUS.

PERSONNAGES.

LYDIE.
ARSINE, confidente de Lydie.
BERGERS et BERGÈRES.
UNE BERGÈRE.
BÉLUS.
ROIS CAPTIFS et SOLDATS de la suite de Bélus.

SCÈNE PREMIÈRE.

LYDIE, ARSINE.

LYDIE.

Muses, filles du ciel, la paix règne en vos fêtes ;
Vous suspendez les mortelles douleurs,
Dans les cœurs des humains vous calmez les tempêtes ;
Les jours sereins naissent de vos faveurs.
Amour, sors de mon cœur ; Amour, brise ma chaîne,
Bélus m'abandonne aujourd'hui ;
Dépit vengeur, trop juste haine,
Soyez, s'il se peut, mon appui.
Amour, sors de mon cœur ; Amour, brise ma chaîne,
Ne sois pas tyran comme lui.

ARSINE.

Les Muses quelquefois calment un cœur sensible,
Et pour les implorer vous quittez votre cour ;
Mais craignez d'y chercher ce guerrier invincible ;
Au temple de la Gloire il vole en ce grand jour ;
Il en sera plus inflexible.

LYDIE.

Non, je veux dans son cœur porter le repentir.
Il cherche ici la Gloire, et ce nom me rassure ;
La Gloire ne pourra choisir
Un vainqueur injuste et parjure.
Hélas ! je l'ai cru vertueux.
Que le sort l'a changé ! que sa grandeur l'égare !
Je l'ai cru bienfesant, sensible, généreux ;
Son bonheur l'a rendu barbare.

* Cet acte, différent de celui qu'on a lu, a été tiré d'une partition du célèbre Rameau. Nous ignorons si c'est ici la première idée du poëte, ou si ces changemens avaient été faits pour la reprise *du Temple de la Gloire*, en 1746. Cependant cet opéra, donné à la cour en 1745, en cinq actes, fut représenté à Paris, en 1746, en trois actes seulement ; et celui-ci fut alors supprimé.

ARSINE.

Il insulte à des rois qu'a domptés sa valeur;
Devant lui marchent la vengeance,
L'orgueil, le faste, la terreur;
Et l'Amour fuit de sa présence.

LYDIE.

Que de crimes, ô ciel! avec tant de vaillance!
Déesses de ces lieux, appuis de l'innocence,
Consolez mon cœur alarmé;
Secourez-moi contre moi-même,
Et ne permettez pas que j'aime
Un héros enivré de sa grandeur suprême,
Qui n'est plus digne d'être aimé.

SCÈNE II.

LYDIE, ARSINE, BERGERS et BERGÈRES.

(les bergers et bergères entrent en dansant au son des musettes.)

LYDIE.

Venez, tendres bergers, vous qui plaignez mes larmes,
Mortels heureux, des Muses inspirés,
Dans mon cœur agité répandez tous les charmes
De la paix que vous célébrez.

CHOEUR DE BERGERS.

Oserons-nous chanter sur nos faibles musettes,
Lorsque les horribles trompettes
Ont épouvanté les échos?

UNE BERGÈRE.

Nous fuyons devant ces héros
Qui viennent troubler nos retraites.

LYDIE.

Ne fuyez point Bélus; employez l'art des dieux
A fléchir ce grand cœur, autrefois vertueux.
Les Muses, dans ces bocages,
Inspirent vos chants divins;
Vous calmez les monstres sauvages;
Enchantez les cruels humains.

CHOEUR.

Enchantons les cruels humains.
(ils recommencent leurs danses.)

UNE BERGÈRE.

Le dieu des beaux-arts peut seul nous instruire,
Mais le seul Amour peut changer les cœurs;
Pour les adoucir, il faut les séduire:
Du seul dieu d'amour les traits sont vainqueurs.
(on danse.)

UNE BERGÈRE.

Descends, dieu charmant, viens monter ta lyre,
Viens former les sons du dieu des neufs sœurs;
Prête à la vertu ta voix, ton sourire,
Tes traits, ton flambeau, tes liens de fleurs.
(on danse.)

UN BERGER.

Vers ce temple où la mémoire
Consacre les noms fameux,
Nous ne levons point nos yeux;
Les bergers sont assez heureux

Pour voir au moins que la gloire
N'est point faite pour eux.
(on entend un bruit de timbales et de trompettes.)

SCÈNE III.

CHOEUR DE GUERRIERS.

La guerre sanglante,
La mort, l'épouvante
Signalent nos fureurs.
Livrons-nous un passage,
A travers le carnage,
Au faîte des grandeurs.

CHOEUR DE BERGERS.

Quels sons affreux! quel bruit sauvage!
O Muses, protégez nos fortunés climats.

UN BERGER.

O Gloire, dont le nom semble avoir tant d'appas,
Serait-ce là votre langage?

CHOEUR DE GUERRIERS.

Les éclairs embrasent les cieux,
La foudre menace la terre:
Déclarez-vous, grands dieux,
Par la voix du tonnerre,
Que Bélus arrive en ces lieux?

SCÈNE IV.

BÉLUS et les PRÉCÉDENS.

BÉLUS.

Où suis-je? qu'ai-je vu?
Non, je ne puis le croire;
Ce temple qui m'est dû,
Ce séjour de la Gloire
S'est fermé devant moi.
Mes soldats ont pâli d'effroi.
La foudre a dévoré les dépouilles sanglantes
Que j'allais consacrer à Mars;
Elle a brisé mes étendards
Dans mes mains triomphantes.
Dieux implacables, dieux jaloux,
Qu'ai-je donc fait qui vous outrage?
J'ai fait trembler l'univers sous mes coups,
J'ai mis des rois à mes genoux,
Et leurs sujets dans l'esclavage;
Je me suis vengé comme vous,
Que demandez-vous davantage?

CHOEUR DE BERGERS.

On n'imite point les dieux
Par les horreurs de la guerre;
Il faut, pour être aimé d'eux,
Se faire aimer sur la terre.

UNE BERGÈRE.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit,
Quand il se fait toujours craindre.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit, etc.

BÉLUS.

Quoi! dans ces lieux on brave ma fureur,
Quand le monde à mes pieds se tait dans l'épouvante!
(on entend le son des musettes)
Un plaisir inconnu me surprend et m'enchante
Dans le sein même de l'horreur.
(les musettes continuent.)
De ces simples bergers la candeur innocente
Dans mon cœur étonné fait passer sa douceur.
(on danse.)

UNE BERGÈRE.

Un roi, s'il veut être heureux,
Doit combler nos vœux;
Le vrai bonheur le couronne
Quand il le donne.
Dans les palais, dans les bois
On chérit ses douces lois.
Il goûte, il verse en tous lieux
Les bienfaits des dieux.
A sa voix les vertus renaissent,
Les Ris, les Jeux le caressent;
La Gloire et l'Amour
Partagent sa cour:
Dans son rang suprême,
C'est lui seul qu'on aime;
C'est lui plus que ses faveurs
Qui charme les cœurs.

Un roi, s'il veut, etc.

CHOEUR DE BERGERS.

Un roi que rien n'attendrit
Est des rois le plus à plaindre;
Bientôt lui-même il gémit
Quand il se fait toujours craindre.

LA BERGÈRE.

Écoutez dans nos champs le dieu qui nous inspire,
Rendez tous les cœurs satisfaits,
De vos sévères lois adoucissez l'empire;
La gloire est dans les bienfaits.

CHOEUR.

Un roi que rien, etc.

BÉLUS.

Plus j'écoute leurs chants, plus je deviens sensible.
Dieux! m'avez-vous conduit dans ce séjour paisible
Pour m'éclairer d'un nouveau jour?
Des flatteurs m'aveuglaient, ils égaraient leur maître;
Et des bergers me font connaître
Ce que j'ignorais dans ma cour.

LYDIE.

Connaissez encor plus, voyez toute ma flamme.
Je vous ai suivi dans ces lieux;
Pous vous je demandais aux dieux
D'adoucir, de toucher votre âme.
Vos vertus autrefois avaient su m'enflammer;
Vous avez tout quitté pour l'horreur de la guerre.
Ah! je voudrais vous voir adoré de la terre,
Dussiez-vous ne me point aimer.

BÉLUS.

C'en est trop, je me rends au charme qui m'attire.
Peut-être que des dieux j'aurais bravé l'empire;

Mais ils empruntent votre voix,
Ils ont guidé vos pas, leur bonté vous inspire;
Je suis désarmé, je soupire:
J'ose espérer qu'un jour j'obtiendrai sous vos lois
La gloire immortelle où j'aspire.
Ces dieux, garans de mes vœux,
Apaiseront leur colère;
Et, pour mériter de vous plaire,
Je rendrai les mortels heureux.

LYDIE et BÉLUS.

Descends des cieux, lance tes flammes,
Triomphe, Amour, dieu des grands cœurs;
Anime les vertus et les nobles ardeurs
Qui doivent régner dans nos âmes.

CHŒUR.

Entre la Gloire et les Amours,
Dans une paix profonde,
Allez donner tous deux au monde
De justes lois et de beaux jours.

PANDORE.

OPÉRA.

Mis en musique par Royer, et ensuite par M. de La Borde.

PERSONNAGES.

PROMÉTHÉE, fils du Ciel et de la Terre, demi-dieu.
PANDORE.
JUPITER.
MERCURE.
NÉMÉSIS.
NYMPHES.
TITANS.
DIVINITÉS célestes.
DIVINITÉS infernales.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une campagne, et des montagnes dans le fond.

SCÈNE Ire.

PROMÉTHÉE seul, CHOEUR, PANDORE dans l'enfoncement couchée sur une estrade.

PROMÉTHÉE.

Prodige de mes mains, charmes que j'ai fait naître,
Je vous appelle en vain; vous ne m'entendez pas.
Pandore, tu ne peux connaître
Ni mon amour ni tes appas.
Quoi! j'ai formé ton cœur, et tu n'es pas sensible!
Tes beaux yeux ne peuvent me voir!
Un impitoyable pouvoir
Oppose à tous mes vœux un obstacle invincible;
Ta beauté fait mon désespoir.
Quoi! toute la nature autour de toi respire;
Oiseaux, tendres oiseaux, vous chantez, vous aimez;

Et je vois ses appas languir inanimés ;
La mort les tient sous son empire.

SCÈNE II.

PROMÉTHÉE, les Titans ENCÉLADE et TYPHON, etc.

ENCÉLADE et TYPHON.

Enfant de la terre et des cieux,
Tes plaintes et tes cris ont ému ce bocage.
Parle, quel est celui des dieux
Qui t'ose faire quelque outrage ?

PROMÉTHÉE en montrant Pandore.

Jupiter est jaloux de mon divin ouvrage ;
Il craint que cet objet n'ait un jour des autels ;
Il ne peut sans courroux voir la terre embellie ;
Jupiter à Pandore a refusé la vie !
Il rend mes chagrins éternels.

TYPHON.

Jupiter ? quoi ! c'est lui qui formerait nos âmes ?
L'usurpateur des cieux peut être notre appui ?
Non, je sens que la vie et ses divines flammes
Ne viennent point de lui.

ENCÉLADE en montrant Typhon son frère.

Nous avons pour aïeux la Nuit et le Tartare.
Invoquons l'éternelle Nuit ;
Elle est avant le jour qui luit :
Que l'Olympe cède au Ténare.

TYPHON.

Que l'enfer, que mes dieux répandent parmi nous
Le germe éternel de la vie :
Que Jupiter en frémisse d'envie,
Et qu'il soit vainement jaloux.

PROMÉTHÉE et LES DEUX TITANS.

Écoutez-nous, dieux de la nuit profonde :
De nos astres nouveaux contemplez la clarté ;
Accourez du centre du monde ;
Rendez féconde
La terre qui m'a porté ;
Animez la beauté ;
Que votre pouvoir seconde
Mon heureuse témérité !

PROMÉTHÉE.

Au séjour de la nuit vos voix ont éclaté.
Le jour pâlit, la terre tremble.
Le monde est ébranlé, l'Érèbe se rassemble.

(le théâtre change et représente le Chaos. Tous les dieux de l'enfer viennent sur la scène.)

CHŒURS DES DIEUX INFERNAUX.

Nous détestons
La lumière éternelle ;

Nous attendons
Dans nos gouffres profonds
La race faible et criminelle,
Qui n'est pas née encore, et que nous haïssons.

NÉMÉSIS.

Les ondes du Léthé, les flammes du Tartare,
Doivent tout ravager.
Parlez, qui voulez-vous plonger
Dans les profondeurs du Ténare?

PROMÉTHÉE.

Je veux servir la terre, et non pas l'opprimer.
Hélas! à cet objet j'ai donné la naissance,
Et je demande en vain qu'il s'anime, qu'il pense,
Qu'il soit heureux, qu'il sache aimer.

LES TROIS PARQUES.

Notre gloire est de détruire;
Notre pouvoir est de nuire:
Tel est l'arrêt du sort.
Le ciel donne la vie, et nous donnons la mort.

PROMÉTHÉE.

Fuyez donc à jamais ce beau jour qui m'éclaire;
Vous êtes malfesans, vous n'êtes point mes dieux.
Fuyez, destructeurs odieux
De tout le bien que je veux faire;
Dieux des malheurs, dieux des forfaits,
Ennemis funèbres,
Replongez-vous dans les ténèbres;
Ennemis funèbres,
Laissez le monde en paix.

NÉMÉSIS.

Tremble, tremble pour toi-même.
Crains notre retour,
Crains Pandore et l'Amour.
Le moment suprême
Vole sur tes pas.
Nous allons déchaîner les démons des combats;
Nous ouvrirons les portes du trépas.
Tremble, tremble pour toi-même.

(Les dieux des enfers disparaissent. On revoit la campagne éclairée et riante. Les nymphes des bois et des campagnes sont de chaque côté du théâtre.)

PROMÉTHÉE.

Ah! trop cruels amis! pourquoi déchaîniez-vous,
Du fond de cette nuit obscure,
Dans ces champs fortunés et sous un ciel si doux,
Ces ennemis de la nature?
Que l'éternel chaos élève entre eux et nous
Une barrière impénétrable.
L'enfer implacable
Doit-il animer

Ce prodige aimable
Que j'ai su former?
Un Dieu favorable
Le doit enflammer.

ENCÉLADE.

Puisque tu mets ainsi la grandeur de ton être
A verser des bienfaits sur ce nouveau séjour,
Tu méritais d'en être le seul maître.
Monte au ciel, dont tu tiens le jour:
Va ravir la céleste flamme:
Ose former une âme,
Et sois créateur à ton tour.

PROMÉTHÉE.

L'Amour est dans les cieux: c'est là qu'il faut me rendre:
L'Amour y régne sur les dieux.
Je lancerai ses traits; j'allumerai ses feux:
C'est le dieu de mon cœur, et j'en dois tout attendre.
Je vole à son trône éternel:
Sur les ailes des vents l'Amour m'enlève au ciel.
(il s'envole.)

CHOEUR DES NYMPHES.

Volez, fendez les airs, et pénétrez l'enceinte
Des palais éternels;
Ramenez les plaisirs du séjour de la crainte;
En répandant des biens méritez des autels.

ACTE II.

Le théâtre représente la même campagne. Pandore inanimée est sur une estrade. Un char brillant de lumière descend du ciel.

PROMÉTHÉE, PANDORE, NYMPHES, TITANS, CHOEURS, etc.

UNE DRYADE.

CHANTEZ, nymphes des bois, chantez l'heureux retour
Du demi-dieu qui commande à la terre:
Il vous apporte un nouveau jour;
Il revient dans ce doux séjour
Du séjour brillant du tonnerre;
Il revole en ces lieux sur le char de l'Amour.

CHOEUR DE NYMPHES.

Quelle douce aurore
Se lève sur nous?
Terre jeune encore,
Embellissez-vous.
Brillantes fleurs qui parez nos campagnes,
Sommet des superbes montagnes
Qui divisez les airs et qui portez les cieux;
O nature naissante,
Devenez plus charmante,
Plus digne de ses yeux.

PROMÉTHÉE descendant du char, le flambeau à la main.

Je le ravis aux dieux, je l'apporte à la terre,
Ce feu sacré du tendre Amour,
Plus puissant mille fois que celui du tonnerre,
Et que les feux du dieu du jour.

LE CHŒUR DES NYMPHES.

Fille du ciel, âme du monde,
Passez dans tous les cœurs;
L'air, la terre et l'onde
Attendent vos faveurs.

PROMÉTHÉE approchant de l'estrade où est Pandore.

Que ce feu précieux, l'astre de la nature,
Que cette flamme pure
Te mette au nombre des vivans.
Terre, sois attentive à ces heureux instans :
Lève-toi, cher objet, c'est l'Amour qui l'ordonne :
A sa voix obéis toujours;
Lève-toi, l'Amour te donne
La vie, un cœur et de beaux jours.
(Pandore se lève sur son estrade et marche sur la scène.)

CHŒUR.

Ciel! ô ciel! elle respire!
Dieu d'amour, quel est ton empire!

PANDORE.

Où suis-je? et qu'est-ce que je voi?
Je n'ai jamais été; quel pouvoir m'a fait naître?
J'ai passé du néant à l'être;
Quels objets ravissans semblent nés avec moi!
(on entend une symphonie.)
Ces sons harmonieux enchantent mes oreilles;
Mes yeux sont éblouis de l'amas des merveilles
Que l'auteur de mes jours prodigue sur mes pas.
Ah! d'où vient qu'il ne paraît pas?
De moment en moment je pense et je m'éclaire.
Terre, qui me portez, vous n'êtes point ma mère;
Un dieu sans doute est mon auteur:
Je le sens, il me parle, il respire en mon cœur.
(elle s'assied au bord d'une fontaine.)
Ciel! est-ce moi que j'envisage?
Le cristal de cette onde est le miroir des cieux.
La nature s'y peint : plus j'y vois mon image,
Plus je dois rendre grâce aux dieux.

NYMPHES ET TITANS.
(on danse autour d'elle.)

Pandore, fille de l'Amour,
Charmes naissans, beauté nouvelle,
Inspirez à jamais, sentez à votre tour
Cette flamme immortelle,
Dont vous tenez le jour.
(on danse.)

PANDORE apercevant Prométhée au milieu des Nymphes.

Quel objet attire mes yeux ?
De tout ce que je vois dans ces aimables lieux,
C'est vous, c'est vous, sans doute, à qui je dois la vie.
Du feu de vos regards que mon âme est remplie !
Vous semblez encor m'animer.

PROMÉTHÉE.

Vos beaux yeux ont su m'enflammer
Lorsqu'ils ne s'ouvraient pas encore ;
Vous ne pouviez répondre, et j'osais vous aimer :
Vous parlez, et je vous adore.

PANDORE.

Vous m'aimez ! cher auteur de mes jours commencés,
Vous m'aimez ! et je vous dois l'être !
La terre m'enchantait : que vous l'embellissez !
Mon cœur vole vers vous, il se rend à son maître ;
Et je ne puis connaître
Si ma bouche en dit trop, ou n'en dit pas assez.

PROMÉTHÉE.

Vous n'en sauriez trop dire, et la simple nature
Parle sans feinte et sans détour.
Que toujours la race future
Prononce ainsi le nom d'Amour.

(ensemble.)

Charmant Amour, éternelle puissance,
Premier dieu de mon cœur,
Amour, ton empire commence :
C'est l'empire du bonheur.

PROMÉTHÉE.

Ciel ! quelle épaisse nuit, quels éclats de tonnerre
Détruisent les premiers instans
Des innocens plaisirs que possédait la terre !
Quelle horreur a troublé mes sens !

(ensemble.)

La terre frémit, le ciel gronde ;
Des éclairs menaçans
Ont percé la voûte profonde
De ces astres naissans.
Quel pouvoir ébranle le monde
Jusqu'en ses fondemens ?

(on voit descendre un char sur lequel sont Mercure, la Discorde, Némésis, etc.

MERCURE.

Un héros téméraire a pris le feu céleste ;
Pour expier ce vol audacieux,
Montez, Pandore, au sein des dieux.

PROMÉTHÉE.

Tyrans cruels !

PANDORE.

Ordre funeste !
Larmes que j'ignorais, vous coulez de mes yeux !

MERCURE.

Obéissez, montez aux cieux.

PANDORE.

Ah ! j'étais dans le ciel en voyant ce que j'aime.

PROMÉTHÉE.

Cruels, ayez pitié de ma douleur extrême.

PANDORE et PROMÉTHÉE.

Barbares, arrêtez.

MERCURE.

Venez, montez aux cieux, partez,
Jupiter commande;
Il faut qu'on se rende
A ses volontés.
Venez, montez aux cieux, partez.
Vents, obéissez-nous, et déployez vos ailes;
Vents, conduisez Pandore aux voûtes éternelles.
(le char disparaît.)

PROMÉTHÉE.

On l'enlève; tyrans jaloux,
Dieux, vous m'arrachez mon partage :
Il était plus divin que vous;
Vous étiez malheureux, vous étiez en courroux
Du bonheur qui fut mon ouvrage;
Je ne devais qu'à moi ce bonheur précieux.
J'ai fait plus que Jupiter même :
Je me suis fait aimer. J'animais ces beaux yeux;
Ils m'ont dit en s'ouvrant : Vous m'aimez, je vous aime.
Elle vivait par moi, je vivais dans son cœur.
Dieux jaloux, respectez nos chaînes.
O Jupiter ! ô fureurs inhumaines !
Éternel persécuteur
De l'infortuné créateur
Tu sentiras toutes mes peines.
Je braverai ton pouvoir :
Ta foudre épouvantable
Sera moins redoutable
Que mon amour au désespoir.

ACTE III.

Le théâtre représente le palais de Jupiter brillant d'or et de lumière.

JUPITER, MERCURE.

JUPITER.

Je l'ai vu cet objet sur la terre animé,
Je l'ai vu, j'ai senti des transports qui m'étonnent;
Le ciel est dans ses yeux, les grâces l'environnent;
Je sens que l'Amour l'a formé.

MERCURE.

Vous régnez, vous plairez, vous la rendrez sensible.
Vous allez éblouir ses yeux à peine ouverts.

JUPITER.

Non, je ne fus jamais que puissant et terrible.
Je commande à l'Olympe, à la terre, aux enfers;
Les cœurs sont à l'Amour. Ah! que le sort m'outrage!
Quand il donna les cieux, quand il donna les mers,
    Quand il divisa l'univers,
    L'Amour eut le plus beau partage.

MERCURE.

Que craignez-vous? Pandore à peine a vu le jour,
Et d'elle-même encore à peine a connaissance:
    Aurait-elle senti l'amour
    Dès le moment de sa naissance?

JUPITER.

    L'Amour instruit trop aisément.
Que ne peut point Pandore? elle est femme, elle est belle.
La voilà; jouissons de son étonnement.
    Retirons-nous pour un moment
Sous les arcs lumineux de la voûte éternelle.
Cieux, enchantez ses yeux et parlez à son cœur;
Vous déploîrez en vain ma gloire et ma splendeur:
    Vous n'avez rien de si beau qu'elle.

(il se retire.)

PANDORE seule.

A peine j'ai goûté l'aurore de la vie;
Mes yeux s'ouvraient au jour, mon cœur à mon amant:
    Je n'ai respiré qu'un moment.
Douce félicité, pourquoi m'es-tu ravie?
    On m'avait fait craindre la mort;
Je l'ai connue, hélas! cette mort menaçante:
    N'est-ce pas mourir, quand le sort
    Nous ravit ce qui nous enchante?
Dieux, rendez-moi la terre et mon obscurité,
Ce bocage où j'ai vu l'amant qui m'a fait naître;
    Il m'avait deux fois donné l'être;
Je respirais, j'aimais, quelle félicité!
A peine j'ai goûté l'aurore de la vie, etc.

(tous les dieux avec tous leurs attributs entrent sur la scène.)

CHŒUR DES DIEUX.

Que les astres se réjouissent,
Que tous les dieux applaudissent
Au Dieu de l'univers.
Devant lui les soleils pâlissent.

NEPTUNE.

Que le sein des mers,

PLUTON.

Le fond des enfers,

CHOEUR DES DIEUX.

Les mondes divers
Retentissent
D'éternels concerts.
Que les astres, etc.

PANDORE.

Que tout ce que j'entends conspire à m'effrayer!
Je crains, je hais, je fuis cette grandeur suprême.
Qu'il est dur d'entendre louer
Un autre dieu que ce que j'aime!

LES TROIS GRACES.

Fille du charmant Amour,
Régnez dans son empire;
La terre vous désire,
Le ciel est votre cour.

PANDORE.

Mes yeux sont offensés du jour qui m'environne.
Rien ne me plaît, et tout m'étonne.
Mes déserts avaient plus d'appas.
Disparaissez, ô splendeur infinie:
Mon amant ne vous voit pas;
(on entend une symphonie.)
Cessez, inutile harmonie;
Il ne vous entend pas.
(le chœur recommence. Jupiter sort d'un nuage.)

JUPITER.

Nouveau charme de la nature,
Digne d'être éternel,
Vous tenez de la terre un corps faible et mortel,
Et vous devez cette âme inaltérable et pure
Au feu sacré du ciel.
C'est pour les dieux que vous venez de naître;
Commencez à jouir de la divinité;
Goûtez auprès de votre maître
L'heureuse immortalité.

PANDORE.

Le néant d'où je sors à peine
Est cent fois préférable à ce présent cruel;
Votre immortalité, sans l'objet qui m'enchaîne,
N'est rien qu'un supplice immortel.

JUPITER.

Quoi! méconnaissez-vous le maître du tonnerre?
Dans les palais des dieux regrettez-vous la terre?

PANDORE.

La terre était mon vrai séjour;
C'est là que j'ai senti l'amour.

JUPITER.

Non, vous n'en connaissez qu'une image infidèle,
Dans un monde indigne de lui.

Que l'amour tout entier, que sa flamme éternelle,
Dont vous sentiez une étincelle,
De tous ses traits de feu nous embrase aujourd'hui.

PANDORE.

Je les ai tous sentis, du moins j'ose le croire;
Ils ont égalé mes tourmens.
Ah! vous avez pour vous la grandeur et la gloire;
Laissez les plaisirs aux amans.
Vous êtes dieu, l'encens doit vous suffire;
Vous êtes dieu, comblez mes vœux.
Consolez tout ce qui respire;
Un dieu doit faire des heureux.

JUPITER.

Je veux vous rendre heureuse, et par vous je veux l'être.
Plaisirs, qui suivez votre maître,
Ministres plus puissans que tous les autres dieux,
Déployez vos attraits, enchantez ses beaux yeux.
Plaisirs, vous triomphez dès qu'on peut vous connaître.
(les Plaisirs dansent autour de Pandore en chantant ce qui suit.)

CHŒUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Sur la terre on poursuit avec peine
Des plaisirs l'ombre légère et vaine;
Elle échappe, et le dégoût la suit.
Si Zéphire un moment plaît à Flore,
Il flétrit les fleurs qu'il fait éclore;
Un seul jour les forme et les détruit.

CHŒUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

UNE VOIX.

Les fleurs immortelles
Ne sont qu'en nos champs:
L'Amour et le Temps
Ici n'ont point d'ailes.

CHOEUR.

Aimez, aimez, et régnez avec nous;
Le dieu des dieux est seul digne de vous.

PANDORE.

Oui, j'aime, oui, doux Plaisirs, vous redoublez ma flamme;
Mais vous redoublez ma douleur.
Dieux charmans, si c'est vous qui faites le bonheur,
Allez au maître de mon âme.

JUPITER.

Ciel! ô ciel! quoi! mes soins ont ce succès fatal!
Quoi! j'attendris son âme, et c'est pour mon rival!

MERCURE *arrivant sur la scène.*

Jupiter, arme-toi du foudre;
Prends tes feux, va réduire en poudre
Tes ennemis audacieux.
Prométhée est armé, les Titans furieux
Menacent les voûtes des cieux;
Ils entassent des monts la masse épouvantable:
Déjà leur foule impitoyable
Approche de ces lieux.

JUPITER.

Je les punirai tous.... Seul je suffis contre eux.

PANDORE.

Quoi! vous le puniriez, vous qui causez sa peine!
Vous n'êtes qu'un tyran jaloux et tout-puissant.
Aimez-moi d'un amour encor plus violent,
Je vous punirai par ma haine.

JUPITER.

Marchons, et que la foudre éclate devant moi.

PANDORE.

Cruel! ayez pitié de mon mortel effroi:
Jugez de mon amour, puisque je vous implore.

JUPITER *à Mercure.*

Prends soin de conduire Pandore.
Dieux! que mon cœur est désolé!
J'éprouve les horreurs qui menacent le monde.
L'univers reposait dans une paix profonde;
Une beauté paraît, l'univers est troublé.
(il sort.)

PANDORE *seule.*

O jour de ma naissance! ô charmes trop funestes!
Désirs naissans, que vous étiez trompeurs!
Quoi! la beauté, l'amour et les faveurs célestes,
Tous les biens ont fait mes malheurs!
Amour, qui m'as fait naître, apaise tant d'alarmes;
N'es-tu pas souverain des dieux?
Viens sécher mes larmes,
Enchaîne et désarmes
La terre et les cieux.

ACTE IV.

Le théâtre représente les Titans armés, et des montagnes dans le fond; plusieurs géans sont sur les montagnes et entassent des rochers.

ENCELADE.

Oui, nos frères et nous, et toute la nature
Ont senti ta cruelle injure.
La terrible vengeance est déjà dans nos mains;
Vois-tu ces monts pendans en précipices?
Vois-tu ces rochers entassés?
Ils seront bientôt renversés

Sur les barbares dieux qui nous ont offensés.
Nous punirons les injustices
De ces tyrans jaloux, par nos mains terrassés.

PROMÉTHÉE.

Terre, contre le ciel apprends à te défendre.
Trompettes et tambours, organes des combats,
Pour la première fois vos sons se font entendre;
Éclatez, guidez nos pas.
(on marche au son des trompettes.)
Le ciel sera le prix de votre heureux courage.
Amis, je ne prétends que Pandore et sa foi.
Laissez-moi ce juste partage.
Marchez, Titans, et suivez-moi.

CHŒUR DE TITANS.

Courons aux armes
Contre ces dieux cruels;
Répandons les alarmes
Dans les cœurs immortels.
Courons aux armes,
Contre ces dieux cruels.

PROMÉTHÉE.

Le tonnerre en éclats répond à nos trompettes.
(Un char qui porte les dieux, descend sur les montagnes au bruit du tonnerre. Pandore est auprès de Jupiter. Prométhée continue.)
Jupiter quitte ses retraites;
La foudre a donné le signal:
Commençons ce combat fatal.
(les géans montent.)

CHŒUR DE NYMPHES qui bordent le théâtre.

Tambours, trompettes et tonnerre,
Dieux et Titans, que faites-vous?
Vous confondez, par vos terribles coups,
Les enfers, le ciel et la terre.
(bruit du tonnerre et des trompettes.)

LES TITANS.

Cédez, tyrans de l'univers;
Soyez punis de vos fureurs cruelles:
Tombez, tyrans.

LES DIEUX.

Mourez, rebelles.

LES TITANS.

Tombez, descendez dans nos fers.

LES DIEUX.

Précipitez-vous aux enfers.

PANDORE.

Terre, ciel, ô douleur profonde!
Dieux, Titans, calmez mon effroi.
J'ai causé les malheurs du monde;
Terre, ciel, tout périt pour moi.

LES TITANS.

Lançons nos traits.

LES DIEUX.

Frappez, tonnerre.

LES TITANS.

Renversons les dieux.

LES DIEUX.

Détruisons la terre.

ensemble. { Tombez, descendez dans nos fers;
Précipitez-vous aux enfers.

(Il se fait un grand silence. Un nuage brillant descend. Le Destin paraît au milieu du nuage.)

LE DESTIN.

Arrêtez; le Destin, qui vous commande à tous,
Veut suspendre vos coups.

(il se fait encore un silence.)

PROMÉTHÉE.

Être inaltérable,
Souverain des temps,
Dicte à nos tyrans
Ton ordre irrévocable.

CHOEUR.

O Destin, parle, explique-toi:
Les dieux fléchiront sous ta loi.

LE DESTIN au milieu des dieux, qui se rassemblent autour de lui.

Cessez, cessez, guerre funeste;
Ce jour forme un autre univers.
Souverains du séjour céleste,
Rendez Pandore à ses déserts.
Dieux, comblez cet objet de tous vos dons divers.
Titans, qui jusqu'au ciel avez porté la guerre,
Malheureux, soyez terrassés;
A jamais gémissez
Sous ces monts renversés,
Qui vont retomber sur la terre.

(Les rochers se détachent et retombent. Le char des dieux descend sur la terre. On remet Pandore à Prométhée.)

JUPITER.

O Destin! le maître des dieux
Est l'esclave de ta puissance.
Eh bien! sois obéi; mais que ce jour commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.
Némésis, sors des sombres lieux.

(Némésis sort du fond du théâtre, et Jupiter continue.)

Séduis le cœur, trompe les yeux
De la beauté qui m'offense.
Pandore, connais ma vengeance
Jusque dans mes dons précieux.
Que cet instant commence
Le divorce éternel de la terre et des cieux.

ACTE V.

Le théâtre représente un bocage, à travers lequel on voit les débris des rochers.

PROMÉTHÉE, PANDORE.

PANDORE *tenant la boîte.*

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore!
Êtes-vous soumis au vainqueur?

PROMÉTHÉE.

La victoire est à moi, si vous m'aimez encore.
L'Amour et le Destin parlent en ma faveur.

PANDORE.

Eh quoi! vous me quittez, cher amant que j'adore!

PROMÉTHÉE.

Les Titans sont tombés; plaignez leur sort affreux.
Je dois soulager leur chaîne.
Apprenons à la race humaine
A secourir les malheureux.

PANDORE.

Demeurez un moment. Voyez votre victoire.
Ouvrons ce don charmant du souverain des dieux:
Ouvrons.

PROMÉTHÉE.

Que faites-vous? Hélas! daignez me croire.
Je crains tout d'un rival, et ces soins curieux
Sont des piéges nouveaux que vous tendent les dieux.

PANDORE.

Quoi! vous pensez?....

PROMÉTHÉE.

Songez à ma prière;
Songez à l'intérêt de la nature entière,
Et du moins attendez mon retour en ces lieux.

PANDORE.

Eh bien! vous le voulez? il faut vous satisfaire.
Je soumets ma raison: je ne veux que vous plaire;
Je jure, je promets à mes tendres amours
De vous croire toujours.

PROMÉTHÉE.

Vous me le promettez?

PANDORE.

J'en jure par vous-même.
On obéit dès que l'on aime.

PROMÉTHÉE.

C'en est assez; je pars, et je suis rassuré.
Nymphes des bois, redoublez votre zèle;
Chantez cet univers détruit et réparé.
Que tout s'embellisse à son gré,
Puisque tout est formé pour elle.

(il sort.)

UNE NYMPHE.

Voici le siècle d'or, voici le temps de plaire.
Doux loisir, ciel pur, heureux jours,
Tendres amours,
La nature est votre mère;
Comme elle, durez toujours.

UNE AUTRE NYMPHE.

La discorde, la triste guerre
Ne viendront plus nous affliger:
Le bonheur est né sur la terre;
Le malheur était étranger.
Les fleurs commencent à paraître;
Quelle main pourrait les flétrir?
Les plaisirs s'empressent de naître;
Quels tyrans les feraient périr?

LE CHŒUR répète.

Voici le siècle d'or, etc.

UNE NYMPHE.

Vous voyez l'éloquent Mercure;
Il est avec Pandore; il confirme en ces lieux,
De la part du maître des dieux,
La paix de la nature.

(les Nymphes se retirent: Pandore s'avance avec Némésis, qui paraît sous la figure de Mercure.)

NÉMÉSIS.

Je vous l'ai déjà dit, Prométhée est jaloux,
Il abuse de sa puissance.

PANDORE.

Il est l'auteur de ma naissance,
Mon roi, mon amant, mon époux.

NÉMÉSIS.

Il porte à trop d'excès les droits qu'il a sur vous.
Devait-il jamais vous défendre
De voir ce don charmant que vous tenez des dieux?

PANDORE.

Il craint tout; son amour est tendre,
Et j'aime à complaire à ses vœux.

NÉMÉSIS.

Il en exige trop, adorable Pandore;
Il n'a point fait pour vous ce que vous méritez.
Il put en vous formant vous donner des beautés,
Dont vous manquez peut-être encore.

PANDORE.

Il m'a fait un cœur tendre, il me charme, il m'adore;
Pouvait-il mieux m'embellir?

NÉMÉSIS.

Vos charmes périront.

PANDORE.

Vous me faites frémir.

NÉMÉSIS.

Cette boîte mystérieuse
Immortalise la beauté.
Vous serez, en ouvrant ce trésor enchanté,
Toujours belle, toujours heureuse.
Vous régnerez sur votre époux;
Il sera soumis et facile.
Craignez un tyran jâloux,
Formez un sujet docile.

PANDORE.

Non, il est mon amant, il doit l'être à jamais;
Il est mon roi, mon dieu, pourvu qu'il soit fidèle.
C'est pour l'aimer toujours qu'il faut être immortelle;
C'est pour le mieux charmer que je veux plus d'attraits.

NÉMÉSIS.

Ah! c'est trop vous en défendre;
Je sers vos tendres amours;
Je ne veux que vous apprendre
A plaire, à brûler toujours.

PANDORE.

Mais n'abusez-vous point de ma faible innocence?
Auriez-vous tant de cruauté?

NÉMÉSIS.

Ah! qui pourrait tromper une jeune beauté?
Tout prendrait votre défense.

PANDORE.

Hélas! je mourrais de douleur,
Si je méritais sa colère,
Si je pouvais déplaire
Au maître de mon cœur.

NÉMÉSIS.

Au nom de la nature entière,
Au nom de votre époux, rendez-vous à ma voix.

PANDORE.

Ce nom l'emporte, et je vous crois;
Ouvrons.

(Elle ouvre la boîte. La nuit se répand sur le théâtre, et on entend un bruit souterrain.)

Quelle vapeur épaisse, épouvantable,
M'a dérobé le jour et trouble tous mes sens!
Dieu trompeur! ministre implacable!
Ah! quels maux affreux je ressens!
Je me vois punie et coupable.

NÉMÉSIS.

Fuyons de la terre et des airs.
Jupiter est vengé, rentrons dans les enfers.

(Némésis s'abîme. Pandore est évanouie sur un lit de gazon.)

PROMÉTHÉE arrive du fond du théâtre.

O surprise! ô douleur profonde!
Fatale absence! horribles changemens!

Quels astres malfesans
Ont flétri la face du monde?
Je ne vois point Pandore, elle ne répond pas
Aux accens de ma voix plaintive.
Pandore! Mais, hélas! de l'infernale rive
Les monstres déchaînés volent dans ces climats.

LES FURIES et LES DÉMONS accourant sur le théâtre.

Les temps sont remplis;
Voici notre empire;
Tout ce qui respire
Nous sera soumis.
La triste froidure
Glace la nature
Dans les flancs du Nord.
La crainte tremblante,
L'injure arrogante,
Le sombre remord,
La guerre sanglante
Arbitre du sort,
Toutes les furies,
Vont avec transport
Dans ces lieux impies
Apporter la mort.

PROMÉTHÉE.

Quoi! la mort en ces lieux s'est donc fait un passage!
Quoi! la terre a perdu son éternel printemps,
Et ses malheureux habitans
Sont tombés en partage
A la fureur des dieux, de l'enfer et du temps!
Ces nymphes de leurs pleurs arrosent ce rivage.
Pandore! cher objet, ma vie et mon image,
Chef-d'œuvre de mes mains, idole de mon cœur,
Répondez à ma douleur.
Je la vois, de ses sens elle a perdu l'usage.

PANDORE.

Ah! je suis indigne de vous;
J'ai perdu l'univers, j'ai trahi mon époux.
Punissez-moi; nos maux sont mon ouvrage.
Frappez!

PROMÉTHÉE.

Moi la punir!

PANDORE.

Frappez, arrachez-moi
Cette vie odieuse
Que vous rendiez heureuse,
Ce jour que je vous doi.

CHOEUR DES NYMPHES.

Tendre époux, essuyez ses larmes,
Faites grâce à tant de beauté;

L'excès de sa fragilité
Ne saurait égaler ses charmes.

PROMÉTHÉE.

Quoi! malgré ma prière et malgré vos sermens,
Vous avez donc ouvert cette boîte odieuse?

PANDORE.

Un dieu cruel, par ses enchantemens,
A séduit ma raison faible et trop curieuse.
O fatale crédulité!
Tous les maux sont sortis de ce don détesté :
Tous les maux sont venus de la triste Pandore.

L'AMOUR descendant du ciel.

Tous les biens sont à vous, l'Amour vous reste encore.
(le théâtre change et représente le palais de l'Amour.)

L'AMOUR continue.

Je combattrai pour vous le Destin rigoureux.
Aux humains j'ai donné l'être;
Ils ne seront point malheureux,
Quand ils n'auront que moi pour maître.

PANDORE.

Consolateur charmant, dieu digne de mes vœux,
Vous qui vivez dans moi, vous l'âme de mon âme,
Punissez Jupiter en redoublant la flamme
Dont vous nous embrasez tous deux.

PROMÉTHÉE et PANDORE.

Le ciel en vain sur nous rassemble
Les maux, la crainte et l'horreur de mourir.
Nous souffrirons ensemble,
Et c'est ne point souffrir.

L'AMOUR.

Descendez, douce espérance;
Venez, désirs flatteurs;
Habitez dans tous les cœurs,
Vous serez leur jouissance.
Fussiez-vous trompeurs,
C'est vous qu'on implore;
Par vous on jouît,
Au moment qui passe et qui fuit,
Du moment qui n'est pas encore.

PANDORE.

Des destins la chaîne redoutable
Nous entraîne à d'éternels malheurs;
Mais l'espoir à jamais secourable
De ses mains viendra sécher nos pleurs.
Dans nos maux il sera des délices;
Nous aurons de charmantes erreurs;
Nous serons au bord des précipices:
Mais l'amour les couvrira de fleurs.

TANIS ET ZÉLIDE,

OU

LES ROIS PASTEURS,

TRAGÉDIE POUR ÊTRE MISE EN MUSIQUE.

AVERTISSEMENT.

Strabon rapporte que, dans le temps de la plus haute antiquité, il y avait en Égypte des mages si puissans qu'ils disposaient de la vie des rois. C'est une opinion reçue que ces mages opéraient des prodiges terribles, soit par la connaissance des secrets de la nature et par un art qui a péri avec eux, soit par un commerce avec des êtres surnaturels.

On sait que les pasteurs étaient abhorrés dans le pays où ces mages dominaient, et qu'enfin les pasteurs régnèrent en Égypte.

Cet établissement des rois pasteurs, les prodiges des mages confondus, leur pouvoir anéanti, et le commencement du culte d'Osiris et d'Isis sont le fondement de cet ouvrage.

PERSONNAGES.

ZÉLIDE, fille d'un roi de Memphis.
TANIS, CLÉOFIS, } bergers.
PANOPE, confidente de Zélide.
OTOÈS, chef des mages de Memphis.
PHANOR, guerrier de Memphis.
ISIS et OSIRIS.
MAGES, BERGERS, BERGÈRES, PEUPLE.
CHOEURS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

ZÉLIDE, PANOPE.

ZÉLIDE.

Dieux bienfesans qu'en ce bois on adore,
Protégez-moi toujours contre mes oppresseurs !
Les mages de Memphis me poursuivent encore ;
Et de simples bergers sont mes seuls défenseurs.
C'est ici que Tanis a repoussé la rage
De nos implacables vainqueurs.
Je n'ai d'autres plaisirs dans mes cruels malheurs
Que de parler de son courage.

PANOPE.

Oubliez-vous Phanor ?

ZÉLIDE.

A mon père attaché,
Il a suivi mon sort ; je connais sa vaillance.

PANOPE.

Ah ! que vous le voyez avec indifférence !

ZÉLIDE.

Il a fait son devoir ; mon cœur en est touché.

PANOPE.

Des mages de Memphis il brava la colère.
Depuis que ces tyrans ont détrôné les rois,
Depuis qu'ils ont versé le sang de votre père,
Il s'éleva contre eux, il défendit vos droits.
Il a conduit vos pas ; il vous aime : il espère
Vous mériter par ses exploits.

ZÉLIDE.

Malgré tous ses efforts, errante, poursuivie,
Je périssais près de ces lieux :
Lui-même allait tomber sous un joug odieux.
Nous devons à Tanis la liberté, la vie.
Que Tanis est grand à mes yeux !

PANOPE.

L'estime et la reconnaissance
Sont le juste prix des bienfaits ;
Mais de simples bergers pourront-ils à jamais
Des tyrans de Memphis braver la violence ?
Votre trône est tombé ; vous n'avez plus d'amis :
Quelle est encor votre espérance ?

ZÉLIDE.

Au seul bras de Tanis je dois ma délivrance.
J'espère tout du généreux Tanis.

SCÈNE II.

ZÉLIDE, PANOPE ; LES BERGERS armés de lances entrent avec les BERGÈRES, qui portent des houlettes et des instrumens de musique champêtre.

CHŒUR DES BERGERS.

Demeurez, régnez sur nos rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens, ignorés dans les cours.

UNE BERGÈRE.

Sans éclat et sans envie,
Satisfaits de notre sort,
Nous jouissons de la vie ;
Nous ne craignons point la mort.
L'innocence et le courage,
L'amitié, le tendre amour,
Sont la gloire et l'avantage
De ce fortuné séjour.

(on danse.)

UN BERGER.

On peut nous charmer,
Jamais nous abattre :
Nous savons combattre,
Nous savons aimer.

CHŒUR.

Demeurez, régnez sur ces rivages ;
Connaissez la paix et les beaux jours.
La nature a mis dans nos bocages
Les vrais biens, ignorés dans les cours.

ZÉLIDE.

Pasteurs, heureux pasteurs, aussi doux qu'invincibles,
Vous qui bravez la mort, vous qui bravez les fers
De nos pontifes inflexibles,
Que j'aime vos rians déserts !

Que ce séjour me plaît ! que Memphis est sauvage !
Comment avez-vous pu, dans ce bois enchanté,
Près des murs de Memphis et près de l'esclavage,
Conserver votre liberté ?
Comment avez-vous pu vivre toujours sans maîtres
Dans ces paisibles lieux ?

LES BERGERS.

Nous avons conservé les mœurs de nos ancêtres ;
Nous bravons les tyrans, et nous aimons nos dieux.

ZÉLIDE.

Que de grandeur, ô ciel ! dans la simple innocence !
Respectables mortels ! ciel heureux ! jours sereins !

LES BERGERS.

C'est ainsi qu'autrefois vivaient tous les humains.

ZÉLIDE.

Mais Tanis parmi vous a-t-il quelque puissance ?

LES BERGERS.

Dans notre heureuse égalité,
Tanis a sur nos cœurs la douce autorité
Que ses vertus et sa vaillance
N'ont que trop bien mérité.

SCÈNE III.

ZÉLIDE, TANIS, LE CHŒUR.

TANIS.

Est-il possible, ô dieux ! Phanor ose entreprendre
D'exposer vos beaux jours à nos fiers ennemis !
Qu'iriez-vous faire, hélas ! aux remparts de Memphis ?
Quel sort y pouvez-vous attendre ?
Nos campagnes, nos bois et nos cœurs sont à vous.
Faudra-t-il qu'un peuple perfide,
Que des mages sanglans, une cour homicide,
L'emportent sur des biens si doux ?

ZÉLIDE.

Quoi ! Phanor, après sa défaite,
Aux rivages du Nil ose-t-il retourner ?
Ah ! s'il me faut quitter cette aimable retraite,
Tanis veut-il m'abandonner ?

TANIS.

Nous ne ravageons point la terre ;
Nous défendons nos champs quand ils sont menacés.
Nous détestons l'horrible guerre :
Mais vous changez nos lois dès que vous paraissez.
Au bout de l'univers je suis prêt à vous suivre.
C'était peu de vous secourir ;
C'est pour vous qu'il est doux de vivre,
Et c'est en vous vengeant qu'il est doux de mourir.

SCÈNE IV.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, LE CHŒUR,
Suite de Phanor.

PHANOR.

L'ennemi vient à nous, et pense nous surprendre.
C'est à vous de me seconder ;

Tanis, et vous, bergers, allez, allez défendre
Vos passages qu'il faut garder.

TANIS.

Nous n'avons pas besoin de votre ordre suprême :
Vous nous avez vus dans ces lieux
Délivrer la princesse, et vous sauver vous-même ;
Et nous ne connaissons de maître que ses yeux.

PHANOR.

Je commande en son nom.

TANIS.

Que votre orgueil contemple
Et notre zèle et nos exploits ;
Cessez de nous donner des lois,
Et recevez de nous l'exemple.

PHANOR.

Tanis, en d'autres temps votre témérité
Tiendrait un différent langage.

TANIS.

En tous temps mon courage
Méprise et dompte la fierté.

ZÉLIDE.

Arrêtez : quel transport à mes yeux vous divise ?
Ma fortune vous est soumise :
Tout est perdu pour moi si vous n'êtes unis.

TANIS.

C'est assez ; pardonnez : je vole, et j'obéis.

SCÈNE V.

ZÉLIDE, PHANOR.

PHANOR.

Non, je ne puis souffrir l'indigne déférence
Dont vous l'honorez à mes yeux.
La seule égalité m'offense.
L'injurieuse préférence
Est un affront trop odieux.

ZÉLIDE.

Il combat pour vous-même, est-ce à vous de vous plaindre ?
Vous deviez plus d'égards aux exploits de Tanis.
Il faut ménager, il faut craindre
Les grands cœurs qui nous ont servis.

PHANOR.

Poursuivez, achevez, ingrate,
Faites tomber sur moi notre commun malheur.
Élevez jusqu'à vous un barbare, un pasteur.
Oubliez....

ZÉLIDE.

Osez-vous ?...

PHANOR.

Oui, je vois qu'il s'en flatte ;
Oui, vous encouragez sa téméraire ardeur.
Votre faiblesse éclate
Dans vos yeux et dans votre cœur.

ZÉLIDE.

Pourquoi soupçonnez-vous que je puisse descendre
Jusqu'à souffrir qu'il vive sous ma loi ?
Vos soupçons menaçans suffiraient pour m'apprendre
Qu'il n'est pas indigne de moi.

PHANOR.

O ciel ! qu'avec raison de ce fatal rivage
Je voulais partir aujourd'hui !
Pouvez-vous à ce point outrager mon courage ?

ZÉLIDE.

Si l'égaler à vous c'est vous faire un outrage,
Surpassez son grand cœur en servant mieux que lui.

CHOEUR DES PASTEURS derrière la scène.

Aux armes ! aux armes !
Marchons, signalons-nous.

PHANOR.

Eh bien ! je vais périr pour vos perfides charmes ;
Je vais chercher la mort et j'en chéris les coups.
Vous seule causez mes alarmes :
Je n'ai point d'ennemis plus funestes que vous.
(il sort.)

LE CHOEUR.

Aux armes ! aux armes !
Marchons, signalons-nous.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE seule.

Ah ! je mérite sa colère.
Je n'osais m'avouer mes secrets sentimens :
Je vois par ses emportemens
Combien Tanis a su me plaire.
Je sens combien je l'aime à son nouveau danger :
Je brûle de le partager.
Que de vertu ! que de vaillance !
Dieux, pour sa récompense
Est-ce trop que mon cœur ?
Faut-il que ma gloire s'offense
D'une si juste ardeur ?
Non, pour sa récompense
Je lui dois tout mon cœur.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE PRÊTRE D'ISIS, TANIS, CLÉOFIS, CHOEUR DE BERGERS et DE BERGÈRES.

LE CHOEUR DES BERGERS.

Victoire ! victoire !
Nos cruels ennemis
Sont tombés sous les coups du généreux Tanis.

LE CHOEUR DES BERGÈRES.

Périsse leur mémoire !
Plaisirs, ne soyez plus bannis.
(ensemble.)
Triomphe ! victoire !

LE PRÊTRE D'ISIS.

Tendre Isis, Osiris, premiers dieux des mortels,
Pourquoi ne régnez-vous qu'en ces heureux bocages ?
Ne punirez-vous point ces implacables mages,
Ces ennemis de vos autels ?
Aux portes de Memphis nous bravons leur puissance :
Mais est-ce assez pour nous de ne pas succomber ?

Quand les verrons-nous tomber
Sous les coups de votre vengeance?

CHOEUR DES BERGERS.

L'aimable liberté règne dans ces beaux lieux;
Quels autres biens demandez-vous aux dieux?

CHOEUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

UNE BERGÈRE.

Que ces fleurs nouvelles
Ornent nos pasteurs:
C'est aux belles
A couronner les vainqueurs.

LE CHOEUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.
(danses.)

UNE BERGÈRE.

De Vénus oiseaux charmans,
Vous n'êtes pas si fidèles;
Des plus tendres tourterelles
Les transports sont moins touchans.
L'aigle impétueux et rapide
Porte au haut des cieux,
D'un vol moins intrépide,
Le brillant tonnerre des dieux.

LE CHOEUR DES BERGÈRES.

Doux bergers, si craints dans les alarmes,
Ne soyez soumis que par nos charmes.

LE PRÊTRE D'ISIS.

Venez, bergers, il en est temps:
Consacrez à nos dieux les nobles monumens
De la valeur et de la gloire.

LE CHOEUR.

Triomphe! victoire!

SCÈNE II.

TANIS, CLÉOFIS.

CLEOFIS.

Quoi! vous ne suivez point leurs pas?

TANIS.

Demeure, ne me quitte pas.
Tu connais ma secrète flamme:
Connais le trouble affreux qui déchire mon âme.

CLÉOFIS.

Redoutez-vous Phanor?

TANIS.

Dans mes troubles cruels,
Tout m'alarme auprès de Zélide.
Ami, le plus fier des mortels
Devient l'amant le plus timide.
Je crains ce que j'adore, et tout me fait trembler.
Mes yeux sont éblouis: j'hésite, je chancelle;
Mon cœur parle à ses yeux, ma voix n'ose parler.

Je nourris en secret le feu qui me dévore ;
Et lorsque le sommeil vient calmer ma douleur,
Les dieux la redoublent encore.
Osiris m'apparaît précédé des éclairs.
Dans le sein de la nuit profonde,
Autour de lui la foudre gronde ;
Neptune soulève son onde,
Les noirs abîmes sont ouverts.
Qu'ai-je donc fait aux dieux ? quelle menace horrible !

CLÉOFIS.

Osiris vous protége : il a conduit vos pas.
C'est lui qui vous rend invincible ;
Il vous avertissait : il ne menaçait pas.

TANIS.

Osiris ! tu connais comme on aime.
Isis au céleste séjour,
La seule Isis fait ton bonheur suprême.
Dieux qui savez aimer, favorisez l'amour !
(pendant que Tanis fait cette prière aux dieux, Isis et Osiris descendent dans un nuage brillant.)

SCÈNE III.

ISIS et OSIRIS dans le nuage, TANIS, CLÉOFIS.

ISIS et OSIRIS.

L'Amour te conduira dans la cité barbare
Où les mages donnent la loi :
Soutiens le sort affreux que l'amour t'y prépare,
Et vois le trépas sans effroi.

SCÈNE IV.

TANIS, CLÉOFIS.

TANIS.

De quel trouble nouveau je sens mon âme atteinte !

CLÉOFIS.

De quelle horreur je suis surpris !

TANIS.

Pour braver les dangers et voir la mort sans crainte,
Mon cœur n'attendait pas l'oracle d'Osiris ;
Mais pour mes tendres feux quel funeste présage !
Quel oracle pour un amant !
O dieux, dont Zélide est l'image,
Peut-on vous déplaire en l'aimant ?

SCÈNE V.

TANIS, ZÉLIDE.

TANIS.

Princesse, dans mes yeux vous lisez mon offense ;
Mon crime éclate devant vous.
Je crains la céleste vengeance ;
Mais je crains plus votre courroux.

ZÉLIDE.

J'ignore à quels desseins votre cœur s'abandonne.
Je vois en vous mon défenseur.
S'il est un crime au fond de votre cœur,
Je sens que le mien vous pardonne.

TANIS.

Un berger vous adore, et vous lui pardonnez !
Ah ! je tremblais à vous le dire.

J'ai bravé les fronts couronnés,
Et leur éclat et leur empire.
Mon orgueil me trompait; j'écoutai trop sa voix.
Cet orgueil s'abaisse; il commence,
Depuis le jour que je vous vois,
A sentir qu'entre nous il est trop de distance.

ZÉLIDE.

Il n'en est point, Tanis, et, s'il en eût été,
L'amour l'aurait fait disparaître.
Ce n'est pas des grandeurs où les dieux m'ont fait naître
Que mon cœur est le plus flatté.

TANIS.

L'amant que votre cœur préfère
Devient le premier des humains.
Vous voir, vous adorer, vous plaire,
Est le plus brillant des destins.
Mais quand vous m'êtes propice,
Le ciel paraît en courroux;
J'aurais cru que sa justice ....
Pensait toujours comme vous.

ZÉLIDE.

Non, je ne puis douter que le ciel ne vous aime.

TANIS.

Je viens d'entendre ici son oracle suprême :
L'amour doit dans Memphis me punir à vos yeux.

ZÉLIDE.

Vous punir? vous, Tanis! quelle horrible injustice!
Ah! que plutôt Memphis périsse!
Évitons ces murs odieux;
Évitons cette ville impie et meurtrière.
Je renonce à Memphis, je demeure en ces lieux;
Vos lois seront mes lois, vos dieux seront mes dieux;
Tanis me tiendra lieu de la nature entière :
Je n'y vois plus rien que nous deux.

TANIS et ZÉLIDE.

Osiris, que l'amour engage,
Toujours aimé d'Isis et toujours amoureux,
Nous serons fidèles, heureux
Dans cet obscur bocage,
Comme vous l'êtes dans les cieux.

SCÈNE VI.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR.

PHANOR.

Zélide, inhumaine, cruelle!
C'est ainsi que je suis trahi!
J'avais tout fait pour vous; l'amour m'en a puni.
Sous les lois d'un pasteur un vil amour vous range!
Ah! si vous ne craignez, dans vos indignes fers,
Les reproches de l'univers,
Craignez au moins que je me venge.

TANIS.

Vous venger? et de qui?

ZÉLIDE.

Calmez ce vain courroux:
Je ne crains l'univers ni vous.
Je dois avouer que je l'aime.
Prétendez-vous forcer un cœur

Qui ne dépend que de lui-même?
Êtes-vous mon tyran plus que mon défenseur ?
Pardonnez à l'amour : il règne avec caprice ;
Il enchaîne à son choix
Les cœurs des bergers et des rois.
Un berger tel que lui n'a rien dont je rougisse.

PHANOR.

Ah ! je rougis pour vous de votre aveuglement.
Mais frémissez du tourment qui m'accable ;
Vous avez fait du plus fidèle amant
L'ennemi le plus implacable.
L'asile où l'on trahit ma foi
Ne vous défendra pas de ma rage inflexible.
Nous verrons si l'amant dont vous suivez la loi
Paraîtra toujours invincible,
Comme il le fut toujours en combattant sous moi.

TANIS.

Vous pouvez l'éprouver, et dès ce moment même.
Quel plus beau champ pour la valeur!
Il est doux de combattre aux yeux de ce qu'on aime :
Ne différez pas mon bonheur.

PHANOR.

C'en est trop, et mon bras....

ZÉLIDE l'arrêtant.

Barbare que vous êtes !
Percez plutôt ce cœur plein de trouble et d'ennui.

TANIS.

Vous daignez arrêter ses fureurs indiscrètes
Moins par crainte pour moi que par pitié pour lui.

SCÈNE VII.

ZÉLIDE, TANIS, PHANOR, CHŒUR DE BERGERS.

LES BERGERS.

Suspendez, suspendez la fureur inhumaine
Qui vous trouble à nos yeux :
La discorde et la haine
N'habitent point ces lieux.

ZÉLIDE.

Phanor, connaissez l'injustice
D'un amour barbare et jaloux.

PHANOR.

Si vous aimez Tanis, il faut que je périsse :
Je suis moins barbare que vous.

SCÈNE VIII.

ZÉLIDE, TANIS, CHOEUR DE BERGERS.

LE CHŒUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour ;
Qu'il soit à jamais paisible.

TANIS.

Laissez mon rival furieux
Exhaler en vain sa rage ;
Zélide est mon partage :
J'aurai pour moi tous les dieux.

LE CHŒUR.

O discorde terrible,
Fille affreuse du tendre amour,
Respecte ce beau séjour;
Qu'il soit à jamais paisible.

ACTE III.

Le théâtre représente le temple d'Isis et d'Osiris. Les statues de ces dieux sont sur l'autel : elles se donnent la main pour marquer l'union de ces deux divinités.

SCÈNE PREMIÈRE.

TANIS seul.

Temple d'Isis, où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.
Ni l'amour de Phanor, ni l'éclat des grandeurs
N'ont séduit la belle Zélide.
Zélide est semblable à nos dieux.
Comme eux sa bonté préfère
Le cœur le plus sincère :
Le reste des mortels est égal à ses yeux.

Momens charmans, momens délicieux,
Hâtez-vous d'embellir ce beau jour qui m'éclaire;
Hâtez-vous de combler mes vœux.

Temple d'Isis, où règne la nature,
Beaux lieux sans ornement, images de nos mœurs,
Vous allez couronner une ardeur aussi pure
Que nos offrandes et nos cœurs.

SCÈNE II.

TANIS, LE CHŒUR DES BERGERS.

LE CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

TANIS.

Je dois attendre ici la beauté qui m'enchante :
Que ces momens sont lents à mon cœur agité!

LE CHŒUR.

Zélide a dédaigné la grandeur éclatante :
Zélide est comme nous, elle est simple et constante;
Et ses vertus égalent sa beauté.

GRAND CHŒUR.

Jamais l'amour n'a remporté
Une victoire plus brillante.

UN BERGER.

Dans le prochain bocage, orné par ses appas,
La pompe de l'hymen, et son bonheur s'apprête;
Nos bergers parent sa tête
Des fleurs qui naissent sous ses pas.
Phanor avec les siens a quitté nos asiles;
La discorde fuit pour jamais.
L'hymen, le tendre amour, et les dieux et la paix,
Nous assurent des jours tranquilles.

(danses.)

Dans ce fortuné séjour,
Les timbales et les musettes,

Les sceptres des rois, les houlettes,
Sont unis des mains de l'Amour.

UNE BERGÈRE.

Bientôt, selon l'usage établi parmi nous,
Les pasteurs consacrés aux dieux de nos ancêtres,
Au son de leurs flûtes champêtres,
Vont amener Zélide à son heureux époux.

TANIS.

Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.
Nos chiffres sont tracés sur de jeunes ormeaux :
Le temps les verra croître et les rendra plus beaux,
Sans pouvoir ajouter à mon amour fidèle.
Ces gazons sont plus verts ; une grâce nouvelle
Anime le chant des oiseaux.
Viens, vole, cher objet, c'est l'amour qui t'appelle.

SCÈNE III.

TANIS, LES BERGERS, CLÉOFIS.

CLÉOFIS.

O PERFIDIE ! ô crime ! ô douleur éternelle.

TANIS et LE CHOEUR.

Ciel ! quels maux nous annoncez-vous ?

CLÉOFIS.

Des soldats de Memphis, et ton rival jaloux....
Ceux qui n'auraient osé combattre contre nous....

TANIS.

Eh bien?

CLÉOFIS.

Ils ont trahi notre simple innocence,
Ils t'enlèvent Zélide.

TANIS.

O fureur ! ô vengeance !

LE CHOEUR.

Ils l'enlèvent, ô dieux !

TANIS.

Courons, amis, punissons cet outrage.

CLÉOFIS.

Sur un vaisseau caché près du rivage
Ils ont fendu les flots impétueux.
Sur la foi des sermens nous demeurions tranquilles :
C'est là première fois qu'ils ont été trahis
Dans le sein de ces doux asiles.
Elle invoquait les dieux, elle appelait Tanis :
Nous ne répondions à ses cris
Que par des sanglots inutiles.

TANIS.

Grands dieux ! voilà les maux que vous m'aviez promis !
Je les verrai ces murs malheureux et coupables :
Ces implacables dieux, ces mages inhumains,
Ces mages affreux dont les mains
Versent le sang des misérables.
Amis, c'est là qu'il faut mourir.
On ne peut vous dompter : on ose vous trahir.
Détruisons cette ville impie.
Amis, c'est à votre valeur
De punir cette perfidie ;
Amis, c'est à votre valeur
De servir ma juste fureur.

LE CHOEUR.

Nous allons tous chercher la mort ou la vengeance.
Nous marchons sous son étendard.

CLÉOFIS.

Vengeons l'amour, vengeons l'innocence;
Mais craignons d'arriver trop tard.
Il faut franchir ce mont inaccessible,
Et Memphis à nos yeux est un autre univers.

TANIS.

L'amour ne voit rien d'impossible;
Tous les chemins lui sont ouverts:
Il traverse la terre et l'onde;
Il pénètre au sein des enfers;
Il franchit les bornes du monde.
Croyez-en les transports de mon cœur outragé:
Memphis me verra mort, ou me verra vengé.
Que vois-je? quel heureux présage!
Nos dieux tournent sur moi les plus tendres regards!
Dieux, dont la bonté m'encourage,
Je suis l'Amour et vous; tout m'anime, je pars.

ACTE IV.

Le théâtre représente le temple des mages de Memphis. On voit à droite et à gauche des pyramides et des obélisques : les chapiteaux des colonnes du temple sont chargés des représentations de tous les monstres de l'Égypte.

SCÈNE PREMIÈRE.

OTOÈS, chef des mages; CHOEUR DE MAGES.

OTOÈS.

Ministres de mes lois, que ma vengeance anime,
Phanor a réparé son crime.
Puisse du sang des rois le dangereux parti,
Qui menaçait l'autel et que l'autel opprime,
Tomber anéanti!

Consultons de notre art les secrets formidables;
Voyons par quels terribles coups
Il faut confondre les coupables
Qu'un sacrilége orgueil anima contre nous.

CHOEUR DES MAGES.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Que nos secrets impénétrables
D'une profonde nuit soient à jamais voilés:
Plus ils sont inconnus, plus ils sont vénérables
A nos esclaves aveuglés.

LE CHOEUR.

O magique puissance,
Sois toujours dans nos mains
L'instrument de la vengeance;
Fais trembler les faibles humains!

OTOÈS.

Commençons nos mystères sombres,
Inconnus aux mortels.

Du fatal avenir je vais percer les ombres,
Et chercher du destin les décrets éternels.

(Symphonie terrible. — On peut exprimer par une danse figurée la sombre horreur de ces mystères.)

Que vois-je ? quel danger ! quelle horreur nous menace !
Un berger, un simple berger
Des rois que j'ai détruits vient rétablir la race !
Il dresse un autel étranger !....
Un dieu vengeur l'amène !.... Un dieu vengeur nous chasse !

CHŒUR DES MAGES.

Que tout l'enfer armé prévienne cette audace !

OTOÈS.

Otons toute espérance aux vils séditieux.
Du sang des rois, de ce sang si funeste
Zélide est le seul reste ;
Il faut l'immoler à leurs yeux.

LE CHŒUR.

Soyons inexorables ;
N'épargnons pas le sang :
Que la beauté, l'âge et le rang
Nous rendent plus impitoyables.

OTOÈS.

Qu'on amène Zélide : il faut tout préparer
Pour ce terrible sacrifice.

SCÈNE II.

OTOÈS, LES MAGES, PHANOR et sa Suite.

PHANOR.

Je viens vous demander le prix de mon service ;
Vous me l'avez promis, et je dois l'espérer.
Je ramène les miens sous votre obéissance ;
Zélide est en mes mains, nos troubles sont finis ;
Et Zélide est l'unique prix
Que je veux pour ma récompense.

OTOÈS.

Qu'osez-vous demander ?

PHANOR.

Au pied de vos autels
C'est à vous de former cette auguste alliance.

OTOÈS.

Venez la disputer à nos dieux immortels.

PHANOR.

Ciel ! qu'est-ce que j'entends ! je tremble, je frissonne.

OTOÈS.

Après vos complots criminels,
C'est beaucoup si l'on vous pardonne.

(il rentre dans le temple avec les mages.)

SCÈNE III.

PHANOR, Suite.

PHANOR.

O crime ! ô projet infernal !
J'entrevois les horreurs que ce temple prépare !
C'est moi, c'est mon amour barbare
Qui va porter le coup fatal.

Vengez-moi, vengez-vous : prévenez le supplice
Qui nous est à tous destiné.
Qu'attendez-vous de leur justice ?
Ces monstres teints de sang n'ont jamais pardonné.
Quel appareil horrible à mes yeux se découvre !
Zélide dans les fers ! un glaive sur l'autel !

(Zélide paraît enchaînée dans le fond du temple; il continue.)

Rassemblons nos amis ; secondez mon courage ;
Partagez ma honte et ma rage ;
Suivez mon désespoir mortel.

(ils sortent.)

SCÈNE IV.

OTOÈS, LES MAGES, ZÉLIDE.

ZÉLIDE.

Achevez, monstres inflexibles :
Frappez, ministre cruel ;
Hâtez les vengeances du ciel
Par vos sacriléges horribles.
Qu'est devenu Tanis ? Ciel ! qu'est-ce que je voi ?

SCÈNE V.

OTOÈS, LES MAGES, ZÉLIDE, TANIS.

TANIS accourant à l'autel.

Arrêtez, arrêtez, ministres du carnage ;
De ce temple sanglant j'apprends quelle est la loi.
La mort doit être mon partage ;
Zélide a mon cœur et ma foi.
Un époux en ces lieux peut s'offrir en victime.
Respectez l'amour qui m'anime ;
Que tous vos coups tombent sur moi.

ZÉLIDE.

O prodige d'amour ! ô comble de l'effroi !
Tanis pour moi se sacrifie !

(à Tanis.)

Voici le seul moment de ma funeste vie
Où je puis désirer de n'être point à toi.

(aux mages.)

Il n'est point mon époux : c'est en vain qu'il réclame
Des droits si chers, un nom si doux.

TANIS.

Ah ! ne trahissez pas mon espoir et ma flamme :
Que j'emporte au tombeau le bonheur d'être à vous !

ZÉLIDE et TANIS ensemble.

Sauvez la moitié de moi-même ;
Frappez, ne différez pas.
Pardonnez à ce que j'aime :
C'est à moi qu'on doit le trépas.

SCÈNE VI.

OTOÈS, les Acteurs précédens, PHANOR.

OTOÈS.

Notre indigne ennemi lui-même se déclare ;
C'est lui qu'ont amené les dieux et les enfers.

TANIS.

Je suis ton ennemi, n'en doute point, barbare.

OTOÈS.

Qu'on le charge de fers ;
Commençons par ce sacrifice.

Téméraire, tu périras;
Mais ton juste supplice
Ne la sauvera pas.
Prenez ce fer sacré. Dieux! quel affreux prodige!
Ce fer tombe en éclats.... ces murs sont teints de sang!...
Ton dieu m'impose en vain par ce nouveau prestige:
Il reste encor des traits pour te percer le flanc.

ZÉLIDE.

Peuples, un dieu prend sa défense.

PHANOR à sa suite, arrivant sur la scène.

Amis, suivez mes pas, et vengeons l'innocence.

OTOÈS aux mages.

Soldats qui me servez, terrassez l'insolence.
Vous, gardez ces deux criminels;
Vous, marchez, combattez, et vengez les autels.
(les combattans entrent dans le temple qui se referme.)

SCÈNE VII.

TANIS, ZÉLIDE, GARDES.

TANIS.

O PRODIGE inutile! ô douloureuses peines!
Phanor combat pour vous, et je suis dans les chaînes!
Tous les miens m'ont suivi, mais leurs secours sont lents:
Je n'ai pour vous que des vœux impuissans.

CHŒUR derrière la scène.

Cédez, tombez, mourez, sacriléges coupables:
Nos traits sont inévitables.

ZÉLIDE.

Entendez-vous les cris des combattans?

TANIS.

Quel son harmonieux se mêle au bruit des armes!
Quel mélange inouï de douceurs et d'alarmes!
(on entend une symphonie douce.)

CHŒUR derrière la scène.

Des dieux équitables
Prennent soin de vos beaux jours;
Des dieux favorables
Protégent vos tendres amours.

TANIS.

Je reconnais la voix de nos dieux secourables:
Ces dieux de l'innocence arment pour vous leurs bras.

CHŒUR DES COMBATTANS.

Tombez, tyrans, mourez, coupables;
Tombez dans la nuit du trépas.

ZÉLIDE.

Je frémis!

TANIS.

Non, ne craignez pas.
Si mes dieux ont parlé, j'espère en leur clémence;
J'en crois leurs bienfaits et mon cœur,
Ils ont conduit mes pas dans ce séjour d'horreur.
Ils font éclater leur puissance;
Ils étendent leur bras vengeur.

ZÉLIDE et TANIS.

Dieux bienfesans, achevez votre ouvrage;
Délivrez l'innocent qui n'espère qu'en vous.

Lancez vos traits, écrasez sous vos coups
Le barbare qui vous outrage.
(les gardes emmènent Zélide et Tanis.)

ZÉLIDE.

On vous redoute encore, on nous sépare, hélas!
La mort approche, on nous sépare.

TANIS.

Qu'ils tremblent à la voix du ciel qui se déclare.
C'est à nous d'espérer jusqu'au sein du trépas.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

ZÉLIDE, TANIS.

ZÉLIDE.

La mort en ces lieux nous rassemble;
Le sacrifice est prêt; nous périrons ensemble.

TANIS.

Zélide, calmez vos terreurs.

ZÉLIDE.

Nos cruels tyrans sont vainqueurs:
A peine on voit de loin paraître nos pasteurs,
Et Phanor a perdu la vie.

TANIS.

Il méritait la mort; il vous avait trahie.

ZÉLIDE.

Vous êtes seul et désarmé,
Et votre cœur est sans alarmes!

TANIS.

Je vous aime, je suis aimé:
L'amour et les dieux sont mes armes.

ZÉLIDE.

Tanis! mon cher Tanis, sans vous, sans nos amours,
Je braverais la mort qui me menace.
Mais ces mages sanglans sont maîtres de vos jours;
Nous sommes enchaînés: vous êtes sans secours.

TANIS.

Nos chaînes vont tomber: tout va changer de face.

ZÉLIDE.

Quoi! les dieux à ce point voudraient nous protéger!
Fuyons ces lieux....

TANIS.

Moi! fuir quand je puis vous venger!

ZELIDE.

N'abusez point de la faveur céleste;
Dérobez-vous à ces mages sanglans:
Tout l'enfer est soumis à leur pouvoir funeste;
La nature obéit à leurs commandemens.

TANIS.

Elle obéit à moi.

ZÉLIDE.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?

TANIS.

D'Isis et d'Osiris les destins m'ont fait naître.

ZÉLIDE.

Ah ! vous êtes du sang des dieux !
Vous savez assez qu'à mes yeux
Vous seul étiez digne de l'être.

TANIS.

Ils daignaient m'éprouver par les plus rudes coups :
Ils n'ont voulu me reconnaître
Qu'après m'avoir enfin rendu digne de vous.
Lorsque ces tyrans sanguinaires
Nous séparaient par un barbare effort,
J'ai revu mes dieux tutélaires ;
Ils m'ont appris ma gloire, ils ont changé mon sort ;
Ils ont mis dans mes mains le tonnerre et la mort.
Vous allez remonter au rang de vos ancêtres ;
L'Égypte va changer et de dieux et de maîtres.

ZÉLIDE.

Un si grand changement est digne de vos mains.
Mais je vois avancer ces mages inflexibles,
Hélas ! je vous aime, et je crains....

TANIS.

Ils trembleront bientôt, ces tyrans si terribles.

SCÈNE II.

TANIS, ZÉLIDE, OTOÈS, LES MAGES, LE PEUPLE.

OTOÈS.

Peuples, prosternez-vous ; terre entière, adorez
Les éternels arrêts de nos dieux redoutables.
Monstres de l'Égypte, accourez :
Connaissez ma voix ; dévorez
Ces audacieux coupables,
Au fer de l'autel échappés.

TANIS.

Osiris, mon père, frappez ;
Lancez du haut des cieux vos traits inévitables.
(des flèches lancées par des mains invisibles percent les monstres qui se sont répandus sur la scène.)

LES MAGES.

O ciel ! se peut-il concevoir
Qu'on égale notre pouvoir !

OTOÈS.

Art terrible et divin, déployez vos prodiges ;
Confondez ces nouveaux prestiges !
Sortez des gouffres des enfers,
Du brûlant Phlégéton flammes étincelantes !
(on voit s'élever des tourbillons de flammes.)

TANIS.

Cieux, à ma voix soyez ouverts ;
Torrens suspendus dans les airs,
Venez, et détruisez ces flammes impuissantes !
(des cascades d'eau sortent des obélisques du temple, et éteignent les flammes.)

CHŒUR DU PEUPLE.

O ciel ! dans ce combat quel dieu sera vainqueur ?

OTOÈS.

Vous osez en douter ! Que la voix du tonnerre
Gronde et décide en ma faveur !
Éclairs, brillez seuls sur la terre !

Élémens, faites-vous la guerre,
Confondez-vous avec horreur!

TANIS.

Les dieux t'ont exaucé, mais c'est pour ton supplice.
Voici l'instant de leur justice :
L'enfer va succomber, et ton pouvoir finit.
Le ciel s'est enflammé, le tonnerre étincelle.
Tremble, c'est ta voix qui l'appelle :
Il tombe, il frappe, il te punit.

CHŒUR DU PEUPLE.

Ah ! les dieux de Tanis sont nos dieux légitimes.
(le tonnerre tombe; l'autel et les mages sont renversés.)

TANIS.

Autels sanglans, prêtres chargés de crimes,
Soyez détruits, soyez précipités
Dans les éternels abîmes
Du Ténare dont vous sortez.

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, LES BERGERS.

TANIS aux bergers, qui paraissent armés sur la scène.

Vous qui venez venger Zélide,
Le ciel a prévenu vos cœurs et vos exploits.
Sa justice en ces lieux réside ;
Il n'appartient qu'aux dieux de rétablir les rois.
Sur ces débris sanglans, sur ces vastes ruines,
Célébrons les faveurs divines.

(danses.)

LE CHŒUR.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

TANIS.

Le calme succède à la guerre.
De nouveaux cieux, une nouvelle terre
Semblent formés en ce beau jour.
Sur les pas des vertus les plaisirs vont paraître :
Tout est l'ouvrage de l'amour.

(danses.)

LE CHŒUR répète.

Régnez tous deux dans une paix profonde,
Toujours unis et toujours vertueux.
Fille des rois, enfant des dieux,
Imitez-les, soyez l'amour du monde.

LE BARON D'OTRANTE,

OPÉRA-BUFFA.

AVERTISSEMENT des éditeurs de l'édition de Kehl.

Cette petite pièce fut faite pour M. Grétry, qui, avant de venir à Paris, avait passé six mois à Genève, d'où il se rendait fréquemment à Ferney. M. de Voltaire et madame Denis, sur quelques essais qu'il leur fit entendre, conçurent une si grande espérance de ses talens, qu'ils le pressèrent vivement d'aller les exercer dans la capitale; et, pour l'y déterminer d'autant mieux, M. de Voltaire s'offrit de travailler dans un genre nouveau, dont il n'osait cependant espérer, disait-il, d'atteindre la sublimité. Il donna en effet *le Baron d'Otrante* à M. Grétry, qui vint le présenter aux comédiens italiens, comme l'ouvrage d'un jeune homme de province. Les comédiens refusèrent la pièce, en avouant cependant que l'auteur n'était pas sans talens, et qu'il promettait beaucoup. Ils engagèrent même M. Grétry à mander au jeune homme que, s'il voulait se rendre à Paris, on pourrait lui indiquer des changemens nécessaires pour faire admettre et représenter sa pièce, et que, moyennant un peu d'étude de leur théâtre, et de la docilité, il pourrait lui être utile par ses travaux, et se rendre digne d'y être attaché.

Le jeune auteur reconnut son insuffisance, et ne jugea pas à propos de se déplacer. Il aima mieux renoncer à une gloire qu'il désespérait d'obtenir. Cet événement empêcha M. Grétry de mettre la pièce en musique, et M. de Voltaire de faire d'autres opéras comiques que *le Baron d'Otrante*, et *les Deux Tonneaux* qu'il avait commencés.

Il est assez remarquable que M. de Voltaire donna le premier un opéra à M. Grétry, comme il avait donné le premier, vers 1730, une tragédie lyrique * à Rameau, avant que ces deux grands musiciens se fussent encore exercés dans les genres où ils ont excellé. Le grand poëte découvrit leur génie et devina leurs succès. Peut-être il détermina seul leur vocation; et, dans ce cas, la France lui serait en partie redevable des chefs-d'œuvre qu'ils lui ont donnés. Quel homme grave, à ce prix, ne pardonnerait à M. de Voltaire d'avoir fait des opéras comiques?

* *Samson.*

PERSONNAGES.

LE BARON D'OTRANTE.
IRÈNE.
ABDALA, corsaire turc.
Une GOUVERNANTE.
CONSEILLERS privés du baron.
HOBEREAUX et FILLES d'Otrante.
TROUPE DE TURCS.

La scène est dans le château du Baron.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Le théâtre représente un salon magnifique.

LE BARON seul, en robe de chambre, couché sur un lit de repos.
(il chante.)

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(il se lève et se regarde au miroir.)
On m'assure pourtant que les jours de ma vie
Doivent couler, couler sans ombre de chagrin.
Je prétends qu'on me réjouisse
Dès que j'ai le moindre désir.
Holà, mes gens, qu'on m'avertisse
Si je puis avoir du plaisir.

SCÈNE II.

LE BARON, un CONSEILLER privé en grande perruque, en habit feuille morte, et en manteau noir; il entre une foule de Hobereaux et de Filles d'Otrante.

LE CONSEILLER.

Monseigneur, notre unique envie
Est de vous voir heureux dans votre baronnie:
D'un seigneur tel que vous c'est l'unique destin.

LE BARON.

Ah! que je m'ennuie!
Je n'ai point encore eu de plaisir ce matin.
(on habille monseigneur.)

LE CONSEILLER.

C'est aujourd'hui le jour où le ciel a fait naître
Dans ce fameux château notre adorable maître.
Nous célébrons ce jour par des jeux bien brillans....

LE BARON.

Et quel âge ai-je donc?

LE CONSEILLER.

Vous avez dix-huit ans.

LE BARON.

Ah! me voilà majeur!

LE CONSEILLER.

Les barons à cet âge
De leur majorité font le plus noble usage;
Ils ont tous de l'esprit, ils sont pleins de bon sens:
Ils font, quand il leur plaît, la guerre aux Musulmans,
Rançonnent leurs vassaux à leurs ordres tremblans,
Vident leurs coffres-forts, ou coupent leurs oreilles.
Ils n'entreprennent rien dont on ne vienne à bout.
Ils font tout d'un seul mot, bien souvent rien du tout;
Et quand ils sont oisifs ils font toujours merveilles.

LE BARON.

On me l'a toujours dit: je fus bien élevé.
Or çà, répondez-moi, mon conseiller privé,
Ai-je beaucoup d'argent?

LE CONSEILLER.

Fort peu; mais on peut prendre
Celui de vos fermiers, et même sans le rendre.

LE BARON.

Et des soldats?

LE CONSEILLER.

Pas un; mais, en disant deux mots,
Tous les manans d'ici deviendront des héros.

LE BARON.

Ai-je quelque galère?

LE CONSEILLER.

Oui, seigneur : votre altesse
A des bois, une rade; et, quand elle voudra,
On fera des vaisseaux; l'Hellespont tremblera;
Elle sera des mers souveraine maîtresse.

LE BARON.

Je me vois bien puissant.

LE CONSEILLER.

Nul ne l'est plus que vous.
Seigneur, goûtez en paix ce destin noble et doux;
Ne vous mêlez de rien : chacun pour vous travaille.

LE BARON.

Étant si fortuné, d'où vient donc que je bâille?

LE CONSEILLER.

Seigneur, ces bâillemens sont l'effet d'un grand cœur,
Qui se sent au-dessus de toute sa grandeur.
Ce beau jour de gala, ce beau jour de naissance
Célèbre son bonheur ainsi que son pouvoir;
Et monseigneur sans doute aura la complaisance
De prendre du plaisir, puisqu'il en veut avoir.
Vous serez harangué; c'est le premier devoir :
Les spectacles suivront; c'est notre antique usage.

LE BARON.

Tout cela bien souvent fait bâiller davantage :
Les harangues surtout ont ce don merveilleux.
O ciel! je vois Irène arriver en ces lieux!
Irène, si matin, vient me rendre visite!
Mes conseillers privés, qu'on s'en aille au plus vite.
Les harangues pour moi sont des soins superflus;
Ma cousine paraît, je ne bâillerai plus.

SCÈNE III.

LE BARON, IRÈNE.

LE BARON chante.

Belle Irène, belle cousine,
Ma langueur chagrine
S'en va quand je te vois;
L'amour vole à ta voix.
Tes yeux m'inspirent l'allégresse,
Ton cœur fait mon destin;
Tout m'ennuyait, tout m'intéresse :
Je commence à goûter du plaisir ce matin.
Mais répondez-moi donc en chansons, belle Irène;
C'est dans ces lieux chéris une loi souveraine
Dont ni berger ni roi ne se peut écarter.
Si l'on y parle un peu, ce n'est que pour chanter :
Vous avez une voix si tendre et si touchante!

IRÈNE.

Il n'est point à propos, mon cousin, que je chante;
Je n'en ai nulle envie : on pleure dans Otrante.
Vos conseillers privés prennent tout notre argent :
Vous ne songez à rien, et l'on vous fait accroire
Que tout le monde est fort content.

LE BARON.

Je le suis avec vous : j'y mets toute ma gloire.

IRÈNE.

Sachez que pour me plaire il vous faudra changer.
D'une mollesse indigne il faut vous corriger ;
Sans cela point de mariage.
Vous avez des vertus, vous avez du courage :
La nonchalance a tout gâté.
On ne vous a donné que des leçons stériles ;
On s'est moqué de vous, et votre oisiveté
Rendra vos vertus inutiles.

LE BARON.

Mes conseillers privés....

IRÈNE.

Seigneur, sont des fripons
Qui vous avaient donné de méchantes leçons,
Et qui vous nourrissaient d'orgueil et de fadaise,
Pour mieux pouvoir piller la baronnie à l'aise.

LE BARON.

Oui, l'on m'élevait mal : oui, je m'en aperçois,
Et je me sens tout autre alors que je vous vois.
On ne m'a rien appris ; le vide est dans ma tête :
Mais mon cœur plein de vous, et plein de ma conquête,
Me rendra digne enfin de plaire à vos beaux yeux :
Étant aimé de vous, j'en vaudrai beaucoup mieux.

IRÈNE.

Alors, seigneur, alors à vos vertus rendue,
Je reprendrai pour vous la voix que j'ai perdue.
(elle chante.)
Pour jamais je vous chérirai ;
De tout mon cœur je chanterai :
Amant charmant, aimez toujours Irène.
Régnez sur tous les cœurs, et préférez le mien.
Que le temps affermisse un si tendre lien ;
Que le temps redouble ma chaîne !

TOUS DEUX ensemble.

Non, je ne m'ennuîrai jamais ;
J'aimerai toute ma vie.
Amour, Amour, lance tes traits,
Lance tes traits
Dans mon âme ravie.
Non, je ne m'ennuîrai jamais,
J'aimerai toute ma vie.
(on entend une grande rumeur et des cris.)

IRÈNE.

O ciel ! quels cris affreux !

LE BARON.

Quel tumulte ! quel bruit !
Quel étrange gala ! chacun court, chacun fuit.

SCÈNE IV.

LE BARON, IRÈNE, UN CONSEILLER privé.

LE CONSEILLER.

Ah ! seigneur, c'en est fait, les Turcs sont dans la ville.

IRÈNE.

Les Turcs !

LE BARON.

Est-il bien vrai ?

LE CONSEILLER.

Vous n'avez plus d'asile.

LE BARON.

Comment cela? Par où sont-ils donc arrivés?

IRÈNE.

Voilà ce qu'ont produit vos conseillers privés.

LE BARON.

Allez dire à mes gens qu'on fasse résistance,
Je cours les seconder.

LE CONSEILLER.

Seigneur, votre grandeur
De son rang glorieux doit garder la décence.

IRÈNE.

Hélas! ma gouvernante et mes filles d'honneur
Viennent de tous côtés, et sont toutes tremblantes.

SCÈNE V.

Les Précédens, LA GOUVERNANTE et les Filles d'honneur.

LA GOUVERNANTE.

Ah, madame! les Turcs....

IRÈNE.

Ah! pauvres innocentes!
Qu'ont fait ces Turcs maudits?...

LA GOUVERNANTE.

Les Turcs.... je n'en puis plus....
Dans votre appartement.... ils sont tous répandus.
Le corsaire Abdala tout enlève et tout pille:
On enchaîne à la fois père, enfant, femme, fille.
Madame.... entendez-vous les tambours.... les clameurs!

LES TURCS derrière le théâtre.

Alla! alla! guerra!

LA GOUVERNANTE.

Madame.... je me meurs!

SCÈNE VI.

Les Précédens, ABDALA suivi de ses Turcs.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!
Tout conquir,
Tout occir,
Tout ravir;
Alla, ylla, alla!

ABDALA.

Non amazar,
No, no, non amazar.
Basta, basta tout saccagear;
Ma non amazar.
Incatenar,
Bever, violar;
Non amazar.

(Pendant qu'ils chantent, les Turcs enchaînent tous les hommes avec une longue corde qui fait le tour de la troupe, et dont un Levanti tient le bout.)

LE BARON enchaîné avec deux conseillers en grande perruque.

Irène, vous voyez si dans cette posture
Je fais pour un baron une noble figure.

QUATUOR DE TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala,
Tout saccagear;
Pillar, bever, violar.
Alla, ylla, alla!

IRÈNE.

Quoi! ces Turcs si méchans n'enchaînent point les dames!
Tant d'honneur entre-t-il dans ces vilaines âmes?

ABDALA *chante.*

O bravi corsari,
Spavento di mari,
Andate a partagir,
A bever, a fruir.
A vostri strapazzi
Cedo li ragazzi,
E tutti li consiglieri.
Tutte le donne son per me,
E'l mio costume,
Tutte le donne son per me.

LES TURCS.

Pillar, pillar, grand Abdala!
Alla, ylla, alla!

IRÈNE *au baron qu'on emmène.*

Allez, mon cher cousin : je me flatte, j'espère,
Si ce Turc est galant, de vous tirer d'affaire.
Peut-être direz-vous, par mes soins relevé,
Qu'une femme vaut mieux qu'un conseiller privé.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRÈNE, LA GOUVERNANTE.

IRÈNE.

Consolons-nous, ma bonne; il faut avec adresse
Corriger, si l'on peut, la fortune traîtresse.
Vous savez du baron le bizarre destin?

LA GOUVERNANTE.

Point du tout.

IRÈNE.

Le corsaire, échauffé par le vin,
Dans les transports de joie où son cœur s'abandonne,
Sans s'informer du rang ni du nom de personne,
A, pour se réjouir, dans la cour du château,
Assemblé les captifs; et, par un goût nouveau,
Fait tirer aux trois dés les emplois qu'il leur donne.
Un grave magistrat se trouve cuisinier;
Le baron pour son lot est reçu muletier.
Ce sont là, nous dit-on, les jeux de la fortune:
Cette bizarrerie en Turquie est commune.

LA GOUVERNANTE.

Se peut-il qu'un baron, hélas! soit réduit là!
Et quelle est votre place à la cour d'Abdala?

IRÈNE.

Je n'en ai point encor; mais, si je dois en croire
Certains regards hardis que du haut de sa gloire
L'impudent en passant a fait tomber sur moi,
J'aurai bientôt, je pense, un assez bel emploi;
Et j'en ferai, ma bonne, un très-honnête usage.

LA GOUVERNANTE.

Ah ! je n'en doute pas : je sais qu'Irène est sage.
Mais, madame, un corsaire est un peu dangereux :
Il paraît volontaire, et le pas est scabreux.

IRÈNE.

Il a pris sans façon l'appartement du maître :
Je le suis, a-t-il dit, et j'ai seul droit de l'être.
Vin, fille, argent comptant, tout est pour le plus fort ;
Le vainqueur les mérite, et les vaincus ont tort.
Dans cette belle idée, il s'en donne à cœur joie,
Et pour tous les plaisirs son bon goût se déploie,
Tandis que mon baron, une étrille à la main,
Gémit dans l'écurie et s'y tourmente en vain.
Il fait venir ici les dames les plus belles
Pour leur rendre justice, et pour juger entre elles ;
Mettre au jour leur mérite, exercer leurs talens
Par des pas de ballet, des mimes et des chants.
Nous allons lui donner cette petite fête :
Et si de son mouchoir mes yeux font la conquête,
Je pourrai m'en servir pour lui jouer un tour.
Qui fera triompher ma gloire et mon amour.
J'entends déjà d'ici ses fifres, ses timbales ;
Voilà nos ennemis, et voici mes rivales.

SCÈNE II.

(Les Levantis arrivent, donnant chacun la main à une personne.)

IRÈNE, LA GOUVERNANTE; ABDALA arrive au son d'une musique turque, un mouchoir à la main. Les demoiselles du château d'Otrante font cercle autour de lui.

ABDALA chante.

Su, su, zitelle tenere !
La mia spada fa tremar ;
Ma voi, fanciulle care,
Mi piacer, mi disarmar :
Mi sentir più grand onore
Di rendirmi a l'amore,
Che di rapir tutta la terra
Col terrore della guerra.
Su, su, zitelle tenere, etc.

IRÈNE chante cet air tendre et mesuré.

C'est pour servir notre adorable maître,
C'est pour l'aimer que le ciel nous fit naître.
Mars et l'Amour à l'envi l'ont formé :
Son bras est craint, son cœur est plus aimé.
Des amours la tendre mère
Naquit dans le sein des eaux
Pour orner notre corsaire
De ses présens les plus beaux.
(elle parle.)
Votre mouchoir fait la plus chère envie
De ces beautés de notre baronnie ;
Mais nul objet n'a droit de s'en flatter :
On peut vous plaire, et non vous mériter.

(Abdala fume sur un canapé : les dames passent en revue devant lui. Il fait des mines à chacune, et donne enfin le mouchoir à Irène.)

ABDALA.

Pigliate voi il fazzoletto,
L'avete ben guadagnato.
Che tutte le altre fanciulle

Men leggiadre e men belle
Aspettino per un' altra volta
La mia sobrana volontà.
(il fait asseoir Irène à côté de lui.)
A mio canto Irena stia;
E tutte le altre via, via.
(elles s'en vont toutes en lui fesant la révérence.)
Bene, bene, sarà per un' altra volta,
Un' altra volta.

SCÈNE III.

IRÈNE, ABDALA.

ABDALA.

Cara Irena, adesso,
Sedète appresso di me.
Amor mi punge e mi consume.
(il la fait asseoir plus près.)
Più appresso, più appresso.

IRÈNE à côté d'Abdala sur le canapé.

Seigneur, de vos bontés mon âme est pénétrée:
Je n'ai jamais passé de plus belle soirée.
Quand je craignais les Turcs si fiers dans les combats,
Mon cœur, mon tendre cœur ne vous connaissait pas.
Non, il n'est point de Turc qui vous soit comparable:
Je crois que Mahomet fut beaucoup moins aimable;
Et, pour mettre le comble à des plaisirs si doux,
Je compte avoir l'honneur de souper avec vous.

ABDALA.

Sì, sì, cara: cenaremo insieme, *tête à tête*, l'uno dirimpetto
A l'altra, senza schiavi, solo con sola; beveremo del vino greco,
E cantaremo, et ci trastullaremo, dirimpetto l'uno a l'altra:
Sì, sì, cara, per dio maccone.

IRÈNE.

Après tant de bontés aurai-je encor l'audace
D'implorer de mon Turc une nouvelle grâce?

ABDALA.

Parli, parli: farò tutto che vorrete presto, presto.

IRÈNE.

Seigneur, je suis baronne: et mon père autrefois
Dans Otrante a donné des lois.
Il était connétable, ou comte d'écurie;
C'est une dignité que j'ai toujours chérie.
Mon cœur en est encor tellement occupé,
Que, si vous permettez que j'aille, avant soupé,
Commander un quart d'heure où commandait mon père,
C'est le plus grand plaisir que vous me puissiez faire.

ABDALA.

Come! nella stalla?

IRÈNE.

Nella stalla, signor.
Au nom du tendre amour je vous en prie encor.
Un héros tel que vous, formé pour la tendresse,
Pourrait-il durement refuser sa maîtresse?

ABDALA.

La signora è matta. Le stalle sono puzzolente; bisognerà più d'un fiasco d'acqua di nanphe per nettarla. Or su andate a vostro piacere, lo concedo: andate, cara, e ritornate.

(elle sort.)

SCÈNE IV.

ABDALA chante, en se frappant le front.

Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia
Somigliente alla pazzia.
Ma l'ira mia è vana.
Basta, che la zitella
Sia facile e bella;
Tutto si perdona.
Ogni fanciulla tien là
Qualche fantasia.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un coin d'écurie.

IRÈNE, LE BARON en souquenille, une étrille à la main.

IRÈNE chante.

Oui, oui, je dois tout espérer;
Tout est prêt pour vous délivrer.
Oui.... oui.... je peux tout espérer;
L'amour vous protége et m'inspire.
Votre malheur m'a fait pleurer;
Mais en trompant ce Turc que je fais soupirer,
Je suis prête à mourir de rire.

LE BARON.

Lorsque vous me voyez une étrille à la main,
Si vous riez, c'est de moi-même.
Je l'ai bien mérité : dans ma grandeur suprême
J'étais indigne, hélas! du pouvoir souverain,
Et du charmant objet que j'aime.

IRÈNE.

Non, le destin volage
Ne peut rien sur mon cœur.
Je vous aimai dans la grandeur;
Je vous aime dans l'esclavage.
Rien ne peut nous humilier;
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage;
(elle répète.)
Et quand mon tendre amant devient un muletier,
Je l'en aime encor davantage.

LE BARON.

Il faut donc mériter un si parfait amour;
Ainsi que mon destin, je change en un seul jour;
Irène et mes malheurs éveillent mon courage.
(à ses vassaux qui paraissent en armes.)
Amis, le fer en main, frayons-nous un passage
Dans nos propres foyers ravis par ces brigands.
Enchaînons, à leur tour, ces vainqueurs insolens
Plongés dans leur ivresse, et se livrant en proie
A la sécurité de leur brutale joie.
Vous, gardez cette porte; et vous, vous m'attendrez
Près de ma chambre même, au haut de ces degrés
Qui donnent au palais une secrète issue.
J'en ouvrirai la porte au public inconnue.
Je veux que de ma main le corsaire soit pris.
Dans le même moment appelez à grands cris
Tous les bons citoyens au secours de leur maître :

Frappez, percez, tuez, jetez par la fenêtre
Quiconque à ma valeur osera résister.
(à Irène.)
Déesse de mon cœur, c'est trop vous arrêter;
Allez à ce festin que le vainqueur prépare.
Je lui destine un plat qu'il pourra trouver rare;
Et j'espère ce soir, plus heureux qu'au matin,
De manger le rôti qu'on cuit pour le vilain.

IRÈNE.

J'y cours, vous m'y verrez : mais que votre tendresse
Ne s'effarouche pas si de quelque caresse
Je daigne encourager ses désirs effrontés:
Ce ne sont point, seigneur, des infidélités.
Je ne pense qu'à vous quand je lui dis que j'aime :
En buvant avec lui je bois avec vous-même,
En acceptant son cœur je vous donne le mien :
Il faut un petit mal souvent pour un grand bien.
(elle sort.)

SCÈNE II.

LE BARON à ses vassaux.

Allons donc, mes amis, hâtons-nous de nous rendre
Au souper où l'Amour avec Mars doit m'attendre.
Le temps est précieux : je cours quelque hasard
D'être un peu passé maître, et d'arriver trop tard.
Faites de point en point ce que j'ai su prescrire;
Gardez de vous méprendre, et laissez-vous conduire.
Avancez à tâtons sous ces longs souterrains;
De la gloire bientôt ils seront les chemins.

SCÈNE III.

Le théâtre représente une jolie salle à manger.

ABDALA, IRÈNE, seuls à table sans domestiques.

IRÈNE, un verre en main, chante.

Ah! quel plaisir
De boire avec son corsaire!
Chaque coup que je bois augmente mon désir
De boire encore et de lui plaire.

Verse, verse, mon bel amant:
Ah! que tu verses tendrement
Tous les feux d'amour dans mon verre!

ABDALA.

Sì, sì, brindisi a te,
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te,
Questo vino di Champagna
A te somiglia,
Incanta tutta la terra,
Li christiani,
Li musulmani.

Begli occhi scintillate
Al par del vino spumante.
Sì, sì, brindisi a te.
(tous deux ensemble.)
Sì, sì, brindisi a te.
Amate, bevete, ridete.
Sì, sì, brindisi a te, etc.
(ils dansent ensemble, le verre à la main, en chantant:)
Sì, sì, brindisi a te, etc.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, LE BARON armé, et ses suivans entrent de tous côtés dans la chambre.

LE BARON.

CORSAIRE, il faut ici danser une autre danse.

ABDALA cherchant son sabre.

Che veggo ? che veggo ?

LE BARON.

Ton maître et la vengeance.
Il est juste, soldats, qu'on l'enchaîne à son tour :
Ainsi tout a son terme, et tout passe en un jour.

ABDALA.

Levanti, venite!

LE BARON.

Tes Levantis, corsaire,
Sont tous mis à la chaîne et s'en vont en galère.
Ami, l'oisiveté t'a perdu comme moi :
Je te rends la leçon que je reçus de toi.
Je t'en donne encore une avec reconnaissance :
Je te rends ton vaisseau ; va, pars en diligence.
Laisse-moi la beauté qui nous a tous sauvés,
Et rembarque avec toi mes conseillers privés.
(il chante.)
Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à ma belle Irène.
Peuples heureux, dont elle est souveraine,
Répétez avec moi, contens de la servir :

LE CHŒUR.

Je jure.... je jure d'obéir
Pour jamais à la belle Irène.

LES DEUX TONNEAUX,

ESQUISSE D'OPÉRA-COMIQUE.

PERSONNAGES.

GLYCÈRE.
PRESTINE, petite sœur de Glycère.
DAPHNIS.
LE PÈRE DE DAPHNIS.
LE PÈRE DE GLYCÈRE.
GRÉGOIRE, cabaretier-cuisinier, prêtre du temple de Bacchus.
PHÉBÉ, servante du temple.
Troupe de jeunes GARÇONS et de jeunes FILLES.

La scène est dans un temple consacré à Bacchus.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.

Le théâtre représente un temple de feuillages, orné de thyrses, de trompettes, de pampre, de raisins. On voit entre les colonnades de feuillage les statues de Bacchus, d'Ariane, de Silène et de Pan. Un grand buffet tient lieu d'autel : deux fontaines de vin coulent dans le fond. Des garçons et des filles sont empressés à préparer tout pour une fête. Grégoire, l'un des suivans de Bacchus, ordonne la fête. Il est en veste blanche et galante, portant un thyrse à la main, et sur sa tête une couronne de lierre.

(Ouverture gaie et vive, reprise douloureuse et terrible.)

GRÉGOIRE, troupe de jeunes GARÇONS et de jeunes FILLES.

GRÉGOIRE chante.

Allons, enfans, à qui mieux mieux;
Jeunes garçons, jeunes fillettes,
Parez cet autel glorieux.
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes :
Mettez-moi cela
Là,
Rendez ce buffet
Net.
Songez bien à ce que vous faites.
Allons, enfans, à qui mieux mieux :
Trémoussez-vous, paresseux que vous êtes;
Songez que vous servez les belles et les dieux.

UNE SUIVANTE, elle parle.

Eh! doucement, monsieur Grégoire;
Nous sommes comme vous du temple de Bacchus;
Comme vous, nous lui rendons gloire :
Nous sommes tous très-assidus
A servir Bacchus et Vénus.
Le grand-prêtre du temple est sans doute allé boire?

(elle chante.)

Il reviendra : faites moins l'important.
Alors que le maître est absent,
Maître valet s'en fait accroire.

GRÉGOIRE.

Pardon! j'ai du chagrin.

LA SUIVANTE.

On n'en a point ici.
Vous vous moquez de nous.

GRÉGOIRE.

Va, j'ai bien du souci.
Nous attendons la noce, et mon maître m'ordonne
De représenter sa personne,
Et d'unir les amans qui seront envoyés
De tous les lieux voisins pour être mariés.
Ah! j'enrage!

LA SUIVANTE.

Comment! c'est la meilleure aubaine
Que jamais tu pourras trouver.
Toujours ces fêtes-là nous valent quelque étrenne :
Rien de mieux ne peut t'arriver.
J'ai vu plus d'un hymen. L'une et l'autre partie
S'est assez souvent repentie
Des marchés qu'ici l'on a faits;
Mais le monsieur qui les marie,

Quand il a leur argent, ne s'en repent jamais.
C'est l'aimable Daphnis et la belle Glycère
Qui viennent se donner la main.
Que Daphnis est charmant!

GRÉGOIRE en colère.

Non; il est fort vilain.

LA SUIVANTE.

A toutes nos beautés que Daphnis a su plaire!

GRÉGOIRE.

Il me déplaît beaucoup.

LA SUIVANTE

Qu'il est beau!

GRÉGOIRE.

Qu'il est laid!

LA SUIVANTE.

Très-honnête garçon, libéral.

GRÉGOIRE.

Non.

LA SUIVANTE.

Si fait.

Que Grégoire est méchant! Me dira-t-il encore
Que la future est sans beauté?

GRÉGOIRE.

La future?...

LA SUIVANTE.

Oui, Glycère : on la fête, on l'adore;
Dans toute l'Arcadie on en est enchanté.

GRÉGOIRE.

Oui.... la future.... passe.... elle est assez jolie;
Mais c'est un mauvais cœur, tout plein de perfidie,
D'ingratitude, de fierté.

LA SUIVANTE.

Glycère un mauvais cœur! hélas, c'est la bonté,
C'est la vertu modeste et pleine d'indulgen
C'est la douceur, la patience;
Et de ses mœurs la pureté
Fait taire encor la médisance.
Vous me paraissez dépité:
N'auriez-vous point été tenté
D'empaumer le cœur de la belle?
Quand du succès on est flatté,
Quand la dame n'est point cruelle,
Vous la traitez de nymphe et de divinité:
Si vous en êtes rebuté,
Vous faites des chansons contre elle.
Allons, maître Grégoire, un peu moins de courroux;
Recevons bien ces deux époux.
Que le festin soit magnifique:
On boit ici son vin sans eau.
Mais n'allez pas gâter notre fête bachique
En perçant du mauvais tonneau.

GRÉGOIRE.

Comment? Que dis-tu là?

LA SUIVANTE.

Je m'entends bien.

GRÉGOIRE.

Petite,

Tremble que ce mystère ici soit révélé.

C'est le secret des dieux, crains qu'on ne le débite.
Aussitôt qu'on en a parlé,
Apprends qu'on meurt de mort subite.
Cesse tes discours familiers,
Réprime ta langue maudite,
Et respecte les dieux et les cabaretiers.
(il chante.)
Allons, reprenez votre ouvrage,
Servons bien ces heureux amans....
(à part)
Le dépit et la rage
Déchirent tous mes sens.
Hâtons ces heureux momens;
Courage! courage!
Cognez, frappez, partez en même temps; *
Suspendez ces festons, étendez ce feuillage;
Que les bons vins, les amours
Nous donnent toujours
Sous ces charmans ombrages
D'heureuses nuits et de beaux jours.
J'enrage,
J'enrage.
Je me vengerai;
Je les punirai;
Ils me paîront cher mon outrage.
Hâtons leurs heureux momens,
Cognez, frappez, partez en même temps.
J'enrage,
J'enrage.

LA SUIVANTE.

Ah! j'aperçois de loin cette noce en chemin.
La petite sœur de Glycère
Est toujours à tout la première;
Elle s'y prend de bon matin.
Cette rose est déjà fleurie;
Elle a précipité ses pas.
La voici.... ne dirait-on pas
Que c'est elle que l'on marie?

SCÈNE II.

GRÉGOIRE, PRESTINE, LA SUIVANTE.

PRESTINE *arrivant en hâte.*

Eh quoi donc! rien n'est prêt au temple de Bacchus?
Nous restons au filet? Nos pas sont-ils perdus?
On ne fait rien ici quand on a tant à faire!
Ma sœur et son amant, mon bon homme de père,
Et celui de Daphnis, femmes, filles, garçons,
Arrivent à la file en dansant aux chansons.
Ici je ne vois rien paraître.
Réponds donc, Grégoire, réponds;
Mène-moi voir l'autel et monsieur le grand-prêtre.

GRÉGOIRE.

Le grand-prêtre, c'est moi.

PRESTINE.

Tu ris.

GRÉGOIRE.

Moi, dis-je.

* Des suivans pourraient ici faire une espèce de basse, en frappant de leurs marteaux sur des cuivres creux qui serviraient d'ornemens.

PRESTINE.

Toi!

Toi, prêtre de Bacchus?

GRÉGOIRE.

Et fait pour cet emploi.
Quel étonnement est le vôtre?

PRESTINE.

Eh bien, soit: j'aime autant que ce soit toi qu'un autre.

GRÉGOIRE.

Je suis vice-gérent dans ce lieu plein d'appas.
Je conjoins les amans et je fais leurs repas.
Ces deux charmans ministères,
Au monde si nécessaires,
Sont sans doute les premiers.
J'espère quelque jour, ma petite Prestine,
Dans cette demeure divine
Les exercer pour vous.

PRESTINE.

Hélas! très-volontiers.

GRÉGOIRE et PRESTINE.

DUO.

En ces beaux lieux, c'est à Grégoire,
C'est à lui d'enseigner
Le grand art d'aimer et de boire;
C'est lui qui doit régner.
Du dieu puissant de la liqueur vermeille
Le temple est un cabaret,
Son autel est un buffet.
L'amour y veille
Avec transport,
L'amour y dort,
Dort, dort,
Sous les beaux raisins de la treille.

GRÉGOIRE.

Je vois nos gens venir; je vais prendre à l'instant
Mes habits de cérémonie:
Il faut qu'à tous les yeux Grégoire justifie
Le choix qu'on fait de lui dans un jour si brillant.

PRESTINE.

Va vite.... Avancez donc, mon père, mon beau-père,
Ma chère sœur, mon cher beau-frère;
Ah! que vous marchez lentement!
Cet air grave est, dit-on, décent:
Il est noble, il a de la grâce;
Mais j'irais plus vivement
Si j'étais à votre place.

SCÈNE III.

LE PÈRE DE GLYCÈRE et DE PRESTINE, LE PÈRE DE DAPHNIS, petits VIEILLARDS ratatinés, marchant les premiers la canne à la main; DAPHNIS conduisant GLYCÈRE et toute la noce, PRESTINE.

GLYCÈRE à Prestine.

PARDONNE, chère sœur, à mes sens éblouis:
Je me suis arrêtée à regarder Daphnis;
J'étais hors de moi-même, en extase, en délire;
Et je n'avais qu'un sentiment.
Va, tout ce que je te puis dire,
C'est que je t'en souhaite autant.

LES DEUX PÈRES.

DUO.

Oh! qu'il est doux, sur nos vieux ans,
De renaître dans sa famille!
Mon fils.... ma fille
Raniment mes jours languissans;
Mon hiver brille
Des roses de leur printemps.
Les jeunes gens qui veulent rire
Traitent un vieillard
De rêveur, de babillard:
Ils ont grand tort;
Chacun aspire
A notre sort;
Chacun demande à la nature
De ne mourir qu'en cheveux blancs:
Et dès qu'on parvient à cent ans,
On a place dans le Mercure.

PRESTINE.

Il s'agit bien de fredonner!
Ah! vous avez, je pense, assez d'autres affaires.
Savez-vous à quel homme on a voulu donner
Le soin de célébrer vos amoureux mystères?
A Grégoire.

GLYCÈRE *effrayée.*

A Grégoire!

DAPHNIS.

Eh! qu'importe, grands dieux!
Tout m'est bon, tout m'est précieux;
Tout est égal ici quand mon bonheur approche.
Si Glycère est à moi, le reste est étranger:
Qu'importe qui sonne la cloche,
Quand j'entends l'heure du berger?
Rien ne peut me déplaire et rien ne m'intéresse.
Je ne vois point ces jeux, ce festin solennel,
Ces prêtres de l'hymen, ce temple, cet autel;
Je ne vois rien que la déesse.

QUATUOR.

LE PÈRE de Glycère. LE PÈRE de Daphnis. DAPHNIS. GLYCÈRE.

Ma fille!... Mon cher fils!... Glycère!... Tendre époux!
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.
De la félicité naissez brillante aurore,
Naissez, faites éclore
Un jour encor plus doux.
Tendre Amour, c'est toi que j'implore;
En tous temps tu règnes sur nous:
Tendre Amour, c'est toi que j'implore;
Aimons-nous tous quatre, aimons-nous.

PRESTINE.

Ils aiment à chanter, et c'est là leur folie.
Ne parviendrai-je point à faire ma partie?
Ces gens-là sur un mot vous font vite un concert;
Et ce qu'en eux surtout je révère et j'admire,
C'est qu'ils chantent parfois sans avoir rien à dire.
Ils nous ont sur-le-champ donné d'un quatuor.
A mon oreille il plaisait fort;
Et, s'ils avaient voulu, j'aurais fait la cinquième.
Mais on me laisse là; chacun pense à soi-même.

(elle chante.)

Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux! que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux! que je chanterai!

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PHÉBÉ, SUIVANTE.

PHÉBÉ.

Entrez, mes beaux messieurs; entrez, ma belle dame.
(à Glycère à part.)
Ma belle dame, au moins prenez bien garde à vous.

DAPHNIS.

Allez, j'en aurai soin; ne crains rien, bonne femme.
(il lui met une bourse dans la main.)

LA SUIVANTE.

Que voilà deux charmans époux!
Prenez bien garde à vous, madame.

GLYCÈRE.

Que veut-elle me dire? Elle me fait trembler.
L'amour est trop timide, et mon cœur est trop tendre.

PRESTINE.

Auprès de votre amant qui peut donc vous troubler?
Nulle crainte en tel cas ne pourrait me surprendre.
(elle chante.)
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux! que je chanterai!
On néglige ma personne,
On m'abandonne.
Le premier mari que j'aurai,
Ah, grands dieux! que je chanterai!

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

DAPHNIS conduit par son père, GLYCÈRE par le sien, PRESTINE par personne et courant partout, GARÇONS de la noce.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Mes enfans, croyez-moi, nous savons les rubriques;
Fesons comme fesaient nos très-prudens aïeux:
Tout allait alors beaucoup mieux.
C'était là le bon temps! et les siècles antiques,
Étant plus vieux que nous, auront toujours raison.
Je vous dis que c'est là... que sera le garçon:
Ici.... la fille: ici.... moi, du garçon le père.
(à Glycère.)
Là.... vous: et puis Prestine à côté de sa sœur,
Pour apprendre son rôle et le savoir bien faire.
Mais j'aperçois déjà le sacrificateur.
Qu'il a l'air noble et grand! une majesté sainte
Sur son front auguste est empreinte.
Il ressemble à son dieu, dont il a la rougeur.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, l'on voit qu'il le sert avec grande ferveur.
Silence, écoutons bien.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS; GRÉGOIRE, suivi des MINISTRES de Bacchus.

(Les deux amans mettent la main sur le buffet qui sert d'autel.)

GRÉGOIRE, au milieu, vêtu en grand sacrificateur.

FUTUR, et vous future,
Qui venez allumer à l'autel de Bacchus
La flamme la plus belle et l'ardeur la plus pure,
Soyez ici très-bien venus.
D'abord, avant que chacun jure
D'observer les rites reçus,
Avant que de former l'union conjugale,
Je vais vous présenter la coupe nuptiale.

GLYCÈRE.

Ces rites sont d'aimer : quel besoin d'un serment
Pour remplir un devoir si cher et si durable?
Ce serment dans mon cœur constant, inaltérable,
Est écrit par le sentiment
En caractère ineffaçable.
Hélas! si vous voulez, ma bouche en fera cent.
Je les répéterai tous les jours de ma vie;
Et n'allez pas penser que le nombre m'ennuie;
Ils seront tous pour mon amant.

GRÉGOIRE à part.

Que ces deux gens heureux redoublent ma colère!
Dieux, qu'ils seront punis! Buvez, belle Glycère,
Et buvez l'amour à longs traits.
Buvez, tendres époux, vous jurerez après :
Vous recevrez des dieux des faveurs infinies.
(il va prendre les deux coupes préparées au fond du buffet.)

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, nos pères buvaient dans leurs cérémonies;
Aussi valaient-ils mieux qu'on ne vaut aujourd'hui.
Depuis qu'on ne boit plus, l'esprit avec l'ennui
Font bâiller noblement les bonnes compagnies.
Les chansons en refrain des soupers sont bannies :
Je riais autrefois, j'étais toujours joyeux;
Et je ne ris plus tant depuis que suis vieux :
J'en cherche la raison; d'où vient cela, compère?

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Mais.... cela vient.... du temps. Je suis tout sérieux
Bien souvent malgré moi, sans en savoir la cause.
Il s'est fait parmi nous quelque métamorphose.
Mais il reste, après tout, quelques plaisirs touchans:
Dans le bonheur d'autrui l'âme à l'aise respire;
Et quand nous marions nos aimables enfans,
Je vois qu'on est heureux sans rire.
(Grégoire présente une petite coupe à Daphnis et une autre à Glycère.)

GRÉGOIRE, après qu'ils ont bu.

Rendez-moi cette coupe. Eh quoi! vous frémissez!
(à Daphnis.)
Çà, jurez à présent : vous, Daphnis, commencez.

DAPHNIS chante en récitatif mesuré, noble et tendre.

Je jure par les dieux, et surtout par Glycère,
De l'aimer à jamais comme j'aime en ce jour.
Toutes les flammes de l'amour
Ont coulé dans ce vin quand j'ai vidé mon verre.
O toi qui d'Ariane as mérité le cœur,

Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Tu règnes aux festins, aux amours, à la guerre.
Divin Bacchus, charmant vainqueur,
Je t'invoque après ma Glycère.
(symphonie.)

(Daphnis continue.)
Descends, Bacchus, en ces beaux lieux,
Des Amours amène la mère;
Amène avec toi tous les dieux;
Ils pourront brûler pour Glycère.
Je ne serai point jaloux d'eux :
Son cœur me préfère,
Me préfère, me préfère aux dieux.

GRÉGOIRE.

C'est à vous de jurer, Glycère, à votre tour,
Devant Bacchus lui-même, au grand dieu de l'amour.

GLYCÈRE chante.

Je jure une haine implacable
A ce vilain magot,
A ce fat, à ce sot;
Il m'est insupportable.
Je jure une haine implacable
A ce fat, à ce sot.
Oui, mon père, oui, mon père,
J'aimerais mieux en enfer
Épouser Lucifer.
Qu'on n'irrite point ma colère :
Oui, je verrais plutôt le peu que j'ai d'appas
Dans la gueule du chien Cerbère,
Qu'entre les bras
Du vilain qui croit me plaire.

DAPHNIS.

Qu'ai-je entendu, grands dieux!

LES DEUX PÈRES, ensemble.

Ah, ma fille!

PRESTINE.

Ah, ma sœur!

DAPHNIS.

Est-ce vous qui parlez, ma Glycère?

GLYCÈRE reculant.

Ah, l'horreur!
Ote-toi de mes yeux : ton seul aspect m'afflige.

DAPHNIS.

Quoi! c'est donc tout de bon?

GLYCÈRE.

Retire-toi, te dis-je;
Tu me donnerais des vapeurs.

DAPHNIS.

Eh! qu'est-il arrivé! Dieux puissans, dieux vengeurs,
En étiez-vous jaloux? m'ôtez-vous ce que j'aime?
Ma charmante maîtresse, idole de mes sens,
Reprends les tiens, rentre en toi-même;
Vois Daphnis à tes pieds, les yeux chargés de pleurs.

GLYCÈRE

Je ne puis te souffrir : je te l'ai dit, je pense,
Assez net, assez clairement.
Va-t'en, ou je m'en vais.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ciel ! quelle extravagance !

DAPHNIS.

Prétends-tu m'éprouver par ces affreux ennuis ?
As-tu voulu jouir de ma douleur profonde ?

GLYCÈRE.

Tu ne t'en vas point ; je m'enfuis.
Pour être loin de toi, j'irais au bout du monde.

(elle sort.)

QUATUOR.

LES DEUX PÈRES. PRESTINE. DAPHNIS.

Je suis tout confondu... Je frémis.... Je me meurs !

(tous ensemble.)

Quel changement ! quelles alarmes !
Est-ce là cet hymen si doux, si plein de charmes ?

PRESTINE.

Non, je ne rirai plus : coulez, coulez, mes pleurs.

(tous ensemble.)

Dieu puissant, rends-nous tes faveurs.

GRÉGOIRE chante seul.

Quand je vois quatre personnes
Ainsi pleurer en chantant,
Mon cœur se fend.
Bacchus, tu les abandonnes ;
Il faut en faire autant.

(il s'en va.)

SCÈNE III.

LE PÈRE DE DAPHNIS, LE PÈRE DE GLYCÈRE, DAPHNIS, PRESTINE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE à celui de Daphnis.

Écoutez ; j'ai du sens, car j'ai vu bien des choses,
Des esprits, des sorciers et des métempsycoses.
Le dieu que je révère, et qui règne en ces lieux,
Me semble, après l'Amour, le plus malin des dieux.
J'ai l'ai vu dans mon temps troubler bien des cervelles ;
Il produisait souvent d'assez vives querelles :
Mais cela s'éteignait après une heure ou deux.
Peut-être que la coupe était d'un vin fumeux,
Ou dur, ou petillant et qui porte à la tête.
Ma fille en a trop bu : de là vient la tempête
Qui de nos jours heureux a noirci le plus beau.
La coupe nuptiale a troublé son cerveau :
Elle est folle, il est vrai ; mais, Dieu merci, tout passe :
Je n'ai vu ni d'amour ni de haine sans fin....
Elle te raimera : tu rentreras en grâce
Dès qu'elle aura cuvé son vin.

PRESTINE.

Mon père, vous avez beaucoup d'expérience ;
Vous raisonnez on ne peut mieux :
Je n'ai ni raison ni science,
Mais j'ai des oreilles, des yeux.
De ce temple sacré j'ai vu la balayeuse,
Qui, d'une voix mystérieuse,
A dit à ma grand'sœur, avec un ton fort doux :
Quand on vous marîra, prenez bien garde à vous,
J'avais fait peu de cas d'une telle parole :

Je ne pouvais me défier
Que cela pût signifier
Que ma grand'sœur deviendrait folle.
Et puis je me suis dit (toujours en raisonnant) :
Ma sœur est folle cependant.
Grégoire est bien malin ; il pourchassa Glycère :
Il n'en eut qu'un refus ; il doit être en colère.
Il est devenu grand seigneur :
On aime quelquefois à venger son injure.
Moi, je me vengerais si l'on m'ôtait un cœur.
Voyez s'il est quelque valeur
Dans ma petite conjecture.

DAPHNIS.

Oui, Prestine a raison.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Cette fille ira loin.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ce sera quelque jour une maîtresse femme.

DAPHNIS.

Allez tous, laissez-moi le soin
De punir ici cet infâme :
A ce monstre ennemi je veux arracher l'âme.
Laissez-moi.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Qui l'eût cru qu'un jour si fortuné
A tant de maux fût destiné!

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Hélas! j'en ai tant vu dans le cours de ma vie!
De tous les temps passés l'histoire en est remplie.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS ; GRÉGOIRE, revenant dans son premier habit.

DAPHNIS.

O DOULEUR! ô transports jaloux!
Holà! hé! monsieur le grand-prêtre!
Monsieur Grégoire! approchez-vous.

GRÉGOIRE.

Quel profane en ces lieux frappe et me parle en maître?

DAPHNIS.

C'est moi : me connais-tu?

GRÉGOIRE.

Qui? toi, mon ami! non,
Je ne te connais point à cet étrange ton
Que tu prends avec moi.

DAPHNIS.

Tu vas donc me connaître.
Tu mourras de ma main : je vais t'assommer, traître!
Je vais t'exterminer, fripon!

GRÉGOIRE.

Tu manques de respect à Grégoire, à ma place!

DAPHNIS.

Va, ce fer que tu vois en manquera bien plus;
Il faut punir ta lâche audace.
Indigne suppôt de Bacchus,
Tremble, et rends-moi ma femme.

GRÉGOIRE.

Eh mais! pour te la rendre,
Il faudrait avoir eu le plaisir de la prendre.
Tu vois, je ne l'ai point.

DAPHNIS.

Non, tu ne l'auras pas.
Mais c'est toi qui me l'as ravie :
C'est toi qui l'as changée, et presque dans mes bras.
Elle m'aimait plus que sa vie,
Avant d'avoir goûté ton vin.
On connaît ton esprit malin.
A peine a-t-elle bu de ta liqueur mêlée,
Sa haine contre moi soudain s'est exhalée.
Elle me fuit, m'outrage et m'accable d'horreurs.
C'est toi qui l'as ensorcelée.
Tes pareils dès long-temps sont des empoisonneurs.

GRÉGOIRE.

Quoi! ta femme te hait!

DAPHNIS.

Oui, perfide, à la rage.

GRÉGOIRE.

Eh mais! c'est quelquefois un fruit du mariage;
Tu peux t'en informer.

DAPHNIS.

Non, toi seul as tout fait :
Tu mets à mon bonheur un invincible obstacle.

GRÉGOIRE.

Tu crois donc, mon ami, qu'une femme, en effet,
Ne peut te haïr sans miracle?

DAPHNIS.

Je crois que dans l'instant à mon juste dépit,
Lâche, ton sang va satisfaire.

GRÉGOIRE.

ARIETTE.

Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit,
Pour qui le peuple me révère;
Et ma personne est sans crédit
Auprès de cet homme en colère.
Il le ferait comme il le dit,
Car je n'ai plus mon bel habit.
Apaise-toi, rengaîne.... Eh bien! je te promets
Qu'aujourd'hui ta Glycère, en son sens revenue,
A son époux, à son amour rendue,
Va te chérir plus que jamais.

DAPHNIS.

O ciel! est-il bien vrai, mon cher ami Grégoire?
Parle; que faut-il faire?

GRÉGOIRE.

Il vous faut tous deux boire
Ensemble une seconde fois.

GRÉGOIRE.	DAPHNIS.
DUO.	
Sur cet autel Grégoire jure	Sur cet autel Grégoire jure
Qu'on t'aimera.	Qu'on m'aimera.

Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera ton injure.
On t'en fera;
On l'oublîra.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.

Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.
On réparera mon injure.
On m'en fera;
On l'oublîra.
Rien ne dure
Dans la nature.
Rien ne durera,
Tout passera.

Le caprice d'une femme
Est l'affaire d'un moment;
La girouette de son âme
Tourne, tourne... au moindre vent.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE, PRESTINE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Oui, c'était des vapeurs : c'est une maladie
Où les vieux médecins n'entendent jamais rien.
Cela vient tout d'un coup... quand on se porte bien...
(à Glycère.)
Une seconde dose à l'instant t'a guérie.
Oh! que cela t'a fait de bien!

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ces espèces de maux s'appellent frénésie.
Feu ma femme autrefois en fut long-temps saisie;
Quand son mal lui prenait, c'était un vrai démon.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Ma femme aussi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'était un torrent d'invectives,
Un tapage, des cris, des querelles si vives...

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Tout de même.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il fallait déserter la maison.
La bonne me disait, *je te hais*, d'un courage,
D'un fond de vérité.... cela partait du cœur.
(à Glycère.)
Grâce au ciel, tu n'as plus cette mauvaise humeur,
Et rien ne troublera ta tête et ton ménage.

GLYCÈRE se relevant d'un banc de gazon où elle était penchée.

A peine je comprends ce funeste langage.
Qu'est-il donc arrivé? qu'ai-je fait? qu'ai-je dit?
A l'amant que j'adore aurais-je pu déplaire?
Hélas! j'aurais perdu l'esprit!
L'amour fit mon hymen; mon cœur s'en applaudit:
Vous le savez, grands dieux, si ce cœur est sincère.
Mais, dès le second coup de vin
Qu'à cet autel on m'a fait boire,
Mon amant est parti soudain,
En montrant l'humeur la plus noire :
Attachée à ses pas j'ai vainement couru.
Où donc est-il allé? ne l'avez-vous point vu?

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Il arrive.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, DAPHNIS.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

En effet, je vois sur son visage
Je ne sais quoi de dur, de sombre, de sauvage.

GLYCÈRE chante.

Cher amant, vole dans mes bras :
Dieu de mes sens, dieu de mon âme,
Animez, redoublez mon éternelle flamme....
Ah, ah, ah! cher époux, ne te détourne pas.
Tes yeux sont-ils fixés sur mes yeux pleins de larmes?
Ton cœur répond-il à mon cœur?
Du feu qui me consume éprouves-tu les charmes?
Sens-tu l'excès de mon bonheur?

(à cette musique tendre succède une symphonie impérieuse et d'un caractère terrible.)

DAPHNIS au père de Glycère.

(il chante.)
Écoute, malheureux beau-père,
Tu m'as donné pour femme une mégère;
Dès qu'on la voit on s'enfuit.
Sa laideur la rend plus fière.
Elle est fausse, elle est tracassière;
Et, pour mettre le comble à mon destin maudit,
Veut avoir de l'esprit.
Je fus assez sot pour la prendre :
Je viens la rendre;
Ma sottise finit.
Le mariage
Est heureux et sage
Quand le divorce le suit.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE

TRIO.

O ciel! ô juste ciel! en voilà bien d'un autre!
Ah! quelle douleur est la nôtre!

DAPHNIS.

Beau-père, pour jamais je renonce à la voir;
Je m'en vais voyager loin d'elle.... Adieu.... Bonsoir.
(il sort.)

SCÈNE III.

LES DEUX PÈRES, GLYCÈRE.

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

Quel démon dans ce jour a troublé ma famille?
Hélas! ils sont tous fous :
Ce matin c'était ma fille,
Et le soir c'est son époux.

TRIO.

D'une plainte commune
Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

GLYCÈRE.

Ah! j'en mourrai, mon père.

LES DEUX PÈRES.

Ah! tout me désespère.

TOUS ENSEMBLE.

Inutiles désirs!
D'une plainte commune

Unissons nos soupirs.
Nous trouvons l'infortune
Au temple des plaisirs.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, PRESTINE arrivant avec précipitation.

PRESTINE.

Réjouissez-vous tous.

GLYCÈRE, qui s'est laissé tomber sur un lit de gazon, se retournant.

Ah! ma sœur, je suis morte!
Je n'en puis revenir.

PRESTINE.

N'importe,
Je veux que vous dansiez avec mon père et moi.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

C'est bien prendre son temps, ma foi!
Serais-tu folle aussi, Prestine? A ta manière....

PRESTINE.

Je suis gaie et sensée, et je sais votre affaire;
Soyez tous bien contens.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Ah! méchant petit cœur,
Lorsqu'à tant de chagrins tu nous vois tous en proie,
Peux-tu bien, dans notre douleur,
Avoir la cruauté de montrer de la joie?

PRESTINE chante.

Avant de parler je veux chanter,
Car j'ai bien des choses à dire.
Ma sœur, je viens vous apporter
De quoi soulager votre martyre.
Avant de parler je veux chanter,
Avant de parler je veux rire.
Et, quand j'aurai pu tout vous conter,
Tout comme moi vous voudrez chanter,
Comme moi je vous verrai rire.

LE PÈRE DE DAPHNIS, pendant que Glycère est languissante sur le lit de gazon, abimée dans la douleur

Conte-nous donc, Prestine, et puis nous chanterons,
Si de nous consoler tu donnes des raisons.

PRESTINE.

D'abord, ma pauvre sœur, il faut vous faire entendre
Que vous avez fait fort mal
De ne nous pas apprendre
Que de ce beau Daphnis Grégoire était rival.

GLYCÈRE.

Hélas! quel intérêt mon cœur peut-il y prendre?
L'ai-je pu remarquer? je ne voyais plus rien.

PRESTINE.

Je vous l'avais bien dit, Grégoire est un vaurien,
Bien plus dangereux qu'il n'est tendre.
Sachez que dans ce temple on a mis deux tonneaux
Pour tous les gens que l'on marie.
L'un est vaste et profond; la tonne de Cîteaux
N'est qu'une pinte auprès; mais il est plein de lie.
Il produit la discorde et les soupçons jaloux,
Les lourds ennuis, les froids dégoûts,
Et la secrète antipathie.

C'est celui que l'on donne, hélas! à tant d'époux :
Et ce tonneau fatal empoisonne la vie.
L'autre tonneau, ma sœur, est celui de l'amour :
Il est petit.... petit.... on en est fort avare;
De tous les vins qu'on boit, c'est, dit-on, le plus rare.
Je veux en tâter quelque jour.
Sachez que le traître Grégoire
Du mauvais tonneau tour à tour
Malignement vous a fait boire.

GLYCÈRE.

Ah! de celui d'amour je n'avais pas besoin;
J'idolâtrais sans lui mon amant et mon maître.
Temple affreux! coupe horrible! Ah, Grégoire! ah, le traître!
Qu'il a pris un funeste soin!

LE PÈRE DE GLYCÈRE.

D'où sais-tu tout cela?

PRESTINE.

La servante du temple
Est une babillarde; elle m'a tout conté.

LE PÈRE DE DAPHNIS.

Oui, de ces deux tonneaux j'ai vu plus d'un exemple;
La servante a dit vrai. La docte antiquité
A parlé fort au long de cette belle histoire.
Jupiter autrefois, comme on me l'a fait croire,
Avait ces deux bondons toujours à ses côtés :
De là venaient nos biens et nos calamités.
J'ai lu dans un vieux livre....

PRESTINE.

Eh! lisez moins, mon père,
Et laissez-moi parler.... Dès que j'ai su le fait,
Au bon vin de l'amour j'ai bien vite, en secret,
Couru tourner le robinet.
J'en ai fait boire un coup à l'amant de Glycère.
D'amour pour toi, ma sœur, il est tout enivré,
Repentant, honteux, tendre : il va venir. Il rosse
Le méchant Grégoire à son gré.
Et moi, qui suis un peu précoce,
J'ai pris un bon flacon de ce vin si sucré;
Et je le garde pour ma noce.

GLYCÈRE *se relevant.*

Ma sœur, ma chère sœur, mon cœur désespéré
Se ranime par toi, reprend un nouvel être.
C'est Daphnis que je vois paraître;
C'est Daphnis qui me rend au jour.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, DAPHNIS

DAPHNIS.

Ah! je meurs à tes pieds et de honte et d'amour.

QUINQUE.

Chantons tous cinq en ce jour d'allégresse
Du bon tonneau les effets merveilleux.

PRESTINE. LES DEUX PÈRES. GLYCÈRE. DAPHNIS.

Ma sœur.... Mon fils.... Mon amant.... Ma maîtresse.
Aimons-nous, bénissons les dieux:
Deux amans brouillés s'en aiment mieux.
Que tout nous seconde;
Allons, courons, jetons au fond de l'eau
Ce vilain tonneau;
Et que tout soit heureux, s'il se peut, dans le monde.

JULES CÉSAR,

TRAGÉDIE DE SHAKESPEARE.

AVERTISSEMENT des éditeurs de l'édition de Kehl.

On a cru devoir joindre au Théâtre les deux pièces suivantes, quoiqu'elles ne soient que de simples traductions.

On pourra comparer *la Mort de César* de Shakespeare avec la tragédie de M. de Voltaire, et juger si l'art tragique a fait ou non des progrès depuis le siècle d'Élisabeth. On verra aussi ce que l'un et l'autre ont cru devoir emprunter de Plutarque, et si M. de Voltaire doit autant à Shakespeare qu'on l'a prétendu.

L'*Héraclius* espagnol suffit pour donner une idée de la différence qui existe entre le théâtre espagnol et celui de Shakespeare. C'est la même irrégularité, le même mélange des situations les plus tragiques et des bouffonneries les plus grossières: mais il y a plus de passion dans le théâtre anglais, et plus de grandeur dans celui des Espagnols; plus d'extravagances dans Caldéron et Véga, plus d'horreurs dégoûtantes dans Shakespeare.

M. de Voltaire a combattu, pendant les vingt dernières années de sa vie, contre la manie de quelques gens de lettres qui, ayant appris de lui à connaître les beautés de ces théâtres grossiers, ont cru devoir y louer presque tout, et ont imaginé une nouvelle poétique, qui, s'ils avaient pu être écoutés, aurait absolument replongé l'art tragique dans le chaos.

AVERTISSEMENT DU TRADUCTEUR.

Ayant entendu souvent comparer Corneille et Shakespeare, j'ai cru convenable de faire voir la manière différente qu'ils emploient l'un et l'autre dans les sujets qui peuvent avoir quelque ressemblance; j'ai choisi les premiers actes de *la Mort de Cesar*, où l'on voit une conspiration comme dans *Cinna*, et dans lesquels il ne s'agit que d'une conspiration jusqu'à la fin du troisième acte. Le lecteur pourra aisément comparer les pensées, le style et le jugement de Shakespeare avec les pensées, le style et le jugement de Corneille. C'est aux lecteurs de toutes les nations de prononcer entre l'un et l'autre. Un Français et un Anglais seraient peut-être suspects de quelque partialité. Pour bien instruire ce procès, il a fallu faire une traduction exacte. On a mis en prose ce qui est en prose dans la tragédie de Shakespeare; on a rendu en vers blancs ce qui est en vers blancs, et presque toujours vers pour vers. Ce qui est familier et bas est traduit avec familiarité et avec bassesse. On a tâché de s'élever avec l'auteur quand il s'élève; et; lorsqu'il est enflé et guindé, on a eu soin de ne l'être ni plus ni moins que lui.

On peut traduire un poëte en exprimant seulement le fond de ses pensées; mais, pour le bien faire connaître, pour donner une idée juste de sa langue, il faut traduire non-seulement ses pensées, mais tous les accessoires. Si le poëte a employé une métaphore, il ne faut pas lui substituer une autre métaphore; s'il se sert d'un mot qui soit bas dans sa langue, on doit le rendre par un mot qui soit bas dans la nôtre. C'est un tableau dont il faut copier exactement l'ordonnance, les attitudes, le coloris, les défauts et les beautés, sans quoi vous donnez votre ouvrage pour le sien.

Nous avons en français des imitations, des esquisses, des extraits de Shakespeare, mais aucune traduction. On a voulu apparemment ménager notre délicatesse. Par exemple, dans la traduction du *Maure de Venise*, Yago, au commencement de la pièce, vient avertir le sénateur Barbantio que le Maure a enlevé sa fille. L'auteur français fait parler ainsi Yago à la française:

« Je dis, monsieur, que vous êtes trahi, et que le Maure est actuellement possesseur des charmes de votre fille. »

Mais voici comme Yago s'exprime dans l'original anglais:

« Tête et sang! monsieur, vous êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le diable vous le commandait; parce que nous venons vous rendre service, vous nous traitez de rufiens. Vous avez une fille couverte par un cheval de Barbarie; vous aurez des petits-fils qui henniront, des chevaux de course pour cousins-germains, et des chevaux de manége pour beaux-frères.

LE SÉNATEUR.

» Qui es-tu, misérable profane?

YAGO.

» Je suis, monsieur, un homme qui viens vous dire que le Maure et votre fille font maintenant la bête à deux dos. »

LE SÉNATEUR.

« Tu es un coquin, etc. »

Je ne dis pas que le traducteur ait mal fait d'épargner à nos yeux la lecture de ce morceau; je dis seulement qu'il n'a pas fait connaître Shakespeare, et qu'on ne peut deviner quel est le génie de cet auteur, celui de son temps, celui de sa langue, par les imitations qu'on nous en a données sous le nom de traduction. Il n'y a pas six lignes de suite dans le *Jules César* français, qui se trouvent dans le *César* anglais. La traduction qu'on donne ici de ce *César* est la plus fidèle qu'on ait jamais faite en notre langue d'un poëte ancien ou étranger. On trouve, à la vérité, dans l'original quelques mots qui ne peuvent se rendre littéralement en français, de même que nous en avons que les Anglais ne peuvent traduire; mais ils sont en très-petit nombre.

Je n'ai qu'un mot à ajouter, c'est que les vers blancs ne coûtent que la peine de les dicter. Cela n'est pas plus difficile à faire qu'une lettre. Si on s'avise de faire des tragédies en vers blancs, et de les jouer sur notre théâtre, la tragédie est perdue. Dès que vous ôtez la difficulté, vous ôtez le mérite.

ACTE PREMIER.

SCÈNE Ire.*

FLAVIUS.

Hors d'ici! à la maison! retournez chez vous, fainéans. Est-ce aujourd'hui jour de fête? ne savez-vous pas, vous qui êtes des ouvriers, que vous ne devez pas vous promener dans les rues un jour ouvrable, sans les marques de votre professio n**? Parle, toi, quel est ton métier?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, monsieur, je suis charpentier.

MARULLUS.

Où est ton tablier de cuir? où est ta règle? pourquoi portes-tu ton bel habit? (*en s'adressant à un autre*) Et toi, de quel métier es-tu?

L'HOMME DU PEUPLE.

En vérité.... pour ce qui regarde les bons ouvriers.... je suis.... comme qui dirait, un savetier.

MARULLUS.

Mais, dis-moi, quel est ton métier, te dis-je? réponds positivement.

L'HOMME DU PEUPLE.

Mon métier, monsieur? mais j'espère que je peux l'exercer en bonne conscience. Mon métier est, monsieur, raccommodeur d'âmes ***.

MARULLUS.

Quel métier, faquin? quel métier, te dis-je, vilain salope?

* Il y a trente-huit acteurs dans cette pièce, sans compter les assistans. Les trois premiers actes se passent à Rome. Le quatrième et le cinquième se passent à Modène et en Grèce. La première scène représente des rues de Rome. Une foule de peuple est sur le théâtre. Deux tribuns, Marullus et Flavius, leur parlent. Cette première scène est en prose.

** C'était alors la coutume en Angleterre.

*** Il prononce ici le mot de semelle comme on prononce celui d'âme en anglais.

Il faut savoir que Shakespeare avait eu peu d'éducation; qu'il avait le malheur d'être réduit à être comédien; qu'il fallait plaire au peuple; que le peuple, plus riche en Angleterre qu'ailleurs, fréquente les spectacles, et que Shakespeare le servait selon son goût.

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh, monsieur, ne vous mettez pas hors de vous; je pourrais vous raccommoder.

FLAVIUS.

Qu'appelles-tu, me raccommoder? que veux-tu dire par-là?

L'HOMME DU PEUPLE.

Eh mais, vous ressemeler.

FLAVIUS.

Ah! tu es donc en effet savetier? l'es-tu? parle.

LE SAVETIER.

Il est vrai, monsieur, je vis de mon alène; je ne me mêle point des affaires des autres marchands, ni de celles des femmes; je suis un chirurgien de vieux souliers; lorsqu'ils sont en grand danger, je les rétablis.

FLAVIUS.

Mais pourquoi n'es-tu pas dans ta boutique? pourquoi es-tu avec tant de monde dans les rues?

LE SAVETIER.

Eh! monsieur, c'est pour user leurs souliers, afin que j'aie plus d'ouvrage. Mais la vérité, monsieur, est que nous nous fesons une fête de voir passer César, et que nous nous réjouissons de son triomphe.

MARULLUS, il parle en vers blancs.

Pourquoi vous réjouir? quelles sont ses conquêtes?
Quels rois par lui vaincus, enchaînés à son char,
Apportent des tributs aux souverains du monde?
Idiots, insensés, cervelles sans raison,
Cœurs durs, sans souvenir, et sans amour de Rome,
Oubliez-vous Pompée et toutes ses vertus?
Que de fois dans ces lieux, dans les places publiques,
Sur les tours, sur les toits et sur les cheminées,
Tenant des jours entiers vos enfans dans vos bras,
Attendiez-vous le temps où le char de Pompée
Traînait cent rois vaincus au pied du Capitole?
Le ciel retentissait de vos voix, de vos cris;
Les rivages du Tibre et ses eaux s'en émurent.
Quelle fête, grands dieux! vous assemble aujourd'hui!
Quoi! vous couvrez de fleurs le chemin d'un coupable,
Du vainqueur de Pompée, encor teint de son sang!
Lâches, retirez-vous; retirez-vous, ingrats:
Implorez à genoux la clémence des dieux;
Tremblez d'être punis de tant d'ingratitude. *

FLAVIUS.

Allez, chers compagnons; allez, compatriotes;
Assemblez vos amis et les pauvres surtout:
Pleurez aux bords du Tibre, et que ces tristes bords
Soient couverts de ses flots qu'auront enflés vos larmes.
(le peuple s'en va.)
Tu les vois, Marullus, à peine repentans:
Mais ils n'osent parler, ils ont senti leur crime.
Va vers le Capitole, et moi par ce chemin;
Renversons d'un tyran les images sacrées.

MARULLUS.

Mais quoi! le pouvons-nous le jour des lupercales?

FLAVIUS.

Oui, te dis-je, abattons ces images funestes.
Aux ailes de César il faut ôter ces plumes:
Il volerait trop haut, et trop loin de nos yeux:
Il nous tiendrait de loin dans un lâche esclavage.

* Si le commencement de la scène est pour la populace, ce morceau est pour la cour, pour les hommes d'état, pour les connaisseurs.

SCÈNE II.

CÉSAR, ANTOINE, habillé comme l'étaient ceux qui couraient dans la fête des lupercales, avec un fouet à la main pour toucher les femmes grosses; CALPHURNIA, femme de César; PORCIA, femme de Brutus; DÉCIUS, CICÉRON, BRUTUS, CASSIUS, CASCA et un ASTROLOGUE.

(Cette scène est moitié en vers, et moitié en prose.)

CÉSAR.

ÉCOUTEZ, Calphurnia.

CASCA.*

Paix, messieurs, holà; César parle.

CÉSAR.

Calphurnia!

CALPHURNIA.

Quoi! milord?

CÉSAR.

Ayez soin de vous mettre dans le chemin d'Antoine quand il courra.

ANTOINE.

Pourquoi, milord?

CÉSAR.

Quand vous courrez, Antoine, il faut toucher ma femme.
Nos aïeux nous ont dit qu'en cette course sainte,
C'est ainsi qu'on guérit de la stérilité.

ANTOINE.

C'est assez; César parle, on obéit soudain.

CÉSAR.

Va, cours, acquitte-toi de la cérémonie.

L'ASTROLOGUE avec une voix grêle.

César!

CÉSAR.

Qui m'appelle?

CASCA.

Ne faites donc pas tant de bruit; paix, encore une fois.

CÉSAR.

Qui donc m'a appelé dans la foule? J'ai entendu une voix plus claire que de la musique, qui fredonnait César. Parle, qui que tu sois, parle; César se tourne pour t'écouter.

L'ASTROLOGUE.

César, prends garde aux ides de mars.**

CÉSAR.

Quel homme est-ce-là?

BRUTUS.

C'est un astrologue, qui vous dit de prendre garde aux ides de mars.

CÉSAR.

Qu'il paraisse devant moi, que je voie son visage.

CASCA à l'astrologue.

L'ami, fends la presse, regarde César.

CÉSAR.

Que disais-tu tout à l'heure? répète encore.

L'ASTROLOGUE.

Prends garde aux ides de mars.

CÉSAR.

C'est un rêveur, laissons-le aller, passons.

(César s'en va avec toute sa suite.)

* Shakespeare fait de Casca, sénateur, une espèce de bouffon.

** Cette anecdote est dans Plutarque, ainsi que la plupart des incidens de la pièce. Shakespeare l'avait donc lu : comment donc a-t-il pu avilir la majesté de l'histoire romaine, jusqu'à faire parler quelquefois ces maîtres du monde comme des insensés, des bouffons, des crocheteurs? On l'a déjà dit, il voulait plaire à la populace de son temps.

SCÈNE III.

BRUTUS, CASSIUS.

CASSIUS.

Voulez-vous venir voir les courses des lupercales ?

BRUTUS.

Non pas moi.

CASSIUS.

Ah ! je vous en prie, allons-y.

BRUTUS, *en vers.*

Je n'aime point ces jeux ; les goûts, l'esprit d'Antoine,
Ne sont point faits pour moi ; courez, si vous voulez.

CASSIUS.

Brutus, depuis un temps, je ne vois plus en vous
Cette affabilité, ces marques de tendresse,
Dont vous flattiez jadis ma sensible amitié.

BRUTUS.

Vous vous êtes trompé ; quelques ennuis secrets,
Des chagrins peu connus ont changé mon visage ;
Ils me regardent seul, et non pas mes amis.
Non, n'imaginez point que Brutus vous néglige ;
Plaignez plutôt Brutus en guerre avec lui-même ;
J'ai l'air indifférent, mais mon cœur ne l'est pas.

CASSIUS.

Cet air sévère et triste où je m'étais mépris,
M'a souvent avec vous imposé le silence.
Mais, parle-moi, Brutus, peux-tu voir ton visage ?

BRUTUS.

* Non, l'œil ne peut se voir, à moins qu'un autre objet
Ne réfléchisse en lui les traits de son image.

CASSIUS.

Oui, vous avez raison : que n'avez-vous, Brutus,
Un fidèle miroir qui vous peigne à vous-même,
Qui déploie à vos yeux vos mérites cachés,
Qui vous montre votre ombre ? Apprenez, apprenez
Que les premiers de Rome ont les mêmes pensées ;
Tous disent, en plaignant ce siècle infortuné,
Ah ! si du moins Brutus pouvait avoir des yeux !

BRUTUS.

A quel écueil étrange oses-tu me conduire ?
Et pourquoi prétends-tu que, me voyant moi-même,
J'y trouve des vertus que le ciel me refuse ?

CASSIUS.

Écoute, cher Brutus, avec attention.
Tu ne saurais te voir que par réflexion.
Supposons qu'un miroir puisse *avec modestie*
Te montrer quelques traits à toi-même inconnus :
Pardonne ! tu le sais, je ne suis point flatteur ;
Je ne fatigue point par d'indignes sermens
D'infidèles amis qu'en secret je méprise ;
Je n'embrasse personne afin de le trahir.
Mon cœur est tout ouvert, et Brutus y peut lire.
(on entend des acclamations, et le son des trompettes.)

* Rien n'est plus naturel que le fond de cette scène, rien n'est même plus adroit. Mais comment peut-on exprimer un sentiment si naturel et si vrai par des tours qui le sont si peu? C'est que le goût n'était pas formé.

BRUTUS.

Que peuvent annoncer ces trompettes, ces cris?
Le peuple voudrait-il choisir César pour roi?

CASSIUS.

Tu ne voudrais donc pas voir César sur le trône?

BRUTUS.

Non, ami, non, jamais, quoique j'aime César.
Mais pourquoi si long-temps me tenir incertain?
Que ne t'expliques-tu? que voulais-tu me dire?
D'où viennent tes chagrins dont tu cachais la cause?
Si l'amour de l'état les fait naître en ton sein,
Parle, ouvre-moi ton cœur, montre-moi sans frémir
La gloire dans un œil et le trépas dans l'autre.
Je regarde la gloire et brave le trépas;
Car le ciel m'est témoin que ce cœur tout romain
Aima toujours l'honneur plus qu'il n'aima le jour.

CASSIUS.

Je n'en doutai jamais; je connais ta vertu,
Ainsi que je connais ton amitié fidèle.
Oui, c'est l'honneur, ami, qui fait tous mes chagrins.
J'ignore de quel œil tu regardes la vie;
Je n'examine point ce que le peuple en pense.
Mais pour moi, cher ami, j'aime mieux n'être pas,
Que d'être sous les lois d'un mortel mon égal.
Nous sommes nés tous deux libres comme César.
Bien nourris comme lui, comme lui nous savons
Supporter la fatigue et braver les hivers.
Je me souviens qu'un jour, au milieu d'un orage,
Quand le Tibre en courroux luttait contre ses bords:
Veux-tu, me dit César, te jeter dans le fleuve?
Oseras-tu nager malgré tout son courroux?
Il dit, et dans l'instant, sans ôter mes habits,
Je plonge, et je lui dis: César, ose me suivre.
Il me suit en effet, et de nos bras nerveux
Nous combattons les flots, nous repoussons les ondes.
Bientôt j'entends César qui me crie: Au secours,
Au secours, ou j'enfonce; et moi, dans le moment,
Semblable à notre aïeul, à notre auguste Enée,
Qui, dérobant Anchise aux flammes dévorantes,
L'enleva sur son dos dans les débris de Troie,
J'arrachai ce César aux vagues en fureur;
Et maintenant cet homme est un dieu parmi nous!
Il tonne, et Cassius doit se courber à terre
Quand ce dieu par hasard daigne le regarder!
* Je me souviens encor qu'il fut pris en Espagne
D'un grand accès de fièvre, et que, dans le frisson,
(Je crois le voir encore) il tremblait comme un homme,
Je vis ce dieu trembler. La couleur des rubis
S'enfuyait tristement de ses lèvres poltronnes.
Ces yeux dont un regard fait fléchir les mortels,
Ces yeux étaient éteints: j'entendis ces soupirs,
Et cette même voix qui commande à la terre;
Cette terrible voix, remarque bien, Brutus,
Remarque, et que ces mots soient écrits dans tes livres,
Cette voix qui tremblait, disait: Titinius,
Titinius **, à boire. Une fille, un enfant,

* Tous ces contes que fait Cassius ressemblent à un discours de Gille à la foire. Cela est naturel, oui; mais c'est le naturel d'un homme de la populace qui s'entretient avec son compère dans un cabaret. Ce n'est pas ainsi que parlaient les plus grands hommes de la république romaine.

** L'acteur autrefois prenait en cet endroit le ton d'un homme qui a la fièvre, et qui parle d'une voix grêle.

N'eût pas été plus faible ; et c'est donc ce même homme,
C'est ce corps faible et mou qui commande aux Romains!
Lui, notre maître! ô dieux!

BRUTUS.

J'entends un nouveau bruit,
J'entends des cris de joie. Ah! Rome trop séduite
Surcharge encor César et de biens et d'honneurs.

CASSIUS.

Quel homme! quel prodige! il enjambe ce monde
Comme un vaste colosse ; et nous, petits humains,
Rampant entre ses pieds, nous sortons notre tête,
Pour chercher en tremblant des tombeaux sans honneur.
Ah! l'homme est quelquefois le maître de son sort:
La faute est dans son cœur, et non dans les étoiles;
Qu'il s'en prenne à lui seul s'il rampe dans les fers.
César! Brutus! eh bien! quel est donc ce César?
Son nom sonne-t-il mieux que le mien ou le vôtre?
Écrivez votre nom, sans doute il vaut le sien :
Prononcez-les, tous deux sont égaux dans la bouche :
Pesez-les, tous les deux ont un poids bien égal.
Conjurez en ces noms les démons du Tartare,
Les démons évoqués viendront également. *
Je voudrais bien savoir ce que ce César mange,
Pour s'être fait si grand? O siècle! ô jours honteux!
O Rome! c'en est fait, tes enfans ne sont plus.
Tu formes des héros, et depuis le déluge
Aucun temps ne te vit sans mortels généreux;
Mais tes murs aujourd'hui contiennent un seul homme.

CASSIUS continue, et dit :

Ah! c'est aujourd'hui que Roume existe en effet; car il n'y a de Room (de place) que pour César. **

CASSIUS achève son récit par ces vers.

Ah! dans Rome jadis il était un Brutus,
Qui se serait soumis au grand diable d'enfer
Aussi facilement qu'aux ordres d'un monarque.

BRUTUS.

Va, je me fie à toi; tu me chéris, je t'aime;
Je vois ce que tu veux; j'y pensai plus d'un jour.
Nous en pourrons parler : mais, dans ces conjonctures,
Je te conjure, ami, de n'aller pas plus loin.
J'ai pesé tes discours, tout mon cœur s'en occupe;
Nous en reparlerons; je ne t'en dis pas plus.
Va, sois sûr que Brutus aimerait mieux cent fois
Être un vil paysan, que d'être un sénateur,
Un citoyen romain menacé d'esclavage.

SCÈNE IV.

CÉSAR rentre avec tous ses courtisans, et BRUTUS continue.

César est de retour. Il a fini son jeu.

CASSIUS.

Crois-moi, tire Casca doucement par la manche;
Il passe; il te dira, dans son étrange humeur,
Avec son ton grossier tout ce qu'il aura vu.

* Ces idées sont prises des contes de sorciers, qui étaient plus communs dans la superstitieuse Angleterre qu'ailleurs, avant que cette nation fût devenue philosophe, grâce aux Bacon, aux Shaftesbury, aux Collin, aux Wholaston, aux Dodwell, aux Midleton, aux Bolingbroke, et à tant d'autres génies hardis.

** Il y a ici une plaisante pointe : Rome en anglais se prononce *Roum*; et *room*, qui signifie place, se prononce aussi *roum*. Cela n'est pas tout-à-fait dans le style de *Cinna* : mais chaque peuple et chaque siècle ont leur style et leur sorte d'éloquence.

BRUTUS.

Je n'y manquerai pas. Mais observe avec moi
Combien l'œil de César annonce de colère;
Vois tous ses courtisans près de lui consternés.
La pâleur se répand au front de Calphurnie.
Regarde Cicéron, comme il est inquiet,
Impatient, troublé, tel que dans nos comices
Nous l'avons vu souvent, quand quelques sénateurs,
Réfutant ses raisons, bravent son éloquence.

CASSIUS.

Tu sauras de Casca tout ce qu'il faut savoir.

CÉSAR dans le fond.

Eh bien, Antoine!

ANTOINE.

Eh bien, César!

CÉSAR regardant Cassius et Brutus qui sont sur le devant.

Puissé-je désormais n'avoir autour de moi
Que ceux dont l'embonpoint marque des mœurs aimables!
Cassius est trop maigre, il a les yeux trop creux,
Il pense trop; je crains ces sombres caractères.

ANTOINE.

Ne le crains point, César, il n'est pas dangereux;
C'est un noble Romain qui t'est fort attaché.

CÉSAR. *

Je le voudrais plus gras, mais je ne puis le craindre.
Cependant, si César pouvait craindre un mortel,
Cassius est celui dont j'aurais défiance :
Il lit beaucoup; je vois qu'il veut tout observer :
Il prétend par les faits juger du cœur des hommes;
Il fuit l'amusement, les concerts, les spectacles,
Tout ce qu'Antoine et moi nous goûtons sans remords;
Il sourit rarement et, dans son dur sourire,
Il semble se moquer de son propre génie;
Il paraît insulter au sentiment secret
Qui, malgré lui, l'entraîne et le force à sourire.
Un esprit de sa trempe est toujours en colère
Quand il voit un mortel qui s'élève sur lui.
D'un pareil caractère il faut qu'on se défie.
Je te dis après tout ce qu'on peut redouter,
Non pas ce que je crains; je suis toujours moi-même.
Passe à mon côté droit; je suis sourd d'une oreille.
Dis-moi sur Cassius ce que je dois penser.

(César sort avec Antoine et sa suite.)

SCÈNE V.

BRUTUS, CASSIUS, CASCA.

(Brutus tire Casca par la manche.)

CASCA à Brutus.

César sort, et Brutus par la manche me tire :
Voudrait-il me parler?

BRUTUS.

Oui, je voudrais savoir
Quel sujet à César cause tant de tristesse.

CASCA.

Vous le savez assez, ne le suiviez-vous pas?

BRUTUS.

Eh! si je le savais, vous le demanderais-je?

(Cette scène est continuée en prose.)

* Cela est encore tiré de Plutarque.

CASCA.

Oui-dà ! Eh bien, on lui a offert une couronne ; et cette couronne lui étant présentée, il l'a rejetée du revers de la main (*il fait ici le geste qu'a fait César*). Alors le peuple a applaudi par mille acclamations.

BRUTUS.

Pourquoi ce bruit a-t-il redoublé ?

CASCA.

Pour la même raison.

CASSIUS.

Mais on a applaudi trois fois. Pourquoi ce troisième applaudissement ?

CASCA.

Pour cette même raison-là, vous dis-je.

BRUTUS.

Quoi ! on lui a offert trois fois la couronne ?

CASCA.

Eh pardieu oui, et à chaque fois il l'a toujours doucement refusée, et à chaque signe qu'il fesait de n'en vouloir point, tous mes honnêtes voisins l'applaudissaient à haute voix.

CASSIUS.

Qui lui a offert la couronne ?

CASCA.

Hé ! qui donc ! Antoine.

BRUTUS.

De quelle manière s'y est-il pris, cher Casca ?

CASCA.

Je veux être pendu si je sais précisément la manière ; c'était une pure farce ; je n'ai pas tout remarqué. J'ai vu Marc Antoine lui offrir la couronne ; ce n'était pourtant pas une couronne tout-à-fait, c'était un petit coronnet, * et, comme je vous l'ai déjà dit, il l'a rejeté. Mais, selon mon jugement, il aurait bien voulu le prendre ; on le lui a offert encore, il l'a rejeté encore ; mais, à mon avis, il était bien fâché de ne pas mettre les doigts dessus. On le lui a encore présenté, il l'a encore refusé ; et, à ce dernier refus, la canaille a poussé de si hauts cris, et a battu de ses vilaines mains avec tant de fracas, et a tant jeté en l'air ses sales bonnets, et a laissé échapper tant de bouffées de sa puante haleine, que César en a été presque étouffé ; il s'est évanoui, il est tombé par terre ; et, pour ma part, je n'osais rire, de peur qu'en ouvrant ma bouche, je ne reçusse le mauvais air infecté par la racaille.

CASSIUS.

Doucement, doucement. Dis-moi, je te prie ; César s'est évanoui ?

CASCA.

Il est tombé tout au milieu du marché ; sa bouche écumait, il ne pouvait parler.

BRUTUS.

Cela est vraisemblable ; il est sujet à tomber du haut-mal.

CASSIUS.

Non, César ne tombe point du haut-mal ; c'est vous et moi qui tombons ; c'est nous, honnête Casca, qui sommes en épilepsie.

CASCA.

Je ne sais pas ce que vous entendez par-là ; mais je suis sûr que Jules César est tombé : et regardez-moi comme un menteur, si tout ce peuple en guenilles ne l'a pas claqué et sifflé, selon qu'il lui plaisait ou déplaisait, comme il fait les comédiens sur le théâtre.

* Les coronnets sont de petites couronnes que les pairesses d'Angleterre portent sur la tête au sacre des rois et des reines, et dont les pairs ornent leurs armoiries. Il est bien étrange que Shakespeare ait traité en comique un récit dont le fond est si noble et si intéressant : mais il s'agit de la populace de Rome ; et Shakespeare cherchait les suffrages de celle de Londres.

BRUTUS.

Mais qu'a-t-il dit quand il est revenu à lui?

CASCA.

Jarni! avant de tomber, quand il a vu la populace si aise de son refus de la couronne, il a ouvert son manteau, et leur a offert de se couper la gorge... Quand il a eu repris ses sens, il a dit à l'assemblée : Messieurs, si j'ai dit ou fait quelque chose de peu convenable, je prie vos seigneuries de ne l'attribuer qu'à mon infirmité. Trois ou quatre filles qui étaient auprès de moi se sont mises à crier : Hélas! la bonne âme! Mais il ne faut pas prendre garde à elles; car, s'il avait égorgé leurs mères, elles en auraient dit autant.

BRUTUS.

Et après tout cela il s'en est retourné tout triste?

CASCA.

Oui.

CASSIUS.

Cicéron a-t-il dit quelque chose?

CASCA.

Oui, il a parlé grec.

CASSIUS.

Pourquoi?

CASCA.

Ma foi, je ne sais, je ne pourrai guère vous répondre directement. Ceux qui l'ont entendu se sont regardés en souriant, et ont branlé la tête. Tout cela était du grec pour moi. Je n'ai plus de nouvelles à vous dire. Marullus et Flavius, pour avoir dépouillé les images de César de leurs ornemens, sont réduits au silence. Adieu : il y a eu encore bien d'autres sottises, mais je ne m'en souviens pas.

CASSIUS.

Casca, veux-tu souper avec moi ce soir?

CASCA.

Non, je suis engagé.

CASSIUS.

Veux-tu dîner avec moi demain?

CASCA.

Oui, si je suis en vie, si tu ne changes pas d'avis, et si ton dîner vaut la peine d'être mangé.

CASSIUS.

Fort bien, nous t'attendrons.

CASCA.

Attends-moi. Adieu, tous deux.

(le reste de cette scène est en vers.)

BRUTUS.

L'étrange compagnon! qu'il est devenu brute!
Je l'ai vu tout de feu jadis dans ma jeunesse.

CASSIUS.

Il est le même encor quand il faut accomplir
Quelque illustre dessein, quelque noble entreprise.
L'apparence est chez lui rude, lente et grossière;
C'est la sauce, crois-moi, qu'il met à son esprit,
Pour faire avec plaisir digérer ses paroles.

BRUTUS.

Oui, cela me paraît : ami, séparons-nous;
Demain, si vous voulez, nous parlerons ensemble.
Je viendrai vous trouver, ou vous viendrez chez moi.
J'y resterai pour vous.

CASSIUS.

Volontiers, j'y viendrai.
Allez : en attendant, souvenez-vous de Rome.

SCÈNE VI.

CASSIUS seul.

Brutus, ton cœur est bon ; mais cependant je vois
Que ce riche métal peut d'une adroite main
Recevoir aisément des formes différentes.
Un grand cœur doit toujours fréquenter ses semblables
Le plus beau naturel est quelquefois séduit.
César me veut du mal, mais il aime Brutus;
Et, si j'étais Brutus et qu'il fût Cassius,
Je sens que sur mon cœur il aurait moins d'empire.
Je prétends cette nuit jeter à sa fenêtre
Des billets sous le nom de plusieurs citoyens;
Tous lui diront que Rome espère en son courage,
Et tous obscurément condamneront César;
Son joug est trop affreux; songeons à le détruire,
Ou songeons à quitter le jour que je respire.
(Cassius sort.)

(Les deux derniers vers de cette scène sont rimés dans l'original.)

SCÈNE VII.

On entend le tonnerre; on voit des éclairs. CASCA entre l'épée à la main. CICÉRON entre par un autre côté et rencontre Casca.

CICÉRON.

Bonsoir, mon cher Casca. César est-il chez lui?
Tu parais sans haleine et les yeux effarés!

CASCA.

N'êtes-vous pas troublé quand vous voyez la terre
Trembler avec effroi jusqu'en ses fondemens?
J'ai vu cent fois les vents et les fières tempêtes
Renverser les vieux troncs des chênes orgueilleux;
Le fougueux Océan, tout écumant de rage,
Élever jusqu'au ciel ses flots ambitieux;
Mais jusqu'à cette nuit je n'ai point vu d'orage
Qui fît pleuvoir ainsi les flammes sur nos têtes.
Ou la guerre civile est dans le firmament,
Ou le monde impudent met le ciel en colère,
Et le force à frapper les malheureux humains.

CICÉRON.

Casca, n'as-tu rien vu de plus épouvantable?

CASCA.

Un esclave, je crois qu'il est connu de vous,
A levé sa main gauche; elle a flambé soudain,
Comme si vingt flambeaux s'allumaient tous ensemble,
Sans que sa main brûlât, sans qu'il sentît les feux:
Bien plus (depuis ce temps j'ai ce fer à la main),
Un lion a passé tout près du Capitole;
Ses yeux étincelans se sont tournés sur moi;
Il s'en va fièrement sans me faire de mal.
Cent femmes en ces lieux, immobiles, tremblantes,
Jurent qu'elles ont vu des hommes enflammés
Parcourir, sans brûler, la ville épouvantée.
Le triste et sombre oiseau qui préside à la nuit
A dans Rome, en plein jour, poussé ses cris funèbres.
Croyez-moi, quand le ciel assemble ses prodiges,
Gardons-nous d'en chercher d'inutiles raisons,
Et de vouloir sonder les lois de la nature.
C'est le ciel qui nous parle et qui nous avertit.

CICÉRON.

Tous ces événemens paraissent effroyables:
Mais pour les expliquer chacun suit ses pensées;

On s'écarte du but en croyant le trouver.
Casca, César demain vient-il au Capitole?

CASCA.

Il y viendra; sachez qu'Antoine de sa part
Doit vous faire avertir de vous y rendre aussi.

CICÉRON.

Bonsoir donc, cher Casca; les cieux chargés d'orages
Ne nous permettent pas de demeurer : adieu.
(il sort.)

SCÈNE VIII.

CASSIUS, CASCA.

CASSIUS.

Qui marche dans ces lieux à cette heure?

CASCA.

Un Romain.

CASSIUS.

C'est la voix de Casca!

CASCA.

Votre oreille est fort bonne.
Quelle effroyable nuit!

CASSIUS.

Ne vous en plaignez pas;
Pour les honnêtes gens cette nuit a des charmes.

CASCA.

Quelqu'un vit-il jamais les cieux plus courroucés?

CASSIUS.

Oui, celui qui connaît les crimes de la terre.
Pour moi, dans cette nuit j'ai marché dans les rues;
J'ai présenté mon corps à la foudre, aux éclairs;
La foudre et les éclairs ont épargné ma vie.

CASCA.

Mais pourquoi tentiez-vous la colère des dieux?
C'est à l'homme à trembler lorsque le ciel envoie
Ses messagers de mort à la terre coupable.

CASSIUS.

Que tu parais grossier! que ce feu du génie
Qui luit chez les Romains, est éteint dans tes sens!
Ou tu n'as point d'esprit, ou tu n'en uses pas.
Pourquoi ces yeux hagards et ce visage pâle?
Pourquoi tant t'étonner des prodiges des cieux?
De ce bruyant courroux veux-tu savoir la cause?
Pourquoi ces feux errans, ces mânes déchaînés,
Ces monstres, ces oiseaux, ces enfans qui prédisent?
Pourquoi tout est sorti de ses bornes prescrites?
Tant de monstres, crois-moi, doivent nous avertir
Qu'il est dans la patrie un plus grand monstre encore;
Et si je te nommais un mortel, un Romain,
Non moins affreux pour nous que cette nuit affreuse,
Que la foudre, l'éclair, et les tombeaux ouverts;
Un insolent mortel, dont les rugissemens
Semblent ceux du lion qui marche au Capitole;
Un mortel par lui-même aussi faible que nous,
Mais que le ciel élève au-dessus de nos têtes,
Plus terrible pour nous, plus odieux cent fois
Que ces feux, ces tombeaux, et ces affreux prodiges!

CASCA.

C'est César, c'est de lui que tu prétends parler.

CASSIUS.

Qui que ce soit, n'importe. Eh quoi donc, les Romains
N'ont-ils pas aujourd'hui des bras comme leurs pères?
Ils n'en ont point l'esprit, ils n'en ont point les mœurs;
Ils n'ont que la faiblesse et l'esprit de leurs mères.
Les Romains dans nos jours ont donc cessé d'être hommes!

CASCA.

Oui, si l'on m'a dit vrai, demain les sénateurs
Accordent à César ce titre affreux de roi;
Et sur terre et sur mer il doit porter le sceptre,
En tous lieux, hors de Rome où déjà César règne.

CASSIUS.

Tant que je porterai ce fer à mon côté,
Cassius sauvera Cassius d'esclavage.
Dieux! c'est vous qui donnez la force aux faibles cœurs,
C'est vous qui des tyrans punissez l'injustice.
Ni les superbes tours, ni les portes d'airain,
Ni les gardes armés, ni les chaînes de fer,
Rien ne retient un bras que le courage anime;
Rien n'ôte le pouvoir qu'un homme a sur soi-même.
N'en doute point, Casca, tout mortel courageux
Peut briser à son gré les fers dont on le charge.

CASCA.

Oui, je m'en sens capable; oui, tout homme en ses mains
Porte la liberté de sortir de la vie.

CASSIUS.

Et pourquoi donc César nous peut-il opprimer?
Il n'eût jamais osé régner sur les Romains;
Il ne serait pas loup, s'ils n'étaient des moutons *.
Il nous trouva chevreuils quand il s'est fait lion.
Qui veut faire un grand feu se sert de faible paille.
Que de paille dans Rome! et que d'ordure, ô ciel!
Notre indigne bassesse a fait toute sa gloire.
Mais que dis-je? ô douleurs! où vais-je m'emporter?
Devant qui mes regrets se sont-ils fait entendre?
Êtes-vous un esclave? êtes-vous un Romain?
Si vous servez César, ce fer est ma ressource.
Je ne crains rien de vous, je brave tout danger.

CASCA.

Vous parlez à Casca: que ce mot vous suffise.
Je ne sais point flatter César par des rapports.
Prends ma main, parle, agis, fais tout pour sauver Rome.
Si quelqu'un fait un pas dans ce noble dessein,
Je le devancerai; compte sur ma parole.

CASSIUS.

Voilà le marché fait: je veux te confier
Que de plus d'un Romain j'ai soulevé la haine.
Ils sont prêts à former une grande entreprise,
Un terrible complot, dangereux, important.
Nous devons nous trouver au porche de Pompée:
Allons, car à présent, dans cette horrible nuit,
On ne peut se tenir, ni marcher dans les rues.
Les élémens armés, ensemble confondus,
Sont comme mes projets, fiers, sanglans et terribles.

CASCA.

Arrête, quelqu'un vient à pas précipités.

* Le loup et les moutons ne gâtent point les beautés de ce morceau, parce que les Anglais n'attachent point à ces mots une idée basse; ils n'ont point le proverbe, *Qui se fait brebis le loup le mange.*

CASSIUS.

C'est Cinna, sa démarche est aisée à connaître.
C'est un ami *.

SCÈNE IX.

CASSIUS, CASCA, CINNA.

CASSIUS.

Cinna, qui vous hâte à ce point?

CINNA.

Je vous cherchais. Cimber serait-il avec vous?

CASSIUS.

Non, c'est Casca; je peux répondre de son zèle;
C'est un des conjurés.

CINNA.

J'en rends grâces au ciel.
Mais quelle horrible nuit! Des visions étranges
De quelques-uns de nous ont glacé les esprits.

CASSIUS.

M'attendiez-vous?

CINNA.

Sans doute, avec impatience.
Ah! si le grand Brutus était gagné par vous!

CASSIUS.

Il le sera, Cinna. Va porter ce papier **
Sur la chaire où se sied le préteur de la ville;
Et jette adroitement cet autre à sa fenêtre:
Mets cet autre papier aux pieds de la statue
De l'antique Brutus qui sut punir les rois.
Tu te rendras après au porche de Pompée.
Avons-nous Décius avec Trébonius?

CINNA.

Tous, excepté Cimber, au porche vous attendent,
Et Cimber est allé chez vous pour vous parler.
Je cours exécuter vos ordres respectables.

CASSIUS.

Allons, Casca, je veux parler avant l'aurore
Au généreux Brutus: les trois quarts de lui-même
Sont déjà dans nos mains, nous l'aurons tout entier,
Et deux mots suffiront pour subjuguer son âme.

CASCA.

Il nous est nécessaire, il est aimé dans Rome;
Et ce qui dans nos mains peut paraître un forfait,
Quand il nous aidera, passera pour vertu.
Son crédit dans l'état est la riche alchimie
Qui peut changer ainsi les espèces des choses.

CASSIUS.

J'attends tout de Brutus, et tout de son mérite.
Allons, il est minuit, et, devant qu'il soit jour,
Il faudra l'éveiller et s'assurer de lui.

* Presque toute cette scène me paraît pleine de grandeur, de force, et de beautés vraies.

** Un papier du temps de César, n'est pas trop dans le costume; mais il n'y faut pas regarder de si près; il faut songer que Shakespeare n'avait point eu d'éducation, qu'il devait tout à son seul génie.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS; LUCIUS; l'un de ses domestiques, dans le jardin de la maison de Brutus.

BRUTUS.

Ho! Lucius! holà!... J'observe en vain les astres,
Je ne puis deviner quand le jour paraîtra.
Lucius!... Je voudrais dormir comme cet homme.
Ha! Lucius, debout, éveille-toi, te dis-je.

LUCIUS.

M'appelez-vous, milord?

BRUTUS.

Va chercher un flambeau;
Va, tu le porteras dans ma bibliothèque,
Et, dès qu'il y sera, tu viendras m'avertir.
(Brutus reste seul.)
Il faut que César meure; — oui, Rome enfin l'exige. —
Je n'ai point, je l'avoue, à me plaindre de lui;
Et la cause publique est tout ce qui m'anime.
Il prétend être roi! — mais, quoi! le diadème
Change-t-il, après tout, la nature de l'homme?
Oui, le brillant soleil fait croître les serpens.
Pensons-y : nous allons l'armer d'un dard funeste,
Dont il peut nous piquer sitôt qu'il le voudra.
Le trône et la vertu sont rarement ensemble.
Mais quoi! je n'ai point vu que César jusqu'ici
Ait à ses passions accordé trop d'empire.
N'importe : — on sait assez quelle est l'ambition.
L'échelle des grandeurs à ses yeux se présente;
Elle y monte en cachant son front aux spectateurs;
Et quand elle est au haut, alors elle se montre;
Alors, jusques au ciel élevant ses regards,
D'un coup d'œil méprisant, sa vanité dédaigne
Les premiers échelons qui firent sa grandeur.
C'est ce que peut César. Il le faut prévenir.
Oui, c'est là son destin, c'est là son caractère;
C'est un œuf de serpent qui, s'il était couvé,
Serait aussi méchant que tous ceux de sa race.
Il le faut dans sa coque écraser sans pitié.

LUCIUS rentre.

Les flambeaux sont déjà dans votre cabinet;
Mais, lorsque je cherchais une pierre à fusil,
J'ai trouvé ce billet, monsieur *, sur la fenêtre,
Cacheté comme il est, et je suis très-certain
Que ce papier n'est là que depuis cette nuit.

BRUTUS.

Va-t'en te reposer; il n'est pas jour encore.
Mais, à propos, demain n'avons-nous pas les ides **?

LUCIUS.

Je n'en sais rien, monsieur.

BRUTUS.

Prends le calendrier,
Et viens m'en rendre compte.

LUCIUS.

Oui, j'y cours à l'instant.

* Il l'appelle tantôt milord, tantôt monsieur, *Sir*.
** Ce sont ces fameuses ides de mars, 15 du mois, où César fut assassiné.

BRUTUS *décachetant le billet.*

Ouvrons, car les éclairs et les exhalaisons
Font assez de clarté pour que je puisse lire.

(il lit.)

« Tu dors; éveille-toi, Brutus, et songe à Rome;
» Tourne les yeux sur toi, tourne les yeux sur elle.
» Es-tu Brutus encor? peux-tu dormir, Brutus?
» Debout. Sers ton pays, parle, frappe, et nous venge. »
J'ai reçu quelquefois de semblables conseils;
Je les ai recueillis. On me parle de Rome;
Je pense à Rome assez. — Rome, c'est de tes rues
Que mon aïeul Brutus osa chasser Tarquin.
Tarquin! c'était un roi. — *Parle, frappe, et nous venge.*
Tu veux donc que je frappe? — Oui, je te le promets,
Je frapperai. Ma main vengera tes outrages,
Ma main, n'en doute point, remplira tous tes vœux.

LUCIUS *rentre.*

Nous avons ce matin le quinzième du mois.

BRUTUS.

C'est fort bien; cours ouvrir, quelqu'un frappe à la porte.

(Lucius va ouvrir.)

Depuis que Cassius m'a parlé de César,
Mon cœur s'est échauffé, je n'ai pas pu dormir.
Tout le temps qui s'écoule entre un projet terrible
Et l'accomplissement, n'est qu'un fantôme affreux,
Un rêve épouvantable, un assaut du génie,
Qui dispute en secret avec cet attentat;*
C'est la guerre civile en notre âme excitée.

LUCIUS.

Cassius votre frère ** est là qui vous demande.

BRUTUS.

Est-il seul?

LUCIUS.

Non, monsieur, sa suite est assez grande.

BRUTUS.

En connais-tu quelqu'un?

LUCIUS.

Je n'en connais pas un.
Couverts de leurs *** chapeaux jusques à leurs oreilles,
Ils ont dans leurs manteaux enterré leurs visages;
Et nul à Lucius ne s'est fait reconnaître:
Pas la moindre amitié.

BRUTUS.

Ce sont nos conjurés.
O conspiration! quoi! dans la nuit tu trembles!
Dans la nuit favorable aux autres attentats!
Ah! quand le jour viendra, dans quels antres profonds
Pourras-tu donc cacher ton monstrueux visage?
Va, ne te montre point, prends le masque imposant
De l'affabilité, des respects, des caresses.
Si tu ne sais cacher tes traits épouvantables,
Les ombres de l'enfer ne sont pas assez fortes
Pour dérober ta marche aux regards de César.

* Il y a dans l'original: *le génie tient conseil avec ces instrumens de mort.* Cet endroit se retrouve dans une note de Cinna, mais moins exactement traduit.
** *Votre frère* veut dire ici votre ami.
*** *Hats*, chapeaux.

SCÈNE II.

CASSIUS, CASCA, DÉCIUS, CINNA, MÉTELLUS, TRÉBONIUS, enveloppés dans leurs manteaux.

TRÉBONIUS, *en se découvrant.*

Nous venons hardiment troubler votre repos.
Bonjour, Brutus; parlez, sommes-nous importuns?

BRUTUS.

Non, le sommeil me fuit; non, vous ne pouvez l'être.
(à part à Cassius.)
Ceux que vous amenez sont-ils connus de moi?

CASSIUS.

Tous le sont; chacun d'eux vous aime et vous honore,
Puissiez-vous seulement, en vous rendant justice,
Vous estimer, Brutus, autant qu'ils vous estiment!
Voici Trébonius.

BRUTUS.

Qu'il soit le bienvenu.

CASSIUS.

Celui qui l'accompagne est Décius Brutus.

BRUTUS.

Très-bienvenu de même.

CASSIUS.

Et cet autre est Casca.
Celui-là c'est Cimber, et celui-ci Cinna.

BRUTUS.

Tous les très-bienvenus. — Quels projets importans
Les mènent dans ces lieux avec vous et la nuit?

CASSIUS.

Puis-je vous dire un mot?
(Il lui parle à l'oreille; et pendant ce temps-là les conjurés se retirent un peu.)

DÉCIUS.

L'orient est ici, le soleil va paraître.

CASCA.

Non.

CINNA.

Pardonnez, monsieur; déjà quelques rayons,
Messagers de l'aurore, ont blanchi les nuages.

CASCA.

Avouez que tous deux vous vous êtes trompés:
Tenez, le soleil est au bout de mon épée;
Il s'avance de loin vers le milieu du ciel,
Amenant avec lui les beaux jours du printemps.
Vous verrez dans deux mois s'il s'approche de l'ourse;
Mais ses traits à présent frappent au Capitole *.

BRUTUS.

Donnez-moi tous la main, amis, l'un après l'autre.

CASSIUS.

Jurez tous d'accomplir vos desseins généreux.

BRUTUS.

Laissons là les sermens. Si la patrie en larmes,
Si d'horribles abus, si nos malheurs communs
Ne sont pas des motifs assez puissans sur vous,
Rompons tout; hors d'ici, retournez dans vos lits,
Dormez, laissez veiller l'affreuse tyrannie;
Que sous son bras sanglant chacun tombe à son tour.

* On a traduit cette dissertation, parce qu'il faut tout traduire.

Mais si tant de malheurs, ainsi que je m'en flatte,
Doivent remplir de feu les cœurs froids des poltrons,
Inspirer la valeur aux plus timides femmes,
Qu'avons-nous donc besoin d'un nouvel éperon?
Quel lien nous faut-il que notre propre cause?
Et quel autre serment que l'honneur, la parole?
L'amour de la patrie est notre engagement;
La vertu, mes amis, se fie à la vertu *.
Les prêtres, les poltrons, les fripons et les faibles,
Ceux dont on se défie, aux sermens ont recours.
Ne souillez pas l'honneur d'une telle entreprise;
Ne faites pas la honte à votre juste cause,
De penser qu'un serment soutienne vos grands cœurs.
Un Romain est bâtard s'il manque à sa promesse.

CASSIUS.

Aurons-nous Cicéron? voulez-vous le sonder?
Je crois qu'avec vigueur il sera du parti.

CASCA.

Ah! ne l'oublions pas.

CINNA.

Ne fesons rien sans lui.

CIMBER.

Pour nous faire approuver, ses cheveux blancs suffisent;
Il gagnera des voix; on dira que nos bras
Ont été dans ce jour guidés par sa prudence;
Notre âge, jeune encore, et notre emportement
Trouveront un appui dans sa grave vieillesse.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez point, ne lui confiez rien.
Il n'achève jamais ce qu'un autre commence;
Il prétend que tout vienne et dépende de lui.

CASSIUS.

Laissons donc Cicéron.

CASCA.

Il nous servirait mal.

CIMBER.

César est-il le seul que nous devions frapper?

CASSIUS.

Je crois qu'il ne faut pas qu'Antoine lui survive,
Il est trop dangereux; vous savez ses mesures,
Il peut les pousser loin; il peut nous perdre tous;
Il faut le prévenir; que César et lui meurent.

BRUTUS.

Cette ** *course* aux Romains paraîtrait trop sanglante;
On nous reprocherait la colère et l'envie,
Si nous coupons la tête, et puis hachons les membres;
Car Antoine n'est rien qu'un membre de César.
Ne soyons point bouchers, mais sacrificateurs ***.
Qui voulons-nous punir? c'est l'esprit de César.
Mais dans l'esprit d'un homme on ne voit point de sang.

* Y a-t-il rien de plus beau que le fond de ce discours? Il est vrai que la grandeur en est un peu avilie par quelques idées un peu basses; mais toutes sont naturelles et fortes, sans épithètes et sans langueur.

** Le mot *course* fait peut-être allusion à la course des lupercales. *Course* signifie aussi *service de plats sur table*.

*** Observez que c'est ici un morceau des plus admirés sur le théâtre de Londres. Pope et l'évêque Warburton l'ont imprimé avec des guillemets, pour en faire mieux remarquer les beautés. Il est traduit vers pour vers avec exactitude.

Ah! que ne pouvons-nous, en punissant cet homme,
Exterminer l'esprit sans démembrer le corps!
Hélas! il faut qu'il meure. — O généreux amis,
Frappons avec audace et non pas avec rage;
Fesons de la victime un plat digne des dieux,
Non pas une carcasse aux chiens abandonnée :
Que nos cœurs aujourd'hui soient comme un maître habile
Qui fait par ses laquais commettre quelque crime,
Et qui les gronde ensuite. Ainsi notre vengeance
Paraîtra nécessaire et non pas odieuse.
Nous serons médecins, et non pas assassins.
Ne pensons plus, amis, à frapper Marc Antoine;
Il ne peut, croyez-moi, rien de plus contre nous
Que le bras de César, quand la tête est coupée.

CASSIUS.

Cependant je le crains; je crains cette tendresse
Qu'en son cœur pour César il porte enracinée.

BRUTUS.

Hélas! bon Cassius, ne le redoute point;
S'il aime tant César, il pourrait tout au plus
S'en occuper, le plaindre, et peut-être mourir :
Il ne le fera pas, car il est trop livré
Aux plaisirs, aux festins, aux jeux, à la débauche.

TRÉBONIUS.

Non, il n'est point à craindre, il ne faut point qu'il meure;
Nous le verrons bientôt rire de tout ceci.

(On entend sonner l'horloge; ce n'est pas que les Romains eussent des horloges sonnantes; mais le costume est observé ici comme dans tout le reste.)

BRUTUS.

Paix, comptons.

CASSIUS.

Vous voyez qu'il est déjà trois heures.

TRÉBONIUS.

Il faut nous séparer.

CASCA.

Il est douteux encore
Si César osera venir au Capitole.
Il change, il s'abandonne aux superstitions.
Il ne méprise plus les revenans, les songes;
Et l'on dirait qu'il croit à la religion.
L'horreur de cette nuit, ces effrayans prodiges,
Les discours des devins, les rêves des augures,
Pourraient le détourner de marcher au sénat.

DÉCIUS.

Ne crains rien: si telle est sa résolution,
Je l'en ferai changer. Il aime tous les contes;
Il parle volontiers de la chasse aux licornes;
Il dit qu'avec du bois on prend ces animaux,
Qu'à l'aide d'un miroir on attrape les ours,
Et que dans des filets on saisit les lions;
Mais les flatteurs, dit-il, sont les filets des hommes.
Je le loûrai surtout de haïr les flatteurs.
Il dira qu'il les hait, étant flatté lui-même *.
Je lui tendrai ce piége, et le gouvernerai.
J'engagerai César à sortir sans rien craindre.

CASSIUS.

Allons tous le prier d'aller au Capitole.

* L'évêque Warburton, dans son Commentaire sur Shakespeare, dit que cela est admirablement imaginé.

BRUTUS.

A huit heures amis, à ce temps au plus tard.

CINNA.

N'y manquons pas, au moins; au plus tard à huit heures.

CIMBER.

Caïus Ligarius veut du mal à César.
César, vous le savez, l'avait persécuté,
Pour avoir noblement dit du bien de Pompée.
Pourquoi Ligarius n'est-il pas avec nous?

BRUTUS.

Va le trouver, Cimber; je le chéris; il m'aime:
Qu'il vienne; à nous servir je saurai l'engager.

CASSIUS.

L'aube du jour paraît; nous vous laissons, Brutus.
Amis, dispersez-vous; songez à vos promesses;
Qu'on reconnaisse en vous des Romains véritables.

BRUTUS.

Paraissez gais, contens, mes braves gentilshommes *;
Gardez que vos regards trahissent vos desseins;
Imitez les acteurs du théâtre de Rome;
Ne vous rebutez point, soyez fermes, constans.
Adieu, je donne à tous le bonjour, et partez.
(Lucius est endormi dans un coin.)
Hé! garçon! Lucius! — Il dort profondément.
Ah! de ce doux sommeil goûte bien la rosée.
Tu n'as point en dormant de ces rêves cruels
Dont notre inquiétude accable nos pensées.
Nous sommes agités; ton âme est en repos.

SCÈNE III.

BRUTUS, PORCIA sa femme.

PORCIA.

Brutus! milord!

BRUTUS.

Pourquoi paraître si matin?
Que voulez-vous? songez que rien n'est plus malsain,
Pour une santé faible ainsi que vous l'avez,
D'affronter, le matin, la crudité de l'air.

PORCIA.

Si l'air est si malsain, il doit l'être pour vous.
Ah, Brutus! ah! pourquoi vous dérober du lit?
Hier, quand nous soupions, vous quittâtes la table,
Et vous vous promeniez, pensif et soupirant;
Je vous dis: Qu'avez-vous? mais, en croisant les mains,
Vous fixâtes sur moi des yeux sombres et tristes.
J'insistai, je pressai, mais ce fut vainement.
Vous frappâtes du pied en vous grattant la tête.
Je redoublai d'instance, et vous, sans dire un mot,
D'un revers de la main, signe d'impatience,
Vous fîtes retirer votre femme interdite.
Je craignis de choquer les ennuis d'un époux,
Et je pris ce moment pour un moment d'humeur,
Que souvent les maris font sentir à leurs femmes **.
Non, je ne puis, Brutus, ni vous laisser parler,
Ni vous laisser manger, ni vous laisser dormir,
Sans savoir le sujet qui tourmente votre âme.
Brutus, mon cher Brutus, ah! ne me cachez rien.

* On traduit exactement.
** C'est encore un des endroits qu'on admire, et qui sont marqués avec des guillemets.

BRUTUS.

Je me porte assez mal; c'est là tout mon secret.

PORCIA.

Brutus est homme sage, et, s'il se portait mal,
Il prendrait les moyens d'avoir de la santé.

BRUTUS.

Aussi fais-je, ma femme; allez vous mettre au lit.

PORCIA.

Quoi! vous êtes malade, et, pour vous restaurer,
A l'air humide et froid vous marchez presque nu!
Et vous sortez du lit pour amasser un rhume!
Pensez-vous vous guérir en étant plus malade?
Non, Brutus, votre esprit roule de grands projets;
Et moi, par ma vertu, par les droits d'une épouse,
Je dois en être instruite, et je vous en conjure.
Je tombe à vos genoux. — Si jadis ma beauté
Vous fit sentir l'amour, et si notre hyménée
M'incorpore avec vous, fait un être de deux,
Dites-moi ce secret, à moi votre moitié,
A moi qui vis pour vous, à moi qui suis vous-même.
Eh bien! vous soupirez! parlez; quels inconnus
Sont venus vous chercher en voilant leurs visages?
Se cacher dans la nuit! pourquoi? quelles raisons?
Que voulaient-ils?

BRUTUS.

Hélas! Porcia, levez-vous.

PORCIA.

Si vous étiez encor le bon, l'humain Brutus,
Je n'aurais pas besoin de me mettre à vos pieds.
Parlez; dans mon contrat est-il donc stipulé
Que je ne saurai rien des secrets d'un mari?
N'êtes-vous donc à moi, Brutus, qu'avec réserve?
Et moi ne suis-je à vous que comme une compagne,
Soit au lit, soit à table, ou dans vos entretiens,
Vivant dans les faubourgs de votre volonté?
S'il est ainsi, Porcie est votre concubine *,
Et non pas votre femme.

BRUTUS.

Ah! vous êtes ma femme;
Femme tendre, honorable, et plus chère à mon cœur
Que les gouttes de sang dont il est animé.

PORCIA.

S'il est ainsi, pourquoi me cacher vos secrets?
Je suis femme, il est vrai, mais femme de Brutus,
Mais fille de Caton; pourriez-vous bien douter
Que je sois élevée au-dessus de mon sexe,
Voyant qui m'a fait naître, et qui j'ai pour époux **?
Confiez-vous à moi, soyez sûr du secret.
J'ai déjà sur moi-même essayé ma constance;
J'ai percé d'un poignard ma cuisse en cet endroit;
J'ai souffert sans me plaindre, et ne saurai me taire!

* Il y a dans l'original, *whore*, putain.
** Corneille dit la même chose dans *Pompée*. César parle ainsi à Cornélie :

Certes, vos sentimens font assez reconnaître,
Qui vous donna la main et qui vous donna l'être;
Et l'on juge aisément, au cœur que vous portez,
Où vous êtes entrée, et de qui vous sortez, etc.

Il est vrai qu'un vers suffisait, que cette noble pensée perd de son prix en étant répétée, retournée; mais il est beau que Shakespeare et Corneille aient eu la même idée.

BRUTUS.

Dieux, qu'entends-je? grands dieux, rendez-moi digne d'elle.
Écoute, écoute; on frappe, on frappe; écarte-toi.
Bientôt tous mes secrets, dans mon cœur enfermés,
Passeront dans le tien. Tu sauras tout, Porcie;
Va, mes sourcils froncés prennent un air plus doux.

SCÈNE IV.

BRUTUS, LUCIUS, LIGARIUS.

LUCIUS *courant à la porte.*

Qui va là? répondez.

LIGARIUS, *en entrant et adressant la parole à Brutus.*

Un homme languissant,
Un malade qui vient pour vous dire deux mots.

BRUTUS.

C'est ce Ligarius dont Cimber m'a parlé.
(à Lucius.)
Garçon, retire-toi. Eh bien, Ligarius?

LIGARIUS.

C'est d'une faible voix que je te dis bonjour.

BRUTUS.

Tu portes une écharpe! hélas, quel contre-temps!
Que ta santé n'est-elle égale à ton courage!

LIGARIUS.

Si le cœur de Brutus a formé des projets
Qui soient dignes de nous, je ne suis plus malade.

BRUTUS.

J'ai formé des projets dignes d'être écoutés,
Et d'être secondés par un homme en santé.

LIGARIUS.

Je sens, par tous les dieux vengeurs de ma patrie,
Que je me porte bien. O toi, l'âme de Rome!
Toi, brave descendant du vainqueur des Tarquins,
Qui, comme un * exorciste, as conjuré dans moi
L'esprit de maladie à qui j'étais livré,
Ordonne, et mes efforts combattront l'impossible;
Ils en viendront à bout. Que faut-il faire? Dis.

BRUTUS.

Un exploit qui pourra guérir tous les malades.

LIGARIUS.

Je crois que des gens sains pourront s'en trouver mal.

BRUTUS.

Je le crois bien aussi. Viens, je te dirai tout.

LIGARIUS.

Je te suis; ce seul mot vient d'enflammer mon cœur.
Je ne sais pas encor ce que tu veux qu'on fasse;
Mais viens; je le ferai; tu parles; il suffit.
(ils s'en vont.)

SCÈNE V.

Le théâtre représente le palais de César. La foudre gronde, les éclairs étincellent.

CÉSAR, CALPHURNIA; un Domestique.

CÉSAR.

La terre avec le ciel est cette nuit en guerre;
Calphurnie a crié trois fois dans cette nuit:

* L'exorciste, dans la bouche des Romains, est singulier. Toute cette pièce pourrait être chargée de pareilles notes; mais il faut laisser faire les réflexions au lecteur.

« Au secours ; César meurt ; venez ; on l'assassine. »
Holà ! quelqu'un.

LE DOMESTIQUE.

Milord.

CÉSAR.

Va-t'en dire à nos prêtres
De faire un sacrifice, et tu viendras soudain
M'avertir du succès.

LE DOMESTIQUE.

Je n'y manquerai pas.

CALPHURNIA.

Où voulez-vous aller ? vous ne sortirez point,
César, vous resterez ce jour à la maison.

CÉSAR.

Non, non, je sortirai ; tout ce qui me menace
Ne s'est jamais montré que derrière mon dos. *
Tout s'évanouira quand il verra ma face.

CALPHURNIA.

Je n'assistai jamais à ces cérémonies ;
Mais je tremble à présent. Les gens de la maison
Disent que l'on a vu des choses effroyables.
Une lionne a fait ses petits dans la rue ;
Des tombeaux qui s'ouvraient des morts sont échappés ;
Des bataillons armés, combattant dans les nues,
Ont fait pleuvoir du sang sur le mont Tarpéien ;
Les airs ont retenti des cris des combattans ;
Les chevaux hennissaient, les mourans soupiraient ;
Des fantômes criaient et hurlaient dans les places.
On n'avait jamais vu de pareils accidens :
Je les crains.

CÉSAR.

Pourquoi craindre ? on ne peut éviter
Ce que l'arrêt des dieux a prononcé sur nous.
César prétend sortir. Sachez que ces augures
Sont pour le monde entier autant que pour César.

CALPHURNIA.

Quand les gueux vont mourir, il n'est point de comètes ;
Mais le ciel enflammé prédit la mort des princes.

CÉSAR.

Un poltron meurt cent fois avant de mourir une ;
Et le brave ne meurt qu'au moment du trépas.
Rien n'est plus étonnant, rien ne me surprend plus,
Que lorsque l'on me dit qu'il est des gens qui craignent.
Que craignent-ils ? la mort est un but nécessaire.
Mourons quand il faudra.

(le domestique revient.)

Que disent les augures ?

LE DOMESTIQUE.

Gardez-vous, disent-ils, de sortir de ce jour.
En sondant l'avenir dans le sein des victimes,
Vainement de leur bête ils ont cherché le cœur.

(il s'en va.)

CÉSAR.

Le ciel prétend ainsi se moquer des poltrons.
César serait lui-même une bête sans cœur,
S'il était au logis arrêté par la crainte.

* Encore une fois la traduction est fidèle.

Il sortira, vous-dis-je, et le danger * sait bien
Que César est encor plus dangereux que lui.
Nous sommes deux lions de la même portée;
Je suis l'aîné, je suis le plus vaillant des deux;
Je ne sortirais point!

CALPHURNIA.

Hélas! mon cher milord,
Votre témérité détruit votre prudence.
Ne sortez point ce jour. Songez que c'est ma crainte,
Et non la vôtre enfin qui doit vous retenir.
Nous enverrons Antoine au sénat assemblé;
Il dira que César est aujourd'hui malade.
J'embrasse vos genoux; faites-moi cette grâce.

CÉSAR.

Antoine dira donc que je me trouve mal;
Et pour l'amour de vous je reste à la maison.

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENS DÉCIUS entre.

CÉSAR à Décius.

AH! voilà Décius; il fera le message.

DÉCIUS.

Serviteur et bonjour, noble et vaillant César:
Je viens pour vous chercher; le sénat vous attend.

CÉSAR.

Vous venez à propos, cher Décius Brutus.
A tous les sénateurs faites mes complimens;
Dites-leur qu'au sénat je ne saurais aller.
(à part.)
Je ne peux (c'est très-faux), je n'ose (encor plus faux).
Dites-leur, Décius, que je ne le veux pas.

CALPHURNIA.

Dites qu'il est malade.

CÉSAR.

Eh quoi! César mentir!
Ai-je au nord de l'Europe étendu mes conquêtes,
Pour n'oser dire vrai devant ces vieilles barbes?
Vous direz seulement que je ne le veux pas.

DÉCIUS.

Grand César, dites-moi du moins quelque raison;
Si je n'en disais pas, on me rirait au nez.

CÉSAR.

La raison, Décius, est dans ma volonté:
Je ne veux pas, ce mot suffit pour le sénat;
Mais César vous chérit; mais je vous aime, vous;
Et pour vous satisfaire il faut vous avouer
Qu'au logis aujourd'hui je suis, malgré moi-même,
Retenu par ma femme: — elle a rêvé, la nuit,
Qu'elle a vu ma statue, en fontaine changée,
Jeter par cent canaux des ruisseaux de pur sang.
De vigoureux Romains accouraient en riant;
Et dans ce sang, dit-elle, ils ont lavé leurs mains.
Elle croit que ce songe est un avis des dieux.
Elle m'a conjuré de demeurer chez moi.

DÉCIUS.

Elle interprète mal ce songe favorable:
C'est une vision très-belle et très-heureuse.

* Traduit mot à mot.

Tous ces ruisseaux de sang sortant de la statue,
Ces Romains se baignant dans ce sang précieux,
Figurent que par vous Rome vivifiée
Reçoit un nouveau sang et de nouveaux destins.

CÉSAR.

C'est très-bien expliquer le songe de ma femme.

DÉCIUS.

Vous en serez certain lorsque j'aurai parlé.
Sachez que le sénat va vous couronner roi;
Et, s'il apprend par moi que vous ne venez pas,
Il est à présumer qu'il changera d'avis:
C'est se moquer de lui, César, que de lui dire:
« Sénat, séparez-vous; vous vous rassemblerez
» Lorsque sa femme aura des rêves plus heureux. »
Ils diront tous: César est devenu timide.
Pardonnez-moi, César, excusez ma tendresse;
Vos refus m'ont forcé de vous parler ainsi.
L'amitié, la raison vous font ces remontrances.

CÉSAR.

Ma femme, je rougis de vos sottes terreurs,
Et je suis trop honteux de vous avoir cédé.
Qu'on me donne ma robe, et je vais au sénat.

SCÈNE VII.

CÉSAR, BRUTUS, LIGARIUS, CIMBER, TRÉBONIUS, CINNA, CASCA, CALPHURNIA, PUBLIUS.

CÉSAR.

Ah! voilà Publius qui vient pour me chercher.

PUBLIUS.

Bonjour, César.

CÉSAR.

Soyez bien venu, Publius.
Eh quoi! Brutus aussi, vous venez si matin!
Bonjour, Casca; bonjour, Caïus Ligarius.
Je vous ai fait, je crois, moins de mal que la fièvre,
Qui ne vous a laissé que la peau sur les os.
Quelle heure est-il?

BRUTUS.

César, huit heures sont sonnées.

CÉSAR.

Je vous suis obligé de votre courtoisie.
(Antoine entre, et César continue.)
Antoine dans les jeux passe toutes les nuits,
Et le premier debout! Bonjour, mon cher Antoine.

ANTOINE.

Bonjour, noble César.

CÉSAR.

Va, fais tout préparer:
On doit fort me blâmer de m'être fait attendre.
Cinna, Cimber, et vous, mon cher Trébonius,
J'ai pour une heure entière à vous entretenir.
Au sortir du sénat venez à ma maison;
Mettez-vous près de moi pour que je m'en souvienne.

TRÉBONIUS à part.

Je n'y manquerai pas...... Va, j'en serai si près,
Que tes amis voudraient que j'eusse été bien loin.

CÉSAR.

Allons tous au logis, buvons bouteille ensemble *,
Et puis en bons amis nous irons au sénat.

BRUTUS à part.

Ce qui paraît semblable est souvent différent.
Mon cœur saigne en secret de ce que je vais faire.
(ils sortent tous, et César reste avec Calphurnia.)

SCÈNE VIII.

Le théâtre représente une rue près du Capitole.

LES PRÉCÉDENS; un devin nommé ARTÉMIDORE arrive en lisant un papier dans le fond du théâtre.

ARTEMIDORE lisant.

« CÉSAR, garde-toi de Brutus; prends garde à Cassius; ne laisse point Casca » t'approcher; observe bien Cinna; défie-toi de Trébonius; examine bien » Cimber, Décius; Brutus ne t'aime point; tu as outragé Ligarius; tous ces » gens-là sont animés du même esprit, ils sont aigris contre César. Si tu n'es » pas immortel, prends-garde à toi. La sécurité enhardit la conspiration. Que » les dieux tout-puissans te défendent! Ton fidèle ARTÉMIDORE. »

Prenons mon poste ici. Quand César passera,
Présentons cet écrit ainsi qu'une requête.
Je suis outré de voir que toujours la vertu
Soit exposée aux dents de la cruelle envie.
Si César lit cela, ses jours sont conservés,
Sinon la destinée est du parti des traîtres.
(il sort, et se met dans un coin.)

(Porcia arrive avec Lucius.)

PORCIA à Lucius.

Garçon, cours au sénat, ne me réponds point, vole.
Quoi! tu n'es pas parti?

LUCIUS.

Donnez-moi donc vos ordres.

PORCIA.

Je voudrais que déjà tu fusses de retour,
Avant de t'avoir dit ce que tu dois y faire.
O constance! ô courage! animez mes esprits,
Séparez par un roc mon cœur d'avec ma langue.
Je ne suis qu'une femme, et pense comme un homme.
(à Lucius.)
Quoi! tu restes ici?

LUCIUS.

Je ne vous comprends pas;
Que j'aille au Capitole, et puis que je revienne,
Sans me dire pourquoi ni ce que vous voulez!

PORCIA.

Garçon.... tu me diras.... comment Brutus se porte;
Il est sorti malade.... attends.... observe bien —
Tout ce que César fait, quels courtisans l'entourent. —
Reste un moment, garçon. Quel bruit, quels cris j'entends!

LUCIUS.

Je n'entends rien, madame.

PORCIA.

Ouvre l'oreille, écoute;
J'entends des voix, des cris, un bruit de combattans,
Que le vent porte ici du haut du Capitole.

LUCIUS.

Madame, en vérité, je n'entends rien du tout.
(Artémidore entre.)

* Toujours la plus grande fidélité dans la traduction.

SCÈNE IX.

PORCIA, ARTÉMIDORE.

PORCIA.

Approche ici, l'ami ; que fais-tu ? d'où viens-tu ?

ARTÉMIDORE.

Je viens de ma maison.

PORCIA.

Sais-tu quelle heure il est ?

ARTÉMIDORE.

Neuf heures.

PORCIA.

Mais, César est-il au Capitole ?

ARTÉMIDORE.

Pas encor, je l'attends ici sur son chemin.

PORCIA.

Tu veux lui présenter quelque placet sans doute?

ARTÉMIDORE.

Oui ; puisse ce placet plaire aux yeux de César!
Que César s'aime assez pour m'écouter, madame !
Mon placet est pour lui beaucoup plus que pour moi.

PORCIA.

Que dis tu ? l'on ferait quelque mal à César ?

ARTÉMIDORE.

Je ne sais ce qu'on fait ; je sais ce que je crains.
Bonjour, madame, adieu ; la rue est fort étroite ;
Les sénateurs, préteurs, courtisans, demandeurs,
Font une telle foule, une si grande presse,
Qu'en ce passage étroit ils pourraient m'étouffer ;
Et j'attendrai plus loin César à son passage.
(il sort.)

PORCIA.

Allons, il faut le suivre.... Hélas ! quelle faiblesse
Dans le cœur d'une femme ! Ah Brutus! ah Brutus !
Puissent les immortels hâter ton entreprise !
Mais cet homme, grands dieux, m'aurait-il écoutée !
Ah ! Brutus à César va faire une requête
Qui ne lui plaira pas. Ah ! je m'évanouis.
(à Lucius.)
Va, Lucius, cours vite, et dis bien à Brutus....
Que je suis très-joyeuse, et revole me dire....

LUCIUS.

Quoi?

PORCIA.

Tout ce que Brutus t'aura dit pour Porcie.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente une rue qui mène au Capitole : le Capitole est ouvert. CÉSAR marche au son des trompettes avec BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DÉCIUS, CASCA, CINNA, TRÉBONIUS, ANTOINE, LÉPIDE, POPILIUS, PUBLIUS, ARTÉMIDORE, et un autre Devin.

CÉSAR à l'autre devin.

Eh bien ! nous avons donc ces ides si fatales !

LE DEVIN.

Oui, ce jour est venu, mais il n'est pas passé.

ARTÉMIDORE d'un autre côté.

Salut au grand César; qu'il lise ce mémoire.

DÉCIUS du côté opposé.

Trébonius par moi vous en présente un autre;
Daignez le parcourir quand vous aurez le temps.

ARTÉMIDORE.

Lisez d'abord le mien; il est de conséquence;
Il vous touche de près. Lisez, noble César.

CÉSAR.

L'affaire me regarde? elle est donc la dernière.

ARTÉMIDORE.

Eh, ne différez pas, lisez dès ce moment.

CÉSAR.

Je pense qu'il est fou.

PUBLIUS à Artémidore.

Allons, maraud, fais place.

CASSIUS.

Peut-on donner ici des placets dans les rues!
Va-t'en au Capitole.

POPILIUS s'approchant de Cassius.

Écoutez, Cassius;
Puisse votre entreprise avoir un bon succès!

CASSIUS étonné.

Comment! quelle entreprise?

POPILIUS.

Adieu, portez-vous bien.

BRUTUS à Cassius.

Que vous a dit tout bas Popilius Léna?

CASSIUS.

Il parle de succès, et de notre entreprise.
Je crains que le projet n'ait été découvert.

BRUTUS.

Il aborde César, il lui parle; observons.

CASSIUS à Casca.

Sois donc prêt à frapper, de peur qu'on nous prévienne.
Mais, si César sait tout, qu'allons nous devenir?
Cassius à César tournerait-il le dos?
Non, j'aime mieux mourir.

CASCA à Cassius.

Va, ne prends point d'alarme:
Popilius Léna ne parle point de nous.
Vois comme César rit; son visage est le même.

CASSIUS à Brutus.

Ah! que Trébonius agit adroitement!
Regarde bien, Brutus, comme il écarte Antoine.

DÉCIUS.

Que Métellus commence, et que dès ce moment,
Pour occuper César, il lui donne un mémoire.

BRUTUS.

Le mémoire est donné. Serrons-nous près de lui.

CINNA à Casca.

Souviens-toi de frapper, et de donner l'exemple.

CÉSAR s'assied ici, et on suppose qu'ils sont tous dans la salle du sénat.

Eh bien, tout est-il prêt? est-il quelques abus
Que le sénat et moi nous puissions corriger?

CIMBER se mettant à genoux devant César.

O très-grand, très-puissant, très-redouté César,
Je mets très-humblement ma requête à vos pieds.

CÉSAR.

Cimber, je t'avertis que ces prosternemens,
Ces génuflexions, ces basses flatteries,
Peuvent sur un cœur faible avoir quelque pouvoir,
Et changer quelquefois l'ordre éternel des choses
Dans l'esprit des enfans. Ne t'imagine pas
Que le sang de César puisse se fondre ainsi.
Les prières, les cris, les vaines simagrées,
Les airs d'un chien couchant peuvent toucher un sot;
Mais le cœur de César résiste à ces bassesses.
Par un juste décret ton frère est exilé.
Flatte, prie à genoux, et lèche-moi les pieds;
Va, je te rosserai comme un chien; loin d'ici! *
Lorsque César fait tort, il a toujours raison.

CIMBER en se retournant vers les conjurés.

N'est-il point quelque voix plus forte que la mienne,
Qui puisse mieux toucher l'oreille de César,
Et fléchir son courroux en faveur de mon frère?

BRUTUS en baisant la main de César.

Je baise cette main, mais non par flatterie;
Je demande de toi que Publius Cimber
Soit dans le même instant rappelé de l'exil.

CÉSAR.

Quoi, Brutus!

CASSIUS.

Ah! pardon, César, César, pardon!
Oui, Cassius s'abaisse à te baiser les pieds,
Pour obtenir de toi qu'on rappelle Cimber.

CÉSAR.

On pourrait me fléchir si je vous ressemblais;
Qui ne saurait prier résiste à des prières.
Je suis plus affermi que l'étoile du nord,
Qui dans le firmament n'a point de compagnon **
Constant de sa nature, immobile comme elle.
Les vastes cieux sont pleins d'étoiles innombrables:
Ces astres sont de feu, tous sont étincelans;
Un seul ne change point, un seul garde sa place.
Telle est la terre entière; on y voit des mortels
Tous de chair et de sang, tous formés pour la crainte.
Dans leur nombre infini, sachez qu'il n'est qu'un homme
Qu'on ne puisse ébranler, qui soit ferme en son rang,
Qui sache résister; et cet homme c'est moi.
Je veux vous faire voir que je suis inflexible:
Tel je parus à tous quand je bannis Cimber,
Et tel je veux paraître en ne pardonnant point.

CIMBER.

O César!

CÉSAR.

Prétends-tu faire ébranler l'Olympe?

DÉCIUS à genoux.

Grand César!

* Traduit fidèlement.
** Traduit avec la plus grande exactitude.

CÉSAR *repoussant Décius.*

Va, Brutus en vain l'a demandé.

CASCA *baissant la robe de César.*

Poignards, parlez pour nous.

(Il le frappe; les autres conjurés le secondent. César se débat contre eux; il marche en chancelant tout percé de coups, et vient jusqu'auprès de Brutus, qui en détournant la tête le frappe comme à regret. César tombe, en s'écriant :)

Et toi, Brutus, aussi?

CINNA.

Liberté! liberté!

CIMBER.

La tyrannie est morte.
Courons tous, et crions liberté dans les rues.

CASSIUS.

Allez à la tribune, et criez liberté.

BRUTUS *aux sénateurs et au peuple qui arrivent.*

Ne vous effrayez point, ne fuyez point, restez.
Peuple, l'ambition vient de payer ses dettes.

CASSIUS.

Brutus, à la tribune.

CIMBER.

Et vous aussi, volez.

BRUTUS.

Où donc est Publius?

CINNA.

Il est tout confondu.

CIMBER.

Soyons fermes, unis; les amis de César
Nous peuvent assaillir.

BRUTUS.

Non, ne m'en parlez pas.
Ah! c'est vous, Publius; allons, prenez courage,
Soyez en sûreté, vous n'avez rien à craindre,
Ni vous, ni les Romains; parlez au peuple, allez.

CASSIUS.

Publius, laissez-nous; la foule qui s'empresse
Pourrait vous faire mal, vous êtes faible et vieux.

BRUTUS.

Allez; qu'aucun Romain ne prenne ici l'audace
De soutenir ce meurtre et de parler pour nous;
C'est un droit qui n'est dû qu'aux seuls vengeurs de Rome.

SCÈNE II.

LES CONJURÉS, TRÉBONIUS.

CASSIUS.

Que fait Antoine?

TRÉBONIUS.

Il fuit interdit, égaré;
Il fuit dans sa maison : pères, mères, enfans,
L'effroi dans les regards, et les cris à la bouche,
Pensent qu'ils sont au jour du jugement dernier.

BRUTUS.

O destin! nous saurons bientôt tes volontés.
On connaît qu'on mourra; l'heure en est inconnue.
On compte sur des jours dont le temps est le maître.

CASSIUS.

Eh bien, lorsqu'en mourant on perd vingt ans de vie,
On ne perd que vingt ans de craintes de la mort.

BRUTUS.

Je l'avoue; ainsi donc la mort est un bienfait;
Ainsi César en nous a trouvé des amis;
Nous avons abrégé le temps qu'il eut à craindre.

CASCA.

Arrêtez; baissons-nous sur le corps de César;
Baignons tous dans son sang nos mains jusques au coude; *
Trempons-y nos poignards, et marchons à la place;
Là, brandissant en l'air ces glaives sur nos têtes,
Crions à haute voix! Paix! liberté! franchise:

CASSIUS.

Baissons-nous, lavons-nous dans le sang de César.
(ils trempent tous leurs épées dans le sang du mort.)
Cette superbe scène un jour sera jouée
Dans de nouveaux états en accents inconnus.

BRUTUS.

Que de fois on verra César sur les théâtres,
César mort et sanglant aux pieds du grand Pompée,
Ce César si fameux, plus vil que la poussière!

CASSIUS.

Oui, lorsque l'on joûra cette pièce terrible,
Chacun nous nommera vengeurs de la patrie.

OBSERVATIONS sur le *Jules César* de Shakespeare.

Voila tout ce qui regarde la conspiration contre César. On peut la comparer à celle de Cinna et d'Emilie contre Auguste, et mettre en parallèle ce qu'on vient de lire avec le récit de Cinna et la délibération du second acte. On trouvera quelque différence entre ces deux ouvrages. Le reste de la pièce est une suite de la mort de César. On apporte son corps dans la place publique. Brutus harangue le peuple; Antoine le harangue à son tour; il soulève le peuple contre les conjurés; et le comique est encor joint à la terreur dans ces scènes comme dans les autres. Mais il y a des beautés de tous les temps et de tous les lieux.

On voit ensuite Antoine, Octave, et Lépide, délibérer sur leur triumvirat, et sur les proscriptions. De là on passe à Sardis sans aucun intervalle. Brutus et Cassius se querellent. Brutus reproche à Cassius qu'il vend tout pour de l'argent, et qu'*il a des démangeaisons dans les mains*. On passe de Sardis en Thessalie. La bataille de Philippes se donne. Cassius et Brutus se tuent l'un après l'autre.

On s'étonne qu'une nation célèbre par son génie, et par ses succès dans les arts et dans les sciences, puisse se plaire à tant d'irrégularités monstrueuses, et voie souvent encore avec plaisir, d'un côté César s'exprimant quelquefois en héros, quelquefois en capitan de farce; et de l'autre, des charpentiers, des savetiers, et des sénateurs même, parlant comme on parle aux halles.

Mais on sera moins surpris quand on saura que la plupart des pièces de Lopez de Vega et de Caldéron en Espagne sont dans le même goût. Nous donnerons la traduction de l'*Héraclius* de Caldéron, qu'on pourra comparer à l'*Héraclius* de Corneille; on y verra le même génie que dans Shakespeare, la même ignorance, la même grandeur, des traits d'imagination pareils, la même enflure, des grossièretés toutes semblables, des inconséquences aussi frappantes, et le même mélange du béguin de Gilles, et du cothurne de Sophocle.

Certainement l'Espagne et l'Angleterre ne se sont pas donné le mot pour applaudir pendant près d'un siècle à des pièces qui révoltent les autres nations.

* C'est ici qu'on voit principalement l'esprit différent des nations. Cette horrible barbarie de Casca ne serait jamais tombée dans l'idée d'un auteur français; nous ne voulons point qu'on ensanglante le théâtre, si ce n'est dans les occasions extraordinaires, dans lesquelles on sauve tant qu'on peut cette atrocité dégoûtante.

Rien n'est plus opposé d'ailleurs que le génie anglais et le génie espagnol. Pourquoi donc ces deux nations différentes se réunissent-elles dans un goût si étrange? Il faut qu'il y ait une raison, et que cette raison soit dans la nature.

Premièrement les Anglais, les Espagnols, n'ont jamais rien connu de mieux. Secondement, il y a un grand fonds d'intérêt dans ces pièces si bizarres et si sauvages. J'ai vu jouer le *César* de Shakespeare, et j'avoue que dès la première scène, quand j'entendis le tribun reprocher à la populace de Rome son ingratitude envers Pompée, et son attachement à César vainqueur de Pompée, je commençai à être intéressé, à être ému. Je ne vis ensuite aucun conjuré sur la scène qui ne me donnât de la curiosité; et, malgré tant de disparates ridicules, je sentis que la pièce m'attachait.

Troisièmement, il y a beaucoup de naturel; ce naturel est souvent bas, grossier et barbare; ce ne sont point des Romains qui parlent; ce sont des campagnards des siècles passés qui conspirent dans un cabaret; et César, qui leur propose de boire bouteille, ne ressemble guère à César. Le ridicule est outré; mais il n'est point languissant. Des traits sublimes y brillent de temps en temps comme des diamans répandus sur de la fange.

J'avoue qu'en tout j'aimais mieux encore ce monstrueux spectacle, que de longues confidences d'un froid amour, ou des raisonnemens de politique encore plus froids.

Enfin, une quatrième raison, qui jointe aux trois autres est d'un poids considérable, c'est que les hommes en général aiment le spectacle; ils veulent qu'on parle à leurs yeux; le peuple se plaît à voir des cérémonies pompeuses, des objets extraordinaires, des orages, des armées rangées en bataille, des épées nues, des combats, des meurtres, du sang répandu; et beaucoup de grands, comme on l'a déjà dit, sont peuple. Il faut avoir l'esprit très-cultivé, et le goût formé, comme les Italiens l'ont eu au seizième siècle et les Français au dix-septième, pour ne vouloir rien que de raisonnable, rien que de sagement écrit, et pour exiger qu'une pièce de théâtre soit digne de la cour des Médicis, ou de celle de Louis XIV.

Malheureusement Lopez de Véga et Shakespeare eurent du génie dans un temps où le goût n'était point du tout formé; ils corrompirent celui de leurs compatriotes, qui en général étaient alors extrêmement ignorans. Plusieurs auteurs dramatiques en Espagne et en Angleterre, tâchèrent d'imiter Lopez et Shakespeare; mais, n'ayant pas leurs talens, ils n'imitèrent que leurs fautes, et par-là ils servirent encore à établir la réputation de ceux qu'ils voulaient surpasser.

Nous ressemblerions à ces nations, si nous avions été dans le même cas. Leur théâtre est resté dans une enfance grossière, et le nôtre a peut-être acquis trop de raffinement. J'ai toujours pensé qu'un heureux et adroit mélange de l'action qui règne sur le théâtre de Londres et de Madrid, avec la sagesse, l'élégance, la noblesse, la décence du nôtre, pourrait produire quelque chose de parfait, si pourtant il est possible de rien ajouter à des ouvrages tels qu'*Iphigénie* et *Athalie*.

Je nomme ici *Iphigénie* et *Athalie*, qui me paraissent être de toutes les tragédies qu'on ait jamais faites, celles qui approchent le plus de la perfection. Corneille n'a aucune pièce parfaite: on l'excuse sans doute; il était presque sans modèle et sans conseil; il travaillait trop rapidement; il négligeait sa langue, qui n'était pas perfectionnée encore; il ne luttait pas assez contre les difficultés de la rime, qui est le plus pesant de tous les jougs, et qui force si souvent à ne point dire ce qu'on veut dire. Il était inégal comme Shakespeare, et plein de génie comme lui: mais le génie de Corneille était à celui de Shakespeare, ce qu'un seigneur est à l'égard d'un homme du peuple né avec le même esprit que lui.

L'HÉRACLIUS ESPAGNOL,

OU

LA COMÉDIE FAMEUSE.

Par Don Pédro Caldéron de la Barca.

Dans cette vie tout est vérité, et tout mensonge.

Fête représentée devant leurs majestés, dans le salon royal du palais.

PRÉFACE DU TRADUCTEUR.

Il s'est élevé, depuis long temps, une dispute assez vive pour savoir quel était l'original, ou l'*Héraclius* de Corneille, ou celui de Caldéron. N'ayant rien vu de satisfesant dans les raisons que chaque parti alléguait, j'ai fait venir d'Espagne l'*Héraclius* de Caldéron, intitulé : *En esta vida todo es verdad y todo mentira*, imprimé séparément, in-4°., avant que le recueil de Caldéron parût au jour. C'est un exemplaire extrêmement rare, et que le savant D. Gregorio Mayans y Siscar, ancien bibliothécaire du roi d'Espagne, a bien voulu m'envoyer. J'ai traduit cet ouvrage, et le lecteur attentif verra aisément quelle est la différence du genre employé par Corneille et de celui de Caldéron, et il découvrira au premier coup d'œil quel est l'original.

Le lecteur a déjà fait la comparaison des théâtres français et anglais, en lisant la conspiration de Brutus et de Cassius, après avoir lu celle de Cinna. Il comparera de même le théâtre espagnol avec le français. Si après cela il reste des disputes, ce ne sera pas entre les personnes éclairées.

PERSONNAGES QUI PARLENT.

PHOCAS.
HÉRACLIUS, fils de Maurice.
LÉONIDE, fils de Phocas.
ISMÉNIE.
ASTOLPHE, montagnard de Sicile, autrefois ambassadeur de Maurice vers Phocas.
CINTIA, reine de Sicile.
LISIPPO, sorcier.
FRÉDÉRIC, prince de Calabre.
LIBIA, fille du sorcier.
LUQUET, paysan gracieux ou bouffon.
SABANION, autre bouffon ou gracieux.
Musiciens et Soldats.

PREMIÈRE JOURNÉE.

Le théâtre représente une partie du mont Etna; d'un côté on bat le tambour et on sonne de la trompette ; de l'autre on joue du luth et du téorbe; des soldats s'avancent à droite, et Phocas paraît le dernier; des dames s'avancent à gauche, et Cintia, reine de Sicile, paraît la dernière. Les soldats crient : *Vive Phocas!* Phocas répond : *Vive Cintia! allons, soldats, dites, en la voyant, Vive Cintia!* Alors les soldats et les dames crient de toute leur force : *Vivent Cintia et Phocas!*

Quand on a bien crié, Phocas ordonne à ses tambours et à ses trompettes

de battre et de sonner en l'honneur de Cintia. Cintia ordonne à ses musiciens de chanter en l'honneur de Phocas; la musique chante ce couplet :

*Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

Après qu'on a chanté ces beaux vers, Cintia rend hommage de la Sicile à Phocas; elle se félicite d'être la première à lui baiser la main : « Nous sommes tous heureux, lui dit-elle, de nous mettre aux pieds d'un héros si glorieux. » Ensuite, cette belle reine, se tournant vers les spectateurs, leur dit : « C'est la crainte qui me fait parler ainsi; il faut bien faire des complimens à un tyran. » La musique recommence alors, et on répète que Phocas est venu en Sicile par un heureux hasard. L'empereur Phocas prend alors la parole, et fait ce récit qui, comme on voit, est très à propos.

« Il est bien force que je vienne ici, belle Cintia, dans une heure fortunée; car j'y trouve des applaudissemens, et je pouvais y entendre des injures. Je suis né en Sicile, comme vous savez, et, quoique couronné de tant de lauriers, j'ai craint qu'en voulant revoir les montagnes qui ont été mon berceau, je ne trouvasse ici plus d'oppositions que de fêtes, attendu que personne n'est aussi heureux dans sa patrie que chez les étrangers, surtout quand il revient dans son pays après tant d'années d'absence.

» Mais voyant que vous êtes politique et avisée, et que vous me recevez si bien dans votre royaume de Sicile, je vous donne ici ma parole, Cintia, que je vous maintiendrai en paix chez vous, et que je n'étancherai, ni sur vous, ni sur la Sicile, la soif hydropique de sang de mon superbe héritage; et, afin que vous sachiez qu'il n'y a jamais eu de si grande clémence, et que personne jusqu'à présent n'a joui d'un tel privilége, écoutez attentivement.

» J'ai la vanité d'avouer que ces montagnes et ces bruyères m'ont donné la naissance, et que je ne dois qu'à moi seul, non à un sang illustre, les grandeurs où je suis monté. Avorton de ces montagnes, c'est grâce à ma grandeur que j'y suis revenu. Vous voyez ces sommets du mont Etna, dont le feu et la neige se disputent la cime; c'est là que j'ai été nourri, comme je vous l'ai dit. Je n'y connus point de père; je ne fus entouré que de serpens; le lait des louves fut la nourriture de mon enfance; et dans ma jeunesse je ne mangeai que des herbes. Élevé comme une brute, la nature douta long-temps si j'étais homme ou bête, et résolut enfin, en voyant que j'étais l'un et l'autre, de me faire commander aux hommes et aux bêtes. Mes premiers vassaux furent les griffes des oiseaux, et les armes des hommes contre lesquels je combattis; leurs corps me servirent de viande, et leurs peaux de vêtemens.

» Comme je menais cette belle vie, je rencontrai une troupe de bandits qui, poursuivis par la justice, se retiraient dans les épaisses forêts de ces montagnes, et qui y vivaient de rapine et de carnage. Voyant que j'étais une brute raisonnable, ils me choisirent pour leur capitaine; nous mîmes à contribution le plat pays; mais bientôt, nous élevant à de plus grandes entreprises, nous nous emparâmes de quelques villes bien peuplées. Mais ne parlons pas des violences que j'exerçai. Votre père régnait alors en Sicile, et il était assez puissant pour me résister; parlons de l'empereur Maurice qui régnait alors à Constantinople. Il passa en Italie, pour se venger de ce qu'on lui disputait la souveraineté des fiefs du saint Empire romain. Il ravagea toutes les campagnes, et il n'y eut ni hameau, ni ville qui ne tremblât en voyant les aigles de ses étendards.

» Votre père, le roi de Sicile, qui voyait l'orage approcher de ses états, nous accorda un pardon général, à nos voleurs et à moi. (O sottes raisons d'état!) Il eut recours à mes bandits comme à des troupes auxiliaires, et bientôt mon métier infâme devint une occupation glorieuse. Je combattis l'empereur Maurice avec tant de succès, qu'il mourut de ma main dans une bataille. Toutes ses grandeurs, tous ses triomphes s'évanouirent; son armée

* Il y a dans l'original mot à mot :

Que ce Mars jamais vaincu,
Que ce César toujours vainqueur,
Vienne dans une heure fortunée
Aux montagnes de Trinacria.

me nomma son capitaine par terre et par mer : alors je les menai à Constantinople, qui se mit en défense; je mis le siége devant ses murs pendant cinq années, sans que la chaleur des étés, ni le froid des hivers, ni la colère de la neige, ni la violence du soleil, me fissent quitter mes tranchées : enfin les habitans, presque ensevelis sous leurs ruines et demi-morts de faim, se soumirent à regret, et me nommèrent César. Depuis ma première entreprise jusqu'à la dernière, qui a été la réduction de l'Orient, j'ai combattu pendant trente années; vous pouvez vous en apercevoir à mes cheveux blancs, que ma main ridée et malpropre peigne assez rarement.

»Me voilà à présent revenu en Sicile; et quoiqu'on puisse présumer que j'y reviens par la petite vanité de montrer à mes concitoyens celui qu'ils ont vu bandit, et qui est à présent empereur, j'ai pourtant encore deux autres raisons de mon retour. Ces deux raisons sont des propositions contraires; l'une est la rancune, et l'autre l'amour. C'est ici, Cintia, qu'il faut me prêter attention.

» Eudoxe, qui était femme et amante de Maurice, et qui le suivait dans toutes ses courses, la nuit comme le jour (à ce que m'ont dit plusieurs de ses sujets), fut surprise des douleurs de l'enfantement, le jour que j'avais tué son mari dans la bataille; elle accoucha dans les bras d'un vieux gentilhomme nommé Astolphe, qui était venu en ambassade vers moi de la part de l'empereur Maurice, un peu avant la bataille, je ne sais pour quelle affaire. Je me souviens très-bien de cet Astolphe, et, si je le voyais, je le reconnaîtrais. Quoi qu'il en soit, l'impératrice Eudoxe donna le jour à un petit enfant (si pourtant on peut donner le jour dans les ténèbres). La mère mourut en accouchant de lui. Le bon homme Astolphe, se voyant maître de cet enfant, craignit qu'on ne le remît entre mes mains; on prétend qu'il s'est enfermé avec lui dans les cavernes du mont Etna, et on ne sait aujourd'hui s'il est mort ou vivant.

» Mais laissons cela, et passons à une autre aventure : elle n'est pas moins étrange, et cependant elle ne paraîtra pas invraisemblable; car deux aventures pareilles peuvent fort bien arriver. On admire les historiens, et on ne tire du profit de leur lecture que quand la vérité de l'histoire tient du prodige.

» Il faut que vous sachiez qu'il y avait une jeune paysanne nommée Eryphile. L'amour aurait juré qu'elle était reine, puisqu'en effet l'empire est dans la beauté. Elle fut dame de mes pensées; il n'y a, comme vous savez, si fière beauté qui ne se rende à l'amour. Or, madame, le jour qu'elle me donna rendez-vous dans son village, je la laissai grosse. Je mis auprès d'elle un confident attentif.

» Quand j'eus vaincu et tué l'empereur Maurice, ce confident m'apprit qu'à peine la nouvelle en était venue aux oreilles d'Eryphile, que, ne pouvant supporter mon absence, elle résolut de venir me trouver : elle prit le chemin des montagnes; les douleurs de l'enfantement la surprirent en chemin dans un désert; mon confident, qui l'accompagnait, alla chercher du secours, et, voyant de loin une petite lumière, il y courut. Pendant ce temps-là, un habitant de ces lieux incultes arriva aux cris d'Eryphile; elle lui dit qui elle était, et ne lui cacha point que j'étais le père de l'enfant; elle crut l'intéresser davantage par cette confidence, et, craignant de mourir dans les douleurs qu'elle ressentait, elle remit entre les mains de cet inconnu mon chiffre gravé sur une lame d'or, dont je lui avais fait présent.

» Cependant mon confident revenait avec du monde; l'inconnu disparut aussitôt, emportant avec lui mon fils, et le signe avec lequel on pouvait le reconnaître. La belle Eryphile mourut, sans qu'il nous ait été jamais possible de retrouver ni le voleur, ni le vol. Je vous ai déjà dit que la guerre et mes victoires ne m'ont pas laissé le temps de faire les recherches nécessaires. Aujourd'hui, comme tout l'Orient est calme ainsi que je vous l'ai dit, je reviens dans ma patrie, rempli des deux sentimens de tendresse et de haine, pour m'informer de deux vies qui me tourmentent; l'une est celle du fils de Maurice, l'autre de mon propre fils.

» Je crains qu'un jour le fils de Maurice n'hérite de l'empire, je crains que le mien ne périsse; j'ignore même encore si cet enfant est un fils ou une fille. Je veux n'épargner ni soins, ni peines; je chercherai par toute l'île, arbre par arbre, branche par branche, feuille par feuille, pierre par pierre, jusqu'à ce que je trouve ou que je ne trouve pas, et que mes espérances et mes craintes finissent. »

CINTIA.

Si j'avais su votre secret plus tôt, j'aurais fait toutes les diligences possibles; mais je vais vous seconder.

PHOCAS.

Quel repos peut avoir celui qui craint et qui souhaite? Allons, ne différons point.

CINTIA à ses femmes.

Allons, vous autres, pour prémices de la joie publique, recommencez vos chants.

PHOCAS.

Et vous autres, battez du tambour, et sonnez de la trompette.

CINTIA.

Faites redire aux échos :

PHOCAS.

Faites résonner vos différentes voix :

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire,
Qui règne par la victoire,
Mais encor plus par l'amour.

UNE PARTIE DU CHOEUR.

Que Cintia vive! vive Cintia!

L'AUTRE PARTIE.

Que Phocas vive! vive Phocas!

(on entend ici une voix qui crie derrière le théâtre : *Meurs.*)

PHOCAS.

Écoutez, suspendez vos chants. Quelle est cette voix qui contredit l'écho, et qui fait entendre tout le contraire de ces cris, *Vive Phocas!*

LIBIA derrière le théâtre.

Meurs de ma main malheureuse.

CINTIA.

Quelle est cette femme qui crie? Nous voilà tombés d'une peine dans une autre. C'est une femme qui paraît belle. Elle est toute troublée; elle descend de la montagne; elle court; elle est prête à tomber.

PHOCAS.

Secourons-la; j'arriverai le premier.

LIBIA.

Meurs de ma main, malheureuse, et non pas des mains d'une bête.

PHOCAS en tendant les bras à Libia lorsqu'elle est prête à tomber du haut de la montagne.

Tu ne mourras pas, je te soutiendrai, je serai l'Atlas du ciel de ta beauté; tu es en sûreté, reprends tes esprits.

CINTIA à Libia.

Dis-nous qui tu es.

LIBIA.

Je suis Libia fille du magicien Lisippo, la merveille de la Calabre. Mon père a prédit des malheurs au duc de Calabre son maître; il s'est retiré depuis en Sicile, dans une cabane, où il a pour tout meuble son almanach, des sphères, des astrolabes et des quarts de cercle. Nous partageons entre nous deux le ciel et la terre: il fait des prédictions, et j'ai soin du ménage, je vais à la chasse. Je suivais une biche que j'avais blessée, lorsque j'ai entendu des tambours et des trompettes d'un côté, et de la musique de l'autre. Étonnée de ce bruit de guerre et de paix, j'ai voulu m'approcher, lorsqu'au milieu de ces précipices j'ai vu une espèce de bête en forme d'homme, ou une espèce d'homme en forme de bête : c'est un squelette tout courbé, une anatomie ambulante; sa barbe et ses cheveux sales couvraient en partie un visage sillonné de ces rides que le temps, ce maudit laboureur, imprime sur les sillons de notre vie pour n'y plus rien semer. Cet homme ressemblait à

ces vieux étançons de bâtimens ruinés, qui, étant sans écorce et sans racine, sont prêts à tomber au moindre vent. Cette maigre face en venant à moi m'a toute remplie de crainte.

PHOCAS.

Femme, ne crains rien; ne poursuis pas : tu ne sais pas quelles idées tu rappelles dans ma mémoire; mais où ne trouve-t-on pas des hommes et des bêtes? Il y a là-dedans quelque chose de prodigieux.

CINTIA.

Vous pourrez trouver aisément cet homme; car, si les tambours et la musique l'ont fait sortir de sa caverne, il n'y a qu'à recommencer, et il approchera.

PHOCAS.

Vous dites bien; fesons entendre encore nos instrumens.

(la musique recommence, et on chante encore.)

Sicile, en cet heureux jour,
Vois ce héros plein de gloire, etc.

(Après cette reprise, l'empereur Phocas, la reine Cintia, et la fille du sorcier, s'en vont à la piste de cette vieille figure qui donne de l'inquiétude à Phocas, sans qu'on sache trop pourquoi il a cette inquiétude. Alors ce vieillard, qui est Astolphe lui-même, vient sur le théâtre avec Héraclius fils de Maurice, et Léonide fils de Phocas. Ils sont tous trois vêtus de peaux de bêtes.)

ASTOLPHE.

Est-il possible, téméraires, que vous soyez sortis de votre caverne sans ma permission, et que vous hasardiez ainsi votre vie et la mienne!

LÉONIDE.

Que voulez-vous? cette musique m'a charmé; je ne suis pas le maître de mes sens.

(on entend alors le son des tambours.)

HÉRACLIUS.

Ce bruit m'enflamme, me ravit hors de moi; c'est un volcan qui embrase toutes les puissances de mon âme.

LÉONIDE.

Quand, dans le beau printemps, les doux zéphyrs et le bruit des ruisseaux s'accordent ensemble, et que les gosiers harmonieux des oiseaux chantent la bienvenue des roses et des œillets, leur musique n'approche pas de celle que je viens d'entendre.

HÉRACLIUS.

J'ai entendu souvent, dans l'hiver, les gémissemens de la croupe des montagnes sous la rage des ouragans, le bruit de la chute des torrens, celui de la colère des nuées; mais rien n'approche de ce que je viens d'entendre; c'est un tonnerre dans un temps serein, il flatte mon cœur et l'embrase.

ASTOLPHE.

Ah! je crains bien que ces deux échos, dont l'un est si doux, et l'autre si terrible, ne soient la ruine de tous trois.

HÉRACLIUS et LÉONIDE ensemble.

Comment l'entendez-vous?

ASTOLPHE.

C'est qu'en sortant de ma caverne pour voir où vous étiez, j'ai rencontré dans cette demeure obscure une femme, et je crains bien qu'elle ne dise qu'elle m'a vu.

HÉRACLIUS.

Et pourquoi, si vous avez vu une femme, ne m'avez-vous pas appelé pour voir comment une femme est faite? car, selon ce que vous m'avez dit de toutes les choses du monde que vous m'avez nommées, rien n'approche d'une femme; je ne sais quoi de doux et de tendre se coule dans l'âme à son seul nom, sans qu'on puisse dire pourquoi.

LÉONIDE.

Moi, je vous remercie de ne m'avoir pas appelé pour la voir. Une femme excite en moi un sentiment tout contraire; car, d'après ce que vous en avez dit, le cœur tremble à son nom, comme s'apercevant de son danger; ce nom seul laisse dans l'âme je ne sais quoi qui la tourmente sans qu'elle le sache.

ASTOLPHE.

Ah Héraclius, que tu juges bien ! ah Léonide, que tu penses à merveille !

HÉRACLIUS.

Mais comment se peut-il faire qu'en disant des choses contraires nous ayons tous deux raison ?

ASTOLPHE.

C'est qu'une femme est un tableau à deux visages : regardez-la d'un sens, rien n'est si agréable ; regardez-la d'un autre sens, rien n'est si terrible. C'est le meilleur ami de notre nature, c'est notre plus grand ennemi ; la moitié de la vie de l'âme, et quelquefois la moitié de la mort ; point de plaisir sans elle, point de douleur sans elle aussi : on a raison de la craindre, on a raison de l'estimer. Sage est qui s'y fie, et sage qui s'en défie. Elle donne la paix et la guerre, l'allégresse et la tristesse ; elle blesse et elle guérit, c'est de la thériaque et du poison. Enfin, elle est comme la langue, il n'y a rien de si bon quand elle est bonne, et rien de si mauvais quand elle est mauvaise, etc.

LÉONIDE.

S'il y a tant de bien et tant de mal dans la femme, pourquoi n'avez-vous pas permis que nous connussions ce bien par expérience pour en jouir, et ce mal pour nous en garantir ?

HÉRACLIUS.

Léonide a très-bien parlé. Jusqu'à quand, notre père, nous refuserez-vous notre liberté ? et quand nous instruirez-vous qui vous êtes et qui nous sommes ?

ASTOLPHE.

Ah, mes enfans ! si je vous répons vous avancez ma mort. Vous demandez qui vous êtes, sachez qu'il est dangereux pour vous de sortir d'ici. La raison qui m'a forcé à vous cacher votre sort, c'est l'empereur Héraclius, cet Atlas chrétien.

(Cette conversation est interrompue par un bruit de chasse. Héraclius et Léonide s'échappent, excités par la curiosité. Les deux paysans gracieux, c'est-à-dire, les deux bouffons de la pièce, viennent parler au bon homme Astolphe, qui craint toujours d'être découvert. Cintia et Héraclius sortent d'une grotte.)

HÉRACLIUS.

Qu'est-ce que je vois ?

CINTIA.

Quel est cet objet ?

HÉRACLIUS.

Quel bel animal !

CINTIA.

La vilaine bête !

HÉRACLIUS.

Quel divin aspect !

CINTIA.

Quelle horrible présence !

HÉRACLIUS.

Autant j'avais de courage, autant je deviens poltron près d'elle.

CINTIA.

Je suis arrivée ici très-irrésolue, et je commence à ne plus l'être.

HÉRACLIUS.

O vous, poison de deux de mes sens, l'ouïe et la vue, avant de vous voir de mes yeux, je vous avais admirée de mes oreilles ! Qui êtes-vous ?

CINTIA.

Je suis une femme et rien de plus.

HÉRACLIUS.

Et qu'y a-t-il de plus qu'une femme ? et, si toutes les autres sont comme vous, comment reste-t-il un homme en vie !

CINTIA.

Ainsi donc, vous n'en avez pas vu d'autres ?

HÉRACLIUS.

Non ; je présume pourtant que si : j'ai vu le ciel ; et si l'homme est un petit monde, la femme est le ciel en abrégé.

CINTIA.

Tu as paru d'abord bien ignorant, et tu parais bien savant; si tu as eu une éducation de brute, ce n'est point en brute que tu parles. Qui es-tu donc oi qui as franchi le pas de cette montagne avec tant d'audace?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Quel est ce vieillard qui écoutait, et qui a fait tant de peur à une femme?

HÉRACLIUS.

Je ne le sais pas.

CINTIA.

Pourquoi vis-tu de cette sorte dans les montagnes?

HÉRACLIUS.

Je n'en sais rien.

CINTIA.

Tu ne sais rien.

HÉRACLIUS.

Ne vous indignez pas contre moi; ce n'est pas peu savoir que de savoir qu'on ne sait rien du tout.

CINTIA.

Je veux apprendre qui tu es, ou je vais te percer de mes flèches.

(Cintia est armée d'un arc, et porte un carquois sur l'épaule; elle veut prendre ses flèches.)

HÉRACLIUS.

Si vous voulez m'ôter la vie, vous aurez peu de chose à faire.

CINTIA laissant tomber ses flèches et son carquois.

La crainte me fait tomber les armes.

HÉRACLIUS.

Ce ne sont pas là les plus fortes.

CINTIA.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Si vous vous servez de vos yeux pour faire des blessures, tenez-vous-en à leurs rayons; quel besoin avez-vous de vos flèches?

CINTIA.

Pourquoi y a-t-il tant de grâce dans ton style, lorsque tant de férocité est sur ton visage? ou ta voix n'appartient pas à ta peau, ou ta peau n'appartient pas à ta voix. J'étais d'abord en colère, et je deviens une statue de neige.

HÉRACLIUS.

Et moi je deviens tout de feu.

(Au milieu de cette conversation arrivent Libia et Léonide, qui se disent à peu près les mêmes choses que Cintia et Héraclius se sont dites. Toutes ces scènes sont pleines de jeu de théâtre. Héraclius et Léonide sortent et rentrent. Pendant qu'ils sont hors de la scène, les deux femmes troquent leurs manteaux; les deux sauvages en revenant s'y méprennent, et concluent qu'Astolphe avait raison de dire que la femme est un tableau à double visage. Cependant on cherche de tout côté le vieillard Astolphe, qui s'est retiré dans sa grotte. Enfin Phocas paraît avec sa suite, et trouve Cintia et Libia avec Héraclius et Léonide.)

CINTIA en montrant Héraclius à Phocas.

J'ai rencontré dans les forêts cette figure épouvantable.

LIBIA.

Et moi j'ai rencontré cette figure horrible; mais je ne trouve point cette vieille carcasse qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS aux deux sauvages.

Vous me faites souvenir de mon premier état; qui êtes-vous?

HÉRACLIUS.

Nous ne savons rien de nous, sinon que ces montagnes ont été notre berceau, et que leurs plantes ont été notre nourriture: nous tenons notre férocité des bêtes qui l'habitent.

PHOCAS.

Jusqu'aujourd'hui, j'ai su quelque chose de moi-même; et, vous autres, pourrai-je savoir aussi quelque chose de vous, si j'interroge ce vieillard qui en sait plus que vous deux?

LÉONIDE.

Nous n'en savons rien.

HÉRACLIUS.

Tu n'en sauras rien.

PHOCAS.

Comment! je n'en saurai rien? Qu'on examine toutes les grottes, tous les buissons et tous les précipices. Les endroits les plus impénétrables sont sans doute sa demeure, c'est-là qu'il faut chercher.

UN SOLDAT.

Je vois ici l'entrée d'une caverne toute couverte de branches.

LIBIA.

Oui, je la reconnais; c'est de là qu'est sorti ce spectre qui m'a fait tant de peur.

PHOCAS à Libia.

Eh bien, entrez-y avec des soldats, et regardez au fond.

(Héraclius et Léonide se mettent à l'entrée de la caverne.)

LÉONIDE.

Que personne n'ose en approcher, s'il n'a auparavant envie de mourir.

PHOCAS.

Qui nous en empêchera?

LÉONIDE.

Ma valeur.

HÉRACLIUS.

Mon courage. Avant que quelqu'un entre dans cette demeure sombre, il faudra que nous mourrions tous deux.

PHOCAS.

Doubles brutes que vous êtes, ne voyez-vous pas que votre prétention est impossible?

HÉRACLIUS et LÉONIDE ensemble.

Va, va, arrive, arrive; tu verras si cela est impossible.

PHOCAS.

Voilà une impertinence trop effrontée; allons, qu'ils meurent.

CINTIA.

Qu'il ne reste pas dans les carquois une flèche qui ne soit lancée dans leur poitrine. *

(comme on est prêt à tirer sur ces deux jeunes gens, Astolphe sort de son antre, et s'écrie :)

ASTOLPHE.

Non pas à eux, mais à moi; il vaut mieux que ce soit moi qui meure; tuez-moi, et qu'ils vivent.

TOUT LE MONDE reste en suspens, on s'écrie :

Qu'est-ce que je vois? quel étonnement! quel prodige! quelle chose admirable!

(les deux paysans gracieux prennent ce moment intéressant pour venir mêler leurs bouffonneries à cette situation, et ils croient que tout cela est de la magie; Phocas reste tout pensif.)

CINTIA.

Je n'ai jamais vu de léthargie pareille à celle dont le discours de ce bon homme vient de frapper Phocas.

* Le lecteur peut ici remarquer que, dans cet amas d'extravagances, ce discours de Cintia est peut-être ce qui révolte le plus; on ne s'étonne point que, dans un siècle où l'on était si loin du bon goût, un auteur se soit abandonné à son génie sauvage pour amuser une multitude plus ignorante que lui. Tout ce que nous avons vu jusqu'à présent n'est que contre le bon sens; mais que Cintia, qui a paru avoir quelques sentimens pour Héraclius, et qui doit l'épouser à la fin de la pièce, ordonne qu'on le tue lui et Léonide, cela choque si étrangement tous les sentimens naturels, qu'on ne peut comprendre que la *Comédie fameuse* de D. Pédro Caldéron de la Barca n'ait pas en cet endroit excité la plus grande indignation.

PHOCAS à Astolphe.

Cadavre ambulant, en dépit de la marche rapide du temps, de tes cheveux blancs, et de ton vieux visage brûlé par le soleil, je garde pourtant dans ma mémoire les traces de ta personne; je t'ai vu ambassadeur auprès de moi. Comment es-tu ici? Je ne cherche point à t'effrayer par des rigueurs; je te promets au contraire ma faveur et mes dons: lève-toi, et dis-moi si l'un de ces deux jeunes gens n'est pas le fils de Maurice, que ta fidélité sauva de ma colère?

ASTOLPHE.

Oui, seigneur, l'un est le fils de mon empereur, que j'ai élevé dans ces montagnes, sans qu'il sache qui il est, ni qui je suis; il m'a paru plus convenable de le cacher ainsi, que de le voir en votre pouvoir, ou dans celui d'une nation qui rendait obéissance à un tyran.

PHOCAS.

Eh bien, vois comment le destin commande aux précautions des hommes. Parle, qui des deux est le fils de Maurice?

ASTOLPHE.

Que c'est l'un des deux, je vous l'avoue; lequel c'est des deux, je ne vous le dirai pas.

PHOCAS.

Que m'importe que tu me le cèles? empêcheras-tu qu'il ne meure, puisqu'en les tuant tous deux je suis sûr de me défaire de celui qui peut un jour troubler mon empire?

HÉRACLIUS.

Tu peux te défaire de la crainte à moins de frais.

PHOCAS.

Comment?

LÉONIDE.

En assouvissant ta fureur dans mon sang; ce sera pour moi le comble des honneurs de mourir fils d'un empereur, et je te donnerai volontiers ma vie.

HÉRACLIUS.

Seigneur, c'est l'ambition qui parle en lui; mais en moi c'est la vérité.

PHOCAS.

Pourquoi?

HÉRACLIUS.

Parce que c'est moi qui suis Héraclius.

PHOCAS.

En es-tu sûr?

HÉRACLIUS.

Oui.

PHOCAS.

Qui te l'a dit?

HÉRACLIUS.

Ma valeur. *

PHOCAS.

Quoi! vous combattez tous deux pour l'honneur de mourir fils de Maurice?

TOUS DEUX ensemble.

Oui.

PHOCAS à Astolphe.

Dis, toi, qui des deux l'est?

HÉRACLIUS.

Moi.

LÉONIDE.

Moi.

ASTOLPHE.

Ma voix t'a dit que c'est l'un des deux; ma tendresse taira qui c'est des deux.

* On voit que dans cet amas d'aventures et d'idées romanesques, il y a de temps en temps des traits admirables. Si tout ressemblait à ce morceau, la pièce serait au-dessus de nos meilleures.

PHOCAS.

Est-ce donc là aimer, que de vouloir que deux périssent pour en sauver un? Puisque tous deux sont également résolus à mourir, ce n'est point moi qui suis tyran. Soldats, qu'on frappe l'un et l'autre.

ASTOLPHE.

Tu y penseras mieux.

PHOCAS.

Que veux-tu dire?

ASTOLPHE.

Si la vie de l'un te fait ombrage, la mort de l'autre te causerait bien de la douleur.

PHOCAS.

Pourquoi cela?

ASTOLPHE.

C'est que l'un des deux est ton propre fils; et, pour t'en convaincre, regarde cette gravure en or, que me donna autrefois cette villageoise, qui m'avoua tout dans sa douleur, qui me donna tout, et qui ne se réserva pas même son fils. A présent que tu es sûr que l'un des deux est né de toi, pourras-tu les faire périr l'un et l'autre?

PHOCAS.

Qu[illegible] [illegible]tendu? qu'ai-je vu?

CINTIA.

Quel événement étrange!

PHOCAS.

O ciel! où suis-je? quand je suis près de me venger d'un ennemi qui pourrait me succéder, je trouve mon véritable successeur sans le connaître; et le bouclier de l'amour repousse les traits de la haine. Ah! tu me diras quel est le sang de Maurice, quel est le mien.

ASTOLPHE.

C'est ce que je ne te dirai pas. C'est à ton fils de servir de sauve-garde au fils de mon prince, de mon seigneur.

PHOCAS.

Ton silence ne te servira de rien : la nature, l'amour paternel parleront; ils me diront sans toi quel est mon sang; et celui des deux en faveur de qui la nature ne parlera pas, sera conduit au supplice.

ASTOLPHE.

Ne te fie pas à cette voix trompeuse de la nature. Cet amour paternel est sans force et sans chaleur quand un père n'a jamais vu son fils, et qu'un autre l'a nourri. Crains que, dans ton erreur, tu ne donnes la mort à ton propre sang.

PHOCAS.

Tu me mets donc dans l'obligation de te donner la mort à toi-même, si tu ne me declares qui est mon fils.

ASTOLPHE.

La vérité en demeurera plus cachée. Tu sais que les morts gardent le secret.

PHOCAS.

Eh bien, je ne te donnerai point la mort, vieil insensé, vieux traître, je te ferai vivre dans la plus horrible prison; et cette longue mort t'arrachera ton secret pièce à pièce.

(Phocas renverse le vieil Astolphe par terre, les deux jeunes gens le relèvent.)

HÉRACLIUS et LÉONIDE.

Non, ta fureur ne l'outragera pas; que gagnes-tu à le maltraiter?

PHOCAS.

Osez-vous le protéger contre moi?

LES DEUX ensemble.

S'il a sauvé notre vie, n'est-il pas juste que nous gardions la sienne?

PHOCAS.

Ainsi donc l'honneur de pouvoir être mon fils ne pourra rien changer dans vos cœurs?

Phocas, pour mériter, dit-il, de lui baiser la main. Phocas le relève; le prétendu ambassadeur parle ainsi :

« Le grand duc Frédéric sachant, ô empereur! que vous êtes en Sicile, m'envoie devers vous et devers la reine Cintia, pour vous féliciter tous deux ; vous, de votre arrivée, et elle, de l'honneur qu'elle a de posséder un tel hôte ; il veut mériter de baiser sa main blanche. Mais, pour venir à des matières plus importantes, le grand duc mon maître m'a chargé de vous dire, qu'étant fils de Cassandre, sœur de l'empereur Maurice, dont le monde pleure la perte, il ne doit point vous payer les tributs qu'il payait autrefois à l'empire ; mais que, s'il ne se trouve point d'héritier plus proche que Maurice, c'est à mon maître qu'appartient le bonnet impérial et la couronne de laurier, comme un droit héréditaire. Il vous somme de les restituer. »

PHOCAS.

Ne poursuis point ; tais-toi, tu n'as dit que des folies. De si sottes demandes ne méritent point de réponses ; c'est assez que tu les aies prononcées.

LÉONIDE.

Non, seigneur, ce n'est point assez ; ce palais n'a-t-il pas des fenêtres par lesquelles on peut faire sauter au plus vite monsieur l'ambassadeur?

HÉRACLIUS.

Léonide, prends garde : il vient sous le nom sacré d'ambassadeur : n'agravons point les motifs de mécontentement que peut avoir son maître.

PHOCAS à l'ambassadeur.

Pourquoi restes-tu ici? n'as-tu pas entendu ma réponse?

FRÉDÉRIC.

Je ne demeurais que pour vous dire que la dernière raison des princes, est de la poudre, des canons et des boulets. *

PHOCAS.

Eh bien, soit. — Que ferons-nous, Cintia?

CINTIA.

Pour moi, mon avis est, qu'ayant l'honneur de vous avoir pour hôte, je continue à vous divertir par des festins, des bals, de la musique et des danses.

PHOCAS.

Vous avez raison : entrons dans ces jardins et divertissons-nous, pendant que l'ambassadeur s'en ira.

(Léonide et Héraclius restent ensemble. Le vieux bon homme Astolphe vient se jeter à leurs pieds. Ce vieillard, qui n'a pas un souffle de vie, dit qu'il a rompu les portes de sa prison. « Qu'on me donne mille morts, ajoute-t-il, j'y consens, puisque j'ai eu le bonheur de vous voir tous deux dans une si grande splendeur et une si grande majesté. »)

LÉONIDE.

En quelle majesté nous vois-tu donc, puisque tu nous laisses encore dans le doute où nous sommes, et que tu ôtes l'héritage à celui qui y doit prétendre, pour le donner sottement à celui qui n'y a point de droit?

HÉRACLIUS.

Léonide, tu lui payes fort mal ce que tu lui dois.

LÉONIDE.

Qu'est-ce donc que je lui dois? Il a été notre tyran dans une éducation rustique ; il a été le voleur de ma vie, au milieu des précipices et des cavernes. Ne devait-il pas, puisqu'il savait qui nous étions, nous élever dans des exercices dignes de notre naissance, nous apprendre à manier les armes?

PHOCAS (qui entre doucement sur la pointe du pied pour les écouter.)

En vérité, Léonide parle très-bien, et avec un noble orgueil.

* Le lecteur remarque assez ici l'érudition de Caldéron, et celle des spectateurs à qui il avait affaire. De la poudre et des boulets au cinquième siècle, sont dignes de la conduite de cette pièce.

HÉRACLIUS.

Mais il est clair qu'il a protégé celui de nous deux qui est le fils de Maurice, qu'il s'est enfermé dans une caverne avec lui. Y a-t-il une fidélité comparable à cette conduite généreuse? et dis-moi, n'est-ce pas aussi une piété bien signalée d'avoir aussi conservé le fils de Phocas qu'il connaissait, et qui était en son pouvoir? N'a-t-il pas également pris soin de l'un et de l'autre?

PHOCAS derrière eux.

En vérité, Héraclius parle fort sagement.

LÉONIDE.

Quelle est donc cette fidélité? Il a été compatissant envers l'un, tandis qu'il était cruel envers l'autre. Il eût bien mieux fait de s'expliquer, et de nous instruire de notre destinée : mourrait qui mourrait, et régnerait qui régnerait.

HÉRACLIUS.

Il aurait fait fort mal.

LÉONIDE.

Tais-toi, puisque tu prends son parti; tu me mets si fort en colère, que je suis près de....

ASTOLPHE.

De quoi? ingrat, parle.

LÉONIDE.

D'être ingrat, puisque tu m'appelles ainsi; vieux traître, vieux tyran!

(Léonide lui saute à la gorge et le jette par terre; Héraclius le relève.)

ASTOLPHE.

Ah! je suis tout brisé.

HÉRACLIUS.

Il faut que ma main qui t'a secouru punisse ce brutal.

(Les deux princes tirent alors l'épée avec de grands cris; les deux paysans gracieux s'en vont en disant chacun leur mot.)

ASTOLPHE.

Mes enfans, mes enfans, arrêtez!

(Phocas paraît alors : Cintia et le sorcier arrivent.)

PHOCAS à Héraclius.

Ne le tue pas.

CINTIA.

Ne te fais point une mauvaise affaire.

HÉRACLIUS.

Non, seigneur, je ne le tuerai pas, puisque vous le défendez. Il vivra, madame, puisque vous le voulez.

(Léonide relevé s'excuse devant Phocas et Cintia de sa chute; il dit qu'on n'en est pas moins valeureux pour être maladroit, et veut courir après Héraclius pour s'en venger; Phocas l'en empêche, et, doutant toujours lequel des deux est son fils, il dit à Cintia :)

PHOCAS.

J'ai beaucoup vu dans ces jeunes gens, et je n'ai rien vu; mais, dans mes incertitudes, je sens que tous deux me plaisent également, qu'ils sont également dignes de moi, l'un par son courage opiniâtre, et l'autre par sa modération.

TROISIÈME JOURNÉE.

La troisième journée ressemble aux deux autres. La reine Cintia donne toujours des concerts aux deux sauvages pour les polir; et ces deux princes, qui sont devenus les meilleurs amis du monde, s'épuisent en galanteries sur les yeux et sur la voix de Cintia et de Libia. Enfin Libia découvre à Héraclius, en présence de Léonide, qu'Héraclius est le fils de Maurice.

« Comment le savez-vous? » dit Héraclius. « C'est, répond Libia, que mon père me l'a dit quand il a craint que Phocas ne le fît mourir avec son secret. »

LIBIA.

Oui, c'est à vous, Héraclius, qu'appartient l'empire invincible de Constantinople.

CINTIA.

Oui, non-seulement l'empire, mais aussi la Sicile où je règne, qui est une colonie feudataire.

LIBIA.

Mais, tandis que Phocas vivra, il faut garder ce secret; il y va de votre vie.

CINTIA.

Gardons bien le secret tant qu'il vivra; car l'empereur est hydropique de mon sang, et il s'assouvirait du vôtre et du mien.

LIBIA.

Oui, gardons le secret, et voyez comment vous pourrez le déclarer par quelque belle action.

CINTIA.

Silence, et voyons comme vous pourrez vous y prendre.

LIBIA.

Si vous trouvez quelque chemin,

CINTIA.

Si vous trouvez quelque moyen,

LIBIA.

Je ne doute pas qu'au même moment

CINTIA.

Je ne doute pas que sur-le-champ

LIBIA.

Plusieurs ne vous suivent.

CINTIA.

Plusieurs ne vous proclament.

LIBIA.

Mais il me paraît impossible,

CINTIA.

Je vois évidemment l'impossibilité,

TOUTES DEUX *ensemble*.

Que vous réussissiez tant que Phocas sera en vie.

LÉONIDE.

Écoutez, Libia.

HÉRACLIUS.

Cintia, attendez.

LÉONIDE.

Incertain sur tout ce que j'ai entendu,

HÉRACLIUS.

Étonné de tout ce que j'apprends,

LÉONIDE.

Je meurs de chagrin.

HÉRACLIUS.

Je vis dans la joie.

PHOCAS *dans le fond du théâtre, ayant feint de dormir.*

Déjà ils sont informés de cette tromperie, et persuadés de la vérité à mon préjudice; il est bien force qu'entre deux sentimens si contraires et si distincts, celui d'ennemi et celui de père, le sang fasse son devoir. Je vais leur parler tout à l'heure: mais non; il vaut mieux que je les observe finement; car il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à elles; de manière que je vais une seconde fois faire semblant d'avoir sommeil.

Je flotte toujours dans mes incertitudes: mon cœur se partage nécessairement en deux sentimens contraires, celui de père et celui d'ennemi; allons, voyons si la nature se fera connaître. Je viens pour leur parler. Mais non; il vaut mieux les épier avec prudence; il est clair qu'ils dissimulent avec moi, et qu'ils ne se confient qu'à des femmes. Il faudra bien enfin que ce songe finisse.

LÉONIDE sans voir Phocas.

J'avoue que je me suis senti pour Phocas je ne sais quelle affection secrète ; mais je vois à présent que ce sentiment ne venait que de mon orgueil qui aspirait à l'empire. La même tendresse me prend actuellement pour Maurice, et je sens que ce faux amour que je croyais sentir pour Phocas n'était au fond que de la haine, quand j'imagine qu'il est un tyran et qu'il m'ôte l'empire qui était à moi.*

HÉRACLIUS.

Je vis abhorré de Phocas. Je me vois dans le plus grand danger. Mais n'importe, je triomphe d'avoir su quel noble sang échauffe mes veines, quoiqu'à présent ce feu soit attiédi.

PHOCAS derrière eux.

Je ne peux rien avérer sur ce qu'ils disent : approchons-nous pour les écouter ; peut-être que du mensonge on passera à la vérité. Je me sens trop troublé par les inquiétudes de tout ce songe, dont la rêverie est un vrai délire.

LÉONIDE.

Je n'ai ni frein, ni raison, ni jugement ; je ne veux que régner ; et je ferai tout pour y parvenir.

HÉRACLIUS.

Et moi, je n'ai d'autre ambition, d'autre désir, que d'être digne de ce que je suis. Laissons au ciel l'accomplissement de mes desseins. Il soutiendra ma cause.

(ici Héraclius se retire un moment sans qu'on en sache la raison.)

LÉONIDE.

Il est parti, et je reste seul. Non, je ne suis pas seul ; mes inquiétudes, mes peines sont avec moi ; je suis si saisi d'horreur en voyant le traître qui m'empêche de ceindre mon front du laurier sacré des empereurs, que je ne sais comment je résiste aux emportemens de ma colère.

HÉRACLIUS revenant.

J'avais fui de ces lieux pour calmer mes inquiétudes ; mais, ayant trouvé du monde dans le chemin, je rentre ici pour ne parler à personne.

LÉONIDE.

Cependant, si Libia m'a fait entendre, en m'en disant davantage, que, quand Phocas sera mort, il faudra bien que tout le monde prenne mon parti, je dois espérer. ** Mais, quoi ! je me suis senti une secrète inclination pour Phocas. Un empire ne vaut-il pas mieux que cette secrète inclination ? Sans doute : donc, qu'est-ce que je crains ? pourquoi resté-je en suspens ?

HÉRACLIUS.

Que prétend là Léonide ?

(Léonide tire ici son poignard, Héraclius tire le sien, et Phocas qui était endormi s'éveille.)

LÉONIDE.

Qu'il meure.

HÉRACLIUS.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Qu'est-ce que je vois ?

LÉONIDE.

Tu vois qu'Héraclius voulait te donner la mort, et que c'est moi qui me suis opposé à sa fureur.

HÉRACLIUS.

C'est Léonide qui voulait t'assassiner, et c'est moi qui te sauve la vie.

* On sent combien ce discours est absurde : comment l'empire était-il à Léonide? parlerait-il autrement si on lui avait dit qu'il est le fils de Maurice? chacun d'eux croit-il que c'est à lui que Libia et Cintia ont parlé? Tout cela paraît d'une démence inconcevable.

** Libia ne lui a rien dit de cela; c'est à Héraclius qu'elle a tenu ce propos. Apparemment qu'il y a dans cette scène un jeu de théâtre, tel que chacun des deux princes puisse croire que Libia s'adresse à lui, l'appelle Héraclius, et déclare qu'il est fils de Maurice.

PHOCAS.

Ah! malheureux, je ne suis ni endormi, ni éveillé; j'entends crier: Qu'il meure; j'entends crier: Qu'il ne meure pas; je confonds ces deux voix; aucune n'est distincte; ce sont deux métaux fondus ensemble que je ne peux démêler; il m'est impossible de rien décider. Si je m'arrête à l'action et aux paroles, tout est égal de part et d'autre; chacun d'eux a un poignard dans la main.

HÉRACLIUS.

Je me suis armé de ce poignard, quand j'ai vu que Léonide tirait le sien pour te frapper.

PHOCAS.

Prenons garde; je ne peux, il est vrai, porter un jugement assuré sur les voix que j'ai entendues, sur l'action que j'ai vue; mais l'épouvante que j'ai ressentie dans mon cœur, me dit par des cris étouffés, que c'est toi, Héraclius, qui es le traître. Le fer que j'ai vu briller dans ta main, ce couteau, cet acier, le fil de ce poignard, font hérisser mes cheveux sur ma tête. Défends-moi, Léonide; toute ma valeur tremble encore à l'idée de cette fureur, de cette aveugle hardiesse, de cette sanglante audace; il me semble que je le vois encore escrimer avec cet aspic de métal, et ces regards de basilic.

HÉRACLIUS.

Eh! seigneur, quand je mets à vos pieds, non-seulement ce poignard, mais aussi ma vie, pourquoi vous fais-je peur?

PHOCAS.

Lisippo, Cintia, Libia, puisque vous êtes mes amis et mes commensaux, sachez qu'Héraclius me veut faire périr.

HÉRACLIUS.

Ah! si une fois ils en sont persuadés, ils me tueront. Ah, ciel! où m'enfuirai-je dans un si grand péril?

(il s'en va, et on le laisse aller.)

PHOCAS quand Héraclius est parti.

Défendez-moi contre lui.

LÉONIDE.

(à part.)

Moi, seigneur, je vous défendrai. Dieu merci, j'en suis tiré.... Oui, seigneur, je le suivrai; son châtiment sera égal à sa trahison; je lui donnerai mille morts.

PHOCAS.

Cours, Léonide, la fuite du traître est un nouvel indice de son crime.

LISIPPO, LES FEMMES.

Quel mal vous prend subitement, seigneur?

PHOCAS.

Je ne sais ce que c'est; c'est une léthargie, un évanouissement, un tournoiement de tête, un spasme, une frénésie, une angoisse; mes idées sont toutes troublées; je ne sais si c'est un songe, si tout cela est vrai ou faux. C'est un crépuscule de la vie; je ne suis ni mort ni vivant; chacun d'eux prétend qu'il voulait me sauver au lieu de me tuer. Je ne sais quoi me dit au fond du cœur qu'Héraclius est coupable, et que, si Léonide ne m'avait secouru, Héraclius se serait baigné dans mon sang. Je jurerais que cet Héraclius est le fils de Maurice; toute ma colère crève sur lui. Dites-moi ce que vous en pensez, et si je juge bien ou mal.

CINTIA.

Tout cela est si obscur qu'on ne peut pas juger de leur intention; il faut les entendre : notre jugement ne peut atteindre à ce qui n'est pas sur les lèvres.

PHOCAS à Lisippo.

Et toi, magicien, ne nous diras-tu rien sur cette étrange aventure?

LISIPPO.

Si je pouvais parler, je vous aurais déjà tout dit; mais la déité qui m'inspire, me menace si je parle.

PHOCAS.

Mais ne pourrais-tu pas forcer ta fille Libia, la reine Cintia, et les autres, dire ce qu'ils savent de ces prodiges?

TOUS ensemble.

On ne pourra nous y obliger, ni nous faire violence.

PHOCAS.

Pourquoi?

LIBIA.

Il faut céder à la fatalité.

CINTIA.

Le terme des destinées est arrivé.

ISMÉNIA.

Oui, ce jour même, cet instant même.

TOUS ENSEMBLE.

Nous sommes entraînés par la force de l'enchantement.

(ils disparaissent tous avec le palais. Phocas et Lisippo restent sur la scène.)

PHOCAS.

Écoute, espère tout de moi.

LISIPPO.

C'est en vain; je dois vous laisser dans la situation où vous êtes. Jugez, par ce que vous avez vu, des raisons de mon silence.

(Il sort.)

PHOCAS.

Eh bien! tu t'en vas aussi?

(on entend derrière la scène des cris de chasseurs.)

A la forêt! à la montagne! au buisson! au rocher!

(Libia et Cintia derrière la scène appellent Phocas.)

PHOCAS.

Ils m'ont tous laissé ici dans la plus grande incertitude; je n'ai pu savoir autre chose d'eux tous, sinon qu'Héraclius m'a voulu secourir, après que je l'ai vu le poignard à la main pour me tuer, et que Léonide est un assassin, quand mon cœur me dit qu'il volait à mon secours. O abîme impénétrable! que de choses tu me dis, et que de choses tu me caches!

(on entend derrière le théâtre.)

Voilà le tigre que Phocas a lancé qui va vers la montagne.

CINTIA dans le fond du théâtre.

Allons, courons après lui. Sans doute, puisque Phocas n'a point paru depuis hier, le tigre l'a déchiré, et il revient pour chercher quelque nouvelle proie. *

(tous les chasseurs appellent ici leurs chiens, et les nomment par leurs noms.)

PHOCAS sur le devant du théâtre.

Ainsi donc, afin que la conclusion de cette terrible aventure réponde à son commencement, voici mon tigre qui revient sur moi, poursuivi par les chiens, sans que j'aie le temps de me mettre en défense. J'ai des vassaux, des domestiques, des amis, et aucun d'eux ne vient à mon secours!

(Héraclius et Léonide arrivent chacun de leur côté, vêtus de peaux de bêtes, comme ils l'étaient à la première journée de cette pièce.)

TOUS DEUX ensemble.

Je t'ai entendu; j'accours à ta voix.

HÉRACLIUS.

Je reviens pour savoir...; mais que vois-je?

LÉONIDE.

Je viens savoir...; mais qu'aperçois-je?

HÉRACLIUS.

Tu aperçois mon ancien habit de peau.

* Il y a dans l'original HAMBRIENTO, qui veut dire *affamé*, de HAMBRE, *faim*.

LÉONIDE.

Tu vois aussi le mien.

HÉRACLIUS.

Mais ai-je vu ce que j'ai songé ?

LÉONIDE.

Mais ai-je rêvé ce que j'ai vu ?

HÉRACLIUS.

Qu'est devenu ce beau palais ? où était-il ?

LÉONIDE.

Qui a emporté cet édifice ?

PHOCAS.

De quel palais, de quel édifice parlez-vous ? Depuis hier jusqu'à cette heure j'ai couru après mon tigre ; les rochers ont été mon lit ; aujourd'hui j'ai fait ce que j'ai pu pour retrouver le chemin, jusqu'à ce qu'enfin j'ai entendu les cris des bêtes sauvages, les aboiemens des chiens ; j'ai appelé ; vous êtes venus ; sûrement Cintia et Libia vous auront dit où j'étais, car elles vous auront trouvés à leur ordinaire au son de la musique. Soyez les bienvenus.

(tous les chasseurs derrière le théâtre.)

Allons tous, allons tous ; nous les découvrirons ici.

(Les dames arrivent avec les deux paysans gracieux, et une suite nombreuse. Les paysan gracieux sont fort étonnés de voir qu'Héraclius et Léonide n'ont plus leurs beaux habits.)

« Qu'avez-vous fait, dit un des gracieux, de tous ces ornemens, de ces belles plumes, de ces joyaux ? »

LÉONIDE.

Je n'en sais rien.

(Les dames font des complimens à Phocas sur le bonheur qu'il a eu d'échapper au tigre. Les deux paysans gracieux soutiennent à Héraclius et à Léonide qu'ils les ont vus dans un beau palais ; ni l'un ni l'autre n'en veut convenir.)

PHOCAS.

Quoi qu'il en soit de ce palais, qui sans doute est un enchantement, j'ai déjà dit que j'aimais mieux vous faire du bien à l'un et à l'autre, que de me venger de l'un des deux ; allons-nous-en dans un autre palais, où vous changerez vos vêtemens de sauvages en habits royaux, et où nous ferons des festins et des réjouissances.

LÉONIDE.

O ciel ! sera-ce une fiction ? et ce que nous avons vu était-il une vérité ? Quel est le certain ? quel est l'incertain ? je n'y conçois rien ; mais n'importe, allons-nous-en où nous serons bien logés, pompeusement vêtus, et bien servis : que ce soit une vérité ou un mensonge, qui jouit, jouit ; soit que les choses soient vraies ou non, je me jette à tes pieds, je baise ta main pour l'honneur que je reçois.

PHOCAS.

Léonide parle très-sagement. Et toi, Héraclius, ne me remercies-tu pas aussi des grâces que je te fais ?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur ; quand je vois que la pourpre et l'émail de Tyr ne causent que des peines, et que les pompes royales sont si passagères qu'on ne sait pas si elles sont un mensonge ou une vérité, je vous prie de me rendre à ma première vie. Habitant des montagnes, compagnon des bêtes sauvages, citoyen des précipices, je n'envie point ces grandeurs qui paraissent et qui disparaissent, et qu'on ne sait si elles sont vraies ou fausses.

PHOCAS.

Je ne t'entends point.

HÉRACLIUS.

Et moi je m'entends un peu.

(le vieil Astolphe et Lisippo arrivent, et s'arrêtent au fond du théâtre.)

ASTOLPHE.

J'ai su que Léonide et Héraclius étaient avec Phocas, je viens les voir, mais je n'ose approcher.

LISIPPO.

Je veux savoir quel parti ils auront pris, et je vais de ce côté.

PHOCAS à Héraclius.

Eh bien, ingrat, tu méprises donc mes bontés?

HÉRACLIUS.

Non, j'en fais tant de cas que je ne veux pas les exposer à un nouveau danger. Je me jette à tes pieds, je te supplie de m'éloigner de toi : mon ambition ne veut d'autre royaume que celui de mon libre arbitre.

PHOCAS.

N'est-ce pas agir en désespéré au mépris de mon honneur?

HÉRACLIUS.

Non, seigneur; il ne s'agit que du mien.

PHOCAS.

Tes refus sont une preuve de ta trahison. Que fais-je? Je réprime ma colère.

CINTIA.

Quelle trahison pouvez-vous avoir découverte en lui, puisqu'il arrive tout à l'heure?

PHOCAS.

Va, ingrat, puisque tu abhorres mes faveurs, je vois bien que tu es le fils de mon ennemi.

HÉRACLIUS.

Eh bien, c'est la vérité; et, puisque tu sais le secret d'un prodige que je ne peux comprendre, que je me perde ou non, je suis le fils de Maurice; et je m'enorgueillis à tel point d'un si beau titre, que je dirai mille fois que Maurice est mon père.

PHOCAS.

Je m'en doutais assez; mais de qui le sais-tu?

HÉRACLIUS.

D'un témoin irréprochable; c'est Cintia qui me l'a dit.

CINTIA.

Moi! comment? quand? et de qui aurais-je pu le savoir?

HÉRACLIUS.

C'est Astolphe qui vous l'a dit, quand on l'a amené devant vous.

ASTOLPHE.

Ils vont me tuer! quel espoir me reste-t-il? Moi, madame, je vous l'ai dit?

CINTIA.

Non, Astolphe ne m'a rien dit, et moi je ne t'ai point parlé.

HÉRACLIUS.

S'il vous a dit ce grand secret, je le paye assez par ma mort; et toi, charitable impie, qui m'as caché tant d'années la gloire de ma naissance, puisque tu l'as révélée aujourd'hui, pourquoi es-tu si hardi de la nier à présent, et de manquer de respect à Cintia?

CINTIA.

Je t'ai déjà dit que je ne sais rien du tout.

HÉRACLIUS à Cintia.

Pour toi, je ne te réplique rien; mais à celui-ci, qui, après m'avoir ôté l'honneur, m'ôte le jugement, et la vie que je lui ai sauvée dans ce riche palais, je veux le planter-là.

ASTOLPHE.

Quoi! quel palais?

LÉONIDE à Héraclius.

Arrête, ne le maltraite point sans raison; car, s'il est vrai que nous ayons été dans ce palais, il ne l'est pas que nous soyons, toi le fils de Maurice, et

moi le fils de Phocas. Libia m'a dit comme à toi que Maurice est mon père, et je n'en ai rien cru.

LIBIA.

Moi! je te l'ai dit? quand t'ai-je vu? quand t'ai-je parlé?

LÉONIDE.

Dans ce même palais où nous étions tous. Tu m'as dit que ton père le sorcier l'avait deviné par sa profonde science.

LISIPPO.

(à part.)
Ah! voilà l'enchantement rompu.
(à Léonide.)
Et comment ma fille Libia a-t-elle pu flatter ainsi ton audace, et me faire dire ce que je n'ai point dit?

UN DES PAYSANS GRACIEUX.

Il faut que le diable s'en mêle, il est déchaîné.

PHOCAS.

Puisque cette confusion augmente, venons à bout de sortir de ce profond abîme. — Astolphe, j'ai voulu savoir ton secret; j'ai employé des moyens qui m'ont instruit. On m'a appris qu'être Héraclius c'est être fils de Maurice.

ASTOLPHE.

Ce serait donc la première vérité que le mensonge aurait dite.

PHOCAS.

Mais, afin qu'il ne reste aucun scrupule dans l'esprit de Léonide, explique-toi clairement.

ASTOLPHE.

Seigneur, puisque vous le savez, que puis-je dire?

CINTIA.

Et toi, traître Lisippo, pourquoi viens-tu ici?

LISIPPO à Phocas.

Seigneur, je vois la colère de la divinité pour laquelle je gardais le silence. Ses sourcils froncés me menacent; il n'est plus temps de feindre : Léonide est votre fils, c'est assez que je l'affirme, et qu'Astolphe ne le nie pas.

PHOCAS.

C'est plus qu'il ne faut. Mes vassaux, mes sujets, Léonide est votre prince.

TOUS LES ACTEURS crient:

Vive Léonide!

PHOCAS.

Vive Léonide! et meure Héraclius!

CINTIA.

Arrêtez

PHOCAS.

Prétendez-vous empêcher la mort d'Héraclius?

CINTIA.

Oui, je l'empêche; il est venu sur votre parole et sur la mienne; il faut la tenir; et, si vous voulez le faire mourir, commencez par enfoncer votre poignard dans mon sein.

PHOCAS.

Quelle parole ai-je donc donnée?

CINTIA.

De ne le faire mourir, ni de l'emprisonner

PHOCAS.

Eh bien, pour vous et pour moi, j'accomplirai ma promesse. Allez, vous autres; faites démarrer cette barque qui est sur la rive, percez-en le fond. — Madame, je le laisserai vivant, puisque je ne lui donne point la mort; il ne

sera point prisonnier, puisque je l'envoie courir la mer à son aise. Allez, qu'on l'enlève, qu'on le mette dans cette barque.

HÉRACLIUS aux gens de Phocas.

Non, rustres, non, point de violence. J'irai moi-même à mon tombeau, puisque mon tombeau est dans ce bateau. Adieu, Cintia, charmant prodige, le premier et le dernier que j'ai vu. Adieu, Astolphe, mon père; je vous laisse au pouvoir de mon ennemi, qui, en mentant, a dit la vérité, et qui a dit la vérité en mentant. *

PHOCAS.

Espère mieux, et vois si j'ai de la compassion. Je ne t'envie point la consolation d'être avec cet Astolphe qui t'a servi de père. Qu'on entraîne aussi ce malheureux vieillard.

ASTOLPHE.

Allons, mon fils, je ne me soucie plus de la vie, puisque je vais mourir avec toi.

CINTIA.

Quelle pitié!

LIBIA.

Quel malheur!

LES PAYSANS GRACIEUX.

Quelle confusion!

PHOCAS.

A présent, afin que les échos de leurs gémissemens ne viennent point jusqu'à nous, commençons nos réjouissances. Que Léonide vienne à ma cour, que tout le monde le reconnaisse; que tous mes vassaux lui baisent la main, et qu'ils disent à haute voix : Vive Léonide!

HÉRACLIUS.

O cieux, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

O cieux, ayez pitié de nous!

(la musique chante : *Vive Léonide!*)

LÉONIDE.

Que tout ceci soit une vérité ou un mensonge, que cela soit certain ou faux, que l'enchantement finisse ou qu'il dure, je me vois en attendant héritier de l'empire; et, quand le destin envieux voudrait reprendre le bien qu'il m'a fait, il ne m'empêcherait pas d'avoir goûté une si grande félicité à côté d'un si grand péril.

HÉRACLIUS.

Ciel, favorisez-moi!

ASTOLPHE.

Cieux, ayez pitié de nous!

(la musique recommence, et chante : *Vive Léonide!* on entend de l'artillerie, des tambours et des trompettes.)

PHOCAS à Héraclius et à Astolphe.

Je vous crois exaucés. J'entends de loin des trompettes, des tambours et du canon, qui paraissent vouloir changer nos divertissemens en appareil de guerre.

CINTIA (qui apparemment s'en était allée, et qui revient sur le théâtre.)

Je regardais d'une vue de compassion le combat des vents et des flots, et ce gonflement passager des vagues qui se jouent en bouillonnant sur ces vastes champs verts et salés, lorsque j'ai vu de loin dans le golfe une vaste cité de navires qui ont fait une salve en venant reconnaître le port.

PHOCAS.

C'est apparemment quelque roi voisin, feudataire de l'empire (comme ils le sont tous), qui vient nous payer les tributs.

* C'est que Phocas a fait semblant de savoir qu'Héraclius était fils de Maurice, n'en étant pas certain, et voulant tirer cet aveu d'Astolphe. Ainsi, selon Caldéron, *tout est mensonge et vérité*.

LISIPPO.

Seigneur, en observant de plus près ces voiles enflées, je penche à croire plutôt....

PHOCAS.

Quoi?

LISIPPO.

Que c'est la flotte du prince de Calabre, dont l'ambassadeur est venu nous menacer.

PHOCAS.

Que cette idée ne trouble point notre joie et nos divertissemens. Cette flotte ne m'inspire aucune épouvante : je vais enrôler du monde ; et, pendant que ces vaisseaux répéteront leurs salves d'artillerie, qu'on répète nos chants d'allégresse.

LÉONIDE.

Vous verrez que Léonide remplira les devoirs où sa naissance l'engage.

CINTIA.

Je te suis malgré moi avec mes gens.

(Ils suivent Phocas. Astolphe et Héraclius restent. Tous deux ensemble s'écrient : O cieux! ayez pitié de nous! On voit avancer la flotte de Frédéric, et on entend : A terre, à terre; aux armes, aux armes; guerre, guerre.)

HÉRACLIUS et ASTOLPHE.

Secourez-nous, ô pouvoirs divins!

TROUPE DE SOLDATS DE PHOCAS.

Vive Léonide! vive Léonide!

FRÉDÉRIC grand duc de Calabre, descendant de son vaisseau.

Prenons terre, formons nos escadrons; que les ennemis surpris soient épouvantés; qu'ils ne sachent mon débarquement que par moi, puisque les eaux et les vents m'ont été si favorables; que le sang et le feu fassent voir un autre élément. Le destin m'a fait prince de Calabre : je suis neveu de Maurice; sa mort me donne droit à la pourpre impériale. Pourquoi paierais-je des tributs, au lieu de venger la perte des tributs qu'on me doit; surtout lorsque je sais que le fils posthume de Maurice est perdu, et qu'un vieillard, dont on n'a jamais entendu parler depuis qu'il arracha cet enfant à sa mère, l'a élevé dans les rochers de la Sicile? les destinées ne m'appellent-elles pas à l'empire, puisque le tyran est ici mal accompagné? n'est-ce pas à moi de soutenir mes droits par mer et par terre, et de venger à la fois Frédéric et Maurice? Enfin, quand je n'aurais d'autre raison d'entreprendre cette guerre glorieuse, que les prédictions sinistres de Lisippo, cette raison me suffirait; et je veux montrer à la terre que ma valeur l'emporte sur ses craintes.

(on voit de loin Astolphe sur le rivage, et Héraclius qui s'élance hors du bateau percé, où on l'avait déjà porté. Le bateau s'enfonce dans la mer.)

FRÉDÉRIC.

Quelle voix entends-je sur les eaux? qu'arrive t-il donc vers ces lieux horribles? quel bruit de destruction! Autant que ma vue peut s'étendre, autant que je peux prêter l'oreille, ceci est monstrueux. J'entends la voix d'un homme; mais il souffle comme un animal : ce n'est point un oiseau, car il ne vole pas : ce n'est point un poisson, car il ne nage pas; il est poussé par les vagues qui se brisent contre ces rochers.

(Astolphe sur le rivage embrasse Héraclius qui sort de la mer.)

HÉRACLIUS.

O cieux! ayez pitié de nous!

ASTOLPHE.

O cieux! nous implorons votre secours.

FRÉDÉRIC.

Il paraissait qu'il n'y en avait qu'un au milieu des ondes, et maintenant en voilà deux sur le rivage.

ASTOLPHE à Héraclius.

Je rends grâce au ciel qui t'a délivré de la mer.

FRÉDÉRIC.

Par quel prodige ces deux créatures au milieu des algues marines, des vents, des flots et du limon, au lieu d'être couvertes d'écailles, sont-elles couvertes de poil? Qui êtes-vous?

ASTOLPHE.

Deux hommes si infortunés, que le destin, qui voulait nous donner la mort, n'a pu en venir à bout.

HÉRACLIUS.

Nous sommes les enfans des rochers; la mer n'a pu nous souffrir, et nous rend à d'autres rochers. Si vous êtes des soldats de Phocas, usez contre nous du pouvoir que vous donne la fortune : ce serait une cruauté d'avoir pitié de nous; et, afin que vous soyez obligés de nous ôter cette malheureuse vie, sachez que je suis le fils de Maurice. Ce vieillard, que sa fidélité a banni si long-temps de la cour, m'a sauvé deux fois la vie sur la terre et sur la mer. C'est le généreux Astolphe. * Je vous conjure, en me donnant la mort, d'épargner le peu de jours qui lui restent. Je me jette à vos pieds : accordez-moi la mort que j'implore : pourquoi hésitez-vous? pourquoi refusez-vous de finir mes tourmens?

FRÉDÉRIC.

Pour te tendre les bras. Ce que tu m'as dit attendrit tellement mon âme, que je sauverais ta vie aux dépens de la mienne. Il est peut-être étrange que je te croie avec tant de facilité; mais je sens une cause supérieure qui m'y force. Le ciel paraît ici manifester sa justice, et la vertu de ce noble vieillard, que je respecte et que j'embrasse.

HÉRACLIUS et ASTOLPHE.

Eh! qui es-tu donc? parle.

FRÉDÉRIC.

Je suis le duc de Calabre. Vous me voyez comblé de joie. Le sang qui coule dans mes veines, ô fils de Maurice! est ton sang. Je suis le fils de Cassandre, sœur de Maurice; tes destins sont conformes aux miens, ton étoile est mon étoile.

HÉRACLIUS.

Je reprends mes esprits; et, plus je te considère, plus il me semble que je t'ai déjà vu.

FRÉDÉRIC.

Cela est impossible; car je n'ai jamais approché des cavernes et des précipices où tu dis qu'on a élevé ta jeunesse.

HÉRACLIUS.

C'est la vérité; mais je t'ai vu sans te voir.

FRÉDÉRIC.

Comment? me voir sans me voir!

HÉRACLIUS.

Oui.

FRÉDÉRIC.

Ceci est une nouveauté égale à la première; mais, avant de l'approfondir, va, je te prie, à ma galère capitane; et après qu'on t'aura donné des habits, et qu'on t'aura paré comme tu dois l'être, tu m'apprendras ce que je veux savoir, et qui me ravit déjà en admiration.

* Le fond de cette scène paraît intéressant et admirable; on aurait pu en faire un chef-d'œuvre, en y mettant plus de vraisemblance et de convenance. Il me semble qu'une telle scène donnerait l'idée de la vraie tragédie, c'est-à-dire d'une péripétie attendrissante, toute en action, sans aucun embarras, sans le froid recours des lettres écrites long-temps auparavant, sans rien de forcé, sans aucun de ces raisonnemens alambiqués qui font languir le tragique.

HÉRACLIUS.

Je t'ai déjà dit que je suis le fils des montagnes, accoutumé au travail et à la peine ; et, quoique j'aie beaucoup souffert, écoute-moi, je me reposerai en te parlant.

FRÉDÉRIC.

Puisque c'est pour toi un soulagement, parle.

HÉRACLIUS.

Écoute, tu vois ces rochers, ces montagnes, dont le faîte est défendu par les volcans de l'Etna....

(ce discours d'Héraclius est interrompu par des cris derrière la scène.)

Aux armes, aux armes ; aux combats, aux combats.

PHOCAS.

Tombons sur eux avant que leurs escadrons soient formés.

UN SOLDAT de Frédéric arrivant sur la scène.

Déjà on voit l'armée que Phocas a levée pour s'opposer à la hardiesse de votre débarquement.

FRÉDÉRIC.

On dit que c'est le premier bataillon, il faut s'empresser d'aller à sa rencontre.

HÉRACLIUS.

Je vous accompagnerai. Vous verrez que l'épée que vous ne m'avez donnée que comme un ornement, vous rendra quelque service.

ASTOLPHE.

Quoique ma caducité ne me permette pas de vous servir, je peux mourir du moins, et vous me verrez mourir le premier à vos côtés.

FRÉDÉRIC.

J'espère en vous deux. J'attends de vous mon triomphe : déjà mes soldats s'avancent avec audace.

(les troupes de Phocas paraissent, les trompettes et les clairons sonnent la charge, la bataille se donne; on entend d'un côté : *Vive Phocas!* et de l'autre : *Vive Frédéric!* Puis tous ensemble crient : *Aux armes, aux armes; combattons, combattons.*)

HÉRACLIUS, l'épée à la main.

Suivez-moi; je connais tous les sentiers; si vous marchez de ce côté, vous pourrez tout rompre.

CINTIA paraissant armée à la tête des siens.

Non, vous ne romprez rien ; c'est à moi de défendre ce poste.

HÉRACLIUS.

Qui pourra soutenir ma fureur?

CINTIA.

Moi.

HÉRACLIUS.

Quel objet frappe mes yeux!

CINTIA.

Qu'est-ce que je vois!

HÉRACLIUS.

Vous voyez le changement de nos destins : je défendais contre vous un passage quand je vous ai vue pour la première fois, et à présent vous en défendez un contre moi.

CINTIA.

Ajoute que tu me regardais alors avec des yeux d'admiration, et à présent c'est moi qui t'admire.

HÉRACLIUS.

Qu'admirez-vous en moi? rien que les vicissitudes incompréhensibles de ma vie. Je vous trouve ici ; vous voulez que je fuie. Moi, fuir, et fuir de vos yeux! ce sont deux choses si impossibles que, si elles arrivaient, elles diraient qu'elles ne peuvent pas arriver.

CINTIA.

Sans te dire ici que mon bonheur est de te voir en vie, ce bonheur ne sera-t-il pas plus grand que si tu enfonces ce passage, et si tu restes victorieux ?

HÉRACLIUS.

Je ne veux point vaincre à ce prix, en combattant contre vous.

CINTIA à Libia qui l'accompagne.

Libia, ne m'abandonne point; j'ai soin de ma réputation et de la tienne.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je dois vous croire.

CINTIA.

Pourquoi non?

HÉRACLIUS.

Parceque, si vous me traitez avec tant de bonté à présent, vous direz peut-être, comme vous avez déjà fait, que vous ne vous en souvenez plus, et que mon bien et mon mal vous sont indifférens.

(des voix s'élèvent au fond du théâtre.)

LES SOLDATS DE FRÉDÉRIC.

C'est par-là qu'Héraclius a passé.

FRÉDÉRIC.

Passez tous après lui.

HÉRACLIUS à Centia.

Malheureux que je suis!* quand je voudrais fuir *, je ne pourrais; vos troupes reviennent avec les miennes. Voyez-vous cette troupe qui s'effraie et qui abandonne le poste que vous gardiez? Fuyez, vous pourrez à peine sauver votre vie.

CINTIA.

Non, tu pourrais fuir; les autres ne fuiront pas.

LÉONTIDE arrivant.

Tournez tête, soldats; ils ont forcé le passage que gardait Cintia; défendons sa vie, je serai le premier à mourir.

HÉRACLIUS se jetant sur Léonide.

Oui, tu mourras de ma main, ingrat, inhumain, cruel!

LÉONIDE.

Je ne suis point étonné de te voir en vie. Je suis persuadé que la mer n'a eu pitié de toi que pour préparer mon triomphe.

(ils combattent tous deux.)

HÉRACLIUS.

Tout à l'heure tu vas le voir.

CINTIA.

Je ne peux me déclarer, malgré le désir que j'en ai. Je crains ma ruine si Héraclius est vainqueur, puisque son pouvoir détruira le mien. Si Léonide l'emporte, mes espérances sont superflues; il est contre mes intérêts. Que ferai-je ? O ciel, secourez-moi ! **

(on entend les tambours.)

* On ne conçoit rien à ce discours d'Héraclius. Tantôt il parle en héros, tantôt en poltron. Si c'est une ironie avec Cintia, il est difficile de s'en apercevoir.

** On ne conçoit rien à ce discours de Cintia. Je l'ai traduit fidèlement.

Pues, no me puedo declarar,
Aunque quisiera al temer
Si vince Heraclio mi ruina,
Pues es contra mi poder,
Si Leonido, mi esperanza
Pues es contra mi interes
Qu' he de hazer? cielos piadosos!

Comment peut-elle craindre Heraclius qui est amoureux d'elle?

PHOCAS.

Brute, infidèle à ton maître, qui, en brisant ton frein, brises les lois et le devoir, puisque tu oses ainsi prendre le mors aux dents, demeure, et, en courant ainsi déchaîné, ne fuis pas.

FRÉDÉRIC à Héraclius.

Charge-moi ce Phocas.

PHOCAS tombe en s'élançant sur les ennemis.

O ciel! ma vie est perdue!

HÉRACLIUS courant sur lui.

C'est mon ennemi; qu'il meure.

LÉONIDE.

Qu'il ne meure pas.

PHOCAS.

Malheureux, qu'ai-je entendu! tout est toujours équivoque entre eux. Toujours ces voix : *qu'il meure! qu'il ne meure pas!* Qui des deux me tue? qui des deux me défend? je suis toujours en doute, je suis confondu.

HÉRACLIUS.

Ne sois plus en doute à présent. Si tu as voulu faire ici l'essai de ta tragédie, la voici terminée. La vérité se montre. Nous avons changé de rôle Léonide et moi.

PHOCAS.

Quel rôle?

HÉRACLIUS.

Celui de Léonide était d'être cruel, le mien d'être humain; il disait la première fois, *qu'il meure!* et moi, *qu'il ne meure pas!* Tout est changé; c'est lui qui te défend, et c'est moi qui te donne la mort.

CINTIA.

Héraclius, je suis à ton côté.

PHOCAS.

Ce n'était donc pas un vain présage quand j'ai cru voir ton glaive ensanglanté.

LÉONIDE.

Je ne me suis donc pas trompé non plus, en devinant que c'était cette femme avant de l'avoir vue.

(Libia, Frédéric et des soldats s'approchent.)

LIBIA.

C'est ici qu'est tombé Phocas.

FRÉDÉRIC.

C'est ici que son cheval l'a jeté par terre!

LÉONIDE.

Je ne suis donc venu ici que pour ma perte!

(troupe de soldats.)

UN SOLDAT.

Accourez tous.... Mais que vois-je?

HÉRACLIUS.

Vous voyez un tyran à mes pieds; vous voyez, dans les mêmes campagnes où Maurice fut tué, la mort de Maurice vengée par son fils.

PHOCAS à terre.

Non, tu n'es pas son fils.

LE SOLDAT.

Qui est-il donc?

PHOCAS.

Un hydropique de sang, qui, ne pouvant boire celui des autres, apaise sa soif dans le sien propre.

(Phocas meurt en disant ces paroles. Mais comment peut-il dire qu'Héraclius a versé son propre sang? il faut donc qu'il se croie son père; mais comment peut-il le croire?)

CINTIA.

Déjà tous ses gens sont en fuite, et les miens, ayant secoué le joug de la tyrannie, disent et redisent :

Vive Héraclius ! qu'Héraclius vive !
Qu'il ceigne son front du sacré laurier !
Il doit régner ; il est fils de Maurice.

(Les soldats et le peuple disent ces paroles avec Cintia. Ils font une couronne.)

HÉRACLIUS.

Cette couronne appartient à Frédéric : il l'a méritée ; c'est à lui qu'on doit la victoire.

FRÉDÉRIC.

Je n'ai voulu que briser le joug du tyran, et non pas ravir la couronne au légitime possesseur. Vous l'êtes ; c'est à vous de régner.

HÉRACLIUS.

Je ne sais si je l'oserai.

FRÉDÉRIC.

Pourquoi non ?

HÉRACLIUS.

C'est que j'ignore si tout ce que je vois est mensonge ou vérité.

FRÉDÉRIC.

Comment ?

HÉRACLIUS.

C'est que je me suis déjà vu traité et vêtu en prince, et qu'ensuite j'ai repris mes anciens habits de peaux.

(il veut parler du château enchanté et de son habit de gala.)

LISIPPO.

C'est moi qui vous ai trompé par mes enchantemens : je vous ai menti ; j'ai menti aussi à Frédéric, quand je lui prédis en Calabre des infortunes ; Dieu lui a donné la victoire ; je vous demande pardon à tous deux.

LIBIA.

J'implore à vos pieds sa grâce.

HÉRACLIUS.

Qu'il vive, pourvu qu'il n'use plus de sortiléges.

ASTOLPHE.

Et moi, si je peux mériter quelque chose de vous, je demande la grâce du fils de Phocas.

HÉRACLIUS.

Léonide fut mon frère ; nous fûmes élevés ensemble : qu'il soit mon frère encore.

LÉONIDE.

Je serai votre sujet soumis et fidèle.

HÉRACLIUS.

Si par hasard une grandeur si inespérée s'évanouit, je veux goûter un bonheur que je ne perdrai pas. Je donne la main à Cintia.

CINTIA.

Je tombe à vos pieds.

(Les tambours battent, les clairons sonnent, le peuple et les soldats s'écrient :)

Vive Héraclius ! Qu'Héraclius vive !

FRÉDÉRIC.

Que ces applaudissemens finissent.

HÉRACLIUS.

Espérons qu'un roi sera heureux quand il commencera son règne par être détrompé, quand il connaîtra qu'il n'y a point de félicité humaine qui ne paraisse une vérité, et qui ne puisse être un mensonge.

DISSERTATION du traducteur sur l'*Héraclius* de Caldéron.

Quiconque aura eu la patience de lire cet extravagant ouvrage, y aura vu aisément l'irrégularité de Shakespeare, sa grandeur et sa bassesse, des traits de génie aussi forts, un comique aussi déplacé, une enflure aussi bizarre, le même fracas d'action et de momens intéressans.

La grande différence entre l'*Héraclius* de Caldéron, et le *Jules César* de Shakespeare, c'est que l'*Héraclius* espagnol est un roman moins vraisemblable que tous les contes des *Mille et une Nuits*, fondé sur l'ignorance la plus crasse de l'histoire, et rempli de tout ce que l'imagination effrénée peut concevoir de plus absurde. La pièce de Shakespeare, au contraire, est un tableau vivant de l'histoire romaine, depuis le premier moment de la conspiration de Brutus jusqu'à sa mort. Le langage, à la vérité, est souvent celui des ivrognes du temps de la reine Élisabeth; mais le fond est toujours vrai, et ce vrai est quelquefois sublime.

Il y a aussi des traits sublimes dans Caldéron, mais presque jamais de vérité, ni de vraisemblance, ni de naturel. Nous avons beaucoup de pièces ennuyeuses dans notre langue, ce qui est encore pis: mais nous n'avons rien qui ressemble à cette démence barbare.

Il faudrait avoir les yeux de l'entendement bien bouchés pour ne pas apercevoir dans ce fameux Caldéron, la nature abandonnée à elle-même. Une imagination aussi déréglée ne peut être copiste, et sûrement il n'a rien pris, ni pu prendre de personne.

On m'assure d'ailleurs que Caldéron ne savait pas le français, et qu'il n'avait même aucune connaissance du latin ni de l'histoire. Son ignorance paraît assez quand il suppose une reine de Sicile du temps de Phocas, un duc de Calabre, des fiefs de l'empire, et surtout quand il fait tirer du canon.

Un homme qui n'avait lu aucun auteur dans une langue étrangère, aurait-il imité l'*Héraclius* de Corneille pour le travestir d'une manière si horrible? Aucun écrivain espagnol ne traduisit, n'imita jamais un auteur français jusqu'au règne de Philippe V; et ce n'est même que vers l'année 1725 qu'on a commencé en Espagne à traduire quelques-uns de nos livres de physique; nous, au contraire, nous prîmes plus de quarante pièces dramatiques des Espagnols, du temps de Louis XIII et de Louis XIV. Pierre Corneille commença par traduire tous les beaux endroits *du Cid*; il traduisit *le Menteur*, la *Suite du Menteur*; il imita *Don Sanche d'Arragon*. N'est-il pas bien vraisemblable qu'ayant vu quelques morceaux de la pièce de Caldéron, il les ait insérés dans son *Héraclius*, et qu'il ait embelli le fond du sujet? Molière ne prit-il pas deux scènes *du Pédant joué* de Cyrano de Bergerac, son compatriote et son contemporain?

Il est bien naturel que Corneille ait tiré un peu d'or du fumier de Caldéron; mais il ne l'est pas que Caldéron ait déterré l'or de Corneille pour le changer en fumier.

L'*Héraclius* espagnol était très-fameux en Espagne, mais très-inconnu à Paris. Les troubles qui furent suivis de la guerre de la fronde commencèrent en 1645. La guerre des auteurs se fesait, quand tout retentissait des cris, *point de Mazarin*. Pouvait-on s'aviser de faire venir une tragédie de Madrid pour faire de la peine à Corneille? Et quelle mortification lui aurait-on donnée? Il aurait été avéré qu'il avait imité sept ou huit vers d'un ouvrage espagnol; il l'eût avoué alors, comme il avait avoué ses traductions de Guilain de Castro, quand on les lui eut injustement reprochées, et comme il avait avoué la traduction *du Menteur*. C'est rendre service à sa patrie que de faire passer dans sa langue les beautés d'une langue étrangère. S'il ne parle pas de Caldéron dans son examen, c'est que le peu de vers traduits de Caldéron ne valaient pas la peine qu'il en parlât.

Il dit dans cet examen que son *Héraclius* est un original dont il s'est fait depuis de belles copies. Il entend toutes nos pièces d'intrigue où les héros sont méconnus. S'il avait eu Caldéron en vue, n'aurait-il pas dit que les Espagnols commençaient enfin à imiter les Français, et leur fesaient le même honneur qu'ils en avaient reçu? aurait-il surtout appelé l'*Héraclius* de Caldéron une belle copie?

On ne sait pas précisément en quelle année la *Famosa comedia* fut jouée; mais on est sûr que ce ne peut être plus tôt qu'en 1637, et plus tard qu'en 1640.

Elle se trouve citée, dit-on, dans des romances de 1641. Ce qui est certain, c'est que le docteur maître Emmanuel de Guera, juge ecclésiastique, chargé de revoir tous les ouvrages de Caldéron après sa mort, parle ainsi de lui en 1682 : *Lo que mas admiro y admire en este raro ingenio fuè che a ninguno imitò.* Maître Emmanuel aurait-il dit que Caldéron n'imita jamais personne, s'il avait pris le sujet d'*Héraclius* dans Corneille? Ce docteur était très-instruit de tout ce qui concernait Caldéron; il avait travaillé à quelques-unes de ses comédies; tantôt ils fesaient ensemble des pièces galantes, tantôt ils composaient des actes sacramentaux, qu'on joue encore en Espagne. Ces actes sacramentaux ressemblent pour le fond aux anciennes pièces italiennes et françaises, tirées de l'Écriture; mais elles sont chargées de beaucoup d'épisodes et de fictions. Le peuple de Madrid y courait en foule. Le roi Philippe IV envoyait toutes ces pièces à Louis XIV les premières années de son mariage.

Au reste, il est très-inutile au progrès des arts, de savoir qui est l'auteur original d'une douzaine de vers. Ce qui est utile, c'est de savoir ce qui est bon ou mauvais, ce qui est bien ou mal conduit, bien ou mal exprimé, et de se faire des idées justes d'un art si long-temps barbare, cultivé aujourd'hui dans toute l'Europe, et presque perfectionné en France.

On fait quelquefois une objection spécieuse en faveur des irrégularités des théâtres espagnols et anglais. Des peuples pleins d'esprit se plaisent, dit-on, à ces ouvrages; comment peuvent-ils avoir tort?

Pour répondre à cette objection tant rebattue, écoutons Lopez de Véga lui-même, génie égal pour le moins à Shakespeare. Voici comme il parle à peu près dans son épître en vers, intitulée *Nouvel art de faire des comédies en ce temps.*

Les Vandales, les Goths, dans leurs écrits bizarres,
Dédaignèrent le goût des Grecs et des Romains.
Nos aïeux ont marché dans ces nouveaux chemins :
Nos aïeux étaient des barbares *.

L'abus règne, l'art tombe, et la raison s'enfuit.
Qui veut écrire avec décence,
Avec art, avec goût, n'en recueille aucun fruit.
Il vit dans le mépris, et meurt dans l'indigence **.

Je me vois obligé de servir l'ignorance :
J'enferme sous quatre verrous ***
Sophocle, Euripide et Térence.
J'écris en insensé, mais j'écris pour des fous.

Le public est mon maître, il faut bien le servir;
Il faut pour son argent lui donner ce qu'il aime.
J'écris pour lui, non pour moi-même,
Et cherche des succès dont je n'ai qu'à rougir.

Il avoue ensuite qu'en France, en Italie, on regardait comme des barbares les auteurs qui travaillaient dans le goût qu'il se reproche; et il ajoute qu'au moment qu'il écrit cette épître, il en est à sa quatre cent quatre-vingt-troisième pièce de théâtre; il alla depuis jusqu'à plus de mille. Il est sûr qu'un homme qui a fait mille comédies n'en a pas fait une bonne.

Le grand malheur de Lopez et de Shakespeare était d'être comédiens : mais Molière était comédien aussi; et, au lieu de s'asservir au détestable goût de son siècle, il le força à prendre le sien.

Il y a certainement un bon et un mauvais goût; si cela n'était pas, il n'y aurait aucune différence entre les chansons du Pont-Neuf et le second livre de Virgile. Les chantres du Pont-Neuf seraient bien reçus à nous dire : Nous avons notre goût : Auguste, Mécène, Pollion, Varius, avaient le leur, et la Samaritaine vaut bien l'Apollon palatin.

* Mas come le servieron muchos barbaros
Che ensenaron el vulgo a sus rudezas?
** Muere sin fama e gallardon.
*** Encierro los preceptos con seis llaves, etc.

Mais quels seront nos juges? diront les partisans de ces pièces irrégulières et bizarres. Qui? toutes les nations, excepté vous. Quand tous les hommes éclairés de tout pays, *quibus est equus, et pater, et res*, se réuniront à estimer le second, le troisième, le quatrième et le sixième livres de Virgile, et les sauront par cœur, soyez sûrs que ce sont là des beautés de tous les temps et de tous les lieux. Quand vous verrez les beaux morceaux de *Cinna* et d'*Athalie* applaudis sur les théâtres de l'Europe, depuis Pétersbourg jusqu'à Parme, concluez que ces tragédies sont admirables avec leurs défauts; mais, si on ne joue jamais les vôtres que chez vous seuls, que pouvez-vous en conclure?

FIN DU TOME SECOND.

TABLE

DU SECOND VOLUME.





